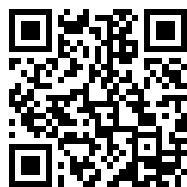

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

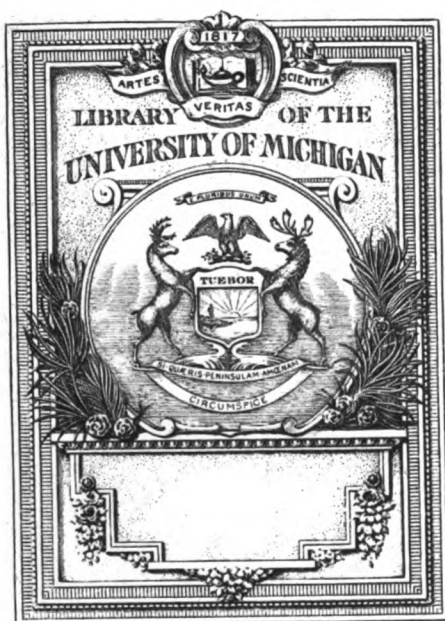
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 512361 DUPL



DC
611
.P441
S67

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME IX



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER ET AUBERGERIE.

1882

24

DC
611
P441
567

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

TOME IX. — PREMIÈRE LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Janvier-Février 1882.

Sommaire des matières contenues dans la 1^{re} Livraison.

	Pages.
Statuts de la Société.....	1
Liste des Membres de la Société.....	9
Séances mensuelles du jeudi 1 ^{er} décembre 1881.....	28
— du jeudi 5 janvier 1882.....	38
Compte de gestion du Trésorier (exercice de 1881.).....	51
Un fort vitrifié en Périgord (M. A. BAREAU.).....	53
Une promenade archéologique. — La pierre du bénitier et le plateau du Chalarad à Villac (Dordogne) (M. Michel HARDY)..	56
Notes biographiques sur Raoul du Fou, évêque de Périgueux (1468-1470) (M. W. J. MALLAT).....	62
L'abbaye de Chancelade (M. l'abbé RIBOULET).....	64
Recherches sur les historiens du Périgord au xvii ^e siècle. (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES)....	67
VARIA. Décès de : M. le comte de Bussy.....	76
— M. Maurice (M. E. GALY).....	77
— M. le comte de Mellet (M. A. DE R.).....	78
Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux.....	80

General
Cont.
Nijkamp
604-48
62597

STATUTS

DE

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

ARTICLE PREMIER.

La *Société historique et archéologique du Périgord* a pour but : la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province. Elle fera tous ses efforts pour développer, dans le département de la Dordogne, le goût, l'amour de l'étude du passé, en publiant le résultat de ses travaux sur les hommes et les choses des *vieux temps*, et en décernant, chaque année, des encouragements consistant en médailles, livres, œuvres d'art et mentions honorables, aux auteurs des meilleures dissertations qui lui auront été envoyées, et aux personnes qui, dans notre pays, auront entrepris des fouilles dirigées avec savoir ou qui auront sauvé de la destruction quelque monument antique d'une importance constatée.

ART. 2.

Le siège de la Société est fixé à Périgueux.

ART. 3.

La Société se compose :

- 1° De Membres Titulaires ;
- 2° De Membres Associés ;
- 3° De Membres Honoraires ;
- 4° De Membres Correspondants.

ART. 4.

Les Membres Titulaires et Associés doivent, annuellement, une cotisation de dix francs, et, les Membres Titulaires seuls, le jour de leur réception, un *Droit de Diplôme* de dix francs.

ART. 5.

La Société se réunit dans une des salles du Musée archéologique départemental : 1° en *Séance mensuelle*, tous les premiers jeudis du mois ; 2° en *Assemblée générale*, le 27 mai, le lendemain de la fête dite de la Saint-Mémoire ; 3° en *Séance publique*, à l'occasion de la distribution des récompenses.

ART. 6.

Tous les deux mois, la Société publiera ses principaux travaux et des documents inédits sous le titre de :

BULLETIN

de la Société historique et archéologique du Périgord.

Tous les Membres Titulaires et Associés de la Société recevront le *Bulletin*. Il sera échangé avec les Sociétés savantes de la France et de l'Etranger qui nous honoreront de l'envoi de leurs publications.

ART. 7.

La Société est administrée par un Bureau composé de onze Membres :

Un Président ;
Cinq Vice-Présidents (un par arrondissement) ;
Un Secrétaire-Général ;
Trois Secrétaires-Adjoints ;
Un Trésorier-Bibliothécaire.

ART. 8.

Le Bureau est nommé pour un an, en *Assemblée générale*.

ART. 9.

Le Président, assisté des Membres du Bureau, dirige les travaux, maintient l'ordre dans les *Séances*, donne et retire la parole dans les discussions, autorise la lecture des Mémoires présentés, propose les questions à résoudre, qui sont adoptées ou rejetées à la majorité des votes des Membres Titulaires présents. Les Membres Associés n'ont pas le droit de voter. Mais, pour qu'une décision soit valable, il sera nécessaire que quinze Membres Titulaires assistent à la séance. En cas de partage égal des votes, la voix du

Président est prépondérante. Un des Vice-Présidents remplace le Président absent ; l'initiative est due au plus âgé des cinq.

ART. 10.

Le Secrétaire-Général convoque aux réunions sur l'invitation du Président. Il tient le registre des délibérations. Il donne lecture des procès-verbaux de la dernière *Séance* ; il constate la présence des Membres en recueillant leurs signatures. Il est chargé de la correspondance ; il fait connaître ce qu'elle offre d'intéressant. Il reçoit et classe les matériaux envoyés à la Société ; il prend soin de l'impression du *Bulletin*. En cas d'empêchement ou de surcroît d'occupations, un des Secrétaires-Adjoints le remplace ou lui vient en aide.

ART. 11.

Des Commissions composées de trois ou de cinq Membres Titulaires seront formées pour l'examen des manuscrits et des documents de toute espèce, pour en rendre compte, les apprécier, et, s'il y a lieu, en surveiller la publication conjointement avec le Secrétaire-Général.

ART. 12.

Les Commissions sont présidées de droit par le Président et, en cas d'empêchement, par l'un des Vice-Présidents ; le Secrétaire-Général en est le secrétaire, et, à son défaut, un des Secrétaires-Adjoints.

ART. 13.

Le Trésorier-Bibliothécaire est dépositaire des fonds de la Société ; il est chargé du recouvrement des cotisations et de toutes les sommes dues ou données ; il débat tous marchés, révise les mémoires de fournitures et de travaux faits pour le compte de la Société ; il acquitte, après contrôle du Bureau et approbation du Président, les dépenses votées en *Assemblée générale* ou en *Séance mensuelle*. Il conserve la collection du *Bulletin* et le recueil de tous les actes de la Société, les livres, les journaux, les manuscrits, les titres originaux, les antiquités, les œuvres d'art, en un mot tout ce qu'elle publie, achète ou reçoit en don.

En cas de dissolution de la Société, le Trésorier-Bibliothécaire déposera les manuscrits et les titres originaux aux Archives départementales, les livres et journaux à la Bibliothèque publique de Périgueux, les antiquités et œuvres d'art au Musée archéologique du département de la Dordogne.

ART. 14.

Tous les ans, au mois de Décembre, la Société votera le Budget général de l'année suivante, après vérification des comptes du Trésorier-Bibliothécaire.

ART. 15.

La Société étant constituée par quarante Membres Titulaires au moins, nul, à l'avenir, ne sera admis s'il n'en a fait la demande par écrit au Président et s'il n'est présenté par deux Membres Titulaires ou Associés.

ART. 16.

Les Membres Honoraires et les Membres Correspondants sont nommés en *Assemblée générale* sur la présentation du Bureau ; lorsqu'ils assisteront aux *Séances*, ils auront l'honneur de siéger avec les Administrateurs de la Société.

ART. 17.

Les Mémoires manuscrits envoyés à la Société et qui auront été imprimés dans le *Bulletin* ne seront pas rendus à leurs auteurs.

ART. 18.

Toute discussion religieuse ou politique est formellement interdite.

ART. 19.

A la fin de chaque année, la Société proposera, en *Assemblée générale*, d'étudier une série de questions d'histoire et d'archéologie locale, et, l'année suivante, elle récompensera en *Séance publique*, les meilleures dissertations sur ces sujets. Elle réservera des médailles et des mentions honorables, ainsi qu'il a été spécifié à la fin de l'article 1^{er}, pour les personnes qui, dans le département de la Dordogne, auront sauvé de la ruine, mis en lumière, fouillé ou réparé avec intelligence des monuments antiques dignes d'intérêt.

ART. 20.

La révision d'un ou de plusieurs articles de ce Règlement ne pourra avoir lieu que sur la proposition de dix Membres Titulaires, et la décision sera prise en *Assemblée générale*.

Périgueux, le 1^{er} mars 1874.

LISTE DE MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.



BUREAU.

Présidents d'honneur.

M. BARDY DE FOURTOU,  I, ancien ministre, sénateur de la Dordogne.

M. LOROIS (Emile), , ancien préfet de la Dordogne.

M^{sr} DABERT, , évêque de Périgueux et de Sarlat.

Président.

M. le docteur GALY, ,  I, directeur des Musées.

Vice-Président honoraire.

M. DE FROIDEFOND DE BOULAZAC.

Vice-Présidents.

M. DE ROUMEJOUX.

M. le vicomte DE GOURGUES,  A.

M. le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU.

M. le marquis DE FAYOLLE.

M. Philippe DE BOSREDON, C , ancien conseiller d'Etat.

Secrétaire-Général.

M. VILLEPELET,  A, archiviste du département.

Secrétaires-Adjoints.

M. l'abbé RIBOULET, curé de Chancelade.

M. le vicomte DE LESTRADE DE CONTI, , avocat.

M. CRÉDOT.

Trésorier-Bibliothécaire.

M. Jules CLÉDAT.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

Le marquis Ulric d'ABZAC DE LA DOUZE, au château de Borie-Petit, près Périgueux.

Le comte Aymar d'ABZAC DE LA DOUZE, licencié en droit, au château de Borie-Petit, près Périgueux.

M^{me} ALARY, à Eymet.

Le baron Aymar d'ARLOT DE SAINT-SAUD, ancien magistrat, au château de La Valouze, par La Roche-Chalais.

D'ARTENSEC DE VERNEUIL, receveur de l'enregistrement, à Terrasson.

AUBIER (Gaston), négociant, administrateur de la Banque de France, à Périgueux.

AUDEMARD (Gérald), notaire à Montanceix, par Saint-Astier.

AUZELY, au château de Marzac, par les Eyzies.

Le docteur BARBANCEY, à Monpont.

BARDY DE FOURTOU (Oscar), ~~et~~ I, ancien ministre, sénateur et membre du Conseil général de la Dordogne, rue de Monceau, 66, à Paris.

BARDY DE FOURTOU (Paul), juge au tribunal de Ribérac.

BAREAU (Anatole), pharmacien, à Excideuil.

BARRAILLIER, conseiller d'arrondissement, avocat général, à Limoges (Haute-Vienne).

BASTIDE, pharmacien de la C^{ie} d'Orléans, à Périgueux.

BEAU-VERDENEY (Alexis), à Champcevinel, près Périgueux.

L'abbé E. BEAU-VERDENEY, supérieur du collège de Saint-Joseph, à Sarlat.

Le comte DE BEAUFORT, O*, secrétaire-général de la Société de secours aux blessés militaires, rue de Verneuil, 43, à Paris.

BESSE (Léon), propriétaire à Saint-Méard de Drôme, par Tocane-Saint-Apre.

BIBLIOTHÈQUE DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DU LYCÉE, à Périgueux. (Abonnement.)

BLEYNIE (Aubin), pharmacien, conservateur des collections

géologiques et minéralogiques du Musée départemental, à Périgueux.

BORIE (Edmond), contrôleur à la caisse municipale de la préfecture de la Seine, rue de l'Entrepôt, 35, à Paris.

DE BOSREDON (Philippe), C ✱, ancien conseiller d'Etat, vice-président du Conseil général de la Dordogne, rue de Madrid, 21, à Paris.

DE BOSREDON (Alexandre), ✱, sénateur, membre du Conseil général de la Dordogne, à la Fauconnie, par Terrasson.

Le comte Henri BOUDET, ancien membre du Conseil général de la Dordogne, à Lamonzie-Saint-Martin.

L'abbé BOULEN, chanoine de la cathédrale, rue Malesherbes, 2, à Périgueux.

BOULLE (E.), photographe, à Périgueux.

BOURGADE (Alban), ✱, président de chambre à la Cour d'appel, rue Capdeville, 46, à Bordeaux.

BOYER (Gaston), licencié en droit, à Thenon.

DE BOYSSON (Bernard), ✱, lieutenant-colonel au 17^e régiment de dragons, à Carcassonne (Aude).

DE BOYSSON (Richard), ancien receveur particulier, à Cénac, près Domme.

M^{me} DE BRACHET DE LA MENUSE, à Château-l'Evêque, près Périgueux.

L'abbé BRUGIÈRE, curé de Coulounieix, près Périgueux.

BUISSON (Paul), employé des messageries, rue du Lycée, 19, à Périgueux.

DU BURGUET, ✱ I, à Allemans, par Ribérac.

BUSSIÈRE (Georges), conseiller d'arrondissement, avocat, à Puychautu, par Agonac.

BUSSIÈRES (Charles), rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*, à Périgueux.

Le marquis DE CAMPAGNE, au château de Campagne, par Le Bugue.

CARRAYROU, ✱ A, directeur du collège, à Excideuil.

DE CARDENAL, ancien magistrat, avocat, à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne).

L'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, par Montignac.

CARVÈS (Elie), propriétaire, à Bézenac, par Saint-Cyprien.

Le comte DE CASTÉRAS-SEIGNAN, *, ancien préfet, à Menesplet, par Monpont.

M^{me} DE CAZENAVE, au château de Libersac, par Eymet.

CERCLE DE LA PHILOGIE, à Périgueux. (Abonnement.)

DE Cerval (Julien), *, juge au tribunal civil, à Sarlat.

M^{me} la comtesse DE CHABANS, au château de La Chapelle-Faucher, par Saint-Pierre-de-Côle.

M^{me} Jules CHADEAU, calle Chacabuco, n° 124, à Buenos-Ayres (République Argentine).

CHAMINADE, propriétaire, au Vézinet (Seine-et-Oise).

DE CHANAUD, ancien juge de paix, à Sigoulès.

Le marquis DE CHANTÉRAC (Audoin), C *, ancien conseiller d'Etat, rue de Bellechasse, 17, à Paris.

Le comte DE CHANTÉRAC (Victor), au château de Chantérac, par Saint-Vincent-de-Connezac.

CHAPGIER-DALAIR (Amédée), banquier, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

CHARBONNEL (Augustin), négociant, rue des Remparts, 50, à Bordeaux.

CHASTENET-DUCASTIN, ⚔ A, avocat, membre du Conseil général de la Dordogne, à Périgueux.

Le docteur CHAUME, rue d'Angoulême, à Périgueux.

DU CHAZAUD (Albert), à Latourblanche.

L'abbé CHEYSSAC, ⚔ A, curé de La Roche-Chalais.

CHILHAUD-DUMAINE (Alfred), attaché d'ambassade, rue et passage Dauphine, 30, à Paris.

CLÉDAT (Jules), banquier, rue du Lycée, 1, à Périgueux.

CLÉDAT (Léon), professeur à la Faculté des lettres, rue Franklin, 2, à Lyon.

L'abbé COMBROUZE, curé doyen, à Carlux.

Le comte DE CONSTANTIN, à Beaumont-du-Périgord.

CORNEILHAN, ⚔ A, ancien conseiller de préfecture, cours Tourny, 12, à Périgueux.

COULOMBEIX, docteur en droit, ancien juge de paix, rue du Plantier, 15, à Périgueux.

COURTEY (Léon), licencié en droit, notaire, à Nontron.

CRÉDOT (Julien), agent principal de la C^e d'assurances l'*Urbaine*, boulevard Saint-Hilaire, 25, à Périgueux.

CROS-PUYMARTIN, architecte, directeur des travaux de la ville, rue de la Halle, à Périgueux.

CROS DE ROCHEFORT, à Vélignes.

Le comte DE CUMOND, au château de Cumond, par Saint-Privat.

Mgr DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

Le comte DE DAMAS D'HAUTEFORT, au château d'Hautefort.

L'abbé DARDÉ, curé doyen, à Excideuil.

DARTENSET (Jean), receveur ruraliste, à Périgueux.

DAURIAC, percepteur, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Armand), docteur en médecine, directeur de la vaccination, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Marc), ancien procureur de la République, au château de Lasteyrie, par La Rochebeaucourt.

DECLÈVE, percepteur, à Vierzon (Cher).

DECOUS DE LAPEYRIÈRE, *, ancien procureur général, à Périgueux.

L'abbé DELBOURG, chanoine honoraire, curé de Saint-Jacques de Bergerac.

DELPIT (Martial), ancien député, membre honoraire du Comité des monuments historiques, à Castang, près Bouniagues.

DELPIT (Jules), membre de l'Académie de Bordeaux, à Izon, par Vayres (Gironde).

DELSUC, banquier, cours Tourny, à Périgueux.

DEMARTIAL, O *, sous-intendant militaire, à Périgueux.

DESCHAMPS (Romain), maire de Razac-sur-l'Isle, près Périgueux.

L'abbé DESCHAMPS, curé de Notre-Dame-de-Sanilhac, près Périgueux.

DESLIGNIÈRES (Marcel), architecte, attaché aux travaux de la ville de Paris, rue Treilhard, 19, à Paris.

DOCHE, juge de paix, à Coutras (Gironde).

DONNEAUD, directeur des contributions indirectes, à Périgueux.

DOSÉ, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, professeur de dessin au lycée, rue Neuve-des-Jacobins, à Périgueux.

DOURSOUT (Edmond), négociant, à Périgueux.

DUBET, architecte, à Périgueux.

DUCREY (Eugène), conseiller référendaire de 1^{re} classe à la Cour des comptes, rue Blanche, 11 bis, à Paris.

DUFOUR (Georges),  A, avocat, rue de Bruxelles, 28, à Paris.

DUFOUR aîné, *, négociant, à Périgueux.

L'abbé DUFOURG, chanoine honoraire, vicaire-général du diocèse, à Périgueux.

DUJARRIC fils (Jacques-Edmond), négociant, rue des Chaînes, à Périgueux.

DUJARRIC-DESCOMBES (Albert),  A, notaire, au Grand-Brassac, par Montagrier.

DUPONT (Paul), imprimeur, rue J.-J. Rousseau, à Paris.

DUPUIS (Jean), étudiant en droit, rue du Jardin public, à Périgueux.

DUPUY, dessinateur-lithographe, à Périgueux.

DUPUY, négociant, archiviste de la ville, adjoint au maire, à Bergerac.

DURAND (Charles), conducteur des ponts et chaussées, à Montignac.

DURAND DE RAMEFORT, licencié en droit, avoué, rue Bourdeilles, 6, à Périgueux.

DURIEUX (Lin), propriétaire, au Grand-Brassac, par Montagrier.

DUSOLIER (Emile), ancien sous-préfet, à Nontron.

DUVERNEUIL (Alcide), instituteur à Saint-Martial-d'Artenet, par Monpont.

L'abbé DUVERNEUIL,  A, ancien aumônier du lycée de Périgueux, curé de Creyssac, par Bourdeilles.

Le docteur FABRE-TONNERRE, chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, ex-médecin chef du service sanitaire de la ville de Calcutta (Inde anglaise), ex-vice-président titulaire de la Société d'agriculture et d'horticulture de l'Inde, membre de la Société royale asiatique de Calcutta, rue d'Angoulême, 17, à Périgueux.

FARGAUDIE, O *, inspecteur général des ponts et chaussées, place du Palais-Bourbon, 8, à Paris.

FARGIS (Alexandre), professeur de dessin au lycée de Périgueux.

FARGEOT (Camille), juge suppléant, avocat, à Ribérac.

FAURE (Paul), négociant, à Périgueux.

Le marquis DE FAYOLLE, au château de Fayolle, près Tocane-Saint-Apre.

Le comte Gérard DE FAYOLLE, licencié en droit, attaché honoraire à la Direction des musées nationaux, au château de Fayolle, près Tocane-Saint-Apre.

FÉAUX (Maurice), agent-voyer, à Périgueux.

Le comte DE FLEURIEU (Henri), au château de Marzac, près les Eyzies.

Le vicomte DE FONTENAY (Anselme), ingénieur de la Compagnie d'Orléans, au château de Puychenil, par Mareuil.

FORNERON (Henri), rue La Boétie, 102, à Paris.

FOURNET (Léon), ébéniste, rue Aubarède, 7, à Périgueux.

FRAISSE (Georges), conducteur des ponts et chaussées, bibliothécaire de la bibliothèque populaire, à Périgueux.

FRENET, licencié en droit, chef de division à la préfecture, à Périgueux.

DE FROIDEFOND DE BOULAZAC (Alfred), propriétaire, à Périgueux.

FRUT (Joseph), avocat, à Vergt.

Le docteur GALY, *,  I, ancien maire de la ville de Périgueux, directeur des Musées, membre auxiliaire de la Commission de géographie historique de l'ancienne France près le Ministère de l'instruction publique, à Périgueux.

GALY (Paul), officier de l'ordre du Ni-Scham, ancien attaché d'ambassade, ancien sous-préfet, à Marsac, près Périgueux.

GARÈS (Emile), procureur de la République, à Ruffec (Charente).

L'abbé GARNAUD, curé de Saint-Etienne de la Cité, à Périgueux.

Le comte Gabriel DU GARREAU, rue d'Angoulême, 41, à Périgueux.

GASSON BUGEAUD D'ISLY (Robert), secrétaire d'ambassade, au château de La Roche, par Coulaures.

GAUTHIER (François), directeur de la C^e d'assurances mutuelles *la Dordogne*, rue Puebla, 11, à Périgueux.

GENDRAUD, notaire, à Verteillac.

De GÉNIS (Joseph), au château de Veyrignac, par Carlux.

De GÉRARD (Gaston), docteur en droit, rue de Paris, 10, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

De GÉRARD (René), au château de Giverzac, par Domme.

GILLES-LAGRANGE (Fernand), *, notaire, à Périgueux.

GIRARD DE LANGLADE (Cyprien), à Eyliac, par Saint-Pierre-de-Chignac.

GISCLARD, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien conseiller de préfecture, à Périgueux.

De GOMONDIE DE LA CHAUSSELIE, propriétaire, au château de La Faye, par Latourblanche.

GONTIER MAINE DE BIRAN (Elie), * A, rédacteur au Ministère de l'intérieur, rue de l'Abbé-Grégoire, 22, à Paris.

Le vicomte DE GOURGUES, * A, correspondant honoraire du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, au château de Lanquais, par Lalinde, et hôtel de Gourgues, rue de Gourgues, 5, à Bordeaux.

L'abbé GOUSTAT, curé de Pontours, par Lalinde.

L'abbé GOUZOT, chanoine, curé-archiprêtre de la cathédrale de Saint-Front, à Périgueux.

L'abbé GOYHENÈCHE, * A, docteur en théologie, curé de Bourgnac, par Mussidan.

L'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque, par Périgueux.

GRENIER, notaire, à Saint-Barthélemy-de-Bellegarde, par Monpont.

De GRÉZEL (Raoul-François), à Saint-Aubin-de-Lanquais, par Issigeac.

GUILLIER (Ernest), avocat, membre du conseil municipal, à Périgueux.

HARDY (Michel), * A, correspondant du Ministère de l'instruction publique, bibliothécaire-archiviste de la ville, à Périgueux.

HERMANN (Gustave), * A, licencié en droit, juge de paix, à Excideuil.

HOARAU DE LA SOURCE, membre du Conseil général, maire de Rouquette, au château de Pouthet, près Eymet.

Le docteur **JAUBERT**, rue de Bordeaux, à Périgueux.

JAUVINAUD, propriétaire, à Léguillac-de-l'Auche, par Saint-Astier.

JUDET DE LA COMBE (Eugène), notaire à Agen (Lot-et-Garonde).

KINTZEL (Auguste-Front), pharmacien, rue Taillefer, à Périgueux.

L'abbé **LABAT**, chanoine de la cathédrale, à Périgueux.

LABONNE-LAROCHE, *, ancien payeur du Trésor, à Tocane-Saint-Apre.

Le baron Roger **DE LA BORIE DE LA BATUT**,  A, chevalier de l'ordre de Charles III, ancien secrétaire-général, place Saint-François-Xavier, 5, à Paris.

Le docteur **DE LABROUSSE**, ancien maire de Mussidan.

LABUTHIE, avocat, juge suppléant, à Nontron.

Le comte **DE LA CHAPELLE**, rue Godot-de-Mauroi, 1, à Paris.

Le contre-amiral **LACOMBE** (Henri), C *, major général de la flotte, à Cherbourg (Manche)

LACOMBE (Jules), receveur des postes, à Smyrne (Turquie d'Asie).

Le docteur **LACOMBE**, *, président de la Société médicale de la Dordogne, rue Bourdeilles, à Périgueux.

Le docteur **LADÉVI-ROCHE**, maire de Saint-Germain-du-Salembre, au château de Saint-Germain-du-Salembre, par Neuvic-sur-l'Isle.

LAFOSSÉ, greffier du tribunal civil, à Bergerac.

Le comte Thibault **DE LAGARDE SAINT-ANGEL**, *, au château de Lapouyade, par Nontron.

DE LAGRANGE-CHANCEL, propriétaire, au Lamentin (Martinique).

Le marquis **DE LAMBERTY**, à Cons-la-Granville (Meurthe-et-Moselle).

LAMOTHE-PRADELLE,  A, notaire, à St-Pierre-de-Chignac.

Le baron **LAPEYRE DE LA PAGÉZIE**, à Saint-Lazare, par Condat-sur-Vézère.

LAPEYRE (Fernand), avocat, à La Roche-Chalais.

DE LARIGAUDIE (Jules), propriétaire, à Périgueux.

M^{me} la comtesse DE LARMANDIE, rue Romaine, à Périgueux.

Le comte Charles DE LARMANDIE, ancien magistrat, à Pouyol, par Villamblard.

Le docteur LAROCHE, à Montignac-le-Comte.

LAROCHE (Léo), au château de Labesse, par Saint-Pierre-de-Chignac.

DE LA SALLE DU MAIGNAUX, maire d'Eyzerat, près Thiviers.

LATIERRE (Louis), négociant, cours Michel-Montaigne, 37, à Périgueux.

Le marquis DU LAU D'ALLEMANS, rue Neuve-des-Petits-Champs, 99, à Paris.

L'abbé LAURIÈRE, curé de Cubjac.

Le comte Gaëtan DE LAURIÈRE, au château de Bellerive, par Le Buisson de Cabans.

LAVIGNÉ, instituteur public, à Monsac, par Beaumont-du-Périgord.

LAVY (François-Gustave), ancien adjoint, à Brantôme.

LE LÉGARD (Armand-Zéphirin), licencié ès-lettres et en droit, juge de paix, à Ruffec (Charente).

Le docteur LÉONARDON, *, ancien membre du Conseil général de la Dordogne, à Monpont.

Le vicomte DE LESTRADE DE CONTI (Marcel), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, avocat, au château de Barrière, à Périgueux.

LOROIS (Emile), *, ancien préfet de la Dordogne, rue Cambon, 5, à Paris.

Le docteur MACHENAUD, cours Saint-Jean, 61, à Bordeaux.

MAGUEUR (Augustin), étudiant en médecine, cours d'Albret, 51, à Bordeaux.

Le docteur MAIGNE (Odon), *, ancien membre du Conseil général, maire de Cubjac.

Le marquis DE MAILLARD DE LAFAYE, membre du Conseil général de la Dordogne, maire de Saint-Sulpice-de-Mareuil, au château de Lafaye, par Mareuil-sur-Belle.

Le marquis DE MALET, membre du Conseil général de la Dordogne, au château de Puycharnaud, par Nontron.

Le comte DE MALEVILLE, au château de Fénélon, par Carlux.

MALLAT (Joseph), comptable, rue de l'Arsenal, 27, à Angoulême.

M^{lle} DE MAMONY, rue Auber, 3, à Paris.

MANDIN (Jules), architecte, à Périgueux.

MARÉCHAL, ancien député, membre du Conseil général de la Dordogne, au château de Puyferrat, près Saint-Astier.

MARIAUD (Casimir), chevalier-officier de l'Académie de Humbert I^{er}, percepteur, à Cintegabelle (Haute-Garonne).

MARMIER (Gaston), membre du Conseil général de la Dordogne, capitaine du génie, attaché à l'état-major du Ministre de la guerre, rue de l'Université, 46, à Paris.

DU MAS-PAYSAC (Henri-Mathieu), maire de Creyssensac, par Bordas.

MÈGE-LAVIGNOTTE, avoué-licencié, à Ribérac.

MENETREL, *,  I, inspecteur honoraire d'Académie, à Périgueux.

MÉNIEL fils (Joseph), négociant, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

L'abbé MESTAÏEZ, curé doyen, à Savignac-les-Eglises.

Le docteur MILLET-LACOMBE, à Mialet.

MILLET-LACOMBE, avocat, à Périgueux.

L'abbé MONMONT, curé d'Azerat, par Thenon.

DE MONTAIGUT (Elie-Alphonse), conservateur des hypothèques, à Périgueux.

DE MONTAIGUT (Joseph), propriétaire, rue de la Préfecture, 10, à Périgueux.

DE MONTARDY (Gaston), propriétaire, rue Sirey, 4, à Périgueux.

DE MONTARDY (Elie), propriétaire, rue d'Angoulême, à Périgueux.

DE MONTCHEUIL (Paul), avocat, place Dauphine, 44, à Bordeaux.

DE MONTÉGUT (Henri), correspondant du Ministère de l'instruction publique, vice-président du tribunal civil, avenue du Crucifix, 19, à Limoges (Haute-Vienne).

DE MONTFERRAND (Lodois), au château de Montréal, par Mussidan.

MOREAUD (Albert), négociant, à Périgueux.

MORRAS (Guillaume-Martial), étudiant en droit, à Montagnier.
MOURIÉ, *, conseiller honoraire de Cour d'appel, à Périgueux.

MÜESER, capitaine au 32^e de ligne, à Châtellerault (Vienne).

NALET (Henri), architecte, ancien élève de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, rue Neuve-des-Jacobins, 14, à Périgueux.

Le comte DE NATTES, O *, ancien colonel du 93^e régiment de l'armée territoriale, au Mas de Montet, par Ribérac.

PALUT (P.-P.), tonnelier, à Bergerac.

PAPPON, propriétaire, au château de La Vallade, par Tocrane-Saint-Apre.

PARADOL (Raoul), licencié en droit, place Francheville, à Périgueux.

Le docteur PARROT (Henri), O *, ~~II~~ I, cours Montaigne, à Périgueux.

L'abbé PARROT (Ernest), curé doyen, à Monpont.

Le docteur PARROT (Jules), *, membre de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté, quai Malaquais, 15, à Paris.

PASTOUREAU, O *, ingénieur de la marine en retraite, rue de la Course, 17, à Bordeaux.

PASTOUREAU DE LABESSE, propriétaire, à Nontron.

DU PAVILLON (Léon), vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts, rue Barbecane, à Périgueux.

DU PAVILLON, doyen du Chapitre de la cathédrale, à Périgueux.

DU PAVILLON (Xavier), au château de Larigaudie, par Villamblard.

L'abbé PERGOT, chanoine honoraire, curé doyen de Terrasson.

DU PÉRIER DE LARSAN, ancien magistrat, au château de Puy-martin, par Sarlat.

PETIT (Timothée), ancien notaire, au château de Montagnier.

PISTRE (Albert), rue des Prés, 13, à Périgueux.

L'abbé DU PLANTIER, curé doyen, à Saint-Cyprien.

DE POURQUÉRY DE BOISSERIN, négociant, à Bergerac.

POUYADOU (Ferdinand), licencié en droit, chef de division à la préfecture, à Périgueux.

POUYAUD (Aubin), *, pharmacien, ancien président du Tribunal de commerce, place du Coderc, à Périgueux.

POUYAUD (Henri), pharmacien, place du Coderc, à Périgueux.

L'abbé PRADIER, curé de Saint-Agne, par Lalinde.

DE PRESLE, propriétaire, à Cherveix, par Cubas.

Le docteur PUYGAUTHIER (Henri), à Tocane-Saint-Apre.

L'abbé REBIÈRE, chanoine de la cathédrale, directeur de la *Semaine religieuse*, à Périgueux.

RENAUD (Louis), *, architecte en chef de la Compagnie d'Orléans, rue du Vieux-Colombier, 20, à Paris.

REVERDIT, commis à la Manufacture des tabacs, à Tonneins (Lot-et-Garonne).

REYNAL, pharmacien, à Plancher, près Périgueux.

RIBAULT DE LAUGARDIÈRE, propriétaire, à Nontron.

RIBETTE, chef de district de la Compagnie d'Orléans, à Périgueux.

L'abbé RIBOULET, curé de Chancelade, près Périgueux.

L'abbé RICHARD, curé de Rouquette, par Èymet.

ROBERT (Gaston), avoué, place du Coderc, 10, à Périgueux.

ROCHON DU VIGNAUD (Albert), maire d'Allemans, au château de La Rigaudie, par Ribérac.

Le comte DE ROFFIGNAC (Ferdinand), ancien sous-préfet, au Castel-Fadèze, près Périgueux.

Le T. R. P. Dom BENOÎT ROQUE, prieur de la Chartreuse de Vauclaire, près Monpont.

DE ROUMEJOUX (Anatole), inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, membre auxiliaire de la Commission de géographie de l'ancienne France près le Ministère de l'instruction publique, au château de Rossignol, par Bordas.

Le docteur ROUSSELOT-BEAULIEU, rue Maleville, à Périgueux.

ROUX (Eugène), rédacteur en chef de l'*Echo de la Dordogne*, à Périgueux.

Le marquis DE SAINT-ASTIER, propriétaire, au château des Bories, près Périgueux.

Le marquis DE SAINTE-AULAIRE, *, ancien député, à Périgueux.

Le comte DE SAINT-LÉGIER, maire de St-Crépin, au château de Richemont, par Brantôme.

DE SAINT-MARTIN (Albert), au château de Puyfaiteau, par Nontron.

SAINTMARTIN, négociant, censeur de la Banque de France, à Périgueux.

DE SAINT-OURS, ancien adjoint au maire, à Sarlat.

DE SAINT-PAUL (Maurice), rue Scribe, 9, à Paris.

L'abbé SALLEIX, curé de Saint-Privat-les-Prés.

M^{me} la marquise DE SANZILLON, au château du Lieu-Dieu, près Périgueux.

SARLANDE (Albert), ancien député, au château de La Borie, par Champagnac-de-Belair.

SARLANDIE (Arthur),  A, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien chef de division à la préfecture de la Dordogne, à Périgueux.

SARLAT (Ludovic), homme de lettres, greffier du tribunal civil de Sarlat.

SARLAT (Jacques), avocat, à Bergerac.

SCHOEFFER (Paul), ancien sous-préfet, avocat, rue La Boétie, 24, à Périgueux.

Le vicomte DE SEGONZAC, au château de Sorel, par Ressons (Oise).

SERMENSAN, O  I, colonel du 50^e régiment d'infanterie de ligne, à Périgueux.

DE SIORAC (Armand),  , ancien inspecteur divisionnaire des lignes télégraphiques, aux Maurilloux, près Périgueux.

SORBIER (Théodore), propriétaire, ancien membre du Conseil général, à Montignac-le-Comte.

SORBIER (Georges), licencié en droit, à Montignac-le-Comte.

TAILLEFER (le marquis WLGRIN DE), rue Saint-Martin, 32, à Périgueux.

TAILLEFER (Oswald),  , ancien député, membre du Conseil général, à Domme.

TARDE (Gabriel), juge d'instruction, à Sarlat.

Le général TATAREAU, C  , ancien membre du Conseil général, à Périgueux.

Le docteur Léo TESTUT, professeur agrégé, chef des tra-

vaux anatomiques à la Faculté de médecine, rue Bouffard, 33, à Bordeaux.

L'abbé TEYSSANDIER, curé de Villac, par Terrasson.

THÉLIGNY DU CASTAING, propriétaire, rue Cyrano, 8, à Bergerac.

THIRION-MONTAUBAN, *, député de la Dordogne, membre du Conseil général, rue François 1^{er}, 19, à Paris, et au château de Michel de Montaigne, par Lamothe-Montravel.

Le comte DE TOUCHEBOEUF-BEAUMONT, propriétaire, à Périgueux.

Le docteur USSEL, médecin des épidémies, au Coud, par Siorac.

VACQUAND (Charles), propriétaire, rue de Bordeaux, 14, à Périgueux.

DE VALBRUNE (Ivan), propriétaire, ancien membre du Conseil d'arrondissement, à Saint-Astier.

VALETTE (Théodore), pharmacien, à Lesparre (Gironde).

VASSEUR (Charles), inspecteur de la Société française d'archéologie, à Saint-Germain, par Belvès.

Le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU, correspondant du Ministère de l'instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Puyraseau, par Piégut-Pluviers, et rue Montbazou, 19, à Bordeaux.

VILLEPELET, A, archiviste de la Dordogne, rue Saint-Front, 2, à Périgueux.

DE VILLEPREUX (Louis), avocat, à Marmande (Lot-et-Garonne).

VITRAC aîné, ancien chef de bureau de la préfecture de la Dordogne, rue Combe-des-Dames, 8, à Périgueux.

MEMBRES ASSOCIÉS.

MM.

CHAMPION, libraire, quai Malaquais, 15, à Paris.

GRELLET-BALGUERIE (Charles),  A, ancien magistrat, rue Saint-Sulpice, 38, à Paris.

SALAVERT-PELLETREAU (J.-Emile), propriétaire, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

SARRAZIN (Gabriel), homme de lettres, membre de l'Athénée oriental, rue Berthollet, 8, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

A. ALLMER, *, correspondant de l'Institut de France, quai Claude Bernard, 47, à Lyon.

L'abbé ARBELLOT, chanoine de la cathédrale, à Limoges (Haute-Vienne).

L'abbé BARRÈRE, correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Agen (Lot-et-Garonne).

DE BARTHÉLEMY (Anatole), *, secrétaire de la Commission de géographie historique de l'ancienne France près le Ministère de l'instruction publique, rue d'Anjou-St-Honoré, 9, Paris.

BERTRAND (Alexandre), *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, au château de Saint-Germain (Seine-et-Oise).

BULLIOT (J.-G.), *, président de la Société Eduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

Le marquis DE CASTELNAU D'ESSENAULT,  A, correspondant du Ministère de l'instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Paillet, par Rions (Gironde).

Le comte DE CESSAC, président de la Société des sciences

naturelles et historiques de la Creuse, passage de la Madeleine, 6, à Paris.

CHABANEAU,  I, professeur de philologie romane à la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

CHABOUILLET, O *, conservateur au département des Médailles, à la Bibliothèque nationale, rue Colbert, 12, à Paris.

Le comte DE CHASTEIGNER (Alexis), ancien officier des haras, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Bordeaux.

DE CHODZKO (Vitold), docteur en droit, au château de Lacôte, par Aix (Haute-Vienne).

DE CROZALS,  A, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, boulevard de Bonne, 1, à Grenoble (Isère).

DELISLE (Léopold), O *, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

DROUYN (Léo), *,  A, membre de l'Académie de Bordeaux, correspondant du Ministère de l'instruction publique, rue Desfourniel, 30, à Bordeaux.

DRUÏLHET-LAFARGUE, secrétaire-général de l'Institut des provinces, boulevard de Caudéran, à Bordeaux.

DUCROCQ, *, membre correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté de droit, à Poitiers.

Le docteur GARRIGOU, paléontologiste, à Toulouse (Haute-Garonne), et à Tarascon (Ariège).

GASSIES,  A, directeur du musée préhistorique, à Bordeaux.

GERMAIN, O *, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

LAFON (Emile), *, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, peintre d'histoire, rue de Varennes, 42, à Paris.

LARTET (Louis), professeur à la Faculté des sciences de Toulouse (Haute-Garonne).

LE BLANT (Edmond), O *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rue Leroux, 7, à Passy-Paris.

LEGUAY,  A, architecte, rue de la Sainte-Chapelle, 3, à Paris.

MARCHEGAY (Paul), *, archiviste honoraire du département de Maine-et-Loire, membre non résidant du Comité des tra-

vaux historiques, aux Roches-Baritaud, par Chantonnay (Vendée).

MARY-LAFON, *, bibliothécaire de la ville, à Montauban (Tarn-et-Garonne).

MASSÉNAT, ♂ A, paléontologiste, à Brive (Corrèze).

ROBERT (Charles), C *, intendant-général en retraite, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 25, boulevard de Latour-Maubourg, à Paris.

TAMIZEY DE LARROQUE, *, ♂ A, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Ministère de l'Instruction publique.

— *Journal des Savants.*

— *Répertoire des travaux historiques sur l'histoire, les monuments et la langue de la France.*

Société historique et archéologique de la Charente, à Angoulême.

Société archéologique du Midi de la France, place Saint-Sernin, 7, à Toulouse (Haute-Garonne).

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.

Société Eduenne, hôtel Rolin, à Autun (Saône-et-Loire).

Société française d'archéologie, rampe de la Tranchée, 61, à Tours (Indre-et-Loire).

Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres, rue Elie de Beaumont, 5, à Caen (Calvados).

Société pour l'étude des Langues romanes, boulevard des Arceaux, 11, à Montpellier (Hérault).

Société des Antiquaires de la Picardie, à Amiens (Somme).

Société nivernaise des lettres, sciences et arts, à Nevers (Nièvre).

Société archéologique, rue de la Rousselle, 67, à Bordeaux.

Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges (Haute-Vienne).

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).

Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Chambéry (Savoie).

Société des sciences, belles-lettres et arts, à Pau (Basses-Pyrénées).

Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

Société des Etudes historiques, rue Gay-Lussac, 38, à Paris.

Société littéraire, historique et archéologique, à Lyon.

Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.

Société des Antiquaires du centre, à Bourges (Cher).

Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes (Charente-Inférieure).

Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

Société des Etudes du Lot, à Cahors.

Société historique et archéologique du Maine, place du Château, 1, au Mans.

Société archéologique de Montpellier.

Société d'agriculture, sciences et arts du Lot-et-Garonne, à Agen.

Société nationale des Antiquaires de France, au palais du Louvre, à Paris.

Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

Académie d'archéologie de Belgique, rue Léopold, 15, à Anvers.

Académie héraldique et généalogique italienne, à Pise (Italie).

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 1^{er} décembre 1881.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, Crédot, Jules Clédât, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleynie, Michel Hardy, le chanoine Labat, le comte Charles de Larmandie, Latière, Sarlandie, le colonel Sermensan et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT indique sommairement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

Le *Journal des Savants*, cahiers d'août, septembre et octobre 1881, in-4°, Paris, imprimerie nationale ;

L'*Investigateur*, journal de la Société des Études historiques, numéro de mai-juin 1881, in-8°, Paris ;

Le *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1881, n° 3, in-8°, Amiens ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome III, 3^e livraison, juillet-septembre 1881, contenant la suite de la *Sigillographie du Bas-Limousin* par M. Ph. de Bosredon ;

La *Revue des langues romanes*, 3^e série, tome VI, n° d'octobre 1881, in-8°, Montpellier ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, n° d'octobre 1881 ;

Le *Bulletin du bouquiniste*, n° du 20 novembre 1881 ;

La *Revue des bibliophiles*, publiée par Jean Chollet, à Sauverre de Guyenne, n° d'octobre 1881 ;

Le *Bibliophile bordelais et du midi de la France*, n° du 5 novembre 1881, in-16, Bordeaux, Charles Lefebvre, libraire ;

Ma Librairie, catalogue de livres anciens et modernes, en vente à Paris, chez Adolphe Labitte, rue de Lille, 4, n° d'octobre 1881, in-8° ;

Le *Catalogue des livres anciens et modernes, français et étrangers*, composant la bibliothèque du château de***, dressé par M. Adolphe Labitte, libraire-expert, in-8°, Paris, 1881 ;

Le *Catalogue de la collection de tableaux* de feu M. L. Mounier, ancien officier du génie, in-8°, Nantes ;

Les *Statuts de l'Académie des Muses périgourdines*, qui vient de se fonder à Bergerac ;

Par M. Elie de Biran, un élégant volume de poésies, *Fleurs éparses*, dont quelques-unes sont inspirées par des événements et des paysages périgourdins, in-16, Paris, Fischbacher, éditeur, 1882 ;

Par M. Theligny du Castaing, *A travers l'Italie, journal d'un touriste*, 1868-1869, un beau volume in-8°, Bergerac, typographie et lithographie Faisandier, 1875.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

La Société apprend avec satisfaction que notre éminent correspondant, M. Alexandre Bertrand, directeur du Musée de Saint-Germain, vient d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de M. Littré.

MM. le docteur TESTUT, PASTOUREAU DE LABESSE et GAUTHIER, nommés membres titulaires dans nos précédentes réunions, adressent leurs remerciements à la Société.

Notre honorable confrère M. Gaston DE GÉRARD prie M. le Secrétaire général de déclarer que c'est à lui qu'est due l'exhumation de tous les documents qui ont servi à M. l'abbé Audierne pour écrire la petite brochure intitulée *Un mot sur La Boétie, son nom patronymique, ses armes*, et dont M. Dujaric-Descombes donne la substance dans sa note publiée au *Bulletin* de juillet-août.

« C'est moi, dit M. de Gérard, qui ai découvert dans nos

archives domestiques, collectionné et publié le premier, *in extenso*, tous les documents qui servent de fond à ce travail. Ils ont été publiés dans le tome XV, pages 241-260, des *Archives historiques de la Gironde*. J'avais communiqué le dossier, après sa publication, à M. Audierne qui désirait y prendre quelques notes, et celui-ci, sans mon aveu, en a composé de toutes pièces la brochure dont parle M. Dujarric. Ce travail parut d'abord en articles dans le journal *Le Glaneur*, de Sarlat, puis fut tiré en brochure sans autre modification que la suppression d'une phrase qui indiquait l'origine des documents employés. A chacun son œuvre ! Mon mérite n'est pas bien grand, mais encore je revendique absolument celui d'avoir découvert et publié ces documents, intéressants surtout à cause de la personnalité de La Boétie.

» Il en est de même du sceau de La Boétie. C'est moi qui l'ai rencontré, dessiné à la plume sur la première page du livre des contrats d'achat de la propriété de La Boétie par les Veyssières de Puylebrouil de la famille de Roffignac, héritiers des La Boéties. M. Audierne, à qui j'en avais donné un calque, affirme, avec quelque hésitation toutefois, que c'est là l'écusson jusqu'ici inconnu des La Boéties. M. Dujarric, lui, affirme sans hésitation. Quant à moi, je dis simplement : c'est possible, mais rien ne le prouve.

» Je voudrais bien aussi rectifier un passage de la note de M. Dujarric qui me paraît contenir une erreur. « Les Sarladais, dit-il, en expulsant les Ligueurs du sein de leur cité, » sauvèrent du même coup le château de La Boétie. » M. Dujarric a eu sans doute en vue, en écrivant cette phrase, le récit de la prise de Sarlat par M. de Vassal de la Tourette et les Ligueurs en 1590 et de leur expulsion, récit que j'ai publié dans le tome II du *Bulletin*, d'après un livre de raison d'une famille de Sarlat. Il y est bien parlé de la « maison de la Boytie, » mais c'est pour dire qu'elle a été démolie, « le dict » sieur de la Torrette estant allé faire desmolir une maison » nommée la Boytie ». D'ailleurs, il suffit d'avoir vu le vrai la Boytie pour être bien convaincu que la baraque actuelle ne dépasse guère les premières années du XVII^e siècle. Les

admirateurs de La Boétie peuvent en faire leur deuil : le jeune magistrat théoricien révolutionnaire n'a jamais reposé sa tête dans le « castel » actuel.

» Dernière erreur ! le castel de La Boétie n'a jamais été un castel, pas même une maison noble ; la propriété était un simple domaine roturier, devant son origine à une modeste famille de marchands de Sarlat.

» Je serais désolé que cette rectification pût froisser quelque susceptibilité ; mais ne suis-je pas en droit de dire ?

» *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* »

M. LE PRÉSIDENT donne acte à M. de Gérard de sa déclaration.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. de Maricourt, de la Société archéologique de Senlis, une brochure sur *Les silex de Beauvais et les contrefacteurs*, dont il lit plusieurs passages. Il résulte de cette lecture que la fabrication des faux silex a pris dans cette région une importance considérable. Les nombreux contrefacteurs d'Amiens, qui travaillent aux carrières de Saint-Acheul, les vendent à des commerçants patentés, qui, en les achetant, encouragent leur industrie. L'hiver dernier, on trouva un grand nombre de pièces fausses à Villers-sur-Thère, près Beauvais, et après informations prises, en remontant aux sources, on sut que c'était à Bresles qu'était situé le centre de fabrication. Cette industrie se pratique aussi à Belfort et en Dauphiné, où il existe une véritable spécialité pour contrefaçon de haches polies.

Notre confrère M. Michel HARDY rapporte que lui-même, en 1871, visitant les carrières de Saint-Acheul, eut l'occasion de confondre plusieurs faussaires qui se livraient à cette coupable industrie. Comme il étudiait les coupes du terrain, il fut entouré bientôt par une troupe d'ouvriers qui lui présentèrent tout un ensemble de silex taillés. M. Hardy prit ces silex et, les plaçant à terre, en forma deux lots, mettant soigneusement à part ceux qui étaient véritablement anciens. « Je vous prends ceux-ci, dit ensuite M. Hardy, et vous laissez les autres, parce qu'ils sont faits par vous. » Après de vives protestations, les ouvriers finirent par passer aux aveux et indiquèrent même à notre confrère les procédés grossiers

par lesquels, après avoir taillé leurs silex, ils cherchaient à leur donner un aspect ancien.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. le docteur Ladevi-Roche, maire de Saint-Germain-du-Salembre, une hache en diorite, trouvée dans la commune, et une emmanchure de hache en bois de cerf, provenant d'une caverne de Roquefort (Aveyron) ;

De M. le vicomte Raoul de Barde, une petite collection d'échantillons minéralogiques, recueillis en Périgord, dans les Pyrénées et les Alpes ;

De M. Debord, un petit pot en terre servant à mettre des parfums, trouvé à Plazac ;

De M. Sarlandie, une monnaie d'Adrien, une pièce anglaise de Georges II, une monnaie portugaise et un jeton de la minorité de Louis XIV ;

De M. Hermann, juge de paix d'Excideuil, trois monnaies d'argent recueillies à Gandumas, un barbarin, représentant Saint-Martial barbu, MARCIALIS LEMOVICENSIS *Episcopus*, et deux pièces, de dimension différente, des comtes d'Angoulême, à la croisette et aux quatre annelets, LODOICVS EGOLISSIME.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

M. GRELLET-BALGUERIE envoie aussi à M. le Président des empreintes en cire rouge d'une monnaie romaine de Claude II dit le Gothique, ayant pour légende au droit DIVO CLAUDIO et au revers l'aigle et pour légende CONSECRATIO, et l'empreinte d'un sceau.

Notre honorable confrère M. HERMANN veut bien nous fournir quelques renseignements sur la trouvaille de monnaies qui a été faite aux environs de Gandumas, sur un coteau abrupte et boisé, à quelques mètres de la rivière la Loue. « Des ouvriers, nous écrit-il, travaillant à un chemin, ont découvert un très grand nombre de monnaies du moyen-âge. Ces monnaies ont été un peu dispersées de tous côtés ; cependant, je suis allé sur les lieux où j'en ai recueilli moi-même un certain nombre, et j'ai examiné une partie de celles que les ouvriers ou les gens du voisinage, accourus au bruit

de la découverte d'un trésor, avaient en leur possession. J'ai constaté que ces monnaies, qui ont été trouvées au nombre de deux à trois cents, se réduisent aux deux types que je vous adresse. Peut-être que parmi celles qui m'ont échappé, il y a d'autres types ; je ne le pense pas toutefois, à moins qu'il n'y ait quelques *barbarins* de dimension moindre, comme il y a des EGOLISSIME de deux dimensions. J'ai bien examiné, et sur aucune pièce je n'ai aperçu les cinq annelets, type de la monnaie du Périgord. J'ai recherché si dans le voisinage ne se rencontrait aucun vestige de construction, et je n'ai rien vu. Le moulin des Roches ou du Bouc, qui est proche, est de beaucoup postérieur aux monnaies et n'est pas très ancien. Gandumas, qui date d'une antiquité assez reculée, était un prieuré au XIII^e siècle, d'après M. de Gourgues, et autour de lui sans doute s'étaient groupées des habitations.

» Le flanc du coteau paraît avoir été fouillé sur ce point. En outre, y a-t-il eu là, sur la rivière, qui forme deux bras en cet endroit, une forge ou un moulin ? On pourrait le croire en voyant la grande quantité de pierres qui y sont accumulées et proviennent d'anciennes constructions, à moins qu'elles n'aient été extraites des flancs du coteau.

» Les ouvriers m'ont dit que toutes ces monnaies étaient dans le même trou, en haut d'une pierre plate, longue d'un mètre, perpendiculaire à une autre pierre transversale, fichée en terre assez profondément, que j'ai vue encore en place, et au-delà de laquelle était, comme continuant la première, une troisième pierre, de sorte qu'il y aurait eu comme une croix au haut de laquelle étaient les monnaies. On n'a du reste rencontré aucun débris de coffre ou autre objet ayant pu les enfermer.

» Je me propose de visiter Gandumas plus attentivement que je ne l'ai fait jusqu'à présent, et j'espère y retrouver la trace d'une antiquité qui dépassera de beaucoup le XIII^e siècle et qui pourrait avoir de l'intérêt. »

M. LE PRÉSIDENT regrette que ces monnaies aient été disséminées ; pour apprécier la valeur historique de ce trésor, il aurait souhaité qu'elles fussent réunies dans une seule

main. Ce qu'il peut constater cependant, c'est qu'elles étaient en argent pur, preuve de leur ancienne émission.

D'autre part, M. LE PRÉSIDENT a acquis récemment pour le Musée départemental de nombreux objets de l'époque gallo-romaine qu'il a déposés sur le bureau et parmi lesquels il fait remarquer : 1° Deux haches minuscules en bronze, plates, sans oreillons, armes votives, sans doute, ou jouets d'enfants; 2° une boîte ovoïde en tôle de bronze, fabriquée au marteau, entièrement chargée de cercles estampés, rappelant le décor de certains vases en verre de la période romaine; 3° un mors de cheval avec brisure très complet, en bronze; il provient d'Asti, dans la Gaule cisalpine (Ligurie); 4° un verre à boire, de forme déprimée, recouvert de la plus riche irisation; 5° un peigne en fils de bronze, disposés en spirales autour du diadème; 6° deux plaques pour serrures de coffrets, l'une figurant une entrée de porte à fronton triangulaire, avec palmettes en forme d'aplustre à l'angle du fronton, et la seconde, plaquée d'argent, ornée de fleurs au pointillé; 7° un bougeoir en forme de lampe, en terre, portant au centre une douille; 8° une lampe chrétienne avec le symbole de l'agneau; 9° une ampoule en terre, *Eulogie de St-Ménas* (Alexandrie d'Egypte); 10° un porte-cierge en bronze du XIII^e siècle; 11° un couvercle d'écuelle en étain du XVI^e siècle avec rinceaux et figurines, dans le goût de François Briot.

M. le Président a été assez heureux pour pouvoirse procurer deux petites cruches en verre dites *barrillets*, qui ont été trouvées à Amiens. On sait combien sont rares ces vases charmants, ayant la forme d'un petit tonneau (*doliolum*). La plupart de ceux qu'on voit dans les musées d'Amiens, de Rouen et de Dieppe, ont été trouvés dans les départements de la Somme et de la Seine-Inférieure. Ils portent ordinairement au pourtour et sur le fond, comme marque de fabrique, le nom d'une famille d'artistes verriers qui dut avoir une grande célébrité dans les premiers siècles de l'époque gallo-romaine (*Frontini* ou *Frontiniana fabrica*). M. Achille Deville, dans son beau livre sur l'*Art de la verrerie dans l'antiquité*, a consacré un chapitre spécial, des plus intéressants, aux produits des *Frontiniens*.

Il a cru pouvoir interpréter quelques sigles qui accompagnent les noms des *Frontinus* d'une manière très flatteuse pour ces habiles ouvriers. Ainsi, d'après lui, les lettres S. C. rappelleraient que les Frontinus ont été l'objet d'un Sénatus-Consulte pour services publics ; les surnoms qui suivent leurs noms, tels que PROMEΘHEVS, COMIOR, seraient l'éloge et l'attestation de leur mérite artistique et de l'élégance de leurs œuvres. Ce sont là, à nos yeux, de pures conjectures très hasardées, car les artistes qui ont dessiné, fondu et gravé le magnifique vase de Portland, aujourd'hui au Musée Britannique, et la merveilleuse amphore qu'on admire au Musée Borbonico de Naples, n'osèrent jamais probablement se gratifier de pareilles épithètes. La plupart de ces ouvriers, gens de métier, affranchis, sans gentilité, portaient souvent, dès l'enfance, des surnoms toujours mal justifiés, ridicules, dus au caprice de leurs maîtres, ainsi que nous l'avons fait de nos jours, pour les noms des nègres de nos colonies et ceux des enfants trouvés. On peut lire sur deux monuments épigraphiques de notre Musée, les noms de PHOEBUS et d'ÉSOPE que portèrent l'un un affranchi Pompéien, et l'autre un obscur citoyen de Vésone qui, l'un et l'autre, n'avaient rien fait pour être égalés ni à Apollon ni au célèbre fabuliste ; ils ne méritaient, soyons certains, ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Le plus grand de nos *barrillets* a 18 centimètres de haut ; il porte sur le fond l'inscription sigillée suivante, qui est inédite :

FROTBIS.

Les lettres sont du meilleur style, en queue d'aronde ; les F et O se ressentent de l'archaïsme que l'on voit sur les légendes de quelques deniers consulaires. Je crois que M. A. Deville a un peu trop rapproché la date de la fabrication de ces vases en la fixant au III^e siècle.

Le premier sigle FROT doit être lu, sans hésitation, FRONTINVS ou FRONTINI, comme on le voit sur plusieurs autres vases de la même famille. C'est bien FRONTINIANA FABRICA. Il n'en est pas de même des lettres BIS qui sui-

vent. Est-ce un nom de personne, *Bis cus?* de peuple, *Bis ontinus?* un surnom constatant la forme de ce vase *Bis somus*, *Bis acutus?* Faudrait-il, en se rappelant le *Sénatus-Consulte* rendu en faveur des Frontiniens, admettre que le *Patron* de cette *corporation* de verriers résidant à Samarobriva ou à Rotomagus, avait mérité les honneurs du *Biselium*, siège d'honneur dans les cérémonies publiques; de là, le titre de *Bis ellarius?*

Je croirais, volontiers, à une explication plus simple et toute matérielle. Ce *barrillet* servait à mesurer l'huile et le vin; il est de la contenance de deux setiers, d'où viendrait son nom *Bis extium*.

FRONTINI BISEXTIUM,

double setier de la fabrique de Frontinus.

Le second, qui ne porte pas d'estampille, est d'une capacité à moitié grande; c'était le *sextarius*, le *setier*. Je n'insisterai pas, dit M. le Président en terminant, pour ne pas m'exposer aux mêmes critiques que celles que j'ai adressées au savant rouennais. Les produits de la fabrique *Frontinienne* mériteraient une monographie.

M. LATIÈRE signale à M. le Président plusieurs colonnettes ayant quelque valeur et provenant de la cathédrale de Saint-Front, qui se détériorent dans la cour de l'ancien évêché.

M. le chanoine LABAT veut bien essayer de les obtenir pour le Musée.

M. Michel HARDY donne ensuite lecture d'une notice intéressante sur *Une fonte de canons à Périgueux en 1340*. Il consulte de divers textes qu'il fait connaître et qu'il a recueillis dans les précieux registres de comptabilité de l'hôtel-de-ville de Périgueux, que non seulement l'usage de la poudre de guerre et des bouches à feu était connu à Périgueux en 1340, mais que, de plus, on y fondait des canons. Ainsi, cette année-là, année du siège de Montanceix, Pierre de Brunet fit fabriquer, dans le quartier Taillefer, deux canons de *metaur*, c'est-à-dire de bronze, qui coûtaient plus cher que ceux en fer forgé ou en fonte: on peut donc affirmer qu'ils avaient été

coulés dans des moules ; or, c'est, quant à présent, l'exemple le plus ancien que l'on puisse produire pour la France de canons en métal fondu. La notice de M. Hardy sera insérée au *Bulletin*.

M. D'ABZAC DE LA DOUZE communique à la Société un certain nombre de lettres, écrites soit par Bertin, soit par Dudon, procureur général au Parlement de Bordeaux, à M. Lidon, procureur du roi, à Périgueux, sur des questions de police. Il y en a aussi une de Penchenat, dernier abbé de Chancelade, du 24 janvier 1781, qui se plaint de la multiplicité des cabarets dans la paroisse de Beaumont et de Chancelade, composée d'environ 600 communians. « Il s'est établi, dit-il, dans son arrondissement, seize cabarets ou mauvais bou-chons ; les paisans sy rendent de toute part, ils y passent la plus grande partie de la nuit, ils y font gras dans quelques-uns de ces vils aziles les jours defendus, ils y donnent dans l'exces du vin, ce mal en entraîne d'autres. Nos officiers de justice ont fait faire les defenses convenables, mais sans succes. J'ay l'honneur, Monsieur, de vous supplier de vouloir bien me tracer les voyes que nous devons suivre afin d'arreter les exces dont je me plains ; l'abondance du vin depuis deux ans les perpetue. » Quelques-unes de ces lettres seront publiées dans nos *Varia*.

M. d'Abzac de La Douze offre en même temps aux Archives départementales quatre pièces sur parchemin : l'une, de 1284, à laquelle est appendu le sceau de l'official de Périgueux, est une reconnaissance du mans de la Coste, situé paroisse de Sengeyrac, par Gérard Vital et Pierre Donarel, en faveur de Pierre et Bernard d'Armanhac ; la seconde, de 1507, est une obligation consentie par M^e François Yver, notaire de la ville de Brageyrac, à messire Jean d'Abzac de La Douze, de la somme de 25 ducats d'or, et ce, à cause que le dit Yver étant auparavant serviteur dudit seigneur « lui avoit prins et des-roubé certaines baguets dor, comme aneaulx garnis de bonnes pierres » ; la troisième est une vente, passée en 1523, devant l'official, d'une pièce de terre et d'une châtaigneraie, sises à La Chapelle-Gonaguet, par Bernard Constant le Vieux, à son gendre Gérard Brachet, de la paroisse de Puy de Four-

che ; enfin la dernière, de 1615, est un mandement contre Joseph Vigier, condamné à 202 livres 6 sols de dépens, envers Bernard de Jay, prieur du prieuré de Lafaye.

M. l'Archiviste départemental remercie M. d'Abzac de La Douze.

De son côté, M. le docteur BARBANCEY nous communique une lettre intéressante, écrite le 12 mars 1769, par le receveur des domaines de Montpont, au prieur des Chartreux de Vauclaire, au sujet de l'ensaisinement des titres de propriété du couvent. Ce document sera publié dans le *Bulletin*.

M. l'abbé Goustat, curé de Pontours, nous adresse un mémoire volumineux de 400 pages, auquel il travaille depuis plusieurs années, et qui peut être considéré comme la monographie de la commune de La Linde. Pour écrire ce mémoire, l'auteur a puisé à des sources sûres ; il a consulté les privilèges accordés à la ville par les rois d'Angleterre et les rois de France, le livre consulaire, les registres paroissiaux d'état-civil et les registres municipaux. Le manuscrit est divisé en sept grands chapitres, accompagné d'une table des matières et précédé d'une préface dont M. le Secrétaire général donne lecture. Après l'avoir entendue, la Société charge son bureau d'examiner l'ouvrage et d'en ordonner la publication dans le *Bulletin*, s'il y a lieu.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.



Séance du jeudi 5 janvier 1882.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, Philippe de Bosredon, le marquis de Fayolle, de Roumejoux, l'abbé Riboulet, Jules Clédât, le marquis d'Abzac de La Douze, Bley-

nie, Jean Dupuis, le comte Gérard de Fayolle, Féaux, Michel Hardy, Jauvinaud, le chanoine Labat, Latière, du Mas de Paysac, Pouyadou, le baron de Saint-Saud, Charles Vasseur et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

A l'occasion de cette lecture et du passage de la lettre communiquée par M. d'Abzac de La Douze, où Penchenat, le dernier abbé de Chancelade, se plaignait de la multiplicité des cabarets dans la paroisse de Beauronne et de Chancelade en 1781, M. Michel HARDY observe qu'un texte du registre des comptes de l'hôtel-de-ville de Périgueux, de l'année administrative 1397-1398 (f° 71), nous prouve que les habitudes d'intempérance étaient déjà malheureusement très répandues dans la classe ouvrière. La municipalité faisait alors construire la partie des murs de la ville attenante à la tour de l'Auberge. Pour engager les ouvriers à s'appliquer mieux à leur travail et à ne pas s'écarter pour aller boire dans les tavernes, on avait pris le parti de leur distribuer du vin sur le chantier. Voici du reste le texte même du livre de comptes :

« *Item, baylem lo dich jorn (4 juin 1398) per xj pintas de vi que donem a la dicha manobra, perque fezessan mielh lor affar et que no se destagessan per anar beure en las tavernas..... j. s. v. d. m.* » (1 sol, 5 deniers et une maille.)

M. LE PRÉSIDENT a le triste devoir d'annoncer la mort de plusieurs de nos confrères, de M. Maurice, cet excellent professeur et cet excellent homme, assidu à nos séances, qui, en 1839, aidait M. Martial Delpit à classer les archives municipales de Périgueux, et un peu plus tard l'aidait lui-même à dresser l'ancien catalogue de la bibliothèque publique ; — de M. Levicomte, architecte à Paris, chevalier de la Légion-d'Honneur, qui a fourni au *Bulletin* des communications intéressantes sur la conservation des monuments de Périgueux, sur la maison Franconi, de la rue Eguillerie, et a exposé en 1880, à Paris, avec son collaborateur M. Deslignières, de très beaux dessins des vieilles maisons de Périgueux, qui furent récompensés ; — de M. le comte de Mellet, archéo-

logue fort connu, qui nous avait envoyé, il y a quelques années, un mémoire relatif à la caverne de Saint-Léon-sur-l'Isle ; — et enfin d'un de nos membres correspondants, M. le comte de Bussy, ancien officier d'état-major, auteur de nombreux travaux, administrateur de la Société des Etudes historiques, dont il surveillait les intérêts avec le plus grand zèle. Des notices nécrologiques seront consacrées à la mémoire de tous ces confrères.

La Société témoigne de sympathiques regrets.

M. LE PRÉSIDENT indique rapidement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

L'Investigateur, journal de la Société des Etudes historiques, n° de juillet-août et septembre-octobre 1881, in-8°, Paris ;

Le Bulletin du bouquiniste, n° du 20 décembre 1881, in-8°, Paris, librairie Jules Martin ;

Les Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, tome XV, première partie, in-8°, Rennes, 1881, contenant, à la page XVIII des détails curieux sur une inscription chrétienne des catacombes de Rome, encastrée dans un mur moderne, au bourg de Sarzeau (Morbihan) ;

Les Statuts de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers, in-8°, Angers, 1881 ;

Les Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest, troisième trimestre de 1881, in-8°, Poitiers, contenant un mémoire de M. Bélisair Ledain sur la découverte d'une statue romaine à Saint-Jacques de Montauban, près Thouars, qu'il croit être une divinité mythologique préposée à la garde du passage des rivières ;

Le nouveau *Règlement de la Société archéologique et historique de la Charente*, délibéré dans la séance du 9 novembre 1881 et approuvé le 12 décembre, in-8°, Angoulême ;

Le Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, tome III, livraison d'octobre 1881, in-8°, Saintes ;

La Revue des langues romanes, troisième série, tome VI, n° de novembre et de décembre 1881, in-8°, Montpellier,

contenant une chanson en patois moderne de notre compatriote M. Chastanet, intitulée *Moun toutoun Giraumoun* ;

Les *Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, année 1880, tome XII, premier bulletin, in-8°, Alais ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, n° de novembre 1881 ;

Par M. le docteur Galy, le *Catalogue du Musée des thermes et de l'hôtel de Cluny*, in-8°, Paris, 1865 ;

Par MM. Grellet-Balguerie et Fayolle, leur brochure sur *l'Origine des villes de Ribérac, Mussidan, Saint-Astier, Grignols, Mareuil, Auberoche, Aubeterre, Montagnier, Montaut, Montignac, Castillon-sur-Dordogne*, in-8°, Ribérac, 1881 ;

Par M. Dujarric-Descombes, de deux numéros du *Courrier de la Dordogne* (des 13 et 19 novembre 1881), dans lesquels il a rendu compte des derniers *Bulletins* des Sociétés archéologiques et historiques de la Charente et du Limousin, en ce qu'ils ont trait à l'histoire et à l'archéologie du Périgord ;

L'annonce de la publication de M. l'abbé Callen, *L'Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bourdeaux*, par M. M^r Hiérosme Lopès, 2 vol. in-8°, librairie Feret et fils, à Bordeaux ;

Le programme du Congrès scientifique de Dax du 1^{er} mai 1882.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. LE TRÉSORIER-BIBLIOTHÉCAIRE donne lecture de son compte de gestion pour l'exercice 1881. Pendant cette année, les recettes se sont élevées à la somme de..... 4,977 fr. » c.
et les dépenses à celle de..... 3,497 20

de sorte qu'il y a un excédent de recettes de...	1,479	80
qui, venant s'ajouter à notre actif de l'année		
dernière.....	8,052	10

porte notre capital au 31 décembre 1881 à la
somme de..... 9,531 fr. 90 c.

La situation de la Société est donc très prospère, grâce aux encouragements que veulent bien lui accorder, chaque année, l'Etat et le Département. Avec ces ressources, elle peut exé-

cuter des fouilles presque toujours fructueuses pour le Musée départemental et venir en aide à des publications touchant le Périgord. Elle possède en outre une bibliothèque de 1,500 volumes qu'on peut estimer 3,000 francs et un mobilier de 500 francs ; le total de son actif réel est ainsi de 13,000 francs environ.

L'assemblée écoute ces renseignements avec satisfaction et remercie M. le Trésorier du soin intelligent qu'il met à la gestion de nos finances.

Notre confrère M. GRELLET-BALGUERIE réclame pour la Société un droit de priorité sur la découverte des grottes préhistoriques du canton de Mareuil, qui sont signalées dans le *Bulletin* de la Société archéologique de la Charente, tome III, 1880, et il rappelle qu'il les a toutes indiquées dans des lettres à M. le Président de 1878, 1879 et 1880.

M. Martineau, entrepreneur à Périgueux, écrit à M. LE PRÉSIDENT pour lui indiquer un souterrain près de Négrondes, dans la propriété de M. Eymery, qu'il a commencé à fouiller, mais sans résultat, et demande la marche à suivre pour continuer les fouilles sans de trop grandes dépenses.

M. BAREAU nous communique un mémoire intéressant sur des murailles qu'il croit vitrifiées, situées près du bourg de Gandumas, connues sous le nom de Castel-Sarrazi, et qui n'ont été signalées jusqu'à présent par personne, bien qu'elles figurent sur la carte d'état-major. Il y joint deux beaux échantillons tirés de ces murailles, formant un bloc de pierres agrégées, soudées, vitrifiées jusqu'au centre de leur masse et un croquis représentant cette construction singulière, assise sur un promontoire de 600 mètres de long et de 400 mètres de large, dont elle protège l'entrée. Cette découverte paraissant à la Société d'une grande importance, elle demande, conformément du reste au désir de M. Bareau, qu'une commission soit nommée pour aller examiner ces murailles. Sont élus pour la composer MM. de Roumejoux, Michel Hardy, Bleynie et Féaux. Nos confrères MM. Bareau et Hermann seront priés de l'accompagner.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. Liébeaux, ingénieur des ponts et chaussées, à Péri-

gueux, une collection de 108 échantillons de fossiles, provenant des travaux de terrassements de la ligne de Périgueux à Ribérac et de celle de Saint-Denis au Buisson ;

De M. le marquis de Fayolle, un beau fragment représentant le torse d'une petite statue de femme en marbre blanc, et des débris de tuiles et de poteries de l'époque gallo-romaine, parmi lesquels un pied d'amphore en terre cuite, trouvés à Saint-Apre.

M. le Conservateur du Musée remercie les deux donateurs.

Notre honorable vice-président M. DE FAYOLLE fournit ensuite quelques indications sur sa trouvaille et rappelle que notre savant Président a écrit avec raison que la commune de Tocane est une mine inépuisable pour l'archéologue. « Tocane possède, en effet, dit-il, le rare et peut-être l'unique privilège de renfermer dans son petit territoire une suite non interrompue de monuments de tous les âges, depuis les temps dits préhistoriques jusqu'à nos jours. Chacune des vitrines de notre Musée est enrichie de découvertes faites à Tocane : silex taillés, bronzes, fibules, poteries, le fameux peigne mérovingien, la curieuse table de communion qui, je l'espère, y figurera bientôt ; voire même une pierre tombée du ciel !... Il n'y manquait, je crois, qu'un échantillon de l'époque gallo-romaine ; c'est cet échantillon que je viens de mettre sous vos yeux.

» Pauvre moëllon (et qui en a certainement eu l'emploi), mais moëllon qui me paraît être une véritable perle et un nouveau titre d'honneur pour Tocane-Saint-Apre.

» Mon voisin M. Fourgeaud a bâti récemment une charmante habitation, non loin des limites de l'ancien chef-lieu de Saint-Apre. (Il faut rappeler ici que les bourgs de Tocane et de Saint-Apre formaient encore, il y a quelques années, deux communes et deux paroisses distinctes, relevant autrefois de fiefs et d'abbayes différents et étaient cependant si voisins que le cadastre a dû en indiquer les limites par une ligne presque de convention.)

» Les ouvriers de M. Fourgeaud, employés à creuser les fondations d'une grange, ont rencontré un terrain de trans-

port, rempli de débris de poteries et de tuiles romaines, dont j'ai présenté quelques échantillons.

» Parmi ces débris était le moëllon dont je viens de vous parler, fragment malheureusement trop mutilé d'une petite statue de femme de marbre blanc. Tout informe que puisse paraître ce morceau, vous penserez peut-être avec moi, Messieurs, qu'il est suffisant pour qu'on y reconnaisse les traces de la belle époque de l'art romain.

» Vous venez d'en juger, car M. Fourgeaud a eu la gracieuseté de me l'offrir, et je suis heureux de le remettre à notre honorable Président, qui le jugera certainement digne d'une bonne place au Musée.

» J'y joins quelques photographies qu'en a faites mon neveu le baron de Saint-Saud.

» Au premier moment, je crus devoir attribuer ce précieux débris à la villa que recouvre l'ancien bourg de Tocane. Il me parut présumable qu'il avait été transporté là pour quelque nivellement, parmi les matériaux auxquels il était mêlé. Cette explication était d'autant plus probable, que toutes les découvertes d'antiquités romaines, pavés et frises de marbre, stucs, substructions, débris de toutes sortes, avaient été faites jusqu'à présent sous Tocane, et qu'on ne connaissait sous le vieux Saint-Apre qu'un cimetière du moyen âge.

» C'est à ce moment que, par une heureuse coïncidence, juste en face de la maison de M. Fourgeaud, ont été commencées les fondations d'une nouvelle école. Les déblais ont mis à jour d'anciennes substructions, un terrain également rempli de débris romains et traversé un solide dallage composé de fortes tuiles romaines posées à l'envers sur un béton (briques et chaux) épais de vingt centimètres.

» Cette découverte ne laisse plus de doute sur l'origine des débris extraits de la grange de M. Fourgeaud. Il n'est plus nécessaire d'aller en chercher la provenance sous Tocane.

» Il est évident qu'il a également existé du côté de Saint-Apre une autre construction de la même époque, probablement une suite de constructions, peut-être même une se-

conde villa, dont notre fragment de statue prouverait l'ancienne richesse.

» Et maintenant, serait-il téméraire de faire remonter à cette cause la singularité de ces deux bourgs contigus, restés si distincts jusqu'à nos jours ?

» Dans tous les cas, et sans nous arrêter à la tradition qui y place une grande ville, nous sommes sûrement en droit de tirer de cette découverte une nouvelle preuve de l'antique importance des bourgs de Perdue, de ces pauvres bourgades aujourd'hui devenues la jolie petite ville de Tocane-Saint-Apre. »

M. LE PRÉSIDENT propose de publier dans le *Bulletin* la photographie de la jolie statue donnée par M. de Fayolle. La proposition est acceptée.

M. Michel HARDY remet à M. le Président pour le Musée des antiquités un fragment d'antéfixe romain en terre cuite, qui a été retiré récemment du lit de la rivière de l'Isle, à Périgueux, au pied du coteau d'Ecorneboeuf. C'est une plaque d'argile cintrée à sa partie supérieure et ornée sur l'une de ses faces d'enroulements fleurons, de palmettes et de torsades dessinés grossièrement à la pointe. La plupart de ces ornements ont été tracés avant la cuisson de l'argile, quelques-uns cependant ont été faits après, à la pointe sèche. De plus, on remarque sur le côté gauche de la plaque un petit trou de vingt millimètres environ de profondeur (il ne traverse pas complètement la plaque), qui était probablement destiné à recevoir un crochel ou un ornement.

M. Auché, chirurgien-dentiste à Périgueux, a prié M. Michel HARDY de soumettre à l'examen de la Société archéologique un petit émail champlevé du XII^e siècle, trouvé, paraît-il, sur une pierre tombale à Bussière-Badil, dans l'arrondissement de Nontron.

C'est une plaque en cuivre rouge, de 109 millimètres de hauteur, sur 42 millimètres à la base. Elle est pattée et trilobée à sa partie supérieure. Sur un fond bleu-lapis se détachent, à droite et à gauche, deux perles vertes alternant avec trois perles bleues, avec un point rouge au centre. Les perles bleues sont, comme le fond lui-même, entourées

d'un filet blanc ; un filet jaune circonscrit les perles vertes. A la base, et sous une arcature romane, se voit un décor trèflé où prédomine le vert.

Une figurine très allongée, en cuivre doré, est fixée à l'aide de deux rivets sur le milieu de la plaque. Elle représente un personnage drapé, probablement un apôtre, ayant la tête et les pieds nus et tenant de la main droite un livre, tandis que sa main gauche est levée.

La plaque est percée de six trous d'attache, et l'on peut présumer qu'elle provient d'une châsse ou reliquaire, œuvre précieuse de joaillerie, malheureusement détruite.

M. Michel HARDY présente aussi à l'examen de l'assemblée un mortier de pharmacie en bronze, du xvi^e siècle, objet curieux qui appartient à M. Goursat aîné, négociant à Périgueux. Outre un certain mérite artistique, ce mortier offre les empreintes en relief de deux sceaux inédits, l'un du prieuré de Saint-Jean-de-Côle, l'autre, plus ancien, que l'on peut supposer avoir été le sceau particulier d'un prieur, *Guillaume Tau...* ? A la base du sceau du prieuré se trouvent des armoiries écartelées, au 1 et au 4 de... à trois fleurs de lis, au 2 et au 3 de..., et surmontées d'un chapeau ecclésiastique d'où pendent deux houppes. M. Michel Hardy se propose de décrire le mortier de M. Goursat dans une notice spéciale et de chercher à élucider le petit problème historique que soulèvent les sceaux qui le décorent.

M. LATIÈRE croit qu'il existe encore un écusson sur le mur intérieur de l'église de Saint-Jean-de-Côle et pense qu'il y aurait lieu de vérifier s'il est le même que celui du mortier.

M. Philippe DE BOSREDON donne lecture d'une notice sur un sceau de la *confédération de la sénéchaussée de Sarlat, — Dome*, — de la fin du siècle dernier, dont il présente l'empreinte, et qui aurait servi à quelque association établie entre diverses paroisses du diocèse, ainsi que le rappelle une lettre de l'époque, du 4 novembre 1789, adressée à M. de Labatut par M. de Vassal du Marais. Ce sceau, dont la matrice en cuivre jaune appartient à M. Papon, greffier de la justice de paix de Domme, représente deux mains unies tenant une

branche d'olivier, dans un médaillon ovale posé sur un cartouche qui est sommé d'une couronne de comte et accosté de deux guirlandes tombant du cartouche. Après lecture, l'assemblée décide que la notice, accompagnée d'un dessin du sceau, sera publiée dans le *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL dit que les pièces de monnaie courante n'étaient pas les seules à tenter la cupidité des voleurs au siècle dernier. Il a appris, par un registre de la maréchaussée de Périgueux, qu'au mois de décembre 1779, le sieur Guy, maréchal des logis, avait déposé au greffe, pour servir de pièces de conviction contre le nommé Antoine Pezaire, deux jetons d'argent à l'effigie de Louis XV, au revers représentant des bâtiments avec un caducée, l'inscription QVID NON ARTE VALET, et au bas BATIMENS DU ROY. Ces jetons, comme nous l'apprend un récépissé de M. de La Grimardie du 15 décembre 1779, appartenaient au comte Wlg. de Taillefer, qui déjà à cette époque devait avoir une collection formée. Le catalogue manuscrit de cette collection numismatique est entre les mains de M. le Président.

M. MARMIER, de retour de son voyage en Orient, nous adresse un mémoire sur la géographie ancienne du canton de Carlux dont M. le Secrétaire-Général lit plusieurs passages. Chaque paroisse a des renseignements sur son origine ou sur son église qui remontent le plus souvent au xii^e siècle. « Un premier point frappe tout d'abord l'attention, dit notre honorable confrère : la similitude de situation et de nom de Carlux et de Châlus. Celui-ci sur les confins du *pagus Lemovicinus*, celui-là sur la lisière du *pagus Caturcinus* ; celui-ci désigné dans les *Olim* sous le nom de *Castrum Lucii* (et antérieurement appelé *Castrum Leuci*), celui-là appelé souvent, et notamment dans les *Olim*, *Caslucium* ; celui-ci ayant dans son voisinage et sur les limites du *pagus Lemovicinus* Chaluset (*Caslucetum*), celui-là Carluçet près Salignac (*Caslucetum*). A une autre extrémité du département, sur les limites de Gurçon et de Montpont, au Puy de Chalus (*Podium de Caslutz seu Chalutz*), existait autrefois une des forteresses des comtes de Périgord (*Castrum de Poy*

Chaluz). Il n'y a peut-être dans toutes ces analogies qu'un pur effet du hasard ; mais on pourrait aussi y voir les traces d'une ancienne organisation défensive du *pagus Petragoricus*. » Le mémoire de notre laborieux confrère sera publié intégralement dans le *Bulletin*.

M. DE ROUMEJOUX présente ensuite la copie de plusieurs documents relatifs à la révolte des Croquants en Périgord, de 1594, qui menaçait de devenir terrible et de prendre les proportions d'une guerre sociale si les sénéchaux du Périgord et du Limousin n'eussent, de concert avec M. de La Force, le Parlement de Bordeaux et les autorités locales, pris les mesures les plus énergiques. Grâce aux notes du chanoine Leydet et de Prunis (fonds Périgord, à la Bibliothèque nationale) ayant conservé un extrait du Livre Noir du consulat de Périgueux, et à un arrêt du Parlement de Bordeaux du 13 août 1594, M. de Roumejoux a pu compléter le récit d'ailleurs fort intéressant de Palma Cayet dans sa *Chronologie novennaire*, et il met le tout à la disposition de notre confrère M. Henri de Montégut, qui a le projet d'écrire l'histoire de cette révolte.

M. le docteur LAROCHE, de Montignac, nous adresse un excellent mémoire sur *Montignac-le-Comte au xvi^e siècle, épisodes des guerres des protestants dans le comté de Montignac*, dont plusieurs chapitres sont lus en séance. Il y a joint une copie du dessin du peintre Gabriel Bouquier, de Terrasson, représentant l'ancien château, et un plan qui seront publiés en même temps que le mémoire et y ajouteront de l'intérêt.

M. TARDE nous envoie la copie de deux pièces trouvées dans ses archives particulières. La première n'est point datée, mais la date résulte du texte, novembre 1612 : « Le fait de violation de sépulture qui y est relaté, dit notre confrère, se rattacherait-il aux passions religieuses de l'époque ? Je l'avais pensé d'abord, j'avais soupçonné que Armand de Salignac étant le père de l'évêque de Sarlat, les consuls n'étaient pas fâchés de frapper celui-ci en vexant son père. Mais si j'en crois M. Gaston de Gérard, arrière-petit-fils dudit Armand, l'explication la plus simple serait de donner tort à son ancêtre, qui, paraît-il, poussait à outrance la fureur des

procès. Quoi qu'il en soit, et que les griefs du requérant fussent ou non fondés, la requête nous montre qu'un même tombeau, après avoir été à demi détruit par les protestants, est devenu le champ de bataille d'un procès entre catholiques, et qu'on a été jusqu'à *grever de la prison* ceux qui ont refusé d'exécuter les ordres de la municipalité à ce sujet. En outre et incidemment le texte nous décrit ce tombeau qui, même en taxant la description de quelque emphase, a dû être une œuvre d'art assez remarquable dans un pays où la statuaire n'a jamais fleuri.

« La seconde pièce, de 1654, est une consultation anonyme relative à un problème de casuistique que soulève un oncle timoré. Son récit nous offre, ce me semble, un échantillon des difficultés auxquelles donnaient lieu les mariages entre catholiques et protestants, des ruses mises en œuvre par chacune des deux églises pour rendre le mariage projeté favorable à sa cause, enfin de la rigueur des peines canoniques prononcées contre les fauteurs des mariages contraires aux règlements ecclésiastiques. »

Ces deux documents seront publiés dans le *Bulletin*.

Le *Bulletin* reproduira également une lettre parue dans le *Bulletin du bibliophile* de juillet-août 1881, que M. le marquis DE CHANTÉRAC a adressée à M. Techener au sujet de l'édition des *Philippiques* donnée par M. Dujarric-Descombes et trop peu connue à Paris.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL demande à M. de Froidefond s'il savait qu'en 1788 M. le chevalier de Maillard de Lafaye avait eu le dessein de composer un Nobiliaire du Périgord ?

M. DE FROIDEFOND dit qu'il le savait en effet et qu'il a même recherché inutilement, il y a une vingtaine d'années, les papiers importants qui avaient dû être rassemblés autrefois dans ce but par M. Ecuyer, de Mareuil.

Voici ce qu'on lit dans une annonce des *Affiches de Périgoux ou Journal du Périgord* du 2 juillet 1788 :

« M. le chevalier de Maillard de Lafaye, chevalier de Malte, prévient M^{rs} les gentilshommes qui n'ont pas reçu sa lettre circulaire et qui désireront d'être compris dans le Nobiliaire

du Périgord, d'une manière plus distinguée pour leurs maisons, de remettre eux-mêmes incessamment, ou de faire remettre au sieur Ecuyer, procureur en la ville de Mareuil, les maintenues de Pellot et de Labourdonnaie, commissaires départis par le Roi pour la recherche des usurpateurs du titre de noblesse, avec les actes justificatifs de leur ascendance jusqu'à ceux de leurs auteurs, qui ont été confirmés dans leur noblesse par lesdits commissaires. Ils lui remettront aussi des copies sur papier blanc de ces maintenues et un inventaire des autres pièces. Elles seront vérifiées sans délai, et puis enregistrées sur le repertoire du Nobiliaire. Ils paieront audit sieur Ecuyer la somme de 35 livres pour son honoraire, l'impression et autres frais ; et lorsqu'il leur fera la remise de leurs titres, ils en donneront une déclaration au bas de leur enregistrement.

» Ceux qui auront été relaxés comme nobles par d'autres commissaires ou par le Conseil, s'ils veulent être compris dans cet ouvrage, présenteront leurs titres de la même manière. MM. les ennoblis pourront aussi s'y faire établir, pourvu qu'ils produisent des lettres d'ennoblissement, dûment enregistrées dans quelque Cour souveraine, et une filiation complète. Ils se conformeront pour le reste à ce qui a été dit à l'article de MM. les gentilshommes.

» Tous ces Messieurs sont priés de donner au bas de leurs inventaires le blason bien détaillé de leurs armes. S'ils ont besoin de quelque renseignement, ils s'adresseront au sieur Ecuyer qui le leur donnera. Ils affranchiront leurs lettres. »

Les événements de la Révolution ont dû arrêter ce projet.

M. Vernière, avocat à Brioude, écrit à M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL pour avoir des renseignements biographiques sur l'abbé de Clédât de Mazeau, qu'il croit originaire du Périgord, abbé commendataire de Mégemont au diocèse de Clermont depuis 1776, chapelain du Roi et du comte d'Artois en 1790, secrétaire de la feuille des bénéfices de l'apanage et chanoine d'Alais.

Aucun des membres de la Société ne connaît cette famille. — M. le baron DE SAINT-SAUD sait qu'il y a en

Angoumois une famille de Clédât de Lavigerie qui pourrait être une branche de celle-ci.

M. Vernière espère venir en Périgord cet été. Il a les notes de voyages de dom Jacques Boyer, religieux bénédictin de Saint-Maur, qui fut chargé en 1713 de récolter dans les diocèses de Sarlat et de Périgueux les documents destinés à la seconde édition du *Gallia christiana*, et il se propose d'éditer ces notes ; mais, pour le faire exactement, il est nécessaire, selon lui, de suivre l'itinéraire de ce savant moine.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, FERD. VILLEPELET.

COMPTE DE GESTION DU TRÉSORIER.

(Exercice de 1881.)

Conformément à nos statuts, je viens, Messieurs, vous soumettre le compte de ma gestion pendant l'année 1881.

Les recettes se sont élevées à la somme de.....	4,977 »
Les dépenses à.....	3,497 20
Excédent de recettes.....	1,479 80

Voici le détail des principaux articles :

Recettes.

Cotisations de 1881.....	2,890 »
Cotisations arriérées de 1880.....	50 »
Diplômes.....	200 »
Subvention de l'État.....	400 »
Subvention du Département.....	1,000 »
Abonnement du lycée au <i>Bulletin</i>	10 »
Abonnement du Cercle de la Philologie.....	10 »
Vente de trois livraisons du <i>Bulletin</i>	6 »
Intérêts du capital de la Société.....	411 »
TOTAL des recettes.....	4,977 »

Dépenses.

Compté à la maison Dupont.....	2,100 »
— à MM. Ronteix et Bonhur.....	90 »
— à M ^{me} veuve Gillot et fils.....	284 95
— à M. Boule, photographe.....	160 »
— à MM. Rollin et Feuardent.....	21 75
— à M. Sengence, libraire.....	8 75
— Achat de livraisons à divers.....	34 »
— Affranchissement du <i>Bulletin</i> et timbres...	194 05
— Port de différents objets, éclairage de la salle, étrennes du facteur et diverses dé- penses non facturées, détaillées au livre de caisse.....	15 20
— Frais de fouille de la grotte de Campniac..	28 50
Frais de bureau du Secrétaire-général.....	300 »
— du Trésorier.....	200 »
Traitement du concierge de la salle.....	60 »
TOTAL des dépenses.....	3,497 20

Récapitulation.

Recettes.....	4,977 »
Dépenses.....	3,497 20
Excédent de recettes en 1881.....	1,479 80
Capital de la Société au 31 décembre 1880.....	8,052 10
Actif numéraire de la Société au 31 décembre 1881.....	9,531 90
Cette somme est représentée par :	
1° Un bon de caisse de MM. Prévôt, Clédât et Dongreil, banquiers, de.....	9,500 »
2° Argent en caisse.....	31 90
TOTAL ÉGAL.....	9,531 90

La Société possède en outre une bibliothèque composée de 1,500 volumes environ qu'on peut évaluer au minimum à 3,000 francs et un mobilier de 500 francs ; l'actif réel est donc de 13,000 francs.

La Société se compose de 300 membres titulaires, 4 associés et 31 correspondants ; elle échange son *Bulletin* avec 30 Sociétés savantes. Les cotisations, jointes aux subventions de l'Etat et du Département, qui jusqu'à ce jour ne nous ont pas fait défaut, nous permettent, tout en augmentant notre capital, de consacrer annuellement des fonds à des fouilles toujours profitables au Musée départemental et d'encourager des publications concernant le Périgord.

Vous voyez, Messieurs, que la Société est des plus prospères ; nous devons cette situation à la bonne volonté de tous et en particulier au dévouement de notre Président, dont le zèle patriotique ne s'est pas attiédi depuis notre fondation.

J. CLÉDAT.



UN FORT VITRIFIÉ EN PÉRIGORD.

A l'est du bourg de Gandumas, célèbre autrefois par un prieuré du XIII^e siècle, et sur le chemin conduisant à la forge du même nom, on aperçoit, au sommet d'un escarpement qui domine la rivière La Loue, une masse brunâtre de pierres brutes, agrégées entr'elles.

De loin, on les prendrait volontiers pour un accident de nature, un éboulis de rochers ; mais interrogez les gens du pays, ils vous parleront de Castel-Sarrazi, de ses souterrains et des trésors qu'ils renferment.

Au premier abord, ce nom de Castel-Sarrazi, évoquant le souvenir du passage des Maures d'Espagne dans nos contrées, pouvait faire penser à la construction d'une de ces forges catalanes, dont on découvre encore quelques traces dans le pays. J'avouerai que moi-même n'ayant porté qu'une

très légère attention à cette construction bizarre, la première fois que je l'avais vue en passant, je n'avais remarqué qu'une chose, c'est que la masse tout entière était soudée presque en un bloc par une sorte de vitrification noirâtre, brillante, dure, en tout semblable comme aspect au laitier de nos forges.

Plus tard, il me souvint d'avoir lu dans un des numéros du *Bulletin* de la Société archéologique un très intéressant article sur les forts vitrifiés.

Plein de cette idée, je voulus visiter de nouveau et avec plus d'attention ces ruines que je n'avais fait qu'apercevoir.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la configuration particulière du terrain : une côte abrupte, sauvage, déboisée, complètement nue. A droite et à gauche, le coteau taillé à pic, coupé de failles rocheuses dominant la rivière à plus de cent mètres ; au centre, une vaste pointe, un promontoire avancé, d'environ six cents mètres de long sur quatre cents mètres de large, d'une pente d'abord un peu déclive, se continuant à mi-côte par un large plateau et se terminant brusquement par une pente raide jusqu'à la rivière. Tout à gauche, un parapet de rochers, alternant avec des restes de murailles dissimulées sous la mousse et le gazon ; partout, le terrain lacéré de ravines, restes de fossés et de retranchements. Tout cet ensemble me rappelait la configuration d'un camp gaulois, et il me semblait lire une page des *Commentaires* de César.

Et tout en haut, protégeant l'entrée de cette vaste langue de terre, les restes de ce qui avait été jadis une muraille épaisse, massive, inébranlable par la nature même de sa construction, un bloc de pierres agrégées, soudées, vitrifiées jusqu'au centre de leur masse.

La butte ruinée avait été traversée à une époque inconnue par l'ouverture d'une large voie, pour la construction de laquelle on avait été obligé d'éventrer la masse pierreuse, rejetant dans l'abîme vers la droite les matériaux encombrants et laissant vers la gauche un amas considérable de débris, aujourd'hui recouverts de bruyères roses et d'ajoncs épineux.

Etsi maintenant, à mon humble appréciation, on objectait l'idée d'un incendie considérable mais accidentel, je répondrais que la pierre qui nous occupe est la pierre même du pays, c'est-à-dire un schiste siliceux très-dur, rayant l'acier, très peu fusible.

Cette idée d'incendie accidentel écartée, si on objecte une forge catalane, il sera difficile, je crois, d'expliquer la position de cette forge, placée au bord d'un précipice inaccessible, tandis que cent mètres plus bas, se trouve un vaste plateau, tout près de la rivière, d'un accès relativement facile, et beaucoup mieux abrité des vents du nord.

Ce n'est pas tout : une forge catalane offrirait, au moins vers le fond de l'*ouvrage*, des matériaux de plus grande dimension et préparés dans ce but ; tandis que dans les restes qui nous occupent, nous ne retrouvons qu'un *appareil* relativement petit, placé dans un désordre manifeste, et où les soudures par vitrification sont partout très-apparentes. De plus, quelque soin que j'aie mis à rechercher des traces de ciment ou de mortier quelconque, en faisant ébouler plusieurs blocs moins solidement liés que les autres, je n'ai rien rencontré de semblable.

Partout la pierre brute, grossièrement étalée sans ordre, mais parfaitement soudée, au moins dans une de ses parties, par un émail très-dur, très-solide, d'un noir brun luisant, et cela, non-seulement sur les parois, mais jusqu'au centre même du bloc.

Et maintenant, quelle est la nature de l'émail vitrifié que nous avons sous les yeux ? — Il me serait impossible de résoudre cette question, du moins quant à présent, n'ayant pas eu le temps de faire à ce sujet le travail nécessaire.

Cependant je croirais volontiers que la roche elle-même, composée d'un schiste siliceux ferrugineux pourrait par une chaleur intense et très-prolongée, se fondre en un émail ayant les caractères physiques que l'on remarque dans les fragments que j'ai pu recueillir et que j'adresse à la Société archéologique. — En examinant avec attention, on voit très-bien quelques fragments de pierres qui ont subi une fusion plus ou moins complète. Sur un des échantillons, on re-

marque aussi la trace du combustible imprimée dans la masse vitrifiée, et l'on y reconnaît parfaitement la constitution fibreuse particulière au bois de châtaignier.

La question ainsi posée, les ruines, connues sous le nom de Castel-Sarrazi, sont-elles des restes d'un fort vitrifié remontant à une époque très-reculée ? Je répondrai affirmativement, autant que les données existantes me le permettent.

Il serait cependant à désirer qu'une commission compétente fût envoyée pour étudier sur place cette question intéressante, qui ferait du petit bourg de Gandumas, connu seulement par le pittoresque aspect de ses environs, un lieu aussi fréquenté des antiquaires que les forts vitrifiés de Puy--de-Gaudy et de Ste-Suzanne.

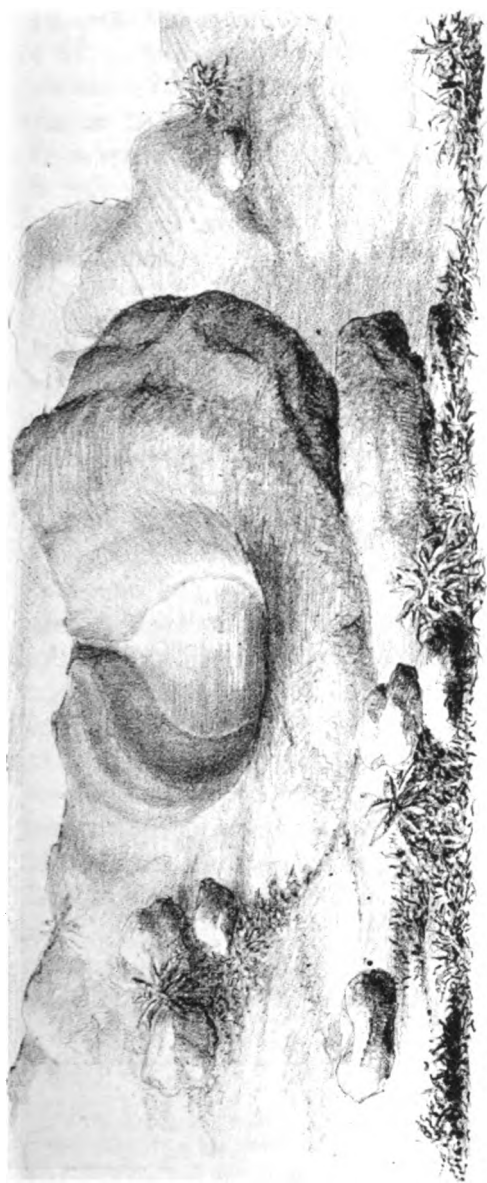
Le bourg de Gandumas est situé au nord-est d'Excideuil, à deux lieues de cette ville, et sur le territoire des communes de St-Médard et de Dussac.

A. BAREAU.

UNE PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE.

LA PIERRE DU BÉNITIER ET LE PLATEAU DU CHALARD A VILLAC (DORDOGNE).

M. l'abbé Teyssandier, curé de Villac, nous avait signalé, il y a quelque temps, une pierre, désignée dans sa paroisse sous le nom de *Bénitier*. Creusée en forme de cuvette et munie d'une rigolle, elle est située, nous disait-il, à 1,500 mètres du bourg, au lieu dit *le Chalard*, petit plateau désert que l'imagination des habitants de la contrée s'est plu à entourer de légendes. Des vieillards rapportent qu'on aurait autrefois immolé de jeunes enfants sur cette pierre et que la rigolle qu'on y voit servait à l'écoulement du sang. Cette légende cependant est indécise et s'efface devant des traditions absolument chrétiennes. Selon d'autres, en effet, la pierre du



LA PIERRE DU BÉNITIER
Cn^e de Villac (Dordogne)



Bénitier aurait également servi de *baptistère* ; un rocher voisin, creusé en forme de niche, porte le nom de *confessionnal* ; enfin, on prétend qu'une *église* se serait anciennement dressée sur le Chalard. Comment pourrait-on mettre en doute que ce lieu ait été habité?... Si, prenant une pierre, on la laisse retomber sur le sol, on entend un bruit sourd : c'est la résonnance des caveaux ou de ces souterrains étranges que l'on sait avoir existé sous toutes les constructions du vieux temps.

Chargé par mes confrères de la Société archéologique du Périgord d'aller étudier par moi-même la pierre du Bénitier, je profitai d'une belle journée de septembre, pendant mes vacances dernières (1881), pour me rendre à Villac. Je partis des Poucaux, écart de la commune de Beauregard où des relations d'amitié m'appellent fréquemment, et, après avoir suivi un sentier couvert, je me trouvai dans la gorge si pittoresque de Muratel.

Le nom que porte cette gorge lui vient des ruines d'un vieux château que j'avais en face de moi en arrivant dans le vallon (1). Je le laissai sur ma droite et remontai vers le nord, ne me lassant pas d'admirer l'aspect sauvage de la route. Des deux côtés du ravin s'élèvent, à soixante mètres environ de hauteur, de puissantes assises de schiste ardoisier, auxquelles on voit succéder, en approchant de Villac, les couches aux tons chauds du grès bigarré. Au fond de la gorge et sur un lit de roches éboulées, serpentait un mince filet d'eau qui, dans la saison des pluies, se transforme en torrent et cause parfois des ravages : c'est l'*Elle*, dont le nom, dans la langue celtique, signifiait « le ruisseau ». Après avoir visité deux carrières d'ardoises en pleine exploitation, j'arrivai devant le

(1) *V^e de Gourgues, Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* ; Paris, imp. nat. 1873 ; p. 213. — Plusieurs instituteurs du canton de Terrasson, à l'aide de fonds mis par eux en commun, se proposent de faire prochainement des fouilles archéologiques dans les ruines du château de Muratel. Tous mes vœux les accompagnent dans une entreprise dont je ne doute pas que la science tirera bon profit.

village de la Sudrie, voisin du bourg de Villac. Ce village est situé au-dessus d'un massif de grès bigarré, où l'on peut étudier un phénomène géologique très curieux. Par suite du creusement du vallon sous-jacent, ce massif, en forme de promontoire, ayant perdu ses points d'appui, s'est fendu dans toute son épaisseur et un bloc immense s'en est détaché. Vue de profil, cette falaise disloquée produit un effet étrange et tenterait le crayon d'un artiste.

Bientôt après j'étais à Villac, où je reçus de notre confrère M. l'abbé Teyssandier l'accueil le plus cordial.

L'église, bâtie en grès rouge, comme toutes les constructions du bourg, n'a guère de remarquable que son abside, qui remonte au ^{xii}^e siècle et est décorée intérieurement de sept arcades que supportent vers le fond quatre colonnes géminées et, à l'entrée du chœur, deux colonnes simples. Les chapiteaux en sont d'un très bon style et, par les motifs variés de leur décoration, mériteraient d'être dessinés. La plupart malheureusement ont été mutilés.

Au-dessus du porche, et dans un petit clocher sans caractère, est suspendue la cloche vantée dans toutes les paroisses avoisinantes pour sa sonorité et la beauté de sa voix. Sa hauteur verticale est 1^m02, et son diamètre, à l'orifice, de 1^m20. Elle est du plus beau bronze et porte l'inscription suivante, qui forme, à sa partie supérieure, un double cordon :

+ IHS . MA . SANTE VEDASTE ET OMNES SANTI ET
SANTE DEI ORATE PRO NOBIS.

+ XPS VINCIT . XPS REGNAT . XPS A MALO NOS
DEFFENDAT . AM . IHS . P . I . DAVBVSSON.

Au-dessous de cette inscription se trouve la date :

1615.

Saint Wast, que nous voyons ici invoqué, est le patron de l'église et a toujours été à Villac l'objet d'un culte spécial. A la limite de la commune, tout près de Châtres, existe une fontaine de Saint-Wast, qui est le but d'un pèlerinage. Dans

les temps de sécheresse, les gens de Villac s'y rendent en procession pour demander la pluie. Une pieuse tradition rapporte que le saint évêque d'Arras serait originaire de cette paroisse ; des arguments sérieux militent en faveur de cette opinion que les persévérantes recherches de M. l'abbé Teyssandier réussiront, je l'espère, à confirmer (1).

Pressé par le temps, je ne fis que traverser le bourg, où cependant l'antiquaire aurait à glaner plus d'une observation intéressante, et, conduit par M. l'abbé Teyssandier, je m'acheminai vers le plateau du Chalard. Comme nous passions au Gouret, un cultivateur nous remit un fragment de hachette polie en silex blond qu'il avait ramassé dans un champ près de son habitation. J'appris en outre que ce même cultivateur, en creusant un trou dans sa cour, l'année dernière, avait rencontré un squelette humain gisant dans l'argile. Aucun objet, paraît-il, n'accompagnait cette sépulture.

Après avoir contourné le hameau du Mas, nous prîmes un sentier au milieu des bruyères et arrivâmes enfin sur le Chalard.

Comme il arrive souvent lorsque des récits de légende ont surexcité notre imagination, je ne pus me défendre d'un sentiment de surprise en avançant sur cette pointe de coteau aride, sans horizon et de quelques ares seulement de superficie. Evidemment, j'avais rêvé toute autre chose, et, placé en face de la réalité, j'éprouvais un peu de désappointement. Ce ne fut toutefois qu'une impression d'un instant, et, rappelé bien vite à moi-même, je repris de sang-froid mon rôle de géologue et d'antiquaire.

Le plateau du Chalard, relié à la plaine du côté du nord, est partout ailleurs entouré de vallons profonds, par delà desquels l'œil ne découvre que des coteaux boisés, et, à l'est, le village du Mas. Des lichens abondants, des bruyères et quelques jeunes chênes de bois taillis en composent toute la

(1) M. l'abbé Pergot, curé doyen de Terrasson et chanoine honoraire de la métropole, a déjà publié sur cette question des remarques instructives et fort intéressantes dans son livre : *La vie de Saint Front* ; Périgueux, 1861, in-8°, pages 492 à 496.

végétation. Le grès rouge affleure en maints endroits et forme sur les bords du plateau de petites falaises.

Mon attention se porta tout d'abord sur la pierre du Bénitier, monument, il est vrai, bien singulier. Il est situé à l'angle sud-est du Chalard et se présente sous la forme d'une cuvette à peu près circulaire, ayant 60 centimètres de diamètre et 30 centimètres de profondeur. Une rigolle de 20 centimètres de longueur, dirigée de l'ouest à l'est, en entraîne les eaux pendant les grandes pluies dans le vallon. Si, descendant de quelques pas dans ce vallon, on se retourne vers le Bénitier, on remarque que le sillon profond tracé par les eaux pluviales, après avoir suivi le pied du rocher supérieur, prend de nouveau sa direction vers le vallon. Ces premières observations me donnèrent à croire que le Bénitier lui-même n'avait été creusé que par l'action combinée des vents et de la pluie, et ce qui n'était encore qu'une conjecture devint bientôt une certitude. Je remarquai que la cuvette, loin d'avoir ses parois taillées régulièrement, présentait à sa partie médiane un renflement circulaire, sorte de bourrelet correspondant à une couche plus dense de la roche. La cause de l'évidement du Bénitier m'était dès lors connue. Etant donnée, en effet, sur un rocher horizontal, une première dépression, si minime qu'elle soit, les eaux pluviales qui s'y arrêtent, délitant quelques particules de la pierre, en formeront des grains de sable qu'enlèvera le premier vent de bise. Avec la succession des siècles, la dépression, à peine reconnaissable à l'origine, aura pris les proportions d'une large cuvette comme celle du Bénitier (1).

(1) Peut-être convient-il d'attribuer à la même cause l'évidement d'une pierre située dans la commune de Lournac (Corrèze), à quelques pas de La Fournerie, village de la commune de Villac, et que les gens du pays appellent « *lou pécha del boun Diou* ». « Comme l'indique le mot patois « *pécha* », il s'agit simplement d'une » trace ayant la forme d'un pied humain, incrustée à une profondeur de 10 centimètres environ dans une pierre extrêmement dure. Cette pierre a été de » temps immémorial l'objet d'un culte religieux. Aujourd'hui encore on en parle » avec la plus profonde vénération, et il n'est pas rare de voir les bergers du voisinage prosternés, dans l'attitude de la prière, devant ce modeste monument. » (Lettre de M. l'abbé Teyssandier, du 1^{er} février 1882.)

Ces faits trouvent leur confirmation dans la pierre dite le *Confessionnal*, située sur le même plateau, à quelques mètres plus loin vers le sud. Mais ici l'érosion s'est produite dans une paroi verticale et a déterminé une excavation en forme de niche qui s'arrête brusquement à une couche horizontale plus dense. L'excavation est assez grande pour qu'un homme puisse s'y tenir assis. Les rochers du Chalard offrent du reste de nombreux exemples semblables, quoique dans des proportions beaucoup moindres, de l'action érosive des pluies.

Convaincu par mes observations et déjà voyant disparaître à demi le mystère qui planait sur ce plateau, M. le curé me demanda si je pourrais également lui expliquer la résonnance si extraordinaire du sol. Ma réponse était toute prête ; un simple coup-d'œil avait suffi pour me démontrer que la masse rocheuse du Chalard était fendue et disloquée de toutes parts. D'où provenaient ces dislocations?... de la même cause qui avait fait se briser les rochers de la Sudrie, ou peut-être d'un soulèvement brusque de la roche. Quoi qu'il en soit, ces déchirures se voient partout dans la coupe du terrain, et la vibration de l'air entre leurs parois suffit à expliquer comment se renforce le son produit par le moindre ébranlement du sol.

Notre excursion sur le Chalard n'avait pas eu seulement pour résultat de substituer des faits d'observation à des interprétations imaginaires, l'archéologie y trouva comme partout son contingent. Les Celtes avaient, en effet, fréquenté ce plateau et y avaient laissé des traces de leur passage. Dans la partie nord, je découvris deux silos creusés dans le rocher. L'un, de forme elliptique, offre les dimensions suivantes : longueur, 0^m32 ; largeur, 0^m28 ; profondeur, 0^m18 ; — le second, rectangulaire avec les angles arrondis, a 20 centimètres de côté et 12 centimètres de profondeur. Tous deux ont leurs parois verticales. On peut supposer que d'autres silos existent dans le voisinage de ceux-ci, mais sont cachés par les bruyères.

En outre, sur la pente du coteau, à quinze mètres environ au nord du Bénéitier, on voit un amas de pierres évidemment fait par la main de l'homme et avant tout l'aspect d'un *cairn*.

Il est allongé et orienté de l'ouest à l'est. Dans un lieu aussi impropre à la culture, un amas semblable, dressé du reste avec une certaine régularité, ne pourrait provenir de l'épierrément d'un terrain qu'on aurait voulu ensemençer. J'incline fortement à croire qu'il recouvre une sépulture ou peut-être une cachette de fondeur de l'âge du bronze.

Tandis que nous faisons nos dernières remarques, le soleil s'était rapproché de l'horizon, et déjà les grandes ombres du soir commençaient à gagner le plateau du Chalard. Je dis adieu à M. l'abbé Teyssandier, et, d'après ses indications, je pris au plus court, en passant par le Noyer, pour retourner aux Poucaux. Chemin faisant, au milieu de mille réflexions, je songeais aux avantages multiples des associations. Grâce à notre Société archéologique, je venais de faire une promenade instructive, et, dans une commune que je visitais pour la première fois, j'avais rencontré un confrère, c'est-à-dire presque un ami.

Michel HARDY.



NOTES BIOGRAPHIQUES SUR RAOUL DU FOU

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX (1468-1470).

Raoul était fils de Jacques du Fou, gouverneur et sénéchal de Poitou. Il avait pour frère Yves du Fou, grand-veneur de France, gouverneur d'Angoumois et de par le roi coadjuteur honoraire de Marguerite de Rohan, en tant que tutrice de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, son fils ; et pour sœur Ylaire du Fou, qui épousa François, fils de Ferdinand II, baron de Bourdeille, seigneur de Bernardières.

Par cette alliance, Raoul du Fou, d'une famille, comme on le voit, assez en honneur, était allié à la maison de Bourdeille, non moins honorée, et partant, il se trouvait quelque peu parent de Elie de Bourdeille, qui fut évêque de Périgueux et que sa science remarquable fit distinguer prématurément pour occuper le siège archiepiscopal de Tours (1468).



PORTRAIT DE RAOUL DU FOU

Evêque de Périgueux (1468-1470)



Qu'était à cette époque Raoul du Fou ? Doyen ou chanoine du Chapitre de Périgueux ? ou bien simple prêtre vivant de ses revenus au milieu de sa famille ? Je n'ai encore point dissipé les ombres qui nous cachent cette première période de sa vie. Toujours est-il que les suffrages unanimes de l'Église de Périgueux l'appelèrent à remplacer Elie et que ce choix parut si bien fait que, d'accord avec la Cour de France, le pape Paul II ratifia incontinent cette élection et lui expédia aussitôt ses bulles de provision.

Le nouvel évêque de Périgueux ne tarda pas à se faire remarquer par une piété exemplaire ; mais, ce qu'on sut peut-être mieux encore apprécier, ce furent la profondeur et la droiture de son jugement. Aussi, lorsqu'à l'instigation de Louis XI, l'autorité ecclésiastique ouvrit une enquête sur la sainteté de la vie et des actes de l'illustre archevêque de Bordeaux P. Berland, n'hésita-t-on pas à désigner, parmi les prélats chargés de cette délicate mission, le jeune évêque Raoul du Fou.

Son épiscopat en Périgord fut de courte durée, et cependant, il laissa assez de traces de son administration pour qu'il soit permis de faire l'éloge de son activité. Mais je n'entreprends point ici de faire l'histoire de ce personnage ; ce sont de simples notes biographiques auxquelles j'ai tracé un cadre fort restreint.

A peine était-il assis depuis deux ans sur la chaire de St-Front que Raoul fut appelé à celle de St-Ausone. Il cédait son diocèse de Périgueux à un homme d'un grand nom et d'un grand savoir pour aller le remplacer à la tête du diocèse d'Angoulême.

Nous nous sommes d'autres fois trouvé en face de semblables manœuvres que nous n'avons point pu apprécier. A cette époque de notre histoire, des convenances politiques présidaient souvent aux élections des dignitaires ecclésiastiques ; souvent aussi des convenances personnelles en étaient les seuls motifs, c'est peut-être ici le cas ; mais, en l'absence de tous documents et pour ne point faire fausse route, abstenons-nous de conjectures.

Quoi qu'il en soit, Geoffroi de Pompadour passa à l'évêché

de Périgueux en 1470. Raoul du Fou fut appelé à celui d'Angoulême. Il administra ce diocèse pendant neuf ans, ce furent neuf ans de paix parfaite. Chacun de ses actes, durant ce temps trop court, fut la vérification de la devise qu'il s'était choisie : **CARITAS NVNQVAM EXCIDIT**. Et cependant, ce fut un des évêques qui tint le plus à ses droits et qui laissa le moins périliter ceux de son Église. Il suffit, pour en juger, de voir, dans les différents fonds de nos archives, la quantité considérable d'aveux à lui volontairement fournis par ses tenanciers ou fermement exigés d'eux.

Il ne mourut point, comme le dit Vigier de la Pille, en 1479, mais fut, cette même année, transféré au siège épiscopal d'Evreux. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur cette dernière partie de sa vie, non plus que sur sa mort, malgré les recherches qu'à ma prière, M. Rosset, prêtre de la Mission, directeur au Grand-Séminaire d'Evreux, a opérées sur place.

Le portrait que je donne de Raoul du Fou est extrait d'un missel manuscrit ayant appartenu à cet évêque. Il est splendide et appartient aujourd'hui au musée d'Evreux. L'évêque, à genoux devant un prie-Dieu tient ses mains jointes et son visage élevé dans l'attitude de la prière. Il est coiffé de la mitre, dont les fanons tombent sur ses épaules, et est revêtu d'une riche chape à grands ramages. Sa crosse, d'une grande simplicité, mais d'un beau style, est placée entre ses bras et repose sur son épaule gauche. Au bas on voit ses armes : l'écu, surmonté d'une crosse, porte : d'azur à une fleur de lis d'or accompagnée de deux colombes affrontées d'argent. C'est bien l'emblème de son caractère.

W. J^h MALLAT.



L'ABBAYE DE CHANCELADE.

La plupart des abbayes périgourdines ont été l'objet de curieuses et savantes recherches. On a exploré leurs annales, décrit leur architecture et remis en lumière les hommes qui en furent l'édification ou la gloire.

L'abbaye de Chancelade a été moins favorisée et n'a fait, jusqu'ici, le sujet d'aucun travail d'ensemble. Elle est pourtant digne de fixer l'attention.

Fondée au déclin du moyen âge, elle devint bientôt un de ces foyers si nombreux alors, où se concentrait en grande partie le mouvement intellectuel, artistique, économique et social de ces temps si éloignés, si différents des nôtres. Là, en effet, comme en d'autres monastères, on cultivait les lettres et les champs ; et, tandis que parmi les religieux les uns défrichaient les forêts d'alentour, les autres se livraient à l'étude, transcrivaient les manuscrits et les ornaient de miniatures, où, à défaut d'un art correct, se révélaient la beauté naïve de l'expression et le sentiment de l'idéal. Quant aux abbés, redevables presque toujours de leur dignité à des mérites tout personnels, ils justifèrent le plus souvent la confiance qui les avait fait élire. Leurs pouvoirs étaient fort étendus, mais tempérés par l'esprit de l'Evangile. Les grands biens dont ils jouissaient, leur instruction, leur crédit, leurs vertus leur assignaient un rôle considérable, et ils furent choisis plus d'une fois pour être les représentants officiels du Saint-Siège en Périgord.

Protégée par les évêques et par les papes, enrichie par la piété des fidèles, l'abbaye vit pendant de longues années son influence s'accroître et grandir son prestige. L'affaiblissement de la foi et le schisme d'Occident amenèrent la décadence ; l'occupation anglaise la précipita ; elle s'acheva dans le sang et la ruine, à l'époque néfaste des guerres de religion. Détruite par les protestants, Alain de Solminihac la releva et en fit le berceau d'une réforme monastique qui eut sa place marquée dans le grand mouvement religieux des premières années du xvi^e siècle. A dater de ce moment, elle redevint ce qu'elle avait été : l'asile de la prière et de l'étude, une « sainte Thébaidé », selon l'expression de Lagrange-Chancel, qui se plut si souvent à reposer, sous ses verts ombrages, sa vieillesse chagrine et désenchantée. Parmi les religieux, plusieurs furent correspondants d'académies célèbres ; d'autres, nommés par le roi historiographes du Périgord, concurent le dessein d'en écrire l'histoire générale et

réunirent dans ce but de nombreux matériaux. La Révolution, il est vrai, ne leur permit pas d'exécuter ce patriotique projet. Mais le fruit de tant de recherches, de tant de travaux n'a pas été perdu. Les papiers des Leydet et des Prunis ont été, en partie du moins, pieusement recueillis. Déposés à la Bibliothèque nationale, ils constituent, avec les manuscrits de Lespine, un trésor d'érudition et sont par excellence la source où devront puiser longtemps encore ceux qui voudront connaître le passé de notre province.

Telle a été l'abbaye de Chancelade.

Célèbre autrefois, elle est aujourd'hui à peu près inconnue. Aussi bien, il faut le dire, elle est en majeure partie détruite. Les cellules et les cloîtres n'existent plus; les débris jonchent le sol. La vue de ces ruines, que la nature essaye vainement de dissimuler sous la parure sans cesse renouvelée de son lierre et de ses fleurs agrestes, éveille en l'âme un sentiment de curiosité. « Celui qui ne l'éprouverait pas, celui-là peut fermer les annales de l'histoire, il n'existe pour lui ni phénomène historique ni beauté morale (1). » Ce sentiment, est-il besoin de le dire, a fait naître en nous la pensée première de cette étude. Successeur, quoique bien amoindri, des Chanceladais, vivant sous le toit où ils vécurent eux-mêmes, priant dans l'église où ils reposent, nous nous sommes intéressé aux travaux, aux chants pieux de ces moines qui semblent être descendus pour toujours dans les profondeurs de l'oubli; nous avons tenté de soulever le voile qui les couvre et de ramener sur eux un rayon de lumière. Nous avons interrogé la tradition et les livres et demandé aux archives, aux bibliothèques publiques et privées ce que furent ces existences oubliées et disparues, ce que fut le monastère qui les abrita, les services qu'il rendit, le rôle qu'il joua, les événements dont il fut tour à tour le théâtre et la victime.

Après de longs jours, l'enquête est achevée. La Société

(1) Balmès, *Le Protestantisme*.

archéologique a bien voulu, à différentes reprises, encourager et aider nos recherches. Nous lui offrons aujourd'hui les pages qui les résument. Puisse notre travail n'être pas trop au-dessous de son attente et du sujet qu'il traite.

Après avoir raconté la fondation de Chancelade, nous glisserons sur les siècles qui suivirent, car les documents relatifs à cette époque lointaine, mais si intéressante, ont été depuis longtemps brûlés. Nous n'avons plus que des débris, que des lambeaux épars. Le cartulaire lui-même, avec ses milliers de chartes, a disparu pendant la tourmente révolutionnaire. C'est à peine si on en conserve quelques rares et précieux fragments. Arrivé au xvii^e siècle, nous nous étendrons davantage ; les renseignements abondent et l'intérêt grandit. L'abbaye prend une extension nouvelle. Elle devient d'abord la tête d'une congrégation importante et, quelques années plus tard, le centre d'un mouvement intellectuel le plus considérable sans contredit du Périgord à cette époque. Nous nous appliquerons à faire connaître les religieux qui, après avoir tant travaillé à notre histoire locale, sont restés eux-mêmes sans historien. En ravivant ainsi le souvenir d'hommes distingués par leurs vertus et par leur science, nous estimerons faire plus et mieux qu'une œuvre d'érudition : nous croirons réparer une injustice et remplir un devoir de reconnaissance.

L'abbé RIBOULET.

(*A suivre.*)



RECHERCHES SUR LES HISTORIENS DU PÉRIGORD

AU xvii^e SIÈCLE.



AVANT-PROPOS.

L'histoire du Périgord a toujours eu pour notre esprit et notre cœur le plus puissant attrait, et ne cessera d'être le champ privilégié de nos études et de nos recherches. A de plus savants et plus habiles le soin de retracer par écrit et

d'une manière suivie les mémorables événements dont notre contrée a été le théâtre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous n'aspirons, pour notre faible part, qu'à élucider certains points particuliers, éclairer d'une nouvelle lumière, toujours puisée à des sources authentiques, certaines figures, restées à demi-voilées dans les pages de nos annales périgourdines ; en un mot, apporter notre humble pierre à l'édifice que notre Société historique et archéologique s'est proposé d'élever à la gloire de notre province méridionale. L'ouvrage dont nous lui faisons hommage aujourd'hui n'a pas d'autre objet ni d'autre but.

Placé, du ix^e au xvi^e siècle, presque sans interruption, sous la domination des premiers comtes de Périgord, des comtes de La Marche, des Talleyrand, des comtes de Penthièvre, des sires d'Albret, vassaux secondaires de la couronne bien inférieurs en puissance aux grands vassaux qui soutinrent une si longue lutte contre leurs suzerains, éloigné qu'il était du centre d'action de la royauté, notre Périgord, comme on l'a justement observé (1), n'a pu jouer qu'un petit rôle dans le grand drame dont la monarchie absolue de Louis XIV a été le dénouement. Son histoire, toute locale, s'est trouvée en quelque sorte exclusivement liée à l'histoire des maisons qui ont présidé aux divers événements de sa vie politique, civile et religieuse.

Elle n'en est pas moins digne de fixer l'attention. Elle peut offrir à la postérité des traits d'une grandeur et d'un héroïsme incontestables : car, nos pères se sont de tous temps signalés par leur foi religieuse unie à leur dévouement à la patrie, autant que par leur persévérante énergie à défendre leurs droits et franchises ; et, si le souvenir de tant d'exploits est à peine encore arrivé jusqu'à leurs descendants, c'est qu'il ne s'est pas rencontré d'historien pour leur prêter l'ornement durable de son langage : plus partisans de l'action que de la parole, les meilleurs d'entre eux préférèrent tou-

(1) M. le marquis de Mallet, dans son *Introduction du Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, p. 5.

jours léguer des exemples dignes d'éloges à se faire les historiens d'autrui.

Aussi, avant le xviii^e siècle, le récit des faits accomplis par nos ancêtres sur ce sol si fécond du Périgord n'a-t-il tenté que trop rarement, hélas ! la plume de nos anciens écrivains. C'est à peine si nous pouvons accorder une mention honorable à ce prieur du Vigois en Limousin, Geoffroy, né à Clermont d'Excideuil, dont la *Chronique de l'histoire de France* (de 996 à 1184), quoique écrite sans goût et d'un latin peu correct, jette pourtant un grand jour sur l'histoire de l'Aquitaine.

« Les générations qui nous ont précédés, dit M. Dessalles (1), ont toujours montré si peu de zèle pour conserver la mémoire des événements, que, dès le xiii^e siècle, Geoffroy, prieur du Vigois, se plaignait amèrement qu'avant lui personne dans le Périgord, ni dans le Limousin, n'eût pris spécialement la peine de transmettre à la postérité les souvenirs du passé faits pour honorer le pays. » (2.)

Si dès le xiii^e siècle, — époque à laquelle il nous faut redemander nos premiers souvenirs littéraires, (3) — nos plus sérieux esprits commençaient à se plaindre de l'insouciant négligence témoignée par nos aïeux au sujet de leurs annales, quatre siècles plus tard, un étranger, Belleforest, qui, dans sa *Cosmographie*, a consacré au Périgord quelques pages intéressantes, leur faisait de semblables reproches en ces termes :

« C'est grand dommage, écrivait ce polygraphe, que tous les Aquitaniques n'aient esté aussi curieux jadis des lettres

(1) *De l'administration du Périgord du xiii^e au xviii^e siècle*. Périgueux, Dupont, 1855.

(2) Prologue de sa *Chronique*. Labbe : *Nova bibliotheca manuscriptorum*, tome II, p. 280. Le P. Labbe le premier a donné une édition de la *Chronique* de ce docte cénobite dans sa *Nouvelle bibliothèque des ouvrages manuscrits*, tome II, pages 379-342.

(3) Sauveroch, *Discours sur les célébrités du Périgord*. Périgueux, Dupont, 1835, page 15.

que de tout tems ils ont esté vaillans et religieux..., d'autant que nous verrions à présent des choses merveilleuses par escrit et de leurs gestes et de la rareté des choses qui entr'eux estoient rares et singulières. »

Et le siècle suivant, notre Père Dupuy, racontant les vies des prélats qui avaient gouverné le diocèse de Périgueux, regrettait vivement aussi ce silence de nos ancêtres, honteux qu'il était de voir ses contemporains dans une si profonde ignorance de leur histoire :

« Il nous faut ingenuement avouer, disait le célèbre récollet, ou que nos prédécesseurs ont eu trop peu de soing pour transmettre à la postérité les actes de nos saints, ou que la ravine des temps nous a ensevely presque tous ces nobles monuments : si que nous nous trouvons aujourd'huy subjects au synique reproche que Thucydide faisoit aux Grecs, disant que c'estoit une grande honte au Grec d'estre étranger au milieu de la Grèce : aussi puis-je dire que c'est une honte, par exemple, à ceux du Périgord d'estre étrangers au milieu de leur province, sans sçavoir qui sont esté les Pères qui leur ont donné la vie et la loi de Jésus-Christ, quand, comment et pourquoy ils commencèrent la recevoir ? par quelles mains Dieu la leur a conservée depuis 1600 ans ? »

De toutes les ignorances qui dégradent l'intelligence humaine, celle de l'histoire n'est-elle pas la plus funeste, et, pour nous servir de l'expression de Thucydide rapportée par le P. Dupuy et adoptée par Bossuet, la plus honteuse de toutes ? Un homme ignorant l'histoire de ses pères n'est-il pas, en effet, comme dépaycé dans sa propre patrie, dont le nom ne saurait éveiller en lui aucun souvenir qui l'y attache, aucun de ces nobles sentiments qui portent à tout sacrifier pour elle ?

C'est seulement à l'époque où le P. Dupuy vivait, dans le xvii^e siècle, que s'établit véritablement le réveil des études historiques en France. On vit les particuliers rivaliser avec les corps religieux, les moines avec les académies, les prêtres

avec les magistrats : Etienne Pasquier et le P. Petau, De Thou et le P. Daniel, Bossuet et Mézeray, tandis que les Du Cange, les Duchesne, les Mabillon, les Baluze et d'autres encore mettaient en ordre et en lumière presque tout le passé auparavant épars et confus.

Commencèrent alors également, par une heureuse conséquence, les études historiques locales ; avec une sorte de pieux patriotisme, l'on se mit à compulser les chartes et secouer la poussière des archives particulières. En un mot, partout s'éveilla, « à chaque province de la France un singulier appétit de fouiller dans l'antiquité, » selon les expressions du P. Dupuy (1). Le Périgord participa à ce mouvement, et peut revendiquer avec un légitime orgueil la large part qui lui revient dans les recherches de plus en plus approfondies qui nous révèlent les époques antérieures.

Mézeray, que nous avons déjà nommé, donne en quelque manière le ton, et le langage de cet historien national, familier, simple et naturel, est généralement adopté par la série des chroniqueurs de son temps. Pour composer l'histoire, l'écrivain faisait alors peu ou point de recherches et prenait souvent pour bonnes les traditions demi-fabuleuses. C'est ainsi qu'en France la croyance commune était que notre nation descendait en masse des Francs : par une sorte de compensation chère aux populations gallo-romaines, on faisait descendre les Francs des compagnons d'Enée, fugitifs de Troie, et l'on vénérât Francion, fils d'Hector, comme fondateur et premier roi de la nation française. En Périgord, en particulier, l'on se plaisait à faire remonter soit encore aux héros de la guerre de Troie, soit à Noë, l'origine de Périgueux. Japhet, fils de ce patriarche, aurait jeté les fondements de notre ville natale. Prétentions bizarres, mais significatives, qui n'ont disparu entièrement des livres d'histoire qu'à la fin du siècle qui nous occupe !

Et cependant la bonne simplicité de ces vieux chroni-

(1) *L'Estat de l'église du Périgord depuis le christianisme*, édition originale de 1629, pages 6 et 7.

queurs nous charme encore aujourd'hui, malgré l'extrême naïveté de leurs récits, tant il est vrai que l'histoire écrite par les plus érudits porte souvent avec elle un cachet d'ennui !

Notre intention est de passer successivement en revue et d'une manière sommaire, dans leurs vies et dans leurs écrits, tous ces Périgourdins trop oubliés de nos jours qui les premiers ont eu la généreuse idée de retracer l'histoire de leur patrie, à cette époque où le réveil des études historiques a commencé dans notre contrée. Leurs noms sont dignes assurément de figurer avec quelque honneur dans notre petit panthéon littéraire. Il ne faudra point s'étonner de voir le clergé en occuper la plus grande place : chez nous, comme ailleurs, il a tenu à conserver de glorieuses traditions. Pendant de longs siècles, l'Eglise n'avait-elle pas été l'unique dépositaire des chefs-d'œuvre scientifiques du monde ancien, et sans son action vigilante, ce patrimoine de l'esprit humain n'aurait-il pas été perdu pour jamais ?

Le grand archidiacre Arnault-La-Borie ouvre la galerie de ces fidèles gardiens des monuments et des traditions du Périgord. Son livre des *Antiquités du Périgord*, que Belleforest mit à contribution dans sa *Cosmographie*, est sans doute à jamais perdu pour nous ; mais le souvenir du premier ouvrage en ce genre doit être gardé, et nous devons tenir compte à son auteur de ses patriotiques efforts.

Le Père récollet Jehan Dupuy, par son *Estat de l'Eglise du Périgord depuis le christianisme*, a rendu un service signalé à notre province ; en publiant l'histoire suivie des évêques de Périgueux depuis le premier siècle de l'ère chrétienne jusqu'à Mgr de La Béraudière, son contemporain, il a pris place parmi ces « esprits doctes et curieux de l'honneur de leurs provinces », qu'il nous dépeint lui-même dans son *Introduction*, qui, de son temps, « se sont esvertués pour escrire au vray les légendes des saints de leur pays » et « ont dressé de nouveau les tables des prélats successifs aux chaires épiscopales. »

Le savant chanoine Jean Tarde a fait pour le diocèse de Sarlat ce que le Père Dupuy a fait pour celui de Périgueux. Ses vies des prélats sarladais restées manuscrites attendent

encore un éditeur : leur publication serait un nouveau service rendu à notre histoire provinciale.

Dans le même diocèse, le chanoine de Gérard-Latour entreprenait des recherches sur les saints du Périgord et écrivait des mémoires destinés à enrichir et compléter les travaux des Bollandistes ; tandis que son concitoyen Castel préparait une relation du siège soutenu en 1652 par Sarlat, document précieux d'un témoin mis souvent à profit par nos modernes, duquel on n'a pas voulu séparer la relation du siège de la même ville de Sarlat en 1587, dédiée par son auteur, dont le nom, tû par modestie, n'est plus un mystère aujourd'hui, aux habitants de cette valeureuse cité.

Enfin, deux anciens maires de la ville de Périgueux, Chevalier de Cablanc et Jay d'Ataux nous ont laissé l'histoire manuscrite de la ville qu'ils avaient administrée. Nous sommes heureux de pouvoir rendre cet hommage à leur mémoire que durant leur charge ils prirent un soin tout spécial de la conservation des archives de la municipalité, dont ils comprenaient l'importance, ainsi que l'atteste ce passage écrit par le sieur d'Ataux sur un de ces livres de l'hôtel-de-ville contenant la mention des événements accomplis pendant chaque mairie, registres si utiles à consulter aujourd'hui :

« On doit aux journaliers et diaires les plus beaux ornements de l'histoire, vu que plusieurs pièces de l'antiquité seroient perdues sans le soin que les magistrats ont eu de laisser à leurs successeurs les portraits de leurs vies, et avec ce tout ce qui s'est passé de remarquable durant le temps de leurs charges. On en peut tirer plusieurs utilités et surtout cet avantage qu'on sçait au vray ce qui s'est passé dans son païs et les particularités du lieu de sa naissance. » (1)

Tous ces écrivains du xvii^e siècle, sur lesquels nous avons plus particulièrement dirigé nos recherches, ont fouillé et éclairé le passé chacun avec ses vues et ses goûts, chacun

(1) Archives municipales de Périgueux : *Livre Vert*, folio 108.

avec son amour et avec sa foi, tous avec une passion de patriotisme. Nous ne nous dissimulons point leurs défauts : à notre point de vue moderne, après les progrès de la science historique, on serait tenté de leur refuser même le titre d'historiens, tant nous sommes loin de la gravité de nos auteurs contemporains ! Pour nous, ces anciens manquent, en général, d'érudition et de critique ; loin de puiser à des informations exactes et à des sources autorisées, ils adoptent pour vraies les légendes sorties de l'imagination populaire ; comptant trop sur la crédulité de leurs lecteurs, ils écrivent avec la plus parfaite naïveté, même avec la confiance d'un témoin oculaire. Leurs écrits sont cependant rendus précieux par l'absence presque totale parfois de documents sur les époques reculées qu'ils font revivre : on y trouve des faits qui ne sont que là, et souvent nous n'avons rien de solide à opposer au témoignage rendu par ces hommes instruits à une époque où les bibliothèques des monastères, encore si riches en manuscrits des siècles précédents, offraient aux recherches des lettrés des secours inappréciables à jamais disparus.

La tâche de nos chroniqueurs était cependant remplie de nombreuses difficultés dont il faut leur tenir compte, car la plus grande partie des éléments de leurs récits était alors dispersée çà et là dans les familles qui avaient joué un certain rôle ; sans parler des corporations religieuses ou civiles, les châteaux étaient presque les seuls dépositaires du souvenir écrit ou traditionnel des hauts faits dont ils furent jadis les témoins et les acteurs.

L'abbé Leydet écrivait en 1765 : « Le Périgord est une des provinces de France le plus dépourvue de manuscrits et de monuments particuliers qui puissent fournir une histoire suivie. Les faits qu'ils contiennent sont répandus dans un très grand nombre de pièces, et il n'y a qu'un intérêt de patrie qui puisse soutenir le courage de celui qui voudrait les réunir. »

Il fallait donc aux prédécesseurs de Leydet un patriotique courage pour tenter l'histoire de leur province ou de leur ville ; et, pour nous servir encore des termes de Leydet, ils ont donné les preuves de « citoyens zélés » en entreprenant

« un ouvrage si utile à l'histoire générale de la France. » Il est résulté de ces premières recherches un bien réel par la facilité désormais acquise à chacun de nous de pouvoir mieux étudier le passé dans ses principaux monuments. Nous nous estimerons donc heureux d'avoir contribué à placer nos premiers historiens au rang qui leur appartient légitimement dans l'estime de la postérité.

Leurs travaux ont eu, de plus, cet avantage de piquer la curiosité et d'entretenir une salubre émulation : avec un égal patriotisme, mais avec plus de bonheur, nous avons, à leur exemple, fouillé et fouillons encore dans l'antiquité ; et si les découvertes nouvelles nous révèlent l'insuffisance de nos devanciers, nous devons néanmoins témoigner de la reconnaissance à ces ancêtres, si savants pour leur époque, trop peu appréciés de la nôtre, qui nous ont préparé la voie des études historiques. La tâche nous est maintenant aisée : chaque jour nos archives publiques voient leurs dépôts s'enrichir grâce à de généreux dons et surtout à l'infatigable activité de leurs directeurs. C'est ainsi que de précieuses collections, précédemment éparses ou cachées, deviennent peu à peu la conquête commune de tous et forment autant de mines ouvertes à tous les talents capables de les exploiter. Là se découvrent les siècles dans leur intégrité, avec leurs lois, leurs mœurs, leurs idées, leurs passions, leurs vices ou leur héroïsme. C'est un champ vaste et fécond qui s'offre aux investigations de l'historien. Quel enseignement ne tirera-t-il pas de l'étude de tant de documents réunis ! Il nous dira comment s'est formée notre antique province, quelles vicissitudes elle a traversées et au prix de combien de temps, de trésors, de larmes et de sang, elle est arrivée à l'état où nous la voyons aujourd'hui. Et instruits par les exemples et forts de l'expérience des générations précédentes, nous marcherons d'un pas plus ferme dans la voie du progrès.

Il appartient à nos confrères de la Société historique et archéologique du Périgord de tirer parti des richesses de nos archives dans l'intérêt de la science ; ils compléteront les travaux des Arnault-La-Borie, des Dupuy, des Tarde, des Castel, des Gérard, des sieurs de Cablanc et d'Ataux ; ils

continueront l'œuvre entreprise par La Grange-Chancel et les chanoines de Chancelade (1), l'abbé Lespine et W. de Taillefer, et, par des études consciencieuses, pleines d'érudition et de critique, ils apporteront enfin dans l'obscurité de nos annales la lumière qui leur fait encore défaut, se souvenant de ces judicieuses paroles d'un ancien professeur de l'Ecole des Chartes, Félix Bourquelot :

« C'est avec de bonnes histoires locales que l'on arrivera un jour à écrire une bonne histoire nationale. »

(A suivre.)

A. DUJARRIG-DESCOMBES.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. LE COMTE DE BUSSY.

Nous nous faisons un devoir de reproduire ici les paroles que M. le colonel Fabre de Navacelle a prononcées devant le cercueil de M. le comte de Bussy, membre correspondant de notre Société, administrateur de la Société des Etudes historiques, ancien officier d'état-major, qui a succombé, le 7 septembre dernier, à la maladie de cœur qui avait, depuis quelques mois, effrayé ses collègues :

« Messieurs,

» Dans toute autre saison, les membres de la Société des Etudes historiques se seraient pressés autour de ce cercueil ; ils auraient tenu à rendre

(1) L'un d'eux, l'abbé Beaudeau, a publié un *Mémoire sur l'utilité des histoires particulières des provinces et sur la manière de les écrire*, indiqué par Quérard dans la *France littéraire*. — Calès, Leydet, Prunis et d'autres chanoines recherchèrent les éléments de notre histoire ; leurs papiers, réunis, à la Bibliothèque nationale, à ceux de Lespine, sont une mine inépuisable pour nos érudits. M. Léon Dessalles, ancien archiviste de la Dordogne, a utilisé tous ces matériaux et bien d'autres encore en vue d'une histoire générale du Périgord, qui sera publiée prochainement, nous l'espérons, par les soins de M. le docteur Escande, député de la Dordogne, son exécuteur testamentaire.

témoignage de l'affection qui les unissait à leur aimable et excellent administrateur, des amers regrets que leur laisse cette perte si douloureusement prématurée !

» Nous l'aimions tous : tous nous avons apprécié la sûreté et le charme de ses relations, mais aussi nous sentons vivement quels précieux services nous rendait l'organisateur de toutes nos réunions, le sûr et digne gardien de tous nos intérêts ; nous estimions profondément l'homme dans M. le C^{te} de Bussy, et aussi l'érudit que nous trouvions toujours prêt sur toutes les questions d'histoire et, surtout, d'archéologie.

» Dirai-je qu'il avait, dans ses souvenirs d'officier, un titre de plus à mon affection ? Mais comment prévoir qu'à son vieux camarade reviendrait le douloureux devoir de dire un dernier adieu à cet aimé confrère qu'il aurait dû précéder de si loin !

» Adieu donc à celui qui fut, pendant dix ans, l'âme de notre Société et son représentant vis-à-vis du monde ! Le vide qu'il laisse dans nos rangs ne sera que bien difficilement rempli : celui qu'il laisse dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu sera éternel. »

M. MAURICE.

L'un de nos plus appréciés confrères, M. Maurice, professeur de sixième au lycée de Périgueux, est mort après de cruelles souffrances. Ses services universitaires, durant 38 ans, lui donnaient droit depuis longtemps à sa retraite ; mais il est difficile de se résigner à se séparer, malgré la fatigue et les années, de ce qui a rempli l'existence, de ce qui l'a soutenue, en a fait le mérite et le charme. Ce maître modeste et accompli avait pris pour modèle le vénéré Lhomond, et, comme le célèbre professeur, il se rendit digne de la reconnaissance et du respect affectueux de plusieurs générations d'élèves. — Maurice prépara par son enseignement élémentaire la plupart des succès obtenus par notre lycée dans les concours, et à chaque fin d'année, il en fut l'honneur.

Dans nos conférences de la Société archéologique, on avait recours à l'autorité de son savoir et de sa vieille expérience, surtout pour éclairer les questions grammaticales et philologiques. Il aimait les livres, dont il avait un excellent choix ; n'oublions pas de rappeler qu'en 1837, il nous prêta son concours, en compagnie de M. A. Delfour, pour classer la bibliothèque de la ville de Périgueux et en rédiger le catalogue.

Maurice avait l'âme pénétrée de droiture ; il était religieux ; c'était un cœur loyal, un ami persévérant ; il nous laisse profondément attristé. Il vivait au milieu d'une famille parfaite dont il fut aimé. Il ne quitta jamais Périgueux

sa ville natale; il n'en connaissait pas de plus belle, ainsi qu'il le disait souvent. Possédé de l'amour du bon et du bien, il fut un disciple de cette philosophie du bon sens qui rend la vie digne, douce, facile et heureuse. Il a su mourir au foyer domestique, près de l'autel où, enfant, il s'était agenouillé pour la première fois.

E. GALY.

M. LE COMTE DE MELLET.

Notre Société vient de perdre un de ses membres les plus éminents, M. le comte Louis-Charles de Mellet, que la mort nous a enlevé le 1^{er} janvier. Quelques jours de maladie ont suffi pour le prendre aux siens et à ses nombreux amis. M. de Mellet est mort en chrétien fervent; c'était le dernier représentant d'une famille périgourdine dont presque tous les membres ont suivi, et quelques-uns avec éclat, la carrière des armes; lui-même, par tradition, y fut destiné. Quelques années après être sorti de l'école militaire, il assista à la prise d'Alger; mais, à la suite des événements de 1830, il crut devoir donner sa démission. Peu de temps après, il épousa la fille du général de Saint-Chamans, originaire du Périgord, comme lui; cette alliance le fixa en Champagne, près d'Épernay. Là, n'ayant pas d'occupation suffisante pour son activité et son amour du travail, M. de Mellet se livra à l'étude de la botanique et de l'archéologie et composa, avec son beau-frère M. de Lambertye, un des plus savants botanistes de notre époque, un herbier considérable que ses héritiers viennent de donner généreusement à M^{sr} l'évêque de Châlons pour son grand-séminaire.

M. de Mellet se tenait au courant de tout ce qui intéressait le Périgord, et il a vu avec joie la fondation de notre Société, qu'il désirait depuis longtemps et qu'il eût voulu que l'on créât plus tôt; depuis qu'elle existe, il s'enquerrait souvent de ses progrès, lisait assidûment le *Bulletin* et jouissait de nos travaux et de nos succès autant que s'il eût été parmi nous.

C'était un ami et un élève de M. de Caumont, notre maître à tous, quoique certains en disent, qui ne seraient pas ce qu'ils sont s'il n'avait pas jeté les fondements de la science archéologique en France. Avec M. de Caumont, il contribua à fonder la Société Française d'Archéologie, dont il devint inspecteur divisionnaire et plus tard directeur honoraire, l'Institut des provinces de France, destiné à relier les Sociétés savantes entre elles par des congrès spéciaux qui ont eu leurs beaux jours, et enfin le Congrès des Sociétés savantes de la rue Bonaparte, que le Gouvernement copia plus tard en créant les réunions de la Sorbonne. M. de Mellet présida plusieurs de ces séances et y lut des rapports remarquables sur divers sujets. Il organisa avec talent le congrès archéologique de Reims en 1861, et enfin il fut délégué

cantonal pendant près de trente ans. M. de Mellet avait pris au sérieux ce dernier titre ; il visitait continuellement les écoles de sa délégation, interrogeait les élèves, s'inquiétait de leurs progrès, s'intéressait aux maîtres et ne négligeait jamais de leur rendre les services que sa position et son influence lui rendaient possibles. Il était de ceux qui croient que l'instruction et l'éducation marchent de pair, et que la première n'est pas bonne sans la seconde. Il a publié à ce sujet un mémoire qui devrait être mis entre les mains de tous les élèves et de tous les maîtres, plein de conseils pratiques, fruits d'une longue expérience.

En 1870, M. de Mellet proposa au congrès de l'Institut des provinces de frapper, à l'aide d'une souscription, une médaille à l'effigie du comte de Montalembert et de la lui offrir.

Dans ces dernières années, M. de Mellet s'était en quelque sorte passionné pour les études préhistoriques ; il avait recueilli une riche collection d'instruments en pierre, haches polies ou éclats, grattoirs, flèches que livrent en grande quantité les plaines de la Champagne aux chercheurs de ces produits primitifs de l'industrie humaine. Ces objets ont été donnés, avec l'herbier dont nous avons parlé, à M^{sr} l'évêque de Châlons.

M. de Mellet a peu écrit ; presque toute son œuvre se compose de discours d'ouverture ou de clôture de séances archéologiques ou de rapports verbaux, dont l'analyse ou la reproduction se trouvent dans les comptes-rendus des diverses Sociétés savantes dont il faisait partie. A notre connaissance, il a publié : *Observations sur un mémoire de M. de La Quèrière intitulé : Considérations sur la rénovation des différents styles d'architecture du moyen âge.* — *Un mot sur la peinture chrétienne.* — *Les délégués cantonaux.* — *De la réparation et de l'entretien des églises.* — Quelques discours sur l'archéologie. Le style de ces ouvrages est clair, précis, élégant, facile ; sa phrase ne contient que ce qu'il faut, sans superfétations et sans redites. Son imagination ne l'entraînait pas au-delà de son sujet ; il cherchait à bien voir ce qu'il avait sous les yeux, estimant qu'en archéologie l'imagination n'a aucun rôle à prendre, et que de fois a-t-il regretté que des savants sérieux se soient livrés aux théories et aux suppositions les plus étranges, plutôt que d'avouer qu'ils se trouvaient devant des difficultés qu'ils ne pouvaient ou ne savaient vaincre ! La vie de notre sociétaire honoraire fut une vie de vertus et de travail quotidiens ; c'était un esprit droit, au jugement sûr, aux conseils pratiques ; personne plus que lui n'avait l'accueil bienveillant ; il jugeait les hommes et les choses sévèrement quelquefois, mais il était plus enclin à la charité qu'à la critique et, ce qui pour nous doit être un des meilleurs éloges qu'on en puisse faire, il était resté Périgourdin de cœur et d'esprit.

A. de R.

INSCRIPTIONS

DU MUSÉE LAPIDAIRE DE PÉRIGUEUX.

*Autel à Périgueux, élevé en l'honneur d'Apollon Cobledulitavus,
par un prêtre de l'autel de Lyon.*

AU MUSÉE. — Autel dont la base manque et dont le couronnement a été
retailé de chaque côté à fleur du dé. — Hauteur 0 m. 95, largeur 0 m. 42.

.....
ET DEO APOLLINI
COBLEDVLITAVO
M · POMPEIVS · C · POMPEI
SANCTI · SACERDOT
5. ARENSIS · FIL · QVIR · LIBO
SACERDOS · ARENSIS
QVI TEMPLVM · DEAE
TVTELAE · ET THERMAS
PVBLC · VTRAQ · OPERA
10. VETVSTATE · COLLABSA
SVA · PECVNIA · RESIST
V · S · L · M ·

Ligne 1, l'E et le T de ET; 5, l'I et l'R de QVIR; 6, l'E et l'R de SACERDOS; 8, le T et l'E de TVTELAE, l'H et l'E de THERMAS; 10, le T et l'E de VETVSTATE, liés en autant de monogrammes. Le point à la suite de l'M à la fin de la dernière ligne, exprimé par une feuille cordiforme.

Tutela Augustae?) et deo Appollini Cobledulitavo M. Pompeius, C. Pompeii Sancti sacerdotis arensis filius, Quirina, Libo, sacerdos arensis, qui templum deae Tutelae et thermas publicas, utraque opera vetustate collapsa, sua pecunia restituit, votum solvit libens merito.

« À Tutèle Auguste? et au Dieu Apollon Cobledulitavus, Marcus Pompeius »
» Libo, prêtre à l'autel (de Lyon), fils de Caius Pompeius Sanctus prêtre à
» l'autel (de Lyon); de la tribu Quirina, lequel a de ses deniers reconstruit
» le temple de la déesse Tutèle et les thermes publics, l'un et l'autre édi-
» fices tombés de vétusté, — a dédié cet autel avec reconnaissance en ac-
» complissement de son vœu ».

Le mot ET, par lequel commence actuellement cette dédicace, fait voir que quelque chose devait précéder. C'était probablement le nom de la déesse Tutèle Auguste, dont le temple tombant en ruines a été relevé par la libéralité de Pompeius Libo, en même temps que des bains publics qui semblent avoir été placés sous le patronage d'Apollon Cobledulitavus.

Deux inscriptions de Lyon, gravées à côté l'une de l'autre sur un grand bloc de pierre provenant d'un stylobate qui servait de piédestal à plusieurs statues au pied de la colline sur le penchant de laquelle s'élevait l'autel de Rome et d'Auguste, nous font connaître les noms d'un fils de ce généreux personnage. Ce fils se nommait, comme son grand-père, Caius Pompeius Sanctus, et la fille de ce fils, Pompeia Sabina.

(Revue épigraphique du midi de la France, n° de janvier-
février-mars 1878.)

Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re}, représente la Pierre du Bénitier, à Villac; — la 2^e, le Portrait de Raoul du Fou, évêque de Périgueux (1468-1470).

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rue Taillefer. — Fév. 82.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME IX. — DEUXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE D'ONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Mars-Avril 1882.

MM. les Membres titulaires et associés sont invités à faire prendre, moyennant un récépissé, au bureau du Secrétaire général, le volume de la *Bibliographie du Périgord* qui vient de paraître.

Sommaire des matières contenues dans la 2^e Livraison.

	Pages.
Séances mensuelles du jeudi 2 février 1882.....	81
— du jeudi 2 mars.....	93
Le camp-refuge à murailles vitrifiées de Castel-Sarraz (Dordogne) (M. Michel HARDY).....	101
Un nouveau manuscrit des sermons français de saint Bernard (M. L. CLÉDAT).	111
L'abbaye de Chancelade (<i>Suite</i>) (M. l'abbé RIBOULET).....	116
De la sépulture des Gontauts-Biron à Cadounin, à Biron et à Badefol (M. l'abbé GOUSTAT).....	139
Recherches sur les historiens du Périgord au xvii ^e siècle (<i>Suite</i>) (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES)....	162
VARIA. Décès de : M. de Longpérier.....	189
— M. Albert Moreaud (M. A. D.-D.).....	190
Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux (<i>Suite</i>)..	191
Les <i>Philippiques</i> de La Grange-Chancel (M. le marquis DE CHANTÉRAC).	192

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 2 Février 1882.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle ordinaire.

Sont présents : MM. de Froidefond, le marquis de Fayolle, le baron de Verneilh, de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze, l'abbé Brugière, Coulombeix, Dujarric-Descombes, Féaux, l'abbé Goyhenèche, Michel Hardy, Kintzel et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce une nouvelle perte pour notre Société, la mort de notre éminent correspondant M. Adrien de Longpérier, commandeur de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux, décédé à Paris le 14 janvier dernier. M. de Longpérier n'a pas écrit de ces ouvrages dont le titre reste attaché pour toujours à la mémoire d'un homme ; mais il laisse un nom célèbre dans toute l'Europe, et sa mort fait un vide profond au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il était membre depuis vingt-sept ans. De bonne heure, il manifesta pour la numismatique une aptitude particulière. En 1835, il fut attaché au cabinet des médailles ; en 1847, nommé conservateur du musée égyptien, puis du musée assyrien du Louvre, et enfin en 1854 il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Outre un grand nombre de catalogues raisonnés de médailles, M. de Longpérier a publié

divers mémoires dans la *Revue archéologique*, la *Revue de Numismatique*, l'*Athenæum français* et le *Journal des Savants*.

L'assemblée accueille cette nouvelle en exprimant d'unanimes regrets.

M. DE ROUMEJOUX donne lecture de la notice nécrologique sur M. le comte de Mellet qu'il a préparée pour le *Bulletin*. Elle est approuvée.

M. LE PRÉSIDENT énumère rapidement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

Les *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, un volume in-8°, Caen, 1881 ;

Les *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, IX^e volume, in-8°, Bourges, 1881 ;

Le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, tome III, fascicule de janvier 1882, in-8°, Saintes ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VII, n° de janvier 1882, in-8°, Montpellier, contenant un article de notre confrère M. Léon Clédât sur *Les cas régimes des pronoms personnels et du pronom relatif* ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, n° de janvier 1882, 60^e livraison, in-8°, Valence ;

Le *Giornale araldico* de l'Académie de Pise, n° de décembre 1881 ;

Par M. Mège-Lavignotte, *Statuts et règlements synodaux du diocèse de Limoges, publiés en l'an 1619 par Mgr Raymond de La Marthonie, revus, corrigés et confirmés par Mgr François de La Fayette en 1629 et par Mgr Louis de Lascaris d'Urfé en 1683 ; revus et imprimés de nouveau par l'ordre de Mgr François de Carbonnel de Canisy, évêque de Limoges*, in-12, Limoges, Barbou, 1703 ;

Par M. Tamizey de Larroque, sa brochure intitulée *Les correspondants de Peiresc. IV. Joseph Gaultier, prieur de La Valette, lettres inédites, écrites d'Aix à Peiresc, de 1609 à 1632*, in-8°, Aix, 1881 ;

Par M. Jules Delpit, *Un collectionneur bordelais, Barthé-*

lemy-Pierre Partarrieu, in-8°, Bordeaux, imprimerie Gounouilh, 1881 ;

Par M. Dujarric-Descombes, un exemplaire tiré à part de son *Aperçu de l'instruction publique en Périgord avant 1789*, in-8°, Périgueux, 1832.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le directeur du Musée Guimet, de Lyon, demande à échanger ses annales et la *Revue de l'histoire des religions* avec notre *Bulletin*. Ces publications, dont M. LE PRÉSIDENT fait connaître les sommaires, traitent un sujet tout spécial, l'histoire des religions de l'extrême orient, ayant peu de rapport avec nos études. La Société désire que la proposition soit ajournée.

M. le baron DE VERNEILH nous a adressé un très joli dessin à la plume de l'ancien château de Montignac, d'après celui du peintre Gabriel Bouquier, de Terrasson ; M. NALET, un croquis du chevet de la chapelle Saint-Jean, de Chancelade, et M. CROS-PUYMARTIN, un dessin des maisons de la place de la Clautre, situées du côté de la cathédrale, pour en conserver le souvenir avant qu'elles ne disparaissent. Ces trois dessins sont destinés au *Bulletin*.

En nous envoyant sa brochure, M. TAMIZEY DE LARROQUE dit qu'il est question, dans les lettres de l'astronome provençal, d'un astronome périgourdin, le chanoine Jean Tarde, qui y est proclamé « bien capable. » — « Appelez, s'il vous plaît, continue notre savant correspondant, l'attention de nos chers collègues sur le vœu que j'exprime (note de la page 36) de voir publier la *Chronique du Sarladais* de Jean Tarde. Combien il serait digne de la Société de donner en un volume spécial une édition annotée du manuscrit original que possède la bibliothèque de la ville de Toulouse ! Une pareille édition serait accueillie avec bonheur et reconnaissance par tous les amis des études historiques, et ce serait un des meilleurs titres de gloire de notre Société. »

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL espère bien que le vœu de M. Tamizey de Larroque se réalisera quelque jour. S'il nous est impossible de publier l'édition préparée avec le plus grand soin par le regretté M. Lascoux, M. Gaston de Gérard

ou M. Gabriel Tarde, qui connaissent parfaitement l'histoire du Sarladais, se chargeront d'annoter le manuscrit de Toulouse et de nous en fournir une copie exacte.

Dans sa réunion du 5 janvier dernier, la Société avait nommé une commission composée de cinq membres, MM. de Roumejoux, Villepelet, Bleynie, Féaux et Michel Hardy, pour se rendre à Gandumas et y visiter les murs vitrifiés signalés à son attention par M. Bareau.

Dès le 23 janvier, la commission s'acquittait de sa tâche, et M. Michel Hardy, rapporteur, fait connaître les résultats de l'excursion dans un mémoire dont il donne lecture.

« Notre attente, dit-il, n'a pas été trompée. Tout au contraire, nous avons pu recueillir sur place une foule de remarques instructives qui, d'une part, confirment les observations pleines de justesse de M. Bareau, et, de l'autre, jetteront quelque lumière sur la question des murs vitrifiés.

» Mais avant de vous présenter ces remarques, nous voulons vous dire l'accueil plein de cordialité que nous avons reçu de nos confrères d'Excideuil MM. Bareau et Hermann. Non contents de nous accompagner à Gandumas et de nous prêter leur concours, ces messieurs nous ont donné l'hospitalité la plus large et la plus gracieuse. Qu'ils veuillent bien recevoir nos sincères remerciements. »

Après avoir décrit le monument de Gandumas, ou mieux de Castel-Sarrazi, qui n'est pas un fort, comme on l'avait écrit de prime abord, mais un camp-refuge où se retiraient les populations d'alentour en temps de guerre, M. Hardy étudie en particulier les murailles vitrifiées. Cette étude a permis de faire les constatations suivantes :

1° La structure des murailles de Castel-Sarrazi est exactement la même que celle des murs vitrifiés observés déjà en France, en Allemagne et en Angleterre. La matière seule diffère. Elle est ici formée d'un schiste feldspathique très fusible.

2° A Castel-Sarrazi, comme dans les refuges du même genre, la vitrification des murs s'est opérée de haut en bas et non pas à partir de la base.

3° Enfin, cette vitrification n'a pas été obtenue à l'aide de corps comburants, mais par la simple action d'un feu de bois soutenu. Des empreintes, merveilleusement conservées dans le laitier provenant de la fusion des roches, démontrent que le combustible employé était le bois de châtaignier.

Dans une quatrième partie, M. Hardy recherche à quelle époque peuvent être rapportées les fortifications de Castel-Sarrazi, et, sans vouloir se prononcer d'une manière absolue, il les croit très anciennes et probablement celtiques. Cette opinion est partagée, du reste, par la majorité des membres de la commission.

L'assemblée décide que le mémoire de M. Hardy sera publié dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT a essayé de restaurer sur un dessin la statuette en marbre blanc de Tocane-Saint-Apre, telle qu'elle devait être quand elle était complète. Il la représente portant de la main gauche un dauphin dont l'extrémité de la queue venait retomber sur l'épaule de la femme. Cette statue faisait peut-être partie d'un groupe servant à orner une fontaine dans un atrium.

M. LE PRÉSIDENT met ensuite sous les yeux de l'assemblée une photographie qui lui a été envoyée par M. le docteur Barbancey, de Monpont, et qui représente trois belles têtes barbues, placées sur un seul corps : celle du milieu, vue de face, ayant le cou orné d'un torque, et les deux autres de chaque côté, vues de profil. Ce fragment de sculpture, de 30 centimètres de haut, composé de trois têtes appliquées sur une dalle, a été trouvé par un laboureur, il y a environ dix-huit ans, dans un champ voisin de la ville de Brantôme ; il appartient aujourd'hui à M. Paul du Cheyron de Beaumont. Après avoir raconté la découverte de cette pierre, au dos de laquelle on peut encore voir les nombreux sillons qu'y a tracés la charrue dans tous les sens, M. Barbancey en donne la description suivante :

• Les dimensions de cette pierre sont dans le sens vertical de 30 centimètres environ, de la base au sommet de la tête principale. La dimension transversale est de 41 centimètres.

La pierre est de forme plate. Le temps a marqué son passage sur cette sculpture probablement de l'époque gallo-romaine, conservée par la terre où elle était enfouie. Elle y a rencontré, d'après ce que l'on peut constater *de visu*, bien des obstacles qui l'ont dégradée ; cependant, l'ensemble offre un tout assez parfait, sur lequel l'art romain a laissé son empreinte.

» Quelle était la destination de cette pierre ? Je ne saurais le dire, car je ne possède aucune notion sur le monument aujourd'hui détruit dont elle faisait partie autrefois, peut-être comme statue, peut-être comme ornement sculptural. Les trois visages expriment la majesté. La tête principale, faisant suite au corps et au-dessous de laquelle se trouve le collier, est vue de face ; celle de droite est plus petite et se trouve sur un plan un peu inférieur à celui de la précédente. Elle est juxtaposée à la tête principale et repose sur l'épaule droite. Enfin, la troisième est au-dessus de l'épaule gauche et présente à peu près le même volume et la même disposition que celle de droite.

» Vous verrez sur la photographie que le cou de la face principale est orné d'un collier à mailles tordues et à extrémités bombées ou arrondies, se rejoignant l'une à l'autre sous le menton. Les épaules n'ont rien de spécial à noter, sinon que la draperie est rejetée sur celle de droite et met cette dernière à nu. Le bras droit porte un bracelet. La poitrine et le bras gauche sont entièrement couverts par la draperie et ne présentent rien de remarquable : pour le corps, je n'en puis rien dire, la pierre étant cassée à la hauteur de la poitrine et un peu de droite à gauche et de haut en bas. Les seuls ornements de cette sculpture sont le collier et le bracelet.

» Je ne dois pas terminer cette lettre sans vous faire remarquer que l'on voit deux trous placés au-dessus des deux mèches de cheveux sur le front de la tête principale. Ces deux trous sont carrés et permettent l'introduction de l'index ; ils sont à 4 centimètres de distance l'un de l'autre. Ces trous devaient probablement servir à placer un ornement au sommet de la tête. »

M. LE PRÉSIDENT remercie M. le docteur Barbancey de la description fidèle qu'il a bien voulu lui transmettre. Il croit que les têtes sculptées dont nous avons ici la photographie sont celles de prisonniers germains qu'on représente toujours barbus, à l'encontre des Gaulois et des Romains, qui sont imberbes. L'expression qui domine sur ces visages paraît être, suivant lui, celle de la supplication. Ce fragment provient peut-être de quelque monument élevé par les Pétrécors en l'honneur d'une victoire remportée sur les barbares.

L'attitude du personnage principal semble à M. HARDY trop majestueuse, trop digne, pour être celle d'un prisonnier.

M. DE VERNEILH ajoute que l'artiste n'aurait pas sculpté des prisonniers, des ennemis, sous d'aussi beaux traits ; il aurait plutôt cherché à les enlaidir. Notre honorable vice-président serait tenté de voir dans ce petit monument, n'étaient le torque et le bracelet, une réminiscence de ces autels à trois têtes de Mercure ou de Jupiter, comme on en a découvert un à Saintes, l'année dernière.

M. LE PRÉSIDENT insiste sur le caractère de beauté et de grandeur empreintes sur la physionomie des têtes représentées. Sur la colonne Trajane et sur des bas-reliefs qu'on admire au Capitole, à Rome, les barbares sont d'une beauté peu commune ; ils sont surtout d'une dignité parfaite. Les lignes du dessin ne laissent rien à désirer, et les artistes romains n'ont jamais enlaidi leurs ennemis. Ils pouvaient les faire périr ainsi qu'ils l'osèrent pour Vercingétorix ; mais ils n'affaiblirent jamais dans leurs récits et leurs œuvres artistiques ce qui pouvait grandir leurs ennemis, même barbares. La statue du Musée du Capitole, à Rome, *le Gaulois mourant*, qui est une œuvre romaine, ou du moins de l'époque romaine, se recommande à la fois et par la beauté de ses formes et par son expression de noble résignation.

Les têtes de cette sculpture ont un grand caractère, un air de noblesse d'un grand style ; les bras sont portés en avant, ils ont l'attitude suppliante ; les regards se portent en haut et au loin. C'est bien l'action suppliante qu'on retrouve dans les bas-reliefs cités plus haut. La chevelure ondoïante

en tire-bouchon rappelle la coutume qu'avaient les peuples du nord de graisser leurs cheveux et leur barbe avec du beurre (rance). Le manteau est d'une étoffe fine, tel que le portaient les Germains. Il n'y a pas à s'y méprendre : il ne s'agit là ni de divinités telles que Mars trivius ou Mercure. On ne peut assimiler à ces sculptures ni les bornes viales découvertes dans la Champagne, ni la triade de l'autel de Saintes. Les victoires nombreuses des empereurs gallo-romains Posthume, Victorin, Tetricus, ont dû être l'objet de représentations de ce genre exécutées par les sculpteurs de la Gaule. De nombreux arcs de triomphe furent élevés dans notre pays en l'honneur de ces princes, et nous ne devons pas oublier que Posthume obtint cinq fois les honneurs du triomphe pour avoir repoussé l'invasion germane.

Quant au dessin, il laisse beaucoup à désirer ; il est sans exactitude, sans proportion ; les épaules ne sont pas sur la même ligne ; le cou est monstrueux ; les oreilles trop grandes et mal placées ; les yeux, à fleur de tête, ont leurs pupilles perforées à l'aide du trépan. Tout dénote une époque de décadence et de mauvais goût ; mais, malgré tous ces défauts, l'ensemble de cette composition attache, séduit, donne de l'enthousiasme, et nous sommes certain, dit en terminant M. le Président, que l'artiste peu habile qui a exécuté cette sculpture a dû s'inspirer des beaux travaux de l'époque Antonine, qui, à ce moment, avait laissé sur le sol de la Gaule des monuments si remarquables, et particulièrement à Vésone.

Notre confrère M. MALLAT, qui s'occupe d'une étude de l'art ancien dans l'Angoumois et le Périgord, prie les membres de la Société qui auraient en leur possession des lithographies, gravures, photographies d'objets d'art, de vouloir bien l'en avertir. Il profite de l'occasion pour nous faire observer que la légende indiquée par M. l'abbé Rabois-Bousquet, dans la séance du 6 octobre dernier, de ses trois monnaies d'Angoulême en potin EGOLISME a été mal lue. Cette monnaie a été dessinée dans la *Statistique de la Charente* de M. Michon, p. 126, n° 8 :

« Petit denier, portant à l'obvers EGOLISSIME précédé

d'un anneau au lieu de la croisette initiale (1), et dans le champ quatre annelets (2) autour de quatre V, réunis en losange et formant ce qu'on a désigné sous le nom de croisette évidée. Revers + LODOICVS, et dans le champ, la croix pattée. »

M. FÉAUX présente un petit rabot en fer, du xvi^e siècle, qui a été trouvé dans la maçonnerie d'une très vieille maison des environs de Brantôme. Il est complet, encore muni de son taillant et des cales en bois qui le maintiennent.

M. KINTZEL offre au Musée départemental les deux sceaux du mortier de M. Goursat qu'il a reproduits par la galvanoplastie et le principal ornement, qui paraît être de la fin du xvi^e siècle.

M. le Conservateur du Musée remercie M. Kintzel.

M. LE PRÉSIDENT a acheté pour le Musée divers objets qu'il dépose sur le bureau : une bulle en plomb d'Innocent III, du xii^e siècle ; un fragment de poterie vernissée, du xvi^e, représentant trois têtes ; un fragment de fourneau, avec ornements héraldiques ; une très belle montre en argent, du xvii^e siècle, à bords ciselés, portant, à l'intérieur, le nom de Pierre Tollot, et un mortier en fonte de la même époque portant cette inscription : POVMERAT CVRE DE STE CROIX, CHAPPELLIN DE STE BARBE [16]69.

Notre savant confrère M. Léon CLÉDAT nous envoie son premier article sur le manuscrit des sermons français de saint Bernard qui lui a été confié l'année dernière et qu'il s'est attaché surtout à décrire. Dans un article suivant, il s'occupera du dialecte auquel appartiennent ces sermons français, que M. Paul Meyer revendique pour le dialecte liégeois ou wallon, et M. Bonnardot pour le dialecte lorrain.

Notre vice-président M. Philippe DE BOSREDON veut bien continuer à nous adresser le catalogue des manuscrits du fonds français de la Bibliothèque nationale concernant le

(1) La croisette initiale figure généralement sur toutes les monnaies angoumoises.

(2) Ces quatre annelets sont le signe caractéristique des monnaies angoumoises.

Périgord. Quoique très sommaire, cette liste rendra de véritables services à ceux de nos confrères qui auront à faire des recherches dans ce grand dépôt public.

M. DUPUY, archiviste de la ville de Bergerac, nous communique une série de lettres inédites, relatives à la reprise de Périgueux par les catholiques le 26 juillet 1581, qu'il a fait copier dans les archives municipales. Après lecture de plusieurs, l'assemblée demande qu'elles soient toutes publiées, lorsque M. le Secrétaire général se sera préalablement assuré qu'elles ne l'ont jamais été.

M. MARMIER nous adresse un mémoire sur l'antiquité du monastère de Sarlat. « C'est là, dit-il, une matière controversable ; aussi je ne me dissimule pas que mon opinion, différente de celles de tous les historiens sarladais, pourra rencontrer des contradicteurs. Qu'elle sorte triomphante de la discussion, ou qu'une opinion contraire prévale, je considère qu'un peu de lumière aura été jeté sur l'origine de l'abbaye de Sarlat. Ce sera toujours un résultat. » M. le Secrétaire général donne lecture de ce mémoire, qui sera publié dans le *Bulletin*.

Puisqu'il s'agit de Sarlat, M. DUJARRIC-DESCOMBES demande à présenter sa réponse aux observations que M. Gaston de Gérard a émises, à la séance de décembre, au sujet de l'article sur La Boétie paru dans le *Bulletin* de juillet-août 1881.

« Comme j'ai emprunté les principaux détails de ma notice, expose M. Dujarric, à l'intéressante brochure publiée en 1875 à Sarlat par M. l'abbé Audierne sous ce titre : *Un mot sur La Boétie, sa famille, etc.*, je répondrai, tant en mon nom qu'au nom de l'honorable inspecteur de nos monuments historiques, aux diverses critiques soulevées par M. de Gérard.

» M. l'abbé Audierne m'a manifesté son étonnement de ce qu'après sept années M. de Gérard est venu revendiquer tous les documents ayant servi à ce travail, qui est le résumé de soixante années au moins de recherches. L'auteur croit, d'ailleurs, y avoir suffisamment noté ce qu'il doit aux archives particulières de son « jeune et érudit » concitoyen, pour n'avoir pas besoin aujourd'hui d'une justification.

» En ce qui concerne les armes de La Boëtie, je maintiens mon dire. Le sceau que M. de Gérard a fait connaître à M. Audierne figure sur un acte de vente de la terre de La Boytie et n'est point celui de la famille Veyssière qui en faisait l'acquisition ; de plus, les parties qui le composent, la colombe qui boit faisant allusion au nom patronymique de *Boyt* et la toque magistrale surmontant l'écu, ne peuvent s'appliquer qu'au jeune conseiller au Parlement de Bordeaux ou à l'un de ses ascendants. Toute autre attribution me paraît inadmissible.

» Quoique nés dans la « roture », anoblis d'ailleurs par les charges qu'ils eurent à remplir, alliés à plusieurs familles nobles, les La Boëties voulaient, comme la plupart des anciennes familles bourgeoises, avoir des armoiries. Le lieutenant particulier, père de l'écrivain, avait sculpté un blason sur la porte de sa maison de la place du Peyrou, à Sarlat : mais il dut disparaître sous la Révolution ou antérieurement sur les réclamations des évêques ou du chapitre, tous jaloux de leurs droits. Il serait peut-être perdu pour nous, si, lorsque la terre de La Boytie fut vendue, ces armes parlantes n'en avaient été apposées à la plume sur le contrat de vente. « Ces armes, ainsi gravées, nous écrit M. l'abbé Audierne, sont bien celles que s'était données la famille, et il n'y a plus de doute pour moi. Vous avez donc eu raison de l'affirmer. C'est la seule conclusion raisonnable. »

» M. de Gérard affirme que les Ligueurs ou leur chef l'archidiacre La Tourette avaient exécuté leur projet de démolir le castel de La Boytie.

» Les Ligueurs avaient pris Sarlat le 23 juin 1590. Le lendemain, les Sarladais célèbrent la fête de Saint-Jean et laissent les Ligueurs tranquilles ; mais le 25, ils les expulsent. L'archidiacre était bien parti le matin du 25 pour « *aller faire desmolir* » La Boytie ; mais le mémoire produit par M. de Gérard ne dit pas que le château *a été démol*i : il nous apprend que les Sarladais vainqueurs rendirent aux Ligueurs leurs armes, parce que le sr de La Tourette « *avoit uzé de honneste gentilhomme envers les susditz habitants.* »

» Peut-on croire que l'auteur de ce document n'aurait pas

enregistré la démolition de La Boytie, qui ne pouvait être regardée comme une chose « honneste », si réellement elle avait eu lieu ? D'ailleurs, le chef de la Ligue n'aurait pas eu le temps d'accomplir cette œuvre de destruction, devenue inutile après la défaite de ses partisans.

» Comme il n'est nullement démontré que la « baraque » actuelle ne remonte qu'aux premières années du xvii^e siècle, nous sommes en droit de prétendre, jusqu'à preuve du contraire, que le « château » actuel est bien celui dont Raymond Boyt, grand-père de La Boétie, faisait, au commencement du xvi^e siècle, sa maison de campagne. « Etienne, en conclut M. Audierne, a donc vu le château actuel, l'a habité et y a peut-être composé son *Discours sur la servitude volontaire*. »

» Peu important, d'ailleurs, la dénomination et l'ancienneté de ce domaine à apparence de château. Il suffit pour nous qu'il rappelle ce fils de marchands et bourgeois de Sarlat dont quelques pages généreuses ont à jamais immortalisé le nom. L'ami de Montaigne ne fut pas, comme le dit M. de Gérard, un « révolutionnaire », mais un homme éminemment juste et probe, qui aimait son pays et en détestait les tyrans. Son livre est l'expression d'un grand cœur indigné de toutes les atrocités qui se commettaient dans son temps. Ne sont-ce pas là, aux yeux de la postérité, ses plus incontestables titres de noblesse ? »

Acte est donné à M. Dujarric-Descombes de sa réponse, et M. LE PRÉSIDENT déclare la discussion désormais close à ce sujet.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans la Société. Après un vote par acclamation, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Pierre Gendraud, notaire à Verteillac, présenté par M. de Roumejoux et M. Dujarric-Descombes.

La séance est levée à trois heures moins un quart.

Le Secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 2 Mars 1882.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, Jules Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, Féaux, Michel Hardy, le comte de Larmandie, Pouyadou et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de notre confrère M. Albert Moreaud, négociant à Périgueux, que de longues souffrances tenaient éloigné de nos réunions depuis quelques années, mais qui s'intéressait à nos travaux.

Des regrets unanimes sont exprimés par l'assemblée.

M. LE PRÉSIDENT indique brièvement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

Le *Journal des Savants*, cahiers de novembre et décembre 1881 et de janvier 1882, in-4°, Paris, imprimerie nationale ;

Le *Répertoire des travaux historiques*, année 1882, n° 1, in-8°, Paris, imprimerie nationale, où les conclusions d'un article de M. Daubrée paru dans la *Revue archéologique* du premier semestre de 1881 sont ainsi résumées : « Les forts vitrifiés sont des enceintes ou de simples débris de murs, dont les matériaux ont été soudés à l'aide du feu. » M. Daubrée examine, au point de vue lithologique, des matériaux provenant du fort de la Courbe, près Argentan (Orne), du fort de Sainte-Suzanne (Mayenne), du fort de Château-Vieux et du Puy-de-Gaudy (Creuse), du camp de Péran (Côtes-du-Nord). — D'autre part, M. Julien Havet, rendant compte d'un livre nouveau de M. Karl Schmidt sur le *jus primæ noctis*, dit que sa conclusion est toute négative. Selon lui, rien de pareil au « droit du seigneur » n'a jamais existé. L'opinion des auteurs qui ont

affirmé, depuis le xvi^e siècle, l'existence de ce droit, est une « superstition savante », *ein gelehrter aberglaube*. « Cette thèse, dit M. Havet, est un peu trop absolue, mais elle confine de très près à la vérité. Il résulte des cinq textes authentiques cités dans l'ouvrage et pris dans les coutumes de Normandie, de Picardie, de Béarn et de Suisse, qu'il dépendait toujours des intéressés d'éviter l'application du droit du seigneur, en payant la redevance fixée par la coutume, et peut-être l'ont-ils ainsi toujours évitée. On remarquera aussi dans quel court espace de temps se concentrent les documents relatifs au droit en question ; le premier est de 1419, le dernier de 1543, soit cent vingt-quatre ans plus tard. Avant le xv^e siècle et après la première moitié du xvi^e, il n'y a aucune trace authentique et positive de l'existence du *jus primæ noctis*, sous quelque forme que ce soit. »

L'*Investigateur*, journal de la Société des Études historiques, 47^e année, numéro de novembre-décembre 1881, in-8°, Paris ;

Les *Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest*, quatrième trimestre de 1881, in-8°, Poitiers, contenant un intéressant rapport sur les fouilles du P. de la Croix, à Sanxay (Vienne), qui vient de découvrir, au domaine de la Boissière, un vaste temple de la fin du i^{er} ou du commencement du ii^e siècle, de forme cruciale, des thermes, un lupanar, une immense hôtellerie, un puits au fond duquel a été trouvé, recouvert par un mur romain, un noyau de pêche, dont l'importation en Europe serait ainsi bien antérieure au xiii^e siècle ; un théâtre sur l'autre rive de la Vonne ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest*, n° 1, du 31 janvier 1882, in-4°, Bordeaux ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome IV, 4^e livraison, octobre-décembre 1881, in-8°, Brive ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 4^e livraison, octobre-novembre-décembre 1881, in-8°, Tulle, où M. Emile Fage publie une notice biographique sur le savant Pierre de Montmaur, surnommé tantôt le Grec, tantôt le Parasite, et qui aurait été régent de collège à Périgueux ;

Le *Bulletin de la Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, 2^e, 3^e et 4^e fascicules du tome VI et 1^{er} fascicule du tome VII, in-8°, Cahors ;

Par M. l'abbé Lecler, sa brochure sur les *Inscriptions limousines en langue romane*, in-8°, Limoges, 1882 ;

Par M. Dujarric-Descombes, un numéro du *Journal de Ribérac* où il a publié des *Notes historiques sur le chemin de fer de Ribérac à Périgueux*.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT a reçu deux circulaires de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts lui annonçant que la 20^e réunion des Sociétés savantes et la 6^e réunion des délégués des Sociétés des Beaux-Arts auront lieu cette année à la Sorbonne du 11 au 15 avril. « Ma circulaire du 18 juillet dernier, dit M. le Ministre, à laquelle je vous prie de vouloir bien vous reporter, vous a déjà signalé certaines modifications que j'ai cru devoir introduire dans ces réunions. Désireux de leur donner encore plus d'éclat, j'ai fait rédiger par les délégués réunis en Sorbonne et par le Comité des Travaux historiques et scientifiques, le programme que j'ai eu l'honneur de vous transmettre.

» Les discussions qui porteront sur les divers points de ce programme, et auxquelles prendront part MM. les délégués de Paris et des départements, apporteront dans les séances plus de variété et d'animation, et réaliseront, je l'espère, de plus sérieux avantages.

» Mon intention n'est point d'exclure les lectures qui se faisaient autrefois et qui présentaient un si réel intérêt ; je tiens à laisser se produire toutes communications relatives à des recherches locales, à des travaux personnels et indépendants, lorsque, bien entendu, elles auront été *lues et approuvées* par la Société savante dont elles émanent. Des commissions spéciales, formées par les délégués des sections d'histoire et d'archéologie, et fonctionnant avec un bureau constitué à l'élection, siégeront, à cet effet, le matin pendant les trois jours de réunion ; c'est devant elles que seront présentés tous les travaux étrangers au programme, et les communications les plus intéressantes pourront, après un vote favo-

rable pris à la majorité des voix, devenir l'objet de lectures dans les séances générales de l'après-midi, tenues en sections réunies.

» Il est inutile, en conséquence, que MM. les membres des Sociétés savantes fassent parvenir à l'avance à mon administration, comme l'usage en était autrefois établi, les mémoires écrits ou l'analyse des études qu'ils se proposent d'exposer verbalement.

» La marche des travaux dans la section des sciences sera la même que l'an dernier ; les sujets déjà traités dans les séances antérieures seront rigoureusement éliminés. »

La Société élit pour la représenter, d'une part, au congrès des Sociétés savantes, MM. le marquis de Chantérac, Elie de Biran, Charles Grellet-Balguerie, l'abbé Riboulet, Michel Hardy, le docteur Rousselot-Beaulieu ; d'autre part, à la réunion des délégués des Sociétés des Beaux-Arts, MM. Cros-Puymartin, Henri Nalet et l'abbé Cheyssac.

L'un de nos délégués, M. Hardy, a l'intention de faire une lecture sur *Le camp-refuge, à naurailles vitrifiées, de Castel-Sarraz* (Dordogne). Conformément à la circulaire ministérielle, son mémoire a été lu et approuvé par la Société dans la séance du 2 février dernier.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend que notre éminent confrère, M. le docteur Jules Parrot, professeur à la Faculté de médecine de Paris, vient de découvrir, chose curieuse, des signes de syphilis sur des crânes de l'époque préhistorique. « M. Parrot, dit le *Journal de Médecine*, de février 1882, range au nombre des signes les plus évidents et les plus certains de la syphilis héréditaire certaines altérations des os du crâne qu'il est le plus souvent très-facile de reconnaître. Le crâne peut en effet, comme les os longs, être modifié dans sa consistance et dans sa forme, sous l'influence de la syphilis héréditaire. L'épaisseur de ses parois peut, sous cette influence, ou être augmentée, ou être diminuée... Ces productions osseuses sont assez faciles à reconnaître lorsqu'on examine attentivement le crâne. M. Parrot a chaque jour l'occasion de faire voir de semblables déformations dans son service, et cela sur des enfants qui paraissent présenter les attributs de

la santé, contrairement à l'opinion généralement admise d'après laquelle l'idée de syphilis héréditaire implique celle d'état cachectique.

» M. Parrot a ajouté, au sujet de cette lésion, un fait important au point de vue de l'histoire de la syphilis : c'est qu'il a eu l'occasion de l'observer sur des crânes d'enfants trouvés à Guayaquil, et bien antérieurs à la conquête européenne ; la même lésion a été vue par lui sur un crâne provenant d'un adulte trouvé à Lima et certainement antérieur à Pizarre. Il est donc démontré par ce point d'anatomie pathologique que la syphilis n'a pas été importée en Amérique par les Européens. De plus, l'ancienneté même de la syphilis est prouvée par cet autre fait que de semblables lésions ont été trouvées par M. Parrot sur des crânes d'enfants provenant de la collection préhistorique de M. Prunières (de la Lozère). »

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. Dieudé, concierge du Musée, un trait en silex, de l'époque moustérienne, trouvé aux Commeymies ;

De M. Hoarau de la Source, une fusaiolle en plomb de l'époque gauloise ;

De M. le docteur Barbancey, huit monnaies en bronze, de l'époque romaine, trouvées à Monpont : un Tibère avec l'autel de Lyon, un Adrien, un Marc-Aurèle, un Gallien avec une vigogne, un Posthume, un Victorin, un Maximien et un Théodose ; et une empreinte du sceau de la municipalité de Monpont à l'époque révolutionnaire ;

De M. le comte Charles de Iarmandie, une monnaie en argent d'Isabelle-la-Catholique, xv^e siècle ;

Et de M. Robert Villepelet, une petite boussole de poche dans une boîte en bois, de la fin du xviii^e siècle.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs. — En outre, il a acheté : une belle lance en fer, de l'époque gauloise, trouvée dans la rivière de l'Isle ; deux clefs ; un fer de mulet ; une écuelle en étain du xvi^e siècle ; et quatre petits objets en bronze, trouvés à Périgueux, comprenant une amulette ayant la forme d'une bourse, une tête de Pan, un Silène et une figurine d'applique pour baudrier.

M. D'ABZAC DE LA DOUZE offre aux Archives du départe-

ment deux chartes de 1293 : l'une est une vente par Bernard Pellicier, habitant la paroisse de Sengeyrac, à Jaubert Delrelhol, pour le prix de 4 livres 5 sols, d'une rente de 4 sols qu'Etienne et Guillaume Talayran lui payaient chaque année à la fête de Saint-Martin d'hiver ; ladite rente assise sur des tènements situés dans la paroisse de Sengeyrac ; l'autre est un bail par Pierre Forastier à Gérard Chinhol, *parochiano ecclesie de Ladoza*, d'une manse située dans ladite paroisse. Les deux parties contractantes fourniront par moitié le cheptel nécessaire à l'exploitation ainsi que les semences, et se partageront les produits également par moitié.

M. l'Archiviste départemental remercie M. d'Abzac de La Douze.

M. LE PRÉSIDENT croit que les deux portes du XIII^e siècle, qui ont été ouvertes ces jours-ci rue Auberge, sont deux portes d'écurie d'une ancienne auberge ; il en montre de pareilles à l'assemblée dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, où on les voit fermées par des rideaux.

M. René DE GÉRARD nous envoie les photographies des deux inscriptions qu'il avait été prié de relever sur la porte du château de Domme et nous mande comment il les a lues. Sa lecture paraît bonne. Sur celle de gauche, il lit : MONSVR LOIX CONTE DE VENTEDOR CAPITENE DE CEANS. Sur l'autre : PRÉ DE CVEILLES ESTET LIEVTEN DE CAPP^{te} QVI POR LE ROY MA FAIT FERE. Ces inscriptions entouraient chacune un écusson martelé pendant la Révolution. M. de Gérard veut bien nous proposer aussi de faire l'estampage d'une longue inscription gravée près de la porte de la chapelle du Chalard, à Saint-Geniès, et rappelant la fondation de cette chapelle et de sa chapellenie. — La proposition est acceptée avec empressement.

M. DUPUY, archiviste de la ville de Bergerac, nous confirme que les lettres communiquées par lui dans la précédente réunion et concernant la reprise de Périgueux en 1581 sont bien inédites. Il nous apprend qu'autrefois M. Romieu, préfet de la Dordogne, fit rechercher dans les archives communales de Bergerac toutes les lettres d'Henri IV. Quelques-unes seulement lui ont été envoyées et ont été ensuite imprimées.

mées dans le recueil de la correspondance publiée par M. Berger de Xivrey. Mais il aurait été impossible d'envoyer alors celles que M. Dupuy nous a communiquées récemment, par la raison qu'elles n'étaient pas connues; elles ont été trouvées depuis, dans des sacs, pêle-mêle avec des livres de comptes auxquels elles servaient de pièces justificatives, ainsi que le prouvent les chiffres écrits en marge et indiquant la somme à payer aux porteurs. « Si aux lettres relatives à la reprise de Périgueux, dit notre honorable confrère, j'ai joint celle de M^{me} de Salaignac, c'est que j'ai pensé qu'elle pouvait seule expliquer le post-scriptum qui est dans la lettre de Fayard, secrétaire du Roi, où il est question des échanges de prisonniers de guerre, au nombre desquels se trouvait M. de Turenne, et que vous y rencontreriez plusieurs noms des environs de Périgueux, qui doivent vous être connus. Nos archives sont riches en lettres, pour la plupart inédites, du roi de Navarre. Nous avons même une lettre de Jeanne, sa mère, et une de sa sœur Catherine; celle de cette dernière est relative à la pension que le roi son frère devait fournir, sur les revenus de Gensac pour l'entretien du collège de Bergerac, et qu'il négligeait souvent de solder. Si vous en désirez une copie, je serai heureux de vous l'adresser. »

La Société accepte l'offre gracieuse de M. Dupuy.

M. HERMANN nous communique une sommation notariée, de 1676, par laquelle un tailleur, un clerc et un tisserand, de la paroisse de Clermont d'Excideuil, requièrent le curé, qui ne veut pas recevoir leur confession, de leur permettre d'aller faire leurs pâques hors de la paroisse. « Il serait curieux, dit notre confrère, de déterminer la procédure suivie en pareil cas, et je me propose de le rechercher, si je puis avoir en main les éléments d'étude suffisants. Où les puiser? J'ai de vieux recueils d'arrêts, *Journal des Audiences*, *Journal du Palais*, etc., antérieurs à 1789; j'y ai vu ce point traité: S'il est permis aux curés de refuser les sacrements aux pestiférés? Y trouverai-je autre chose? Je vais chercher. » Après lecture, l'assemblée décide que l'acte notarié sera publié.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL a vu des procès ayant le même

motif s'instruire devant le sénéchal de Périgueux : après enquête et contre-enquête, les juges tantôt nommaient d'office un curé du voisinage pour entendre les plaignants à confesse, tantôt invitaient les parties à se pourvoir devant l'officiel.

M. Pouyadou, juge de paix de Chalais (Charente), offre à M. LE PRÉSIDENT une lettre inédite de l'abbé de Lespine, du 10 juillet 1814, à M. Pouyadou, curé de Vallereuil, l'un de ses oncles. En quelques lignes, le savant abbé exprime la douleur que lui cause la mort de sa mère, donne son impression sur la situation politique de la France à cette époque, annonce la certitude du rétablissement du siège épiscopal de Périgueux, et fait ses réflexions sur M^{sr} Lacombe, alors évêque d'Angoulême et de Périgueux. Cette lettre, dit M. le Président, pourrait être rapprochée de celle que Gabriel Bouquier, membre de la Convention, écrivait à cet ancien évêque constitutionnel, et que je communiquerai ultérieurement.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un candidat. Après un vote par acclamation, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. de Carbonnier de Marzac, ancien juge de paix à Saint-Cyprien, présenté par M. le comte de Fleurieu et M. l'abbé Gouzot.

La séance est levée à deux heures du soir.

Le Secrétaire-Général, FERD. VILLEPELET.

LE CAMP-REFUGE A MURAILLES VITRIFIÉES

DE CASTEL-SARRAZI (DORDOGNE).

Au mois de décembre dernier (1881), M. Bareau, pharmacien à Excideuil, annonçait à la Société archéologique du Périgord, qu'il venait de découvrir auprès du village de Gandumas, sur le territoire des communes de Saint-Médard et de Dussac, des restes de murailles vitrifiées.

Cette nouvelle ne laissa pas de nous causer quelque émoi et d'exciter vivement notre curiosité ; car s'il est à présumer que cette découverte ne sera pas isolée, c'était la première fois du moins que des murs vitrifiés nous étaient signalés dans le département de la Dordogne.

Le 5 janvier, la Société archéologique nommait une commission pour se rendre à Gandumas, et le 23 du même mois, les membres désignés s'acquittaient de leur mission. Nous nous proposons, dans ce mémoire, de faire connaître les observations intéressantes auxquelles donna lieu cette excursion (1).

I

Les murailles découvertes par M. Bareau servaient à la défense d'un camp-refuge de trois ou quatre hectares environ de superficie, où les populations d'alentour se retiraient en

(1) Ce mémoire, nous tenons à le dire, n'est pas une œuvre personnelle, mais résume exactement les observations que mes confrères et moi nous avons recueillies à Castel-Sarrazi dans la journée du 23 janvier. Les opinions émises sur le procédé de vitrification des murailles et l'époque de leur construction sont également celles de mes confrères et n'ont été par nous adoptées qu'après le plus sérieux examen. Nous espérons donc ne pas encourir le reproche d'avoir assis notre jugement avec précipitation et en cédant à des idées préconçues.

Parmi ceux de nos confrères qui ont le plus participé à ce travail, nous donnerons une mention spéciale à M. Bleyrie, dont les connaissances étendues en géologie et en minéralogie nous ont été d'un précieux secours.

temps de guerre. Le refuge de Castel-Sarrazi, — les gens du pays donnent ce nom à la motte qui en défend l'entrée, — occupe la partie inférieure d'une colline orientée du nord-est au sud-ouest. Cette colline se relie vers le nord au plateau de Gandumas, dont l'altitude est de 288 mètres et la hauteur au-dessus de la vallée de 125 mètres ; partout ailleurs, ses flancs escarpés sont baignés par la Basse et la Haute-Loue, qui confondent leurs eaux à son extrémité méridionale.

Dans son cours sinueux, la Basse-Loue, qui l'enlace presque de toutes parts, la resserre plus étroitement en deux endroits, la divisant ainsi en deux petits plateaux faciles à isoler l'un de l'autre. Nous ajouterons que l'inclinaison de la colline, d'abord très accentuée, s'atténue promptement, de telle sorte que son prolongement inférieur est presque horizontal. Néanmoins, le plateau qui la termine est encore élevé de 25 à 30 mètres au-dessus de la Loue.

Par delà la rivière, se dressent de tous côtés des collines boisées qui dominent entièrement le refuge. Avec nos procédés modernes de faire la guerre, il y aurait là certainement un désavantage ; mais si l'on se reporte à l'époque très ancienne où ce lieu fut fortifié, on verra que la sûreté de la place n'en était aucunement diminuée. L'escarpement des pentes et le cours de la Loue formaient déjà des obstacles presque infranchissables dont la difficulté était encore accrue par la brusque inclinaison des collines avoisinantes du côté de la rivière.

Le danger d'une attaque n'était donc pas sur le pourtour du refuge, mais uniquement vers la hauteur de Gandumas. Des mouvements de terrain à la crête du plateau sembleraient indiquer qu'on y avait élevé une première ligne de défense, probablement un rempart en terre bouleversé depuis pour les besoins de la culture.

Les ouvrages de fortification que nous allons décrire sont beaucoup plus apparents, et l'emploi de la vitrification pour consolider leur masse leur donne un grand intérêt.

Nous avons dit que la Basse-Loue, dans ses méandres, resserrait en deux endroits la pointe de la colline. Les hommes qui fortifièrent Castel-Sarrazi reconnurent bien les avantages

d'une semblable configuration du sol ; c'est en effet à ces deux étranglements de la montagne qu'ils ont élevé leurs fortifications.

Le premier ouvrage était une motte circulaire de 16 mètres de diamètre, édifiée à l'entrée du refuge dans sa partie septentrionale. La colline n'a guère en cet endroit que 20 mètres de largeur. La motte est située à droite du passage, du côté de l'ouest, et servait principalement à couvrir un sentier qui, descendant des hauteurs de Gandumas, traverse le refuge de Castel-Sarrazi dans toute sa longueur pour aller aboutir à un gué. Cette motte est aujourd'hui coupée par un chemin conduisant à une ancienne forge à l'est du premier plateau. Tandis que le côté gauche ne laisse voir qu'un amas de terre et de pierrailles, le côté droit est formé par une muraille vitrifiée. Les motifs d'une semblable disposition se laissent ici aisément deviner et déjà peut-être expliqueraient pourquoi les anciens ont eu parfois recours à un mode aussi étrange de fortification.

La motte, en effet, dans sa partie orientale, reposant sur un sol à peine incliné, se maintenait d'elle-même en équilibre ; du côté de l'occident, au contraire, comme elle s'avancait jusqu'au bord de la colline, on pouvait craindre des éboulements partiels de sa masse. Pour y remédier, les hommes de Castel-Sarrazi l'ont appuyée de ce côté contre une muraille de pierres sèches solidifiée à tout jamais et rendue inaltérable par la vitrification.

Le second ouvrage de défense est une muraille également vitrifiée, mais beaucoup plus importante, jetée en travers du refuge, à l'endroit où la colline est de nouveau resserrée par la Loue. Cette seconde muraille, en partie cachée sous les lichens, mais très visible en plusieurs places et fort bien conservée, décrit un arc de cercle rentrant. Elle s'arrête à l'ouest, à une faible distance du ravin pour livrer passage au sentier qui, en cet endroit, longe le bord de la colline.

On remarque de ce côté un mur en pierres sèches qui suit la crête du promontoire et, arrivé à son extrémité sud-ouest, présente tout à coup une solution de continuité. Le sentier traverse cette porte, serpente au milieu des rochers et con-

duit à un gué qui était presque à sec le jour où nous fîmes notre excursion.

Avec les indications qui précèdent, on peut facilement se rendre compte des opérations successives qu'entraînait la défense de Castel-Sarrazi. Après avoir soutenu l'attaque de l'ennemi sur le plateau de Gandumas, les assiégés se masquaient derrière la butte protégeant l'entrée du refuge. Celle-ci venait-elle à être enlevée par les assiégeants, on se repliait sur la grande muraille. Enfin, lorsque ce dernier rempart était lui-même forcé, les défenseurs se rejetaient sur le gué, et, à la faveur des grands bois, pouvaient se dérober à toute poursuite.

II

Nous avons réservé pour la seconde partie de ce rapport les renseignements que nous avons à faire connaître sur les murs vitrifiés de Castel-Sarrazi. Un si haut intérêt s'attache à leur étude que nous avons cru devoir leur consacrer un chapitre spécial.

C'est à l'entrée du refuge, dans la partie de la motte à droite du chemin conduisant à l'ancienne forge de Gandumas, que nous avons recueilli toutes nos observations. La grande muraille, presque entièrement recouverte par l'éboulement des terres, ne se prêtait pas en effet à nos recherches ; ici, au contraire, nous avions devant nous un pan de mur de 2^m50 environ de hauteur sur 6 à 8 mètres de longueur et entamé par la pioche sur toute son étendue. Par suite de cette disposition, nous avons pu non seulement reconnaître la composition de la muraille, mais encore déterminer et pour ainsi dire saisir sur le vif la méthode employée pour obtenir sa vitrification.

Comme au Puy-de-Gaudy, à Château-Vieux, au Hartmannswillerkof et dans toutes les autres enceintes à murailles vitrifiées de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, la vitrification des murs de Castel-Sarrazi s'est opérée de haut en bas. Cette vitrification ne s'est pas étendue à toute la masse de la muraille, mais s'est effectuée uniquement à sa

partie supérieure. Il en résulte que l'on peut distinguer nettement trois zones successives, l'une entièrement vitrifiée, la seconde pénétrée plus ou moins par la matière en fusion provenant de la couche supérieure, la troisième enfin ne portant aucune trace de vitrification.

A Castel-Sarrazi, cette dernière zone, tout à fait à la base de la muraille, est formée de pierres de petite et de moyenne grosseur accumulées dans le plus grand désordre. C'est bien là l'enfance de l'art de bâtir. On ne s'est aucunement soucié d'enchevêtrer ces pierres de façon qu'elles se soutinssent l'une par l'autre et formassent un blocage résistant. Comptant sur la vitrification pour les souder ensemble, on les a rassemblées pêle-mêle, comme pour élever les remparts gazonnés, on se contentait d'amonceler les terres, laissant au temps et à la végétation le soin de les tasser et d'en consolider les pentes.

La roche employée à Castel-Sarrazi est un schiste feldspathique appartenant au terrain primaire dit de transition. La colline entière en est constituée. C'est un silicate double d'alumine et de potasse, chargé d'une quantité notable de fer à l'état de protoxyde. Sa couleur naturelle est gris-verdâtre ; mais sous l'action de la chaleur le protoxyde de fer se transformant en peroxyde, elle revêt une coloration rouge-brique.

Cette coloration brunâtre se remarque sur toutes les pierres qui n'ont pas été vitrifiées ; mais en cassant au marteau les plus grosses, à la base de la muraille, on constate que leur noyau central a conservé sa couleur primitive et que la peroxydation du fer ne s'est produite qu'à une faible profondeur, 15 à 20 millimètres environ de leur surface.

La seconde zone comprise entre la couche complètement vitrifiée et celle que nous venons de décrire, est la plus épaisse, c'est aussi celle qui nous a procuré les observations les plus importantes. En l'examinant avec attention, nous n'avons pas été peu surpris de voir qu'elle gardait encore les empreintes merveilleusement bien conservées de longs éclats de bois et de grosses branches de châtaignier placées entre les pierres qui la composaient. Si complète

et si rapide avait été la fusion des pierres de la zone supérieure que le laitier qui en provenait, coulant à travers les interstices, avait englobé une grande partie des bois interposés comme éléments de combustion dans la couche moyenne. Soustraits ainsi à l'action de l'air, ces fragments de bois s'étaient simplement carbonisés, et avaient été comme moulés par le laitier assez fluide encore pour prendre l'empreinte de leurs plus petits détails. Parmi ces empreintes si intéressantes, nous avons surtout admiré celle d'une grosse branche de châtaignier de 14 centimètres de diamètre qui avait été coupée transversalement. Ses zones concentriques sont si nettement visibles que l'on pourrait déterminer son âge, si le laitier n'avait désorganisé les tissus de sa partie médullaire.

Grâce à ces moulages en creux d'un nouveau genre, il est facile de se rendre compte de la façon dont les murs de Castel-Sarraz ont été vitrifiés. Après avoir bâti un blocage de pierres et de bois enchevêtrés grossièrement, on allumait au-dessus d'énormes bûchers. De grands bois couvraient alors la contrée, et le combustible était ce qui manquait le moins ; on pouvait donc en accumuler de grandes masses sur les murailles à vitrifier. La pierre employée ici, il ne faut pas l'oublier, était un silicate double déjà fusible par lui-même et dont la fusibilité était encore accrue par l'élément alcalin, la potasse, que les cendres des foyers lui fournissaient abondamment et à une très haute température. Dès lors, il n'y a plus à s'étonner que les pierres de la couche supérieure soient entrées rapidement en fusion et que le laitier ferrugineux, résultant de leur liquéfaction, ait traversé la zone moyenne en conservant encore assez de fluidité pour englober les fragments de bois que la flamme n'avait pu atteindre.

Les constatations qui précèdent nous paraissent avoir une certaine importance. Il y a tout lieu de présumer, en effet, que les procédés de vitrification que nous venons d'exposer sont les mêmes dont se servirent les constructeurs des autres enceintes à murailles vitrifiées.

Au Puy-de-Gaudy, au Hartmannswillerkof et ailleurs, on a dû, comme à Castel-Sarrazi, enchevêtrer des bois avec les pierres et allumer au-dessus de grands brasiers. Ce qui le prouve, c'est que la vitrification des murailles de toutes ces enceintes s'est effectuée de haut en bas et qu'en dehors de la nature des roches, on remarque, dans leur agencement et jusque dans leur aspect extérieur, la plus parfaite similitude. Les descriptions minutieuses données par M. Thuot des murailles du Puy-de-Gaudy (1) s'appliquent exactement à celles de Castel-Sarrazi.

Si dans cette dernière enceinte nous avons retrouvé des traces de bois carbonisés dans l'épaisseur de la muraille, la fusibilité exceptionnelle de la roche feldspathique qui la compose en fournit pleinement l'explication ; les autres murailles vitrifiées au contraire étant formées de blocs de gneiss et de granit dont la fusion exigeait un feu plus soutenu et une température beaucoup plus élevée, on comprend que les bois interposés dans leur épaisseur aient été complètement brûlés. Tout leur carbone s'est converti en acide carbonique, et les éléments solides qui en restaient, les carbonates de potasse et de chaux, auront concouru à la fusion des roches adjacentes.

L'absence complète de charbon au sommet des murailles, n'autoriserait pas d'autre part à supposer qu'on aurait eu recours à des comburants tels que le soufre ou le nitrate de potasse pour produire la vitrification. Outre qu'il est difficile d'admettre que les constructeurs barbares de ces murailles auraient eu des connaissances chimiques assez étendues pour comprendre l'action de corps comburants, d'ailleurs rares et qu'ils auraient eu grand'peine à se procurer en quantité suffisante, nous devons dire qu'à Castel-Sarrazi non plus nous n'avons découvert, ni au-dessus des murailles, ni dans leur voisinage, aucune trace de charbon, et cependant l'emploi du bois pour vitrifier les roches est ici manifeste.

(1) *Revue des Sociétés savantes des Départements* ; 4^e série. tome VIII (1868), pages 400-408.

Le charbon de bois au contact de l'air et sous l'action de l'humidité se désagrège assez rapidement. Sa légèreté l'exposait de plus à être dispersé par le vent. C'est à ces causes et à d'autres du même genre qu'il convient d'attribuer sa disparition.

Rejetant donc l'emploi du soufre et du salpêtre, nous sommes intimement convaincu que la vitrification des murailles de granit et de gneiss s'est effectuée, comme celle des schistes feldspathiques, par la simple combustion du bois.

III

Après avoir décrit les fortifications de Castel-Sarrazi et la manière dont ses murailles ont été vitrifiées, une question nous resterait à résoudre : à quelle époque doit-on rapporter ces curieux ouvrages de défense ?

En l'absence de preuves archéologiques que des fouilles pourront seules nous fournir, il nous serait impossible de nous prononcer sur cette question d'une façon certaine. Diverses considérations que nous allons exposer nous porteraient à croire que ces murailles étranges remontent à l'époque celtique ; mais ce n'est là qu'une conjecture. Aussi, sans prétendre résoudre le problème, nous proposons-nous uniquement de l'éclairer de notre mieux.

Une première considération nous a surtout frappé ; la voici, et nous appelons sur elle l'attention de nos confrères.

Si les remparts de Castel-Sarrazi, au lieu d'être vitrifiés, étaient simplement gazonnés, nous n'hésiterions pas à les attribuer aux Celtes. Comme ceux des enceintes celtiques, ils défendent une pointe de coteau déjà fortifiée par la nature et qu'on n'avait plus qu'à isoler du côté de la plaine.

Si donc on l'envisage dans son mode de défense, Castel-Sarrazi doit être classé parmi les enceintes celtiques si nombreuses en France et cependant trop peu étudiées jusqu'ici, où l'industrie de la taille et du polissage de la pierre s'associe d'ordinaire avec les premiers essais du travail des métaux.

A cette catégorie d'enceintes appartiennent le camp de Catenoy, dans le département de l'Oise ; le camp de Mortagne, le haut plateau de Limes, dans la Seine-Inférieure ; le camp de Chassey, dans le département de Saône-et-Loire, et, pour prendre nos exemples dans la Dordogne elle-même, le plateau de Fayard, commune de Campagne, et la station fortifiée d'Ecornebœuf, commune de Coulounieix.

De plus, les murs de Castel-Sarrazi, nous l'avons dit plus haut, offrent dans leur construction de grandes analogies avec les remparts gazonnés de l'époque celtique. Dans les uns et les autres, c'est le même désordre dans l'accumulation des matériaux et le manque absolu de toute précaution pour les asseoir convenablement et en faire un tout résistant.

Bien différentes se montrent à nos regards les murailles que les Gaulois opposèrent aux armées romaines. Les éléments qui les composent en ont été disposés avec symétrie, et de longues pièces de charpente reliées par des chevilles en fer, en consolidaient puissamment la masse.

On nous objectera que la vitrification d'une muraille dénote un progrès dans l'art de bâtir, et qu'il est difficile d'admettre que l'emploi d'un pareil procédé remonte à une époque très ancienne. Il est certain que l'idée de consolider une muraille par la vitrification n'a pu venir spontanément à l'esprit et qu'elle est le résultat d'une suite d'observations. Mais à Castel-Sarrazi des faits ordinaires et presque de chaque jour prêtaient à ces observations. La roche dont la montagne entière est formée est si fusible que les pierres des foyers allumés par les premiers habitants du lieu, pour peu que la chaleur fût intense, ne pouvaient manquer d'entrer en fusion et de se souder ensemble. Cette roche fond, en effet, à la flamme d'un simple chalumeau au gaz d'éclairage. Témoins habituels d'un phénomène qu'eux-mêmes faisaient naître, il n'est pas étonnant que ces hommes primitifs aient cherché à le reproduire en grand pour donner à leurs murailles plus de solidité.

Dans une suite de notices publiées dans la *Revue des Socié-*

tés savantes, en 1868 (1), et où nous avons puisé de précieux renseignements, M. Thuot s'attachait à démontrer que les murailles vitrifiées du Puy-de-Gaudy, objet plus particulier de ses recherches, devaient être rapportées au v^e siècle.

Le Puy-de-Gaudy offre trois lignes de fortifications concentriques. La ligne moyenne circonscrivant une zone de terrain couverte de débris romains, M. Thuot en concluait que la ligne extérieure, où se remarquent les murailles vitrifiées, était postérieure à l'époque romaine et, par conséquent, avait dû être élevée pour lutter contre les invasions des Barbares au v^e siècle. Des fragments de tuiles rencontrés, sur quelques points, à la base de ces murailles, lui paraissaient devoir confirmer cette opinion.

En premier lieu, nous ferons observer que les murailles vitrifiées étant en contre-bas du sol romain, la présence à leur base de fragments de tuiles peut fort bien s'expliquer par une cause naturelle, l'éboulement des terres, par exemple, sur un plan déclive, et surtout l'action des pluies d'orage, qui ravinent les terrains montueux et en mélangent confusément les parties.

En outre peut-on vraiment supposer qu'au v^e siècle et dans le midi de la France, on aurait eu recours à un procédé de construction aussi barbare et aussi primitif que celui des murailles vitrifiées ? Le but poursuivi péniblement par les constructeurs de ces murailles était, on ne peut en douter, de donner un corps aux éléments inconsistants de leurs remparts. C'est l'idée première d'une maçonnerie bien imparfaite, on en conviendra, et qui ne peut se rapporter qu'à un état de civilisation encore dans l'enfance. Si l'emploi d'un pareil procédé se conçoit chez les populations à demi-sauvages qui habitaient le sol de la Gaule quatre ou cinq siècles avant l'ère chrétienne, nous ne pourrions comprendre qu'il eût été pratiqué dix siècles plus tard, alors que nos ancêtres étaient tout

(1) Notes sur les forts vitrifiés et sur les blocs de granit fondu du département de la Creuse. *Loc. cit.*, pages 400-422.

imbus des traditions romaines et avaient grandi dans la contemplation des monuments admirables de l'art antique.

Si nos pères du ^v^e siècle avaient eu à dresser des remparts contre les envahisseurs germains, ils les auraient construits en mottes gazonnées ou en maçonnerie de moyen appareil. Nous ne saurions admettre, pour nous, qu'ils auraient élevé des amas informes de pierrailles pour les agglutiner ensuite très imparfaitement par la vitrification.

Des diverses considérations qui précèdent, nous nous croyons donc autorisé à conclure que les murailles vitrifiées doivent être rapportées à l'époque celtique.

Michel HARDY.



UN NOUVEAU MANUSCRIT

DES SERMONS FRANÇAIS DE SAINT BERNARD.

Le manuscrit que la Société archéologique du Périgord a confié à mon examen, et qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de notre éminent président M. le D^r Galy, après avoir appartenu à M. de Mourcin, est un manuscrit sur papier de 197 pages (plus 4 pages non numérotées au commencement et 3 pages blanches à la fin), exécuté en 1736, et contenant la traduction française des sermons de saint Bernard. Pour compléter la description extérieure du manuscrit, je dois dire qu'il se compose de six cahiers, non reliés ni cousus, le premier de 84 pages (1-84), les quatre suivants de 24 pages chacun, le dernier de 20 pages, dont trois sans écriture. Il y a en outre une feuille de 4 pages, non numérotées, contenant une préface.

Le format est in-folio, 32 centimètres environ sur 22. Les six cahiers et la feuille-préface sont enfermés dans une couverture de parchemin sur laquelle on lit : « Bibliothèque des R. P. Feuillants de Paris (O. Bened. Cist. Réformés de saint Bernard). — Biblioth. nationale (français, 24768.) — Sermons

de saint Bernard, abbé de Clairvaux — 1091 + 1153. — Copie d'une traduction en langue française du XII^e siècle, 1736. — Ex libris D^e E. Galy. »

C'est en effet une copie (1) d'un manuscrit de Paris, mais d'un manuscrit probablement unique, ce qui augmente beaucoup la valeur de la copie.

Chaque page est divisée en deux colonnes d'égale étendue : la colonne de droite est consacrée au texte, et la colonne de gauche à des annotations où l'on reconnaît la main d'une personne qui a aussi écrit la préface, collationné et corrigé la copie, et même écrit plusieurs pages du texte, les pages 3 et 4, les deux premières lignes de la page 5 et la page 43.

Je transcris ici la préface, qui nous donne des renseignements utiles sur l'exécution de notre manuscrit :

« Ces sermons ont esté copiés avec la dernière exactitude sur le ms. de la Bibliothèque des R. P. Feuillans de Paris, à la tête duquel se trouvent écrits les mots suivans : *Ce manuscrit qui comprend 44 sermons est d'environ 25 ou 30 ans au plus après la mort de saint Bernard (mort en 1153) ; il est très rare et peut estre unique en son espece. Il a esté donné au R. P. Goulu par M^{re} Nicolas le Fevre, précepteur du Roy Louis XIII.* D. Mabillon, dans son édition des œuvres de saint Bernard qui est la plus complète que nous ayons, rapporte un fragment du premier de ces sermons et fait mention de ce ms. Voici ce qu'il en dit dans sa préface sur le III T. qui comprend tous les sermons. § XXXII : *Omnes (sermones) in eo (Codice Fuliensi) contenti numero XLIV, quos hic recensere juvat propter Codicis singularitatem et antiquitatem quæ Bernardi tempus attingit. Sunt autem sex de Adventu, totidem de Vigilia Nativitatis Domini, quinque de ipsa Nativitate, unus de sanctis Stephano, Johanne et Innocentibus, de Epiphania tres, unus de Octava, duo pro Dominica post Octavam, unus de Conversione sancti Pauli, tres de Purificatione, de Septuagesima duo, de Quadragesima sex,*

(1) La Bibliothèque nationale possède deux autres copies du même manuscrit (Voy. Le Roux de Lincy, *Quatre livres des Rois*, p. cxliv.)

quorum quatuor primi eodem ordine quo in editis, quintus (1), de Peregrino mortuo et Crucifixo : post hunc inseritur sermo de sancto Benedicto et post eum sextus de Quadragesima de triplici Oratione, quintus in editis, omisso sermone de Oratione Dominica qui sextus est in vulgatis. Deinde sequitur sermo unus qui dicitur Communis qui est sermo XXXV de diversis ad Abbates. Item sermo communis unus qui est præfatio expositionis in Psalmum XC : ac denique sermones tres de Annuntiatione. — Sur quoi je remarque que non seulement le dénombrement que donne D. Mabillon n'est pas juste, mais encore que le calcul qu'il fait resulter de ce dénombrement est faux : en omettant comme il fait les trois sermons de la Circoncision, le total des sermons additionnés ne monte qu'à 42 et non à 44 ; en supputant exactement, il y a 45 sermons, ainsi que je l'ay verifié.

» Ces sermons peuvent avoir esté composés il y a environ 600 ans (j'écris en 1736). La préface des 17 sermons sur le Psaume 90^e est datée par D. Mabillon à la marge MCXL.

» Pour le ms., je le crois de la fin du xii^e siècle : l'écriture me paroît estre de ce tems ; elle est assez lisible et il y a peu d'abbreviations. Le ms. est de forme in-4^o, relié nouvellement ; il est écrit sur velin, il a 152 feuillets dont les pages sont de 28 lignes : j'ay marqué les n^o des feuillets par f. r. et f. v. à la marge de la copie. L'écriture ne commence qu'au f. v. 1. Le dernier sermon n'est pas fini, il en manque environ le demi-quart. On ne peut assurer s'il en manque d'autres en entier. Au f. v. 137, après la préface de 17 sermons sur les 17 versets du Psaume 90^e, il n'y a que le premier verset texte du premier sermon, et les 17 sermons manquent en entier.

» J'ay marqué à la marge de la copie les pages de l'édition du P. Mabillon où se trouvent les mêmes sermons en latin.

» L'exactitude avec laquelle j'ay eu soin que ce ms. fut copié m'a fait remarquer les fautes qui se trouvent dans le morceau de cette traduction qu'a fait imprimer le P. Mabillon à

(1) Il falloit ajouter *qui VII^{mo} in editis*. (Remarque marginale de l'auteur de la préface.)

la tête des sermons latins. Ce morceau est une partie de différents endroits du 1^{er} sermon. Outre les fautes dont l'impression de ce morceau est chargée (j'en ay notté plus d'une vingtaine) on y voit quelques mots laissés en blanc avec des points. Je crois les avoir restitués et je les ay soulignés.

» Enfin j'ay chargé la marge de notes, non seulement pour éclaircir le vieux françois par la confrontation avec le latin, mais encore pour faire observer les différences qui se trouvent en beaucoup d'endroits entre les deux textes, tantôt à l'avantage de l'un, tantôt à l'avantage de l'autre, de manière qu'il seroit difficile d'affirmer en quelle langue a du estre le texte original. Le P. Mabillon n'a pas fait usage de ces différences autant qu'il le devoit, et n'en a tiré que fort peu de corrections pour le texte latin. »

Suit « la table des sermons suivant les f. r. et v. du ms., les pages de la copie et les pages de l'édition latine. »

Les notes annoncées par cette préface sont très souvent curieuses et attestent l'intérêt très vif que prenait à la vieille langue française l'érudit inconnu à qui nous devons cette copie. Les progrès récents des études philologiques permettent d'ailleurs de rectifier plusieurs des assertions ou des hypothèses de notre commentateur. Ainsi, après avoir expliqué à diverses reprises le mot *ues* (qu'il lit *ves*) par le latin *votum* (c'est en réalité *opus*, *oes* dans la Chanson de Roland), quand il arrive à cette phrase où saint Bernard, dans un sermon sur l'Annonciation, interpelle Notre-Dame (fol. 142 du ms. de Paris) : « Car tu soule atrovas graice *a ues* toz les altres », il écrit en marge : « Je n'entends pas cet *aves* ou à *ves* en 2 mots que j'ay cru avoir expliqué ailleurs : car il y a ici dans le latin *præ omnibus*. Je crois qu'il faut *avant*. Mais ce qui me brouille encore, ce sont les deux *aves* qui sont au bas de cette page. » Les deux *aves* dont il parle sont (f. 142 v. du ms. de Paris) : « Li fiance est vaisseas *a ues* la misericorde, et li pacience *a ues* la justise. » En latin : « *Fiducia capax misericordiæ, patientia vero justitiæ.* » La véritable étymologie du mot *ues* (*opus*) résout cette difficulté. Il y a partout le même mot. « *A ues* »

équivalent à *pro*. C'est en effet *pro omnibus* et non *præ omnibus* qu'il faut lire dans le texte latin de la première phrase. Le contexte l'indique nettement.

Depuis 1736, date du manuscrit de Périgueux, plusieurs des sermons français de saint Bernard ont été publiés, d'après le manuscrit de Paris, par Le Roux de Lincy, à la suite des *Quatre livres des rois*, dans un volume des *Documents inédits*. Mais j'ai pu constater que cette publication était bien inférieure à notre copie. Pour un seul sermon, le premier, j'indiquerai, entre beaucoup d'autres, les fautes suivantes : « L'Avent *cuy nous* est asseis renommez... » Lire : « L'Avent, *cuy nous* (cujus nomen) est asseis renommez. » *Cuy* dans ce texte est toujours le cas régime du pronom relatif, et le pronom pluriel de la 1^{re} personne est *nos*, jamais *nous*. — « Vos a *cuy* Deus révèlet... celes choses ke révèleies sunt as saiges. » Lire : « ... Ke *receleies* sunt. » — Soiez entenduit cusenencousement *encor* celes choses... » Lire : « *entor* celes choses. » -- « Quareiz... ke cest soit ki vient... Tot a *primiers eswardez* ensemble l'apostle... » Lire : « Tot a *primier l'eswardez* ensemble l'apostole » — « *Ami*, lai la venjance. » Lire : « *A mi* lai la venjance. » — « Ke *presume* tu ? » Lire : « Ke *promes* tu ? » — « Quant nos eswardemes ki cil estoit *ki venjuet*. » Lire : « *Ki venivet*. » — Ailleurs, dans un autre sermon (p. 573) : « Om ne n'at ruevet mais ke la parole de vertuut. » Lire : « Om nen atruevet mais, etc. » Partout L. de Lincy imprime *ne n'* ou *ne'n* au lieu de *nen*, forme proclitique de *non*.

La question de savoir si les sermons ont d'abord été écrits en français ou en latin a été vivement débattue. Le Roux de Lincy (p. cxxxv de son introduction) a résumé les opinions émises sur ce point. Il me paraît évident que le texte primitif était latin, et que le texte français n'est qu'une traduction.

Enfin les dernières opinions qui aient été publiées sur le dialecte auquel appartiennent les sermons français sont celles de M. P. Meyer (*Romania*, VI, 40), qui les rattache au dialecte liégeois ou wallon, et de M. Bonnardot (*Romania*, VI, 269), qui les revendique pour le dialecte lorrain. Je me borne à donner ici cette indication, me proposant de traiter moi-même ulté-

rieurement toutes les questions relatives à la langue des sermons.

L. CLÉDAT.



L'ABBAYE DE CHANCELADE. (*Suite.*)

I .

FONDATION DE L'ABBAYE.

La tradition raconte que saint Hilaire venant combattre l'arianisme à Vésone fut arrêté dans une forêt, aux environs de la ville, par une bande de voleurs. Mais la bonté du saint les désarma. Ils renoncèrent à leurs brigandages, et se vouèrent à la vie religieuse sous la conduite de saint Just, ami et compagnon d'Hilaire (1).

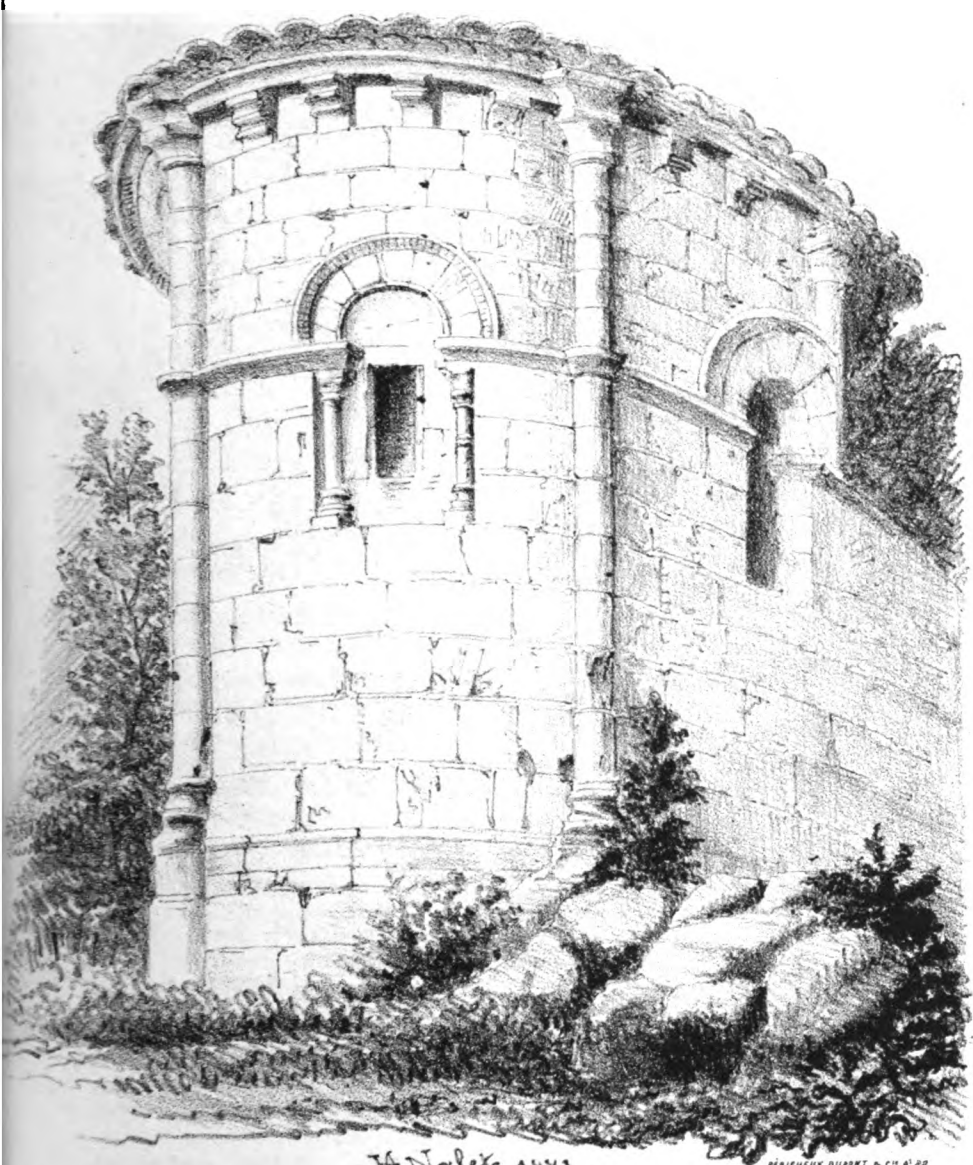
Ce fait, que virent se renouveler plus d'une fois les vieilles forêts de la Gaule (2), laissa dans la mémoire populaire des traces profondes. Le souvenir n'en était pas éteint et la vénération publique s'attachait encore au site sauvage marqué par le séjour du grand évêque, quand un moine étranger vint s'y fixer aux premières années du douzième siècle. Ce moine, que les persécutions de Gérard d'Angoulême forçaient à s'expatrier, avait longtemps gouverné l'abbaye de Cellefrouin (3); il se nommait Foucault et devait être le premier des fondateurs de Chancelade.

Bientôt, en effet, attirés par l'exemple du pieux solitaire, et aussi par ce besoin de vie plus parfaite qui agitait alors les

(1) Bibl. nat. Fonds Périgord, tome II. Extrait d'un manuscrit de l'abbaye St-Hilaire de Poitiers.

(2) V. Act. S. S. O S B. Vit. S. Sequani. — Vit. S. Launomari, Orderic Vital, t. VI.

(3) Abbaye de l'ordre de St-Augustin au diocèse d'Angoulême. « Antequam fratribus illis se copulasset, erat abbas de Cella-Fruini. » Chart. Cancell.



H. Nallet 1881.

PÉRIEUX, D'APRÈS M. C. A. 88

CHEVET DE LA CHAPELLE S^t JEAN

à CHANCELADE (XII^e Siècle)



âmes religieuses, plusieurs ecclésiastiques, plusieurs hommes du monde se joignirent à lui et menèrent sous sa direction la vie érémitique (1). Le travail et la prière remplissaient leurs journées ; leur nourriture était grossière ; des cellules faites de branches d'arbres et les grottes des environs leur servaient d'abri.

Après avoir ainsi vécu plusieurs années sans autre règle que l'amour de Dieu, sans autre lien que celui de la charité, ils se réunirent en communauté et demandèrent un abbé à Guillaume d'Auberoche (2). L'évêque nomma Gérard de Montlava et le bénit en 1128 dans leur petit oratoire « basti de terre et de bois (3). »

A côté de ce modeste oratoire « étoit une fontaine close de grilles de fer, appelée *fons Cancellatus*. » Delà, le nom de *Cancellata*, Chancelade, donné à l'abbaye qui allait s'élever.

Les religieux, au nombre de dix, commencèrent à bâtir au mois de juin 1129. « Ils étaient tous remplis de joie, dit le cartulaire et pleins de confiance en la vertu et le secours de Dieu (4). » En ces temps de foi ardente, la construction d'un

(1) « Nec in ejus (Folcandi) tempore canonicalis ordo Cancellatæ fuit, sed more heremitarum vivebant. » *Gallia christ.*, tome II, fol. 493. Instrum.

(2) Guillaume d'Auberoche était archidiacre de Périgueux lorsqu'il fut élu évêque. Il contribua par ses libéralités à l'établissement non seulement de Chancelade, mais encore des abbayes de Cluny, de la Grande-Sauve, d'Uzerche, de Saint-Cybar d'Angoulême et de Cadouin.

(3) Jean Dupuy, *Estat de l'Eglise du Périgord*, tome II, 33.

(4) « In nomine summæ et individue sanctæ Trinitatis, Patris et Filii, et Spiritûs Sancti, et in honore B. et Gloriosæ semper Virginis Mariæ, genitricis Dei et Domini nostri Jesu-Christi, et in honore S. Mariæ Magdalensæ, atque omnium Sanctorum, bonæ memoriæ Geraldus de Monte-Lauduno, venerabilis et primus abbas de Cancellatâ, et frater Gerardus Bernardi, sacerdos primus ejusdem loci prior, et frater Helias sacerdos, et frater Geraldus del Chauze, et frater Petrus de Clusello sacerdos, et frater Folcherius Archauz sacerdos, et frater Gerardus Ranulphi sacerdos, et frater Elias Laoudrier laicus, et frater Gerardus Guiberti laicus, et frater Guillelmus de Mallesec dignus memoriâ laicus, monasterium de Cancellatâ divinâ virtute et auxilio roborati ædificare cæperunt, atque in festivitate sanctorum apostolorum Petri et Pauli, magno gaudio spirituali repleti, primos lapides in fundamento hujus ædificii, in Deo omnium bonorum dispensatore firmiter specantes posuerunt, anno ab Incarnatione Domini M.C.XXIX, Indictione VII. » — *Ex Chart. Cancell.*

monastère était relativement chose facile. Les premiers, religieux et frères convers mettaient la main à l'œuvre. Ils se faisaient architectes et maçons. De nombreux auxiliaires ne tardaient pas à arriver. En prenant part à ces travaux, les ouvriers croyaient racheter leurs fautes et mériter le ciel. La société entière partageait cette croyance. Chacun voulait être un des « logeurs du bon Dieu ».

L'abbaye de Chancelade fut donc rapidement construite. Moins de quatre ans après la pose de la première pierre, elle était achevée. Les moines en prenaient possession et embrassaient solennellement la règle de saint Augustin.

Au centre des constructions et les dominant toutes s'élevait l'église abbatiale. Elle était en forme de croix latine et parfaitement orientée. Le style était celui de l'époque, un mélange où le roman dominait et où l'ogive n'apparaissait encore que timidement. La façade, bien que mutilée, permet de juger de l'édifice depuis longtemps détruit et de son genre d'ornementation. Elle est divisée en deux ordres séparés par un bandeau horizontal et supportés par des modillons. Au centre du premier s'ouvre la grande porte. Elle est à triple voussure romane en retrait l'une sur l'autre. Chaque voussure, entremêlée de tores en échiquier, repose sur deux colonnes. Le second étage est rempli par quatre fausses arcades en plein cintre avec archivoltte décorée d'un ornement en denticules et en pointes de diamant. De magnifiques colonnes curieusement fouillées flanquaient la façade à droite et à gauche et achevaient de l'orner. L'édifice, bien que d'un caractère sévère et un peu roide, ne manquait ni de beauté, ni de grandeur.

Non loin de l'église abbatiale et à l'une des extrémités des murs d'enceinte, les religieux bâtirent une chapelle qui devint paroissiale. Cette chapelle, plus heureuse que sa sœur aînée, est encore debout. Elle est à pignon triangulaire et à abside ronde. Elle n'a qu'une nef voûtée en berceau ogival. Son portail, en plein-cintre, ouvert entre deux contreforts plats, est orné de colonnes tournées avec renflements et rainures horizontales. Le mot PAX est gravé sur les claveaux de l'archivolte principale. Au-dessus un cordon à consoles sert

d'appui à une fenêtre cintrée cantonnée de colonnettes; le sommet du fronton est occupé par un *oculus*. Deux contreforts plats divisent les murs latéraux de la nef, que couronne un entablement à modillons. Enfin, l'abside, arrondie est éclairée par trois fenêtres pareilles à celles du portail et séparées par deux colonnes engagées qui vont du sol à la corniche supérieure. Du côté sud, près du chœur, une petite porte cintrée s'ouvre dans le mur de la nef, qui ne recevait le jour que par la baie du portail et celle de l'abside.

On l'a dit avec raison : « Quelles que soient l'exiguité de son plan et la sobriété de son ornementation, cette petite église n'en est pas moins, par la perfection de son appareil et l'harmonie de ses lignes, un charmant spécimen de l'art roman (1) ».

Cette chapelle, consacrée le 4 des ides d'octobre par Raymond de Mareuil, fut dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Front, tandis que l'église abbatiale fut placée sous le double patronage de la Vierge (2) et de sainte Madeleine.

Comme tous les monastères d'alors, l'abbaye réunissait dans son enceinte les choses indispensables à la vie : de l'eau, un jardin, un moulin, des ateliers. Une fontaine jaillissait abondante et fraîche, dans la cour intérieure. Une petite rivière aux eaux poissonneuses faisait tourner ses meules et la mettait à l'abri d'un coup de main. Une double rangée de collines la protégeait également contre les froids du nord et les ardeurs du midi. De tous côtés, c'était la solitude. Avec son horizon qui ne s'ouvre que sur le ciel et son

(1) Congrès archéologique de Périgueux de 1859 : *Excursion à Chancelade*.

Nous devons à l'obligeance de M. Nalel, architecte, de pouvoir placer sous les yeux du lecteur une vue aussi exacte qu'artistique de ce gracieux monument.

(2) Le culte de la Vierge fut toujours particulièrement en honneur à Chancelade. Chaque vendredi après complies, un cierge de cire blanche était allumé devant son autel et brûlait jusqu'au samedi. Les cinquante deux cierges étaient à la charge du chapelain de St-Vincent. Lui-même devait les porter à l'abbaye le jour de la Saint-Georges, sous peine d'anathème. Il y avait aussi anathème contre le sacristain, s'il négligeait de les allumer aux heures et jours marqués. L'abbé Eienne, qui institua cet usage au commencement du XII^e siècle, ordonna également de célébrer chaque année « la fête de l'Immaculée-Conception. » Chart. fol. 174.

silence que rien ne vient troubler, Chancelade est par excellence un site monastique. En le choisissant, les disciples de Gérard de Montlava montrent une fois de plus combien les moines avaient le sentiment profond des beautés du monde extérieur. La nature était pour eux le temple du Créateur. C'était comme un livre toujours ouvert où leur pieuse imagination retrouvait les traces de Dieu et y puisait des leçons qu' « aucun maître n'enseignera jamais (1) ».

Bâtie sur un terrain appartenant aux évêques de Périgueux, l'abbaye fut de leur part l'objet de libéralités nombreuses. Le cloître n'était pas encore achevé que Guillaume d'Auberoche subvenait aux besoins des religieux et leur donnait les églises de Born et de Beaumont. Guillaume de Nanclars leur concéda plusieurs bénéfices, entre autres les églises de Saint-Sulpice et de Sainte-Innocence. Sur la fin de sa vie, si diversement agitée, le vénérable prélat aimait à se retirer dans la solitude de Chancelade. Geoffroi de Caude (2) « unit à l'abbaye le lieu de Merlande, avec toutes ses dépendances (3) »;

(1) « Aliquid amplius inventies in sylvis quam in libris. Ligna et lapides docerunt te quod a magistris audire non possis. » S. Bernard, *Epist.* CVI.

(2) Ce fut du temps de cet évêque que les Templiers obtinrent l'église St-Maurice d'Andrivaud, située à deux kilomètres de Chancelade : « Sedente vero Gaufrido de Caude Petrag. episcopo venerunt ad pagum petragoricum milites templi quibus idem Gaufridus epus dedit ecclesiam Sancti-Mauritii de Andrivalle. Hæc autem ecclesia fuerat olim monasterium monachorum quæ ex dicto monasterio propter suam irreligiositatem expulsæ fuerant. » *Ann. Petrag. mss.*

L'église d'Andrivaud, qui, par son architecture et par les souvenirs qu'elle perpétuait, méritait d'être restaurée et conservée comme monument historique, est aujourd'hui entièrement détruite.

(3) « Locum de Merlandiâ cum omnibus suis appendiciis abbatie de Cancellatâ integre adjunxit. »

Elie Audoin, second abbé de Chancelade, fit bâtir une église en ce lieu désert. L'église solennellement bénite, entourée d'un cimetière, semblait devoir appeler et fixer une population nombreuse. Il n'en fut rien. Le succès ne répondit pas aux espérances, et Merlande, après sept ou huit siècles, n'est encore qu'une solitude entourée de landes et de bruyères.

L'église, bien qu'à demi ruinée, est sans contredit une des plus curieuses et des plus remarquables du Périgord. Sa forme est un parallélogramme rectangle; seulement le sanctuaire est un peu plus étroit que la nef. Son étendue, du seuil de la porte à l'extrémité de l'hémicycle, est de 23 mètres; et sa largeur, de 6 mètres 50 centimètres.

Raymond de Mareuil, l'église de Marniac, de St-Vincent-sur-l'Isle et de St-Martial-d'Artensec. « Et pour que cette concession et donation, disait le généreux évêque, soit plus stable et plus certaine, nous avons muni de notre sceau la charte où elle est contenue. Si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, soit ecclésiastique, soit laïque, tentait de contrevenir à cette donation et refusait de se soumettre au second ou au troisième monitoire, qu'il soit puni par le ciel et privé du corps et du sang du Seigneur (1) ».

Mais le plus signalé bienfait que les religieux reçurent de Raymond fut un morceau de la vraie croix qu'il avait lui-

tres. Deux travées de voûtes, séparées par un arc-doubleau, reposant sur deux colonnes, composent la nef et le chœur. Un mur très épais sépare le chœur du sanctuaire ; il est percé d'une arcade étroite, supportée par deux grosses colonnes dont les chapiteaux sont d'un style très remarquable. On y voit des lions, des tigres entrelacés luttant ensemble et se déchirant ; leur pose est ingénieuse, et le sculpteur a su donner à ces animaux une expression si vraie, qu'on est frappé de leur attitude menaçante et de leur air farouche. Treize arcades feintes, reposant sur des colonnes en relief, décorent le sanctuaire, dont la voûte est cylindrique. Ces colonnes sont formées d'une seule pièce et ornées de petits filets symétriquement placés de distance en distance. Les bases simples débordent de peu le nu du fût, et les chapiteaux, d'un galbe charmant, sont sculptés d'une manière fort savante. Quelques-uns représentent des animaux fantastiques, d'autres sont couverts de torsades, d'entrelacs imités probablement des étoffes et des ivoires byzantins alors fort communs en Aquitaine. Quelques boiseries, qui ne sont pas sans mérite, ornent deux autels appliqués contre le mur qui sépare le chœur du sanctuaire. Le baptistère est digne aussi de fixer l'attention par son ancienneté et les sculptures qui le décorent.

L'église de Merlande est située sur le territoire de La Chapelle-Gonaguet, à douze kilomètres de Périgueux. Elle a été étudiée et savamment décrite par MM. Audierne et Charles Durand et fait partie des monuments historiques de la Dordogne.

(1) « Et, ut hæc nostra donatio et concessio firmior et certior habeatur hanc cartam sigillo nostræ auctoritatis subtermunivimus. Si vero, quod absit, aliqua ecclesiastica sæcularisve persona contra hanc nostram donationem et concessionem venire temptaverit, secundo vel tertio commonito nisi respuerit et ad satisfactionem venerit divinæ ultioni subjaceat et a liminibus sanctæ matris ecclesiæ coerceatur et a sacratissimo corpore et sanguine Domini aliena fiat. »

D'après Leydet, l'original de cette charte de donation, du 27 février 1148, scellé du sceau de Raymond, était conservé autrefois dans les archives de Chancelade.

même reçu du patriarche de Jérusalem (1). Ils obtinrent aussi plusieurs bénéfices de Jean d'Asside, de Pierre de Mimet (2) et de leurs successeurs. D'autres évêques, surtout ceux de Saintes, d'Angoulême, d'Agen, de Rodez, de Bazas, et les archevêques de Bordeaux, leur firent également de nombreuses et importantes largesses (3).

Les seigneurs des environs rivalisèrent de libéralité avec les évêques. Les Talleyrand, les Hautefort, les Calvimont, les Taillefer, les Saint-Astier, les Fayolle, les Chabans, les Bourdeille, les vicomtes de Ribérac et de Limoges se montrèrent particulièrement généreux (4). Quelques-uns de leurs actes de

(1) « L'inscription ancienne gravée sur une petite lame d'argent, attachée sur la croix qui sert de reliquaire, dict ainsi : HÆ SUNT RELIQUIÆ QUAS MISIT FULCHERIUS PATRIARCHA HIEROSOLIMITANUS REYMONDO PETRACHORICENSIS EPISCOPO. » (Dupuy, tome II, 47.) — Raymond, appelé à l'archevêché de Bordeaux, quitta avec regret le siège de Périgueux. Ayant fait en 1159 un voyage en Périgord, il se rendit à Chancelade, où il bénit l'autel de la chapelle de l'infirmerie le 3 du mois d'avril.

(2) « Johannes Pictavicensis... locum de Lateira domno Heliæ abbati et fratribus de Cancellata dedit atque concessit ; et loco qui Saccus dicitur, primam missam cantavit.

» Petrus Mimet locum de Cancellata valde dilexit et augmentavit... locumque de Cantemerle ; et locum de Faia et locum de Cabrefleco et locum de Guarno domno Geraldo abbati et fratribus de Cancellatâ dedit... »

Le cartulaire ajoute qu'au mois de juin 1178 Pierre de Mimet consacra à Chancelade un autel dédié à saint Thomas de Cantorbéry. Chose digne de remarque, il y avait à peine sept ans que le courageux archevêque avait subi le martyre : et déjà son culte était introduit et répandu en Périgord. Aussi bien, dès lors, remarque le Père Dupuy, « les Anglois, estans maîtres de ceste province, l'honnoient grandement. » Leydet assure dans une de ses notes que les religieux de Chancelade, pour témoigner de leur particulière vénération à l'égard du saint martyr, « entretenoient perpétuellement une lampe devant son autel ».

(3) « Petrus episc. Ruthenensis Petrum Umberti cupientem sub regulâ B. Augustino constitutâ regulariter vivere, Eliæ abbati Cancellata transmittit eique dona omnia præfati Umberti confirmat... Idem episcopus consilio et voluntate totius ecclesiæ Ruthenensis conventus donat ecclesiæ de Cancellatâ in perpetuum ecclesiam de Padillac cum decimis et pertinentiis suis, in cujus parochia locus qui Alsona dicitur pertinet ad fratres de Cancellatâ... Ademarum Santonensis episc. dedit tertiam partem salinæ, quæ vocatur Marnal, quam de proprio suo emit. Hujus donationis testes sunt Bertrandus Burdigalensis archiep. S. Sedis apostolicæ legatus, etc., Anno 1179. Helias Aginensis episc. in remissionem peccatorum suorum dat ecclesiæ de Cancellatâ ecclesiam sancti Felicis sitam juxta rivulum de Seinal ».

(4) De Courcelles, *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*, etc., Paris, 1822-1833, in-4°.

donation existent encore; il n'est rien de touchant comme les préambules. Les transcrire serait rappeler les sentiments les plus nobles, les émotions les plus pures qui puissent remuer le cœur de l'homme. Les uns donnent pour obtenir merci de leurs fautes et contribuer au salut de ceux qu'ils avaient aimés; les autres pour se rendre Dieu favorable avant d'aller guerroyer ou descendre dans le champ clos; ceux-ci pour avoir part aux prières et mérites des religieux; ceux-là pour être ensevelis dans leur église (1). Pierre de Jarnac, le fils peut-être, le parent à coup sûr de l'artiste qui sculpta le tombeau de Jean d'Asside (2), octroya aux Chanceladais, avec toutes ses dépendances, l'hôpital du Toulon, leur demandant en retour d'intercéder pour sa femme qui y reposait. Hélié de La Roque, parlant pour un lointain voyage, pour la croisade peut-être, leur confie son petit enfant, et, pour reconnaître leurs bons offices, leur fit donation d'une partie de ses biens (3). Relevé d'une maladie dangereuse et voulant rendre grâce à Dieu de sa guérison, Hélié, comte de Périgord, leur concéda une de ses plus vastes forêts (4).

(1) « Dedit pro suâ poenitentia et pro animâ sui patris...

» Pro remedio animarum suorum et pro animâ matris suæ...

» Fratres de Cancellata concesserunt eis partem in orationibus, et sacrificiis et elemosinis et in omnibus spiritualibus beneficiis...

» Anniversarium semel in anno tanquam pro canonico solemniter celebraretur... etc..., etc... » Ex chartul. passim.

(2) Dans le cartulaire de Chancelade, nous lisons, en effet, « ... *Petrus de Jarnac, petracorensis, dedit illud hospitale quod edificaverat in proprio solo.* » Ce texte nous paraît réduire à néant l'opinion émise par M. Wlgrin de Taillifer que Pierre de Jarnac était originaire du Poitou. Le tombeau de Jean d'Asside, dont les jolies sculptures excitent l'admiration des archéologues et qui a été dessiné par Willemin dans ses *Monuments français*, existe encore dans l'église de la Cité. On y lit cette inscription que le P. Dupuy ne mentionne pas : CONSTANTIN : DE : IARNAC FE IT : HOC : OP.

(3) Chart. fol. 86.

(4) « Dedi et concessi nemus quod dicitur *Herbosa*, pleno jure habendum et perpetuo possidendum, quod nemus est secus viam quæ à Petragoris dirigitur versus rapellam d'Agonaguet, cinxit ex una parte et claudit cum nemore quod dicitur *Villanora.* » CARTUL., etc... fol. 61. Quelques années après cette donation, Hélié se croisa pour la Terre-Sainte et mourut en y arrivant, en 1205.

Le don était d'ordinaire l'expression de la reconnaissance. Il était quelquefois aussi le témoignage d'un remords, d'un repentir éclatant : « Sachent tous présents et à venir que Bertrand de St-Astier qui, ainsi que son père, avait fait grand dommage à l'abbaye de Chancelade, en est aujourd'hui profondément marri, et que, reconnaissant ses torts, il est venu demander pardon pour toutes ces injustices tant paternelles que personnelles, s'offrant de les réparer et au-delà ; ce que voyant, l'abbé et les religieux lui ont généreusement pardonné (1) ».

Chacune de ces donations était entourée d'un religieux et imposant appareil. Il y avait des formules consacrées. On donnait, mais ce n'était point seulement aux religieux ; avant tout, c'était à Dieu (2). Dans l'esprit de ces généreux chrétiens, le don était un acte de foi auquel ils prenaient soin d'associer leur famille entière (3). Aussi bien il y avait tout un cérémonial en usage. Celui qui voulait faire quelques largesses à l'abbaye y venait au jour marqué, le plus souvent un jour de grande fête (4). Il était reçu par l'abbé à la porte du monastère et introduit avec ses parents et témoins au chapitre. Là, on dressait la charte de donation. Donateur et donataires la signaient et y apposaient leur sceau. Cela fait, on se donnait l'accolade fraternelle en signe de perpétuelle amitié ; puis on allait à la fontaine pour s'y laver les mains. Après ces ablutions, dont le symbolisme peut être diversement interprété, on se rendait à l'église, où le donateur

(1) *Notum sit omnibus præsentibus et futuris quod Bertrandus de Sancto-Asterio multa fecerat mala et Arnaldus pater ejus ecclesiæ Cancellatæ, qui profunde humiliatus et pœnitens pacem et indulgentiam de illatis malis omnibus eccl. nominatæ tam à se quam a patre suo piis ab abbate precibus postulavit. Cujus humiliatione D. abbas motus et ad misericordiam excitatus generali conventus consilio injuriam omnimodum condonavit.* » Ex. chart. ext. Leydet.

(2) « ... Dedit Deo, sanctæ Mariæ et fratribus de Cancellatâ... — Dones à Dei et à la maion de Chancelladâ... » Ex. chart., fol. 43.

(3) « Geraldus miles d'Agonar, Salomona uxor ejus, et filii eorum dederunt Deo... » Id. *Ibid.*

(4) « Hoc donum fuit factum in capitulo in die Ramis-palmarum... » Chart., folio 61.

montait à l'autel et jurait, la main sur l'Evangile, de rester fidèle éternellement à l'acte qu'il venait d'accomplir (1).

Ce ne furent pas seulement les grands et les hommes d'église qui contribuèrent à la dotation de l'abbaye. Nombre de bourgeois de la Cité et du Puy-Saint-Front y aidèrent aussi (2). De pauvres serfs, d'humbles femmes y prirent également part (3). On enregistrait avec soin leur obole à côté des largesses seigneuriales, et leurs noms modestes étaient confondus avec les plus illustres au jour de prières pour les trépassés.

Une générosité si spontanée, si universelle, montre ce qu'était la fondation d'une abbaye dans l'esprit de nos pères. C'était pour eux un événement considérable et qui les intéressait à l'égal de la construction d'une cathédrale, de l'établissement d'une commune, d'une victoire remportée sur les Sarrazins. La prédominance des intérêts spirituels sur les intérêts matériels n'était pas pour eux une chimère. Le salut de l'âme les préoccupait et la perfection chrétienne quand ils en rencontraient le spectacle, excitait leur plus vive admiration. Ils croyaient à l'ordre surnaturel et divin. Mieux encore, ils l'aimaient ; et c'est là précisément ce qui les attachait au moine, l'homme de la prière et de la pénitence. Sa présence leur était chère ; elle devenait pour eux, tout à la fois, un salubre enseignement et une protection religieuse. A son école, ils apprenaient à se diriger en vrais chrétiens vers le terme de la vie ; à l'abri de ses expiations, ils désarmaient la colère du ciel. A leurs yeux, le « moustier » était l'institution populaire par excellence. C'était la maison où l'on priait, la maison où l'on donnait. Leur foi ne se trom-

(1) « Hæc omnia dona fecerunt in capitulo de Cancellatâ, et ut in futuris generationibus firmiter tenerentur abbatem Hcliam et omnes fratres osculati sunt, et ablutis ad fontem manibus, super altare apostolorum Petri et Pauli juramento firmaverunt. » Ex. chart., fol. 189.

(2) Chart. passim : Notes et ext. Leydet, Prunis.

(3) « Bertranda dedit lanam. . et bladum ad faciendas hostias, » fol. 35.

pait pas (1), l'histoire est là pour le dire. Si les moines s'écartèrent des austérités de la règle à certaines époques de décadence, ils manquèrent rarement aux devoirs de la prière et furent fidèles jusqu'à la fin à celui de l'aumône

II

CHANCELADE DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE.

Cent cinquante ans après sa fondation, l'abbaye de Chancelade était encore dans toute la ferveur des premiers jours. Ses richesses s'étaient accrues. Elle avait pris successivement possession de la vallée, des champs, des bois, des pâturages environnants. Le sol qui l'entourait avait été défriché et la forêt inculte, dont les vastes profondeurs n'avaient jamais retenti des coups de la hache, était sillonnée par la charrue et se couvrait chaque année de moissons. Avec la fortune son influence avait grandi. Protégée d'abord par les évêques de Périgueux, elle s'était peu à peu soustraite à leur juridiction, et « sous le devoir ou redevance d'un marbotin d'or de la valeur de trente sols », elle ne dépendait plus que du Saint-Siège qui, par maintes bulles, avait confirmé ses privilèges et défendu ses immunités (2). Ses abbés comptaient

(1) Dès le mois d'avril 1159, il avait été solennellement décidé, en présence et du consentement de l'évêque Raymond, de l'abbé et des religieux, que tous les jours, à perpétuité, hormis le vendredi-saint, il serait célébré, à Chancelade, une messe pour le repos de l'âme des bienfaiteurs défunts. — Cart., fol. 3.

(2) Par une bulle datée des ides de mars 1257, le pape Alexandre IV avait pris l'abbaye sous sa protection immédiate : « Et nostrâ protectione suscepimus » ; sanctionné ses prérogatives : « Omnes liberalitates et immunitates a prædecessoribus nostris Romanis pontificibus ecclesiæ vestræ concessas necnon liberalitates et exemptiones sæcularium exactionum a regibus et principibus vel aliis fidelibus rationabiliter vobis indultas autoritate apostolicâ confirmamus et præsentis scripti privilegio communivimus » ; et menacé des peines canoniques les plus sévères quiconque chercherait à lui nuire : « præfatam ecclesiam temere perturbare, aut ejus possessiones auferre vel retinere, minuere seu quibuslibet taxationibus fatigare. » Déjà l'an 1175 Alexandre III avait donné une bulle semblable à Elie Audouin ; cette bulle, perdue depuis longtemps, est visée dans un arrêt du Parlement de Bordeaux du 20 mai 1561, entre Jean de La Garde, prieur de St-Martial d'Artenset, et le syndic de Vauclaire.

parmi les personnages les plus importants de la province (1). Représentants officiels des papes en Périgord (2), leur rôle était considérable. On recourait à leur lumière. On sollicitait leur intervention, et plusieurs fois les comtes et les grands seigneurs les prirent pour arbitres, ou pour tuteurs de leurs enfants (3).

Les privilèges de la communauté étaient considérables. Elle jouissait des droits d'asile, de sauvegarde et de franchise : quiconque étant poursuivi parvenait à se réfugier dans son enceinte était inviolable (4). La plupart des bénéfices placés sous sa dépendance jouissaient des mêmes prérogatives. Les religieux, quoique très nombreux et bien qu'appartenant aux classes les plus humbles comme les plus élevées de la société, étaient unis par les liens les plus étroits de la charité chrétienne. En embrassant la vie claustrale, les fils de grandes familles sacrifiaient leurs titres et leur rang : ils se faisaient les égaux, les serviteurs des plus petits. « Guillaume, seigneur de Bourdeille, est-il dit dans le Cartulaire, qui a donné ses

(1) Un abbé de Chancelade, Etienne d'Auriac, figure parmi les principaux dignitaires ecclésiastiques qui apposèrent leur sceau à la requête que Raminulfe, évêque de Périgueux, et son clergé adressèrent au Roi saint Louis pour les prier de leur envoyer un bon sénéchal. Ce document, de la plus haute importance pour notre histoire, est conservé aux Archives nationales, Trésor des Chartes, n° 6810. Il y est dit, entre autres choses dignes de remarque, que l'évêché de Périgueux était regardé comme le verger de la France : « propter amenitatem locorum et abundantiam fructuum et aquarum dulcedinem, idem episcopatus regis Franciæ viridarium vocabatur ».

Le sceau d'Etienne d'Auriac a été publié dans la *Sigillographie du Périgord* par notre savant confrère M. Philippe de Bosredon, qui le décrit ainsi : « Sceau ogival de 49^{mm} sur 36. Légende : SIGILL. ABBIS. MARIE. CANCELL...E. — Dessin : La Vierge assise avec l'enfant Jésus ».

(2) Arch. de l'Hôtel de ville de Périgueux, lettre du pape Innocent VI à l'abbé de Chancelade. (Voir encore la lettre de Benoît XII du 16 sept. 1340, etc...)

(3) Arnaud II, abbé de Chancelade, fut un des tuteurs d'Archambaud III, comte de Périgord. « Acte du 2 des ides d'octobre 1254 ». — Un abbé de Chancelade apposa son sceau à un accord passé au mois d'avril 1269 entre Archambaud, comte de Périgord, et le seigneur de Montanceix ; — enfin, Pierre de Vernode, abbé de Chancelade, fut un des exécuteurs du testament d'Esclarmozile de St-Astier... (Archives du château de Cahuzac.)

(4) « Et si forte aliquis captivus ad eundem locum fugerit, non indè ab aliquo abstrudatur ».

biens à l'abbaye, s'y est retiré et y a pris l'habit de notre ordre après avoir promis d'obéir et de se conduire comme un vrai frère à l'égard de tous » (1). En ces temps de violences, d'oppression universelle, la liberté, partout ailleurs bannie, s'abritait dans le monastère et la dignité humaine y trouvait un refuge.

Ainsi, à nulle autre époque l'abbaye ne fut plus florissante ni plus digne de l'être. L'affaiblissement de la foi au *xiv^e* siècle amena la décadence.

L'abbaye, comme toutes celles d'alors, perdit peu à peu de son prestige. Son droit de haute, basse et moyenne justice fut contesté ; il lui fallut pour le défendre soutenir un long et onéreux procès (2). Les donations cessèrent ou devinrent très rares (3). Son caractère religieux ne put la défendre contre les convoitises qu'excitaient ses richesses. Elle fut dépouillée par les fils de ceux-là mêmes qui l'avaient enrichie.

En 1311, l'abbaye pouvait à peine se suffire (4). En 1330,

(1) « ... Habitum vitæ religionis accipiens obedientiam promisit et integram fraternitatem ».

(2) Guillaume de Mornai, sénéchal du Périgord et du Quercy, se prononça en faveur de l'abbaye dans l'assise qui fut tenue le mardi après la fête de Saint-Pierre-ès-Liens 1322. Le comte du Périgord et le procureur du roi appelèrent en vain de cette sentence ; ils furent l'un et l'autre condamnés aux dépens.

Les différentes pièces de ce procès intéressant à plus d'un titre se trouvent à la Bibl. nat., fonds Périg.

(3) Parmi les derniers bénéfices unis à l'abbaye, il faut citer l'église de Lisle. Cette union fut faite par Pierre de St-Astier, évêque de Périgueux, le 20 novembre 1240. Déjà en 1211 les seigneurs de Lisle, au nombre de dix, avaient fait don à Chancelade de certaines pleydures ou enclos pour y bâtir des maisons. La charte de donation fut souscrite par l'évêque Ranulfe de Lastours et Archambaud I^{er}. Elle est un monument précieux pour cette époque. Elle nous apprend, entr'autres faits curieux : 1^o Qu'il fut stipulé par les donateurs que le local cédé à Chancelade devait jouir à l'avenir du droit d'asile comme le monastère de Chancelade lui-même ; 2^o que la ville de Lisle avait déjà des coutumes ; 3^o enfin, que l'abbé de Chancelade, pour la faire entourer de murs, donna la somme de 1700 sols, ce qui, pour le temps, était considérable.

(4) Arch. du Vatican, Reg. Clem. V, anno vi, fol. 195 :

« Raymundus eps. Petragis diligiter attendens quod p. dicti monasterii facultates, erant adeo tenues et exiles quod ad convenientem communem sustentationem ac hospitalitatem servandam minime suppetebant... » Clément V, à qui cette lettre est adressée, avait visité l'abbaye et y avait couché « avec son train aux dépens de l'abbé », le samedi 17 octobre 1304. (V. Rabanis, *Clément V et Philippe le Bel*, p. 168.)

c'était pis encore (1). Elle n'avait pour tout revenu que douze livres tournois et se trouvait dans un tel état de gêne qu'elle se vit obligée de renoncer à certains bénéfices dont les charges étaient devenues trop lourdes avec le temps.

C'est ainsi qu'elle mit tout en œuvre pour rétrocéder l'église de Cubjac. Cette église lui venait de l'abbé de Moissac. Ce dernier, du consentement de ses religieux, lui en avait fait don le 8 des ides de septembre 1185, « sous la censive annuelle de vingt sols, monnaie d'Angoulême » (2). Une autre clause stipulait que l'abbé de Chancelade défrayerait l'abbé de Moissac et sa suite à chacun de ses voyages en Périgord.

Or, l'abbé de Moissac venait souvent à Périgueux, où les affaires de son importante abbaye le retenaient parfois des semaines entières. On juge ce que devait être la dépense de cet abbé grand seigneur et de sa nombreuse suite d'hommes et de chevaux (3). Pendant longtemps l'abbé de Chancelade paya et ne dit mot. Ne pouvant à la fin subvenir à frais pareils, il s'en plaignit au Pape : « Minces sont nos revenus, disait l'abbé dans sa requête, et fort grandes sont nos charges. Placés à peu de distance de Périgueux et sur un chemin très fréquenté, nous sommes assaillis par un grand nombre de voyageurs qui viennent nous demander le vivre et le couvert. Quant aux pauvres qui sollicitent chaque jour notre charité, on ne saurait les compter : c'est à notre porte comme un flux et reflux sans fin. Et pourtant, malgré l'exiguité de nos ressources, nous n'avons refusé l'hospitalité à personne ni discontinué un seul jour de faire libéralement l'aumône » (4).

L'évêque de Périgueux, pris pour arbitre, se prononça en faveur de l'abbaye. Le bénéfice lui resta, mais les charges furent allégées.

(1) Arch. Vat. « Cum proventus duoderim lib. tur. parvorum summam annuam non excedunt... »

(2) Doat., coll. 129, f. 42.

(3) Leydet mss. « .. Equorum ac sociorum multitudine copiosa... »

(4) Arch. du Vat... « Quamplurimum hospites... fere innumerabiles pauperes fluunt et refluunt ad monasterium in quo firma et ingens et assidua hospitalitas custodiitur, et indefessæ ac copiosissimæ eleemosinæ largiuntur ».

Là, comme ailleurs, les moines ne se bornaient pas à distribuer des secours aux

Peu de temps après, sur la recommandation de Jean XXII, Chancelade fut placée sous la protection du cardinal Hélié de Talleyrand (1).

Ce prélat était fils du comte de Périgord et de Brunis-sende de Foix. Elevé à l'école de St-Front, il devint successivement archidiacre de Périgueux, doyen de Richemond au diocèse d'York et évêque d'Auxerre. L'illustration de sa naissance et ses rares qualités l'appelèrent à la cour d'Avignon. Nommé cardinal, il remplit plusieurs missions importantes auprès des rois de France et d'Angleterre et prit une part active à tous les graves événements qui agitèrent l'Europe à cette époque. Chef des cardinaux français à la mort de Jean XXII, il dirigea trois conclaves et fit élire malgré les Italiens Benoît XII, Clément VI et Innocent VI. Il n'aurait tenu qu'à lui de ceindre la tiare ; mais il s'y refusa, aimant mieux, selon le mot de Pétrarque, son protégé et son ami, faire des papes que le devenir lui-même (2). Talleyrand, qui avait fondé le collège de Périgord à Toulouse, la chapelle St-Antoine dans l'église de St-Front, et doté si magnifiquement la Chartreuse de Vauclaire, ne pouvait oublier l'abbaye de Chancelade sa protégée. Il y avait alors vingt-deux chanoines dans le monastère. Par son testament du 25 octobre 1360, le cardinal ordonne « qu'il y en soit établi soixante en plus ».

« Si par hasard, poursuit le généreux testateur, les bâti-

pauvres ; ils leur faisaient surtout l'aumône du travail. Et pour fixer auprès d'eux ces mendiants nomades, ils leur affermaient certaines parties de leurs domaines au moyen d'une espèce de baux emphythéotiques nommés « convenientie » et qui, sans les dépouiller de la propriété, leur assurait un revenu certain. Ainsi naquirent plusieurs villages de Chancelade et des paroisses circonvoisines.

(1) Lebœuf, dans ses mémoires sur l'histoire d'Auxerre, et le *Gallia Christiana* ont prétendu que Talleyrand avait été abbé de Chancelade. Cette allégation n'a rien de fondé. Comme l'ont démontré Prunis et Leydet, le cardinal ne fut pour l'abbaye qu'« un illustre protecteur ».

(2) Selon Brovius, après la mort de Jean XXII, les cardinaux étant en la ville d'Avignon élurent à l'unanimité le cardinal de Périgord pour pape, à la condition qu'il promettrait de ne point rétablir le Saint-Siège en France. Talleyrand n'ayant point voulu souscrire à cette condition, on procéda à une nouvelle élection. — Brovius cité par Dom Viole, *Vie de St-Germain*, 24.

ments ne suffisaient pas à loger ces soixante nouveaux chanoines, que l'abbé et la communauté en construisent ou en fassent construire de semblables à ceux déjà occupés. Nous voulons en outre que de nos biens soient acquises des rentes suffisantes pour fournir trente florins à chaque nouveau chanoine pour leur nourriture, leurs vêtements et leurs autres besoins, tout comme cela se pratique pour chaque chanoine déjà existant, de sorte que chacun d'eux ait cinq florins pour ses vêtements, quoique les anciens reçoivent une somme moindre ; que l'abbé et la communauté se chargent pour l'établissement des dits chanoines de leur donner une garde-robe de la valeur des dits cinq florins, et qu'ils soient obligés de pourvoir à leurs divers besoins, tout comme ils pourvoient aux besoins des autres ».

Le cardinal, en terminant, constituait « l'abbé et les religieux de Chancelade ses héritiers universels » et leur léguaît la plus grande partie de ses biens.

Malheureusement ces dispositions généreuses ne furent exécutées qu'en partie. Elles ne purent, dès lors, améliorer que fort peu le triste état de l'abbaye. Cet état devait s'aggraver encore avec les Anglais. Maîtres du pays, ils s'emparèrent de Chancelade, en chassèrent les religieux et les remplacèrent par une garnison. Ainsi transformée en place de guerre, l'abbaye devint, pour Périgueux, le foyer de périls quotidiens, d'alarmes incessantes. Sur ces entrefaites, Duguesclin, revenant d'Espagne, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, s'arrêta à Périgueux. Sa réputation l'y avait précédé. Aussi fut-il traité « moult noblement » par le comte. Le lendemain de son arrivée, comme « il s'esbattoit sur le haut donjon » du château de Rolphies (1), il aperçut dans le lointain Chancelade et sur le clocher, — poursuit le naïf chroniqueur que nous ne faisons qu'abrégér, — une bannière au milieu de laquelle « étoit un léopard d'or qui flamboyait. » « Hé ! Dieu !

(1) Cette tour « extraordinairement élevée » avait été bâtie sur les ruines de l'amphithéâtre de Vésone, dites *les arènes*, en 1158, par Boreon III, qui la défendit vigoureusement l'année suivante contre Henri II, roi d'Angleterre.

se dit Bertrand, qu'est-ce que je vois là ? Avez-vous donc les Anglais si près ? — Oui, repartit Talleyrand, et maudit soit qui les attira ! Ils sont là il y aura tôt un an, et je ne puis m'en rendre maître. On ne s'en rendra maître jamais, car la place est forte et la garnison décidée à ne pas se rendre. Elle l'a bien montré depuis longtemps. » Et quand Bertrand « l'entendit, moult fort il en fut affligé ». Puis il jura par saint Yves qu'il ne partirait pas avant d'avoir soupé dans l'abbaye et l'avoir rendue aux moines. Ayant donc appelé son héraut, il lui dit : Va-t'en autour de ces villages, tu y trouveras mes gens. Dis-leur à tous que je vais promptement assaillir l'abbaye et en mettre les Anglais dehors. Alors « bien haultement il fit sonner sa trompette ». Et chacun d'accourir, de s'armer, de se munir d'engins pour enfoncer portes et fenêtres.

Arrivé à Chancelade, Duguesclin s'approcha des barrières « et fort longuement parlementa », tout comme un vrai héros d'Homère.

— « Capitaine, dit-il au chef anglais, rendez-nous sans délai votre fort, et nous y mettrons l'abbé et ses moines, qui sont à Périgieux affligés et dolents ».

— « Et, dit le capitaine, encore ne l'avez point. A qui dirois-je donc qu'il auroit été baillé » ?

— « Et, dit le fier Bertrand, au roi de Saint-Denis, car j'appartiens au roi, moi et toute ma troupe. Bertrand Duguesclin me nomme-t-on sans mentir ».

— « Et, dit le capitaine, que le Seigneur Dieu vous maudisse ! Vous avez plus de renom que homme qui vive. Mais pour cela vous n'aurez point l'abbaye. Si vous nous assaillez, bien fous serez ».

— « Capitaine, dit Bertrand, par les saints de Pavie ! Si je vous prends, je vous tue de ma main ».

Alors il « fit sonner sa trompette avec éclat ». Le signal est donné, l'assaut commence. Protégés par leurs targes, les assaillants lancent leurs traits, remplissent les fossés de terre et de fascines et dressent les échelles contre les murailles. « En avant ! crie Bertrand, mes nobles compagnons. A vous chevaux, or, argent, tasses, joyaux et bon vin sur lie ! Sus

à ces ribauds ; tous à mort ! Pour Dieu ! que pas un n'échappe ! » Ce disant, il s'élance sur l'échelle. A cette vue, Talleyrand se signe et dit : « Par la Vierge Marie ! quel homme ! Il n'a pas son égal en ce monde. Si pareil homme étoit roi de Jérusalem ou de Syrie, il soumettroit toute la gent païenne et la loi de Jésus-Christ en seroit exaltée. Dieu le conserve pour la France ! »

Olivier de Mauny, Jean et Alain de Beaumont et beaucoup d'autres encore montent à côté de Bertrand, ainsi que Talleyrand qui criait à haute voix : « Périgord, sire Dieu, aidez-nous aujourd'hui ! » Du haut des murs, les assiégés lancent sur les assaillants des barres de fer rougies au feu, de la chaux vive, d'énormes pièces de bois. « Oncques, remarque le vieil historien, on n'entendit parler d'un tel assaut. » Malgré cette résistance, l'abbaye fut emportée. Bertrand y pénétra avec les siens, et frappant le capitaine anglais avec une hache, il lui fendit la tête jusqu'aux dents (1) ».

Comme il l'avait dit, Bertrand, avec les siens, soupa aux dépens des Anglais et rendit l'abbaye aux religieux.

(1) « Bertran vlt abbale où grant forteresse a
» Et perçoit la bannière qui au clochier fu là.
» Dedens ot un liopart d'or fin qui flambia. »
Capitain, dit Bertran, rendez-nous l'abbale.
Si metterons laiens l'abbe et le couvent.
Qui sont en Pierregort coroucié et dolent.
.....
Et, dit li cappitains, encore ne l'avez mie.
A qui diroie donc quelle seroit baillie ?
.....
« Et, dit li bers Bertran au roy de S. Denie
Car voir je suis au roy et toute ma maisnie.
.....
« Et, dit le cappitains : Dame-Dieu vous maudie.
Plus avez de renom que homme qui ait vie... »
.....
Ausi fist Talerant, qui crioit à haut cri :
Pierregort ! Sire Dieux, aidiez-nous aujourd'hui... »
François montent amont, chascun crioit son cri ;

Le résultat de ce brillant fait d'armes ne fut pas de longue durée. Après le départ de leur vainqueur, les Anglais, un instant refoulés, se rapprochèrent, investirent de nouveau Périgueux (1) et reprirent Chancelade. L'abbaye redevint ce qu'elle avait été, une place de guerre. Protégés par ses murs, les Anglais recommencèrent leurs courses à travers le pays, « lesquelles, dit une ancienne chronique, y apportèrent un préjudice très considérable » (2). Ni récoltes, ni semailles ne pouvaient se faire dans la campagne pillée et battue par des soldats sans discipline. Les terres abandonnées, livrées à elles-mêmes ne produisaient plus que de l'herbe. « Nul n'osoit habiter sur les champs sinon es villes et places fortes » (3). La misère était partout. En ces années douloureuses, que firent les religieux ? Vinrent-ils chercher un abri à Périgueux ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'au rapport de Pierre des Mortiers, collecteur des décimes de Clément VII en Guyenne, l'abbaye vaqua plusieurs années (4) et eut grandement à souffrir de l'occupation anglaise.

Cette occupation se prolongea jusque vers le milieu du xv^e

Anglais gietent sur eulx et feroient ausi
Rouges barreaux de fer et vive chaux en mi
Et grans bois traversans et meint tonnel empli.
Ouques d'en tel assaut homme parler n' oy.
.
Lors Bertran entra ens et ses homnies o lui
. Et d'une hâche le cappitain féri ;
Desci jusques aus dens trestout le pourfendi.

(*Chroniques de Duguesclin*, par Cuvelier, tome II, p. 139)

(1) Arch. de l'hôtel de ville de Périgueux. Lettre de Charles le Sage : « Cum ipsa villa inimicis nostris undique diù et sit adhuc circumdata. »

(2) Manuscrits Lespine.

(3) Enquête du 21 juillet 1491. Fonds Périgord. — Il n'est pas rare de trouver dans les archives de cette lamentable époque des « actes de déguerpissement et d'abandon de terre » de la part de laboureurs qui déclarent ne pouvoir plus travailler « à cause des guerres ».

(4) Arch. Vatic. Reg. coll. anno 1392. *Journal de Pierre des Mortiers*.

« Me existente collectore vocaverunt abbatie de Castris et de Cancellatâ Petrag. dioc. et de spoliis nihil habui cum nihil possident ».

siècle. La mort de Jeanne d'Arc éveilla le sentiment national. Un souffle d'héroïsme passa sur la France : chacun courut aux armes. Battus par les bourgeois, traqués par les paysans, les Anglais se replièrent sur Saint-Astier. Mais l'expérience du passé ne l'avait prouvé que trop souvent : ils pouvaient revenir. Pour se prémunir contre tout danger de retour, les religieux de Chancelade se mirent sous la protection d'Arnaud de Bourdeille, lieutenant du Roi et sénéchal du Périgord.

Un procès-verbal du temps nous a conservé le souvenir de ce fait intéressant et du cérémonial curieux usité en ces circonstances (1).

Le 24 avril 1446, Jean Jaubert, abbé de Chancelade, vint avec ses religieux au pont de la Beauronne recevoir le sénéchal. Il le conduisit processionnellement à l'église et lui fit jurer, la main sur l'Evangile, de défendre l'abbaye. Après quoi il lui en remit les clefs et le « revêtit d'un capuchon et d'un surplis ». Pendant la messe solennellement chantée, Arnaud de Bourdeille fut placé entre l'abbé de Chancelade et l'abbé de Fontenelles (2). Il fut ensuite introduit dans le chapitre et dans le réfectoire « où il dina », et de là reconduit jusqu'au point où le cortège « était venu le prendre ».

(1) Mss. Lespine, t. XVI — Déjà, en 1202, Hélié de Bourdeille et Eblon son père avaient pris sous leur protection et sauvegarde les biens et les personnes des religieux de Chancelade, qui, en reconnaissance, associèrent à leurs prières et suffrages ces deux seigneurs et toute leur postérité. — Cart. fol. 181, et orig. en parch. aux arch. de Chancelade.

(2) L'abbé dont il est ici question était, d'après le *Gallia christiana*, André de Saligné, qui mourut au mois de décembre 1451.

L'abbaye de Fontenelles, située au diocèse de Luçon, était une fille de Chancelade. Elle avait été fondée au commencement du xiii^e siècle par Guillaume de Mauleon, seigneur de Talmond, et par sa femme Béatrice, dame de Macheoul. Jean de Melun, évêque de Poitiers, avait solennellement consacré l'église : « In nomine sanctæ Trinitatis et in honore B. Virginis et omnium sanctorum, Johannes de Melun, pictaviensis episcopus, consecravit majus altare ecclesiæ B. M. de Fontenellis ordinis de Cancellatâ et hoc factum fuit V Idus Martii quod est in vigiliâ B. Gregori papæ, an. Inc. Verbi. M.CC.XLVIII ».

L'abbé de Chancelade pouvait mettre six de ses religieux dans l'abbaye de Fontenelles, et l'abbé de Fontenelles était tenu d'assister chaque année au chapitre général de Chancelade.

Ce fut sans doute aussi dans le but de se ménager un protecteur puissant que les religieux, quelques années plus tard, élurent pour abbé Geoffroi de Pompadour, évêque de Périgueux.

Cette élection était, il est vrai, contraire à la loi commune de l'Eglise, mais le 20 mai 1478 le pape la ratifia dans l'intérêt de Chancelade et dispensa de la résidence le nouvel abbé (1).

Geoffroi, du reste, semblait justifier cette exception par ses rares talents. Il passait pour un des hommes les plus savants de son époque. Ce mérite, joint à une naissance illustre, lui valut des charges importantes. Il fut député aux Etats-Généraux de Tours, conseiller d'Etat sous Louis XI et Charles VIII, président de la Cour des Aides de Paris, en 1484, et de la Chambre des Comptes, en 1485. Compromis l'année suivante dans des intrigues de cour avec Georges d'Amboise, évêque de Montauban, et Philippe de Commines, le célèbre chroniqueur, il fut dépouillé de ses biens et jeté en prison. L'avènement de Louis XII lui rendit la liberté et augmenta son crédit : il fut plus puissant, plus influent que jamais. Le premier, dit-on, il prit le titre de grand-aumônier de France.

Aussi bien, comme le remarque Leydet, il est le seul abbé commendataire qu'il y ait eu à Chancelade. « Encore ne le regardait-on comme tel. Il y faisait toutes les fonctions d'un abbé régulier et y tenait par lui ou par son procureur le chapitre général tous les ans après les fêtes de Pâques ».

Transferé sur le siège du Puy, Geoffroi de Pompadour garda l'abbaye et la retint jusqu'à sa mort.

Il eut pour successeur deux Périgourdins dont la famille a joué un rôle, à diverses époques, dans les affaires de la province : Poncet et Antoine de Montardit (2). Ce dernier,

(1) Archiv. du Vatican, Reg. coll. Sixti IV.

(2) La maison de Montardit, ancienne famille noble du Périgord, possédait à Agonac le château de ce nom, que Frotaire, évêque de Périgueux, avait fait bâtir en 1180 pour résister aux Normands.

Pierre de Montardit, écuyer, seigneur de la Beylie, aidé de quelques catholiques reprit en 1561, avec le sieur Desfleux, la ville de Périgueux.

après avoir gouverné Chancelade pendant plus de trente ans, résigna son titre abbatial, qui fut donné à François de Brianson.

François, après avoir reçu ses bulles, prit possession de l'abbaye au mois d'octobre 1569 (1). Le Périgord, à cette époque, était profondément agité. Calmées un instant par le voyage de Charles IX, les haines entre catholiques et protestants s'étaient ravivées plus ardentes que jamais. Ce n'étaient partout qu'assassinats, qu'émeutes. Durant quatre longs mois, on avait tenu les Grands Jours à Périgueux, et c'est à peine si on avait pu connaître tous les procès, punir tous les coupables. Effrayés par tant de crimes, les juges eux-mêmes n'avaient consenti à se remettre en route que protégés par une nombreuse escorte (2). On était à la veille des guerres de religion. Tout le faisait pressentir : elles allaient être terribles. Déjà le bruit de l'arrivée des huguenots s'était répandu dans le pays et y avait jeté l'épouvante. Les populations effrayées croyaient voir dans le ciel l'annonce de calamités inouïes, d'épouvantables catastrophes. C'étaient des éclairs qui, partis du côté de La Rochelle et de Bordeaux, « s'opiniâtroient au combat et se lançoient l'un contre l'autre, tout ainsi que seroient deux hommes acharnez et bataillant ensemble ». C'étaient des bruits « tout semblables à ceux que font les tambours et les fifres durant quelque cruel assaut » ; toutes choses, conclut Belleforest, qui ne furent « onc vues et ouys sans apporter suite de malheurs » (3).

Les événements ne tardèrent pas à justifier ces sinistres présages. Un instant contenus, catholiques et protestants coururent aux armes. Les ruines s'amoncelèrent ; le sang coula à flots. Maîtres de Périgueux, les Calvinistes « y exercèrent toute espèce de cruautés » (4). Les églises furent pil-

(1) Bull. Pii V, lib. 48, p. 142.

(2) La Colonie, *Histoire de la ville et province de Bordeaux*, tome II, 13. Edit. de Bruxelles 1760. — Dupuy, *Estat de l'Eglise du Périgord*, tome II, 119.

(3) F. de Belleforest, *Histoires prodigieuses avec les pourtraicts et figures*, Paris 1597, tome III, p. 151.

(4) Des Fieux Chillaud, *Histoire de la prise de Périgueux*. Mss.

lées, saccagées, les monastères détruits, les prêtres tués ou chassés. Plusieurs Chanceladais périrent dans ce désastre et avec eux une partie des archives. Ceux qui survécurent furent témoins du sac de l'abbaye.

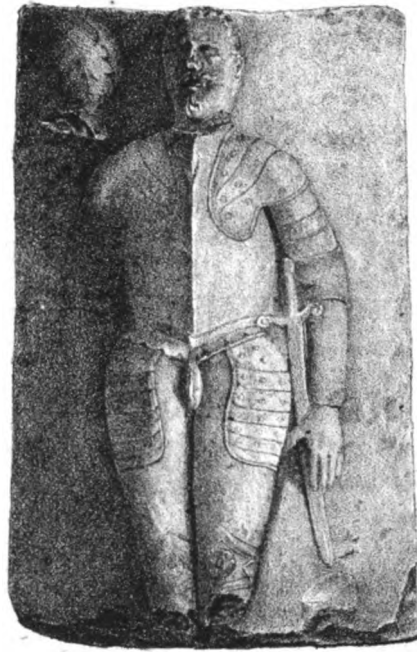
Un matin de septembre 1575, Langoiran, suivi d'une troupe nombreuse, prit le chemin de Chancelade. La maison passait pour riche. En la pillant, il pouvait à la fois satisfaire sa haine de sectaire et rétablir ses finances : c'était double profit. Après avoir fait irruption dans la cour d'entrée, les réformés coururent à l'église où leur avidité se promettait une grosse proie. Les portes furent enfoncées à coups de hache et de pièces de bois lancées en guise de béliers. Leur fureur se porta avant tout sur les images saintes. Les autels furent renversés, les tableaux mis en pièces, les crucifix profanés, les châsses, les reliquaires, les étoffes précieuses, toutes les choses d'or et d'argent, le linge, les meubles et les ornements dévastés, la bibliothèque ruinée, les livres, papiers, titres, bulles, chartes, terriers, dispersés et brûlés. On mit le feu aux statues de bois, le marteau aux statues de marbre et de pierre. L'abbaye présenta le plus déplorable spectacle de pillage et de désolation. Après ces premiers mouvements de colère, la troupe armée s'inquiéta du trésor ; et comme ils ne le découvraient pas, malgré leurs perquisitions violentes, ils continuèrent leurs effroyables dégâts et mirent à mort les religieux que leur grand âge avait empêchés de prendre la fuite (1).

Quand, leur haine assouvie, les Calvinistes se retirèrent, il n'y avait à Chancelade que des ruines et du sang.

L'abbé RIBOULET.

(A suivre.)

(1) Bibl. nat., fonds Périgord, manuscrits Leydet, Prunis, etc.



PÉRIODEX. ROBERT & C^{ie} ALB

STATUE DU TOMBEAU D'ELIE DE CONTAUT
à CADOUIN (XVI^e Siècle)



DE LA SÉPULTURE DES GONTAUTS-BIRON

A CADOUIN, A BIRON ET A BADEFOL.

Biron ! dans ce mot se résument huit siècles d'histoire nationale, provinciale et religieuse. Ce nom, en effet, rappelle : d'abord, les croisades contre les Musulmans et contre les Albigeois ; ensuite, les guerres anglaises en Guienne et les guerres de religion ; enfin, la Ligue et la Fronde. Les Biron ont pris une part très active à tous ces événements politiques et religieux. Les historiens et les biographes ont retracé les actes, les exploits et la vie des seigneurs, des chevaliers, des croisés, des capitaines, des maréchaux, des évêques, des abbés issus de cette antique race, l'honneur et la gloire du Périgord et de la France. Mais toute gloire aboutit à un tombeau. Et c'est précisément les tombeaux des Biron que j'ai voulu interroger ; c'est dans ce lieu de leur repos que j'ai été les chercher, curieux de découvrir quelle terre avait reçu leur dépouille mortelle, désireux aussi de connaître les monuments funèbres que la reconnaissance et l'amitié avaient élevés à leur mémoire.

Or, la famille de Biron se confond avec celle des Gontauts. Les Biron étaient seigneurs de Badefol de Cadouin, de Saint-Geniès dans le Sarladais et sans doute de plusieurs autres places ou terres. Ils ont pu avoir des sépultures à Gontaut de l'Agenais, à Saint-Geniès et ailleurs. Ils en ont eu notamment à Cadouin, à Biron et à Badefol ; ce sont ces trois dernières demeures qui vont nous occuper un instant : Cadouin, Biron, Badefol ! que, malgré leur décadence, je comparerai à trois groupes de fleurs, plus ou moins flétries par les hivers et les autans, mais où l'on peut encore butiner avec quelque profit. J'espère pouvoir y recueillir, pour la ruche archéologique de notre Dordogne, quelques détails nouveaux et intéressants. Heureux si de mon modeste travail peut sortir une composition agréable à l'intelligence de mes lecteurs, comme le miel à la bouche, et où chacun puisse

trouver à satisfaire son goût littéraire, poétique, archéologique ou historique.

CADOUIN.

I. — La loi romaine défendait d'enterrer les morts dans l'intérieur des villes. De cette disposition on peut donner comme raisons principales : la salubrité, le défaut d'espace et aussi la tristesse de la mort dont le paganisme écartait, autant que possible, le souvenir. Les chrétiens, inspirés par les idées de la résurrection future, mirent leur dévotion à se faire enterrer auprès des reliques des martyrs ; c'est alors qu'ils formèrent ces catacombes ou dortoirs souterrains à plusieurs étages, sillonnées de corridors comme des rues, décorées de peintures, de sculptures, etc., qui font aujourd'hui l'admiration des savants. Familiarisés avec la pensée de la mort, qu'ils regardaient comme une amie, une sœur et une libératrice, ils voulurent en voir et en multiplier l'image dans les églises, dans les cimetières et jusque dans les rues. Bientôt, on voulut être enterré dans les églises, près de l'autel, aux pieds du maître de la vie, vainqueur de la mort. Il y eut des résistances de la part des évêques et des conciles ; mais elles durent tomber devant la foi énergique des fidèles du moyen-âge. Au ^x^e siècle, l'usage d'inhumér dans les églises était général.

Cependant, l'enceinte des temples sacrés étant trop restreinte pour permettre de satisfaire à toutes les pieuses demandes, cette faveur fut accordée au prix de services rendus à l'Eglise, aux pauvres, à la paroisse. Une offrande réelle ou promise fut la raison du privilège, disons mieux, du droit acquis par des particuliers et devenu héréditaire dans certaines familles. Ainsi aujourd'hui les concessions de terrain, dans nos cimetières, à temps ou à perpétuité, créent et donnent aux concessionnaires, non point un pur privilège, mais un droit véritable.

Quant au droit de sépulture dans les églises monacales, il dut être réglé par des lois spéciales, ces églises, en effet,

n'étant pas toujours églises paroissiales. La grande règle fut que cette faveur ne serait accordée qu'en vertu de la reconnaissance pour des bienfaits signalés et importants. Dans certains ordres, dans celui de Cîteaux, par exemple, dont dépendait le couvent de Cadouin, pour avoir ce droit, il fallait être plus que donateur ; un simple bienfait ne suffisait pas pour conférer ce privilège ; il fallait être fondateur du monastère. *Ad sepeliendum non nisi fundatores sepeliantur in nostris ecclesiis*, dit formellement le statut cistercien de l'an 1057. Mais en vertu d'une bulle du pape Innocent II, donnée en 1143 en faveur de l'abbaye de Cadouin, « ce rare privilège fut étendu aux héritiers des fondateurs et à leurs épouses » (1).

II. — Or, parmi les fondateurs principaux de la maison de Cadouin, l'histoire nomme, à juste titre, la famille de Gontaut-Biron, l'une des plus considérables du pays. Il est donc probable, pour ne pas dire certain, que cette grande famille eut, dès l'origine même, son tombeau dans l'église du couvent qui lui dut tant de générosités. Nous savons du moins d'une manière positive qu'en 1423 Pierre IV de Gontaut, seigneur de Badefol, mort à Bergerac, fut inhumé dans l'église de Cadouin « devant le grand autel où étaient enterrés ses prédécesseurs » (2).

Pierre IV de Gontaut ne fut donc pas le premier de sa famille enterré dans l'église abbatiale de Cadouin. Plusieurs de ses ancêtres l'avaient précédé dans ce lieu de repos, où le suivirent à leur tour quelques autres membres de cette famille, comme nous ont permis de le constater des découvertes toutes récentes.

III. — Et d'abord dans le livre-registre des consuls de la

(1) M. M. Delpit, *Le Saint-Suaire de Cadouin*.

(2) *Dictionnaire généalogique* de La Chesnaye, etc., cité par M. M. Delpit, *ibidem*.

ville de La Linde, je relève, à la page 227, la chronique suivante :

« DU DÉCÈS DU SEIGNEUR DE BADEFOL.

» Le jour saint Laurent mil cinq cens septante et le dixiesme d'aoust décéda le seigneur de Saint-Geniès, seigneur du dict lieu, baron de Badefol, chevalier de l'ordre du roy et lieutenant pour Sa Majesté au pays de Périgort, et a esté aporté de Badefol au couvant de Cadoing, duquel ung fils du dict feu seigneur est abbat. »

Si nous consultons la liste des abbés de Cadouin, donnée dans le tome I^{er} de notre *Bulletin* par M. Philippe de Bosredon, nous trouvons qu'un Etienne de Gontaut-Saint-Geniès était, en effet, abbé de cette maison abbatiale en l'an 1570, qui est l'année même de la mort à Badefol du seigneur de Saint-Geniès, baron de Badefol.

L'auteur de la chronique, consignée dans le livre consulaire de La Linde, semble vouloir donner dans ces derniers mots : *duquel ung fils..... est abbat*, la raison de cette sépulture dans l'église de Cadouin. Sans doute, la qualité de père de l'abbé de ce couvent pouvait être une raison de cette translation de Badefol à Cadouin ; mais ce ne fut point là le seul titre à cette inhumation privilégiée ; loin de là, et l'on peut présumer, affirmer même qu'elle eut lieu, principalement en vertu de l'antique prérogative accordée à la famille de Gontaut, fondatrice de la célèbre abbaye que gardait du reste alors (1570) un de ses illustres rejetons.

D'après le Dictionnaire de La Chesnaye, et aussi d'après le P. Anselme, tous savants généalogistes, le père de l'abbé Etienne de Gontaut-Saint-Geniès était Jean de Gontaut II, marié à Françoise d'Andaux, qui lui donna douze enfants, dont Etienne était le cinquième. Mais ces généalogistes font mourir Jean de Gontaut, le père même de l'abbé Etienne, au siège de La Rochelle, le 14 décembre 1572 ; tandis que le chroniqueur de La Linde place sa mort à Badefol, et il spécifie parfaitement : d'abord, en assignant le 10 août 1570 comme

jour du décès du seigneur de Badefol, et ensuite, en désignant le défunt comme père de l'abbé de Cadouin. Certes, notre chroniqueur était trop du pays pour faire erreur tant sur la date du décès que sur le personnage lui-même. Je ne sais donc comment concilier ces contradictions sur la date et sur le lieu de la mort de Jean de Gontaut II. Et néanmoins, je persiste à croire que c'est le même personnage dont il est question et dans notre chronique et chez les généalogistes précités. Tous, en effet, sont d'accord à lui donner pour fils Etienne de Gontaut, qui fut abbé de Cadouin en 1570, protonotaire apostolique, et, en 1575, abbé de la Sauve-Majeure. De plus, si nos généalogistes ne disent pas que Jean de Gontaut II fut enterré à Cadouin, ils rapportent un détail qui concorde parfaitement avec la note très précise de notre chroniqueur local. En effet, ce seigneur, disent-ils, par testament fait en 1564, avait demandé sa sépulture soit à Saint-Geniès, soit à Cadouin, *tombeau de ses ancêtres* ; dans cet acte solennel, il rappelle le vœu et les fondations de Pierre IV de Gontaut, un de ses aïeux, et, comme lui, il fonde un obit là où il sera inhumé, à Cadouin ou à Saint-Geniès, selon le choix de son héritier universel.

IV. — En second lieu, il y a environ six ans, on renouvelait une partie du pavé de l'église de Cadouin. En enlevant les anciennes dalles, à l'entrée de l'abside, sous l'arc-doubleau qui la sépare de la coupole, la pioche de l'ouvrier rencontra une pierre de dimensions considérables. Elle fut soulevée avec précaution, et, à la grande surprise de tous, on reconnut une statue de marbre couchée horizontalement sur une table de marbre, la table et la statue ne formant qu'un seul bloc. Cette statue, que l'on peut voir déposée dans un angle des galeries du cloître, représente un guerrier en costume de chevalier, le casque non sur la tête, mais à son côté droit, la main gauche sur son épée. Elle est mutilée depuis les pieds, qui manquent, jusqu'aux genoux environ. Sur les parois latérales de la table qui soutient la statue, court une inscription en caractères rouges très nets et en langue latine. Evidemment, disait-on, c'était là un monument funèbre, le

mausolée de quelque grand personnage. L'inscription en devait révéler le nom et faire connaître diverses circonstances importantes de sa vie. On s'empessa donc d'étudier cette épitaphe et de la relever ; malheureusement, elle est incomplète ; beaucoup de mots manquent là où le marbre a été brisé, écaillé, surtout à l'endroit des pieds qui ont disparu, comme je viens de le dire.

Je vais donner cette épitaphe telle qu'elle a été recueillie en toute exactitude. Les fragments que j'offre au lecteur sont assez longs et assez précis pour jeter un jour complet sur le personnage qu'elle concerne et sur l'époque où il a vécu. Cette pièce enfin est d'une très bonne composition et propre assurément à charmer l'amateur latiniste :

Quis hic jaceat, hospes, oro, diutiùs ne quære.
Eliam Ego Gontaldum conjugem Jacoba Bethuniæ
Conjux desolata virtute suâ ac fortitudine.....

Terribilem non minùs quàm mirâ et ingenuâ humanitate suis et bonis
omnibus amicis. dolor.

Immature nimis et immiti fato
Dùm pietatis, regis ac patriæ hostes
Strenuè oppugnat, telo fulmineo
Peremptum luges immortale desiderium.....

.
Vive et feliciùs, vale.

Dùm licuit, vixi regi, patriæque, in eisque
Nunc, rex magne, vale, patria, vosque mei.
Nobilis à proavis, nulli virtute secundus,
Majorum palmas præteriturus eram,
Si mihi Parca ferox vitæ fatalia rumpens,
Certamina virtutis non remisisset iter.
Verùm quid majus potuit dare longior ætas
Quàm semel æternâ pro pietate mori ?
Laurea, romanis speciosior, euge, triumphis,
Laurea, cinge comas et super astra veni.
Vos tamen intereâ, lacrymabilis urna sepulcri,

Servate exuvias, terra sequestra, meas,
Dùm resoluta Pol..... sospitos cineres.....
Ergo postremis ubiquè tibi nunc tibi depositi memor
Et saxis redde volens am..... ..

. magna vocaris.
. pignora sede latent.
. Gontaldi stirpe vetustâ.
. His fulget imaginibus.
. perfectaque regula virtus.
. maxima cura decus.

.
Cujus ab auspiciis creverunt lilia Gallis
Qui tibi gens columen Petrocorum fuit
Qui meruit superesse diù pro funere quicquam
Quod capit invidiam si queat esse diù.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de traduire littéralement le texte de cette inscription. Les lacunes sont trop nombreuses, et, si l'on voit, si l'on devine la pensée de l'auteur, vainement parfois on voudrait suppléer les mots qui l'exprimaient. Je vais essayer d'en donner une analyse pour ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas le latin.

Cette pièce de poésie funèbre me paraît comprendre trois parties, dont j'ai marqué les divisions par un petit trait au-dessous de chacune.

Dans la première partie, l'auteur veut apprendre au visiteur quel est le personnage qui repose en ces lieux, *quis hic jaceat*. Pour cela, il prête la parole à Jacobe de Béthune, qui déplore, avec tous les regrets de son cœur d'épouse, le trépas cruel et la fin prématurée de son époux. Cet époux, elle le nomme; c'est Elie de Gontaut, emporté, ô douleur ! par un boulet de canon, en combattant vaillamment les ennemis du roi, de la patrie et de la religion ; elle loue sa bravoure, sa bonté, son humanité et tant d'autres vertus qui le faisaient chérir de tous.

Enfin, adieu, *vale*, lui dit-elle, et vis d'une vie plus heureuse que celle d'ici-bas, *et felicius vive !*

Dans la deuxième partie, c'est le héros lui-même que chante le poète, qui parle ainsi : « Je n'ai vécu, dit-il, que pour mon roi et ma patrie. Et maintenant, je dois vous dire adieu, à vous, ô grand roi, et à toi, ô ma patrie ; adieu à vous aussi, mes parents et mes amis ! Noble par mes ancêtres, ne le cédant en valeur à aucun d'eux, j'allais éclipser l'éclat de leurs lauriers ; mais la Parque cruelle, en tranchant le fil de mes jours, m'a arrêté soudain sur le chemin de la gloire. Qu'aurais-je pu gagner à vivre plus longtemps, sinon de pouvoir une fois enfin mourir pour ma religion ? Mais c'est fait ! Et maintenant, viens donc, ô laurier plus beau, plus éclatant que tous les pompeux triomphes des vainqueurs romains, viens ceindre mon front et suis-moi au-delà des astres jusqu'au plus haut des cieux. » *Laurea, cinge comas et super astra veni*. Cette apostrophe au laurier, cette prosopopée touchant la couronne et l'apothéose du héros, est vraiment sublime. Il y a bien çà et là sans doute quelques réminiscences du paganisme, *la Parque*, par exemple, etc... ; mais le souffle chrétien y perce également et bien plus encore dans les allusions à la foi, pour laquelle le héros désirait ardemment donner son sang, et dans l'immortalité qu'il appelle.

Plein de ces espérances d'éternelle vie, il continue : « Et, en attendant, conservez ma dépouille mortelle, toi terre, toi urne de mon lugubre tombeau à qui elle reste confiée jusqu'à ce dernier jour où, brisées et déchirées dans votre sein même par la toute-puissance divine, vous rendrez à la vie mes cendres assoupies. » Cendres assoupies, *sospitos cineres !* Heureuse expression ! Elle est des plus exactes et des plus conformes à la foi ; la mort, en effet, n'est qu'un sommeil d'assoupissement ; le premier son de la trompette angélique rompra à l'instant ce sommeil d'un jour, *qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt* (1).

(1) Daniel, XII, 2.

« C'est pourquoi, conclut le héros, ô mon épouse bien-aimée, garde avec soin le souvenir de ce dépôt et pour toi et pour tous nos descendants les plus reculés; et pour cela n'hésite pas à le confier à cette terre hospitalière ! »

La troisième partie offre beaucoup de difficultés à cause des mots qui manquent en grand nombre. Je hasarderai néanmoins une hypothèse qui me semble justifiée par le texte même. L'auteur de l'épithaphe, secondant le vœu qu'il vient de placer dans la bouche du défunt, c'est-à-dire le vœu de perpétuer sa mémoire, vient, à son tour, révéler le nom du héros qui repose sous cette pierre. Il loue la valeur et les vertus héréditaires dans la race antique des Gontauts. Cette pierre et cette terre sont sacrées, dit-il, parce qu'elles possèdent un gage précieux, les restes des Gontauts, d'antique lignée, de cette race, dont les vertus guerrières ont étendu l'éclat et la prospérité du lis de France, de cette maison enfin qui a été la protectrice et la gloire du Périgord, etc...

V. — Mais étudions encore ce monument funèbre. Le style de l'auteur de l'épithaphe, ses réminiscences des classiques païens, de même que le travail du statuaire révèlent le xvi^e siècle, la Renaissance. L'épithaphe, en effet, nous apprend que le personnage qu'elle célèbre appartient à la famille des Gontauts, qu'il se nomme Elie de Gontaut, qu'il a été enlevé par une mort cruelle, *immiti fato*, et qu'il est pleuré par une veuve désolée, Jacobe ou Jacqueline, *Jacoba*, de Béthune. J'avais cru tout d'abord que ce personnage n'était autre que le seigneur de Saint-Geniès, baron de Badefol, dont le décès à Badefol même et l'inhumation à Cadouin sont rapportés dans le livre consulaire de La Linde, ainsi que je l'ai relaté plus haut. Mon opinion eût eu quelque fondement, si la raison de paternité de ce seigneur à l'égard de l'abbé de Cadouin Etienne de Gontaut, eût été le seul titre de sa sépulture dans l'église du couvent alors dirigé par son fils. Mais nous avons vu que le droit des Gontauts à un tombeau dans cette église se rattachait à d'autres sources. De plus, le nom de l'épouse de Jean de Gontaut II, décédé à Badefol, était Françoise

d'Andaux, tandis que le nom de celle du Gontaut de l'épithaphe était Jacobe de Béthune, ainsi que la désigne l'épithaphe elle-même. Quel fut donc ce Gontaut, uni à Jacobe de Béthune ? L'épithaphe et les généalogistes déjà cités vont nous l'apprendre. L'épithaphe le nomme Elie de Gontaut, et c'est cet Elie de Gontaut que pleure sa veuve désolée Jacobe de Béthune. Parfaitement d'accord avec l'épithaphe, La Chesnaye et le P. Anselme nomment comme épouse de Elie de Gontaut la dite de Béthune. Ils nous disent de plus que Elie de Gontaut était le fils aîné d'Armand de Gontaut, seigneur de Saint-Geniès, et petit-fils de ce Jean de Gontaut II, décédé à Badefol et transporté de là à Cadouin. Ce même Elie de Gontaut, aussi seigneur de Badefol et de Saint-Geniès, fut gouverneur et lieutenant-général pour Henri IV en Béarn, et vice-roi de Navarre. Il avait épousé, le 24 octobre 1584, Jacobe ou Jacqueline de Béthune, de la famille de Rosny, sœur ou parente à un degré très rapproché du grand Sully, duc de Rosny. J'ignore en quelle année, en quelle affaire et en quel lieu succomba le héros de notre épithaphe. Toujours est-il qu'il tomba glorieusement en combattant contre les ennemis de la religion, du roi et de la patrie et au plus tard en l'an 1598 ; car en cette année, Jacqueline de Béthune était veuve d'Elie de Gontaut. Nous allons le voir, par un détail que je reprends ici, comme relatif à la famille de Biron et qui est loin d'être étranger à l'histoire des monuments funéraires qui nous occupent.

VI. — Le père d'Elie de Gontaut, Armand de Gontaut, seigneur de Badefol et de Saint-Geniès, avait donné, par acte du 16 août 1576, au collège de Bergerac, cent livres par an sur sa châtellenie de Badefol. L'acte de donation disait : « considérant qu'il n'y a rien tant nécessaire que ces établissements de collège bien réglés ; que c'est le moyen de rendre les hommes gens de bien et craignant Dieu....., pour la singulière amitié qu'il porte à la ville de Bergerac et aux habitants d'icelle, etc....., etc..... » Or, après la mort d'Elie de Gontaut, fils du donateur, sa veuve Jacqueline de Béthune, dame de Badefol, et Jérôme Philippe, ce dernier agissant en

qualité d'économe du seigneur abbé de Cadouin, cédèrent aux maire et consuls de la ville de Bergerac la dîme de Pomport, pour tenir lieu de la dite rente (1).

C'est ainsi qu'à cette époque comprenaient l'instruction les Biron et vingt autres seigneurs qui firent pareille donation pour la fondation du dit collège.

Mais, et c'est une vérité banale, il ne faut pas compter sur la gratitude des peuples ; elle est fort rare, et c'est là un fait que confirme surabondamment l'expérience de tous les siècles. La famille de Biron, bienfaitrice certainement et à plus d'un titre de toute la contrée, l'a éprouvé notamment à Cadouin, à Biron et à Badefol. En voici une première démonstration.

VII. — Il est tout naturel, en effet, de se demander quand et pourquoi la pierre tombale d'Elie de Gontaut aura-t-elle été tournée sens dessus dessous, de manière, en la faisant servir de dalle, à l'ensevelir dans la terre et à l'enfouir dans l'oubli ? En consultant les constitutions de l'ordre de Cîteaux, nous trouvons un statut porté par le chapitre général de l'an 1184, ordonnant que les pierres tombales qui étaient dans les cloîtres des monastères fussent « rasées au niveau du sol », *coaquentur terræ*, dit le texte. Ce statut avait sa raison d'être dans le grand nombre de tombes qui encombraient les cloîtres et les églises et étaient par là même « un obstacle pour la circulation », *offendiculum transeuntibus*, ajoute le texte du dit statut. Nonobstant cette disposition capitulaire, on éleva des monuments funèbres sur la tombe de quelques personnages, entr'autres sur celle d'Elie de Gontaut, évidemment de beaucoup postérieure au décret capitulaire de Cîteaux. De même, ce n'est point en vertu de ce décret que cette pierre tombale fut plus tard renversée et enfouie ; dans ce cas du moins, on l'aurait respectée et l'on n'aurait pas eu la barbarie de briser les jambes de la statue. Ce renverse-

1) Document puisé dans le travail de M. Elie de Biran sur Bergerac.

ment de la pierre tombale d'Elie de Gontaut et son enfouissement auront donc été l'œuvre de mains sauvages et sacrilèges, l'œuvre peut-être des dévastateurs des dernières guerres religieuses, ou des Vandales de 1793.

Et fregerunt eorum crura ; les soldats, dit le récit évangélique, brisèrent les jambes des larrons crucifiés aux côtés du Christ. On sait pourquoi les bourreaux jadis s'acharnaient à rompre les jambes des suppliciés : c'était pour accélérer et surtout pour assurer leur mort, qui, d'après la loi, devait se consommer sur le gibet même de leur supplice. Mais quelle rage stupide, quelle sotte vengeance de mutiler ainsi une statue, quand elle appartient surtout à une famille qui avait été la Providence du pays où l'on ne comptait plus ses bienfaits, tant ils étaient nombreux et continus !

BIRON.

I. — Il n'entre point dans ma tâche de décrire le château de Biron, ce superbe monument fondé dans le ^x^e siècle, asile inexpugnable avec ses donjons, ses tourelles, ses créneaux, ses meurtrières, si souvent restauré, plus souvent saccagé peut-être. A d'autres appartient le talent, revient le soin d'exposer en détail ses divers genres de constructions, ses épaisses murailles, ses immenses salles, ses magnifiques escaliers tournants, etc... et ses autres merveilles. A d'autres enfin de peindre l'admirable position de cette citadelle située sur un plateau très élevé, d'où le regard embrasse le plus vaste horizon, découvrant les points culminants du Lot, du Lot-et-Garonne, de la Dordogne et plongeant jusqu'aux Pyrénées.

Mieux vaut visiter Biron que le décrire. C'est comme tout un monde où l'écrivain risque de s'égarer, ainsi que le visiteur. Je n'y entre point, puisque du reste je sortirais du cadre que je me suis tracé, et j'aborde immédiatement la chapelle, où nous allons trouver ample matière à nos recherches sur la sépulture des Biron.

II. — Deux chapelles, ou mieux deux églises, sont superposées l'une à l'autre. L'église inférieure sert d'église à la paroisse de Biron ; elle est simple, pauvre même. L'église supérieure est l'église du château. Cet édifice, d'une beauté remarquable, est un chef-d'œuvre de la Renaissance, bâti au commencement du xvi^e siècle par Ponce de Biron, qui y fonda aussi un collège de chanoines, auxquels furent confiées la garde des tombeaux et la charge d'y offrir perpétuellement le sacrifice eucharistique.

A l'extérieur, on s'arrête à admirer de magnifiques contreforts « d'une massive légèreté. » L'admiration grandit quand, à la naissance de la toiture, on voit se dérouler tout autour de l'église une sorte de galerie ou terrasse en pierre qui forme comme une couronne majestueuse au-dessus des murs et des contreforts. Cette terrasse a environ un mètre de largeur et va en s'élargissant en plate-forme, tantôt circulaire, tantôt carrée, à chaque contrefort et à chaque chapelle. Le parapet, haut d'un mètre environ, qui suit les contours de la galerie, vu à une certaine distance, ressemble pour ainsi dire, par sa forme ajourée, à une gracieuse dentelle et produit un effet vraiment original, mais imposant et grandiose. Quand on parcourt cette terrasse quasi aérienne, on croirait n'être plus sur la terre, mais plutôt suivre les contours d'un cercle magique dont mille rayons vous attirent vers un centre que Dieu occupe et où le cœur se repose au sein des merveilles de l'art et de la nature semées autour de vous et qui vous parlent le beau et l'infini.

Mais nous voici à la porte d'entrée de la chapelle supérieure ; elle s'ouvre dans la première cour du château. Elle est richement sculptée, mais l'écusson qui la surmontait a été brisé à coups de marteau. Les somptueuses décorations, accumulées dans l'enceinte sacrée par la piété des propriétaires du manoir, ont disparu et le temple est resté comme nu. Aussi presque tout y respire la désolation, et, quoique à peine sur le seuil on se sente saisi par la beauté des formes architecturales, on est affecté bien vite d'une pénible et profonde tristesse à la vue du dénûment complet et du silence lugubre qui règnent dans ce lieu autrefois si plein de vie et

de magnificence. On peut encore cependant admirer çà et là quelques bas-reliefs vraiment magnifiques. Mais ce qui surtout attire l'attention, ce sont sur le maître-autel, une descente de croix, et, sur l'autel de la chapelle latérale du midi, un ensevelissement. Ces deux sujets, d'un vrai mérite, sont sculptés sur bois, en personnages de grandeur naturelle. A la descente de croix, le Christ est immobile sur les bras de sa mère; il est soutenu, à la tête, par un évêque ou un abbé dont la mitre repose à terre, et, aux pieds, par un chevalier ayant son casque déposé à ses côtés. A l'autel de la chapelle latérale, on remarque, au milieu du groupe des saintes femmes, la Vierge-Mère, dont l'expression de douleur est bien rendue, tandis que, à la tête et aux pieds, l'artiste a placé Nicodème et Joseph d'Arimathie, que l'Evangile désigne comme les assistants de Marie à l'ensevelissement du Sauveur.

Quoique cette chapelle fût le lieu des tombeaux des Biron, et qu'il soit plus que probable que plusieurs membres de cette famille doivent y reposer, on ne retrouve plus aujourd'hui que deux tombes apparentes. En premier lieu, elles méritaient certes notre attention. Mais avant de les aborder, je devais, ce semble, comme introduction, prendre une connaissance générale de la chapelle qui, comme un écrin précieux, abrite ces tombeaux avec leurs dépôts sacrés.

Je vais essayer de donner une description sommaire de ces deux monuments.

III. — Le premier tombeau, en face et tout près du maître-autel, est celui de Ponce de Gontaut, chevalier, baron de Biron, de celui-là même qui fit bâtir la chapelle. Décédé en 1524, il repose depuis sous ces voûtes, à l'ombre de ces murailles élevées par ses mains, au sein de cette œuvre conçue et exécutée par sa généreuse piété.

Cette tombe a la forme d'un parallélipipède très régulier; il est en pierre de choix et de 1^m40 environ de hauteur. Sur le plan supérieur est étendue horizontalement et sur un lit de parade la statue du chevalier Ponce de Gontaut, la tête reposant sur un *pulvinar* ou coussin. Un gros lion est couché

aux pieds du chevalier. Mais la main d'un iconoclaste a promené le marteau destructeur sur le monument ; la statue est gravement mutilée ; il n'en reste guère que le buste ; le casque a été brisé ; le visage est écrasé et comme pourfendu du front au menton.

Le sculpteur a représenté sur les deux faces latérales le fait évangélique de la résurrection de Lazare : consolation pour les survivants du héros défunt, gage d'espérance pour celui que la mort a déjà touché ; bientôt, en effet, il revivra, et, avec lui, revivront ses parents et amis, non plus seulement comme Lazare, mais comme le Christ ressuscité qui ne meurt plus, *jàm non moritur*. L'artiste a renfermé et développé son sujet dans quatre cadres, deux sur chaque face latérale. Ces tableaux sont séparés l'un de l'autre par de petits pilastres ornés de fleurs et de dessins variés, d'un goût exquis. Ça et là, la main habile de l'ouvrier a semé, en dehors du sujet principal, quelques personnages bibliques, Moïse et d'autres prophètes.

Au premier plan, en partant du côté de l'Evangile, figurent les Apôtres marchant avec Jésus vers Béthanie ; au deuxième, Marthe, Marie et les saintes femmes venant au-devant de Jésus. On croit entendre Marthe, plongée dans l'amertume profonde de son regret, dire à Jésus avec l'accent de la foi qui demande un miracle : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus ; Seigneur, si vous aviez été présent ici, mon frère ne fût pas mort*. Eh quoi ! ô Marthe, si Jésus pouvait par sa présence préserver Lazare de la mort, il pourra tout aussi bien l'en délivrer ! Sur le côté parallèle, au troisième cadre, l'artiste a représenté les Juifs et les amis de Béthanie venus de Jérusalem pour visiter les affligés de cette maison et les consoler. Ils sont dans l'attente de quelque chose de grand qu'ils pressentent. Ils suivent Jésus d'un œil attentif et sympathique ; et, le voyant pleurer, il semble qu'on les entend se dire : *Voilà comme il l'aimait !* Enfin, au quatrième cadre, c'est Jésus en face du tombeau, frémissant, levant les yeux au ciel et mettant sa puissance divine à ressusciter Lazare ; et on voit, en effet, ce mort infect de quatre jours, secouer, à la voix du maître de la vie et de la mort, le

linceul et les liens funèbres, se soulever et apparaître vivant devant la foule qui s'extasie d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

Le côté du parallépipède qui est sous la tête de la statue porte sculptées, dans un grand écusson, les armes de la famille de Biron. Mais elles sont grandement endommagées. Sur le côté qui regarde l'autel, sous les pieds de la statue, ou mieux, sous le lion, l'artiste a ménagé, au milieu d'ornements variés, un carré sur lequel est gravée cette inscription :

Ci-git Ponce de Gontaut, chevalier, baron de Biron, édificateur de la présente chapelle et fondateur du collège d'icelle, où il trépassa le 4^{er} jour d'octobre mil cinq cens vingt-quatre.

Prions Dieu pour son âme.

La plate-bande du socle ou soubassement porte un semis de têtes de morts et d'ossements.

Aux quatre angles du socle on voit quatre têtes d'anges portant la pierre tumulaire.

Les quatre arêtes du parallépipède sont coupées en forme de petites niches surmontées de baldaquins peu saillants ; ces niches reçurent jadis des statuettes disparues aujourd'hui.

IV. — La seconde tombe n'est pas moins belle que la précédente. On dirait qu'elle est sortie de la main du même ouvrier. C'est bien, en effet, le même genre, le même talent d'exécution ; et, du reste, les deux personnages qu'elles concernent se suivirent dans la mort à une distance de sept années seulement.

Le monument est adossé à la grille de la chapelle latérale du midi. Sur la face supérieure est couchée horizontalement une statue qui représente un évêque en habits pontificaux. Le personnage qui repose sous cette pierre est, en effet, un

évêque, Armand de Gontaut de Biron, évêque de Sarlat, mort en 1531. Comme le premier tombeau, celui-ci est également un parallépipède régulier. Le côté longitudinal, qui touche la clôture de la chapelle, ne porte ni sculpture ni décoration ; elles y seraient invisibles à cause de la disposition même du monument. Le côté parallèle est divisé en trois panneaux, séparés l'un de l'autre par des pilastres décorés de fleurs, etc... Sur le premier tableau, auprès de la tête, est représentée la Foi par un personnage qui porte une grande croix ; dans un angle à gauche, se détache une église en construction ou déjà terminée. Au-dessous de ce cadre, dans la bande du soubassement, on distingue deux jets d'eau ou fontaines jaillissantes, puis cette inscription déprécatrice : *Piissime Jesu, miserere mei*. Au tableau du milieu, se trouve un personnage qui figure l'Espérance, et, au-dessous, dans la bande du soubassement, on voit un reliquaire avec une aiguère. Au troisième tableau l'artiste a placé un personnage qui figure la Charité, et au-dessous, dans la bande du soubassement, un Christ, un calice, une patène et des burettes.

Le côté qui est sous la tête porte un grand écusson où étaient sculptées les armes de l'évêque ou celles de la famille.

Mais l'écusson et les armes ont été brisés. Au-dessous, dans la bande du soubassement, on distingue un encensoir, deux torches en sautoir, plus une croix et une crosse.

Enfin, sur le côté des pieds, l'artiste a représenté un ange portant une banderolle sans inscription ; au-dessous, toujours dans la bande du soubassement, on voit deux cloches et un bénitier avec son goupillon.

Ainsi, reproduire d'abord les vertus qui caractérisent tout chrétien sans doute, mais le pontife surtout, la Foi, l'Espérance et la Charité, et ensuite les insignes épiscopaux et les vases servant au Saint-Sacrifice dont l'évêque est le grand-prêtre, *sacerdos magnus*, tels ont été l'idée principale et le motif qui ont guidé le sculpteur dans le choix de son sujet et l'exécution de son dessin. Quant aux deux cloches qui y ont leur place également, elles sont là sans doute pour rappeler

que les deux cloches qui ornaient le clocher, commun aux deux églises superposées, avaient été données ou du moins bénites par l'évêque Armand de Biron ; de même que l'église, que l'on aperçoit dans le fond du tableau de la Foi, rappelle que le même évêque fut le consécrateur, sinon le bienfaiteur de la chapelle.

Enfin, pour achever de nous édifier sur le personnage à la mémoire duquel est consacré ce monument, donnons l'inscription suivante que l'on lit sur une plaque de marbre noir, appendue à l'angle d'intersection du sanctuaire et de la chapelle, à peu près à la hauteur du tombeau :

TEXTE LATIN.

Armando de Gontaut Sarlatensi
vigilantissimo Pontifici, pio, frugi,
casto, religioso, mentis magnitudi-
ne, animi virtute præstanti, delu-
brum D. O. M. D. Q. immorta-
lium ædificatori fanorum aut vetus-
tate aut injuriâ collapsorum resti-
tutori, homini pietate cùm in suos
omnes egregiâ, tùm verò maximè
in familiam de Biron, ex quâ erat,
singulari, qui LXIX ætatis suæ
anno exacto XIII cal. octobris
anni MDXXXI diem suum obivit,
hæres ex fratre nepos virtutis ergo
ac deferendæ gratiæ causâ benè
merenti faciendum curavit.

TRADUCTION.

A Armand de Biron, évêque de
Sarlat, pontife très vigilant, bon,
pieux, sobre, chaste, éminent par
l'étendue de l'esprit et les qualités
du cœur, zélé soit pour construire
les temples du Dieu très bon et
très grand et des saints immortels,
soit pour restaurer ceux qui étaient
tombés de vétusté ou par la malice
humaine, homme profondément
attaché à tous les siens et tout par-
ticulièrement à la famille de Biron,
à laquelle il appartenait, qui, la
69^e année de son âge étant accom-
plie, le 13 des calendes d'octobre
de l'an 1531, finit son dernier jour,
son héritier et neveu par son frère,
pour hommage à sa vertu et par re-
connaissance, a fait élever ce mo-
nument qui lui est dû à tant de
titres.

BADEFOL.

I. — Le château de Badefol remonte à peu près à la même antiquité que celui de Biron, mais au moins au ^{xii}^e siècle. Il appartenait à la même famille des Contauts, seigneurs barons de Biron, de Badefol et de Saint-Geniès. Au ^{xiii}^e siècle, Gaston de Contaut donnait des coutumes aux habitants de Badefol. Ce petit bourg, bâti au bas du fort, dans une gorge qui débouche sur la Dordogne, devint depuis renommé par son bac de passage et par son port où relâchaient en masse les *argentats* ; c'est-à-dire les bateaux de commerce venant d'Argentat et des contrées de la Corrèze, de l'Auvergne, du Quercy et allant vers Bordeaux. Mais la construction du barrage de Mauzac et du canal de navigation a anéanti le port de Badefol et privé les habitants des ressources nombreuses que son importance leur procurait.

II. — Le château de Badefol est situé sur un tertre qui domine presque à pic la Dordogne. De ce point élevé se déroule devant vous un horizon certainement moins étendu qu'à Biron, mais plus gracieusement varié. Au pied de la montagne coule, en effet, la belle rivière dont on suit les méandres capricieux sur une longueur de douze à quinze kilomètres et qui donne au panorama du bassin fluvial encadré par les hauteurs voisines un ton de vie plus animé, plus réjouï qu'à Biron, plus fécond peut-être en méditations poétiques. Il faut l'avouer, nos anciens s'y entendaient en fait de topographie et dans le choix de ces lieux, vrais nids d'aigle. De là, ils pouvaient plonger leurs regards sur cette basse terre, comme pour la mépriser en chrétiens et les élever jusqu'au haut des cieux où montaient ardentes les aspirations de leurs âmes. Ils s'y entendaient aussi à bâtir des demeures qui défiaient, par la solidité et l'épaisseur de leurs murailles, les injures du temps et les efforts de la violence humaine.

III. -- Je doute que le château de Badefol fût aussi vaste que celui de Biron ; l'emplacement du premier est loin de paraître aussi considérable que celui de ce dernier. Mais aujourd'hui il est moins connu que Biron, bien qu'il ait été aussi historique et peut-être également célèbre. Bientôt on saura à peine que ce château a été, pendant de longs siècles, la propriété et la résidence des Gontauts-Biron. Le voile de l'oubli s'étend de plus en plus sur cet antique manoir des barons de ce lieu. Il ne pouvait en être autrement depuis qu'il a été entièrement détruit et ruiné. La Révolution le rasa, et les propriétaires qui survinrent durant ou après la tourmente achevèrent à leur profit l'œuvre de démolition commencée par Lakanal (1). Ils le firent démanteler en grande partie et vendirent les matériaux arrachés de ces murs, qu'on prendrait pour du moëllon, afin de servir à des constructions du voisinage. Il reste encore cependant des pans de murailles assez considérables et des souterrains que l'on croit très vas-

(1) Lakanal, député conventionnel, est resté célèbre, légendaire même dans nos contrées par son double caractère de destructeur et de constructeur ; de démolisseur de châteaux et de constructeur de routes. Il fut, en 1794, nommé commissaire-délégué dans les départements de la Dordogne, du Lot et du Lot-et-Garonne. Il fixa sa résidence à Bergerac, et, de ce point central, il put facilement faire rayonner son empire sur ses administrés. D'une activité fébrile et voulant tenir le serment qu'il avait fait « de verser tant de bienfaits sur le département de la Dordogne qu'il fût en France ce que la vallée de Tempé fut dans la Grèce », il concentra tous ses efforts sur deux œuvres, dont la première fut la construction de routes. A cette œuvre, on employa tous les citoyens valides depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 50 ; les enfants de 15 ans et au-dessous, ainsi que les citoyennes, devaient être munies d'un panier ou paillasson pour transporter la terre et les pierres. Dans le pays, on cite le nom de plusieurs nobles dames qui furent forcément occupées à ce travail, pénible sans doute pour leurs mains fines et délicates, mais imposé par l'égalité nouvelle. En second lieu, Lakanal qui, comme savant, comme membre de l'Institut, aurait dû respecter ces monuments historiques, témoins d'un passé qui ne fut pas sans gloire, Lakanal mit une certaine fureur à abattre les tours des châteaux, à détruire les châteaux mêmes. Il fallait tout niveler. Beaucoup de châteaux disparurent, rasés de fond en comble. Celui de Biron échappa par je ne sais quel heureux sort. Celui de Cardoue eut ses tours abattues ; celui de la Rue ne garda qu'une seule de ses tours ; plus maltraité encore, le château de Badefol laissa à peine quelques vestiges.

tes et qui sont à peu près inexplorés. En les fouillant, on s'exposerait certainement à des déceptions, si l'on s'imaginait les trouver remplis de débris humains. On a fait trop de bruit au sujet des souterrains de nos châteaux du moyen-âge. Les passions de haine, de rivalité de classe à classe n'y ont voulu voir que des *cachots destinés à ensevelir et à étouffer dans l'oubli d'infortunées victimes*. L'imagination populaire a inventé le mot *d'oubliettes* pour l'appliquer à ces constructions qu'elle maudissait. Mais nous croyons qu'il faut beaucoup rabattre de ces préjugés populaires, de ces calomnies adroites et intéressées. « Il nous répugne à croire, dit avec raison un vengeur du passé, que ces vieux manoirs, monuments de notre histoire, poésie de notre ciel, débris de notre art, aient recelé des constructions élevées à cette fin unique » de servir de cachots, de tombeaux à des coupables ou à des rivaux malheureux. Souvent, en effet, ce qu'on a appelé les *oubliettes* n'était tout simplement qu'un puits (1), une citerne que, dans la construction des forteresses, on avait ménagés, pour, en cas de siège, conserver l'approvisionnement intégral ou partiel du château. De plus, ces appartements souterrains pouvaient être des magasins propres à recevoir les provisions nécessaires à la place, comme aussi ils servaient de refuge en cas de guerre, aux paysans voisins, aux vassaux et aux serfs, à leurs femmes et à leurs enfants, auxquels le seigneur devait aide et protection. Sans doute, ils ont pu servir aussi de cachots ; néanmoins, même dans ce cas, faut-il y supposer toujours des drames sanglants, des scènes de cruauté et de barbarie ? Et si, ce qui est bien rare, on y a trouvé des squelettes, leur présence « peut s'expliquer par de simples faits d'ensevelissement : difficultés, négligence, mauvais vouloir, comme il devait s'en produire dans ces temps de luttes acharnées qu'ont traversés nos pères. » Enfin, deux choses sont certaines : d'abord, le nom *d'oubliettes*

(1) Des fosses d'aisance.

donné à ces cavités ou souterrains, et en second lieu *l'horreur générale que soulèvent ces mystérieuses constructions*. Ce double fait doit avoir une cause, et nous l'avouerons sans peine, en toute impartialité : « A côté de la justice, dont le grand seigneur avait tout à la fois le droit et le devoir, faisons la part de la nature, la part des temps, la part des mœurs, et disons qu'aux mains de la force, des lieux si propices purent bien avoir plus d'un abus. » (1)

IV. — Chose singulière ! le seul bâtiment resté quasi debout au milieu de ces ruines, dont l'aspect navre le cœur d'une vague tristesse et transporte l'imagination à travers des temps et au milieu de personnages évanouis, c'est la chapelle du château avec son caveau tumulaire. La simplicité de ce petit monument me dispense d'en faire la description. Il se trouve à droite en entrant, après qu'on a traversé un second pont (autrefois deuxième pont-levis) et le portail. La voûte n'existe plus ; on peut cependant en remarquer les arrachements, aux murs latéraux, à hauteur d'homme environ. La toiture est toute moderne, et la porte ainsi que la fenêtre qui la surmonte, ont reçu une transformation totale. Ce lieu saint, ainsi retouché, changea de destination ; il fut approprié pour servir tour à tour d'étable et de garde-gerbes ou grange à blé, au service des colons logés dans les dépendances du château et y attenantes.

La seule partie de cet oratoire, orienté nord-midi, qui offre encore quelque style, c'est le mur du levant. Ce qui en fait l'intérêt, ce sont d'abord deux meurtrières pratiquées à ce mur pour défendre le pont-levis ; c'est, en second lieu, une fenêtre par laquelle la lumière arrivait directement sur

(1) L'abbé Poulbrière, *Notice sur Castelnau de Bretenoux* (Lot).

Voyez Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'Architecture*, à l'article *Oubliettes*. Parmi tant d'anciens châteaux du moyen âge, explorés par ce savant, il ne s'est trouvé que deux cachots de ce genre, l'un à la Bastille, l'autre à Pierrefonds !

l'autel, du côté de l'épître; le style roman de cette ouverture en révèle l'époque; elle doit remonter, ainsi que le manoir primitif, au ^x^e ou au ^xⁱ^e siècle.

V. — Au-dessous de la chapelle et de la même dimension se trouve le caveau, tombeau de la famille Gontaut-Biron-Badefol-Saint-Geniès. On y descend facilement par une ouverture pratiquée un peu au-delà du seuil de la porte de la chapelle. Je présume que ce caveau devait avoir une entrée autre que celle d'aujourd'hui; car cette dernière me paraît résulter d'une démolition violente. La voûte du caveau, qui sert de pavé à la chapelle, est parfaitement conservée; on croirait faite depuis quelques années à peine la couche de badigeon qui en recouvre les parois. Les cercueils ont disparu. On n'y voit ni date ni inscription. On y trouve cependant un assez grand nombre d'ossements et des débris de cercueils en bois pulvérisés. Quant aux cercueils de plomb, des personnes dignes de foi nous ont assuré qu'ils avaient été pillés par des pêcheurs, utilisant leur larcin à plomber leurs filets. Je ne diffame ici personne, en me faisant l'écho d'une telle profanation, qui, du reste, remonte à 70 ou 80 ans. Je ne fais qu'en livrer le souvenir à l'histoire impartiale; ce qui permettra de constater une fois de plus que si les grandes familles de l'ancien régime, à côté de nombreuses et éclatantes vertus, ont eu à leur charge des torts, des travers, des faiblesses, elles ont certes bien expié leurs fautes et dans leurs personnes traquées, vilipendées, et dans leurs propriétés ainsi que dans leurs demeures saccagées, brûlées, détruites de fond en comble, jusques enfin dans leurs cendres mêmes indignement souillées et profanées.

Bon nombre de savants ont écrit sur Cadouin, sur son abbaye, son église, son cloître, son suaire, etc... Volontiers néanmoins j'ai tenté de glaner après eux, quoiqu'il y ait bien peu à recueillir, tant ils ont largement moissonné dans ce champ fécond ! Leurs magnifiques ouvrages en font foi. Mo-

deste travailleur, à peine si j'ai pu cueillir un épi ; je n'ose l'associer à l'immortelle couronne de fleurs tressée par mes devanciers en l'honneur de mon pays natal. Encouragé toutefois par l'indulgence de mes lecteurs, je viens offrir ces pages à mes concitoyens, sans doute comme un hommage d'attachement profond à nos antiquités locales, mais aussi et surtout comme l'hommage d'un cœur toujours rempli du plus humble et du plus sincère dévouement.

L'abbé GOUSTAT.



RECHERCHES SUR LES HISTORIENS DU PÉRIGORD

AU XVII^e SIÈCLE (*Suite*).



ARNAULT LA BORIE.

Nous ouvrons la série de nos chroniqueurs périgourdiens du xvi^e siècle par le plus ancien et le plus vénérable de tous, Arnault La Borie. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le xvi^e siècle, et il semblerait par là devoir appartenir plutôt à cette dernière époque ; mais ses principaux ouvrages ont paru dans le xvii^e siècle ; et, si nous le plaçons parmi les historiens de notre province, bien que les écrits que l'on connaisse de lui roulent uniquement sur des sujets théologiques et religieux, c'est d'abord parce que La Borie avait écrit un livre sur les antiquités du Périgord, qui ne nous est malheureusement point parvenu, et ensuite pour nous conformer à l'opinion de Belleforest, de Lenglet-Dufresnoy, du P. Lelong et de l'abbé Goujet, qui n'ont pas craint de mettre notre auteur au rang des historiens de France.

I

François Arnault, sieur de La Borie, était issu d'une famille noble et ancienne, qui a fourni des hommes distingués à l'Etat et à l'Eglise. Nous n'entrerons point en de longs détails sur sa famille, dont les armes et la généalogie se trouvent décrites dans le tome I^{er} du *Dictionnaire de la noblesse* de La Chesnaye-Desbois : nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage (page 428 et suivantes).

Son père Louis Arnault, seigneur de La Borie-Fricard et de La Renaudie, licencié, fut maire de la ville de Périgueux en 1529. Le 3 septembre 1547, il fut pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux, mais mourut la même année. De son mariage avec Anne Arnald, demoiselle de Golce et de La Treille, fille de Jean, seigneur desdits lieux, et de Frontonne de Belcier, qu'il avait épousée le 10 juin 1517, il laissa cinq enfants, dont notre chroniqueur était l'aîné.

La Borie naquit à Périgueux, et, comme dit vaguement Moréri, « après le commencement du xvr^e siècle. » On s'accorde presque généralement à placer sa naissance en l'année 1518. Il embrassa l'état ecclésiastique, où il devait occuper un rang considérable par son mérite et par ses emplois. Car il devint successivement chanoine des deux églises de Périgueux, des chapitres de St-Etienne et de St Front (1535), sur résignation de Jean Arnau't, son oncle; prieur de Cambes, près Bordeaux (1571); chanoine de Poitiers; doyen de Carenac (1579), sur résignation d'Aymard de Ferrière-Sauvebœuf, abbé de St-Amand-de-Coly; chanoine d'Amiens, sur résignation de son neveu tué au Peyrat, en Quercy; prieur de Lurcy-le-Bourg en Nivernais, et grand archidiacre de l'église métropolitaine de St-André de Bordeaux, sur résignation de François de Salignac, évêque de Sarlat (1580); chanoine d'Embrun (1581), et enfin archiprêtre de Valeuil (1596). De son temps on l'appelait l'*Archidiacre* de La Borie.

Ses vastes connaissances le rendirent célèbre. Il était doc-

teur en droit canon : « Ses lumières dans cette science, écrit un de ses biographes, le firent regarder comme un des meilleurs canonistes que l'on eût alors. » L'université de Bordeaux crut ne pouvoir faire un meilleur choix parmi les esprits les plus éminents de Guyenne en le nommant son chancelier.

L'historien du Périgord, en parcourant nos annales, se plaît à rencontrer l'austère figure du grand archidiacre La Borie ; elle brille d'un singulier éclat au milieu de la sombre époque qu'il a traversée. Les mœurs étaient corrompues, partout trônait l'ignorance la plus grande ; le venin de l'inconduite, pour nous servir de l'expression énergique des auteurs de la *Gallia christiana*, suivait tout le corps clérical et gagnait même la tête. De là les éclatantes manifestations de la colère divine, la famine, la peste, et enfin l'hérésie. La vertu de La Borie ne fléchit jamais, et l'exemple du fier chanoine ne fut peut-être pas inutile dans ce temps maudit de discordes civiles et religieuses.

La famille Arnault ne fut pas elle-même à l'abri de tout danger au milieu des malheurs de la province. En 1569, le château de La Borie, principal manoir des seigneurs dudit lieu, fut brûlé au passage de l'armée des Princes ; et en 1575, leur maison de Périgueux fut saccagée par les religionnaires, qui en firent une forteresse qu'ils occupèrent jusqu'en 1584, qu'ils furent chassés par les sieurs de Montardit et Chilhaud des Fieux, soutenus de plusieurs catholiques : la ville de Périgueux fut reprise et dans la forteresse, Bellozane, gouverneur pour le roi de Navarre, faillit être surpris. Pour l'indemniser de toutes ses pertes, Henri III, en 1578, accorda à Alain Arnault, neveu de l'archidiacre, 4,000 écus à prendre sur sa recette générale de Guyenne.

Les commissions honorables dont Arnault La Borie fut chargé en diverses circonstances nous montrent de quelle estime il jouissait auprès de ses contemporains. Non seulement sa patrie, mais d'autres diocèses encore tinrent à honneur de se faire représenter dans les assemblées du royaume par un homme d'un si grand poids.

En 1576, il fut député par le clergé de Sarlat aux Etats-

Généraux ouverts à Blois le 6 décembre de cette année. La députation du Périgord se composait de six membres. Pour le clergé : vénérable M^e François Arnault de La Borie, doyen de Carenac, et André de Beynac, doyen du chapitre de Sarlat. Pour la noblesse : le seigneur de Limeuil et le baron de Gurçon. Et pour le tiers-état : Hélié de Jehan, procureur du roi en la sénéchaussée, et Etienne Bodin, avocat à Périgueux.

En 1578, La Borie fut député du clergé de Poitiers aux Etats de Blois, et, en 1589 et 1590, député des trois Etats du Périgord.

En 1593, il fut encore député du clergé de Périgord aux Etats-Généraux tenus par la Ligue et ouverts à Paris le mardi 26 janvier. La députation fut ainsi composée : pour le clergé : François Arnault de La Borie, grand archidiacre de Bordeaux, chanoine de Poitiers. Noblesse : François de La Crompte, écuyer, sieur de La Meynardie. Tiers-Etat : Pascal de La Brousse, syndic, élu à Sarlat ; Léonard de Chilhaud, avocat : ils devaient comparaître tous deux ensemble ou l'un d'eux en l'absence de l'autre.

Arnault La Borie fut le seul de cette dernière députation qui se rendit à Paris. Voici ce que contient le registre du clergé au sujet de notre compatriote :

« Dimanche, 16 mai 1593.

• L'évêque de Vannes, promoteur du clergé, proposa que M^e François de La Borie, chanoine de Périgueux, qui estoit ici present, disant avoir esté solennellement député par le « clergé du dict diocèse pour assister aux Estats, et que, avant de partir de son pays pour venir par deça, prévoyant le danger des chemins, il ne s'estoit voulu charger de la dicte procuration qu'il avoit mise ès-mains d'un messenger de Poitiers qui n'estoit encore arrivé, et luy estoit venu par des chemins obliques et égarés pour éviter quelques mauvaises rencontres, et partant requéroit le dict sieur promoteur que l'on s'assemblast par province pour adviser à la reception du dict sieur député.

» Sur quoy, après avoir conféré, a esté résolu et arresté... pour le regard du dict sieur La Borie, député de Périgueux, attendu que plusieurs de la compagnie ont tesmoigné qu'il estoit recogneu pour homme d'honneur, qu'il s'estoit trouvé aux précédentes assemblées du clergé et des Estats ; après qu'il a assuré par serment qu'il avoit consigné ses pouvoirs ès-mains d'un messenger dont il promettoit faire apparoir en peu de temps, il a esté ordonné qu'il seroit admis, et a fait le serment accoustumé ès-mains de monseigneur le cardinal président en la dicte assemblée » (1).

« Du lundi 14 juin 1593.

» Monsieur de La Borie, député de Périgueux, a exhibé et mis entre les mains de messieurs les promoteurs le procès-verbal de sa députation, qu'il avoit puis naguères reçu, lequel, estant lu à la compagnie, a esté jugé bon et suffisant » (2).

Au milieu de ces troubles publics que la mort de Henri III ne fit qu'aggraver, La Borie se montra aux Etats zélé partisan du duc de Mayenne, chef de la Ligue. Par deux fois (20 novembre 1589 et 5 mars 1590), il fut député pour négocier les affaires du pays et séjourner auprès de ce prince, chargé de la lieutenance générale du royaume, qui le récompensa, d'ailleurs, largement de ses bons et loyaux services et des dommages qu'il avait éprouvés (3). Mayenne n'était-il pas regardé comme le soutien de la foi, en attendant que l'abjuration de Henri de Bourbon, dans lequel on ne voyait encore qu'un hérétique excommunié, légitimât, aux yeux des catholiques, les droits du Béarnais à la couronne de France ?

(1) Robert de Peñevé.

(2) *Procès-verbaux des Etats-Généraux* en 1593, publiés par A. Bernard, pages 7, 465, 466 et 521. Mémoire servant de supplément. 1778, page 68 des *Preuves*

(3) Notes de M. H. de Montégut, dont on attend les recherches sur les Etats de la province de Périgord.

Arnault La Borie remplit avec honneur les diverses missions dont le chargea la confiance de ses électeurs. Mais s'il accepta ces emplois par dévouement en des circonstances difficiles, son caractère le portait naturellement à la vie privée ; il préférait le calme de sa province et la tranquillité de sa ville natale aux agitations des assemblées politiques ; le soin de sa renommée l'occupait faiblement, et ce ne fut que vers les dernières années de sa vie que l'on parvint à le décider à faire imprimer quelques-unes de ses nombreuses compositions.

Dès la mort du seigneur de La Borie, son frère, il s'était démis de son archidiaconat de Bordeaux pour celui de Périgueux, afin, dit La Chesnaye-Desbois, d'être plus à portée de travailler aux établissements de ses nombreux neveux et nièces.

Il est vrai qu'il témoigna à ces derniers l'affection d'un père. Il se préoccupa de veiller non seulement à leur conduite, mais encore à leur bien-être matériel. Nous pouvons rapporter quelques exemples des bienfaits dont il ne cessa d'entourer les héritiers de son sang.

C'est ainsi qu'on le vit se démettre en faveur de Joseph Arnault de sa chanoinie de Saint-Front et de ses prieurés de Lurcy et de Valeuil ; et, par son testament, il lui fit remise de tout ce qu'il lui devait tant pour la pension que l'archidiaque s'était réservée sur le prieuré de Lurcy que pour les sommes à lui fournies en vue de diverses acquisitions ou réparations de bâtiments.

Il nourrit et entretenait aux études, dès avant le décès de son père, Dominique Arnault, désigné sous le nom de s^r de Golce. Il l'employa à ses procès et autres affaires civiles ou ecclésiastiques, et lui fit remise aussi de tout ce qu'il lui devait.

Deux de ses nièces furent mariées de son vivant, l'une, Gabrielle Arnault, à Jean de Barberin (1596), l'autre, ToINETTE Arnault, à Jean de Lespinasse (1602).

Leur frère aîné, François, capitaine de cavalerie, avait été tué en 1591 dans un combat livré aux religionnaires par Montpezat, gouverneur du Périgord. A Alain, s^r de La Borie.

échut alors la tâche de soutenir l'honneur de la maison. L'archidiacre lui facilita également les moyens de la représenter dignement dans le monde. Lors du mariage de ce neveu avec Marquise de Saint-Astier, il lui fit don de 6,000 livres; et, par testament, lui fit remise de ce que son père ou lui pouvaient lui devoir. Alain, pourvu d'une compagnie de cent hommes de gens de pied dans le régiment de Bourdeilles, devait continuer la descendance de la famille Arnault.

Ce fut au sein d'une studieuse retraite et au milieu d'une nombreuse famille qui le vénérât que La Borie s'éteignit presque nonagénaire au commencement du xvir^e siècle. Il écrivit lui-même ses dernières volontés. Son testament, daté de sa maison de Périgueux le 20 juillet 1606, nous a été conservé; une copie, qui se trouvait dans les papiers de M. A. Charrière, ancien juge de paix de Périgueux, est aujourd'hui déposée aux Archives du département de la Dordogne.

Dans cet écrit, l'archidiacre manifeste le désir, s'il vient à mourir à Périgueux, d'être enterré à St-Front, dans la chapelle des Cinq-Plaies, aux tombeaux où reposent déjà les corps de Jean Arnault, son oncle; Joseph Arnault, son frère, chanoine de Périgueux; Pierre et François Arnault, lieutenants-criminels es-sièges de Périgueux, ses frère et neveu. Il donne ses habits sacerdotaux à l'église cathédrale et fait divers legs à l'église de St-Germain-de-St-Orse, au prieuré de Neuvic, au convent des Cordeliers, au collège des Jésuites, à l'hôpital de Périgueux et à ses serviteurs. Il n'oublia point ses neveux, comme nous l'avons vu plus haut. Il laissa quelque souvenir à François Alexandre, son filleul, fils de M^e Nicolas Alexandre, avocat, et à cause de leurs bonnes relations, il donna à Jacques Chalup, s^r d'Eglise-Neuve, conseiller à l'Élection, neuf tomes de la bibliothèque sacrée des Saints-Pères. Il choisit pour son légataire universel François Arnault de La Borie, son petit-neveu et filleul, fils d'Alain, et pour exécuteurs testamentaires M^e Hélic de Jehan, procureur du roi au siège présidial, et M^e Bonaventure Crette, curé de St-Orse.

Le 29 septembre de la même année, nous trouvons Arnault La Borie à l'abbaye de Brantôme et déposant entre les mains

de M^e Galoupin, notaire de cette ville, son testament olographe (1).

D'après Moréri, il mourut à Périgueux « en 1607, dans un âge extrêmement avancé. » Il fut inhumé, selon son désir, à St-Front, dans la chapelle de sa famille, dite des Cinq-Plaies.

II

Tous les écrivains qui ont parlé d'Arnault La Borie le regardent comme un des savants les plus renommés de son temps. François Belleforest, qui l'avait connu, parle de lui, comme nous le verrons, avec les plus grands éloges. « C'était, au rapport de l'abbé Goujet (2), un bon gentilhomme fort savant pour son temps. »

Il composa plusieurs ouvrages ; mais, peu soucieux de son talent, il n'en publia lui-même qu'un seul ; un second le fut par les diligences d'un ami, et encore lui conteste-t-on la paternité d'un troisième, qui parut aussi de son vivant. Nulle part on trouve une liste exacte et détaillée de ses divers ouvrages : nous allons essayer de la dresser.

1^o Celui qu'on lui attribue est intitulé : *L'Anti-Drusac ou livret contre Drusac, contre les controverses du sexe masculin et féminin, en vers, par Gratien du Pont, s^r de Drusac, fait en l'honneur des femmes nobles, bonnes et honnêtes, par manière de dialogue : interlocuteurs : Euphrates et Gymnisius* ; imprimé à Toulouse, chez Jacques Colonnez, 1564.

M. Weiss, dans la *Biographie universelle*, dit que Arnault répondit au livre de Dupont de Drusac, qui s'était suscité beaucoup d'ennemis. Nous pensons, avec le comte E. de Maleville (3), que l'*Anti-Drusac* ne doit pas être attribué à Arnault La Borie, comme on l'a fait presque généralement (4).

(1) Voir ce testament aux *Pièces justificatives*, n^o 1.

(2) *Bibliothèque française*, tome II, p. 191.

(3) *Bibliographie du Périgord, XVI^e siècle* : Arnault de La Borie, p. 23.

(4) Feller : *Biographie universelle*, article Arnault.

Les deux ouvrages dont nous avons à parler maintenant ne sont que des traductions.

2° Le premier est l'*Histoire des Indes de Jean-Pierre Maffée, bergamesque, de la Société de Jésus, où il est traicté de leur découverte, navigation et conqueste faicte tant par les Portugais que Castillans. Ensemble de leurs mœurs, cérémonies, loix, gouvernemens, et reduction à la foy catholique. Traduit par F. A. D. L. B., chanoine et archidiacre de Périgueux*, à Lyon, par Jean Pillehotte, à l'enseigne du nom de Jésus, 1604, un volume in-8° de 953 pages. Le privilège royal est daté de Paris le dernier juin 1603, et l'achevé d'imprimer du 4 août suivant.

La Borie ne se décida à publier ce livre que sur les instances de quelques amis, grands admirateurs de sa science. Il nous explique ainsi dans son *Avertissement au lecteur* comment cette publication a pris naissance :

« Tant s'en faut, amy lecteur, que j'eusse jamais pensé de vous faire part de ceste traduction, que mesme je ne l'avois pas commencée en intention de l'achever. M'ayant esté pres-tée cette histoire il y a sept ou huict ans, je voulois seulement essayer, si le beau et orné style de l'autheur se pourroit avec quelque grâce représenter en nostre langue. Mais la beauté de l'histoire et des discours de l'autheur me tira jusques à la fin de l'œuvre, que quelqu'un de mes meilleurs amis m'a dit devoir estre communiquée au public pour le plaisir et profit qu'il en pourra tirer... »

Cette traduction est dédiée à Monseigneur le Dauphin (Louis XIII, né le 7 septembre 1601). Voici un extrait de cette dédicace :

« Je me suis hazardé de vous présenter une traduction françoise que j'ay faicte, il y a quelques années, du latin d'un des meilleurs historiens de nostre temps... Ce n'est pas... pour obtenir quelque requeste de Vostre Grandeur au profit de mes affaires. Mon vieux aage et ma profession ecclésiastique me somment, long temps y a, de ne les estimer plus...

Qu'est-ce donc ? Un tesmoignage seulement tel que je peux rendre de ma dévotion au service de la vraye tige de nos Roys ; dévotion que moy et tous ceux de la petite maison dont je suis sorty, avons sucée avec le lait et continuée tout le temps de nostre vie. La majesté du roy a daigné deça huict ou dix ans en avoir mémoire et en faire assez honorable mention en la personne d'un mien frère defunct, jadis lieutenant criminel de Périgueux (1). Cela oblige tous ceux qui restent de nostre nom d'employer tout leur sang et leurs vies à la preuve du ressentiment que nous en avons. Pour moy j'estime assez heureusement finir mes jours, en continuant de prier Dieu de tout mon cœur pour la prospérité des Majestés qui vous ont mis au monde avec espérance de leur succession et pour la vôtre... »

Signé : François Arnault de La Borie, de Périgueux, le 12 janvier 1602.

On peut consulter cet ouvrage à la bibliothèque publique de Périgueux.

Le P. Maffée ou Maffei, professeur de rhétorique, secrétaire de la République de Gênes, fut en haute estime auprès de Philippe II et Grégoire XIII. Son livre avait pour titre : *Historiarum Indicarum lib. XVI : selectarum item ex Indid epistolarum lib. IV, eodem interprete. Florentiæ, Ph. Juncta, 1588*, in-f°. La traduction de La Borie ne comprend que les seize livres de l'histoire des Indes du célèbre jésuite.

Avant lui, Edmond Auger en avait donné une traduction française, à Lyon, chez Ben. Rigaud, 1571, in-8° ; et après lui Michel de Pure en donna une troisième, à Paris, chez Rob. de Minville, 1665, in-4°.

(1) Pierre Arnault de La Borie, lieutenant criminel en la sénéchaussée de Périgord au siège de Périgueux. François, son fils, avocat au Parlement de Bordeaux, fut nommé à la place de son père par lettres données à St-Germain-en-Laye le 8 novembre 1586.

Brunet, qui nous fournit ces renseignements (1), ajoute que la traduction d'A. La Borie et celle de M. de Pure « sont peu recherchées. »

3^e La dernière publication d'Arnault La Borie est la traduction du *Traité des Anges et Démons* de Maldonat.

Jean Maldonat est l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la compagnie de Jésus. Il fut ami de Montaigne ; lors de son séjour à Rome, quand il arrivait à notre célèbre compatriote de soutenir une opinion qu'il ne pouvait défendre, il disait que c'était aussi l'opinion du P. Maldonat (2).

Le *Traité des Anges et Démons* fut écrit en latin sous la dictée du savant jésuite en 1570 et traduit en français par La Borie. L'original est resté manuscrit, car l'ouvrage de Maldonat n'a jamais été imprimé en latin. Il est probable que La Borie, auditeur de Maldonat lorsque celui-ci professait à Paris la philosophie et la théologie, n'a fait que traduire les leçons que ce jésuite dictait à ses nombreux élèves, parmi lesquels il faut citer le P. F. Bord, chanoine de St-Front et premier recteur du collège de Périgueux. Philippe Dubois, éditeur d'un recueil de plusieurs pièces de Maldonat (Paris, 1677), a avancé que le *Traité des Anges* avait été écrit en français par Maldonat ; il n'eût pas commis cette erreur, s'il eût eu sous les yeux la traduction de notre chanoine.

Ce n'est point La Borie qui édita son ouvrage. L'épître dédicatoire et l'avis au lecteur nous font connaître l'histoire de ce livre, qui mérite une attention spéciale, ayant eu plusieurs éditions successives.

Le frère F.-J. Blancone, religieux du grand couvent de l'Observance de Toulouse, était à Périgueux ; il vit dans le cabinet de La Borie le *Traité des Anges* que l'archidiacre avait écrit sous le P. Maldonat et traduit en français. Blancone sut si bien persuader son hôte qu'il le décida à lui confier sa traduction. Quelque temps après, envoyé à Paris par ses supé-

(1) *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris, Didot, 1862, tome III. pp. 1290-91.

(2) P. De Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, p. 76.

rieurs, le religieux la fit imprimer et la dédia à l'auteur lui-même.

« Estant à Périgueux ces années passées, dit l'éditeur dans son *Avis au lecteur*, voyant ce beau et digne traicté des anges et démons au cabinet de ce grand archidiacre, je fus curieux de l'importuner afin que la France, voyant ce riche thrésor, ne fut privée d'un si grand labeur qu'il avait fait tant à l'écrire sous le R. P. Maldonat, jésuite, que de le traduire en françois. Je le sceus si bien persuader qu'il en fut content, et après être envoyé de mes supérieurs à Paris pour autres affaires, j'ai fait en sorte de le mettre sous la presse, tant pour faire voir l'excellence du propre auteur que l'éloquence et grand travail du traducteur. Le voilà donc au jour, ayez-en l'obligation à qui je la dédie, ayant voulu donner à un chacun ce qui lui appartient, après en avoir payé l'usure spirituelle que de le rendre en son dernier lustre pour être imprimé, afin qu'un chacun s'en serve et loue Dieu en ses jugements imperscrutables, bon à rémunérer le bien et juste à punir le mal, comme tu pourras voir en ce traicté des anges et démons, et souviens-toy de moy en les saintes prières auxquelles je me recommande. Adieu. »

La dédicace du *Traicté des Anges et Démons* est une page précieuse pour l'histoire d'Arnault La Borie, en ce qu'elle nous fait connaître son caractère, sa modestie et son indifférence pour la renommée littéraire. Nous avons si peu de détails sur la vie de l'archidiacre que l'on doit savoir bon gré au frère Blancone de son épître dédicatoire. Nous la rapportons en son entier à cause de son importance au point de vue biographique.

« A monsieur, monsieur de La Borie, grand archidiacre
et chanoine à Périgueux.

» Monsieur, ceste version du Traicté des bons et mauvais anges a esté jugée si nette et si naïsve, qu'on l'a estimée devoir estre tirée du creux et obscur cachot où elle gisoit entre plusieurs autres monumens de vostre bel esprit comme

morte et ensevelie, pour jouyr de la belle lumière du soleil et vivre et converser entre les hommes. Je scay bien que vostre modestie assez cogneüe à tous ne voudroit pas que ce discours portast vostre nom sur son front, pour ne commencer maintenant d'estre cogneu au monde par un effort si léger, ayant mesprisé infinies occasions d'estre célébré par la bouche des hommes sçavans, par plusieurs hardies et hautaines entreprises : mais vous sçavez que la gloire et l'honneur font la cour et recherchent autant importunément et opiniastrement ceux qui les mesprisent, comme elles fuyent dédaigneusement ceux qui les poursuivent. Vous avez, monsieur, tellement vescu, donné de si grandes espreuves de piété et de probité et acquis si grande réputation pour avoir bien fait, qu'il ne vous chaut pas d'estre honoré pour avoir bien dit ou escrit : au contraire de ceux qui préfèrent la louïange d'éloquence, ou plutost de langage et babil, au desir d'avoir saintement vescu et fait plusieurs bonnes œuvres, vous pouvez vous rendre recommandable par l'un et par l'autre, n'estant pas moins docte que religieux ; mais vous avez quitté la partie, qui pouvoit rendre agréable et immortel vostre nom entre les hommes, pour embrasser celle qui vous rendra heureux éternellement là haut parmy les anges. Que si encores vous me dites qu'avois-je affaire de trompeter vostre nom, ne meditant autre chose maintenant que le mespris de toutes choses humaines et le moyen de bien mourir, pour vivre éternellement avec Dieu ? Je responds que ç'a esté premièrement l'affection et singulière obligation que je vous dois ; secondement, afin de vous rendre comme loyal depositaire et sequestre fidelle de ce thresor qu'il vous pleut me donner en garde. Tiercement, pour vous convier à n'envier point au public tant de beaux et riches traictés tant de vostre invention que traduction qui moisissent dans vostre cabinet. Prenez donc, monsieur, en bonne part que je vous offre de vos biens ; accueillez ce bel enfant que pieça avez conceu et enfanté et qui, après s'estre promené par toute la France, se va rendre entre vos bras. Jouissez du fruit de vos veilles et continuez, s'il vous plaist, vostre ancienne amitié à « celui qui vous baise les mains et, en vous desirant tout bien

et contentement spirituel comme à toute vostre noble et religieuse famille, demeurera à jamais,

» Monsieur,

» Votre très humble serviteur et très affectionné orateur,

» F. J. BLANCONE, *religieux du grand couvent
de l'Observance de Tholose.* »

Le *Traité des Anges et Démons* eut, à notre connaissance, quatre éditions.

La bibliothèque de Périgueux possède la première, intitulée : *Traicté des anges et démons du R. P. Maldonat, jésuite, mis en françois par Maistre François de La Borie, grand archidiacre et chanoine à Périgueux*, imprimée à Paris, en 1605, chez François Huby, rue St-Jacques. C'est un in-12 de 242 pages, avec privilège ; l'achevé d'imprimer est du 30 avril 1605.

La deuxième édition, imprimée aussi à Paris chez Huby, en 1607, ressemble à la première ; au frontispice sont représentés saint Michel et saint Raphaël, gravés par Gaultier ; toutes les deux ont le même titre gravé et le même nombre de pages. Les seules différences consistent dans les fleurons et les lettres ornées, qui ne sont pas les mêmes, et dans plusieurs mots qui dans cette édition sont abrégés et dans l'autre sont entiers.

La troisième édition a paru en 1616 à Rouen, chez Jacques Besongne, avec même format et même nombre de feuillets, n'ayant d'autre différence avec ses devancières que celle d'une gravure au frontispice. C'est un dessin où l'on a représenté la Vierge assise, tenant le corps du Sauveur sur ses genoux ; ils sont enveloppés d'un manteau fleurdelisé ; au-dessus de leurs têtes, deux anges tiennent un diadème suspendu ; à leurs pieds, d'un côté le pape, de l'autre le roi de France, prosternés, les mains jointes, adorent la Vierge et son divin Fils. Après la dédicace, l'avis au lecteur et la table des chapitres ; le titre primitif se trouve ainsi modifié : *Traicté très-docte des*

anges, écrit sous le P. Maldonat, docteur théologien de la compagnie de Jésus en l'an 1570 par M. F. de La Borie, archidiacre et chanoine à Périgueux, et traduit en françois par le même auteur.

La quatrième édition vit le jour à Paris, imprimerie de François Julliot, en 1617, in-12. Elle se trouve indiquée par M. de Maleville dans sa *Bibliographie du Périgord au XVI^e siècle*.

Moréri et Feller placent une cinquième édition en 1619, publiée à Rouen, in-12.

Le *Traité des anges et démons* contient, pour la partie consacrée aux anges, 35 chapitres, et pour la partie consacrée aux démons, 21 chapitres. Dans la première, il est parlé de l'existence des anges, de leur origine, de leurs noms, de leur nature, de leurs différences, de leurs facultés, de leurs actions et de leurs offices. Dans la seconde partie, après avoir expliqué la chute des anges, l'auteur aborde la distinction des démons, décrit leur nature et leur puissance tant sur la volonté des hommes que sur leur corps et les choses extérieures ; il donne enfin les moyens de combattre leur influence.

L'approbation de ce livre par les docteurs de la Faculté de théologie de Paris est du 5 février 1605 : les deux docteurs chargés de lire l'ouvrage furent le frère P. Mathieu, carme, et C. Maclot.

Après cet aperçu sur les œuvres théologiques de La Borie, qui ne sont plus recherchées aujourd'hui que par les bibliophiles, il nous reste à parler d'Arnault La Borie comme historien du Périgord.

III

L'ouvrage qu'Arnault La Borie avait consacré aux anciens monuments de sa ville natale et sur lequel nos auteurs périgourdins ont tant écrit sans le connaître, était intitulé : *Des antiquités de Périgord*. Aucun moderne n'a pu se vanter encore de l'avoir lu : on discute toujours pour savoir s'il a été ou non imprimé.

Quoi qu'il en soit, François Belleforest, qui avait connu La

Borie, tira le plus grand parti des recherches historiques de l'archidiacre dans sa *Cosmographie*. Ce polygraphe reconnaît lui-même qu'il lui fut d'un rare secours pour la composition de son livre et surtout pour la description de Périgueux. Voici en quels termes il fait l'éloge de notre compatriote :

« De ce beau pays (le Périgord) et de la cité capitale duquel j'ai retiré et plan et description d'un gentilhomme du pays bien versé aux lettres et diligent chercheur de ce qui est au secret de tout savoir et bonnes disciplines, et le nom duquel je serois marry de taire tant pour n'estre ingrat du secours qu'il nous preste en chose si laborieuse que pour les memoires et raretés. C'est François Arnault de La Borie, seigneur dudit lieu, et chanoine en l'église cathedrale de Périgueux, qui, pour en estre natif et avoir pris plaisir à la recherche de ce qui y est de plus singulier, a aussi espluché les choses d'assez près, suivant les memoires duquel je prétens me gouverner en ceste description » (1).

Après Belleforest, plusieurs bibliographes ont parlé de La Borie et de ses mémoires sur les antiquités périgourdines.

En 1584, La Croix du Maine écrivait : « François de La Borie a écrit un discours des antiquités du Périgord, lequel il envoya à François de Belleforest pour employer à sa *Cosmographie* » (2).

André Duchesne lui consacre également une mention :

« Ceux qui ont recherché ce qui pouvoit éclairer la grandeur et le lustre ancien de cette ville (Périgueux), comme le seigneur de La Borie, nous ont laissé par escrit qu'elle estoit l'une des premières de la Gaule en antiquité, que la postérité de Noë... y venant en avoit jeté les premiers fondements et qu'elle lui avoit imposé le nom de Japhet » (3).

(1) 1575, 2 vol. in-8°. Tome 1^{er}, p. 194.

(2) *Bibliothèque française*.

(3) *Les antiquités et recherches des villes.... de toute la France*, 1637, p. 775.

Du Verdier (1) répète ce que La Croix du Maine avait écrit touchant notre auteur.

Dans le siècle suivant, l'abbé Goujet (2) qualifie La Borie d' « auteur des *Antiquités du Périgord*. »

Le P. Lelong (3) est le premier qui ait avancé que le discours sur les antiquités du Périgord avait été imprimé, et, sur la foi de cet écrivain, Lenglet-Dufresnoy enregistre ainsi le même ouvrage :

« Les *Antiquités de Périgord*, par François Arnault s' de La Borie, périgordin, chanoine de St-Front-de-Périgueux, imprimées en 1577 » (4).

Aucun de ces érudits, qui ont rapporté le titre et la date de l'œuvre historique de La Borie, n'ont rien dit de son format ni du lieu où elle avait été imprimée. M. de Taillefer (5) est le seul qui nous apprend que ce livre sortit des presses de Dalvy, à Périgueux :

« L'ouvrage d'Arnault de La Borie, chanoine de nos deux cathédrales, avait pour titre : *Antiquités du Périgord*. Il avait été imprimé à Périgueux, chez Dalvy, en 1577. »

Ce n'est sans doute qu'une conjecture, quoiqu'il soit certain que la famille Dalvy, originaire de Tulle, vint s'établir à Périgueux dans les dernières années du xvr^e siècle.

Comme il est facile de le voir par les nombreux témoignages que nous venons d'exposer, il ne ressort rien de positif sur cette fameuse histoire des antiquités de Périgueux. L'incertitude la plus complète règne toujours sur cet ouvrage, sur son format, sa date, son impression et enfin sa teneur. Cette incertitude laisserait à supposer qu'Arnault La Borie n'avait

(1) *Bibliothèque française*, p. 395.

(2) *Bibliothèque française*, tome II, p. 194, sur l'*Anti-Drusac*

(3) *Bibliothèque historique*, n° 15148.

(4) *Méthode pour étudier l'histoire*, tome IV, p. 180.

(5) *Antiquités de Vésone*, tome II, p. 248.

simplement composé qu'un mémoire dont il adressa le manuscrit à Belleforest et qui n'a jamais été imprimé.

M. Léon Lapeyre, ancien bibliothécaire de Périgueux, dont les cartons nous offrent une si abondante moisson de notes précieuses sur le Périgord, a laissé une ingénieuse dissertation pour prouver que ce livre des *Antiquités de Périgord* n'avait pas été imprimé. Nous ne saurions mieux faire que de la suivre de point en point, en reproduisant les divers arguments qu'il y a fait valoir (1).

Et tout d'abord, M. Lapeyre trouve une preuve de la non-impression des *Antiquités de Périgord* dans le témoignage même ou plutôt le silence des contemporains d'Arnault La Borie.

Ce ne serait que deux ans après l'apparition de la *Cosmographie* de Belleforest qu'aurait eu lieu la publication des *Antiquités de Périgord*. Or, ni La Croix du Maine, ni Du Verdier, deux bibliographes de la même époque, n'en disent absolument rien, et ce silence de la part de deux hommes compétents a lieu de surprendre.

Même silence de la part du P. Dupuy, dans son *Estat de l'Eglise du Périgord*. Il cite bien en marge de son histoire les noms des auteurs qu'il a mis à contribution ; nulle part ne se trouve celui de son compatriote et devancier La Borie, et, il faut le dire aussi, nulle part non plus celui de Belleforest.

A la page 52 de la première partie, le P. Dupuy, faisant allusion aux origines les plus éloignées de la ville de Périgueux, s'exprime ainsi :

« André Duchesne, dans ses *Antiquités des villes de France*, dit que cette ville a été premièrement habitée et cultivée par Japhet, fils de Noë, qui jeta les premiers fondements de l'ancienne ville, ce qu'il dit tenir par le rapport de ceux qui l'ont trouvé dans de vieux titres. »

(1) *Notes manuscrites sur F. Arnault de La Borie*, à la bibliothèque de Périgueux.

C'était le cas, remarque avec raison M. Lapeyre, de citer l'ouvrage de La Borie, qui, suivant Duchesne, avait exposé cette prétendue origine dans son travail. Ce silence du P. Dupuy ne ferait-il pas encore penser que l'ouvrage de La Borie n'était pas encore imprimé en 1629 ? Il ne l'a certes pas été depuis.

M. l'abbé Audierne fait observer, de son côté, que les termes mêmes dont Belleforest s'est servi pour rendre justice à l'œuvre de La Borie prouvent jusqu'à un certain point qu'elle n'a jamais affronté le jour de la publicité :

« Si La Borie eût fait imprimer son livre, dit-il, ce livre eût appartenu à tout le monde, et Belleforest se serait contenté d'en citer les passages dont il aurait eu besoin, sans insister sur sa reconnaissance et sur le mérite de l'auteur. Les paroles de Belleforest prouvent, au contraire, qu'il ne reçut qu'un mémoire de La Borie, dont il voulut faire honneur à l'auteur en le citant avec éloges et remerciements » (1).

L'année 1577, fixée pour l'impression des *Antiquités de Périgord*, est tristement célèbre dans nos annales périgourdines. Cette époque était trop agitée pour laisser à l'archidiaque le loisir de publier un semblable ouvrage. Alors les protestants occupaient sa ville natale depuis deux ans : une partie de la population avait déserté les murs, les conseillers du présidial avaient transporté leur siège à St-Astier, la cathédrale et les maisons canonicales étaient démolies, les prêtres persécutés. « Dans une telle situation, dit M. Lapeyre, La Borie, s'il n'était sorti de la ville, pouvait bien distraire ses douleurs par l'étude des monuments et des ruines qui l'entouraient ; mais, indifférent pour la renommée littéraire comme il était, il ne devait guère choisir un pareil moment pour occuper le public de ses travaux ».

Le témoignage du F. Blancone, ami de La Borie, nous a suffisamment édifiés au sujet de sa modestie et de son peu

(1) *Notes critiques et historiques sur l'ouvrage du P. Dupuy*, p. 227.

d'empressement à se faire imprimer. « Vostre modestie, lui disait-il en 1605 dans cette dédicace que nous avons citée, vostre modestie assez cogneüe à tous ne voudroit pas que ce discours (le *Traité des anges et démons*) portast vostre nom sur son front, pour ne commencer maintenant d'estre cogneüe au monde par un effort si léger, ayant mesprisé infinies occasions d'estre célébré par la bouche des hommes savants... »

Ce dédain de la renommée, cette insouciance, qui, jusqu'en 1605, ont empêché La Borie de livrer à la publicité le fruit de ses travaux littéraires, sont aux yeux de M. Lapeyre une nouvelle présomption qu'il n'a pu faire imprimer vingt-huit ans auparavant, à une époque de troubles civils, son mémoire sur les antiquités de la province.

« Travailleur zélé et tout à la fois homme politique, puisqu'il fut plusieurs fois député du clergé aux Etats-Généraux, fait observer ce bibliothécaire, s'il consacrait son temps à l'étude du passé, ce n'était que sur les instances de ses amis qu'il en faisait part au public, comme on peut le voir dans la préface de sa traduction de Maffée et dans l'épître dédicatoire du *Traité des anges et démons*. »

La Borie dut donc laisser enfoui son mémoire historique dans les rayons de sa bibliothèque, et il ne se rencontra pas malheureusement un nouveau frère Blancone pour l'en tirer et l'offrir au public comme cette traduction moins précieuse assurément du P. Maldonat.

Ce mémoire, d'ailleurs, fût-il imprimé, aurait dû vivre par son seul titre, car il n'y avait à cette époque reculée rien d'imprimé sur l'histoire de Périgueux et de la province, comme l'atteste Belleforest.

Ajoutons avec M. Villepelet (1) que le testament du grand archidiacre ne contient aucune disposition relative à l'impres-

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome IV, 2^e livraison, p. 398-99.

sion de ses œuvres. Ce titre intéressant, dont nous publions plus loin le texte, ne nous apporte aucune lumière sur le point qui nous occupe.

Toutes ces raisons portent à croire que La Borie n'a jamais fait imprimer cet ouvrage sur les antiquités périgourdines, qui depuis si longtemps fait le désespoir de nos bibliophiles.

Depuis plus d'un siècle on est à sa recherche. Sa découverte préoccupa même le ministre d'Etat Bertin, qui, dans les hautes fonctions dont l'investit la confiance royale, n'oublia jamais son pays natal. Il dirigeait alors les recherches sur l'histoire de France, ordonnées par Louis XV : il faisait rechercher à Paris, dans les provinces et jusque dans la tour de Londres, les documents inédits propres à répandre quelque lumière sur les temps encore obscurs de la monarchie (1). Il avait écrit le 4 mars 1769 aux intendants des provinces pour qu'on dressât une liste d'archives des Cours souveraines, bailliages, sénéchaussées, corps de ville, cathédrales, collégiales, abbayes, maisons religieuses, communautés séculières et régulières, des châteaux des seigneurs et des cabinets des savants. Ce travail, de la plus haute importance, n'aboutit pas. Bertin avait proposé une récompense de 3,000 livres à celui qui découvrirait l'ouvrage d'Arnault La Borie. Les recherches furent actives, mais en pure perte.

Il en fut de même encore quelques années plus tard, lors du procès des Francs-Fiefs, ainsi qu'il résulte d'une lettre écrite le 27 février 1774 par les maire et consuls de Périgueux à M. de Sudrat, député de la ville à Paris, dont nous devons la communication au savant archiviste M. Michel Hardy :

« On a fouillé jusqu'aux galetas des maisons de cette ville, » pour découvrir le livre *de ses antiquités*, par Arnaud de La-borie, sans aucun succès ».

Depuis, nos érudits périgourdins ne se sont pas lassés de chercher le refuge de ce livre introuvable, dont la publication

(1) *Notice sur H.-L.-J.-B. Bertin, contrôleur général des finances, précédée du testament de Jean Bertin, son père.* Périgueux, Boucharie, 1856, pp. 12 et 21.

était attestée par des hommes sérieux, comme le P. Lelong et Lenglet-Dufresnoy.

Feller, dans sa *Biographie universelle*, a constaté son excessive rareté pour ne pas dire autre chose, à l'article d'Arnault :

« On a de lui, dit-il, les *Antiquités du Périgord*, 1577, ouvrage fort rare ».

M. de Taillefer, qui avait, sur la foi d'on ne sait quelle autorité, désigné Dalvy comme l'imprimeur de ce livre, n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il ne l'avait jamais vu.

« Il ne se trouve plus maintenant, écrivait-il en 1826, quoique les anciens bibliographes en parlent. Je l'ai inutilement cherché ici, à Paris et partout » (1).

Nous ajouterons que les recherches que notre ami M. Léon Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, a faites en notre nom à la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, où, disait-on, se trouvait cet ouvrage, n'ont donné aucun résultat favorable, de même que celles que nous avons également fait faire dans la bibliothèque d'un ancien évêque de Périgueux, désigné aussi comme l'heureux possesseur du livre de La Borie, M^{sr} le cardinal Gousset, archevêque de Reims.

Ainsi donc nos recherches personnelles ont été aussi infructueuses que celles de MM. W. de Taillefer, de Mourcin, Léon Lapeyre, l'abbé Audierne, Villepelet, A. de Froidefond (2) et le docteur Galy (3).

Cependant, les faits suivants sembleraient contredire en quelque façon ce que nous venons de dire au sujet de la non-impression des *Antiquités de Périgord*.

(1) *Antiquités de Vésone*, tome II, p. 248, note.

(2) *Liste chronologique des maîtres de l'érigueux*, page 41 :

« Le mémoire sur les antiquités de Périgueux ne s'est malheureusement jamais retrouvé ».

(3) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome I, 2^e livraison, p. 79.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (1) :

« Le s^r de La Borie *écrivait* sous Charles IX qu'il avait trouvé à Périgueux des inscriptions grecques ».

L'abbé Le Bœuf, qui s'exprimait ainsi, était venu à Périgueux. On s'est demandé si dans les mots qui précèdent, cet archéologue a voulu faire allusion à l'ouvrage *imprimé* de La Borie ou bien à quelque manuscrit existant encore lors de son voyage à Périgueux.

Voici un fait qui permettrait de douter davantage.

En 1769, Jean Calès, chanoine de Chancelade, ayant visité M. Tarde de Lisle, à La Roque de Gajac, lui emprunta divers manuscrits provenant de la bibliothèque aujourd'hui dispersée de son grand-oncle le chanoine Tarde. A la suite du reçu qu'en délivra le P. Calès et que nous publions aux *Pièces justificatives*, se trouve cette mention des deux ouvrages suivants :

« *Etat de l'Eglise du Périgord*, par le P. Dupuy, recollet, *que nous avons*.

» *Des Antiquités de Périgueux*, par Arnaud sieur de La Borie, chanoine de Saint-Front, imprimées à Périgueux en 1577 ».

Cette double mention est de la même main, de la même encre et paraît avoir été écrite en même temps que le reçu lui-même. Que signifie-t-elle ? Là est la difficulté.

Peut-être, après avoir choisi divers manuscrits de la bibliothèque de M. Tarde de Lisle et en avoir rédigé le récépissé, Jean Calès songea-t-il à emporter aussi le livre du P. Dupuy et celui d'Arnault La Borie. Mais, dans cette hypothèse, pourquoi, après avoir été si explicite plus haut, l'a-t-il été si peu ensuite ? En outre, il est énoncé dans cette note que les Chanceladais possédaient déjà le premier de ces deux volu-

(1) Tome XXIII, p. 304.

mes ; ces mots : *que nous avons* y sont soulignés. L'ayant déjà, pourquoi l'auraient-ils emprunté ? D'autre part, il n'est pas fait d'énonciation pareille à la suite du titre de l'ouvrage de La Borie : d'où il semble résulter que les Chanceladais *ne l'avaient pas*. Mais, puisqu'ils ne l'avaient pas, ne serait-il pas à présumer que ce second volume se trouvait dans la bibliothèque de M. Tarde ? Car s'il n'eût existé ni chez l'emprunteur, ni chez le prêteur, d'où serait venue à Jean Calès l'idée de mentionner ce livre plutôt qu'un autre ? M. Gabriel Tarde, notre confrère, inclinerait à croire que son bisaïeul, assez étranger, quoique instruit, aux études archéologiques, aurait prié Jean Calès, pendant la visite que lui fit cet augustin en 1769, de lui indiquer, à la suite de son récépissé, les volumes vraiment précieux que contenait encore sa bibliothèque, après l'enlèvement de ceux que le récépissé énumère. Jean Calès, érudit sans doute et formé à l'école de Leydet, lui aura désigné alors les deux volumes mentionnés en post-scriptum, et, sur la demande de son hôte, en aura écrit le titre. Au fait, cette mention finale serait absolument incompréhensible, si l'on n'admet au moins qu'au moment où elle fut écrite, son auteur avait des raisons personnelles de croire à l'existence de l'ouvrage *imprimé* de La Borie, et des raisons si fortes qu'à ses yeux évidemment le fait de cette impression n'était pas douteux ?

Enfin, la lettre suivante, conservée par l'abbé Lespine, écrite de Sarraziniac, paroisse de Valeuil, le 30 avril 1774, par un arrière-neveu d'Arnault La Borie à M. de Vandeuil, curé de Puy-de-Fourches, ouvre une nouvelle porte aux conjectures :

« Monsieur,

» Je vous prêteroais avec plaisir le livre que vous me demandez des *Antiquités du Périgord*, par François Arnault de La Borie, si je l'avois ; c'est un ouvrage extrêmement rare aujourd'hui. Le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque des historiens de France*, le dit imprimé en 1577. Et après lui M. Lenglet le cite dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, ainsi que Moreri

dans son *Dictionnaire historique de 1674 à 1684*, à l'article Périgueux, sous le nom La Rorie, au lieu de La Borie. M. Goujet, dans son *Histoire de la littérature françoise*, en parle fort au long et lui attribue même d'autres ouvrages. Belleforest, dans sa *Cosmographie*, dit avoir beaucoup connu François Arnault de La Borie, écuyer; ce qu'il a écrit du Périgord, il l'a tiré de lui comme étant une personne versée aux lettres et diligent chercheur.

» J'avois écrit, il y a quelques années, à Paris, à un de mes amis pour qu'il vît s'il pourroit decouvrir dans quelques bibliothèques l'ouvrage en question; il me manda que la seule où il eût été à même de le trouver était à Sainte-Geneviève; mais qu'on l'avoit prêté et qu'on avoit promis de le lui communiquer quand il seroit rentré. La chose en est restée là depuis. Je vous assure, Monsieur, que je serois enchanté de pouvoir contribuer en quelque chose à la perfection de notre histoire du Périgord, et d'être à même de vous marquer le respect, etc. »

Quoi qu'il en soit, ces témoignages de l'abbé Le Bœuf, du P. Calès et du seigneur de Sarraziniac n'apportent pas dans la question de l'existence du livre des *Antiquités de Périgord* toute la clarté désirable. Ils sont loin de détruire absolument les arguments que nous avons présentés contre l'impression de cet ouvrage; ils laisseront subsister un doute que la découverte seule du livre pourra faire cesser.

En attendant, contentons-nous de ce que nous en a dit Belleforest, et ne cherchons plus jusqu'à présent le mémoire de La Borie que dans la *Cosmographie* du célèbre polygraphe, qui visita notre province, connut l'archidiacre et avoue s'être servi de son travail. Peut-être un jour quelque heureux hasard mènera-t-il sur la trace du manuscrit lui-même?

La connaissance de l'œuvre historique d'Arnault La Borie serait précieuse à plus d'un titre. Elle ferait revivre sans doute à nos yeux tous ces monuments à jamais disparus de l'antique Vésunne, berceau de notre cité moderne de Périgueux, en conservant le souvenir de tant de ruines dont il ne reste plus le moindre vestige aujourd'hui! La Borie,

qui, selon les expressions de Belleforest, « espluchait les choses d'assez près », avait dû étudier avec un soin particulier les monuments les plus anciens de sa ville natale ; ce vaste espace de terrain sur les bords de l'Isle où l'on découvrirait encore des restes d'antiques constructions, a dû être fouillé par lui en vue de retrouver l'emplacement de cette ville que ruinèrent les barbares sous l'empire d'Honorius. L'importance de Vésunne y était attestée par des pierres, poteries et métaux de toute sorte, des sculptures, des inscriptions et des médailles gauloises ou romaines, dont quelques restes figurent avec honneur dans le musée départemental de la Dordogne, si riche aujourd'hui, grâce au zèle intelligent de son directeur ; et il est à croire que les dessins qui accompagnaient le texte consacré à l'étude de tant de monuments doubleraient encore la valeur de cet ouvrage. « Sans doute, il nous aurait fait connaître, observe M. de Taillefer, beaucoup de monuments détruits depuis le xvi^e siècle, et entre autres ces inscriptions grecques dont parle l'abbé Le Bœuf, et qui peut-être nous transmettraient les noms de quelques-uns de ces savants grecs que Vésone soudoyait pour enseigner dans ses murs. »

Si le livre de La Borie n'est pas arrivé jusqu'à nous, son exemple du moins n'a pas été perdu. En rappelant en plein xvi^e siècle les gloires de notre passé, en évoquant les titres du Périgord à l'attention des archéologues et des historiens, il a puissamment contribué par sa seule renommée à entretenir dans notre province le goût de nos antiquités nationales.

C'est ainsi qu'après lui un autre Périgourdin, membre de l'académie de Bordeaux, Jourdain de La Fayardie, consacra, vers la fin du xviii^e siècle, quelques études à nos antiques monuments ; le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin* a publié en grande partie ses travaux trop incomplets.

Il nous faut arriver à l'année 1821 où le comte Wlgrin de Taillefer commença la publication d'un important ouvrage sur le même sujet, sous ce titre : *Antiquités de Vésone, cité gauloise, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, ou description des monuments religieux, civils et militaires de cette antique cité et de son territoire, précédé d'un essai sur les Gaulois,*

Périgueux, F. Dupont, 1821-26, deux volumes in-4°, avec figures.

Ce livre remarquable nous a largement indemnisés de la perte de celui d'Arnault La Borie. Son apparition fut annoncée ainsi par M. de Verneilh-Puirazeau :

« Un habitant de Périgueux, Arnault La Borie, publia sur les antiquités de Périgueux, dès l'an 1577, un mémoire qui malheureusement ne se retrouve plus. Le comte de Taillefer vient de publier sur le même sujet la première partie d'un ouvrage intéressant » (1).

Ajoutons ce passage d'une lettre que notre érudit abbé de Lespine, chanoine de Saint-Front, écrivait de Paris le 29 septembre 1804 à l'auteur des *Antiquités de Vésone*, qui préparait alors son grand ouvrage :

« Il était réservé à vous seul de débrouiller le chaos qui couvre d'un voile épais nos antiquités périgourdines ; et votre ouvrage sera fait non-seulement pour nous consoler, mais encore pour nous dédommager amplement de la perte de celui de mon ancien confrère Arnault de La Borie » (2).

Les *Antiquités de Vésone* ont atteint, en effet, le double but indiqué par l'abbé Lespine. Si elles n'ont point entièrement comblé la lacune laissée par la perte des *Antiquités de Périgord*, elles sont, à n'en pas douter, plus savantes et plus complètes que l'œuvre d'Arnault La Borie.

Disons, en terminant, que ce dernier laissa à sa mort, outre des mémoires sur la vie de Charles IX, quelques autres manuscrits sur le Périgord, que sa famille devait communiquer plus tard à La Grange-Chancel, lorsque notre poète voulut, en 1734, écrire lui aussi l'histoire de son pays natal. Ces divers documents ne sont pas également arrivés jusqu'à nous.

(A suivre.)

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

(1) *Histoire politique et statistique de l'Aquitaine*, tome 1^{er}, p. 348.

(2) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1876, 1^{re} livraison, p. 112.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. DE LONGPÉRIER.

Les obsèques de M. Adrien de Longpérier ont eu lieu le mardi 17 janvier 1882, à Passy.

Le corps a été transporté ensuite à Meaux pour y être inhumé dans la sépulture de la famille.

M. Adrien de Longpérier était né en 1816, à Paris. De bonne heure, il manifesta pour la numismatique une aptitude particulière. En 1835, nous le trouvons attaché au cabinet des médailles. Deux ans plus tard, la Société des antiquaires de France, appréciant les mérites du jeune savant, l'appela dans son sein. En 1847, il succéda à M. Dubois, en qualité de conservateur du musée égyptien, puis du musée assyrien du Louvre. En 1854, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions.

Outre un grand nombre de catalogues raisonnés de médailles, M. de Longpérier a publié divers mémoires dans la *Revue archéologique*, la *Revue de Numismatique* et l'*Athenæum français*. En 1840 et 1854, il a donné deux importants mémoires sur la *Numismatique des rois sassanides et arsacides*. Il faut citer à part le *Musée Napoléon III*, catalogue raisonné, comprenant un choix remarquable de monuments antiques.

Dans le *Journal des savants*, on trouve aussi de lui une certaine quantité d'études, notamment sur le résultat des fouilles entreprises dans les anciens cimetières de Paris, et les objets déposés au musée Carnavalet. Il a été vraiment le Cuvier de l'archéologie, et il est à souhaiter que les nombreux travaux qu'il a éparpillés dans tant de recueils soient réunis en un volume.

M. de Longpérier avait été fait commandeur de la Légion d'honneur, à la suite de l'Exposition universelle de 1878. On sait que c'est lui qui organisa au Trocadéro la magnifique exposition rétrospective. La France perd en M. de Longpérier un de ses archéologues les plus éminents.

M. ALBERT MOREAUD.

Plus la Société archéologique mesure d'années, plus elle voit avec douleur se réduire le nombre des membres qui l'ont fondée.

Après M. Pierre Maurice, notre regretté professeur au lycée de Périgueux, c'est M. Sicaire-Albert Moreaud, ancien négociant, que la mort vient de lui enlever et à la mémoire duquel nous devons rendre ici un suprême et légitime hommage.

La famille Moreaud est originaire d'une localité riche en souvenirs du passé, Tocane-Saint-Apre. Albert y naquit lui-même le 27 février 1828 : dès l'enfance, il annonçait déjà cette bonté, cette complaisance extrêmes, qui furent le fond de son caractère.

Après ses études au lycée de Périgueux, il se destina au commerce, dans le but de venir en aide à sa famille éprouvée par la fortune : sa conduite à cet égard est digne d'être offerte en exemple à la jeunesse de nos jours.

Entré à Bordeaux, dans une raffinerie de sucre, il demanda à être employé au travail le plus pénible, de façon à avoir un salaire plus élevé ; son père voulut partir pour l'Algérie, où il espérait obtenir une concession de terrain. Afin de ne pas le quitter, il se fit engager à son insu sur le même vaisseau et devint ainsi le compagnon assidu de son père, auquel il devait rendre de réels services. « Mon fils, aimait à dire souvent ce dernier, a été pour moi un véritable père ».

Périgueux a depuis compté Albert Moreaud parmi ses commerçants les plus honorables et les plus estimés.

Il aimait sa province et s'intéressait vivement à tout ce qui pouvait toucher à son illustration, suivant en cela les exemples qu'il trouvait dans sa famille même : d'un côté, chez ses oncles maternels, M. Léon Lapeyre, le modeste et érudit bibliothécaire de Périgueux, et M. Alexis Lapeyre, le premier trésorier de notre Société ; de l'autre, chez M. le Dr Moreaud, son oncle paternel, notre collègue, qui tous trois ont laissé les marques les plus distinguées de leur zèle tout patriotique.

Parmi les hommes studieux qui, le 1^{er} mars 1874, se réunirent à Périgueux chez le sympathique directeur de notre Musée départemental pour jeter les bases de la Société archéologique, figurait Albert Moreaud, qui s'est toujours montré depuis soucieux de la conservation des antiques monuments et de la vulgarisation de l'histoire du Périgord.

Nous rappellerons encore que lorsque le conseil municipal de Périgueux, dans sa séance du 23 août 1876, vota la démolition de la tour Mataguerre,

seul vestige des anciennes fortifications de la ville, Albert Moreaud se joignit aux membres de la Société qui s'étaient spontanément réunis pour protester contre cet acte de vandalisme.

Des infirmités précoces ont abrégé les jours de notre bon et dévoué confrère. Il est mort chrétiennement à Périgueux, le 26 février dernier, laissant parmi ses nombreux parents et amis d'unanimes regrets.

A. D.-D.

INSCRIPTIONS

DU MUSÉE LAPIDAIRE DE PÉRIGUEUX. (Suite.)

Estampage, au Musée de Périgueux, d'une inscription au village de Pern près de Cahors, gravée sur le piédestal d'une statue autrefois élevée par la cité des Cadurques à un prêtre de l'autel de Lyon.

M. Lucter(io), Lucterii Seneciani f(ilio), Leoni, omnibus honoribus in patria functo, sacerdoti) arae Aug(usti) inter confluentes Arar(is) et Rhodani, civitas Cad(urcorum) ob merita eius publ(ice) posuit.

- A Marcus Luctérius Léo, fils de Luctérius Senecianus ; pourvu dans sa
- patrie de tous les honneurs (municipaux), prêtre à l'autel d'Auguste au
- confluent de la Saône et du Rhône, la cité des Cadurques a élevé publi-
- quement, en reconnaissance de ses mérites, cette statue ».

Cette inscription est depuis longtemps connue (Voy. de Boissieu, p. 95). Le personnage qu'elle concerne se nommait Marcus Lucterius Leo et était vraisemblablement un des descendants de l'héroïque défenseur d'*Uxellodunum* après la reddition d'Alise. L'estampage du Musée de Périgueux permet de constater qu'il était fils de *Senecianus*, et non pas *Sencianus* comme on lit dans les copies imprimées. L'N et le second E de *SENECIANVS* forment un monogramme qui, terminant une ligne, est en partie détruit par une écornure du bord de la pierre.

Le magnanime Cadurque, avec qui s'est éteint, au pied de la forteresse du Puy-d'Yssolud, le dernier effort de l'indépendance gauloise, a trouvé un chaleureux et élégant historiographe dans un de ses modernes compatriotes, M. J. B. Vidaillet, auteur d'une excellente *Biographie des hommes célèbres du Lot*, (Nérac, édit. 1875, p. 404).

ne leur attribuer qu'une importance locale, ou tout au plus régionale, ne leur accordent qu'une attention un peu distraite, je ne veux pas dire dédaigneuse : je connais trop bien leurs vues larges et leur intelligence compréhensive. Permettez-moi de recourir à la publicité de votre recueil à la fois littéraire, historique et bibliophilique, en faveur d'une de ces intéressantes inconnues qu'il est utile de mettre en évidence, comme vous allez en juger.

Le catalogue des livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, de M. Didot (belles-lettres, histoire), dont la vente a eu lieu dans le mois de juin de cette année, annonce au n° 31 (p. 48 et suiv.) un manuscrit sur papier d'une magnifique exécution, renfermant les trois premières odes des fameuses *Philippiques* de La Grange-Chancel. Le savant rédacteur du catalogue, dans une notice pleine d'intérêt, exprime le regret qu'il n'existe aucune bonne édition des *Philippiques* :

« Une bonne édition des *Philippiques*, dit-il, reste encore à faire, même après celle, si instructive, donnée par M. de Lescure (1858), et surtout après la dernière en date (1876) qualifiée pompeusement de « définitive » et qui n'est que prétentieuse. Les premières éditions imprimées en France clandestinement ont depuis longtemps entièrement disparu et ne nous sont connues que de nom. La plus ancienne de celles qu'en connaît a été publiée en Hollande (1723) en dehors de la participation de l'auteur (bien qu'il se fût trouvé alors dans ce pays), et son texte laisse beaucoup à désirer. Parmi celles qui l'ont suivie, la meilleure est celle imprimée par Didot jeune en 1795, et devenue rarissime (M. de Lescure n'a pu la rencontrer qu'à la bibliothèque de Rouen) ; et encore a-t-elle été faite à l'aide d'une copie dont le texte était sensiblement altéré. L'édition donnée en 1797, par les soins du fils de l'auteur, pourrait, à cause de cela, être considérée comme parfaite, mais il n'en est rien, ce qui vient peut-être du grand âge de La Grange-Chancel fils, qui avait alors près de quatre-vingt-dix ans ».

Eh bien ! Monsieur, cette bonne édition, légitime *desideratum* d'un érudit parisien, n'est point à naître : elle existe bien réellement au fond d'une province éloignée, il est vrai, mais qui a donné à la France quelques-uns de ses plus grands écrivains, et qui a aussi des raisons maternelles pour consacrer au satirique La Grange-Chancel quelques-uns de ses savants loisirs.

L'édition dont je vous annonce officiellement l'existence est due à M. Du-jarric-Descombes, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, société jeune encore, mais déjà honorée des récompenses de la

Sorbonne, dont j'ai l'honneur de faire partie, comme tout bon Périgourdin, un peu féru des études historiques. Dans une préface intéressante, M. Dujarric-Descombes atteste en ces termes l'authenticité de son édition :

« Notre publication est la reproduction fidèle d'un manuscrit entièrement *autographe*, et, ce qui en augmente le prix, elle contient les annotations personnelles de La Grange-Chancel.

» Ce précieux manuscrit, qui a appartenu à M. de Cabranc, ami du poète, nous a été généreusement donné par un savant archéologue qui a rendu des services à l'histoire du Périgord, M. l'abbé Audierne, inspecteur des monuments historiques de la Dordogne. Nous l'en remercions ici publiquement.

» C'est grâce à lui que nous pouvons donner cette édition *authentique* et *définitive* : par son importance, elle contribuera à populariser un poème qui n'est pas seulement une pièce curieuse de notre histoire, mais encore un véritable chef-d'œuvre de lyrisme. »

Le rédacteur du catalogue de M. Didot, à qui je crois pouvoir rendre hommage en le nommant, M. Pawlowski, ajoute à sa notice quelques remarques critiques qui ont pour objet d'établir la supériorité de son texte manuscrit sur les textes imprimés qui sont venus à sa connaissance. Il cite trois vers que le poète adresse à Pierre le Grand dans la deuxième ode, strophe XIV, et que les différentes éditions donnent de la manière suivante :

Toi qui, de ta famille entière,
N'as fait qu'un vaste cimetière
De tes neiges, de tes glaçons.

Il remarque avec raison que le dernier vers n'a pas de sens (il pourrait ajouter qu'on ne fait pas facilement d'une famille un cimetière, fût-on le plus absolu des autocrates) ; et il pense que le manuscrit écrit correctement :

Toi qui, de ta famille entière,
As fait un vaste cimetière
Dans tes neiges et tes glaçons.

Mais voici dans notre édition la véritable version, qui ne change qu'un mot aux précédentes, et qui, par ce seul changement, donne satisfaction à la fois, à la pensée, à la langue et à la poésie :

Toi qui pour ta famille entière
N'as fait qu'un vaste cimetière
De tes neiges, de tes glaçons.

Dans la strophe suivante : *Le silence de Villars* est expliqué par une note de l'auteur. Enfin la strophe X de la troisième ode :

Quoi, Themis, ta brillante épée
Est inutile dans ta main !
Pourquoi n'est-elle pas trempée
Dans le sang de cet inhumain ?
Pourquoi, pour prévenir leur chute,
Sous tant de bras qu'il persécute
N'est-il pas encore abattu ?
Soit par force ou par industrie,
Tout crime fait pour la patrie
Devient un acte de vertu,

paraît à M. Pawlowski incorrecte et dépourvue de sens, et il préfère pour les six derniers vers la version du manuscrit Didot :

Pourquoi, pour prévenir leur chute,
Tant de braves qu'il persécute
N'ont-ils pas encore abattu
Le tyran et la tyrannie ?
Un crime fait pour la patrie
Devient un acte de vertu.

Je dois dire que dans notre édition la strophe est donnée sous la première forme. Je me suis creusé la tête pour en découvrir le sens, et voici ce que j'ai trouvé, en vile et intelligible prose : Pourquoi tant de gens qu'il persécute, pour prévenir leur propre chute, ne l'ont-ils pas encore abattu ? Il paraît que *Il* et *cet inhumain*, dans la pensée de La Grange-Chancel, était M. d'Argenson, Séjan du nouveau Tibère (strophe VIII). Le vers

Le tyran et la tyrannie ,

ne s'appliquerait pas à lui, et semblerait viser le régent lui-même.

Je trouve donc un sens aux vers discutés ; reste le reproche d'incorrecton ; sur ce point, je dois le dire, je passe condamnation. La double métonymie des *bras persécutés*, et de la *chute des bras*, ou, en d'autres termes, des bras qui tombent, me paraît absolument impossible à défendre ; mais si le poète l'a écrit ? *Quandoque bonus dormitat Homerus*.

Le n° 32 du catalogue Didot annonce un autre manuscrit des *Philippi-*

ques. Dans ce manuscrit « la dernière ode ne compte que sept strophes, tandis qu'elle en a habituellement huit tant dans les manuscrits que dans les éditions imprimées ». Notre édition ne donne que sept strophes pour cette ode.

Les *clés* fournies par les notes autographes de l'auteur pourraient confirmer ou rectifier les annotations qui accompagnent les odes dans le manuscrit annoncé sous le n° 32.

En résumé, mon cher Monsieur, voulez-vous par mon organe faire savoir aux curieux et aux lecteurs qui fréquentent votre bulletin, qu'il existe une édition authentique des *Philippiques* sous ce titre : Les PHILIPPIQUES DE LA GRANGE-CHANCEL, publiées d'après le manuscrit et les annotations de l'auteur, avec une préface par A. DUJARRIC-DESCOMBES, membre de la Société historique et archéologique du Périgord. Périgueux, Imprimerie Dupont et C^{ie}, 1878, 1 vol. pet. in-8° de 76 pages.

Je crois que ce faisant, vous rendrez service à l'édition d'abord, et aussi à la critique historique et littéraire.

Recevez, mon cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Marquis DE CHANTÉRAC.



Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente le Cheval de la chapelle Saint-Jean, à Chancelade, (XII^e siècle); — la 2^e, la Statue du tombeau d'Elie de Gontaut, à Cadouin, (XV^e siècle).

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rue Taillefer. — Mai 82.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

TOME IX. — TROISIÈME LIVRAISON.



PERIGUEUX

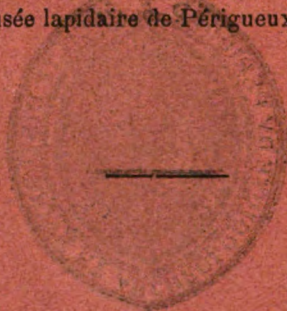
IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Mai-Juin 1882.

BULLETIN

Sommaire des matières contenues dans la 3^e Livraison.

	Pages.
Séances mensuelles du jeudi 6 avril 1882.....	197
— du jeudi 4 mai.....	204
L'église de Lempzours (M. H. DE MONTÉGUT).....	210
Chapelle de Saint-Augûtre (M. l'abbé H. BRUGIÈRE).....	213
L'abbaye de Chancelade (<i>Suite</i>) (M. l'abbé RIBOULET).....	223
Manuscrits de la Bibliothèque nationale concernant le Périgord (M. Ph. DE BOSREDON).....	244
Testament de Jacques Nompâr de Caumont, duc de Laforce (M. Emile SALAVERT-PELLETREAU).....	247
Recherches sur les historiens du Périgord au XVII ^e siècle (<i>Suite</i>) (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	257
VARIA. Décès de M. le marquis de Campagne.....	294
Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux (<i>Suite</i>).....	294



SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 6 Avril 1882.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle accou-lumée.

Sont présents : MM. le marquis de Fayolle, de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze, Jauvinaud, Kintzel, Latière et Villepelet.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT indique sommairement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

L'Investigateur, journal de la Société des Études historiques, 48^e année, n^o de janvier-février 1882, in-8^o, Paris ;

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1881, n^o 4, in-8^o, Amiens ;

La *Revue historique et archéologique du Maine*, tome X, année 1881, second semestre, in-8^o, Le Mans, contenant des mémoires sur les *Puits funéraires de la villa gallo-romaine des Terres-Noires à Saint-Rémy-des-Monts, près Mamers* ; Les *monnaies mérovingiennes du Cenomannicum*, et sur l'*Enceinte gallo-romaine du Mans*, construite en pierres et briques figurant des mosaïques ;

Le *Bulletin de la Société nivernaise des sciences, lettres et arts*, 3^e série, tome I^{er}, XI^e volume de la collection, 2^e fascicule de 1882, in-8^o, Nevers ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Li-*

mousin, tome XXIX, 1^{re} et 2^e livraisons, in-8°, Limoges, 1881, contenant un *Rapport sur les fouilles d'un tumulus, à Liviers*, près Jumilhac, et des *Notes sur les ruines romaines des Petits-Bois*, commune de Bussière-Badil ;

Le *Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, tome III, n° 6, avril 1882, in-8°, Saintes ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest*, première année, n° 2, 28 février 1882, in-4° ;

Le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1880-1881, II^e série, tome X, in-8°, Pau, où est une étude intéressante sur les tapisseries du château de Pau, faites d'après des dessins de Raphaël et de l'un de ses élèves flamands, Benard Van-Orley ;

La *Revue des langues romanes*, III^e série, tome VII, nos de février et de mars 1882, in-8°, Montpellier, contenant une chanson de notre compatriote, M. Chastanet, intitulée *Lou boun Perigord* et dédiée au felibre Ferdinand Pouyadou ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n° 16, octobre 1881 à mars 1882, in-8° ;

Le *Giornale araldico*, de l'académie de Pise, n° de janvier-février 1882 ;

Par M. Ph. Tamizey de Larroque, son élégante brochure sur *Les vieux papiers du château de Cazzac* (1592-1627), qui ont trait à l'histoire de la Ligue en Agenais, in-8°, Agen, imprimerie Lenthéric, 1882 ;

Par M. Gabriel Sarrazin, quelques-uns des articles qu'il a publiés dans le *Bulletin critique d'histoire, de littérature et de théologie* ; le *Bulletin de l'Athénée oriental* et la *Revue littéraire et artistique*.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL distribue ensuite aux membres présents le volume de la *Bibliographie du Périgord*, qui a paru ces jours-ci. Pour reconnaître les services que les cinq journaux de Périgueux nous ont déjà rendus et pourront nous rendre encore, il demande l'autorisation de leur offrir à chacun, de la part de la Société, un exemplaire de cet ouvrage. — Sa proposition est favorablement accueillie.

M. DE ROUMEJOUX remet entre les mains de M. le Président

le catalogue manuscrit des brochures périgourdines contenues dans les volumes de *Mélanges archéologiques et historiques* légués à notre bibliothèque par M. Charles des Moulins. Cette table sera publiée ultérieurement.

M. LE PRÉSIDENT ne saurait trop engager les membres de la Société à visiter, le mercredi, les étalages des marchands de livres sur la place publique; il y a trouvé ces jours derniers plusieurs plaquettes rares, et notamment le poème sur *La liberté des mers*, par Jean-Baptiste Cœuille, in-8°, Paris, 1782.

MM. Pierre GENDRAUD et Guy CARBONNIER DE MARZAC, élus membres titulaires dans nos précédentes réunions, remercient la Société d'avoir bien voulu les admettre dans ses rangs.

M. DUJARIRC-DESCOMBES nous écrit que le Comité des travaux historiques s'occupe en ce moment de réunir les mémoires des intendants sur l'état des généralités, dressés en 1698 pour l'instruction du duc de Bourgogne. Ils feront l'objet d'une publication, dont le premier tome, contenant le *Mémoire de la généralité de Paris*, vient de paraître par les soins de M. de Boislisle.

Notre confrère espère que le *Mémoire de la généralité de Guyenne* sera compris dans cette publication; à ce propos, il croirait utile de signaler à l'érudit qui la dirige la copie de ce mémoire qui existe à la bibliothèque de Périgueux. Il nous adresse à cette occasion le numéro du *Courrier de la Dordogne* (du 20 mars dernier), où, dans un article spécial, il a montré l'importance de ces mémoires, destinés à grossir la collection déjà si riche des documents inédits sur l'histoire de France.

M. Dujarric nous envoie en même temps le numéro du même journal (du 7 mars dernier), où il a rendu compte de l'étude archéologique de notre confrère, M. Tarde, sur le bourg fortifié de La Roque de Gajac.

M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL dit que M. de Boislisle a entre les mains, pour poursuivre son œuvre, les mémoires originaux eux-mêmes des intendants. Il rappelle qu'il y a six ou sept ans une souscription fut demandée au conseil général de la Dordogne pour la publication du *Mémoire de la généra-*

lité de Guyenne, qu'elle fut accordée ; mais qu'elle a été effacée depuis du budget départemental, parce qu'on ignore à quelle époque paraîtra le volume.

La Société Philomathique de Bordeaux, qui prépare pour le 1^{er} juin une exposition spéciale de l'art ancien, sollicite notre concours et fait appel à la générosité des collectionneurs. La cinquième section de l'Exposition est exclusivement formée de l'exposition spéciale des objets d'art ancien. Est considéré comme objet d'art ancien tout objet d'art antérieur au commencement du XIX^e siècle. Le règlement de cette exposition sera communiqué à toute personne qui nous le demandera.

M. le pasteur Hugues, de Bergerac, écrit à M. LE PRÉSIDENT pour savoir si parmi les fossiles du Musée recueillis en Périgord se trouve le *Pecten laticostatus* de Lamarck (tome VII, p. 156, 2^e édition). Il en a rencontré un de 20 centimètres de diamètre et de 7 centimètres d'épaisseur, un peu endommagé malheureusement, dans la commune de Queyssac. Il a aussi beaucoup d'hippurites et a découvert un banc d'huîtres fossiles ou plus justement de *Chama*, près de Beauregard. Il voudrait surtout savoir si pour s'éclairer dans ses études il pourrait consulter à Périgueux la collection du *Bulletin de la Société géologique* de Paris, où ont paru plusieurs notices sur la géologie du Périgord, les *Reliquiæ Aquitanicæ*, de Christy et Lartet, les notes géologiques sur l'Aquitaine de Raulin, et enfin le *Synopsis des animaux fossiles* de Charente et Dordogne, par Coquand.

Notre confrère, M. BLEYNIE, sera prié de répondre à M. le pasteur Hugues.

M. Just Laparre offre au Musée départemental un petit bloc de calcaire travertin qu'il a recueilli au milieu des terres provenant de la grotte sépulcrale de Campniac. Dans la pâte celluleuse de ce bloc, on remarque un fragment de côte humaine presque complètement recouvert par le calcaire et des traces de charbon.

M. KINTZEL, d'après deux moulages en plâtre que M. Hardy lui avait confiés, a obtenu des épreuves galvanoplastiques très nettes et fort belles dont il fait hommage au Musée.

L'une est la reproduction d'une fibule mérovingienne en bronze ciselé et d'une forme rare, provenant de la fouille faite, en 1874, dans le cimetière franc de Criel (Seine-Inférieure), par M. l'abbé Cochet et notre confrère M. Hardy. L'original est au Musée de Rouen.

L'autre, dont l'acquisition pour le Musée de Périgueux doit être considérée comme une bonne fortune, reproduit l'attache en vermeil découverte à Tournay, dans le tombeau du roi Childéric, en 1653. L'original est conservé dans le trésor de l'église Saint Brice de Tournay. Dans son savant ouvrage intitulé *Le tombeau de Childéric* (1), M. l'abbé Cochet a consacré un chapitre spécial à l'étude de ce précieux joyau dont le faire, comme il l'observe fort bien, appartient à l'art romain du Haut-Empire.

M. Paul Buisson offre également au Musée une clef antique trouvée dans les travaux de terrasse du canal de Périgueux.

M. le Conservateur du Musée exprime sa gratitude aux donateurs. De son côté, il a acheté à la vente Benjamin Fillon, pour le Musée de la ville, un portrait historique pour le Périgord, le portrait peint du célèbre Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme, qui est probablement une copie du tableau d'un Dumonstier et qui avait figuré à l'Exposition universelle de 1878 ; pour le Musée départemental, une très belle agrafe de l'époque romaine ; un miroir romain dont le manche a probablement appartenu à un strigile ; un anneau en bronze de matériel de gymnastique ; une rouelle trouvée dans un tombeau mérovingien, dont le dessin rappelle l'art scandinave ; un magnifique sacramasax ; un réchaud antique et un encensoir du x^{ix} siècle, qu'il faut rapprocher du réchaud que M. de Taillefer conservait dans sa collection avant l'émigration, et qui a été racheté pour le Musée départemental de la Dordogne, lors de la vente du cabinet Schaffhausen, à Cologne.

(1) L'abbé Cochet, *Le tombeau de Childéric...*, Paris, Derache, 1859, in-8°, III^e partie, chap. IV, pages 205-212.

M. D'ABZAC DE LA DOUZE adresse à M. le Président les copies de deux chartes du ^{xiv}^e siècle. L'une, de 1390, est intéressante par les noms de quelques personnages importants qui y figurent, par la clarté et la précision de sa rédaction, mérite assez rare dans les pièces de cette nature, enfin et surtout par une quittance en un français mêlé de limousin, donnée par un certain capitaine de Fontans, commandant la place de Chalusset, pour le roi d'Angleterre. L'autre est un testament daté de 1312, que M. Hardy, juge compétent en pareille matière, croit digne d'être publié. On y trouve en effet mentionnés, avec les noms de leurs recteurs, ceux d'une dizaine de paroisses du Périgord, sans parler d'un assez grand nombre de monastères et de confréries. Beaucoup d'autres renseignements curieux peuvent en outre y être recueillis.

M. d'Abzac de La Douze offre aussi aux Archives du département une charte de 1326, qui contient la vente faite par Pierre Blanc à Arnould Bertrand, de trois pièces de terres et d'une vigne, situées au lieu de la Veyssière, paroisse de Léguilhac, le tout mouvant de la directité et de la fondalité du prieuré de La Faye.

M. l'Archiviste départemental remercie M. d'Abzac de La Douze.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL a lu récemment dans le *Journal des Débats* un compte-rendu d'un ouvrage important que vient de publier M. Edouard Rott, secrétaire de la légation suisse à Paris, sur les alliances que contracta Henri IV avec les Suisses, et notamment avec le petit peuple des Grisons, pour tenir en échec la maison d'Autriche. Un document que M. le Secrétaire général a recueilli ces jours derniers parmi les papiers judiciaires de Sarlat, vient nous révéler ce que cette alliance coûtait d'impositions à une seule châtellenie du Périgord pour l'année 1602, la châtellenie de Bigueroque, composée de cinq paroisses. Il résulte des comptes du syndic général qu'il percevait tous les trois mois sur les habitants de la châtellenie la somme de 30 écus, soit 120 écus par an, « pour le renouvellement de l'alliance faite par le Roy avec les cantons des Suisses et Grisons » : comme on le voit, l'al-

liance était fort onéreuse, et ce précieux document mérite d'être signalé à M. Edouard Rott, qui pourra le citer dans la seconde édition de son ouvrage.

Le même titre nous apprend que les habitants de ladite chàtellenie ont payé, cette année-là, pour les quartiers de janvier et d'avril, la somme de 8 écus 40 sols « pour les fraitz de lœuvre de la tour de Courdouan ».

M. le docteur BARBANCEY écrit à M. le Président que notre confrère, M. le docteur Léonardon, a bien voulu lui confier un grand nombre de lettres autographes du xvii^e, du xviii^e et du xix^e siècle, et que si la Société le désire, il en publiera quelques-unes dans le *Bulletin*. — M. le Secrétaire général répondra qu'une place sera accordée à celles qui présenteront un intérêt pour notre province ou émaneront de personages périgourdins.

M. LE PRÉSIDENT dit en terminant qu'on vient de restaurer, à Notre-Dame de Paris, la chapelle où a été enseveli Mgr de Beaumont, un des prélats qui ont le plus honoré l'Eglise française. Le magnifique christ en argent qui décore l'autel provient de sa générosité. Cette chapelle ne porte pas officiellement le nom de ce vertueux prélat, mais à Notre-Dame on la désigne souvent ainsi : *La chapelle de Mgr de Beaumont*.

Il est enfin procédé à l'élection de deux candidats qui demandent à entrer dans notre association. Après deux votes par acclamation, M. le Président déclare admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. le marquis de Carbonnier-Marzac, rue Esprit-des-Lois, 6, à Bordeaux, présenté par M. du Périer de Larsan et M. le baron Aymar de Saint-Saud ;

M. Ferdinand de Thomasson de Saint-Pierre, archiviste-adjoint du département, présenté par M. Villepelet et M. l'abbé Brugière.

La séance est levée à deux heures moins un quart.

Le Secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 4 Mai 1882.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle ordinaire.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, le marquis de Fayolle, Clédat, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleyne, l'abbé Brugière, Jean Dupuis, le comte de Fayolle, Féaux, Michel Hardy, Jauvinaud, Latière, Henri de Montégut, Nalel et Crédot.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de notre confrère M. le marquis de Campagne. C'est avec un serrement de cœur bien vif, dit-il, que cette nouvelle nous a atteints, lui si bon, si affectueux, si zélé pour tout ce qui touchait à nos études ; n'oublions pas avec quel contentement, lors de notre visite au camp du Fayard, il nous fit les honneurs de son magnifique château qu'il avait restauré avec tant de goût. M. le marquis de Campagne était un noble caractère, bien digne à tous égards, par l'esprit et le cœur, des très hautes et très nobles amitiés que lui avaient values sa foi et sa fidélité. Le peuple l'aimait pour ses bons conseils et pour sa charité, qu'il exerçait avec une exquise affabilité, secondé qu'il était par sa famille, douée de toutes les vertus.

Cette nouvelle est accueillie par de sympathiques regrets.

La bibliothèque de la Société a reçu depuis la précédente réunion :

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VII, numéro d'avril 1882, contenant la suite des poésies inédites d'Arnaut de Mareuil ;

Les *Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, tome XIII, 2^e bulletin, année 1880 ;

Le Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, 61^e livraison, numéro d'avril 1882 ;

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, 1^{re} livraison, 1882, numéro de janvier-février-mars, renfermant une étude intéressante sur les Lanternes des morts, où l'auteur, M. Lecler, fixe à cinq le nombre des petits monuments de ce genre existant dans la Dordogne ; et le résumé d'une notice de M. René Fage sur le tissu portant le nom de *Point de Tulle* : c'est pour la première fois que cette question est traitée avec des documents à l'appui ;

Le Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, 2^e fascicule, tome VII, 1882, contenant un article de notre zélé vice-président M. de Roumejoux, intitulé : *Notes sur la chapelle de saint Ambroise* ;

Le compte-rendu de la XLVII^e session des *Congrès archéologiques de France*, tenus en 1880 à Arras et à Tournai, un volume in-8°, Tours, 1881, où ont paru des communications très intéressantes ayant trait notamment à l'inscription, sur des poteries du musée de Douai, des mots PRIMANI et NEQUIRIS, qui ont été lus également à Lezoux et à Thiers ; à la description fort curieuse de trois mortiers et d'un pilon, ou *grugeoir*, datant de 1603, et qui font partie de la collection cambrésienne de M. Delattre, à Senlis ; à la découverte, à Cuperly (Pas-de-Calais), de quatre tombes ayant servi à l'inhumation de guerriers sur leurs chars, et dans lesquelles ont été recueillis, outre des débris en fer ayant été employés à la consolidation des véhicules, des pièces de bronze extrêmement remarquables, qui sont les restes d'un casque gaulois, à forme conique ; et à l'énumération des œuvres d'art transférées de l'église de Saint-Etienne de Besançon dans la cathédrale de cette ville, au nombre desquelles figure l'admirable tableau de Fra Bartholomeo, lequel serait dû à la munificence de Ferry Carondelet, grand archidiacre de Besançon, abbé de Monthenoit, conseiller de Charles-Quint et son ambassadeur auprès du Pape à Rome, où il s'était épris du goût des arts et s'était lié d'amitié avec Raphaël ;

Le Giornale araldico de l'Académie de Pise, numéro de mars 1882 ;

Les Tablettes des Bibliophiles de Guyenne, tome III, Bordeaux, mars 1882 ;

Deux *Bulletins de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, numéros 19 et 20 (octobre 1881) et numéro 9 (1^{er} mai 1882) ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest*, dont notre confrère M. le docteur Testut est l'un des rédacteurs en chef ; Bordeaux, 31 mars 1882 ;

Le *Catalogue* de livres et pièces rares, anciens et modernes, sur Paris et les provinces, n° 41, Paris, librairie Chossonnery, 1882 ;

Du Ministère de l'instruction publique et des cultes, le n° 2, année 1882, du *Répertoire des travaux historiques*, contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue française ;

De M. Grellet-Balguerie, le programme très étendu du travail que notre laborieux correspondant prépare dans le double but de prouver l'existence d'un nouveau roi de France, Clovis III, de la race des Mérovingiens, qui aurait régné de 672 ou 673 à 677 ou 678 sur plusieurs provinces de la Neustrie, et la translation très authentique du corps de saint Benoît, d'Italie en France, sous un fils de Dagobert II, nommé Clovis, et par les soins de saint Mommole, saint Aygulphe et saint Béraire ;

De M. Charles Dangibeaud, son *Étude sur Raimond de Montaigne*, lieutenant général et président du Présidial de Saintes ; Paris, librairie Baur, 1881 ;

De M. Dujarric-Descombes, son *Étude sur Pierre Lafon*, de la Comédie-Française (1773-1846), Bergerac, 1882, et un numéro du journal le *Courrier de la Dordogne*, reproduisant un article de notre studieux confrère sur le *Livre de raison d'Etienne Benoist*, en 1426.

Des remerciements sont votés aux auteurs et donateurs.

M. DE THOMASSON DE SAINT-PIERRE, admis membre titulaire dans la précédente réunion, adresse ses remerciements à la Société.

M. LE PRÉSIDENT annonce que, dans sa séance du 28 avril dernier, l'Académie Française a décerné plusieurs prix, no-

tamment le prix Théroutanne, qui a été réparti entre MM. Forneron (*Histoire de Philippe II*), Laferrière (*Lettres de Catherine de Médicis*, avec introduction) et le comte de Luçay (*Histoire des sous-secrétaires d'Etat*). — La Société apprend avec satisfaction la nouvelle récompense décernée à notre érudit confrère M. Forneron.

M. Henri DE MONTÉGUT donne lecture d'une pétition adressée par le grand-père du maréchal Bugeaud à l'Intendant, ou quoi que soit à son subdélégué à Périgueux, tendant à être déchargé de la moitié de sa capitation, qui atteignait le chiffre énorme de 240 livres. Cette pétition, qui est signée La Piconnerie, porte la date du 10 novembre 1769 : conformément à l'avis de l'assemblée, elle sera insérée au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT propose de reprendre les études sur le banc de schiste ardoisier, rempli de fougères, de lycopodes, calamis, cycadées, etc., existant à la Combe-Segerale, près de Labachellerie. — Cette proposition est favorablement accueillie, et une commission est nommée à cet effet : MM. Bleynie, le marquis d'Abzac de La Douze, Féaux, l'abbé Monmont, Auzely, le docteur Ladevi-Roche et le docteur Chaume sont désignés pour en faire partie.

M. Michel HARDY a la parole pour signaler des découvertes archéologiques :

« En traversant, dit-il, au mois d'avril dernier, la commune de Singleyrac, dans le canton d'Eymet, M. Goulpié, professeur au lycée de Périgueux, apprit que des cercueils en pierre avaient été rencontrés dans un champ que l'on venait de défricher. Il s'y rendit aussitôt et eut la bonne fortune de recueillir divers objets, endommagés pour la plupart, mais appartenant incontestablement à l'époque franque.

» Les sépultures de Singleyrac n'avaient jamais été violées. Les ossements étaient bien en place et les vases en terre les accompagnant, absolument intacts. Déposés sur le sol par les ouvriers, qui n'y avaient attaché aucune importance, ils furent brisés par des gamins. Dans l'un des tombeaux, on a trouvé deux squelettes, particularité assez fréquente dans les cimetières des Barbares.

» Les objets rapportés par M. Goulpié se composent : de débris céramiques ayant appartenu à quatre vases ; de quatre petits couteaux en fer, et de deux agrafes de ceinturon également en fer. Sur l'une d'elles, on remarque des traces de damasquinure en argent.

» Un habitant de Singleyrac a recueilli, de son côté, une belle agrafe en bronze ciselé. »

M. Michel Hardy présente à l'assemblée les objets recueillis par M. Goulpié et fait remarquer la ressemblance singulière de deux de ces objets, un fragment de vase et une agrafe en fer, avec des analogues trouvés dans les cimetières francs de la Normandie. Les Barbares qui ont laissé ces dépouilles sur des points aussi distants du sol de notre vieille Gaule étaient certainement des frères d'armes et avaient vu le jour sous un même ciel. M. Hardy pense qu'il y aurait un très grand intérêt à explorer scientifiquement ces cimetières francs, ou présumés tels, du Périgord. Comme les vallées de l'Aquitaine ont été moins souvent visitées par les Barbares que les contrées du nord de la France, on arriverait plus sûrement à y reconnaître les différentes races des envahisseurs, et, en étudiant leur mobilier funéraire, à déterminer peut-être les caractères artistiques ou industriels particuliers à chacune d'elles.

M. Michel Hardy communique ensuite quelques renseignements qui lui ont été transmis d'Issigeac.

En creusant les fondements d'une maison dans cette localité, on a rencontré trois tranchées parallèles, profondes d'environ 0^m60, creusées dans le calcaire et remplies de cadavres. Les corps avaient été comme jetés pêle-mêle ; un grand nombre avaient la face en bas. Une des tranchées renfermait trois rangées superposées de cadavres. Du reste, aucune trace de cercueils, d'armes, ni d'habits. On a trouvé dans les remblais quelques fragments céramiques romains, un anneau en fer très oxydé et une médaille de saint Benoît paraissant remonter au xvi^e siècle.

Le lieu où cette découverte a été faite se nomme *La Capelle*. A cinquante mètres de là, on avait rencontré, il y a près de trente ans, une grande quantité de tombeaux en pierre.

M. LE PRÉSIDENT propose de dresser une carte archéologique de la commune de Tocane-Saint-Apre, sur laquelle seraient indiqués les gisements, les ruines et les lieux où les fouilles pourraient être faites avec fruit, et de nommer une commission qui serait chargée de mener à bien cet utile travail. — L'assemblée adopte cette double proposition : cette commission sera composée de MM. le marquis de Fayolle, président ; le comte Gérard de Fayolle, Michel Hardy, Papon, Besse et Dujarric-Descombes.

M. MARMIER a adressé à M. le Président une note tendant à faire reporter l'emplacement de l'ancien monastère de Genoliacus, du VI^e siècle, sinon à Terrasson même, du moins dans les environs de cette ville. — La Société écoute la lecture de cette note avec intérêt et en décide l'insertion au *Bulletin*.

La *Société archéologique et historique de l'Orléanais* veut bien rappeler qu'elle tient à notre disposition toutes ses publications parues jusqu'à ce jour, et elle exprime le désir de recevoir les nôtres en échange. — Sur la proposition de M. le Président, l'assemblée vote des remerciements à cette Société, autorise l'échange demandé et charge M. le trésorier-bibliothécaire de retirer les publications offertes et de lui adresser les numéros disponibles de notre *Bulletin*.

M. Albert Coste, d'Issigeac, a écrit à M. LE PRÉSIDENT pour lui offrir des javelots et autres objets qu'il aurait trouvés dans une station préhistorique. — M. Michel Hardy est prié de se mettre en rapport avec lui.

M. LE PRÉSIDENT lit un intéressant travail de M. de Roumejoux sur un inventaire de 1569, qui a été découvert au château des Combes. — Cette étude paraîtra au *Bulletin*.

M. Michel HARDY offre au Musée départemental, de la part de M. Charles Daubige, homme de lettres :

1^o Un très gracieux petit cachet, de la fin du XVI^e siècle, portant dans le champ une main sénestre tenant un cœur, avec cette légende :

IE TE LE DONNE

2° Une petite cuillère au sel, en argent, du milieu du siècle dernier. Une gravure tracée au burin sur le manche de cette cuillère représente une fleur de pensée fleurie, sur laquelle voltige un papillon, symbole de l'amour inconstant.

Plusieurs autres dons sont également faits au Musée :

Par M. Crédot au nom de M. Buflère, élève en pharmacie à Périgueux, d'un sceau de la République, d'un denier de Louis XIII et d'un denier russe parfaitement conservé ;

Par M. le marquis de Fayolle, au nom de M^{me} Fourgeaud, d'un crochet de ceinture *troussonère* ou d'escarcelle paraissant remonter à la Renaissance, et qui a été découvert à Tocane-Saint-Apre. M. le Président veut bien se charger de l'étudier ;

Par M. Bleyne, d'un lignite trouvé à Beauronne, et d'une médaille de sainte Anne, découverte à Périgueux ;

Par M. Nalet, d'un fragment de poterie du moyen-âge, ainsi que d'une boucle de ceinturon en fer de l'époque mérovingienne, qui ont été recueillis dans un jardin de la Cité.

M. le Conservateur du Musée exprime sa gratitude aux donateurs.

La séance est levée à trois heures moins un quart du soir.

Le Secrétaire-adjoint, P.-J. CRÉDOT.



L'ÉGLISE DE LEMPZOURS.

Monsieur le Secrétaire général et cher confrère,

Mes nombreuses occupations me permettent si rarement de me rendre aux séances de la Société, que je prends le parti de vous adresser par lettre les communications verbales que j'aurais été heureux de faire en personne.

Pour aujourd'hui, je rendrai compte d'une excursion archéologique que j'ai faite dans la commune de Lempzours, pendant ces vacances. Si je possédais le crayon de M. Jules

de Verneilh, j'y joindrais un croquis, comme il sait si bien les faire. Espérons que ma description très sommaire augmentera encore le désir d'aller visiter cette ravissante petite église romane et contribuera à sauver d'une prochaine destruction l'un des plus curieux spécimens de l'art dit byzantin dans notre province.

Au fond d'un vallon étroit et profond, à côté d'une source abondante et limpide qui jaillit du rocher, se dresse, sans aucune habitation, orientée de l'est à l'ouest, la jolie petite église de Lempzours. Sa longueur totale est de 25 à 26 mètres ; sa largeur de 5 à 6 mètres. Une coupole centrale, fille directe de Saint-Front, à pendentifs parfaitement définis, flanquée dans le même axe de deux autres coupoles beaucoup moins élevées, dont l'une a été refaite, l'autre complètement disparue. Le chœur paraît avoir été reconstruit, postérieurement à l'église romane. Il est à pan coupé, sans voûte ni apside. L'autel a un rétable en bois sculpté et peint, digne d'attirer l'attention, car il peut mettre sur la trace des origines de cette église, qui jusqu'à ce jour sont restées à peu près inconnues. L'un des panneaux, celui de droite, représente une femme à genoux présentant sa tête à un évêque crossé et mitré, bénissant de la main ; celui de gauche, un religieux revêtu d'une robe de bure marron, les reins ceints d'une cordelière, la tête nue, à genoux au milieu des ruines de divers édifices ; à côté de lui, une tête de mort. Le style des sculptures indique la seconde moitié du *xvii^e* siècle. Le sujet du premier panneau, cela ne saurait faire l'objet d'un doute, représente le martyr de sainte Valérie. L'on sait combien ce sujet est populaire en Limousin. Sainte Valérie, jeune patricienne de Limoges, convertie à la foi chrétienne par saint Martial, refuse les hommages du proconsul Silanus, qui, de dépit, lui fait trancher la tête. La tradition rapporte que, prenant sa tête à deux mains, elle fut la porter à saint Martial, alors occupé à célébrer le Saint-Sacrifice. Cette légende touchante, qui a quelques rapports avec celle de saint Denis, évêque de Paris, a été souvent reproduite par l'émail, le marbre et la pierre en Limousin. Ce rétable, ainsi placé sous le patronage de sainte Valérie, patronne du

Limousin, n'indiquerait-il pas, dans la construction de l'église, une origine limousine ? Je vous sou mets la question.

Le second panneau doit figurer saint Jérôme, souvent représenté priant avec une tête de mort à ses côtés. Reste le costume du religieux ; mais au xvii^e siècle les artistes ne se gênaient pas pour si peu et habillaient leurs saints un peu indifféremment, comme ils l'entendaient.

Ce qui fait le charme de la jolie petite église qui nous occupe, c'est qu'elle est parfaitement intacte et telle qu'elle est sortie de la main de l'architecte au xii^e siècle. Sa coupole principale est couverte en pierres plates, qui en dessinent parfaitement la forme conique. Ces pierres plates, remontant à la plus haute antiquité, ont acquis la teinte uniforme du reste de l'édifice et se confondent avec lui. Rien d'étrange d'aspect, comme lorsqu'on descend le coteau escarpé qui domine le vallon de Lempzours, d'apercevoir ce petit monument, unique, solitaire, dans un état parfait de conservation, du moins à l'extérieur ; car à l'intérieur la coupole centrale menace ruine. Un morceau de bois soutient tant bien que mal une des fenêtres de la coupole byzantine. La commune, peu riche (elle compte à peine 300 habitants), a réuni la somme de 900 francs pour consolider son église. Il en faudrait bien davantage pour faire une réparation sérieuse. J'oubliais de signaler les charmants modillons du chœur, admirablement conservés. Ces modillons, aux angles du chœur, offrent cette particularité qu'ils représentent une *triple figure humaine*. Est-ce une allusion à la Sainte-Trinité ?

Le vallon de Lempzours vient aboutir, à une petite distance, dans la vallée de la Côte, près de Saint-Pierre. Non loin du bourg de ce nom, se dressent encore les imposantes ruines de Bruzac, châtellenie importante dont le ressort s'étendait en grande partie sur le Limousin. (Sainte-Marie-de-Frugie, Saint-Paul-la-Roche.) Ne faudrait-il pas trouver là l'origine du rétable portant l'image du martyr de sainte Valérie ? Une châtelaine, originaire du Limousin, une Comborn ou une fille des vicomtes de Limoges (ces deux maisons se sont alliées aux Flamenc, sires de Bruzac), en souve-



nir de la sainte patronne du pays natal, n'auraient-elles pas élevé le charmant sanctuaire qui nous occupe ?

Dans le pays, on dit que l'église relevait autrefois d'un couvent. Le dictionnaire du vicomte de Gourgues indique en effet comme collateur le prieur de Saint-Jean-de-Côle, dont l'église a aussi une origine byzantine et a été décrite par Félix de Verneilh.

Je soumets toutes ces questions à la Société. Vous-même, dans vos archives, Monsieur le Secrétaire-général, trouverez-vous peut-être l'explication du mystère.

Quoi qu'il en soit, l'église de Lempzours était désignée comme devant être visitée lors de la dernière excursion archéologique de la Société (mois de septembre 1880). Des circonstances indépendantes de la volonté des visiteurs empêchèrent cette partie du programme de se réaliser. Je me suis efforcé, dans les limites de mes faibles forces, de réparer cette lacune du programme, bien heureux si ma description, tout imparfaite qu'elle est, décide quelques membres à tenter l'aventure et à nous en donner un croquis.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire-général et cher confrère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

H. DE MONTÉGUT.



CHAPELLE DE SAINT-AUGUTRE.

Sur la commune de Coulounieix, près le Saut-du-Chevalier, à Saint-Augùtre ou Sainte Gùtre, comme on s'exprime dans le pays, M. de Mourcin a signalé une motte qui dut être, dit-il, la base d'un castel gaulois. Sur son emplacement fut bâtie, on ignore à quelle époque, une petite chapelle dont on voit encore les fondations. Aux alentours, on a découvert des débris de poterie ancienne, des tuiles à rebords, un silex taillé, etc. Le coteau sur la crête duquel la chapelle est située est d'une ascension difficile ; mais quand, après de grands efforts, on est parvenu à le gravir, on oublie vite la fatigue

et l'on se hâte de contempler le magnifique spectacle qu'on a devant les yeux. A ses pieds, la route nationale et la voie ferrée, qui, ainsi que deux sœurs jumelles, s'avancent vers la ville pour y vendre ou échanger les richesses qu'elles lui apportent. A quelques mètres plus loin, la rivière de l'Isle, qui coule tantôt calme et silencieuse à travers d'immenses prairies ombragées, tantôt écumante et furieuse dans les écluses qui argentent ses flots. A l'ouest, à un kilomètre environ, apparaît l'église de Marsac avec son lourd et antique clocher ; le château de La Roche et le château de Sallegourde, qui s'élèvent au milieu de bouquets de verdure ; le château récent de Chancelade, dont l'harmonie architecturale répond à l'harmonie qui règne au-dedans ; Beaupuy, Barbadaud, Cablanc, et enfin, presque ensevelis dans un bosquet touffu, nous apparaissent l'église et le monastère de Chancelade. Là dorment dans la poussière bien des moines illustres, en attendant la bienheureuse résurrection. Il semble qu'en bâtissant la chapelle de Saint-Augùtre dans un lieu si solitaire, on ait voulu préparer l'âme à la prière par la contemplation du beau spectacle de la nature et l'éloigner du commerce des hommes pour la rapprocher de Dieu.

Quelques personnes ont cru que la chapelle dont nous parlons était dédiée à sainte Agathe, d'autres à sainte Gudule ; mais la tradition unanime de ces contrées semble établir qu'elle fut érigée sous le vocable de saint Augustin. Le nom de Sainte-Gùtre, qui est resté au coteau sur lequel cette chapelle fut construite, milite du reste en faveur de la tradition. Que l'on ne s'étonne pas de la déformation du nom ; le paysan détourne et même supprime sans façon les syllabes qui gênent sa prononciation et introduit souvent dans son français les mots de sa langue maternelle.

Le domaine de Saint-Augùtre, dont le revenu annuel en 1763 était évalué à 180 livres, avait été donné, le 9 mai 1674, par testament de Jean de Labermondie, archidiacre et chanoine de la cathédrale, au collège de Périgueux, à la charge d'une mission tous les deux ans dans les paroisses de Thonac, Montignac, Fanlac et Granges. Le collège était alors sous la direction des RR. PP. Jésuites.

Les registres paroissiaux de Marsac, curieux par les renseignements qu'ils nous donnent et les réflexions originales qu'on y trouve, parlent de la chapelle de Saint-Augùtre, qui dépendit longtemps de Marsac. L'abbé Calmon, curé de cette paroisse en 1679, se plaint de la mauvaise qualité des oronges et des melons de Saint-Augùtre. « Il faut, » dit-il, observer très soigneusement que je suis subiet a venir malade à la Saint-Augustre, et cella prouient des aurores fricassées et des melons, outre qu'il ne faut pas boire de vin pourtant dans la fievre ».

Dans un autre registre paroissial, on lit que « feu messire Pierre Noualles, en son vivant chanoine de Saint-Astier, » par testament du 1^{er} septembre 1716 (contrôlé en septembre 1724) donne 30 livres pour être employées en ornement à la chapelle de Saint-Augùtre, annesse de la chapelle de Marsac près la ville de Périgueux ».

La chapelle de Saint-Augùtre, tombée en ruines à l'époque de la grande Révolution, eut ses matériaux dispersés. L'autel fut porté dans l'église de Marsac et placé dans la chapelle de la Sainte-Vierge, laquelle autrefois, m'a-t-on dit, était dédiée à saint Jean-Baptiste. C'est là que les pèlerins, après la destruction de la chapelle de Saint-Augùtre, venaient solliciter de saint Augustin la guérison de leurs enfants malades. Ces enfants, d'après un témoin oculaire, étaient roulés sur l'autel, et leurs vêtements laissés en aumône aux pauvres. Après quelques prières, les parents se retiraient ayant, à ce qu'on assure, obtenu le plus souvent la guérison demandée.

PIERRE DE SAINT-AUGUTRE

*Dimensions, la partie enterrée non comprise : Hauteur, 0^m80 ;
largeur, 0^m43 ; épaisseur, 0^m20.*

Tout près des fondations de la chapelle de Saint-Augùtre est la pierre du même nom, reproduite dans nos annales. Cette pierre est en grande vénération dans le pays ; on y porte encore aujourd'hui, mais moins fréquemment qu'autre-

fois, les enfants malades pour obtenir leur guérison. On y voit, sculptées en relief, d'un côté les armes de la ville (une porte de ville fortifiée), de l'autre, celles de l'évêque de Périgueux Pierre Tison (la fasce accompagnée de trois besans avec une crosse et une mitre). Issu d'une famille noble de l'Angoumois, Pierre Tison fut d'abord nommé évêque de Viterbe, puis transféré à Vérone le 27 juin 1338. Nommé à Périgueux par Clément VI, le 27 juillet 1349, il tint un concile dans sa ville épiscopale en 1365. Le voyant attaché aux Anglais, les habitants ruinèrent son palais épiscopal. Informé de cet acte de vandalisme, le roi de France ordonna aux habitants de payer à l'évêque trois mille francs d'or, dont mille furent payés par le syndic. Ne pouvant acquitter le reste, les habitants eurent recours au roi, qui demanda à l'évêque un acquit, disant qu'il voulait payer à la décharge de la communauté. Le prélat s'y refusa et le sénéchal fut excommunié. Alors, sur l'appel par-devant le Roi, le prince s'engagea à payer et l'évêque tint quitte la ville. Pierre Tison mourut à Château-l'Evêque le 11 août 1384, après avoir siégé trente-cinq ans et quinze jours ; il avait tenu le siège de Viterbe deux ans et trois mois et celui de Vérone un an et un mois.

Quelle est l'origine et le but de l'érection de la pierre de Saint-Augùtre ? Le P. Dupuy, dans son ouvrage *l'Estat de l'Eglise du Périgord*, va nous éclairer à ce sujet : « Mesmes, » dit cet auteur, l'accord est arrêté sur la querelle intervenue » entre la maison de ville et le sieur evesque pour les bornes » de juridictions, étant convenu qu'aux limites accordées on » relèverait de grandes pierres, qui, d'un côté, porteraient » les armes de la ville gravées, de l'autre celles de l'evesque, » qui sont trois bezans traversez d'une barre, lesquelles nous » voyous en plusieurs endroits pour marque que ce Prélat » avait contribué notablement aux bastimens ecclésiastiques. » (P. Dupuy, t. II, pages 121 et 162.)

Un inventaire manuscrit, dont la bienveillante communication a été faite par M. le marquis de Sainte-Aulaire, donne, au sujet de ces bornes et limites de juridictions de l'évêque et de la ville, d'intéressants détails. Je les transmets avec

l'orthographe de l'époque, d'après la copie exacte que m'a fournie l'honorable secrétaire-général de notre Société.

Inventaire manuscrit des archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux en 1598. — Périgueux. Limites des juridictions de la ville.

« Il y eust proces en l'an 1382 entre lesveq. appelé Pierre
» contre la communauté sur les limites des parroisses d'Ago-
» nac, Marsac, Coursac, Saint-Laurans du Manoyre et autres
» choses deppandantes du temporel dud. esveq., duquel ilz
» saccorderent le 20 octobre 1491, comme appert par contrat
» receu par Jehan Lynard et Germain Foucaud, par lequel
» entre autres choses feust dict et excecuté que boles (bornes)
» serait mizes par tous les endroits desd. juridictions qui
» sortirait hors de terre, et du costé de la justice dud. esveq.
» ses armories y serait engravées, et du costé de la ville les
» armories de lad. ville ; est a noter que les attestations des
» limites de la justice sont este recues par Reymond de Petit
» et Jousselin, notz, par le moyen desquelles sy les bolles ont
» este ostees depuis ou transportées se pouront remettre en
» leur vray lieu suyvant lesd. depositions et attestations aus-
» quelles faud a ces fins avoir recours, tout ce dessus est
» soubz la cotte DD. »

Limites de la justice de la ville. — « Plus une montrée faicte
» par les maire et consulz de la ville de Périgueux a Archam-
» baud, fils d'autre Archambaud, comte de Périgord, des
» limites de la justice de lad. ville suivant les lettres du Roy
» Philippe adressantes pour cest effaict à son lieutenant de Pe-
» rigord en lad. seneschaucée en l'an 1312, qui sont scavoir,
» l'hospital des croix fromentalz, plus la Borie qua esté a
» Helies Valoupat par entier, plus le boys de Labatut de Sa-
» las, le puy de Tirequieu, la Mothe de Paris, au chemin de
» Bassilhac, le molin de Ruchas, la croix qui est devant le
» pilhier de Sept fons, la croix qui est plantée a Champsavi-
» nel pres dud. bourg, la croix qui est sur Beaupuy appelée
» la croix de Bancheret, plus le pont de Beouroune, plus la

» croix de Pansegeral pres Chanier, l'esglize d'Asturs et
» tirant vers Montanceys jusques au lieu appelé au Perier de
» la Longue, sciz au lieu public de la Longue, et tirant vers
» la justice de Bourdeilhe a la divise de la croix pres du
» meynement de la Brune, et au lieu appelé de la Graule qui
» divise la justice d'Agonnac, et tirant vers Auberoche ce
» limité au lieu appelé le Suchet et autres ; et est à notter qu'il
» y a plusieurs contractz en cette mesme liasse et aussy lesd.
» limites sont en la cothe DD. des pieces qui sont dans le
» bahu parce que les boles y feurent mizes chors et y sont
» encore aujourd'huy a la poursuyte de l'esveque de Peri-
» gueux cothées par lettres EE. » (1)

(1) Mon travail relatif à la pierre de Sainte-Gûtre était terminé depuis longtemps lorsqu'il m'est tombé sous la main un document relatif à une pierre, borne de juridiction, située dans la commune de Terrasson. Comme il me paraît offrir de l'intérêt, on me permettra de le citer en son entier :

« Le comité (comité de surveillance de Terrasson, séance du 24 pluviôse, 2^e année républ.) assemblé dans le lieu ordinaire de ses séances, un membre a dit : Citoyens, il existe dans notre commune et aux appartenances du pré Montmege une borne cidevant féodal portant des armoiries, et attendu que par la loi du premier aoust mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la République française, toutes les maisons, édifices, parques, maisons, enclos qui porteroient des armoiries doivent être confisqués au profit de la nation, le pré auquel cette borne peut se rapporter et servir de devise est dans le cas d'être confisqué, il est du devoir du comité de faire faire la vérification. Pour cet effet, il demande que par deux de ses membres qui seront à cet effet commis, qu'il soit fait état et procès-verbal de ladite borne, et par expres des temoins qui peuvent en indiquer l'usage ; pour ce fait être par le comité pris les mesures qu'il avisera.

» La matière, mise en délibération, le comité, considerant qu'il importe de faire disparaître les anciennes marques de féodalité et de faire punir conformément à la loi ceux qui ont négligé de les anéantir, arrette que les citoyens V... et B... deux de ses membres, se transporteront sur les lieux ci-dessus indiqués : pour i vérifier l'état et la nature de la pierre sur laquelle se trouve l'empreinte de l'écusson, faire la description du tout, et en dresser procès-verbal ; pour ce fait être statué et pris telles mesures qu'il appartiendra pour procurer l'exécution du décret ci-dessus d'atté ; ainsi fait et arreté les mesmes jour mois et an que dessus. (*Suivent les signatures*).

« Séance du vingt-cinq pluviôse, le comité assemblé dans le lieu ordinaire de ses délibérations, les citoyens B... et V... commissaires ont dit qu'en vertu de notre arreté du jourdier ils se seroient transportés ce matin au lieu désigné pour i faire la vérification de la borne mentionné au susdit arreté, qu'ils lauroient trouvé taillé et denotant encore des restes d'écusson, et qui paroissent avoir été effacés

EGLISE DE MARSAC.

Quoique église modeste de village, l'église de Marsac mérite que l'on en reproduise le dessin et qu'on en fasse connaître l'architecture. A ce double point de vue, le collègue habile auquel j'ai été adjoint comme collaborateur était des plus compétents. S'il y a eu témérité de ma part d'accepter ce mandat, l'imperfection de mon travail trouvera en quelque sorte une excuse dans le désir que j'ai d'être utile à notre Société et dans l'empressement que j'ai mis à accéder aux désirs des hommes éminents qui la président.

L'église de Marsac, dédiée à saint Saturnin, martyr, est de différentes époques. Quelques fenêtres en plein cintre d'une étroite dimension annoncent un âge reculé, tandis que dans la nef de larges ouvertures, dont la hauteur n'est pas proportionnée, accusent une époque récente. L'abside est romane, du ^x^e ou ^{xii}^e siècle. Entre l'abside et la nef une coupole, que surmonte un clocher carré, est encadrée dans quatre arcs-boutants, dont les supports forment un étroit jubé. Deux de ces arcs sont en plein cintre, tandis que les deux autres nous

tout fraîchement, et qu'ayant déchauché laditte borne, ils l'ont trouvée deux petites pierres appellés temoins, ce qui leur a fait juger que cetoit une borne cidevant féodal, les citoyens membres du comité ayant observé que d'apres ces restes de féodalité, il seroit essentiel den constater plus precisement l'existence, les citoyens D... et T..., membres du comité, dapres la délibération a ce sujet, se sont transportés sur les lieux dans laprès midi du meme jour, et ont reconnu que depuis la première visite on avoit effacé et travaillé de maniere sur laditte borne qu'il n'i paroisoit aucunes marques, sur quoi le comité, deliberant et considerant que les signes de féodalité qui se trouvoient sur la borne dont sagit auroient pu donner lieu a la confiscation des fonds ou elle étoit située, et que dans ce cas il auroit fallu faire la recherche des auteurs de laltération des marques qui avoient été appercus le matin par les commissaires, arrette que copie collationné de son precedent arreté sera envoyé au comité revolutionaire de Montignac qui en fera telles suites qu'il jugera a propos; invite cependant tous ses membres à prendre les renseignements necessaires pour parvenir a decouvrirre les auteurs et fauteurs de la susdite alteration. »

(Suivent les signatures.)

(Archives de la Dordogne, série L, portefeuille n° 408.)

offrent la naissance de l'ogive. La nef est surmontée d'un lambris et percée à droite d'une chapelle qui ne me paraît pas ancienne. Cette chapelle, m'a-t-on dit, était dédiée autrefois à saint Jean-Baptiste, un des patrons de la paroisse ; elle est aujourd'hui réservée à la Vierge. Comme un assez grand nombre d'églises en Périgord, l'axe incline vers la gauche, ce que plusieurs archéologues expliquent en disant qu'il symbolise le Christ mourant sur la croix. Un autel de bon goût en marbre blanc décore le sanctuaire, dont le fond est en partie couvert par un tableau qui me paraît une assez bonne copie de Carrache et est signé Adèle de Kerado 1847. Les murs de l'édifice sont ornés des stations du chemin de la croix. Les peintures de ces tableaux sont relativement bonnes, et, ce qui est précieux dans un monument exposé continuellement aux ravages de l'humidité, les couleurs appliquées sur une tôle préparée avec soin me paraissent inaltérables.

Le portail de l'église de Marsac est du xiv^e ou du xv^e siècle. L'archivolte a quelques moulures saillantes ; elle est supportée à gauche par une statuette représentant un évêque qui tient une croix, probablement saint Saturnin, le patron de la paroisse. De l'autre côté est un moine tenant un objet qu'on peut prendre pour une palme ou un bâton de pèlerin, la pierre en cet endroit ayant été détériorée.

La petite corniche de l'imposte repose de chaque côté sur un ange dont la tête fait angle. Celui de gauche tient une grande trompette, l'autre étale une banderole ou légende (phylactère) ; c'est le *livre de vie*. On sait que nos pères se plaisaient à orner de figures symboliques même l'extérieur de leurs églises, afin que ce langage à la portée de tous rappelât aux chrétiens les divines leçons qu'ils recevaient au-dedans.

Par allégorie, les trompettes, dans nos livres saints, signifient les prédicateurs de la parole de Dieu qui appellent les âmes, les attirent par les divines promesses et les frappent par les menaces du jugement suprême.

Les trompettes désignent encore la promulgation de la loi, loi ancienne, donnée avec grand éclat au peuple juif sur

le mont Sinaï, loi nouvelle promulguée au jour de la Pentecôte pour tous les peuples de la terre.

Au jugement dernier, l'ange du Seigneur sonnera véritablement de la trompette ; c'est à ce son guerrier qu'il réveillera tous les hommes endormis dans leur sépulcre et qu'il les citera devant le redoutable tribunal : *In momento, in ictu oculi, in novissimâ tubâ (canet enim tuba) et mortui resurgent incorrupti*. I Cor. XV. 52. « En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, et tous les morts ressusciteront pour être immortels ».

« Tuba mirum spargens sonum
» Per sepulchra regionum
» Coget omnes ante thronum. »

« Le son éclatant de la trompette se faisant entendre jusqu'aux tombeaux, rassemblera tous les morts devant le tribunal du Seigneur ». (Prose : *Dies Iræ*.)

Le *Livre de Vie*, dans le langage biblique, peut désigner : 1° le livre où sont inscrits tous les justes et où ils demeurent tant qu'ils persévèrent dans le bien. S'ils ne persévèrent pas dans la justice et la sainteté, ils sont effacés de ce livre. C'est dans ce sens que les commentateurs interprètent ces paroles du Psalmiste à l'égard des méchants qui persécutent le Christ : « *Deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur* » ; « qu'ils soient effacés du livre des vivants et qu'ils ne soient pas inscrits avec les justes ».

(Ps. LXVIII. 29.)

2° Le *Livre de Vie* est comme le catalogue des prédestinés à la vie éternelle, c'est pour ainsi dire la matricule des citoyens du royaume céleste, d'après ce passage d'une épître de saint Paul : « *Adjuva illas quæ mecum laboraverunt in evangelio cum Clemente et cæteris adjutoribus meis quorum nomina sunt in libro vitæ*. » « Venez en aide à celles qui ont travaillé avec moi à répandre la lumière de l'Evangile avec Clément et les autres compagnons de mes travaux dont les noms sont inscrits dans le Livre de Vie. »

(Philipp. IV. 3.)

Ce livre n'est point, comme on le comprend aisément, un objet matériel, mais une connaissance sûre et parfaite qu'a Dieu de ceux qu'il prévoit ou plutôt qu'il voit faire un bon usage de leur liberté et qu'il prédestine à la vie éternelle.

3° On distingue encore le *Livre de Vie* où sont consignées toutes les actions humaines qui doivent former la matière du jugement : « Et libri aperti sunt et alius liber apertus est qui » est vitæ, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in » libris secundum opera ipsorum ; « des livres furent ouverts » et l'on en ouvrit encore un autre qui est le livre de vie, et » les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres » selon leurs œuvres ». (Apoc. XX. 12.)

L'admirable prose *Dies Iræ* exprime ainsi cette pensée :

« Liber scriptus proferetur,
» In quo totum continetur,
» Unde mundus judicetur ».

« On produira le livre où est écrit tout ce qui doit former la matière d'après laquelle le monde entier sera jugé ».

On ne s'étonne point sans doute de nous voir désigner un livre par une simple banderole : les livres anciens, de *liber*, pellicule ligneuse des arbres, n'étaient point tels que nous les avons aujourd'hui. Ils étaient composés de bandes de papyrus (d'où papier), de parchemin ou autre matière que l'on enroulait ordinairement autour d'une baguette, d'où leur vint le nom de volume (*volvere*, rouler). Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on plia ces bandes et qu'on les coupa après en avoir réuni les différentes parties pour en former des tomes (de *tomos* ou *tomé*, mot grec qui signifie *section*).

L'abbé H. BRUGIÈRE.

L'ABBAYE DE CHANCELADE. (Suite.)

III

ALAIN DE SOLMINIHAC.

Après la délivrance de Périgueux en 1581 (1), François de Briançon ramena dans l'abbaye les quelques religieux qui restaient encore. Mais, brisé par l'âge et plus encore par les terribles événements dont il avait été le témoin attristé, il se démit de sa charge et la résigna en faveur d'Arnaud de Solminihac.

Arnaud, comme la plupart des abbés qui l'avaient précédé, appartenait au Périgord (2). Il était docteur en théologie et chanoine de Saint-Front lorsqu'il fut nommé par Henri III à l'abbaye de Chancelade. Il reçut la bénédiction abbatiale le 5 juin 1582. L'évêque François de Bourdeille (3) l'eut toujours en particulière estime et, à maintes reprises, lui confia le gouvernement de son diocèse, avec les pouvoirs les plus étendus (4).

(1) La ville resta durant six années au pouvoir des protestants qui en chassèrent les catholiques. Ceux-ci, ne pouvant plus supporter les outrages dont ils étaient sans cesse l'objet, résolurent de déloger l'ennemi et de reprendre Périgueux. Redevenus maîtres chez eux, les catholiques se hâtèrent de relever les ruines faites par les calvinistes. Quelques années après, il n'y paraissait presque plus. « Vos pertes, disait aux Périgourdins *Loisel*, en sa *Remonstrance* de 1584, ont été réparées et remplacées, et comme par un miracle supernaturel, avez été guéris de vos maux en moins de temps que vous ne les aviez soufferts et endurés. » *Brantôme*, dans sa *Vie de l'amiral de Chatillon*, confirme ce témoignage, que son caractère officiel pourrait faire croire exagéré : « La ville de Périgueux, quoy quelle a esté pillée des Huguenots l'espace de cinq ou six ans, aujourd'hui on n'y trouve rien à redire quelle ne soit aussi riche, voire plus que jamais. »

(2) Arnaud était fils de Jean de Solminihac, seigneur de Belet, etc., qui épousa le 8 février 1537 (V. S.) Jeanne Després du Pôitou.

(3) C'est ce prélat qui éleva au sacerdoce saint Vincent de Paul le 23 septembre 1600 dans sa chapelle de Saint-Julien, à Château-l'Evêque.

(4) Le 2 janvier 1597, François de Bourdeille, évêque de Périgueux, attendu l'absence qu'il va faire, nomme pour son vicaire général Arnaud de Solminihac. (*Registre des lettres patentes.*)

Quoique appauvrie, l'abbaye de Chancelade était encore un assez beau bénéfice. Aussi Arnaud voulait-il la transmettre à quelqu'un des siens. Dans ce but, il fit venir près de lui le fils aîné de son frère et l'appliqua à la théologie. Mais il eut lieu de s'en plaindre et le renvoya. Il appela le second de ses neveux qui ne réussit pas mieux et qu'il congédia comme le premier. Il n'en restait plus qu'un : c'était Alain.

Né le 25 novembre 1593, sur la paroisse de Saint-Aquilin, au château de Belet, Alain entra alors dans sa vingtième année. Jeanson frère était un des gentilshommes les plus recommandables de la province (1). Sa piété égalait sa bravoure et il « estimait comme roture tout ce qui n'était pas vertu ». Marguerite de Marqueyssac était digne d'un tel époux. « Fort pieuse envers Dieu, elle était charitable envers les pauvres, soigneuse de sa famille, principalement de ses serviteurs ». Alain grandit à ce foyer noble et chrétien, et, protégé contre les mauvais exemples, garda l'honneur de son âme et l'intégrité de sa foi. Il ne mérita jamais aucun reproche. « Tant que je suis resté dans le monde, disait-il au déclin de sa vie, je n'ai juré qu'une seule fois pour essayer comment les autres faisaient » (2).

Tout en s'élevant dans la crainte de Dieu, les parents d'Alain n'avaient rien négligé de ce qui pouvait en faire un parfait gentilhomme. Il excellait à monter à cheval et à tirer des armes. Cette éducation toute militaire avait éveillé en lui le goût des lointaines aventures. Il voulait s'enrôler dans les chevaliers de Malte et aller combattre les ennemis du nom chrétien. Mais Dieu le destinait à d'autres luttes et à d'autres victoires.

Déjà ses dispositions étaient prises, et il allait partir pour l'Orient, lorsqu'il vint à Chancelade prendre congé de son oncle. Le vieil abbé fut charmé par les qualités de son ne-

(1) De Courcelles, *Généalogie de la maison de Solminihac*. Jean II avait épousé Marguerite de Marqueyssac le 25 novembre 1579.

(2) Léonard Chastenot, *Vie de monseigneur Alain de Solminihac, évêque baron et comte de Cahors*. — A Cahors, 1863.

veu. Il le retint près de lui, et, l'ayant détourné de la carrière des armes, le demanda au Roi pour son successeur. Alain n'avait jamais eu la pensée d'embrasser l'état religieux. Il ne fit néanmoins aucune résistance et entra dans la voie qui s'ouvrait devant lui. Il revêtit l'habit des chanoines de Saint-Augustin et commença son noviciat. L'éducation reçue au château de Belet avait eu surtout pour objet le développement des forces physiques. C'est assez dire combien le côté littéraire avait été négligé. Pour combler cette lacune, Alain se remit à l'étude et s'y appliqua avec une telle ardeur qu'en peu de temps il entendit le latin et le grec comme sa langue maternelle. Dès cette époque, il observait la maxime qu'il a toujours gardée depuis : « Aussi bien que se peut, jamais rien à demy » (1).

A la fin de son noviciat, il vint à Paris. Il fit sa philosophie au collège d'Harcourt et sa théologie à la Sorbonne. A cette école célèbre, où il eut pour maîtres Gamache et du Val, l'ami et le conseiller de Vincent de Paul, il se forma dans les rudes labeurs de la dialectique et se prépara pour le reste de sa vie une sûreté de jugement, une irrésistible force de logique qui ne lui feront jamais défaut. Ses seules distractions étaient l'étude de l'histoire, du plain-chant et l'audition des prédicateurs en vogue. Il arriva qu'un jour Louis XIII, rentrant victorieux de quelque expédition, traversa le quartier où il habitait. Mais ni les enthousiastes acclamations de la foule, ni le bruit éclatant des fanfares, ni le grandiose spectacle d'un roi triomphant, rien ne put l'enlever à son travail ; et tandis que ses camarades délaissaient leurs livres pour se mêler aux curieux, lui, sans se laisser émouvoir, continua simplement d'étudier. Une telle force de volonté, une telle possession de soi-même si rare « à un âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre (2), » faisaient déjà pressentir les œuvres admirables qu'Alain devait réaliser plus tard.

Le bonnet de docteur fut la juste récompense de ce travail opiniâtre, de cette constante application. Comme le but d'un

(1) Chastenet, *Vie d'Alain de Solminihac*.

(2) Bossuet, *Panégyrique de saint Bernard*.

réformateur est de faire des saints plutôt que des savants, Alain s'appliqua par-dessus tout « à joindre l'amour de Dieu à sa connaissance » (1). Conduit par un directeur habile, il fit de rapides progrès et avança à grands pas dans la pratique de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la mortification chrétiennes. « Il commença un jeûne assez rigoureux et qui fut comme l'essai de cet admirable jeûne qu'il a gardé toute sa vie. Il coucha sur la dure et employa les haïres, les cilices et les disciplines ». Tout en se sanctifiant de plus en plus, il ne négligea pas « de s'instruire dans la règle de saint Augustin ». Il visita plusieurs maisons de chanoines « où quelque régularité était encore demeurée (2) » et s'entoura des conseils d'hommes également recommandables par leur science et par leurs vertus. Au mois de septembre 1622, il reprit le chemin de Chancelade. Il touchait à sa trentième année. Il était prêt pour la difficile mission que la Providence lui réservait.

A ce moment commençait en France ce qu'on a si justement appelé la Renaissance religieuse. La réforme des mœurs prescrite par le concile de Trente et que les luttes avec l'hérésie et les troubles de la Ligue avaient interrompue, était reprise de nouveau avec plus d'ensemble et dans des circonstances plus favorables. La paix était rétablie, et les événements politiques eux-mêmes semblaient se prêter à une de ces transformations morales qui rajeunissent les peuples et les replacent sur la voie du bien. Excités par les admirables exemples de saint Charles Borromée et de saint François de Sales, les évêques se mettaient en tête du mouvement. Ils tenaient des conciles, corrigeaient les abus et poursuivaient avec ardeur le rétablissement de la discipline ecclésiastique. En même temps l'état religieux reflourissait sur tous les points. Les Trinitaires, les Carmes, les Prémontrés, les Do-

(1) Chastenot, *Vie de monseigneur Alain*, etc.

(2) Antoine Godeau, évêque de Vence, *Eloge des évêques illustres*. — Paris, 1665.

minicains, les Récollets, les Augustins se régénéraient et revenaient aux austères pratiques des anciens jours. Dans l'ordre de Cîteaux, on voyait paraître les réformes des Feuillants, de Septfonds et d'Orval, prélude d'une réforme plus éclatante encore, celle de la Trappe. Les fils de saint Benoît, décidés à faire revivre le pur esprit de leur fondateur, se réunissaient en congrégation sous le nom de Saint-Hidulphe et de Saint-Vannes, en attendant le nom plus célèbre de congrégation de Saint-Maur. A côté des anciens ordres, des congrégations nouvelles s'établissaient, se propageaient d'autant plus rapidement qu'elles répondaient davantage aux besoins, aux préoccupations du moment. L'Oratoire français, imitation originale et féconde de celui de Saint-Philippe-de-Néri, naissait à la voix de l'illustre cardinal de Bérulle. Adrien Bourdoise et Eugène de Mézeray se vouaient à la direction des séminaires. Les Jésuites, rappelés de l'exil, rouvraient leurs collèges. César de Bus formait une légion d'infatigables catéchistes. Enfin, Vincent de Paul envoyait jusque dans les moindres bourgades ses zélés missionnaires et multipliait pour le soulagement des pauvres ses institutions de charité. Le sentiment chrétien, après un trop long temps de langueur et de sommeil, s'éveillait ; sous son action puissante, tout naissait, tout se ranimait à la fois. Du sein inépuisable de l'Eglise, de son cœur toujours jeune jaillissaient mille inspirations de piété, de dévouement, de zèle, et pour les réaliser, pour les propager, Dieu avait sous la main une foule d'âmes saintes et généreuses dont l'apparition simultanée devait donner à la rénovation catholique de la France son fécond et merveilleux éclat.

Alain de Solminihac fut une de ces âmes vaillantes. A peine eût-il été béni que, « tout rempli de zèle pour son abbaye », il résolut de lui rendre son premier éclat.

Les huguenots, on l'a vu, l'avaient ruinée de fond en comble, et personne jusque-là n'avait songé à sa restauration. Des magnifiques bâtiments d'autrefois, il ne restait qu'un amas de décombres. « Les revenus avaient été aliénés ou usurpés par la négligence de ceux qui devaient en avoir soin, et afin qu'on ne pût les recouvrer, on avait pillé les archives

et enlevé les titres » (1). Le spirituel était encore dans un état pire que le temporel. Cette abbaye, qui avait été si florissante, ne comptait plus que quelques religieux relâchés et mondains. « L'office divin était entièrement abandonné ; il ne s'y parloit de prédications ny de confessions, ny des autres emplois hiérarchiques. Toute l'occupation des chanoines étoit le jeu et la chasse, de sorte qu'on y entendoit plutôt les éclats de voix des chasseurs que des hymnes et des cantiques de louanges, et au lieu du concours des peuples qui se trouvoient austresfois à ses solennités, on y voyoit des assemblées de gentilshommes qui aydoient à manger le peu de revenu qui y restoit » (2). Qu'on était loin du zèle et de la vertu du premier fondateur ! Tant d'abus réclamaient une réforme.

Le premier soin d'Alain fut de reconstruire l'abbaye. « Voulant redonner à cette maison son ancien lustre, il fit venir un maître entrepreneur pour lui bailler à prix fait cet ouvrage ; ce dernier, après avoir examiné le dessin, demanda cent mille livres, de quoy on ne peut pas demeurer d'accord, à cause qu'on creut que cette demande étoit excessive ; il songea donc à faire travailler par journées ; mais de quelque façon qu'on le fist, il falloit beaucoup d'argent pour faire les provisions nécessaires, pour payer les manœuvres et fournir à une infinité de frais. Cependant, il n'y avoit pas un denier dans l'abbaye ; les revenus des années pendant lesquelles il en avoit jouy, ayant été employés à acquitter quelques debtes de cette maison, cela ne détourna pas notre abbé de son entreprise. Il eut recours aux emprunts et s'adressa à un habitant de Périgueux qui lui presta deux cents livres. Avec ce peu d'argent, appuyé pour le reste sur la Providence de Dieu, dont les thrésors sont inépuisables, il fit commencer le travail contre le sentiment de tout le monde, au mois d'avril mil six cent vingt et trois. On démolit premièrement les vieilles mesures, puis on creusa les fondemens du grand dortoir qui furent jettés au mois de juin suivant, et

(1) Chastenet, *id. Ibid.*

(2) Chastenet, *id. Ibid.*

on en poursuivit la construction avec tant de diligence qu'il fut couvert dans la troisième année. On se mit ensuite à bâtir l'église qui étoit entièrement ruinée et dont il ne restoit d'autres marques que le clocher et deux chapelles, dédiées l'une à saint Pierre et l'autre à saint Rhemy. On travailla de même au cloître, au réfectoire et aux autres offices qui servent à la régularité avec une vitesse incroyable, le tout par les soins d'Alain qui, non content de solliciter les ouvriers au travail par sa présence et par ses paroles, les animoit par son exemple, aydant à scier la pierre, à porter les matériaux et faire des choses semblables fort viles et basses, auxquelles il s'appliquoit avec un singulier plaisir. Lorsqu'il étoit obligé de faire quelque voyage pour le bien de l'abbaye, il ne quittoit pas pour cela le soin de ses batimens, n'écrivant point de lettre en laquelle il ne baillât quelque avis qui les concernât. En un mot, présent et absent, il en pressoit sans cesse la continuation, et Dieu luy fit la grâce de voir cet ouvrage dans sa perfection en fort peu d'années, sans qu'il y ayt laissé aucune pierre d'attente pour ses successeurs » (1).

Lorsque l'abbaye fut construite, Alain voulut introduire la réforme. Mais loin de le seconder, les anciens religieux s'y opposèrent. Son oncle même se tourna contre lui. Pour vaincre cette scandaleuse résistance, Alain renvoya les opposants dans leurs bénéfices avec obligation d'y résider. Il reçut ensuite quelques novices, mais en si petit nombre que l'on crut à un échec certain. « Voilà, monsieur, lui dit un jour l'évêque de Périgueux, François de La Béraudière, comme il visitait les nouvelles constructions, un fort beau pigeonnier, mais où sont les pigeons que vous voulez y mettre » ? A quoi Alain répondit : « Croyez, monseigneur, que ce pigeonnier sera plutôt rempli que votre cathédrale Saint-Etienne sera achevée ». L'avenir lui donna raison. Bientôt quantité de jeunes gens de Bordeaux, de Limoges, de Périgueux, de Saintes, vinrent solliciter leur admission à Chancelade. Alain se mit

(1) Chastenet, *Vie d'Alain de Solminihac*.

avec eux en communauté. Il leur enseigna la théologie, leur apprit le plain-chant, les initia à la pratique de la vertu et en fit, plus encore par son exemple que par ses conseils, de bons et saints religieux. « Leur ferveur était si grande qu'ils pratiquaient volontairement des austérités surprenantes. L'on voyait des marques de l'abstinence sur leurs visages exténués. La modestie qu'ils observaient au chœur et en toutes rencontres a souvent servi de charmes pour attirer à la religion des séculiers qui, en les voyant, se sentaient intérieurement poussés à changer de vie. On eût dit, à les voir dans le chœur, que c'étaient des statues vivantes et animées d'un esprit divin, qui, sans se mouvoir, poussaient leurs voix vers le ciel. La curiosité était bannie de cette sainte maison. On n'y parlait point des nouvelles du monde. Les récréations ne se passaient point en discours vains et inutiles. La première demi-heure était employée à parler de l'Écriture-Sainte et de la lecture spirituelle que l'on avait entendue au réfectoire ; et pendant l'autre demi-heure on s'y entretenait de science. On y observait un silence exact ; on ne voyait personne aller par la maison ; chacun se tenait retiré dans sa chambre. La pauvreté y était grande. Chacun avait sa table, son lit, son prie-Dieu et les livres précisément nécessaires. Il n'y avait point de chambre qui fermât à clef que celle du supérieur, afin que chacun pût avec sa permission prendre ce dont il avait besoin. C'était une pratique de ne rien retenir qui fût superflu ; et si l'on avait quelque chose le matin dans sa chambre qui ne dût servir que le soir, on ne voulait pas même le garder et on le remettait en commun (1) ». « Ne reverrons-nous jamais le saint lieu de Chancellade ? écrivait de Rome le Père Charles de Lorraine. Sans doute que tous les saints lieux ne sont point en Italie ». Nos missionnaires, écrivait à son tour Vincent de Paul à Alain, m'ont mandé qu'ils sont ravis de voir la sainteté de vos pères et qu'ils regardent ce lieu comme un paradis terrestre ».

(1) Helyot, *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, tome I, p. 755, édition Migne.

L'histoire a gardé les noms de plusieurs de ces saints religieux et glorifié leur mémoire. En cette liste d'honneur, frère Gui occupe une place à part : c'était un tout jeune homme, presque un enfant. Doux, patient, mortifié, il était un exemple à tous. Alain, que tant de vertus, que tant de promesses ravissaient, fondait sur lui les plus grandes espérances, lorsqu'une maladie inconnue s'empara du pieux adolescent. « Il n'y avoit partie de son corps qui n'eût sa douleur particulière ». Son agonie fut longue, mais adoucie par de merveilleuses visions. Obéissant jusqu'à la fin, il ne voulut faire que par obéissance le grand voyage de l'éternité. « Mon père, dit-il à Alain, commandez-moi de mourir. *Jube ut moriar* ». Et comme celui-ci observait qu'il le pouvait bien permettre, mais non pas le commander. « Je mourrai donc, répartit frère Gui, par le commandement de Dieu et sur votre permission; *Deo jubente et te permittente, ego moriar* ». Et il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Un usage qui remontait aux premiers temps de l'abbaye voulait que tous les ans, après Pâques, les religieux se réunissent en assemblée générale et y prissent, selon les divers besoins, des dispositions morales, liturgiques ou pénales. En dehors de ces dispositions essentiellement variables, puisqu'elles pouvaient être modifiées chaque année, les Chanceladais n'avaient d'autre règle que celle de saint Augustin. Or, cette règle primitivement destinée à de simples religieuses africaines n'entre point dans le détail comme celle de saint Benoît. Aussi Alain jugea-t-il indispensable de mettre fin à un pareil état de choses. Il dressa des constitutions et les fit approuver à Rome. Il se rendit ensuite auprès du Roi et le pria de se dessaisir de son droit de nommer l'abbé. Louis XIII, désireux de favoriser la réforme, souscrivit à cette demande, et, par lettres patentes du mois de novembre 1629, enregistrees au Grand Conseil de l'année suivante, ordonna que la dignité « abbatiale de Chancelade venant à vaquer, les chanoines réguliers feraient choix de trois religieux profès de cet ordre pour être présentés à Sa Majesté, afin qu'elle en nommât un des trois, voulant que les religieux jouissent de ce droit tant qu'ils vivraient et demeureraient dans la réforme ».

Cette négociation à peine terminée, Alain se hâta de revenir en Périgord, où sévissait une terrible famine. Une foule de pauvres se pressait chaque jour aux portes de Chancelade. Le charitable abbé leur distribua tout ce qu'il avait avec un amour vraiment paternel.

Quand les provisions furent épuisées, il envoya des chariots à Bergerac chercher du blé. En attendant, il voulut prélever sur sa propre nourriture de quoi soulager ceux qui manquaient de tout. Il retrancha le peu de pain qu'il mangeait et vécut de châtaignes. A la fin, à bout de ressources, il se fit l'avocat des malheureux. Il vint à Périgueux prêcher l'aumône, « criant hautement que le paradis était à vendre pour un morceau de pain et menaçant les habitants que Dieu n'écouterait pas leurs voix s'ils n'écoutaient celle des pauvres » (1). Cet appel à la charité publique fut entendu. Les bourgeois de la ville se distribuèrent entre eux les indigents et pourvurent à leurs subsistances.

Ainsi qu'il arrivait trop souvent alors, à la famine la peste succéda bientôt. Les victimes furent nombreuses : on les comptait par milliers (2). La plupart de ceux qu'elle frappait mouraient abandonnés, sans secours spirituels. Tant que dura le terrible fléau, Alain ne cessa de parcourir la terre de Chancelade et les paroisses circonvoisines, administrant les pestiférés et leur prodiguant tous les soins au péril de sa vie. « Il en voyait des centaines par jour ». Quand il rentrait le soir, il se séquestrait de la communauté par crainte de la contagion et vivait isolé dans un coin du monastère.

Alain se livrait tout entier à ce ministère de dévouement lorsqu'il reçut l'ordre de visiter, avec pleins pouvoirs, les maisons religieuses des Bénédictines du Calvaire et les monastères de chanoines réguliers situés dans les diocèses de Périgueux, de Maillezais, de Saintes et d'Angoulême. Cette mission délicate fit connaître les mérites du vénérable abbé

(1) Chastenet, *Vie d'Alain de Solminihac*.

(2) « Près de 4.000 personnes moururent à Périgueux ». *Mémoires de M. d'Artensec*.

et contribua à l'extension de la réforme. Nommé par arrêt du conseil administrateur de la Couronne, il envoya dans cette abbaye une colonie de ses religieux, et s'y rendit lui-même pour faire travailler à un dortoir qui fut bâti aux dépens de Chancelade. Il envoya également de ses chanoines à Saint-Gérard de Limoges, à la requête du prieur, et à Notre-Dame-de-Sablonceaux, sur la demande de l'abbé commendataire, le cardinal Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Peu de temps après ces établissements, les Augustins de Saint-Ambroix de Bourges, ayant embrassé la réforme, voulurent pour les guider des Chanceladais. Henri de Caulet, évêque de Pamiers, et le fondateur de Saint-Sulpice, le vénérable Olier, manifestèrent aussi le désir d'en avoir : l'un pour l'abbaye de Foix, l'autre pour Pebrac, en Auvergne (1). Bientôt les demandes affluèrent ; il en vint de divers points de la France et même de l'étranger où l'œuvre d'Alain « étoit connue et grandement appréciée ».

Sur ces entrefaites, le cardinal de La Rochefoucauld, que le Pape avait chargé de travailler à la réformation de plusieurs ordres religieux (2), venait d'enjoindre à tous les chanoines réguliers de se réunir en une seule congrégation sous le titre de Sainte-Geneviève. Il avait cependant excepté les maisons de Chancelade, de la Couronne, de Sablonceaux et de Saint-Gérard, déjà réformées par Alain. Mais la bonne foi du cardinal ayant été surprise, on vit paraître le 24 décembre 1637 une seconde sentence soumettant à la réforme les religieux pour lesquels, précédemment, il avait été fait exception ; et cela « sans ouïr ni appeler les intéressés, contre l'autorisation du Pape et contre tout droit » (3). Alain de Solminihac s'opposa à cette union. De là une série de procès dont retentirent les Parlements de Toulouse et de Bordeaux. On en appela

(1) Faillon, *Vie de M. Olier*.

(2) *Vie du cardinal de La Rochefoucauld*, Angers, 1675. — Picot, *Essai historique* liv. III.

(3) *Requête des chanoines de Chancelade demandeurs aux fins d'être érigés en congrégation indépendante, contre les chanoines réguliers de la congrégation de France*. Bibl. nat. L. d. 15, 35.

au Saint-Siège ; on se pourvut au Conseil du Roi. Enfin, après d'interminables débats, le 19 janvier 1647, le Conseil rendit un arrêt et ordonna que les religieux déjà réformés continueraient à vivre dans l'observance régulière dont ils faisaient déjà profession, mais fit en même temps défense aux Chanceladais de s'affilier à l'avenir d'autres communautés de l'ordre de Saint-Augustin.

Cette prohibition, frappant la réforme de Chancelade au moment même où elle allait se répandre en un grand nombre de monastères, l'arrêta dans son essor et la confina pour toujours dans les étroites limites de la province où elle était née.

Les vertus d'Alain l'avaient mis depuis longtemps en relief et lui avaient acquis une si grande réputation que Louis XIII, pour le récompenser, le nomma à l'évêché de Lavaur. La nouvelle de cette nomination jeta dans une tristesse profonde le vénérable abbé. Il écrivit au cardinal de Richelieu et au Père Joseph, « l'éminence grise », comme on disait alors. Il leur demanda avec instance de le décharger d'un fardeau qu'il trouvait trop lourd. Pour toute réponse, il reçut l'ordre de venir à la cour. Par obéissance, il s'y rendit et y donna l'exemple d'une abnégation qu'on n'y connaissait plus. Trois fois il se jeta aux pieds du Roi, le suppliant avec larmes de nommer à sa place quelqu'un de plus digne que lui. Louis XIII était dans l'admiration. « Béni soit Dieu, s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, de ce qu'il y a dans mon royaume un abbé qui refuse un évêché ». Toutefois, ce fut une raison de plus pour insister, et jugeant que l'évêché de Lavaur était de trop mince importance pour un prêtre si méritant et si humble, il le nomma à celui de Cahors.

Le brevet lui fut expédié le 17 juin 1636 (1).

(1) « Aujourd'hui, 17 du mois de juin 1636, le Roy étant à Fontainebleau désirant, selon le soin particulier que Sa Majesté a de ce qui concerne l'honneur et la gloire de Dieu, remplir l'évêché de Cahors de quelque personnage doué de toutes les vertus requises pour se bien acquitter de cette dignité, à l'avantage de l'Eglise, utilité et édification de ses sujets dudit pais, Sa dite Majesté, après avoir considéré tous ceux qu'elle en a reconnus les plus capables, s'est arrêtée à la personne de M. Alain de Solminihac, abbé de Chancelade, meüe à faire ce choix, tant pour sa grande sainteté de vie, laquelle elle ne doute point qu'il n'aille augmentant de jour en jour,

Pour se conformer aux prescriptions canoniques, Alain voulut se démettre de son abbaye de Chancelade. Mais Richelieu fut d'avis qu'il la gardât « dans l'intérêt même de la réforme ». Comme Rome s'y opposait, le roi fit agir son ambassadeur, le maréchal d'Estrées, qui représenta au Saint-Siège « que le cas étant exceptionnel, il le priait de passer outre ». Le Pape souscrivit à ce qu'on lui demandait. Les difficultés furent aplanies, et on expédia les bulles attendues depuis un an. Pendant ce temps-là, Alain s'était retiré à Sablanceaux pour se préparer dans la solitude et la prière aux importantes fonctions de l'épiscopat. Il fut sacré à Paris le 27 septembre 1637 par l'archevêque de Toulouse, assisté des évêques de Senlis et d'Auxerre.

Avant d'aller dans son diocèse, il voulut dire « adieu à ses enfants » et visita tous les monastères soumis à sa réforme. Il partit de Chancelade le 31 janvier 1638, et arriva huit jours après au château de Mercuès. Des difficultés étant survenues avec le marquis de Cessac, au sujet des hommages que ce seigneur devait aux évêques de Cahors, il retarda jusqu'à l'année suivante son entrée solennelle dans sa ville épiscopale (1).

Le diocèse de Cahors, comme la plupart des diocèses de

suffisance, doctrine, piété, et autres recommandables qualités qui sont en lui, que pour les signalés services qu'il a rendus à l'Eglise en la réforme de l'ordre de Saint-Augustin, en laquelle il a été employé, et où son exemple n'a point moins servi que ses soins et sa vigilance pour mettre la dite réforme au point de perfection auquel elle est à présent, et rétablir le dit ordre en sa première splendeur, auquel sieur abbé de Chancelade sa dite Majesté, pour les causes et considérations susdites, a accordé et fait don du dit évêché de Caors, vacquant par le décès de M. Pierre Habert, dernier titulaire d'iceluy ».

(1) Les anciens titres de l'évêché de Cahors portent que lorsque l'évêque et comte de Cahors fait sa première entrée en la ville capitale de son diocèse, le baron de Cessac va au-devant de lui hors la ville, et l'ayant rencontré en un certain endroit marqué par les vieux documents, il met pied à terre, et après l'avoir salué nu-tête, sans manteau, le pied et la jambe droite nue, avec une pantoufle, il prend la mule de l'évêque par la bride, et, en cette posture, s'achemine à l'église cathédrale, et de là au palais épiscopal où il s'arrête pour le servir à table durant son dîner, après lequel il se retire avec la mule et le buffet qui lui sont acquis par suite de cette redevance.

France, avait eu beaucoup à souffrir des guerres de religion. Presque partout les édifices destinés au culte offraient le spectacle le plus affligeant. « On ne voyait en quelques endroits que des monceaux de pierres plus propres pour servir de retraites aux bêtes que pour y rendre des adorations au vrai Dieu. En d'autres, il n'y avait que les murailles couvertes d'un peu de chaume ; autre part, c'étoient des lieux d'assemblées séculières et de promenades (1) ». Autrement triste encore était l'état moral. Au contact des idées nouvelles, la foi des populations s'était attiédie ; les mœurs s'étaient dépravées ; le relâchement était partout ; il s'était glissé dans les rangs de ceux-là mêmes qui avaient mission de le combattre et jusque dans le sanctuaire qu'il déshonorait.

Devant tant de ruines, en présence d'abus si nombreux, Alain ne se laissa point décourager. Il se mit résolument à l'œuvre ; et modèle des abbés, il devint bientôt le modèle des évêques. Son zèle s'appliqua d'abord à la réforme du clergé. Pour atteindre ce but, le vénérable évêque ne se contenta pas de réunir des synodes, de dresser des statuts, d'édicter des peines et de multiplier les règlements, il prit le moyen efficace par excellence et le plus propre à coup sûr de préparer la rénovation sacerdotale. Il n'y avait eu jusqu'alors, pour ceux qui se destinaient aux ordres ni exercices communs, ni retraites, ni surveillance. Les jeunes théologiens passaient pour ainsi dire sans transition du siècle à l'autel. De là beaucoup de mécomptes, et aussi, hélas ! trop souvent beaucoup de scandales. Pour remédier à un si périlleux état de choses, il appela dans son palais les jeunes clercs sur le point de recevoir la prêtrise et leur fit faire comme à Saint-Lazare (2) les exercices préparatoires à l'ordination. Pendant les retraites qu'il prêchait lui-même, c'était un spectacle touchant de le voir se confondre avec les ordinands et « vaquer aux services

(1) Chastenot, *Vie d'Alain de Solminihac*.

(2) Cette maison était ouverte, avant chacune des ordinations de l'année, pour des retraites qui duraient dix jours. Matin et soir, les jeunes diacres assistaient aux conférences, où on leur parlait familièrement des points les plus essentiels de la théologie morale et aussi des vertus et des fonctions de l'état ecclésiastique.

les plus humbles ». Peu d'années après, l'un des premiers parmi les évêques de France, il fonda un séminaire (1). Il le confia aux prêtres de la Mission et lui unit la cure de Saint-Etienne, afin que les séminaristes pussent voir en exercice l'administration des sacrements, s'y appliquereux-mêmes suivant leur ordre, ainsi qu'aux autres fonctions liturgiques. Cette union se fit avec le consentement du Chapitre et d'Antoine de Verthamon, au canonat duquel la nomination de la cure était attachée. Homologuée par le roi en 1645, elle fut acceptée par Vincent de Paul le 23 mai de cette même année (2). Dans cet établissement, « un des plus beaux du royaume », on vit bientôt accourir un grand nombre d'ecclésiastiques du Quercy, du Sarladais, du Périgord et du Limousin. Le vénérable prélat avait pour maxime de « n'accorder jamais aucune dispense d'entrer en son séminaire à qui que ce fût de ses diocésains, obligeant tous ceux qui aspiraient aux saints ordres d'y demeurer un an entier avant que d'y recevoir le sous-diaconat. et ensuite, tout le temps qui restait, jusqu'à ce qu'ils fussent prêtres : cette fermeté lui servit beaucoup pour mettre son diocèse en très bon état » (3). Après quelques années, la transformation fut complète. « Vous seriez ravi, écrivait l'heureux évêque à Vincent de Paul, de voir mon clergé, et vous béniriez Dieu mille fois, si vous saviez le bien que les vôtres ont fait dans mon séminaire qui s'est répandu dans toute la province » (4).

Afin que les cérémonies se fissent avec ordre et que les sacrements fussent administrés en la même forme, il ordonna à ses prêtres de se servir exclusivement du rituel romain. Il institua les conférences et tint plusieurs synodes. Il rétablit la discipline dans plusieurs maisons religieuses de son diocèse et en bannit le relâchement (5). Ennemi irréconciliable

(1) Maynard, *Saint Vincent de Paul et son temps*, tome II, p. 188.

(2) Archiv. nat. MM. 634, fol. 255.

(3) Chastenot, *Vie d'Alain de Solminihac*.

(4) Abelly, *Vie de Vincent de Paul*, tome I^{er}, p. 700.

(5) *Relation de ce qu'a fait M. l'évêque de Cahors pour remettre la discipline ecclésiastique*, in-4^o, 1640.

de tous les abus, il réforma les hôpitaux dont les revenus étaient dilapidés ou détournés de leur emploi, et parvint, à force d'énergie, à proscrire les duels, qui étaient à cette époque une véritable plaie. Avec non moins de courage, il combattit l'usure. Quoique détestant les procès, il défendit devant les Parlements (1) les droits et prérogatives de son siège et maintint sous sa juridiction l'église de Rocamadour, revendiquée par l'évêque de Tulle. Il se montra toujours très attaché à sa famille, mais pourtant il ne fit rien pour elle; il prétendait que ses biens lui venant de l'Eglise, son devoir était de ne pas les en distraire. Dans la collation des bénéfices, il ne tenait aucun compte des protections : son choix s'arrêtait toujours sur ceux qu'il croyait les plus dignes. Mazarin lui-même ne put rien obtenir pour un de ses favoris ; la toute-puissance du ministre dut céder devant la justice incorruptible de l'évêque.

En venant à Cahors, Alain de Solminihac s'était fait accompagner par huit religieux de Chancelade. Il prit parmi eux les officiers de sa maison et employa les autres à prêcher à la campagne. Ces infatigables ouvriers évangélisèrent en moins de quatre années les sept cents paroisses du diocèse. L'évêque donnait l'exemple ; il fit lui-même une mission qui dura vingt-deux mois. Averti que les ministres huguenots, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, devaient se réunir en synode dans la ville de Caussade, il s'y rendit deux jours avant eux et commença une série d'instructions. De leur côté, les ministres ouvrirent leur prêche qui se tenait à neuf heures. Alain envoyait à la réunion un controversiste habile chargé de noter tout ce qu'on disait de contraire à la foi catholique. Puis, vers une heure après midi, entouré de son clergé, de la noblesse et des magistrats, le prélat se rendait sur la place de la ville, et, en présence du peuple, faisait réfuter article par article les propositions erronées émises le matin même dans l'assemblée protestante. Après cela, les ministres

(1) V. Bibl. de l'Institut. Lettre d'Alain du 26 février 1649 au chancelier Séguier, etc.

étaient mis au défi de répondre. Mais pas un ne s'y hasarda. Ce silence, par trop significatif, fit plus d'impression sur la foule que les arguments les plus victorieux. Plusieurs hérétiques se convertirent sur-le-champ ; d'autres suivirent leur exemple peu de temps après (1). Le même fait, suivi des mêmes résultats, eut lieu à Montpezat, où Alain s'était rendu sur la demande de l'évêque de Sarlat et du prince de Conti.

Avec les revenus de son évêché, Alain aurait pu mener grand train et faire figure à la cour ; il n'en usajamaïs que pour le bien de la religion et le soulagement des malheureux. Le luxe était banni de sa demeure ; sa table était celle d'un anachorète : il ne faisait qu'un repas, ne mangeait que des légumes et ne buvait que de l'eau. Il lui fallut l'ordre du médecin pour qu'il mît à ce régime quelque adoucissement. Son sommeil était court et pris sur un grabat. Par humilité, il ne voulut pas retenir les armes de sa famille (2) et choisit pour blason la croix, qui lui rappelait sa chère abbaye et saint Etienne, patron de sa cathédrale. Aussi bien il se refusa toujours à porter le violet et garda l'habit blanc des chanoines réguliers. Tout en lui respirait la simplicité et commandait le respect. « Son extérieur étoit fort bien réglé (3). On voyoit reluyre en lui une rare modestie ; il portoit l'image de la vertu sur son front, dans ses yeux, dans son marcher, dans son maintien, dans tous ses gestes. Cette modestie étoit accompagnée d'une gravité qui le rendoit vénérable, et donnoit de la retenue à ceux qui conversoient avec luy » (4). Saint Charles Borromée était son saint de prédilection. Il avait érigé en son honneur une chapelle dans l'église de Chancelade. Devenu évêque, il le prit pour modèle, et on peut dire

(1) Picot, *Essai sur l'influence de la religion pendant le XVII^e siècle*, tome I^{er}.

(2) Les Solminihac de Bellet portaient : de gueules à trois belettes d'or posées deux et une. *Armorial de la noblesse du Périgord*, par M. A. de Froidefond.

(3) Il existe plusieurs portraits d'Alain de Solminihac. Charles Le Blanc, dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*, tome II, p. 74, en mentionne deux, dont l'un peint par de La Roche, gravé par J. Patigny, et l'autre gravé par Aloisio Cunégo, d'après Pietro Angeletti. Voyez n^o 285 et n^o 286, au Musée des tableaux de la ville de Périgueux.

(4) Chastenot, *Vie d'Alain de Solminihac*.

qu'il l'égalâ en dévouement et en charité. Pendant une di-sette, il renvoya ses domestiques, vendit son carrosse et ses chevaux, transforma son palais en hospice et se constitua la providence des pauvres. Peu après, la peste s'étant déclarée à Cahors, il quitta aussitôt Mercuès et vint se fixer au milieu de la population décimée par l'épidémie. Il se mêla partout au péril, et tandis que dans le trouble général, le zèle religieux même reculait effrayé, il fut l'assistant des abandonnés et le consolateur des mourants.

Sans compter les églises relevées à ses frais et pourvues d'ornements convenables, Alain de Solminihac fit aussi plusieurs établissements. Il dota Moissac de frères de la Doctrine chrétienne et appela à Cahors les Carmes déchaussés et les religieuses Augustines. Il fonda le prieuré de Notre-Dame pour douze chanoines de Chancelade. Il affilia cette maison à la maison-mère et la soumit par une clause spéciale à la juridiction et visite de celui qui en serait abbé. Il fonda encore dans sa ville épiscopale un Hôtel-Dieu pour les malades et deux orphelinats auxquels il assura des revenus suffisants. Ces diverses œuvres lui coûtèrent, dit-on, plus de cent mille écus. Cette somme considérable pour l'époque dit mieux que toutes les paroles combien fut grande la générosité du saint évêque.

Un prélat si vertueux, si plein de mérites, n'aurait dû, ce semble, recueillir que des hommages et des actions de grâces. Il n'en fut pas ainsi. Alain connut l'envie, la haine, la fureur d'autant plus puissantes qu'elles sont davantage contre nature et qu'elles sortent de cœurs où la charité doit le plus impérieusement régner. On usa contre lui de tous les genres de persécutions. Mais les calomnies et les violences ne réussirent qu'à faire éclater sa vertu et qu'à le grandir lui-même devant Dieu et devant les hommes.

Le soin de son vaste diocèse ne fit point oublier à Alain de Solminihac l'abbaye de Chancelade. Il y vint en 1638 consacrer l'église. Tout ce qui intéressait cette maison lui était à cœur. Aussi quelle ne fut pas sa tristesse d'apprendre ce qu'elle avait souffert durant les troubles de la Fronde. La noblesse périgourdine, « toujours remuante et prête à prendre

feu » (1), selon la remarque de l'historien de Thou, s'était divisée et avait pris les armes. La guerre civile, avec toutes ses horreurs, avait été déchaînée une fois de plus sur notre malheureuse province.

Le marquis de Sauvebœuf, étant venu camper à Château-Evêque, s'était montré particulièrement cruel. « Il désola » toute la campagne, non seulement par le fer, mais encore » par le feu. Il empêcha les paysans de faire le labour, enleva » les bœufs, et, sans entrer autrement dans le détail, laissa » faire à ses troupes malfaisantes tant de ravages qu'on n'a » jamais ouï parler de semblables hostilités. Le poste de » Chancelade lui paraissant par sa situation fort commode, ou » pour mieux dire les dépouilles de cette abbaye, où il s'imaginait que le voisinage avait retiré tout ce qu'il pouvoit avoir » de plus beau et de meilleur, l'ayant fait entrer en tentation, il » la pilla, sans observer, poursuit la chronique, que c'étoit une » maison de chanoines réguliers, où l'on peut dire que le bon » Dieu estaussi bien servi et honoré qu'en lieu de France » (2).

Le charitable prélat s'empressa de secourir les religieux dépouillés. Il envoya aussi des secours aux tenanciers. Quelques années plus tard, profitant de l'influence qu'il avait auprès du prince de Conti, il obtint pour Chancelade une faveur considérable et qui, à cette époque surtout, devait être particulièrement appréciée (3).

(1) Thuani, *Historiarum*, lib. 128. « Dura ac rixarum cupida ».

(2) *Histoire de la Fronde en Périgord*. Manuscrit, fonds Lapeyre. Biblioth. de la ville de Périgueux.

(3) « Le prince de Conti, prince du sang,... gouverneur et lieutenant général du Roi en la province de Guyenne.

» Il est très expressément défendu à tous maréchaux, maîtres de camp, colonels, capitaines, lieutenants et à tous chefs conducteurs de gens de guerre de loger, prendre, ni fourrager aucune chose dans les paroisses de Beaumont et de Chancelade, sous peine aux officiers d'en répondre en leur propre et privé nom, et aux cavaliers et soldats de punition exemplaire : d'autant que nous avons pris lesdites paroisses de Beaumont et de Saint-Jean de Chancelade sous la protection et sauvegarde du Roi et la nôtre particulière, en témoin de quoi nous avons signé la présente sauvegarde, à cette fin apposer le sceau de nos armes et contresigner par notre secrétaire. — Ordre fait à Moissac, ce 29 juillet 1658.

Armand DE BOURBON. »

Alain de Solminihac avait toujours souhaité de mourir en visite pastorale. « Mourir ainsi, disait-il, c'est vraiment pour un évêque mourir au champ d'honneur ». Il en fut comme il l'avait désiré. Au mois de septembre 1659, il reprit ses tournées, et, quoique très affaibli, ne relâcha rien de ses austérités ni de ses travaux. Il prêchait et confessait à son ordinaire, assistait aux congrégations foraines et pacifiait les différends : son zèle n'avait jamais été plus admirable. Arrivé aux environs de Figeac, ses forces défailirent soudain ; savoir s'éteignit : il fallut s'arrêter. On l'emporta mourant à Mercuès. « Par obéissance, il se laissa déshabiller » ; il y avait quarante ans qu'il couchait tout vêtu (1). Quand il comprit que sa fin était proche, « il en bénit Dieu comme de la délivrance ». Il fit une confession de sa vie, mit ordre à ses affaires et disposa en faveur des pauvres du peu qui lui restait. A partir de ce moment, il se considéra comme n'étant plus le maître de rien et pria la supérieure des orphelines de lui faire l'aumône d'un drap pour l'ensevelir. Il reçut ensuite les sacrements et ne s'entretint qu'avec Dieu. L'agonie commença bientôt. Quelques instants après, il mourait comme meurent les saints (2).

C'était le 31 décembre 1659. Alain de Solminihac avait 66 ans.

On grava sur son tombeau cette inscription qui résume sa vie :

ALANVS DE SOLMINIAC, NOBILIS PETRACHORENSIS, ABBAS REGVLARIS B.
MARIE DE CANCELLATA. ORDINEM CANONICORVM REGVLARIVM S. AVGVSTINI
IN AQVITANIA PENE COLLAPSVM RESTAVRAVIT. DEIN CREATVS EPISCOPVS
CADVRGENSIS TOTAM DICEESIM CONTINVIS LABORIBVS IN MELIOREM STA-
TVM REDEGIT, PASTORALEM B. CAROLI BORROMAEI SOLLICITYDINEM IMITATVS.
VIR PLANE DIVINVS, SANCTITATE ADMIRABILIS, OMNI VIRTVTVM GENERE CONS-
PICVVS, SIBI ET MVNDO REBVSQVE OMNIBVS MORTVVS, XPO DNO SOLI VIXIT,
CVIVS MAIOREM GLORIAM IN OMNIBVS EX VOTO SEMPER QVÆSIVIT. ANGELVS
CASTITATE, VETERES ANACHORETAS QVADRAGENTA ANNORVM PÆNITENTIA Æ-
QVAVIT. ORATIONVM ASSIDVITATE NVLLI SECVNDVS. CLERICORVM SEMINARIUM

(1) Chastenot, *Vie d'Alain de Solminihac*.

(2) *Panegyricus illustrissimi ac reverendissimi dom. Alani de Solminihac, episcopi... Authore Francisco Dubois, doctore theologo... — Cadurcensis, anno MDCLXXIII.*

INSTITVIT IN CIVITATE CADVRCO. PRIORATVM ORDINIS CANONICI IBIDEM CONSTRYXIT ET DOTAVIT. NOSOCOMIVM VNVM DVOQVE OPHANOTROPHIA FVNDAVIT, VNVM PVERORVM, PVELLARVM ALTERVM PERPETVA SVÆ LIBERALITATIS MONIMENTA, DENIQVE MVLTA ALIA PIE ET LAUDABILITER OPERATVS EST. AC TANDEM OMNIBVS QVE SVPERERANT IN PAVPERES EROGATIS, IPSE PAVPER ET LÆTVS DVM HÆC VERBA PASSIONIS LEGERENTVR (ET INCLINATO CAPITR ADITVIT SPIRITVM). INTER CRVCIFIXI AMPLEXVS OBIIT MERCVRII ANNO ÆTATIS SVÆ 67, DIE VLTIMA ANNI 1659, RELICTO CADVRCENSIBVS SVI ZELI ET SANCTITATIS ÆQVE AC SACERDOTII SVCCESORE NICOLAO DE SEVIN. JACET HIC CORPVS EIVS VBI PIO POPVLORVM CONCVRSV OB FREQVENTES GRATIAS EIVS INTERCESSIONE RECEPTAS HONORATVR.

Selon ses dernières volontés, il fut enseveli dans la chapelle des chanoines réguliers (1). Son tombeau devint un lieu de pèlerinage, et les merveilles opérées par son intercession firent bénir son nom et glorifièrent sa mémoire (2).

L'abbé RIBOULET.

(A suivre.)

(1) En 1791, les établissements religieux ayant été supprimés, le tombeau d'Alain fut ouvert ; on y trouva le corps du saint évêque parfaitement conservé et le visage absolument semblable au portrait qui en avait été fait ; le tombeau fut ensuite porté à l'église cathédrale et placé dans la chapelle de tous les saints. On garde précieusement aux archives de la même église les papiers relatifs à la canonisation du vénérable Alain, plusieurs de ses lettres, sa soutane, son ramail, deux mitres, ses gants, le drap de son lit de mort, son cœur enfermé dans une boîte d'argent. Son calice est conservé en Périgord, au château de Fayolle.

(2) Déjà, de son vivant, on l'appelait le Saint-Charles Borromée de la France ; et Godeau n'était que l'interprète du sentiment général lorsqu'il lui donnait une place dans son *Eloge des évêques illustres*. « Je ne peux mieux, avouait le prélat panégyriste, conclure les éloges de tant de saints évêques qui ont fleuri dans l'Eglise que par le sien. C'est fermer une couronne de pierreries par un diamant ».

« Le clergé de France, écrivait en 1847 M^r Bardou, évêque de Cahors, désirait si ardemment la canonisation du *vénérable Alain*, que dans ses assemblées, depuis 1670 jusqu'en 1784, il l'avait sollicitée sept fois auprès du Saint-Siège, et qu'en 1775 il s'était chargé de tous les frais que devait entraîner le procès.

» Ce procès fut, en effet, entrepris avec beaucoup de zèle, et le Saint-Siège reconnut, le 19 mai 1784, qu'on n'avait pas rendu de culte public au vénérable Alain ; et le 31 mai 1786 qu'il jouissait *fama sanctitatis, virtutum et miraculorum in genere* ; qu'il n'y avait dans ses ouvrages et ses écrits rien qui fût digne de censure, *nihil censuræ dignum*, et qu'il y avait lieu de nommer une commission *introductionis causæ et procedi posse ad ulteriora*.

» Le procès apostolique sur les vertus et les miracles *in specie* s'instruisait à

MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
CONCERNANT LE PÉRIGORD.

FONDS FRANÇAIS (1).

6,219. — Terrier du château de la Jarte, paroisse de Coursac en Périgord. — xvi^e siècle. — 1 vol. in-f^o.

9,508. — Mémoires sur... le Périgord. (Feuillets préparés par Du Cange pour la *Géographie des Gaules*; la plupart ne contiennent que le nom de la ville qui devait faire l'objet des recherches de l'auteur; quelques-uns ont, en outre, des notes sommaires.)

9,545-47. — Recueil sur les vies et les poésies des troubadours de Périgord, Limousin, etc., par M. Prunis. — 3 vol. in-f^o.

9,548. — Copies d'actes concernant le Périgord, tirés des registres de la maison du Roi (collection Prunis). — 1 vol. in-f^o.

11,638. — Censier de l'abbaye du Bugue, de 78 chartes. — xiii^e siècle. — Parchemin.

11,645. — Œuvres du docteur Duloin, médecin et jadis premier consul

Cahors et touchait presque à sa fin, lorsqu'il fut interrompu par la Révolution française. En 1806, Pie VII autorisa à le continuer sur la demande qui lui en fut adressée par tout le clergé du diocèse; mais des circonstances que nous ne connaissons pas vinrent encore y mettre obstacle. Enfin, le Saint-Père Pie IX, se rendant aux vœux que nous lui avons exprimés, a bien voulu accorder à ce sujet une nouvelle autorisation ».

Nous devons ajouter, en terminant cette note, que l'instruction du procès apostolique, autorisé par Pie IX, a été interrompue par les événements politiques de France et d'Italie en 1848.

(1) Tous ceux qui ont eu occasion de consulter le *Fonds français*, à la Bibliothèque nationale, s'étonneront sans doute qu'une si vaste collection m'ait fourni un si petit nombre d'indications. Mais on voudra bien remarquer que je n'ai point entrepris le dépouillement du fonds lui-même, tâche immense qui excéderait les forces d'un seul homme; je me suis proposé seulement de relever les mentions relatives au Périgord qui figurent dans le catalogue (en partie imprimé, en partie manuscrit), lequel est malheureusement très sommaire. Ce dernier travail, bien qu'insuffisant, ne laisse pas que d'être fort long; je serais heureux qu'il pût faciliter les recherches de mes honorables confrères et leur révéler quelques documents intéressants. — Les mêmes explications s'appliquent aux extraits des catalogues des Archives nationales et du Fonds latin de la Bibliothèque, que j'ai précédemment adressés à la Société et qui ont été insérés dans son *Bulletin* (1881, pp. 410 et 478.)

de Sarlat, touchant l'histoire du Périgord et spécialement du Sarladois. — 1 vol. in-f°, moderne.

« Duloïn n'est pas l'auteur des pièces contenues dans ce volume ; il n'a fait que les copier. — 1° La relation du siège soutenu en 1587 par la ville de Sarlat, et dont l'auteur est inconnu, a été imprimée plusieurs fois : 1° à Bordeaux par Simon Millanges ; 2° en 1688 à Bordeaux par Mathieu Chapuis ; 3° le marquis d'Aubais l'a insérée, en 1759, dans son *Recueil de pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* ; 4° enfin, une nouvelle édition en a été publiée à Paris en 1832 par J.-B. L. — 2° L'*Histoire du diocèse de Sarlat* n'est qu'une copie incomplète de la chronique composée par Jean Tarde, chanoine théologal de l'église cathédrale de Sarlat et dont le manuscrit original, écrit en entier de la main de l'auteur, se trouve aujourd'hui (1867) à la Bibliothèque municipale de Toulouse, où il est inscrit sous le n° 61 de la première division des manuscrits. Jean Tarde, né en 1561 ou 1562, mort vers 1630, termine sa chronique à l'année 1624 ; ce qui, dans la copie de Duloïn, est postérieur à cette dernière date, est l'œuvre d'un ou plusieurs continuateurs anonymes. » — (*Note de M. Lascoux, insérée en tête du volume.*)

14,429. — Mémoires de M. de la Mothe-Bessot sur les troubles de la Fronde en Périgord, les Croquants, etc. — In-4°, pap. 1650.

18,578. — Inventaire fait par Aug. Galland, de l'ordre du roi de Navarre, des titres d'Armagnac, Périgord et Vendôme. (Original). 1 vol. in-f°, pap.

18,757. — Inventaire du Trésor des chartes du château de Montignac concernant le Périgord et Limoges. — 1 vol. in-f°, pap.

18,835-18,836. — Inventaire des chartes du comté de Périgord et de la vicomté de Limoges.

18,958. — Inventaire des titres trouvés au château de Montignac en Périgord, (f°s 366-463).

22,252. — Titres et extraits concernant la maison de Salignac. — 1 vol. in-f°, pap.

22,382. — Titres originaux concernant le Périgord.

Ce recueil comprend les titres ci-après : Mandement de Bertrand, comte de Lile, lieutenant du roi de France es parties de Languedoc, pour payer 200 livres à Ramon de Petit-Clerc « pour l'onneur et prouffict dud. sgr tant en un traité commensié sur pacte et suffrance des habitans de la ville de Pierregx, » etc. (26 juin 1348). Copie. — Lettres-patentes nommant Géraud Chancel président au Présidial de Périgueux (22 février 1597). — Ordonnance du roi prêtant 12,000 francs d'or à Talleran de Pierregort (24 novembre 1368). — Acte par lequel le comte de Périgord met son château de Montrevel sous la garde du roi, qui lui en rend 5,000 livres de

rente (11 janvier 1354). — Lettres par lesquelles le roi donne 40,000 livres au comte de Périgord pour garder son château contre les Anglais (11 mai 1370). — Serment de fidélité des habitants de Périgueux au roi Philippe-Auguste (1204). Copie. — Extrait sur l'histoire de Périgueux. — Extrait de l'inventaire des titres de la Chambre du trésor de Montignac. — Notes sommaires sur diverses seigneuries du Périgord, notamment Auberoche, la Baume-Forsat, Biron, Champniers, la Force, l'Isle, Longas, Losse, Mensignac, Neuvic, Premilhac, Razac, la Reynaudie, Ribérac, Segonzac. — Ordonnance de paiement au profit de Bertrand de Casnac, seigneur de Vitrac (1360). — Don du roi aux habitants du Périgord d'un quartier des tailles de 1584. — *Edict du Roy sur la reddition de la province de Périgord en son obéissance...* A Périgueux, par Gilles Dégays (sans date). In-12 de 24 pages. — Requête du receveur des tailles en Périgord et jugement à la suite (1595).

22,422. — Titres originaux concernant l'abbaye de St-Amand, diocèse de Sarlat.

22,615. — Mélanges de géographie physique et historique (collection Dangeau). — Orléanais et Périgord (nos 74-89).

25,947. — Pièces originales sur les villes... Périgueux. Lettres par lesquelles Louis, « fils de roy de France, frère de Mons^r le Roy et son lieutenant ès parties de Languedoc, duc d'Anjou et comte du Maine », donne 6,700 livres aux consuls de Périgueux (11 novembre 1369).

25,969. — Quittances ecclésiastiques... Périgueux. Quittance de Cyrus de Villiers-Lafaye, évêque de Périgueux (1664).

25,970. — Quittances ecclésiastiques... Sarlat. Quittances de Louis de Salignac et de Jean de Lingendes, évêques de Sarlat (1596 et 1645).

25,984. — Quittances ecclésiastiques. Quittance donnée à M^{re} Etienne Jeannot, seigneur de Bartillac, par l'abbé, le syndic et les officiers de l'abbaye de Cadouin.

26,321. — Collection Blondeau... Comté de Périgord. Deux hommages (1492, 1493).

26,417. — Même collection... Périgord. Un dénombrement de 1715.

26,440 à 26,450. — Pièces des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles... Périgord Quittances diverses.

26,460. — Titres originaux... Sarlat. Lettres-patentes pour la réunion du Chapitre de l'église collégiale de St-Avit-Sénieur à celui de l'église cathédrale de Sarlat (1694). — Minute.

Pour extrait :

Ph. DE BOSREDON.

TESTAMENT DE JACQUES NOMPAR DE CAUMONT

DUC DE LAFORCE (15 JANVIER 1649).

Auiourd'hui vingtneufiesme juillet mil six cens cinquante deux, a Bra-
gerac, dans le parquet et auditoire royal de ladite ville, en la salle de
laudiance, pardevant nous Theophile Charon, conseiller du roy et lieute-
nant particulier en la Seneschaucée de Perigord au siege de ladite ville.
A compareu messire Henry de Caumont, seigneur marquis de Castelnaut,
Cognac, Boisse et autres places en personne, assisté de M^e Jean Labon-
neille, son procureur, lequel, en presance de M^e Jacques Prioreau, procu-
reur du roy audit siege, a dit que feu messire Jacques Nompars de Caumont,
seigneur duc de Laforce, pair et premier mareschal de France, ayant fait
son testament solempne, lauroit remis et deppozé entre les mains dudit
seigneur de Castelnaut, son filz, pour en faire faire l'ouverture après son
decés. Et ledit seigneur duc de Laforce estant decedé en ceste ville puis
peu de temps en sca, ledit seigneur de Castelnaut desire, suivant la
volonté dudit seigneur duc, faire proceder a l'ouverture et lecture dudit
testament, aux fins de laquelle ouverture il a faict assigner acejourd'hui,
heure de dix heures du matin, messire Armand de Caumont, seigneur duc
de Laforce, tant en son non que comme ayant l'administration des enfans
de feu messire Pierre de Caumont, marquis d'Ammé, par Dupuy, huissier,
messire Jean de Caumont, seigneur marquis de Thouneins, et messire
François de Caumont, seigneur marquis de Castelmoron, tous enfans
dudit feu seigneur duc, par Saturnye, sergent royal, ensemble, M^e Jean
Ravine, notaire royal, qui a receu ledit testament, M^e Jacques Gast, advo-
cat, et Jacques Cadailhon, qui sont deux tesmoins signés en l'acte dudit
testament, n'ayant peu faire assigner noble Pierre de Beaufort, escuyer,
sieur de Malfeytie, Olivier Duval sieur du Soulet, M^e Pierre Bouneau, juge
de Mussidan, Abraham Vuilde et Jean Rigandie, autres tesmoins nume-
raires dudit testament, ny aussy messire..... seigneur comte Dorval comme
pere de ses enfans et de feu dame Jacqueline de Caumont, filhe
dudit feu seigneur duc, a cause que ledit Bouneau est decedé et les
autres sont a Paris ou en Normandie et ledit Rigandie a Monpazier
ou, a cause des troubles, on ne peut avoir accès, et qu'ils nont aucun
domicille en ceste province, attant a requis defaud desditz seigneurs
assignés et quen leur deffaud, attendu que lesditz Ravine, no^re, Gast
et Cadailhon sont présans, il soit procedé a ladite ouverture et lec-
ture dudit testament et que lesditz Gast et Cadailhon soient interpellés
et declairent moyenant sermant sy les autres tesmoins absans sus-

nommés nestoient pas presans et signerent avec eux ledit acte dudict testament, en presance dudit feu seigneur duc et quil lui soyt concedé acte de ladite ouverture et lecture, ensemble de ce que ledit seigneur marquis de Castelnaut a remis presamment ledict testament fermé d'un ruban couleur daurore et cachetté de sire rouge du cachet dudit feu seigneur duc ez mains du greffier pour faire ladite ouverture et lecture, le tout pour servir aux partyes y ayant interest ainsin que de raison. Semblablement dict ledit seigneur marquis de Castelnaut quapprés la mort dudit feu seigneur duc de Laforce, son pere, sa layette ayant este representée pour la sceller, il fut jugé a propos par messieurs de Thounains et Saintorsse, avant la sceller, de voir ce qui estoit dedans, attendu que ledit feu mareschal avoit disposé verbalement de ce qui estoit dedans en faveur dudit seigneur de Castelnaut, et sy estant trouvé un papier quon presupoze estre un codicille fait par ledit feu seigneur duc de Laforce, ledict seigneur de Castelnaut a requis quil soit fait lecture de ladite piece, a ses fins exhibe ladite layette cachettée du cachet dudit sieur de Saintorsse, requerant quil en soit fait ouverture pour en retirer ladite piece pour proceder a ladite lecture, et ce fait, que tant ledict testament que ledit codicille soient insignués et enregistrés ez registres du greffe du presant siege pour servir aux partyes y interessées et y avoir par elles recours quand et ainsin quil appartiendra, et que attestation soit faite de l'escripture et sain dudit papier qui est dans ladite layette : ont compareu lesditz seigneurs marquis de Thounains et de Castelmoron en leurs personnes, assistés de M^e Helie Poujols, leur procureur, lesquels ont déclaré qu'ils nincistent ains consentent qu'il soit procedé a louverture, lecture et insignuation dudit testament et dudit codicille, ledict sieur Prioreau, procur^r du roy a aussi déclaré qu'il n'empeche louverture, lecture et insignuation desditz testament et codicille.

Sur quoy nous, lieutenant particulier susdit, avons octroyé acte de lexhibition et remize faite par ledit seigneur marquis de Castelnaut dudit testament ez mains du greffier, et concedé deffaud a lencontre dudit seigneur duc de Laforce non comparant ne aucun pour luy, pour le profict et utilité duquel deffaud avons fait represanter ledit testament ausditz Ravinc, Gast et Cadailhon y presans ; lesquels, après l'avoir veu et considéré, ont dit et attesté moyenant sermant, d'une mesme voix et accord, avoir signé lacte mis au dessus dudit testament, lequel acte fut escript de la main dudit Gast et quils sont memoratifs quils la virent signer ausditz Beaufort, sieur de Malfeytie, Bonneau, Duval, Vuild et Rigaudie ; de laquelle attestation nous avons concedé acte et ordonné qu'il sera tout presamment procedé par le greffier a louverture dudit testament, ce qu'il a fait, et, louverture faite, avons ordonné quil en sera fait lecture par ledit greffier, ce qu'il a fait a

haute voix. Ce fait, ledit seigneur de Castelnaut a exhibé la layette delaissée par ledit feu seigneur duc dans laquelle est ledit codicille qui fut cachetté par ledit sieur de Saintorsse, en presance dudit seigneur marquis de Thounains, et a requis estre fait ouverture dicelle et estre procedé a la lecture dudit codicille, attestation prealablement faicte de l'escripture et sain dicelluy ; laquelle layette ayant fait representer audict seigneur marquis de Thounains, il a demeuré d'accord icelle estre au mesme estat quelle fut cachettée par ledit sieur de Saintorsse après le decés dudit feu seigneur duc, dont nous avons aussy concedé acte, et ledit seigneur de Thounains ayant exhibé la clef de ladite layette, avons fait procéder a l'ouverture dicelle, et ayant fait tirer ledict codicille, l'avons fait representer ausditz Ravine, Gast et Cadailhon, lesquels avoir l'avoir considéré, ont dit et attesté, moyenant leur dit sermant, d'une mesme voix et accord, qu'il est escript et signé de la main dudit feu seigneur duc de Laforce, ce quilz ont dict cognoistre pour l'avoir veu escrire et signer souvantes foys et que la lettre dudit codicille est conforme a l'escripture et sain dudit testament, de laquelle attestation nous avons concedé acte et ordonné quil sera tout presantem^t procedé a la lecture dudit codicille par ledit greffier, ce qu'il a fait aussi a haute voix, de laquelle lecture nous avons concedé acte et ordonné que tant ledit testament que ledit codicille seront insinués et enregistres ez registres du greffe du presant siege pour y avoir recours quand il appartiendra, et ledit enregistrement fait, l'original dudit testament sera randu et delivré audit Ravine, et l'original dudit codicille demeurera au greffe ; ce fait, avons fait refermer ladite layette et icelle cachettée du sceau du roy et du cachet dudit sieur de Saintorsse, laquelle layette a esté retirée par ledit seigneur de Castelnaut et la clef dicelle par ledit seigneur de Thounains.

Collationné.

BOUTIN, *commis.*

Sensuict la teneur desditz testament et codicille :

Au nom de Dieu, de Jesus-Christ son filz et du Sainct-Esprit. Amen.

Nous Jacques Nompars de Caumont, seigneur dudit lieu, duc de Laforce, pair et mareschal de France, baron des terres et seigneuries de Castelnaut, Les Milandes, Thounains dessus, Castelmoron, Ammet, Monbouyer, Fauliet, Taillebourg et autres places, enseignés par la parole de Dieu quil est ordonné a tous hommes de mourir une foys, et dailleurs advertys de penser a nostre fin par nostre grand aage de quatre-vingtz dix ans accomplis, estans apresant en ceste nostre maison de Laforce, en plaine santé de corps et d'esprit, par la grâce de Dieu nous sommes resolu, de nostre libre et franche volonté, de faire nostre testament et disposition des biens que nous

avons reçu du Seigneur, afin qu'après nostre décès toute nostre famille demeure au mesme repos et bonne amitié quil nous a faict la grace de la maintenir jusques a present, et ainsy voulons que nosditz biens soient distribués comme par nous sera cy après ordonné. Premièrement, nous avons recommandé nostre ame a Dieu, lequel nous supplions par sa grande misericorde nous vouloir pardonner tous nos pechés au nom et par le merite de la mort et passion de son filz Jésus-Christ nostre sauveur, nous faisant la grace de conduire le reste de nostre vie par son saint Esprit, et après nostre décès recevoir nostre ame en la gloire eternelle et vie bien heureuze quil a acquise et préparée a ses esleus.

En outre voulons et ordonnons qu'après nostre décès nostre corps soit inhumé et ensevely en la chappelle des Milandes, au thumbeau auquel feu messire Geoffroy et Jean de Caumont pere et filz, mon oncle et couzin, ont esté inhumés et que ce soit simplement et sans aucune pompe, avec la modestie requise entre chrestiens ; donnons et leguons aux peuvres de nos terres la somme de huict mil livres. Sçavoir : a ceux de Caumont quinze cens livres, a ceux de Laforce et Masduran deux mil livres, a ceux de Mussidan six cens livres, a ceux de Castelnaut des Milandes mil livres, a ceux de Thouneins dessus mil livres, a ceux de Castelmoron six cens livres, a ceux d'Ammel quatre cens livres, a ceux de Fauliet quatre cens livres, a ceux de Taillebourg cent livres. Toutes lesquelles sommes nous voulons estre payées par l'advis et volonté de nostre heritier cy après nommé et que la distribution sen fasse ainsy qu'il l'ordonnera, a la discreption duquel nous le remettons. Pour la gratification que nous voulons faire a nos domestiques, nous la remettons a faire cy après sil plaist a Dieu nous en donner le temps et le moyen ; que sil en arrivoit autrement, nous prions nostre heritier dy avoir esgard et par sa prudence user de recompance envers ceux quil jugera l'avoir mérité ; et quand aux enfans quil a pleu a Dieu nous donner issus du mariage d'entre feue Charlotte de Biron, nostre chere espouze et nous, qui sont a present vivans, sçavoir est Arman, Henry, Jean, François et Jacqueline de Caumont, nos filz et fille, déclarons qua lesgard dudict Arman nous ratifions et confirmons la nomination que nous avons faite de luy pour nostre heritier par son contract de mariage avec Janne de Larochefaton, dame de Saneilles, non seulement en la moitié de tous et uns chascuns nos biens presans et advenir, mais le déclarons nostre heritier universel en tous et chascuns nosditz biens aux substitutions, condicions et charges mentionnées cy après, et par ledit contract de mariage passé au chasteau de La Motte Sainte-Esloy, en Poitou, par Paul de Noues et Jeremye Gatinois, notaires royaux a Saint-Mexen, le vingt deuxiesme decembre mil six cens huict. Quand a Henry nostre second filz, nous luy donnons et leguons la somme de cent

mille livres en ce compris la somme de trante mil livres quil a receues lors du contract de son mariage avec dame Margueritte de Boisse, et pour et en payement des soixante dix mil livres restantes, nous luy donnons et leguons six mil tant de livres de rante a nous dhue sur leurs gabelles de Lenguedoc, pour en jouir des le jour de nostre decés, o la charge neanmoins de pouvoir repecter par ledit Henry sur nos autres biens ladite somme de soixante-dix mil livres en cas de rachapt, amortissement ou retranchement de ladicté rante, ensemble linterest au denier vingt depuis le jour du rachapt, amortissement ou retranchement jusques a ce que nostre heritier en aura peu faire lactuel payement et sans que la jouissance quil pourroit avoir faite avant ledit rachapt, amortissement ou retranchement, luy puisse estre imputés au sort principal. Ne voulons aussi que quelques petites gratifications que nous luy avons faites luy soient precontées pour diminuer en aucune façon le susdit leguat, et en second lieu nous luy confirmons aussy la donnation que nous luy avons faite de la place et terre de Castelnaut des Milandes, revenus et droictz en dépendans, du huictiesme aoust mil six cens quarante huict, receue par Espinasse, no^{re} royal, la possession de laquelle place, revenu et droictz nous entendons que nostre filz preigne incontinent après nostre decés, et en remplissement du douaire assigné jusques a la somme de quatre mil livres sur lesditz revenus a ladite dame Jane de Larochefaton, nostre belle-filhe, luy avons assigné pareil revenu sur la terre de Mussidant, sauf a par faire de proche en proche, et au lieu de lhabitation du chasteau des Milandes, qui est aussy accordée a ladite dame pour son vefvage, luy assignons son habitation en nostre maison de Mussidant, le cas escheant. Sy declarons que les sommes que nous avons constituées en dot aux filles dudit Henry sont venues de nostre pure liberalité a lendroit desdites filles et a leur seulle consideration, sans que nous ayons entendu et que nous entendions que lesdites sommes soient imputées audit Henry, comme sy elles luy avoient esté données ou a ses filles en faveur et contèmpation dicelluy; et en outre, attendu que nous avons tousiours promis a Henrye, nostre petite filhe de Boisse et filhe dudit Henry, de luy donner de nos biens pour la collocquer en mariage, ainsi que nous avons fait a ses soeurs, pour effectuer nostre promesse et pour lamitié que nous luy portons, nous luy donnons et leguons la somme de dix mil livres que nous voulons luy estre payées par nostre dit heritier lors quelle se mariera, sans que ladite somme puisse en aucune façon estre imputée a la legitime ou leguat sy dessus fait a nostre dit filz Henry son pere. Pour le regard de Jean nostre filz de Thouneins, nous luy donnons et leguons nostre terre et seigneurie de Monbouyer, seize et scituée en Engoumois, avec ses appendances et dépendances, en quoy quelles puissent consister, rachaptable neanmoins par nostre heritier et substitués toutes

foys et quantes en luy payant la somme de cent mil livres ; et moyenant ce, voulons qu'il ne puisse rien plus demander de nos biens et heredité soit du chef de ladite Biron sa mere ou de nostre particulier. Et quand a François nostre filz de Castelmoron, nous luy avons cy devant donné par son contract de mariage avec dame Margueritte de Vicose, la somme de cent mil livres, et ce pour tous biens paternels et maternels, dont il en a receu quatre vingtz mil livres et le restant qui sont vingt mil livres, voulons que luy soient payées par nostre heritier cy après nommé sy par nous ne luy est satisfait avant nostre decés, et moyenant ce, voulons quil ce contante de ladite somme pour tous droictz de legitime ; et a lesgard de Jacqueline nostre filhe, nous luy avons donné et constitué par son contract de mariage avec monsieur le comte Dorval tout ce quelle peut pretendre pour tous ses droitz paternels et maternels ; que sy nous avons excédé par dessus la legitime de ses freres, ça esté pour des considerations que nous ne voulons estre tirées a consequence, pour les autres et aux susdites sommes, nous faisons nosditz enfans heritiers particuliers comme dit est cy dessus ; voulons que dicelles ils ce contentent pour tous droictz d'institution et quautre chose ils ne puissent pretendre ny demander sur nosditz biens ny en ceux de leur mere pour leur droict de legitime ou supplemen dicelles ou cottes d'agencement, et sans quilz puissent contester ny debattre ce presant testament ; declairons en outre quayant cy devant marié deffunt Pierre de Caumont, nostre filz d'Ammet, avec Jeane de Fabas, nous luy aurions constitué la somme de cent mil livres dont il a esté entierement payé et pour tous biens paternels et maternels ; laquelle somme de cent mil livres nous voulons luy tenir lieu de legitime et quelle appartienne à Jacques et Janne de Caumont nos petitiz-filz et enfans dudit Pierre, en la fasson que ledit Pierre en aura dispozé, laquelle disposition nous confirmons entend que besoin seroit ; et en icelle nous les instituons nos heritiers particuliers, sans quilz puissent pretendre ny demander autre chose tant sur nos biens qui se trouveront lors de nostre decés que sur ceux de ladite Charlotte de Biron, leur ayeule, et sans quilz puissent quereller le presant testament. Comme aussy donnons et leguons a chascun de nos autres petitiz enfans et petites filhes, sortyes de nosditz enfans masles ou filhes, la somme de quatre escus au dessus de ce quavons donné a nosditz enfans masles et filhes, et en ce les instituons nos heritiers particuliers. Et dautant que le fondement de tout bon et valable testament est l'institution d'heritier, a ces causes, nous avons par cestuy nostre testament nommé de nouveau et institué, nommons et instituons nostre heritier universel en tous les biens que nous possedons, de quelque part quilz nous soient advenus, ledit Armand, nostre filz ayné, par lequel nous voulons lesditz legatz et legitimes cy dessus expéçifiés estre payés et acquittés, nous assurant telle-

ment de sa bonne volonté envers sesditz freres quil y satisfaira au mieux et au plustot, ainsy que nous len prions. Et advenant que ledit Arman de Caumont, nostre filz ayné et heritier, vint a deceder sans enfans masles de legitime mariage ou ses enfans masles sans enfans masles ausy de legitime mariage et ainsy en suite, nous luy avons, aux charges et condicions et reservations portées par son contract de mariage avec ladite dame Jeane de Larochefaton, substitué et substituons et a sesditz enfans masles et leurs dessendans, tant aux biens que nous luy avons donné qu'à tous les biens par nous possédés, soit quils proviennent de lestoc et maison de Caumont en vertu des transations par nous passées avec feu madame la contesse de Saint Paul, ou avec feu monsieur de Longueville ou autrement, soyt ausy quils nous soyent provenus dailleurs, Henry de Caumont, nostre second filz, et après ledit Henry ses enfans masles et les enfans masles de sesditz enfans, et aux enfans masles de ses enfans, substituons nos autres enfans masles ou leurs enfans masles les representans sucessivement, graduellement et perpetuellement comme dessus, gardant lordre de primogeniture. Entendons dans cest ordre que le cas de la substitution arrivant, le filz ayné de feu Jacques de Caumont, baron de Boyse, mon petit-filz et filz dudit Henry, recullye leffect de ladite substitution, et après luy decedant sans masles ou ses enfans masles sans enfans masles, Olivier de Caumont, son frere, et après ledit Olivier decedant sans masles ou ses enfans masles sans enfans masles, Pierre de Caumont de Cugnac, second filz dudit Henry, et après luy decedant sans masles ou ses enfans masles sans enfans masles, Armand de Caumont Monpouillan, troiziesme filz dudit Henry, et audit Armand decedant sans masles ou ses enfans masles sans enfans masles, les autres masles dudit Henry, sil y en a cy après, et ainsy en suite de nos autres enfans masles ou les representans gardant comme dit est en tout lordre de primogeniture et aux mesmes condicions, sans que par le predecés du prochain substitué ou autrement, la substitution puisse estre faicte caducque au prejudice de celluy ou ceux qui sont après en autre degré quel quil soit ; que sy tous nosditz enfans masles ou leurs enfans masles desdits masles venoyent a defaillir sans posterité masculine et de legitime mariage, voulons et ordonnons que le masle dessendant des filhes de nos enfans masles qui audit temps se trouvera le plus proche, succede a nosditz biens representant un chacun celuy dont il est dessendu, et gardant tousjours lordre de primogeniture et o la charge de porter le non et armes de la maison de Caumont, et ou il ne se trouveroit aucun masle dessendant de nosditz enfans masles par le moyen des filhes dessendans deux, voulons et ordonnons que le plus proche masle dessendant de Jacqueline, notre filhe, contesse Dorval, succede a nosdictz biens o la charge de porter le non et armes de la maison de Caumont ; et

au cas les masles sortis des filhes en lun et en lautre cas ne voudroient porter le non et armes de la maison de Caumont, voulons que le plus proche suivant recullye lesditz biens aux mesmes conditions de porter ledit non et armes pour le desir que nous avons de conserver le non et armes en nostre familhe et dessendans, nos biens, non et armes de Caumont autant que nous pourrons, quest la cause que nous defendons la quarte triabellianique a nostre heritier et aux substitués. Nous ratifions et confirmons la donation que nous avons faicte de la terre et seigneurye de Thouneins dessus a damoizelle Charlotte de Caumont, filhe de nostre filz Armand et de ladite dame de Larochefaton, le quatorziesme septembre mil six cens quarante sept, par contract receu par Le Semellier et Le Cat, notaires du Chatelet de Paris, comprins dans ladite donation la somme de trante mil livres que la filhe aynée doibt avoir par precipeu provenant du mariage de nostre filz Armand, a deffaud de masles ainsy quest expressement contenu en ladite donation que nous approuvons et ratifions soubz ceste condiction neanmoings, que sy ladite Charlotte, nostre petite-filhe, vient à deceder sans enfans, en ce cas, nous luy substituons tant à ladite terre et seigneurye de Thouneins que tout ce quelle aura recully de nostre chef, premierement ledit Armand, nostre heritier, son pere, et après luy ledit Henry, nostre second filz et ses dessendans masles, gardé lordre de primogeniture et après lesditz masles dessendans dudit Henry, nos autres enfans masles et leurs dessendans masles, et après eux les masles des filhes, comme il a esté dict cy dessus en la substitution faite a nostre heritier, voulant que tout ce que ladite Charlotte aura retiré de nos biens entre dans ladite substitution sans detraction de trebellianique, le tout audit cas quelle decede sans enfans; voulant neanmoings tousjours que ladite terre puisse estre rachaptée pour la somme de six vingtz mil livres, ainsy quest porté par ladite donation; et parce que nos biens sont chargés de diversses hipoteques et que nous desirons de pourvoir a ce que lesditz biens ne deperissent, chargeons nostredit heritier Armand de payer les rantes constituées a ceux en faveur desquels elles sont consenties, afin que les creantiers ne soient pas occasionnés de faire vendre nos biens. Et quand aux debtes qui ne sont pas en rante constituée, donnons pouvoir a nostre heritier de vendre, appelé et du consantement du plus proche substitué et non autrement, celles de nos terres et biens qui seront les moins considerables, comme nos teres de Castelmoron, Ammet et Fauliet, sans toucher a la duché de Laforce et terres de Caumont, pour l'argent provenant desdites ventes estre employé au payement de nosditz creantiers; et au cas nostre heritier ne voudroyt satisfaire ausditz creantiers aux termes que dessus et porteroit de lempechement a ce que nous avons ordonné et reiglé par ce presant testament, mesmes en cas il troubleroit ledit Henry en la jouissance

de ladite terre et maison de Castelnaut, en cedict cas ordonnons que ledit Henry preigne nostre heredité et biens, l'instituant audit cas nostre heritier aux conditions et substitutions susdites, sans que ledit Arman y puisse rien pretendre que ce que nous luy avons donné par son contract de mariage, revocquant entend que besoin pourroit l'institution que nous avons sy dessus faicte de la personne dudict Armand pour le surplus, et neanmoins nonobstant tout, voulons que les substitutions que nous avons faictes audit Armand des ditzbiens a luy donnés sortent a effect, tant celle qui est appozée dans ledit contract que celle que nous y avons adjoustée dans le present testament pour les mesmes biens donnés. Sy voulons que dans troys jours après nostre decés soit fait inventaire de tous nos meubles, tiltres et papiers qui sont dans nos maisons par nos juges ordinaires des lieux, a la diligence de nostre heritier, en presance du plus proche substitué et autres que besoing sera, et a deffaud de faire proceder audit inventaire par nostre heritier, voulons que ledit substitué soit creu en son sermant de la quantité, qualité et valleur de nosditz meubles ; voulons que le present testament sorte a effect par testament, codicille, donation a cause de mort ou autre meilleure voye de droict ; cassons et revocquons tous autres testaments, codicilles et donations nonobstant toutes clauses desrogatoires et desrogatoires des desrogatoires mesmes, et par exprés le dernier testament double par nous fait le vingtiesme janvier mil six cens quarante-sept qui porte par clause desrogatoire, Dieu nous doint sa paix ; lun desquels a esté depozé entre les mains de monsieur le presidant de Mesmes, lequel ne voulons estre daucun effect et valeur, non plus que le codicille que nous avons fait en suite le vingt septiesme may mil six cens quarante huit, lequel nous revocquons partant que besoin seroit ; et voulons, au cas que nous viendrions a faire cy après aucune autre disposition de derniere volonté, quelle ne vaille pas sy expressement ses motz ny sont : Quiconque espère au Dieu vivant, jamais ne perira. Ains voulons que ce present testament soit executé, contenant nostre espresse volonté que nous avons escripte de nostre propre main a Laforce, le quinziesme janvier mil six cens quarante-neuf et icelluy baillé en garde a nostre filz de Castelnaut. Ainsy signé : Caumont Laforce.

Sensuit la teneur de lacte de reception du susdit testament :

Auiourdhy quinziesme du mois de janvier mil six cens cinquante, au chasteau de Mussidan en Perigord, a esté presant tres haut et tres puissant seigneur messire Jacques Nompars de Caumont, seigneur duc de Laforce, pair et mareschal de France, lequel sain de corps et d'esprit, a declairé a moy, notaire royal soubz signé et aux tesmoins bas escriptz

et nommés, avoir fait son testament solempnel sy enelos et lavoir escript et signé de sa main propre et enlassé d'un ruban couleur daurore et cachetté du cachet de ses armes en huict endroictz au dessus et autant au dessoubz de sire rouge, voulant quil sorte son plain et entier effect et quil vailhe comme testament de derniere volonté, codicille, donation a cause de mort ou autrement, en les meilleures formes quil pourra valoir de droict, cassant, revocquant et annullant tous autres testamens, codicilles, donations et autres dispositions sil sen trouve avoir esté par luy faietes precedans a cestuy cy, ayant a cest effect appellé a tesmoins pour estre memoratifs du contenu au presant acte noble Pierre de Beaufort, sieur de Malferye, Olivier Duval sieur du Soulet, M^e Pierre Bonneau, juge du presant lieu, Abraham Vuild, Jean Rigaudye, Jacques Gast et Jacques Cadailhon, tous de la maison dudit seigneur testateur, hors dudit Bonneau, ainsy signés Beaufort Malferye, Bonneau, présent, A. Vuild, Duval, I. Rigaudye, présents, Gast, présent, Cadailhon, présent et moy.

RAVINE, notaire royal,

Au nom de Dieu soict.

Nous avons cy devant fait nostre testament en datte du quinziesme janvier mil six cens quarante neuf, portant pour clauze desrogatoire ces motz (Quiconque espere au Dieu vivant, jamais ne perira), lequel voulons et entendons sortir son plain et entier effect comme contenant nostre expresse volonté et neanmoins adjoustant a icelluy par ce presant codicille, voulons que nostre filz ayné Armand de Caumont, nostre heritier universel institué par ledit testament, prenne sur nos biens et heredité outre et pardessus son droict de legitime que nous reglons ainsy que celles de ses freres, a la somme de cent mil livres, pareille somme de cent mille livres faisant deux cens mil livres en tout, laquelle partant que besoin seroit, nous luy donnons et leguons pour dicelle somme jouir et disposer en plaine propriété tant par ledit Armand que ses heritiers sans quil soit tenu de rapporter icelle dans la generale substitution de nos biens et heredité que nous avons faicte et establee dans nostre dit testament, lequel avec le presant codicille voulons estre executé par ledit Armand et les siens, revoquant le susdit leguat de cent mil livres en cas de contestation de nostre dit testament et des substitutions contenues en icelluy; entendons que pour ladite somme de cent mil livres que nous leguons au dessus la légitime, les heritiers de nostre filz Armand jouissent de nostre terre de Castelmon jusques à ce que le substitué qui aura recully nostre heredité aura peu faire le payement de ladite somme de cent mil livres, et en tesmoignage que sest nostre volonté, nous lavons

escript et signé de nostre main avec la clauze desrogatoire qui porte ses motz : Quiconque espere au Dieu vivant, jamais ne perira. Faict a Laforce, le vingtiesme mars mil six cens quarante neuf. Ainsin signé Caumont Laforce.

Collationné.

BOUTIN, *commis.*

Pour copie conforme :

J. EMILE SALAVERT-PELLETREAU.



RECHERCHES SUR LES HISTORIENS DU PÉRIGORD

AU XVII^e SIÈCLE (*Suite*).



P. DUPUY.

De tous nos chroniqueurs, mémorialistes et historiens du xvii^e siècle, le plus généralement connu, et celui qui est le plus souvent cité par les modernes, est assurément le Père Dupuy. Malgré ses défauts, ses erreurs sans nombre, l'on se plaît encore à lire ses pages sur le Périgord religieux, et l'on ne peut s'empêcher de lui savoir gré d'avoir employé sa jeunesse à élever ce monument à la gloire de notre province. Nous allons étudier le P. Dupuy, d'abord dans sa vie et sa famille, sur laquelle nous apportons des renseignements précis ; nous parlerons ensuite de son œuvre capitale, *l'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme*, du temps où elle a été produite et des circonstances qui en amenèrent la publication ; enfin nous énumérerons les diverses appréciations dont elle a été l'objet, et nous verrons quelle utilité peuvent encore en retirer nos contemporains.



I

La famille du P. Dupuy était originaire de Périgueux, où elle comptait une parenté très nombreuse ; alliée aux Chabanier, Lonnye, d'Aultressal, de Mèredieu, Orfaure, noms connus dans le vieux barreau périgourdin, elle faisait partie de cette classe aisée de la bourgeoisie qui, par ses vertus domestiques et ses talents, faisait autrefois l'honneur et la force de notre Périgord.

On a cru reconnaître comme faisant partie de cette famille les trois personnages suivants : Jean Dupuy, chanoine de l'église collégiale de Saint-Front en 1554 ; Clément Dupuy, provincial de la compagnie de Jésus, dont le nom figure dans les actes passés avec la ville de Périgueux pour la fondation du collège (1591) ; et autre Jean Dupuy, auteur d'un livre, imprimé à Bordeaux, chez Millanges, en 1601 : *La recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées, faicte l'an 1600 par J. de Malus, et redigée en escrit par Jean Dupuy*, in-16.

Notre Jehan ou Jean Dupuy doit être, selon nous, le troisième enfant de M^e Jourdain Dupuy, procureur ès-sièges royaux de la sénéchaussée de Périgueux, bourgeois de la ville, et de Bertrande Chabanier. Les registres de la paroisse de Saint-Front, déposés aux Archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux, nous ont fourni à cet égard les indications les plus exactes, qui nous permettront de rectifier les assertions de M. l'abbé Audierne, le premier biographe, annotateur et l'éditeur de notre historien (1).

Jourdain Dupuy, de son mariage avec demoiselle Chabanier, eut sept enfants, dont voici les noms :

1^o Jacques Dupuy, sur lequel nous n'avons rien pu trouver, les registres paroissiaux de Saint-Front n'existant que très imparfaitement à la fin du xvr^e siècle ;

2^o Hynette Dupuy, née le 15 octobre 1598, épousa François

(1) *Notes critiques et historiques sur l'ouvrage du P. Dupuy*, pp. 1-2.

Orfaure, m^e apothicaire ; elle en eut sept enfants, dont on retrouve les actes de baptême ;

3^e Jehan Dupuy, né le 18 juin 1601, auteur de *l'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme* ;

4^e Jeanne Dupuy, née le 31 janvier 1610 ;

5^e Gerniain Dupuy, né le 6 mai 1612 ;

6^e Pierre Dupuy, né le 22 février 1615, avocat en la cour, marié à Peyronne de Brugière ; il en eut quatre enfants, deux filles et deux garçons, dont nous avons retrouvé les baptistaires ;

7^e Et François Dupuy, né le 22 février 1620.

Jourdain Dupuy avait un frère, M^e Jean Dupuy, aussi bourgeois et procureur au présidial, marié à Marguerite De Jehan, père de huit enfants dont nous avons également retrouvé la trace. Jourdain vivait encore le 8 juin 1632 ; car à cette date nous voyons sa signature à l'acte de baptême de l'une de ses nièces. Sa femme, Bertrande Chabanier, était prédécédée le 9 juillet 1628.

Jean Dupuy naquit donc à Périgueux, non point vers 1589, comme l'ont imprimé MM. Audierne et Dessalles, mais douze ans plus tard, le 18 juin 1601. Voici l'extrait de naissance :

« Le dix huictiesme juin mil six cent un, en l'esglise de monsieur Saint Front de la p^{te} ville de Périgueux, a esté baptisé Jehan Dupuy, fils naturel et légitime de M^e Jourdain Dupuy, procureur èz-sièges royaux de lad. ville, et de Bertrande Chabanier conjoints ; et a esté son parin Jehan de Puybertrand, bourgeois et consul de lad. ville, et sa marine Jehanne Chabanier, femme de M^e Jehan Ducheyron, avocat, et en foy de quoy avons soubs signés :

» DE PUYBERTRAND, parin ; CHABANIER, DUPUY père,
DUCHEYRON, MADRANGES, FAURE et FAVARD,
connus du vicaire. »

Jean Dupuy fut destiné à l'état religieux, tandis que ses frères allaient continuer auprès de la cour présidiale de Pé-

rigueux les traditions honorables de leur famille. Ce fut au sein de ce vertueux foyer domestique qu'il reçut cette première éducation dont les heureuses impressions ne s'effacent jamais. Sa piété et une intelligence précoce l'appelèrent dans un ordre nouvellement établi dans le Périgord.

Les Récollets se livraient aux fonctions les plus pénibles du ministère, à la prédication, et surtout s'employaient au soulagement des pauvres et des prisonniers, sans exiger autre chose que de grossiers aliments en nature. Dans le carême de 1613, ils s'étaient installés à Sarlat, au nombre de douze, sur un emplacement que le maire et les consuls leur avaient concédé. Cette ville n'eut pas à se repentir de sa munificence. Les archives consulaires gardent avec leurs noms le souvenir reconnaissant des services rendus par les Récollets lors de la délivrance de la ville, assiégée par Marchin, lieutenant du prince de Condé, en 1652.

Ce fut chez ces religieux, que l'évêque Louis de Salignac avait introduits à Sarlat et que Périgueux ne reçut que deux ans après, sous François de La Béraudière, que Jean Dupuy fit sa profession. Mais s'il abandonnait sa ville natale, il ne voulut pas moins lui demeurer fidèlement attaché jusqu'à son dernier jour, et il le lui prouva bien par l'objet de ses travaux historiques. Il disait lui-même, dans la dédicace de son ouvrage à M^{sr} de La Béraudière, que ce n'avait pas été sans quelque sentiment de tristesse qu'il s'était vu forcé de quitter « le champ spirituel appartenant à un si gracieux et aymable père de famille », où est enseveli le trésor des antiquités sacrées qu'il a tiré de l'obscurité des ténèbres. « Quoy que, ajoutait-il, l'abnégation religieuse, si essentielle et affectée à l'ordre que je professe, m'ayant instillé par l'oreille l'oubli de mon peuple et de toute la parantele, ne permette que j'aye le cœur à ce champ, où le thresor est caché. Je tiens pourtant à singulière religion et piété, avec saint Paul, le travail mis pour le salut de mes concitoyens, et le souvenir du lieu ou par le baptesme j'ay receu l'esprit et la vie du Christianisme. »

D'après M. l'abbé Audierne, les études de Dupuy furent sérieuses, et il y obtint des succès. Son talent pour la chaire

l'aurait fait désigner pour faire partie des missionnaires de son ordre qui, à la demande de M^{sr} de La Béraudière, vinrent en 1620 prêcher à Bergerac. Il avait à peine 20 ans.

Cette mission dura cinq ans, comme il nous l'apprend lui-même dans la même épître dédicatoire à l'évêque de Périgueux. « Durant cinq ans je me suis treuvé dans la meslée des armes spiritueles, occupé contre l'heresie dans vostre mission de Bragerac. » Il nous a laissé l'intéressante histoire de cette célèbre mission. « C'est un tableau saisissant du Bergeracois à cette époque, » dit M. l'abbé Riboulet (1) au sujet de ce document, cité par le journal le *Sarladais* dans son numéro du 29 juillet 1837, sous ce titre : *Relation de la mission prêchée à Bergerac par le P. Dupuy, récollet*, imprimée à Bordeaux chez Millanges, en 1625.

Dans les loisirs que lui laissaient les occupations de son ordre, Dupuy fouillait avec l'ardeur de la jeunesse les archives de sa province éparses çà et là ; il recueillait des notes en vue d'une histoire de l'Eglise du Périgord, depuis le premier évêque jusqu'aux événements contemporains, voulant faire pour son ancien diocèse ce que le chanoine Tarde avait entrepris pour le sien. Cette tâche difficile ne rebuta point notre récollet, qui trouva partout des appuis et des encouragements. En 1629, son travail étant terminé, il vint le faire imprimer à Périgueux chez les frères Dalvy, le dédia à M^{sr} de La Béraudière et voulut lui-même en offrir l'un des premiers exemplaires à la municipalité de sa ville natale.

Voici en quels termes le *Livre Vert* de l'hôtel-de-ville, folio 79, perpétue le souvenir de cet hommage ; nous avons copié sur l'original lui-même le texte de ce passage :

« Le 13 octobre 1629, estans assemblés dans la maison de ville, suivant coustume, messieurs de Chillaud, premier consul, Blanchard, Dujarric et Brousse consuls, avec Jehan Bugeaud, procureur syndic, le R. P. Jehan Dupuy, récollet, fils

(1) *Etude historique sur M^{sr} Le Boux, évêque de Périgueux*, Périgueux, Dupont, 1873, p. 54.

de M. Jourdain Dupuy, procureur au siège présidial et bourgeois de la présente ville, s'est présenté, lequel, après avoir harangué sur le subject des mérites de tant de notables personages qui ont gouverné l'estat spirituel et temporel de la présente ville, a fait présent à la communauté d'un livre par lui composé, intitulé : *l'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme*, lequel a été reçu par les mains dud. s^r premier consul avec remerciement audit P. Dupuy, et a esté arrêté par lesdits sieurs que ledit livre sera mis dans le trésor de la ville, comme a esté. »

A part cette publication, la vie du P. Dupuy s'écoula très calme dans sa cellule de frère mineur récollet au couvent de Sarlat, dont il devint le père gardien. Il y mourut dans la pleine maturité de l'âge et du talent, vraisemblablement vers 1646 ; car, en cette année, c'était le P. Barthélemy Sarazac qui était gardien des Récollets de Sarlat, et les nombreuses lacunes que présentent les registres de l'état civil pour les années de la première moitié du xvi^e siècle n'ont pas permis de retrouver la date du décès du P. Dupuy.

II

Pour se faire une idée exacte de l'importance et du succès exceptionnel de la publication du P. Dupuy, il faut se reporter à l'époque où elle parut, à l'année 1629, et se représenter un tableau de l'état des esprits au sortir des guerres de religion.

Le Périgord avait souffert, comme bien d'autres provinces, de ces luttes fratricides. Mais c'est à Bergerac surtout que s'étaient portés les plus terribles coups. Cette ville fut chez nous comme le foyer de la Réforme. Jusqu'au milieu du règne de Louis XIII elle resta aux mains des protestants. Ce ne fut qu'au commencement du xvi^e siècle que le catholicisme reprit le dessus, grâce aux événements politiques, grâce surtout aux évêques de la province et au zèle de leurs missionnaires. Mais si la lutte par les armes était terminée,

elle se continuait encore par le moyen de la presse et des prédications.

Il y avait alors sur le siège épiscopal de Périgueux un prélat actif, intelligent et instruit, qui a mérité dans notre histoire le titre de restaurateur du diocèse. C'était François de La Béraudière. Son administration n'eut d'autre but que de réparer les immenses désastres moraux et matériels causés par les guerres religieuses dans ses paroisses, à Bergerac surtout, où les traces de l'hérésie étaient encore vivaces. Son règne ne fut qu'un long combat. Il demeura constamment sur la brèche ; soit du haut de la chaire, soit dans ses mandements et instructions, il ne cessa d'employer contre d'audacieux adversaires les armes pacifiques de son ministère pastoral.

Les presses protestantes de Bergerac, dont M. Fourgeaud-Lagrèze a montré la puissance (1), continuaient à répandre à profusion des pamphlets de toute sorte, qui entretenaient le trouble dans les esprits. Ils poussaient la licence des écrits satiriques à un excès dont on n'avait point eu d'exemple. On sait que Bayle, qui n'est point suspect, reprochait aux calvinistes d'avoir introduit, dès leur naissance dans notre pays, l'usage des libelles diffamatoires que l'on n'y connaissait pas, et que des édits durent en réprimer l'insolence.

La Béraudière ne craignait pas de dénoncer publiquement ces livres injurieux. Il prit même la plume pour répondre à quelques-uns d'entre eux, afin d'en montrer le néant, comme le prouve un petit opuscule de 111 pages, devenu extrêmement rare, imprimé chez Dalvy la même année que l'ouvrage du P. Dupuy, sous ce titre :

La confession de foy de Cyrille, patriarche de Constantinople, censurée par le R. P. en Dieu messire François de La Béraudière, évesque de Périgueux, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé et ses cours de Parlement, dédié par l'évêque au roi

(1) *Le Périgord littéraire : l'imprimerie en Périgord*, Ribérac, Condon, 1875, in-18°, pp. 6 et 12.

Louis XIII, avec cette épigraphe tirée des *Proverbes* : *Frustra jacitur ante oculos pennatorum* (1).

Le sieur de Lardimalie ayant communiqué à La Béraudière quelque opusculé calviniste nouvellement sorti des presses de Bergerac, l'évêque lui répondit par une lettre pleine d'à-propos et de justesse, où il combattait article par article les assertions de l'auteur, qui avait mis dans la bouche des ministres une profession de foi attribuée à un prétendu Cyrille, qualifié de patriarche de Constantinople. « Au lieu de leurs vieilles drogues éventées, disait le prélat dans son épitre dédicatoire datée de Périgueux le 4^{or} octobre 1629, ils ont recours à l'Orient pour en mendier de toutes fraîches et nouvelles, et veulent parer leur religion prétendue des vieux haillons et lambeaux des anciennes hérésies condamnées en divers conciles. » ... « Je les presse si vivement, ajoutait-il, que difficilement pourront-ils parer ce coup sans recevoir quelque touche honteuse. » La lettre au sieur de Lardimalie est, en effet, un vigoureux coup porté aux doctrines de la Réforme.

La Béraudière employa d'autres moyens pour fermer les plaies faites à la religion dans la ville la plus profondément bouleversée de son diocèse. Il établit à Bergerac cette mission de Récollets, dont le P. Dupuy fit partie. Notre historien raconte ainsi la formation de cette entreprise (tome II, p. 223) :

« Nostre prelat, venant en la ville de Bragerac, voit les marques déplorables de la desolation de la foy Catholique, l'heresie sur son throsne, sans aucun contretenant pour la vérité. Deslors il dessaigna d'y establir une mission de personnes doctes et zelées pour remedier à la malignité du mal avec l'ayde de ciel. De faict l'an 1619 il porta sa pensée sur l'ordre des Pères Récollets, traicte avec leur Père Provincial, obtint de luy le nombre de Religieux qu'il desiroit pour sa mission, expedie pour leur establissement ses lettres auten-

(1) Un exemplaire de ce curieux volume faisait partie de la bibliothèque de M. Alexis Lapeyre, le regretté trésorier de la Société archéologique du Périgord.

tiques du vingtiesme janvier l'an 1620, leur baillant toute la puissance spirituelle qu'il pouvoit pour pratiquer dignement leurs fonctions de la prédication. » Les Récollets s'acquittèrent de leur mission avec un si grand zèle, que le roi, en reconnaissance de leurs services, leur donna son château de Bergerac, près des murailles de la chapelle de Notre-Dame.

Le P. Dupuy a écrit le récit de cette mission, comme nous l'avons vu. M. l'abbé Audierne assure qu'il conçut la pensée de son grand ouvrage historique pendant sa mission de Bergerac. Les raisons qu'il en donne nous paraissent fondées. « Le protestantisme prétendait que la tradition avait été altérée et que l'enseignement religieux n'était plus celui des premiers siècles. Il fallait nécessairement leur prouver le contraire, et de là la nécessité d'établir une succession non interrompue dans les pontifes envoyés par les apôtres et leurs successeurs. »

Tel était, en effet, le but de ces prédications au milieu d'une population imbue des idées de la Réforme; telles étaient les instructions que La Béraudière avait données à ses frères Récollets. Ils devaient poursuivre de leur inflexible logique ces prétendus ministres suscités de Dieu pour réformer l'Eglise : puisqu'ils ne sont envoyés par aucun pasteur légitime, par aucune église chrétienne, ils avaient donc une mission extraordinaire et miraculeuse; qu'ils la prouvent, comme Moïse, Jésus-Christ et les apôtres ont prouvé la leur ! Mais Luther, Calvin et d'autres qui se donnent pour réformateurs, ont chacun un enseignement différent et se condamnent les uns les autres : auquel donner la préférence ?

On conçoit dès lors que La Béraudière, dépositaire de la doctrine apostolique, ne restât pas étranger au projet d'une histoire de l'Eglise du Périgord depuis le christianisme jusqu'à son épiscopat, qu'il regardait, « comme étant *tres nécessaire* pour l'édification et consolation des catholiques de son diocèse » (1). Ce livre de polémique religieuse

(1), *Approbatton et licence de Monseigneur l'Evesque.*

rentrait trop bien dans le plan et les idées de l'ardent prélat pour se refuser à croire qu'il fut composé et publié à Périgueux sans sa participation, et l'on pourrait même supposer que la cassette épiscopale dut contribuer aux frais d'impression d'un ouvrage destiné à raffermir dans le diocèse les antiques croyances du catholicisme. Il s'agissait d'opposer aux prétentions des sectaires la succession des prélats qui avaient gouverné l'Eglise de Périgord depuis le berceau du catholicisme, et surtout rattacher cette longue série de pontifes à Jésus-Christ. Saint Front, dont la tradition a fait l'un des 72 disciples du Sauveur, envoyé par saint Pierre dans les Gaules, fut l'anneau de cette chaîne évangélique, ainsi que La Béraudière lui-même tint à le constater, en consacrant cette tradition tout entière dans le *Propre des Saints* de son diocèse, qu'il fit imprimer en cette même année 1629 (1). C'était une œuvre de science et de piété, que le jeune frère Dupuy, qui venait de se distinguer dans la mission de Bergerac, était seul capable de mener à bonne fin.

Dans son *Introduction*, cet écrivain ne nous laisse d'ailleurs aucun doute sur ses intentions : « Je ne puis assez louer le bon zèle de ceux qui ont dressé de nouveau les tables des prélats successifs aux chaires épiscopales : veu que je puis dire que cette œuvre est *absolument nécessaire* en ce temps pour toutes les provinces qui ont esté infectées de la peste du calvinisme. »

Et il développe sa pensée dans l'*Advertissement*, qu'il adresse à la fin de son ouvrage, *aux catholiques de cette province sur le profit qu'ils pourront recueillir de la lecture de cet opuscule*. L'Eglise du Périgord étant émanée, selon lui, de la matrice même de l'église romaine, et ayant demeuré unie avec elle dans les temps les plus fâcheux, a le droit de professer la doctrine venue des apôtres : qui voudrait y établir une autre chaire serait pécheur et schismatique.

(1) *Proprium sanctorum diocesis Petrochorensis, ad formam breviarii Romani accommodatum, Francisci de Laberaudière auctoritate editum.* — Périgueux, Dalvy.

« Pour moy, dit-il, j'ay desjà produit le flux de nos Prélats qui nous ont appris la doctrine que nous croyons, faisant voir qu'ils l'ont tenuë depuis S. Front, nostre premier Apostre, qui l'avoit receuë de la bouche de S. Pierre, dont quelques-uns l'ont scellée de leur sang. C'est maintenant aux Pasteurs de la pretenduë reformée de monstrier leurs predecesseurs devant l'arrivée du ministre Brossier et Bordas, qui ayent enseigné leur Religion reformée. Au defaut d'eux, j'ay droit de leur dire, aussi bien que S. Cyprian à Novatus, qu'ils ne sont dans l'Eglise, ny ne peuvent estre reputés pasteurs, estans sortis d'eux-mesmes, sans succéder à aucun. »

Voilà pourquoi notre récollet s'attache à nous parler longuement de saint Front, disciple de N.-S. Jésus-Christ, destiné par saint Pierre, chef des apôtres, à la prédication, premier évêque de Périgueux, et à nous prouver qu'il évangélisa le Périgord au premier siècle de l'ère chrétienne. Conclusion glorieuse pour l'Eglise de Périgueux, qui aurait ainsi puisé la foi aux sources mêmes apostoliques !

Ce qui précède suffira pour établir que *l'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme* doit être considéré plutôt comme une œuvre de polémique que comme une œuvre purement historique.

Rarement publication de ce genre fut accueillie en province avec d'aussi nombreuses marques de faveur (1). De flatteuses approbations, imprimées en tête de l'ouvrage, ne manquèrent pas au jeune auteur tant à Sarlat qu'à Périgueux, et l'on ne pourra s'empêcher d'y remarquer qu'elles sont unanimes à proclamer surtout l'utilité d'un travail établissant la transmission de la doctrine évangélique par une continuelle succession de prélats depuis saint Front. Le chanoine Tarde, théologal de la cathédrale de Sarlat, si compétent en cette matière, jugea l'histoire de son émule « digne d'estre imprimée pour beaucoup de raisons, et mesme pour faire voir la succession des pasteurs en la dicte Eglise. » Pascal de

(1. Il est rare que dans les livres portés aux inventaires notariés du XVII^e siècle on ne trouve la mention d'un quelque volume du P. Dupuy.

Labrousse, docteur en théologie, curé de Sarlat, la jugea également « très digne d'estre communiquée au public pour faire voir aux catholiques la foy, zèle et dévotion de leurs ancêtres, et aux hérétiques la continuelle succession des pasteurs en l'Eglise Romaine. » Les approbations du F. Hilaire Nauche, définitéur des PP. Récollets en la province de Guyenne, du F. Joseph Javaneau, gardien au couvent des PP. Récollets de Tulle, et du Dr Pichard, chanoine théologal de Périgueux, et la licence du F. Léon Vacquier, ministre provincial des Récollets de Guyenne, sont conçues à peu près dans les mêmes termes élogieux.

Le P. Dupuy dédia naturellement son ouvrage au grand évêque qui administrait avec tant de gloire le diocèse dont il avait écrit l'histoire. Son épître est adressée « au très digne et vigilant pasteur François de La Béraudière, evesque de Périgueux, abbé de Nouaille, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé et des cours des parlemens de Paris et Bourdeaux. » Elle commence ainsi :

« Monseigneur, me voicy derechef à vos pieds les mains chargées de branches d'olive et de lauriers, recueillis dans l'héritage de l'Apostre du Périgord duquel aujourd'hui après seize cens ans vous estes recogneu legitime successeur et le très juste possesseur. Je rends à vostre Siège episcopal ce qui luy appartient : puisqu'il a produit dans les siècles passez et les victoires signalées sur l'enfer et les douceurs de la religion catholique, toute pacifique en ses divines opérations... »

L'évêque remercia et félicita le jeune frère récollet par l'envoi d'un quatrain en vers latins, que celui-ci ne manqua point de placer dans son ouvrage à la suite des approbations données par les docteurs :

Ad authorem (1).

Protulit ex puteo Puteus verum auspice Christo,
Dum Procerum patriæ nomina, facta refert,
O decus omne tuis ! Genio, pietate, labori
Vesulidum merces, fama perennis erit.

(1) Il aurait fallu écrire : *auctorem*.

Le premier vers contient un jeu de mots sur le nom de Dupuy : observons cependant que *Puteanus* est le seul mot latin des lexiques pour Dupuy. Enfin, comme dernière remarque, il faudrait lire au dernier vers *Vesunidum* de *Vesunna*, la première longue, ou *Vesuna* dactyle ; *Vesulidum* ne saurait venir que de *Vesulus*, les deux premières brèves.

Voici un essai de traduction en vers de ce quatrain, tel qu'a bien voulu le faire pour nous notre regretté professeur de rhétorique au lycée de Périgueux, M. Eugène Magne, l'élégant et poétique traducteur de l'*Anthologie dramatique du théâtre grec* :

A l'auteur.

Par Christ Dupuy tira du puits la vérité,
Contant les noms, les faits des chefs de la patrie ;
O pur honneur des tiens ! A ton pieux génie
Le Vésunien labeur doit l'immortalité.

III

Nous n'avons pu rencontrer la *Relation de la mission prêchée à Bergerac par le P. Dupuy*, imprimée à Bordeaux en 1625. Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit au sujet de cet ouvrage, qui nous initie au rétablissement de la religion catholique dans le foyer même du protestantisme. Nous nous contenterons de rattacher à cet épisode de l'histoire de Bergerac une autre publication en latin sur le même sujet, conservée à la Bibliothèque nationale (1), qui pourrait bien n'être que la traduction de la première : *Brevis enarratio proveniūs spiritualis quem dedit Dominus Ecclesiæ catholicæ per Patres Recollectos in missione Brageracensi et circumvicinis*. Brageraci, typ. A. Vernoy, 1627, pet. in-4°.

(1) *Catalogue de l'histoire de France*, tome VIII, p. 349.

Cet opuscule de 23 pages peut donner une idée du précédent que nous ne connaissons pas.

Il est imprimé en caractères assez grossiers; le titre est encadré d'une vignette sur bois représentant des personnages tels qu'hommes et femmes à mi-corps, enfants ailés et des oiseaux entrelacés de rinceaux. La dédicace : « *Reverendissimo in Christo patri Bernardino a Senis totius ordinis sancti Francisci ministro generali* », non signée est datée : « *Ex tua missione Brageracensi Die Patri Francisco sacro anno 1627.* » A la page 1, commence le récit : « *Animadverterat dudum, Reverendissime Pater, Dei et sanctæ Sedis gratiâ Petrocoriorum episcopus, de La Beraudiere, quas strages animarum, etc.* »

Rien n'indique, cependant, que ce petit livre, écrit d'un ton assez emphatique, soit une traduction. ni que le P. Dupuy en soit l'auteur. Le nom des missionnaires n'est pas mentionné. Les seuls noms qui y figurent sont ceux des personnes converties au catholicisme, qui forment plusieurs listes.

A la fin de l'opuscule, se trouve une approbation, signée : *F. de La Beraudière, ep. Petroch.*

L'Estat de l'Eglise du Périgord depuis le Christianisme, par le R. P. Jean Dupuy, recollect, parut pour la première fois à Périgueux chez Pierre et Jean Dalvy, imprimeurs et marchands libraires, l'an 1629, en deux tomes réunis en un seul volume, petit in-4°. Le premier tome comprend 224 pages et le second 242. Sur la première page, se trouve un grand médaillon, entouré de diverses inscriptions latines, et représentant un arbre au milieu duquel paraît saint Front, une palme à la main; au-dessus, les armoiries de M^{gr} de La Béraudière; aux pieds de l'arbre, la foule des évêques, docteurs et religieux qui regardent l'apôtre les mains jointes. L'auteur de ce dessin s'appelle Faure.

Il y eut une seconde édition de cet ouvrage, *revu, corrigé et augmenté de nouveau sur l'imprimé*, à Périgueux, chez Pierre et Jean Dalvy, 1716, deux volumes in-12, édition jugée inférieure à l'originale (1). La bibliothèque de

(1) Comte E. de Maleville, *Bibliographie du Périgord au XVI^e siècle*, p. 51.

Périgueux possède l'exemplaire ayant appartenu à M^{sr} Macheco de Premeaux, évêque du diocèse. Le P. Lelong, qui, dans sa *Bibliothèque historique*, n'a pas fait mention de l'édition primitive, cite celle de 1716, qui est aussi indiquée dans le catalogue Garampi, IV, 9962 (1).

L'ouvrage du P. Dupuy était devenu extrêmement rare. A peine en rencontrait-on un exemplaire dans la bibliothèque des hommes spécialement occupés de l'étude des antiquités et des sciences historiques. Les savants que des recherches sur le Périgord ont dirigés dans nos contrées ont quitté souvent Périgueux dans la persuasion que ce précieux ouvrage s'était perdu et qu'il était impossible de le retrouver (2).

Mais en 1842, l'imprimerie de M. Auguste Dupont, à Périgueux, tenta de reproduire l'édition originale de 1629 par le moyen de la litho-typographie, procédé avantageux pour la fidèle reproduction des vieux livres et des vieilles gravures sans le secours d'une composition nouvelle ni de la main d'un graveur. Cette reproduction réussit parfaitement. L'orthographe du temps, le type des caractères, leur originalité, leurs vignettes, le livre enfin tel qu'il sortit de la presse primitive, se trouve régénéré. Ainsi l'ouvrage du P. Dupuy, si important pour l'histoire des temps anciens et surtout de ceux où ce religieux vivait, renaquit pour ainsi dire de ses cendres. Des notes pleines d'érudition, dues à M. l'abbé Audierne, inspecteur des monuments historiques de la Dordogne, dont le nom est devenu désormais inséparable de l'auteur qu'il a commenté, sont placées à la fin de chaque tome de cet ouvrage : elles expliquent quelques passages que le laps des temps a pu obscurcir, signalent divers faits qu'une critique éclairée par de nouvelles recherches a mis à même de mieux apprécier, et sont complétées par une courte notice sur le P. Dupuy. L'apparition de ce livre a été un bienfait, qui fut accueilli par d'universelles marques de faveur dans la Dordogne. M^{sr} George, évêque de Périgueux, applaudit par une

(1) Brunet, *Manuel du libraire*, 1861, tome II, p. 902.

(2) *Avant-propos* de l'éditeur de 1842.

lettre à la reproduction « d'un ouvrage qui retraçait les gloires de son antique église et qui devait nécessairement intéresser le clergé et les fidèles de son diocèse, » et fut l'un des premiers souscripteurs à cette publication.

Cette reproduction de *l'Estat de l'Eglise du Périgord*, faite à cent exemplaires seulement et que l'on pourrait appeler avec raison une nouvelle édition, tant elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de la ressemblance, est devenue aussi rare que les éditions originales. Un exemplaire relié en maroquin rouge en fut payé 45 francs à la vente du roi Louis-Philippe.

L'ouvrage du P. Dupuy se compose d'une série de notices sur la vie des évêques de Périgueux depuis les premiers âges. Elles sont divisées presque en autant de chapitres qu'il y a de ces prélats, sauf en ce qui regarde saint Front, dont la vie forme six chapitres, ayant à la suite de chacun d'eux des notes plus longues que tout leur texte. Dans l'histoire de ces évêques sont rapportés très succinctement les diverses fondations religieuses qui ont été faites dans le diocèse de Périgueux durant leur épiscopat, les principaux événements qui s'y sont accomplis, ainsi que la vie des saints personnages qui y sont nés ou qui y ont fleuri dans ce temps. A la fin du livre, on trouve des listes nominales : 1° des saints du Périgord ; 2° de ses évêques ; 3° des chapitres ; 4° des archidiaconés ; 5° des abbayes ; 6° des prévôtés ; 7° des archiprêtres ; 8° des prieurés ; 9° des couvents de ce diocèse ; 10° des rois d'Aquitaine ; 11° des ducs de cette province ; 12° des rois de France depuis Charles VII, et 13° des comtes de Périgord depuis 507.

Le livre du P. Dupuy a, en général, peu de succès parmi les érudits. Les erreurs et les inexactitudes y abondent ; il confond les événements, altère les dates, transpose et va jusqu'à omettre des noms dans la liste de ses évêques. Les notes critiques dont l'a fait suivre M. l'abbé Audierne nous montrent ce qu'il a fallu de temps et de patientes recherches pour redresser de si nombreuses imperfections. Ces notes sérieuses, positives et historiques, sont un travail important et deviennent indispensables au lecteur du P. Dupuy. Celles de la première par-

lie sont étendues et formeraient un volume à elles seules. Celles de la seconde sont plus courtes ; leur auteur avait mille ans à parcourir au milieu d'épaisses ténèbres, il ne lui restait plus que six siècles à franchir, et ces derniers siècles, moins obscurs que les précédents, exigeaient moins de recherches : d'ailleurs, plus rapprochés de l'époque où le P. Dupuy écrivait, cet auteur a pu mieux les connaître.

Nous ne rapporterons point ici des exemples des nombreuses erreurs commises par notre vieux chroniqueur. Nous tenons seulement à citer les deux passages de son livre qui ont suscité le plus de discussions parmi nos érudits périgourdins.

Le premier est celui qui regarde saint Front. D'après le P. Dupuy, partisan de l'ancienne tradition, la fondation de l'Eglise de Périgueux remonterait au premier siècle de l'ère chrétienne, et le premier confesseur de la foi en Périgord serait un des 72 disciples de Jésus-Christ, appelé Fronto, connu aujourd'hui sous le nom de saint Front, qui serait venu, par ordre de saint Pierre, prêcher le christianisme parmi les Périgourdins. Le P. Dupuy est le premier des modernes qui ait raconté tout au long la tradition religieuse du pays et la vie de saint Front. « Les détails qu'il fournit sur ce saint, dit M. Dessalles (1), quoique souvent de la dernière minutie, sont donnés avec tant de bonhomie qu'il y aurait presque de l'injustice à dire qu'il n'y croyait pas de la meilleure foi du monde. Mais parce qu'il y croyait, ce n'était pas une raison pour admettre, sans discussion, tout ce qu'il avait avancé. C'est aussi ce que pensèrent Tillemont, Bosquet, Baillet, les Bénédictins, etc., si bien qu'il n'y eut pas un auteur ecclésiastique sérieux en dehors du Périgord qui ne se mît plus ou moins en opposition ouverte avec le récit de Dupuy. »

Rarement question historique a soulevé autant de passion. On ferait plusieurs volumes si l'on voulait examiner les divergences des opinions sur saint Front, son apostolat et sa

(1) *Etablissement du christianisme en Périgord*, Périgueux, Dupont, 1867, p. 7.

venue en Périgord. Nous n'avons point cette prétention ; nous voulons simplement les énumérer, non les discuter.

Les uns, tels que MM. les abbés Dion et Pergot, d'accord avec le P. Dupuy et s'appuyant sur la tradition formelle des églises de Périgueux, du Puy et de Tarascon, ont cherché à établir que saint Front était venu prêcher l'Evangile dans notre province au premier siècle de l'ère chrétienne. Cette opinion ne repose que sur une tradition, rejetée d'ailleurs de la liturgie sacrée en 1781 ; elle est respectable sans doute, mais de sérieux critiques se refusent encore à l'admettre, attendu que dans toute la Guyenne pas un diocèse n'a la prétention fondée d'avoir eu d'évêque à cette époque reculée où le paganisme était encore triomphant.

Les autres, comme M. W. de Taillefer, voudraient que ce saint fondateur de l'Eglise du Périgord eût existé dans le 11^e siècle et ils étaient leur système principalement sur des inscriptions de pierres et monnaies antiques.

M. Dessalles place la fondation de l'Eglise de Périgueux au 14^e siècle, et conclut que l'arien Paterne, étant le premier évêque dont l'histoire fasse mention, peut bien avoir été notre premier évêque. Quant à saint Front, il ne serait qu'un pieux personnage, ayant des disciples et jouissant d'une grande réputation de vertu et de sagesse. La popularité de ce premier saint périgourdin expliquerait comment on a pu facilement le confondre avec le premier évêque.

Enfin, d'autres, comme M. l'abbé Audierne, se rangent de l'avis des Bolland, Tillemont, de Launoy, de Cordes, dom Rivet, Baillet, des éditeurs de la *Gallia christiana*, etc., en faisant naître saint Front au 11^e siècle, et considèrent l'opinion adoptée par ces éminents critiques comme la plus conforme à l'histoire.

A cet égard, le P. Dupuy doit être rangé parmi les premiers avocats de l'opinion qui fait remonter jusqu'aux temps apostoliques l'introduction du christianisme dans la Gaule. Il a appliqué ce système à saint Front, comme de nos jours M. Faillon a pris pour sujet le prétendu apostolat de sainte Marie-Madeleine dans la Gaule méridionale, et M. l'abbé

Arbellot la mission de saint Martial dans le diocèse de Limoges. C'est à leur exemple que d'autres écrivains, M. l'abbé Darras pour Quimper, M. Salmon pour Amiens, MM. Fayet et Feugères pour Reims, ont soutenu ce même système légendaire, qui a été souvent combattu et contre lequel l'Académie des Inscriptions a protesté dans plusieurs rapports de la Commission des antiquités nationales.

Quoi qu'il en soit, les recherches pénibles de tant d'historiens et d'érudits n'ont pu réussir à dissiper la grande obscurité qui règne encore sur l'histoire de saint Front, regardé par la tradition comme le premier évêque de Périgueux ; car il n'est resté aucun monument qui puisse en constater l'authenticité. Aussi bien laisserons-nous à de plus habiles le soin de faire disparaître les ténèbres qui couvrent sa vie et la couvriront longtemps encore.

Le second passage du P. Dupuy qui a donné, par sa mystérieuse rédaction, matière aux plus malveillantes conjectures, est celui par lequel il termine sa notice sur l'évêque du *xv^e* siècle, Guy Bouchard d'Aubeterre :

« Mettons icy le doigt sur les lèvres pour ne dire une funeste catastrophe d'un grand... »

M. l'abbé Audierne a vu dans ces lignes une allusion à l'apostasie de cet évêque, et il a cru devoir reproduire cette note écrite à la main en marge d'un exemplaire de *l'Estat de l'Eglise du Périgord*, mais postérieure de plus d'un siècle au temps où vivait ce prélat :

« Guy Bouchard, évêque, apostasia et en amena l'abbesse de Sainte-Claire de Périgueux à Genève, où ils se marièrent et menèrent une vie malheureuse. Le s^r Desplassons tire son origine de ce Guy d'Aubeterre. »

M. Bolle, un des membres les plus regrettés de la Société archéologique et historique de la Charente, a réduit cette note apocryphe à sa juste valeur. Qu'il nous suffise pour le moment de rappeler la fin du compte-rendu d'une séance de la Société charentaise en 1855, où M. Bolle avait lu un frag-

ment d'une histoire manuscrite de la ville et des seigneurs d'Aubeterre :

« Après une discussion approfondie, appuyée de preuves irrécusables et de titres authentiques, l'honorable membre, disait ce document reproduit ailleurs par nos soins (1), tout en reconnaissant certaines erreurs de jeunesse dans la conduite de Guy Bouchard, avant son élévation à l'épiscopat, le justifie pleinement de l'odieuse calomnie dont on a sali sa mémoire. »

Nous nous proposons d'étudier dans un travail spécial, pour lequel nous avons fait des recherches heureusement couronnées de succès, l'histoire de Guy Bouchard d'Aubeterre, évêque de Périgueux. Nous apporterons sur cet épiscopat et sa ténébreuse époque le plus de lumière possible, en n'admettant, selon notre habitude, comme pièces justificatives, que des documents parfaitement authentiques et irréfutables ; et, sans négliger les sources découvertes par M. Bolle, nous parviendrons à donner la véritable raison du silence prudent que le P. Dupuy a voulu garder sur la fin déplorable de ce triste prédécesseur de La Béraudière au siège de saint Front.

Il nous reste à citer quelques appréciations faites sur notre historien, peu connu en dehors de notre province, si ce n'est des bibliophiles.

Un avocat de Bordeaux, auteur de plusieurs ouvrages historiques sur le Bordelais, Bernadau, a formulé un jugement très sévère sur le P. Dupuy, dans une notice inédite, écrite de sa main en tête d'un exemplaire de *L'Estat de l'Eglise du Périgord* que possédait M. A. Lapeyre. Cette notice est intitulée : *Remarques critiques sur cet ouvrage et sur son auteur*. En voici une partie :

« *L'Estat de l'Eglise du Périgord* est un livre du plus mince

(1) A. de Froidefond, *Liste chronologique des maires de la ville et de la cité de Périgueux*, p. 45.

intérêt sous tous les rapports. On n'y trouve aucune précision dans les faits, aucune discussion dans la narration, point de vraies connaissances historiques et surtout nulle habitude d'écrire. Tout est raconté sur le ton du panégyrique le plus ridicule. L'auteur a cru suppléer à tout cela par un fatras pédantesque de citations de tout genre, hors celles qui pouvaient servir de témoignages à ses allégations. Car l'érudition d'un historien ne doit pas consister en maximes triviales qui plâtrant la sécheresse de son récit, mais en indications d'autorités qui les confirment... Il est présumable que le P. Dupuy a composé son ouvrage sur des notes informes qu'il s'était procurées concernant les fondations pieuses du diocèse de Périgueux, et que l'évêque de cette ville l'aura encouragé dans un travail qu'il lui convenait de faire publier. Cet auteur n'a pas su fondre ces notes pour en faire un corps d'ouvrage, ou plutôt elles étaient trop superficielles et peu nombreuses pour en tirer quelque chose de suivi et qui offrît dans les faits l'intérêt que des événements historiques doivent inspirer lorsqu'ils sont exacts, importants et utiles à connaître. *Historia quoquo modo scripta placet*, a dit Cicéron. La narration de *l'Estat de l'Eglise du Périgord* n'est pas moins vicieuse dans le fond que dans la forme. L'auteur n'a pas su recueillir des matériaux suffisants pour son livre et n'avait ni le style ni la maturité convenables pour les mettre en œuvre. »

M. l'abbé Audierne se montre plus indulgent pour son compatriote et son devancier dans l'histoire ecclésiastique du Périgord :

« Le P. Dupuy avait beaucoup d'érudition, mais il écrivait mal. Son style cependant ne manque point d'une certaine énergie. On peut reprocher à cet auteur une trop grande crédulité et peu de critique dans l'histoire. Nous lui devons la connaissance de plusieurs faits que nous ignorerions sans lui. La gratitude doit lui faire pardonner sa simplicité. D'ailleurs sa naïveté tient aux mœurs de l'époque. »

Ce que nous avons dit plus haut au sujet des circonstances qui amenèrent la publication de *l'Estat de l'Eglise du Périgord* explique suffisamment une partie des défauts que lui a reprochés Bernadau. Ecrit à la hâte, avec l'enthousiasme de la jeunesse et le même entrain que le missionnaire de Bergerac devait mettre à combattre par la parole les erreurs calvinistes, ce livre a été écrit plutôt en vue des événements contemporains et pour seconder l'œuvre de reconstruction et restauration matérielle et morale entreprise par l'illustre La Béraudière que pour servir de mémoires à la postérité périgourdine. Cependant il a l'inappréciable mérite d'être le premier ouvrage de ce genre qui ait encore paru : jusqu'à lui il n'existait aucune histoire suivie de notre pays. Ce n'est point précisément l'histoire de la province ni même celle de sa capitale, c'est celle des évêques depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à M^{sr} La Béraudière, qui gouverna notre Eglise de 1614 à 1648. Et comme nos évêques étaient en même temps de puissants seigneurs temporels, il se rencontre que les documents employés sont relatifs non seulement à des matières religieuses, mais encore à des questions de fief et d'hommage, de juridiction et d'autorité judiciaire et politique. Les chartes, les règlements administratifs, les accords avec le roi et les maires et consuls, les arrêts des parlements et les ordres des sénéchaux s'y trouvent de cette façon tout comme les bulles des papes, les fondations d'églises, d'abbayes, de monastères, comme les jugements des officialités. On consultera donc encore aujourd'hui avec quelque profit cet ouvrage, qui ne manque ni d'érudition ni de recherches, et plus d'un écrivain, en le compulsant, sera surpris d'y trouver à emprunter maints passages marqués au coin d'une véritable vigueur et d'une pénétrante sagacité.

JAY D'ATAUX.

I

Jean de Jay, écuyer, seigneur de Saint-Germain-du-Saulembre, d'Ataux, de Ferrières et de Leymonnie, naquit vrai-

semblablement à Périgueux en 1591. Son père, Bernard de Jay, seigneur de Beaufort, était maire de cette ville et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Henri IV, qui lui écrivit en 1589 : « Vous avez usé de soin et diligence pour maintenir ma ville de Périgueux en mon obéissance » (1). Sa mère se nommait Adrienne Du Lau. Il avait un frère, Bernard de Jay, abbé commendataire de La Faye, et une sœur, Marie de Jay, mariée en premières noces à Denis de La Porte, juge criminel en la sénéchaussée de Périgord, et en secondes noces à Pierre d'Abzac de La Douze, seigneur de Reilhac.

Nous possédons très peu de renseignements sur sa vie, et ses descendants n'ont pu nous en fournir aucun. Nous n'avons qu'à rapporter ici les quelques notes que nous avons glanées çà et là dans les archives de Périgueux.

Jean de Jay se fit universellement connaître sous le nom de M. d'Ataux, nom d'une localité du canton de Neuvic, et c'est encore ainsi que nous devons le désigner. Conseiller du roi, il fut successivement lieutenant particulier, civil et criminel aux sièges royaux de Périgueux, chef du corps des prud'hommes de la ville dont il fit souvent partie, et enfin maire de 1633 à 1635.

Il fut élu maire de Périgueux le 13 novembre 1633. Sa mairie fut assez tourmentée, comme on peut en juger par l'extrait suivant de l'histoire de son collègue Joseph Chevalier de Cablanc :

« La première année de la mairerie de M. d'Ataux s'estoit écoulée assez paisiblement, et il y a de l'apparence, comme il étoit homme de bon esprit, qu'il auroit trouvé les mêmes douceurs dans la seconde, sans une commission fâcheuse qui arriva dans la province et qui fit cabrer entièrement les esprits.

» Le roi avoit révoqué en ce temps-là (2) les privilèges des

(1) *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, tome I, p. 204.

(2) Edit général des tailles, du mois de janvier 1634.

villes franches, et il y avoit déjà des commissaires au pays qui faisoient assez voir que notre communauté seroit enveloppée dans le malheur des autres, si elle ne cherchoit pas les moyens de s'en défendre.

» Ceux qui tiennent la queue de la poêle sont ordinairement les plus embarrassés, comme on dit. Le devoir de sa charge obligeoit M. d'Ataux à s'intéresser plus que tous les autres dans la conservation de ce que nous avons de plus cher. »

Dans ce tome troisième, où il nous raconte l'*Histoire sommaire de Périgueux pendant le XVII^e siècle*, M. de Cablanc fait le tableau des agitations survenues sous l'administration de son prédécesseur.

Jaloux, comme tout Périgourdin de cette époque, de la conservation des libertés et franchises dont sa ville natale jouissait de toute ancienneté, M. d'Ataux réunit les titres établissant les droits de Périgueux et se rendit auprès de M. de Verthamon, intendant de Guyenne, à l'effet de poursuivre devant lui la vérification et confirmation des privilèges menacés de la ville. A ce moment (10 mai 1635), Bordeaux s'étoit révolté. Les habitants de Périgueux, soupçonnant leur maire d'avoir appuyé les commissaires envoyés pour établir l'édit sur les hôtes, voulurent suivre cet exemple. D'Ataux rentra à Périgueux, ayant obtenu la confirmation des privilèges ; mais, ayant usé de rigueur envers les auteurs de la révolte, une nouvelle sédition s'en suivit. L'intendant lui-même vint à Périgueux et accorda une satisfaction en renvoyant les commissaires. L'effervescence des esprits fut longtemps à se calmer.

Dans toutes les circonstances difficiles que le seigneur d'Ataux eut à traverser, il se montra, au rapport de M. de Cablanc, « très homme de bien et d'une intégrité constante. »

Sans les mémoires de son successeur, nous n'aurions que bien peu de détails sur les événements accomplis pendant la mairie de M. d'Ataux. Car, à l'endroit où il en est question, le *Livre Vert* de l'hôtel-de-ville présente un certain nombre

de passages raturés ou de pages supprimées. Ce registre manuscrit mentionne au folio 105, parmi les événements religieux de cette époque, les deux faits suivants, qui eurent alors quelque retentissement : la translation solennelle des reliques de saint Silain de Brantôme à Périgueux, d'où elles avaient été enlevées lors des événements de 1575, et un miracle arrivé à Notre-Dame-des-Vertus, où un muet aurait recouvré la parole.

Les dernières années de Jean de Jay s'écoulèrent dans les calmes jouissances de l'étude et de la vie de famille. Il mourut en 1647. De son mariage avec Catherine Blanquet de Ferrières, qu'il avait épousée le 10 août 1613, il eut huit enfants, dont le plus connu, Bernard de Jay, sieur de Ferrières, né le 29 décembre 1619, devint aussi maire de Périgueux et lieutenant particulier, civil et criminel aux sièges présidial et sénéchal de Périgord. Ce dernier épousa Marie de Lamothe, dont il eut : Blaise, mariée à François de Chabans de Joumard, seigneur de Richemond, tué en 1666 à Brantôme, et Catherine, mariée la même année à Pierre de Jay, seigneur de Malvy, son cousin.

M. le comte Jay de Beaufort, secrétaire-général de la Société de secours aux blessés militaires, membre de notre Société historique et archéologique, représente aujourd'hui cette famille, qui tient une place distinguée dans l'histoire municipale de Périgueux.

II

M. d'Ataux avait l'esprit cultivé. Comme maire, il employa tous ses soins à assurer la conservation des archives de la ville de Périgueux. A cet égard, l'œuvre la plus importante de son administration fut de dresser, avec le concours de Jean de Chalup, premier consul, l'inventaire des papiers de la maison de ville ; mais il faut rendre justice à tout le monde, son père Bernard de Jay avait commencé ce travail, il n'eut qu'à le mener à bonne fin.

Voici en quels termes le *Livre Vert* de l'hôtel-de-ville (folio

109, r^o) rend compte de cette utile opération, que M. d'Ataux accomplit avec tout le zèle de la science et du patriotisme :

« Le feu seigneur de Beaufort, Bernard Jay, ayant dressé l'inventaire des titres de la maison de ville et n'ayant pas parachevé ce grand travail et fouillettes des vieux titres qui estoient dans les armoires bas de la chambre du conseil, M^e Jean de Jay, son fils, maire, assisté de M. de Chalup, premier consul, entreprit de parachever cette œuvre si utile au public : ce qu'il a fait avec grand soin et assiduité, et a remis tous les papiers et titres en bon ordre dans la maison de ville, avec l'inventaire qu'il a signé de son sceing ordinaire, afin qu'aucune pièce n'y puisse estre d'ores et déjà et avant tirée au préjudice du public. »

Cet inventaire, dont Jean de Jay voulut par modestie laisser tout l'honneur à son père, porte en effet la date de 1598, époque de la mairie de Bernard de Jay. Il se trouve à la Bibliothèque nationale. On peut le voir également à la fin d'un manuscrit relatif aux Etats de Périgord tenus à Sarlat en 1583, présenté à la Société historique et archéologique du Périgord, dans la séance du 3 avril 1879, par M. le marquis de Sainte-Aulaire, sous ce titre :

« *C'est l'inventaire des titres de la maison de ville de Périgueux, qui sont dans le thresor du consulat faict par feu Bernard Jay, escuyer, s^r de Beaufort, maire de lad. ville en l'année 1598, vériffié par M^e M^e Hèlie de Chilhaud, conseigneur de Chalanhiac, juge royal d'Esglize-Neufve et Sanilhac et du pareage Saint-Front, bourgeois et premier consul de lad. ville, en l'année 1627 et 1628.* »

M. l'abbé Audierne possède également un manuscrit de ce document, qui a le mérite d'être le premier inventaire connu des archives municipales de Périgueux ; ceux qui suivirent, en 1657 et 1728, n'en furent que le complément. Nous avons

dit ailleurs (1) avec quel soin les anciennes archives de la ville étaient conservées et l'importance que l'on mettait à la confection des inventaires, faits par vacations et accompagnés de procès-verbaux. La ville de Périgueux a repris ces louables traditions, et ses archives, après avoir été au pillage pendant longtemps, sont aujourd'hui à l'abri de tout nouveau danger.

M. d'Ataux ne borna point son zèle à mettre en ordre et inventorier les archives de la municipalité; il voulut donner une preuve plus éclatante de son attachement à ses concitoyens, dont il avait défendu les libertés et franchises. L'examen des nombreux titres, chartes et registres qui enrichissaient alors la maison de ville, dont il était le chef, lui donnèrent l'idée d'en tirer profit en écrivant l'histoire de Périgueux et de la province.

Cette histoire, restée manuscrite, ne nous est connue que par les fragments que nous en avons lus dans divers ouvrages imprimés ou manuscrits.

Au XVIII^e siècle, elle passa entre les mains du petit-fils de ce Chevalier de Cablanc, qui fut aussi maire et historien de sa ville natale, comme nous le verrons. Voici ce que dit à ce sujet Pierre-Joseph Chevalier de Cablanc, dans une lettre adressée en 1738 à un membre de la famille de Talleyrand, le prince de Chalais :

« J'ay recueilli une histoire manuscrite du Périgord, composée en 1638 par le sieur d'Ataux, lieutenant particulier, homme de considération et qui avoit été plusieurs fois maire de cette ville. »

Pierre-Joseph de Cablanc et La Grange-Chancel se servirent de ce précieux manuscrit, qu'ils citent souvent dans l'histoire du Périgord, à laquelle ils travaillèrent en collaboration.

Le manuscrit de M. d'Ataux est encore plusieurs fois cité,

(1) *Mémoire sur les archives municipales de Périgueux*, Périgueux, Dupont, 1880, pp. 5 et 6.

et avec extraits, dans la *Généalogie historique de la maison de Saint-Astier*, extraite du *Nobiliaire Courcelles* (Paris, Moreau, 1820, pages 12 à 70), et dans le *Précis historique sur les comtes de Périgord*, par M. de Saint-Allais, page 55.

Ce dernier aurait consulté l'histoire du seigneur d'Ataux à la Bibliothèque du roi. Nos recherches pour la découvrir à la Bibliothèque nationale et ailleurs n'ont encore abouti à aucun résultat favorable.

CHEVALIER DE CABLANC.

I

Joseph Chevalier, écuyer, seigneur de Cablanc, Puymarteau, Saint-Mayme, Lezerol, Puygombert et La Vernide, appartenait à une ancienne famille de Périgueux. Il signait quelquefois ainsi : Joseph Chevalier de Puymarteau, mais il s'est fait plus généralement connaître sous le nom d'une terre située dans les environs de Périgueux, appelée de Cablanc.

Il était fils unique de Jean Chevalier, écuyer, seigneur de Cablanc, conseiller du roi en la sénéchaussée de Périgueux, et de Anne d'Alesme, fille de Martial d'Alesme, magistrat criminel dans la même sénéchaussée.

Il naquit à Périgueux le 11 avril 1642, et ne fut baptisé que soixante-dix jours après, ainsi qu'il résulte de l'acte suivant copié par nous dans les registres de la paroisse de Saint-Front, déposés à l'hôtel-de-ville de Périgueux :

« Le vingt uniesme jour du mois de juing mil six cent quarante et deux, a esté baptisé en l'esglize de M^r Saint-Front de la p^{te} ville, Joseph Chevalier, fils naturel et légitime de M. M^e Jehan Chevalier, esc^r, cons^r du roy en l'élection de Périgueux, et de Anne Dalesme, damoizelle. A esté son parrain Joseph Perisaud, et sa marrine Marie Cressoun ; led. enfant nasquit le onziesme april. En présence des soub-signés : Chevalier père, Dalesme, Denize Dalesme, Trouller, Devaux, A. Gaultier, Anne Dalesme mère, Norgeot, Annette Chalup, Rolan vicaire. »

Après ses études, de Cablanc se destina à la carrière militaire, et servit avec distinction sous les ordres de M. d'Aubeterre, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur des ville et château de Collioure, fort Saint-Elme et ses frontières. Il fut très dangereusement blessé en 1667.

Retiré du service, il s'établit à Périgueux, où il conquist bientôt l'estime de ses concitoyens.

Il acquit par acte du 23 avril 1676, de MM. du Chapitre de Périgueux, la justice haute, moyenne et basse de la terre et seigneurie de Saint-Mayme, dont il fut mis en possession le 1^{er} juin suivant.

Il fut pendant deux fois et à dix années d'intervalle, en 1679 et 1689, maire de sa ville natale, dont il avait été déjà consul ; le 15 novembre 1665 il avait, en effet, été élu troisième consul.

Il fut appelé à la mairie de Périgueux pour la première fois le 12 novembre 1679, et continué le 17 novembre 1680. Le *Livre Jaune* de l'hôtel-de-ville (folios 348, 356, etc.) nous a conservé le souvenir des principaux événements qui marquèrent son administration.

Son premier soin fut de faire dresser par deux consuls procès-verbal de l'état des portes, ponts et murailles de Périgueux. Il fit réparer diverses brèches des murs, principalement près de la tour Mataguerre ; il chercha les moyens d'établir des fontaines aux portes de la ville. La navigation de l'Isle arrêta également sa sollicitude, et il fit restaurer l'écluse du moulin de Saint-Front et le pont de la Cité. Il fit établir les premières glacières ; on n'en avait plus vu dans la ville, dès lors l'on commença de boire à la glace.

Il eut à cœur de faire revivre les anciennes coutumes de la municipalité. Dans le mois qui suivit sa nomination, il donna un grand festin, où furent conviés toute la noblesse de la province, tous les corps de la ville et tous les habitants ; pendant trois jours durant la table fut ouverte. Il fit envoi au marquis de Laurière, gouverneur sénéchal du Périgord, d'un saumon, conformément à un vieil usage.

Sa grande prudence lui fit aplanir plus d'une difficulté, et les affaires de la communauté le forcèrent à entreprendre

plusieurs fois le voyage de Bordeaux ; en 1680, nous y trouvons M^e François Dujarric, avocat en la cour, troisième consul, avec un de ses collègues, rendant les visites accoutumées au duc de Roquelaure, gouverneur, à l'intendant Clément Foulcon de Ris et aux chefs du Parlement, résidant à Bordeaux.

La vérification du dénombrement des hommages et privilèges, faite par un commissaire spécial, donna lieu à des contestations, auxquelles l'évêque ne fut pas étranger. On a conservé cet acte, où sont énumérés les différents droits et objets qui formaient la seigneurie de Périgueux (1).

M. de Cablanc donna des preuves de fermeté en obligeant quelques gentilshommes à quitter la ville pour avoir, à la suite de démêlés, provoqué du tumulte.

Les mémoires rapportent que sous son administration il parut une fort grande comète, qui occupait en longueur près du tiers de notre hémisphère.

Ayant quitté la mairie, il fut, en 1686, en procès avec la ville de Périgueux, relativement à l'ustensile pour le logement des gens de guerre, dont les gentilshommes devaient être exempts. M. de Bezons, intendant de Guyenne, rendit, le 22 décembre de cette année, un jugement en sa faveur.

Cependant, le souvenir des services rendus par M. de Cablanc fut assez durable pour que dans un moment difficile, en 1689, l'on songeât encore à lui pour occuper le poste de maire d'une cité turbulente.

La lettre inédite suivante, écrite à M. de Cablanc, alors à Bordeaux, par un des consuls, témoigne de l'accueil fait à sa réélection comme maire :

« De Périgueux, ce 16 novembre 1689.

» Monsieur,

» Je ne vous scaurez exprimer la joye que jay de l'eslection qu'on a faite de votre personne pour nostre maire. Elle

(1) A. de Froidefond, *Liste chronologique des maires de Périgueux*, pp. 75-6.

est bien differante de toutes les eslections, puisque dans la conjoncture des affaires, Messieurs les ex-maires et trente prudhommes intimés et assemblés en l'hosteil de ville vous ont nommé et choisi pour exercer cette charge : ils ont bien cru que vous nous auriez ce mesme zèle pour la communauté que vous luy avez marqué autrefois. Je suis la personne du monde qui y prend le plus de part, puisque j'auray l'honneur de partager avec vous les embarras qu'il faudra essuyer dans le cours de l'année. Je ne vous rendray pas en détail raison de tout ce qui s'y est passé jusques à ce que nous aurons l'avantage de vous posséder. Je vous dirai seulement que m'estant trouvé à la tête de la jurade, il a falu de nécessité, dans l'estat des affaires, nous trouvant despourveu de scindic et soubz-scindic, procureur à la barre, à raison de son incommodité, nommer un scindic pour faire des actes nécessaires ; de l'avis du conseil de ville on a jeté les yeux sur Mons^r Dubes, cy-devant consul, cognoissant son mérite et attasche pour la communauté. Je crois Mons^r que vous aurez du plaisir que dans l'année il vous donne le mesme secours qu'il a fait dans celle qui a passé. Je ne vous marque point autre chose que seulement de vous prier de me croire à jamais, Mons^r, votre très humble et obéissant serviteur.

(Signé) : DUJARRIC. »

Si la population périgourdine accueillit avec autant de joie la nouvelle nomination de M. de Cablanc aux fonctions de maire, l'administration supérieure n'accueillit pas avec moins de contentement l'élection d'un homme qui savait concilier les intérêts de l'Etat avec ceux de la municipalité.

L'intendant de Bordeaux tint à le féliciter lui-même du choix qu'avait fait de sa personne la communauté de Périgueux. M. Du Cluzel de La Grange, alors à Bordeaux, se chargea de faire parvenir à M. de Cablanc, son beau-frère, la lettre de M. de Bezons.

« Je vous envoie, Monsieur mon très-cher frère, une lettre de Monsieur l'Intendant qui vous tesmogne la joye qu'il a

que la communauté de Périgueux vous aye choisi pour maire, de laquelle il m'assure vous aurès raison d'être satisfet. »

Voici la lettre de M. de Bezons, datée de Bordeaux le 15 décembre 1689 :

« J'ay receu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire par laquelle j'apprends que vous avez esté nommé maire de la ville de Périgueux. Je suis bien aise du choix que l'on a fait de vostre personne, parce que je suis persuadé que vous vous acquiterez de cette charge avec le zelle que vous devez au service du Roy et pour le bien du public. Vous devez croire aussi que s'il y a occasion de vous rendre service, je le feray avec plaisir. Au surplus, je me rapporte à ce que vous escrira de ma part M. de La Grange. Je suis vostre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Cette lettre, écrite par un secretaire, est signée de l'intendant de cette manière : *Bazin de Bezons*.

Le principal événement de cette seconde mairie fut l'organisation du régiment de Périgueux (1), à la levée duquel tous les habitants contribuèrent. Un des fils de M. de Cablanc y fut capitaine.

Les papiers administratifs de Chevalier de Cablanc, parmi lesquels on trouve les comptes qu'il rendit à son successeur, ont été déposés aux Archives du département de la Dordogne par la famille de Larigaudie, propriétaire de la maison de cet ancien maire de Périgueux.

Après une vie aussi dignement remplie, M. de Cablanc ne s'occupa plus désormais que de l'établissement de ses enfants et enfin de son salut. Il se prépara à mourir chrétiennement, comme la plupart des hommes célèbres de son temps. De pieuses fondations dont il eut l'initiative nous le montrent,

(1) *Liste chronologique des maires de Périgueux*, p. 78. — C'est au sympathique auteur de cet ouvrage souvent cité par nous que nous devons la communication des originaux des lettres ci-dessus et de plusieurs autres relatives à l'administration de Chevalier de Cablanc.

dès 1699, entièrement détaché des choses d'ici-bas et n'aspirant plus qu'aux biens célestes et éternels.

« Non content de pratiquer la vertu en son particulier, dit une relation contemporaine que nous avons ailleurs publiée (1), il a bien voulu y porter le prochain par l'établissement d'une nouvelle compagnie de Pénitents gris, qu'il a instituée par permission et lettres-patentes de Mgr l'évêque de Périgueux, dans l'église de Saint-Hilaire, près de Périgueux, ayant pris pour patron saint Guillaume, duc de Guyenne, comte de Poitiers. On attend de jour en jour la bulle de Rome qui confirmera les statuts de cette compagnie. Elle devient si célèbre et fait tant de bruit qu'il n'y a presque personne de distinction qui ne demande à s'y faire recevoir, entre autres MM. de Buisseaux, de Poudel, de Bereau, de Vallade, Dangiboy, de Barot, de la Dours de Chappouille, de Rançay et plusieurs autres, tous fort distingués par leur qualité et par leur mérite. Ils ont tous unanimement choisi pour leur prieur M. Ossire, chanoine de la cathédrale de Périgueux et abbé de Belleveüe. »

Cette note du *Mercure galant* du mois de novembre 1699 donne une idée de la considération et du respect dont était entouré le marquis de la Vernide.

C'est au milieu de ces saintes occupations et au sein d'une nombreuse famille qu'il mourut, dans sa ville natale, le 28 mars 1702; il était âgé de soixante ans. Il fut inhumé à Saint-Front, dans les tombeaux de ses aïeux, comme il en avait manifesté le désir dans son testament. Les registres de la paroisse nous donnent à cet égard des renseignements précis :

« Le vingt huitiesme mars mille sept cent deux est décédé Joseph Chevalier, seig^r de Cablans, Puymartean et autres places, et son corps a esté enterré le lendemain dans les

(1) *Essai historique sur Mgr Dantel de Francheville, évêque de Périgueux*. Périgueux, Dupont, 1874, p. 37.

cloîtres de la pⁿ^{te} église Saint-Front, en présence des sous-signés : Bertin et Bourgnol prêtre. »

De son mariage avec D^m Françoise de La Roche, qu'il avait épousée par contrat du 20 février 1661, M. de Cablanc eut huit enfants, dont sept fils, qui se distinguèrent tous au service du roi. Leurs noms méritent ici une mention :

1° Nicolas Chevalier, capitaine au régiment de la Marine-Infanterie ;

2° Jean, sous-lieutenant au régiment de l'Aigle-Infanterie, tué sous les drapeaux ;

3° Jean, capitaine au régiment de Périgueux ;

4° Pierre, capitaine, tué à la bataille de Malplaquet ;

5° Eustache, mort sous les drapeaux ;

6° Etienne-Front, sous-lieutenant au régiment de la Marine-Infanterie ;

7° Jean, capitaine au régiment de Saint-Aulaire-Infanterie ;

Et 8° une fille, Anne, mariée à Pierre du Reclus, s^r de Lespinasse.

Le septième, Jean Chevalier, continua la descendance. Vers les premières années de ce siècle s'est éteinte cette honorable famille, sur laquelle l'on trouvera des détails intéressants dans un manuscrit de la bibliothèque publique de Périgueux, intitulé : *Généalogie de la maison Chevalier de Cablanc*.

II

Durant sa mairie, M. de Cablanc montra l'importance qu'il attachait à la bonne tenue et à la conservation des archives municipales. Avant même qu'il devînt maire, il s'occupa de la rédaction des procès-verbaux intéressant les affaires de la communauté, puisque dans le *Livre Vert* de l'hôtel-de-ville, folio 311, nous trouvons deux pages entièrement écrites de sa main, relatives aux élections consulaires de 1670 à 1675. Plus tard, ayant su qu'il existait entre les mains de quelques particuliers divers titres et papiers de la maison-de-ville, il décida qu'ils seraient retirés, de peur qu'ils ne vinssent à s'égarer, et placés à leur dépôt habituel. Il est facile de cons-

tater que sous son administration, comme sous celle de M. d'Ataux, les registres mémoriaux furent tenus avec plus de soin que par le passé.

Non content d'assurer intact le dépôt des documents confiés à sa garde, M. de Cablanc voulut encore les utiliser pour le public en écrivant l'histoire de sa province. Ses travaux, restés manuscrits jusqu'à ce jour, ont été mentionnés par le P. Lelong dans sa *Bibliothèque historique de la France*, tome III, n° 15,149. A sa mort, ces manuscrits passèrent en la possession de son fils aîné, Nicolas Chevalier; ils étaient entre les mains de son petit-fils Joseph Chevalier et de La Grange-Chancel, lorsque ces deux amis s'occupaient en collaboration, vers 1735, de l'histoire du Périgord.

L'œuvre de M. de Cablanc se composait de trois volumes, ainsi que l'atteste ce fragment d'une lettre écrite, vers la même époque, au prince de Chalais par ce même Joseph Chevalier :

« *L'Histoire du Périgord* de mon grand'père est en trois volumes bien reliés et en bon ordre. »

L'écriture de M. de Cablanc est assez caractéristique pour être facilement reconnue; fine et très serrée, elle est quelquefois difficile à déchiffrer. Les trois volumes de son histoire sont tous entièrement écrits de sa main; il est regrettable, comme nous le verrons, qu'ils ne soient pas tous trois réunis dans la bibliothèque de Périgueux.

Au début de son dernier volume, M. de Cablanc analyse lui-même de la manière suivante son œuvre entière, qui a pour point de départ la domination romaine et se termine avec la fin du xvii^e siècle :

« Le premier tome de cette histoire, dit-il, nous a appris quelles ont été les diverses fortunes de la ville de Périgueux pendant qu'elle a été sous la domination des Romains, des Goths, des premiers roys de France, des ducs d'Aquitaine et des Anglois, qui furent ses maîtres successivement, avant que la Guyenne ne fût réunie à la couronne de France par Charles septiesme.

» Le précédent m'a fait voir les douceurs qui suivirent cette réunion pendant tout un siècle, de quelle manière la tranquillité publique fut troublée ensuite par les guerres des huguenots et de la ligue, et comment Henry quatre mit fin à tous ces désordres de religion par son abjuration à l'hérésie.

» Et enfin ce dernier nous instruira par quel sort nous avons pu nous maintenir et conserver tout le siècle dans le calme où nous nous voyons aujourd'hui, malgré les diverses révoltes des Croquants, les séditions et les dernières guerres civiles dont nous dirons le détail. »

Ce troisième volume est intitulé : *Histoire de la ville de Périgueux, tome troisieme, contenant ce qui s'est passé durant ce siècle*. C'est la cinquième partie de l'ouvrage complet ; elle contient l'histoire sommaire de Périgueux pendant le cours du XVII^e siècle ; elle est divisée en deux livres. Le premier commence avec le siècle à la mairie de Pierre de Mèredieu, s^r de La Renolphie, et s'arrête en 1650 à la mairie de François de Champaignac, s^r de Puyhardy. Le deuxième va de ce dernier maire à Pierre Boudon, s^r de Fougeras, en 1692.

Dans cet intéressant ouvrage, M. de Cablanc a étendu et complété le travail déjà entrepris par son prédécesseur M. d'Ataux, dont le manuscrit fut à sa disposition et qu'il a cité en divers endroits. C'est l'histoire de Périgueux la plus suivie et la plus importante que nous connaissions. Nulle part pourrait-on trouver plus exactement la liste des maires et consuls qui ont administré cette ville depuis les temps les plus reculés. Quant au style, il est convenable ; l'auteur écrit souvent avec une certaine vigueur, et l'on y rencontre des pages remarquables, comme par exemple le récit de la dispute élevée en 1610, à l'occasion de la nouvelle jurade, sous la mairie de Baptiste Chancel, s^r de La Veyssonnie.

Ainsi qu'il a été dit, l'œuvre historique de M. de Cablanc se composait de trois volumes reliés et cartonnés. Nous les avons compulsés tous les trois ; et chaque fois qu'il nous a été permis de les consulter, nous n'avons pu nous empêcher de regretter bien vivement le sort de ces trois volumes, qui se trouvent séparés, l'on ne sait comment, les deux premiers

du troisième et en possession de maîtres différents. Les deux premiers volumes sont entre les mains de M. l'abbé Audierne, demeurant dans les environs de Paris, et le troisième a été légué à la bibliothèque publique de Périgueux par M. Léon Lapeyre. Nous ne pouvons que formuler des vœux, avec tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de leur patrie, pour que le Périgord ne soit pas privé des deux premiers volumes, et qu'ils viennent prendre un jour leur place naturelle à côté du troisième, dans les rayons de la bibliothèque de Périgueux !

Nous le répétons, cet ouvrage de M. de Cabranc est assurément le plus complet que l'on puisse citer sur l'histoire de la ville de Périgueux. M. Edouard Leymarie, dont l'*Echo de Vésone* a publié pendant longtemps les *Ephémérides Périgourdines*, a, dit-on, laissé également une histoire manuscrite de la ville de Périgueux. Ne la connaissant pas, nous ignorons quels avantages elle peut avoir sur celle dont nous venons de parler. Quoi qu'il en soit, nous pensons que ce serait un véritable service rendu au Périgord que l'impression des trois volumes de M. de Cabranc. Ce qui en atteste encore l'importance, ce sont les diverses copies qui en ont été faites plus ou moins exactement. Dans l'inventaire sommaire des titres et papiers relatifs à l'histoire du Périgord recueillis par Prunis et Leydet et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque nationale, publié par M. L. Paris dans le *Cabinet historique* du mois de juin 1857, p. 133, nous avons remarqué la mention de la copie d'une partie de cette histoire sous ce titre : *Histoire du Périgord depuis la conquête des Romains jusqu'à l'an 1264*, par Joseph Chevalier, seigneur de Cabranc, de Saint-Mayme. Enfin, le regretté M. Léon Lapeyre avait commencé la copie de ce troisième volume, légué par lui à la bibliothèque, où il a laissé tant de traces de son érudition et de sa munificence.

Ce serait à la Société historique du Périgord à réparer envers M. de Cabranc le tort fait à sa mémoire.

(A suivre.)

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. LE MARQUIS DE CAMPAGNE.

Les funérailles de M. le marquis de Campagne, décédé, dans les premiers jours de mai, à Paris, ont eu lieu à Campagne, près le Bugue.

La foule nombreuse et attristée qui se pressait auprès du cercueil et aux abords de l'église, trop étroite, n'était pas composée seulement des sommités sociales du département; elle comptait aussi des masses d'assistants, accourus des villages voisins, et que la reconnaissance, l'affection, l'estime amenaient à cette pieuse cérémonie.

M. de Campagne appartenait à une des plus anciennes familles du Périgord. Doué d'une active intelligence, d'une rare distinction, fidèle à ses convictions, il ne se prêta jamais à des demi-mesures, à de coupables tempéraments; il suivit droit son chemin, s'oubliant toujours lui-même, faisant, sans hésiter, le sacrifice de sa santé, déjà usée par le travail : jamais les douces affections de sa famille ne purent le retenir, alors que les intérêts de sa cause l'appelaient ailleurs.

Cette mort laisse un grand vide dans les rangs de ses amis, et au sein de sa famille désolée.

A. DE B.

INSCRIPTIONS

DU MUSÉE LAPIDAIRE DE PÉRIGUEUX. (Suite.)

CIVITAS PETRUCORIORUM. — *Petrucoriti*, orthographe des inscriptions; *Petrocoriti*, dans les auteurs, peuple de la Gaule Celtique au temps de César, confinaient à l'est aux Cadurques, au nord aux *Lemovices* et aux *Santones*, à l'ouest aux *Bituriges Vivisci*, au sud aux *Nitiobriges*, dont la capitale était *Aginnum*, et aussi, d'après Pline, aux *Tolosani*, séparés d'eux par le Tarn (4,19; Strabon, p. 190, 191; Ptolémée, 2,7). — Leur territoire riche en mines de fer (Strabon). — Fournirent cinq mille hommes pour la défense d'Alise (César, *B. g.* 7.75). — Furent compris dans la province d'Aquitaine à la suite de la nouvelle division de la Gaule par Auguste.

Inscrits dans la tribu *Quirina* (Inscr.)

Civitas libera, sur une inscription du temps de l'empereur Florian.

Capitale : *Vesunna* (Inscr. et itin. Ant.), *Vesunnia* (Inscr.), *Vesonna* (T. de Peutinger), *Ὠσσοννα* Ptolémée). Le nom de Vésonne resté à une grande et belle tour romaine encore existante à Périgueux. *Petrucoriti* déjà usité officiellement comme nom de la capitale dans la seconde moitié du III^e siècle (Inscr.) *Vesunnici* dans Sidoine Apollinaire (*Ep.*, 8,11).

Sur la route de Bordeaux à *Avaricum*, Bourges, par *Augustoritum*, Limoges, et à la jonction de cette route avec une autre venant de *Medio-*

lanum, Saintes (Desjardins, *T. de Peut.*, p. 39, 40 ; Renier. *It. rom.*, p. 38, 39). — Colonne milliaire au nom de l'empereur Florian.

Constitution municipale :

Des duumvirs (2 inscr.), des préposés à l'*aerarium* (1 inscr.), des flamines d'Auguste (1 inscr.), des *curatores civium romanorum* (3 inscr.), une corporation de *laniones* du temps de Tibère (1 inscr.)

Dieux et déesses : — La déesse locale *Tutela*, Jupiter *optimus maximus*, Apollon *Cobledulitavus*, le dieu *Telo* fontaine déifiée, actuellement le Toulon ; une déesse *Stanna* qui était peut-être aussi une fontaine.

Monuments : — Un temple de la déesse *Tutèle* avec un portique ; un temple du dieu Toulon, avec un promenoir et une enceinte pourvue d'ornements ; un temple de la déesse *Stanna* avec une enceinte pareillement ornée ; un aqueduc, une fontaine publique, des thermes publics sous le patronage d'Apollon *Cobledulitavus*, un amphithéâtre dont le souvenir (et les ruines) subsiste dans le nom d'un quartier appelé les Arènes.

Noms d'hommes et de femmes.

L. Antonius..., *Artelia Sabina, — Gn. Atusius *Iustus — Aurelius Felicianus, — D. Aurelius Primitivus ;

Caletia, — *Canus, — Tib. Claudius Comeliddus (*D barrés*), — Tib. Claudius Vitalis, — Cornelia Reveta ;

Flavius Charito ;

L. Hirtius Pulcher ; — C. Iulius Adjutor, — Iulius Armenius, — C. Iulius C. f. Quir. Crescens, — C. Iulius Maximus, — C. Iulius Severus, — C. Iulius Ulatius ; — Iulia Adruppo, — Iulia Luguselva, — Iulia C. f. Prisca, — Iulia Sacrina ;

T. Ligurius Masculus, — T. ou L. Ligurius Tutor, — Livius Aesopus ;

L. Marullius L. f. Quir. Aeternus, — L. Marullius Arabus, — Marulia ;

A. Pompeius Antiquus, — Pompeius Dapsilis, — M. Pompeius C. f. Quir. Libo, — Pompeius Paternus, — M. Pompeius Sanctus, — C. Pompeius C. f. Silvinus ; — Pompeia Nammiola, — Pompeia C. f. Restituta, — Pompeia Sabina.

C. Silvanus..... — Sulpicius M.....

Surnoms :

Adjutor, Adruppo (*fém.*), Aesopus, Aeternus, Amor (*escl.*), Antimus, Antiope, Antiquus, Apollinaris, Arabus, Armenius, — Bello, Bellus, — Celsus, Charito, Comeliddus (*D barrés*), Crescens, — Dapsilis (*mascl.*), — Euterpe, — Felicianus, — Ianuarius, Ianuaria, *Iustus, — Libo, — Masculus, Maximus, Moneta, — Nammiola, *Nonna, — Paterna, Phœbus, Primanus, Primitivus, Primus, Prisca, Pulcher, — Restituta, Reveta, — Sabina, Sacrina, Sanctus, Secundina, Secundus, Senocarus, Severus, Silvinus, — *Tauricus, Terentina, Tutor, — Ulatius, — Verecundus (*escl.*), Victoria.

Inscription mentionnant la tribu Quirina

Périgueux. — Au Musée. Pierre carrée, retaillée par en bas et gros-

sièrement martelée sur la face de l'inscription. — Hauteur 0 m. 35, largeur 0 m. 65.

D . . . M
C · I V L · C · I V L · A D
I V T O R I S F I L
Q V I R · C R E S C E N
ti

Une feuille cordiforme au commencement de la 1^{re} ligne ; les lettres de la 4^e réduites par la retaille de la pierre à leurs extrémités supérieures.

Diis Manibus ; C. Iulio. C. Iulii Adiutoris filio, Quirina, Crescenti.....

« Aux dieux Mânes ; à Caius Iulius Crescens, fils de Caius Iulius Adjutor ; de la tribu Quirina... »

Ce fragment confirme ce qu'on savait déjà par d'autres inscriptions, que ceux des *Petrucorii* qui étaient citoyens romains étaient inscrits dans la tribu *Quirina*.

Inscription relative à une donation d'eaux avec leur aqueduc par un duumvir, inscrit dans la tribu Quirina.

Périgueux. — Au Musée. Fragment d'une très grande table bordée d'une moulure. — Hauteur 0 m. 30, largeur, 0 m. 40.

l · m A R V L L i u s l · m a r u l l i a r a b i f i l i u s q u i r
a e t e r n u s i i v i r a q u a s e a r u m q u e d u c t u m
d d

L. Marullius, L. Marullii Arabi filius, Quirina, Aeternus, duumvir, aquas earumque ductum de suo dat.

« Lucius Marullius Aeternus, fils de Lucius Marullius Arabus ; de la tribu Quirina, duumvir, donne de ses deniers ces eaux et leur aqueduc. »

On apprend entre autres choses de cette inscription, précieuse à plus d'un titre pour l'histoire locale de Périgueux, que les premiers magistrats de la cité étaient des duumvirs, renseignement corroboré par le témoignage du fragment suivant.

C'est vraisemblablement en reconnaissance de son élection au duumvirat que Marullius Aeternus avait fait à sa ville les importantes et utiles libéralités dont le souvenir est venu jusqu'à nous, libéralités qui consistaient en une donation d'eaux amenées à Vesunna par un aqueduc construit à ses frais.

A cause de la mention de la tribu, l'inscription n'est sans doute pas postérieure au règne de Caracalla ; mais elle peut être et est probablement de beaucoup antérieure à cette époque.

(*Revue épigraphique du midi de la France*, n° de juillet-août 1878.)

Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente l'Eglise de Marans, façade, plan et sculptures de la porte principale ; — la 2^e, la Pierre et le Plan de la chapelle de Saint-Augustin.

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rue Taillefer. — Juin 82.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.



TOME IX. — QUATRIÈME LIVRAISON.



PERIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e. RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

—
Juillet-Août 1882.

BULLETIN

Sommaire des matières contenues dans la 4^e Livraison.

	Pages.
Assemblée générale du samedi 27 mai 1882.....	297
Séance du jeudi 6 juillet.....	306
Antiquités des environs de Belvès (M. l'abbé A. DESCHAMPS).....	322
Souterrain de Pey-du-Rap (M. Ivan DE VALBRUNE).....	324
Médailion cortorniate inédit (M. E. GALY).....	327
Montignac-le-Comte au xvi ^e siècle (M. Ph. LAROCHE).....	329
L'abbaye de Chancelade (<i>Suite</i>) (M. l'abbé RIBOULET).....	350
Recherches sur les historiens du Périgord au xvii ^e siècle (<i>Suite</i>) (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	371
VARIA. Décès de : M. le comte de Touchebœuf-Beaumont (M. A. DE F.).....	413
— M. Odon Maigne (M. E. Galy).....	414
Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux (<i>Suite</i>).....	414

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
Du samedi 27 Mai 1882.

Présidence de M. le docteur GALLY.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. le marquis de Fayolle, de Roumejoux, le vicomte de Lestrade, Crédot, Jules Clédot, le marquis d'Abzac de La Douze, Féaux, Michel Hardy, Jules de Lari-gaudie, Latière et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT déclare ouvert le scrutin pour le renouvellement annuel du bureau de la Société et invite les membres présents à venir voter immédiatement afin de ne pas troubler l'ordre de la séance.

Après le vote, il énumère les ouvrages qui ont été reçus par la bibliothèque de la Société dans le courant de ce mois :

Le 4^e volume des *Antiquités et Monuments du département de l'Aisne*, par Ed. Fleury, in-folio, Laon, 1882 ;

Les *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, années 1879, 1880 et 1881, un volume grand in-8°, Lyon, 1882, contenant un excellent mémoire sur *Fourvière, Ainay et Saint-Sébastien sous la domination romaine*, recherches archéologiques sur l'emplacement où les premiers chrétiens lyonnais souffrirent le martyre, près de l'autel dédié à Rome et à Auguste ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologi-*

que de la Corrèze, tome IV, 1^{re} livraison, janvier-mars 1882, in-8°, Brive, contenant la suite des *Notes pour servir à la Sigillographie du Bas-Limousin*, par M. Ph. de Bosredon ;

Le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, n° 10, 15 mai 1882, in-8° ;

Le *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, tome IX, année 1881, quatre fascicules in-8°, renfermant une *Etude sur la frontière de Tunisie*, par M. le général Lewal, un Rapport de M. le capitaine Quévillon, sur une excursion faite par la Société à *Villefranche-de-Rouergue et Najac*, et une chronique où est annoncée la découverte d'une bibliothèque de « polyptyques » romains à Auch ;

La *Revue des langues romanes*, 3^e série, tome VII, n° de mai 1882, in-8°, Montpellier, où dans un article sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, notre savant confrère M. Chabaneau nous engage à rechercher une *Vie de saint Sacerdos* en vieux périgourdin dont le manuscrit existait encore au xvii^e siècle à Sarlat, entre les mains du chanoine Armand de Gérard ;

Le *Giornale araldico* de l'académie de Pise, numéro d'avril 1882 ;

De M. Mallat, sa brochure sur *La chapelle-grotte et le rétable de l'autel de Saint-Cybard sous les remparts d'Angoulême*, in-8°, Arras, 1882.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT indique en passant les diverses formes qu'a subies le nom de Cybard, d'*Eparchius*, fils de Félix et de Principie, et petit-fils de Félicissime, comte de Périgueux, *sanctus Eparchius*, *sench Eparche*, *Chepar*, saint Cybar. Il en est de même de *sanctus Eumachius*, *Eumais*, *sen Amachii*, *sench Amassii*, saint Chamassy ; de *sanctus Avitus*, saint Avit, *sench Avitus*, *sench Avis (Chavis)* ; de *sanctus Amandus*, *sench Aman (Channan)*, saint Amand ; de *sanctus Asterius*, *sench Asterius*, *sench Astey*, *sen Chatié (Châtier)*, saint Astier ; de *sanctus Cyprianus*, *sen Chypra (Cipra)*, saint Cyprien.

Il présente ensuite l'ouvrage de *Reinoldi Heidensteni, secr. regii, de Bello Moscovito, quod Stephanus rex Poloniae gessit*,

commentariorum libri VI, Basileæ, per Conrad. Valdkirchium. M. D. XXCVIII, in-8°, recouvert de parchemin, sur le titre duquel sont plusieurs signatures, celles de *L. du Voesin Popellinere*, de *Bongarsii Bodriani*, de *Jo. Bapt. Pichardj*, et deux devises, l'une au-dessus de la marque du libraire, *Desseo no dessear*, l'autre au bas de la page, *Et volabo et requiescam*.

Puis, M. LE PRÉSIDENT donne connaissance du règlement relatif à l'échange des publications entre les Sociétés savantes françaises et étrangères par l'intermédiaire du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et qui indique toutes les formalités à l'observation desquelles est subordonné le bénéfice de la franchise postale, accordé par l'ordonnance royale du 16 mai 1847. La Société s'étant aperçue que les bulletins qui lui étaient adressés par cette voie n'arrivaient pas exactement, refuse de l'employer et renonce ainsi au bénéfice qui lui est proposé.

M. DE ROUMEJOUX demande à l'assemblée de vouloir bien lui accorder une allocation de 100 francs pour lui permettre de fouiller, après l'enlèvement des récoltes, plusieurs *tumuli* situés au village de la Morinie, commune de Coursac. — La subvention est accordée.

M. LE PRÉSIDENT félicite M. de Roumejoux de la publication de son *Essai de bibliographie périgourdine* et constate avec plaisir qu'il a déjà mérité l'éloge d'un des hommes les plus compétents, de notre savant correspondant M. Tamizey de Larroque, qui a bien voulu y consacrer un article dans la *Revue des bibliophiles*, du mois d'avril 1882, dont l'assemblée entend la lecture.

Par une circulaire du 8 mai courant, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts prie la Société de lui faire parvenir avant le 31 la liste des questions qu'elle jugerait dignes de figurer à l'ordre du jour du prochain Congrès de la Sorbonne. Il tient à s'entendre à ce sujet avec le Comité des travaux historiques, dans sa séance du lundi 5 juin, afin de pouvoir nous adresser aussitôt le programme définitif du congrès de 1883.

Après en avoir conféré, la Société s'arrête aux questions suivantes :

1° Entreprendre de nouvelles études sur le fort vitrifié de Gandumas ; dresser un plan, faire des fouilles et recueillir des spécimens ;

2° Etudier les cavernes naturelles et les comparer aux cavernes artificielles ;

3° Faire un parallèle des bastides royales françaises avec les bastides anglaises ;

4° Examiner les peintures murales des églises depuis le xiii^e jusqu'au xv^e siècle ;

5° Déterminer l'époque de la construction primitive de Saint-Front et résoudre la question soulevée au dernier congrès par M. Alfred Ramé.

A propos de cette dernière question, notre confrère M. Michel HARDY rappelle que dans une très remarquable conférence faite au congrès de la Sorbonne, dans la séance du 11 avril dernier, M. Alfred Ramé, étudiant les monuments attribués à tort ou à raison à l'architecture carlovingienne, a parlé incidemment de notre église Saint-Front. L'opinion émise par le savant archéologue a été résumée en ces termes dans le compte-rendu officiel du congrès : « L'orateur déclare ne point partager l'opinion de M. de Verneilh » en ce qui concerne Saint-Front de Périgueux qui est, selon » lui, le point d'arrêt de l'architecture à coupole en France, » et recommande un examen nouveau de la date de cette » église (1). »

« Vous me permettez, Messieurs, continue M. Hardy, de vous soumettre les considérations les plus importantes présentées par M. A. Ramé sur cette question.

» M. Ramé appartient à l'école historique, et pour déterminer la date d'un monument, s'il tient compte des caractères architectoniques, il cherche avant tout à s'appuyer sur des textes écrits. Rien de plus incertain, en effet, que les indications fournies par l'étude des modes divers de construction,

(1) *Journal officiel* du 12 avril 1882.

voire même par les décorations et sculptures réputées typiques. On connaît des constructions du x^e et du xi^e siècle bâties en petit appareil ; et il vous souvient du baptistère de Saint-Jean-de-Côle, rapporté de prime abord au xi^e siècle et que l'on reconnut bientôt après avoir été façonné par un grossier sculpteur du siècle dernier (1).

• L'église Saint-Front de Périgueux n'a guère été étudiée jusqu'à ce jour qu'en elle-même et dans les détails de sa merveilleuse construction. Les textes écrits relatifs à ses origines nous manquent ou du moins sont à trouver. Sileur recherche offre peu de chance de succès, gardons-nous cependant d'y renoncer. Un fonds d'archives égaré dans une maison particulière, une charte perdue dans la poussière d'un galetas, peuvent d'un jour à l'autre nous révéler ce qu'avaient ignoré nos prédécesseurs et nous fournir la date tant désirée.

• Saint-Front de Périgueux offre, chacun le sait, les plus grandes analogies avec Saint-Marc de Venise. Mais comment l'architecture à coupole, née sous le ciel de Byzance, s'est-elle étendue jusque dans nos contrées ?

• Des documents historiques auxquels nos archéologues français n'ont peut-être pas accordé une attention suffisante, fournissent sur ce point des indications précieuses.

• L'an 976, éclata à Venise une conjuration formée contre le doge Candiano IV, dont le gouvernement tyrannique avait causé une grande irritation parmi le peuple. Les Vénitiens l'assiégèrent dans son palais, et ne pouvant l'y forcer, ils y mirent le feu, par le conseil de Pierre Orseolo. Le doge fut pris en fuyant et mis à mort ; mais malheureusement l'incendie du palais avait gagné l'église Saint-Marc, qui fut entièrement consumée. Pierre Orseolo, élu doge à la place de Candiano IV, s'occupa sans retard de faire rebâtir l'église Saint-Marc. Nous ne savons rien des artistes chargés de la construction du nouvel édifice. On parle, sans produire aucun texte ancien à l'appui de cette opinion, d'une céré-

(1) *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, tome VIII (1881), page 268.

monie de pose de la première pierre en 977. Mais il est certain que Pierre Orseolo commanda à Constantinople un merveilleux ouvrage d'orfèvrerie pour orner le maître-autel.

» Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis son élection, quand le doge Orseolo, touché de repentir d'avoir contribué à la mort de son prédécesseur, et lui-même en butte aux menées de quelques ennemis, songea à abdiquer. Guérin, abbé de Saint-Michel-de-Cusan, en Gascogne, étant venu sur ces entrefaites à Venise, acheva de le déterminer. Il partit secrètement, dans la nuit du 1^{er} septembre 978, avec saint Romuald et trois autres personnages, et se retira au monastère de Saint-Michel-de-Cusan, où il mourut en odeur de sainteté en 997.

» Un séjour de dix-neuf années du constructeur de Saint-Marc de Venise dans nos Pyrénées françaises pouvait y avoir laissé des traces. M. Alfred Ramé le comprit et voulut visiter lui-même l'église de Saint-Michel-de-Cusan. Il la trouva fort dégradée, défigurée quelque peu par des raccor-dements des xiii^e et xiv^e siècles, mais conservant encore, derrière le chœur, une chapelle carrée recouverte d'un dôme du plus pur style byzantin.

» Pour M. Ramé, la coupole de Cusan, portée sur des arcs en plein cintre, est d'un caractère plus ancien qu'aucun de celles du Périgord.

» Saint-Front de Périgueux, loin d'être une œuvre de début, serait une de nos dernières églises françaises du style byzantin et aurait été rebâtie, du moins dans ses parties hautes, après l'incendie de 1120. L'ogive si nettement accusée dans toutes ses voûtes le confirme dans cette opinion. Saint-Marc de Venise a d'ailleurs été l'objet d'une reconstruction effectuée dans la seconde moitié du xi^e siècle et terminée par la dédicace solennelle de 1094. Dans sa forme actuelle imitée à Saint-Front, elle est de la fin du xi^e et non de la fin du x^e siècle.

» Comme vous le voyez, Messieurs, c'est une grosse question que M. Alfred Ramé vient de soulever au récent congrès de Sorbonne. Comme elle n'intéresse pas seulement le Périgord, mais l'histoire de notre art national, vous jugerez

sans doute devoir la proposer parmi les questions à étudier au prochain congrès des délégués des Sociétés savantes. »

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Hardy des détails intéressants qu'il veut bien nous donner de la conférence de M. Ramé.

M. l'abbé Rabois-Bousquet signale à M. LE PRÉSIDENT une inscription en lettres gothiques qui est placée dans un enfoncement près de l'autel de l'église de Couze et se lit ainsi :

HAEC EST CAPELLA ET
SEPVLTVRA BERTRADI
MARODES MILIS.

Il serait à souhaiter qu'un estampage en fût pris, aussi bien que de celle en caractères grecs, de cinq ou six lignes, qui se trouve sur le portail de l'église de Saint-Agne.

M. HARDY soumet ensuite à l'examen de l'assemblée une très jolie salière en terre rouge trouvée, il y a quelque vingt ans, dans un jardin de la Cité, et qui paraît devoir être rapportée au ^{xv}^e siècle.

Modelée avec un certain soin, elle rappelle par sa forme les bénitiers du ^{xii}^e siècle et se compose d'une petite cuvette, supportée par un pied rond qui s'évase vers le bas et s'appuie sur un socle octogone. Ce socle est formé lui-même d'un prisme carré dont les angles ont été coupés.

Aux quatre petites faces de ce socle, on remarque une sorte de croix de Saint-André à branches égales, formée par quatre dépressions imprimées dans l'argile avec la pointe d'un couteau. Des denticulations obtenues par le même procédé décorent tout l'ensemble de la salière.

Ce gracieux petit monument appartient à M. Beyney, chef du bureau militaire à la préfecture de la Dordogne.

M. Hardy présente également à la Société divers débris antiques qu'il a recueillis dans un jardin de la Cité, non loin du pont qui conduit au bac de Campniac.

Ces débris, composés de fragments céramiques et de rejets

de cuisine, ont été trouvés à 2^m50 de profondeur. Dans la coupe du terrain et à un mètre seulement de la surface, on voit encore le solage en béton d'une maison romaine. L'intérêt qu'offrent les fragments recueillis par notre confrère vient principalement de la présence, parmi les résidus de cuisine, d'un certain nombre d'écailles d'huitres. Amateurs de bonne chère, les Romains, on le voit ici, faisaient venir à Vésone, à travers trente lieues de pays, les produits de la mer.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. Goulpié, professeur au lycée de Périgueux, une agrafe de ceinturon et un petit couteau en fer, provenant du cimetière franc de Singleyrac ;

De M. Jean-Baptiste Barraqué, d'Orthez, directeur du Musée mécanique, de passage à Périgueux, une paire de beaux gantelets en fer du xvi^e siècle ;

De M. Pierre Delage, conseiller municipal de Payzac de Lanouaille, toutes les pièces d'une batterie de fusil à silex, du xvii^e siècle, trouvées à la forge de Bord ; sur une des petites plaques est gravé à la pointe le nom de l'arquebusier, *Graniaud, à Saint-Yrieys, 1665* ;

De M. le maire de Lalinde, un coutre de charrue ancien.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

M. D'ABZAC DE LA DOUZE présente un censier en langue romane, du xiv^e siècle, où sont énumérées les redevances dues à la maison de Barrière, et un grand registre in-folio de 62 feuillets, papier, que M. le Secrétaire général reconnaît tout de suite pour être la *pancarte* du diocèse. C'en est une copie en effet écrite en 1620, qui indique avec détails les taxes qu'avaient à supporter les 493 bénéfices, cures, monastères, etc. Le texte d'ailleurs diffère peu de celui de la *pancarte* du xvi^e siècle qui a été publié dans notre *Bulletin* (tome I, pages 360 et suivantes).

M. Joseph MALLAT nous adresse une suite à ses Notes biographiques sur Raoul du Fou, évêque de Périgueux au xv^e siècle. L'assemblée en écoute la lecture avec intérêt et en ordonne l'insertion au *Bulletin*.

Notre honorable vice-président, M. Philippe DE BOSREDON,

nous annonce qu'il vient de faire l'acquisition d'un dossier contenant plusieurs centaines de titres originaux relatifs au Périgord, dont quelques-uns présentent un réel intérêt, soit pour l'histoire générale de la province, soit pour l'histoire particulière des villes, des abbayes, des évêques, des familles, etc.

« Je citerai, nous mande-t-il, parmi les imprimés :

» La défaite des troupes du marquis de Sauvebœuf par celles de Monsieur le Prince sous la conduite du sieur Bal-tasar (1652); — une Déclaration du roi portant révocation du duc d'Epéron comme gouverneur de Guyenne (1650); — un Avis sur les foires de Périgueux qui donne, gravé sur bois, un dessin inédit des armes de la ville (1784); — plusieurs plans du Bergeracois et du Périgord.

» Parmi les manuscrits :

» Une partie du manuscrit des *Antiquités de Vésone*, de M. de Taillefer ;

» Plusieurs pièces importantes ou curieuses concernant les ducs de La Force (contrats de mariage, testaments, états de la vaisselle et des meubles compris dans les successions, etc.);

» Une pièce intitulée *Procès-verbal des moyens pris pour la reprise de Sarlat (1653)* ;

» Une ordonnance du maréchal de Berwick, instituant un bureau à Sarlat pour empêcher la propagation des maladies contagieuses (1721) ;

» Plusieurs lettres autographes du ministre Bertin, avec son portrait (autre que celui qui est conservé au Musée) ;

» Deux copies des *Philippiques* de La Grange-Chancel, qui donnent, pour la strophe de la 3^e ode citée par M. de Chan-térac dans la livraison de mars-avril du *Bulletin*, une troi-sième version ;

» Des lettres autographes de M^{sr} de Montesquiou et de M^{sr} de Ponte d'Albaret, évêques de Sarlat, de M^{sr} de Macheco de Prémieux et de M^{sr} de Grossolles-Flamarens, évêques de Périgueux, de l'abbé d'Aydie et d'un grand nombre de per-sonnages périgourdins ;

» Un rapport officiel fort intéressant du maréchal Bugeaud.

» J'ai l'intention, aussitôt que j'aurai effectué le classement et dressé le catalogue de cette importante collection, d'en faire don à la Société, qui jugera sans doute utile de la déposer aux Archives départementales pour en assurer la conservation. Vous pouvez dès à présent lui en annoncer l'envoi prochain. »

La Société vote des remerciements à M. de Bosredon.

Sur la proposition du bureau et conformément à l'article 16 de ses statuts, elle élit ensuite membre correspondant M. Ludovic Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut de France, quai Conti, à Paris.

Après un dernier appel aux votants, M. LE PRÉSIDENT prononce la clôture du scrutin, procède au dépouillement des votes et en fait connaître les résultats. Sont élus pour l'année 1882-1883, président, M. le docteur Galy; vice-président pour l'arrondissement de Périgueux, M. de Roumejoux; pour l'arrondissement de Bergerac, M. le vicomte de Gourgues; pour l'arrondissement de Nontron, M. le baron de Verneilh; pour l'arrondissement de Ribérac, M. le marquis de Fayolle; pour l'arrondissement de Sarlat, M. Philippe de Bosredon; secrétaire-général, M. Villepelet; secrétaires-adjoints, M. l'abbé Riboulet, M. le vicomte de Lestrade, M. Crédot, et trésorier-bibliothécaire, M. Jules Clédât.

La séance est levée à neuf heures et demie du soir.

Le Secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

Séance du jeudi 6 Juillet 1882.

Présidence de M. le docteur GALLY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Froidefond, Philippe de Bosredon, le marquis de Fayolle, le marquis d'Abzac de La Douze,

Bleynie, l'abbé Brugière, Michel Hardy, Latière et Villepelet.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 mai est lu et adopté sans observation.

M. LE PRÉSIDENT a le triste devoir d'annoncer la mort de deux de nos confrères, de M. le comte de Touchebœuf-Beaumont, qui a été frappé subitement, pendant l'office, dans l'église Saint-Martin, à la construction de laquelle il avait grandement contribué par son zèle infatigable, et de M. le docteur Odon Maigne, chevalier de la Légion-d'Honneur, maire de Cubjac, ancien membre du Conseil général, qui, comme M. de Beaumont, s'est éteint presque subitement : l'un et l'autre s'intéressaient à nos travaux, et des notices nécrologiques seront consacrées à leur mémoire dans le *Bulletin*.

L'assemblée exprime des regrets unanimes.

M. LE PRÉSIDENT énumère brièvement les ouvrages qui ont été envoyés à la bibliothèque de la Société pendant le mois de juin :

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1882, n° 1, in-8°, Amiens ;

Les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, tome XLI, cinquième série, tome I, in-8°, Paris, 1880 ;

L'*Investigateur*, journal de la Société des Etudes historiques, 48^e année, n° de mars-avril 1882, in-8°, Paris, contenant un article fort bien écrit de notre confrère M. Georges Dufour, sur *M. Emile Augier* ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest*, n° 5 et 6, 31 mai et 30 juin 1882, in-4°, le premier annonçant la découverte d'une nouvelle station préhistorique en Périgord, dans la vallée de la Couze, commune de Bourniquel, par M. Albert Costes, d'Issigeac ;

Le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, n° 12, 19 juin 1882, in-8° ;

Le *Monde inconnu*, journal illustré des nouveaux voyages, quatre numéros de juin et juillet 1882, in-4° ;

La *Revue des langues romanes*, 3^e série, tome VII, juin 1882,

in 8°, Montpellier, contenant une vigoureuse réponse de notre confrère M. Léon Clédat aux critiques de M. Paul Meyer sur son travail des *Cas régimes du pronom personnel et du pronom relatif* ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n° d'avril-mai-juin 1882, in-8°, Vienne ;

Le *Giornale araldico* de l'académie de Pise, n° de mai 1882 ;

Le *Rapport* fait au nom de la commission des Antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1880, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Gaston Paris, in-4° ;

Le *Discours* de M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à la réunion générale des délégués des Sociétés savantes, le 15 avril 1882, in-8°, Paris, imprimerie de Quantin ;

Par le R. P. Alcide Carles, *Histoire du Saint-Suaire de N.-S. Jésus-Christ*, conservé dans l'ancienne église abbatiale de Cadouin en Périgord, et de tous les autres linges funèbres du Sauveur, in-8°, Paris, librairie Poussielgue frères, 1875 ;

Par M. Dujarric-Descombes, deux n° du *Courrier de la Dordogne*, du 26 mai et du 16 juin 1882, où il a publié des articles sur une brochure de M. Grellet-Balguerie intitulée : *Deux découvertes historiques : histoire de Clovis III, nouveau roi de France ; authenticité et date précise de la translation du corps de saint Benoît en France*, et sur l'*Essai de bibliographie périgourdine*, de notre vice-président M. de Roumejoux ;

Par M. de Monfumat, propriétaire à Périgueux, *Décisions sommaires du palais*, de Lapeyrère, un volume in-folio, relié.

M. LE PRÉSIDENT offre aussi à notre bibliothèque la *Carte*, le *Plan général* et le *Profil en long* du chemin de fer pour les sections de Limoges à Périgueux, de Périgueux à Agen, de Niversac à Agen, de Périgueux à Brive, et de Brive au Lot ; et deux portefeuilles de planches relatives aux travaux de M. Krantz, ingénieur en chef des ponts et chaussées, sur le *Barrage mobile* applicable aux grandes retenues, et sur les

Barrages mobiles applicables aux retenues inférieures à trois mètres.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Dans le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*, du 31 mai dernier, M. le docteur Léo Testut veut bien analyser l'intéressant mémoire de M. Michel Hardy sur le *Camp-refuge à murailles vitrifiées de Castel-Sarrazi*. A ce sujet, la Société exprime le vœu que les monuments de toute sorte qui sont signalés ou décrits dans ses procès-verbaux soient respectés du public en général et de ses membres en particulier : on ne comprendrait pas en effet que les membres d'une compagnie ayant pour mission de veiller à la conservation des anciens monuments fussent des premiers à donner le mauvais exemple. Elle souhaite vivement que tous les monuments qu'elle découvre ne soient détériorés en aucune façon, ni par qui que ce soit.

M. Ludovic LALANNE, élu membre correspondant dans notre dernière assemblée générale, adresse ses remerciements à la Société et l'assure qu'il s'estimera très heureux s'il peut jamais contribuer en quelque chose à ses savants travaux.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. Groult, fondateur des musées cantonaux, à Lisieux, une circulaire où sont donnés des conseils pour instituer ces musées dans tous les départements. Il invite les notables de chaque canton à s'organiser en société d'initiative cantonale afin de se procurer les ressources nécessaires à la création de ces établissements ; il demande pour commencer la construction de neuf vitrines au moins. M. le Président craint qu'on ne trouve difficilement dans chaque canton de la Dordogne un local assez vaste et les fonds suffisants pour faire face à ces dépenses de première installation ; il portera néanmoins la circulaire de M. Groult aux journaux de Périgueux qui, en la reproduisant, encourageront la fondation des musées cantonaux en Périgord.

M. l'abbé CHEYSSAC, délégué, au mois d'avril dernier, à la réunion des Sociétés de beaux-arts des départements à la Sorbonne, nous adresse le compte-rendu de ce qu'il a entendu aux séances. « Moins nombreux que l'an dernier, nous écrit-il, MM. les délégués ont donné lecture de mémoires aussi

variés qu'intéressants, suppléant ainsi par l'étendue et la nouveauté des études à l'absence des collègues. Architecture, peinture, sculpture, théâtre, musique, etc., tous les arts, présentés sous plusieurs aspects, histoire, critique, méthode, bibliographie, etc., dans un ensemble lumineux, ont fourni des données diverses dont quelques-unes hâteront la solution du grand problème de l'art appliqué à l'industrie.

» Parmi les travaux lus à la session, je puis signaler à titre de bon voisinage l'étude de M. Rupin, président de la Société archéologique de la Corrèze, sur le chef de saint Martin en argent doré et émaillé de l'église de Sordeilles, où, chemin faisant, sont passées en revue avec un grand savoir les principales époques de l'histoire de l'orfèvrerie.

» Un instant, à l'audition du nom de Lemoyne, j'ai cru à l'évocation d'une figure que nous voudrions un jour portraiturer avec les notes reçues, le musicien Lemoyne, natif d'Eymet, nom connu au théâtre, dont l'arrière-neveu M. Seguin, directeur de la maîtrise, conserve et applique l'harmonie grave et religieuse : il n'en était rien ; il s'agissait du sculpteur revendiqué par la ville de Rouen. Signalons aussi la lecture d'un travail sur les peintures murales de 18 églises des arrondissements d'Embrun et de Briançon. Assez bien conservées, quoiqu'exécutées aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, ces peintures, dit M. Roman, la plupart à fresque, dont l'une est signée Guillaume de Côme, 1516, ignorées jusqu'à ce jour, sont l'œuvre de peintres italiens. Nous n'y contredirons pas, puisque nous cherchons nous-même à établir un fait de ce genre pour les églises du Périgord au ^{xviii}^e siècle.

» La physionomie du théâtre du château d'un fermier général en Brie, retracée par M. Lhuillier, de Seine-et-Marne, m'a aussi rappelé celle plus modeste de notre théâtre de famille de La Roche-Chalais, où à une période déjà éloignée de nous, mais non encore effacée, pendant près de trois ans, des artistes amateurs ont charmé les loisirs de la vie de province par la représentation de pièces en vogue et la composition de vaudevilles, comédies, etc., qui ne sont pas sans quelque mérite, décentralisation bonne au moins à consigner.

» En entendant M. Ginoux attribuer à Pierre Mignard et ana-

lyser la vaste toile de la cathédrale de Toulon, l'Assomption de la sainte Vierge, mesurant huit mètres de hauteur, peinte vers 1657, nous avons pensé à notre article analogue retiré, annoté et renvoyé à la dernière heure pour faire acte de bonne volonté, et à une toile d'environ cinq mètres de hauteur, représentant le Christ en croix, qui décore une de nos églises du Périgord (non sans valeur), et dont jusqu'à ce jour nous recherchons vainement la provenance. Mais sans aller plus avant dans l'analyse des mémoires présentés sur les verrières, sculptures, tapisseries, dessins, instruments de musique, etc., après avoir écouté le rapport de M. Abraham, sur l'exposition de dessin de 40 écoles de la Mayenne, à l'instigation de la Société des arts réunis, et celui de M. Charvet, inspecteur de l'enseignement du dessin à Lyon, intitulé : *Quelques idées au sujet de l'enseignement professionnel des arts décoratifs en province*, qu'il me soit permis d'affirmer que le résultat le plus considérable de la session de 1882 sera dans l'adoption des réformes que préconise M. Charvet. Car s'il accepte pleinement le principe fécond de la liberté du travail, il a le courage de réagir contre le fait de sa division, fait destructeur de l'intelligence et du savoir de l'ouvrier, et par suite de l'art lui-même. La division du travail, on l'a dit avant moi et avec raison, c'est l'émiettement de la pensée chez l'ouvrier, c'est la routine, c'est l'habileté banale, c'est la mutilation de l'esprit. On ne le sait que trop ; dans les ateliers contemporains, l'ouvrier d'art le plus recherché, le mieux payé, c'est... l'ajusteur. De là pour l'art un abaissement de niveau ; tout le monde le dit. Aussi combien voit-on surgir de panacées : méthodes, professeurs, écoles, obligation de l'enseignement du dessin, mesures bonnes sans doute, mais qui n'atteignent pas le but ; car elles ne livrent que les secrets et le faire de la théorie, et il faut créer des écoles professionnelles pratiques. C'est là, dit M. Charvet, avec une grande compétence, que viendront se former pendant un an au moins les ouvriers d'art et qu'à sa sortie d'apprentissage, l'ouvrier exécutera un travail soumis au jury chargé de délivrer le certificat d'aptitude. C'est le chef-d'œuvre des jurandes remis en honneur, c'est-à-dire le talent de l'ouvrier, ga-

ranti et fécondé par la liberté du travail, prenant son essor, reconnu et proclamé par les maîtres ; c'est l'art décoratif réclamant au xix^e siècle, pour les ouvriers des travaux de la paix, les mêmes titres que nos manufactures d'armes exigent des fils d'ouvriers dans les ateliers nationaux ; c'est la consécration du savoir et du goût chez nos ouvriers artistes, qui, mieux appréciés, travailleront avec plus d'ardeur au grand œuvre du relèvement de la fortune publique dans la pratique des arts appliqués à l'industrie. »

L'assemblée constate avec plaisir que M. l'abbé Cheyssac s'est acquitté de sa tâche avec conscience et l'en remercie.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. Mouret, ingénieur des ponts et chaussées à Périgueux, la lettre suivante au sujet des schistes fossilifères de la Combe-Ségéral, près La Bachellerie :

« Je lis dans le compte-rendu de la dernière séance de la Société archéologique du Périgord, qu'il est question de reprendre les études des schistes fossilifères de la Combe-Ségéral.

» Je n'ai pas eu occasion de prendre connaissance des recherches qui auraient déjà été faites en cet endroit ; mais j'ai moi-même exploré la localité, il y a quelques années, et j'y ai recueilli un certain nombre de fossiles végétaux dont voici la liste :

Annularia longifolia — *Brongniart*.

Pecopteris Schlotheimi — *Gæppert*.

Pecopteris orcopteridia — *Schlotheim*.

Dictyopteris Brongniarti.

Schizopteris — *Brongniart*.

Rhabdocarpus astrocaryoïdes — *Grand Eury*.

Cordaïtes — *Unger*.

» Ces fossiles se trouvent dans des argillites schisteuses sur le côté droit du vallon, près du chemin qui descend de Peyrignac. Ces roches appartiennent au terrain houiller supérieur, relevé en cet endroit par une faille très nette qui traverse la vallée du Cern.

» Des recherches de houille ont été faites dans ce ter-

rain ; car on voit un ancien puits, le long de la route nationale, près du moulin de Rispe. Ce sont d'ailleurs les mêmes couches que celles qui occupent la concession du Lardin. Elles s'étendent de Goursac à la faille en question, et sont surmontées par les grès gris et rouges du terrain permien ; elles sont limitées au nord par une grande faille qui passe à Azerat et à Beauregard ; au sud, par une autre faille qui sépare la craie du jurassique au hameau des Fraux et à Paolarie, et qui s'étend jusqu'au delà de Meyssac, dans le département de la Corrèze.

» Pardonnez-moi la liberté que je prends, Monsieur le Président, de vous adresser ces quelques renseignements ; mais ils intéresseront peut-être les membres de la commission chargée de poursuivre les recherches. »

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Mouret de son obligeante communication et remet sa lettre à M. Bleynie, l'un des commissaires nommés dans la séance du 4 mai dernier.

M. René DE GÉRARD nous adresse une notice sur une fouille qu'il a faite en 1878, dans la commune de St-Vincent-de-Paul, et qui lui a fait découvrir à Cantelouve une station préhistorique de l'époque de la Madeleine. Il y joint une planche sur laquelle il a dessiné une vingtaine de flèches fortement dentelées, en dents de scie d'un côté et très finement retouchées de l'autre ; ces dentelures bien accusées et également espacées sont détachées avec une grande régularité. Ce mémoire et la planche qui l'accompagne seront publiés dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT annonce ensuite qu'il vient de faire l'acquisition pour le Musée départemental d'une collection remarquable d'objets préhistoriques, dix-sept cents pièces environ, recueillies dans le canton de Beaumont, par M. Albert Coste, d'Issigeac. Sur son invitation, les membres présents à la réunion s'empressent de descendre dans la salle spécialement affectée aux monuments de l'âge de la pierre, et ne se lassent d'admirer les belles choses heureusement acquises et qui donneront au Musée de Périgueux un surcroît d'illustration parmi les archéologues.

La série la plus importante de la collection Coste com-

prend les silex et ossements recueillis par ce zélé et intelligent explorateur dans la station par lui découverte à Jean-Blanc, commune de Bourniquel.

Cette station, située dans la vallée de la Couze, en face du vieux château de Banes, appartient à l'époque solutréenne, où la taille du silex fut portée à sa plus grande perfection.

Déjà des stations de cette époque avaient été reconnues et explorées, dans le département de la Dordogne, à Badegoule, à Laugerie-Haute, à Saint-Martin-d'Excideuil et sous les abris de Bourdeille. La station de Jean-Blanc, pour être la dernière découverte, semble devoir éclipser les précédentes. A la beauté exceptionnelle de la taille s'ajoute, en effet, dans la plupart des pièces en provenant, la qualité de la matière. Bon nombre de têtes de lances ou de flèches sont en calcédoine rosé ou laiteuse, mais, de plus, diaphane et arrivant parfois à la transparence du cristal. Quant à la perfection de la taille, il nous suffira, pour en donner une idée, de signaler une seule pièce, une tête de lance, en forme de feuille de saule, de vingt-six centimètres de longueur et dont la plus grande épaisseur n'est que de trois millimètres.

Nous bornerons là nos observations sur la collection Costes, notre confrère, M. Michel Hardy, ayant bien voulu se charger de préparer un travail d'ensemble dans lequel il étudiera, avec la station de Jean-Blanc, tous les gisements d'antiquités solutréennes du Périgord.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

Un nucleus et une flèche moustérienne, trouvés dans un mur à Peyre-Plantade, commune de Champcevinel ;

De M. Alcide Duverneuil, instituteur à St-Martial-d'Artenset, une hachette en silex blond poli, sur laquelle on voit la trace de l'emmanchement ainsi que l'aiguisement de plusieurs entailles, et un sceau-matrice en cuivre d'un personnage inconnu, peut-être de la famille Vaquier de Montfort, du Sarladais, suivant M. de Froidefond, de forme ovale de 17^{mm} sur 15, portant un écu à un dextrochère, timbré d'une couronne de marquis et accompagné de rinceaux : les deux objets ont été découverts dans la commune de St-Martial-d'Artenset ;

De M. Mazière, cultivateur, un lissoir en terre cuite vernis-

sée (objet très rare), trouvé à Fontagnac, près Brassac ;

De M. l'abbé Rabois-Bousquet, un pot en terre (*olla*), du *xiv*^e siècle (les anses ont été consolidées avec des fourillons en fer), trouvé à Notre-Dame-de-Sanilhac ;

De M. Breton, de Périgueux, une cloche du *xvii*^e siècle, portant une inscription indéchiffrable et trouvée aux environs d'Excideuil ;

De M. Briaud, tapissier à Périgueux, un jeton en argent, diamètre 27^{mm} représentant, *au droit* : Mercure et Hercule debout, croisant leurs insignes particuliers, le caducée et la massue, en signe d'alliance ; sur le pourtour, cette légende : *CONSILIO DEXTRAQUE PARI*. — Dans l'exergue, la date : 1648. *Au revers* : L'écu des d'Orléans, surmonté de la couronne royale et entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel, avec bordure formée de fleurs de lis alternant avec la lettre L. Au pourtour, cette légende : *GASTON · FILS · DE · FRANCE · ONCLE · DV · ROY* ;

Un jeton de l'assemblée du clergé de France de 1755, gravé par Duvivier ;

Un ornement de chapelet ; un chaton de bague en argent moderne, représentant Démétrius-Poliorcète.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

De son côté, il a acheté un couteau de boucher ou de sacrificateur, un crochet de bateau et un pic en fer, trouvés dans la rivière de l'Isle.

En nous envoyant les deux objets sus-indiqués, M. Alcide DUVERNEUIL nous dit qu'il a découvert, dans le dernier numéro du *Bulletin*, une erreur qui a échappé certainement à M. l'abbé Goustat. « Au sujet de la sépulture des Gontauts-Biron, il parle d'une loi romaine qui défendait d'enterrer les morts dans l'intérieur des villes. Parmi les raisons principales de cette prohibition, il donne : « La tristesse de la mort » dont le paganisme écartait autant que possible le souvenir. » Cette dernière des raisons principales que M. l'abbé Goustat tire d'une certaine loi romaine, a été bien souvent violée, et c'est à cette violation que Rome doit ses plus beaux restes.

» Il est sûr que les funérailles de la plèbe se faisaient la nuit sans tambour ni *tibia longæ*, ni *præfixæ*, ni *architriclins*, etc.,

qu'on ne voyait que pour les personnes opulentes, c'est-à-dire de première classe.

» L'enceinte de Rome renfermait de nombreux tombeaux ; en voici quelques-uns des plus célèbres : Le mausolée d'Auguste était situé dans le Champ-de-Mars ; il était considéré comme un des plus splendides monuments du règne. Le mausolée d'Adrien est devenu le château St-Ange. Le tombeau de Scipion, dont les inscriptions sont du plus haut intérêt et se trouvent déposées au musée Pio-Clémentin. Le *sepulcrum Cæcilie Metellæ*, élevé non loin du cirque de Maxence, porte maintenant le nom de *Capo di Bove*. Le tombeau de Caius Publicius Bibulus était situé dans le *macellum* des corbeaux. Voilà pour la ville.

» Immédiatement à la sortie des portes de Pompéi, sur le grand chemin qui mène à Herculaneum, il y a une rangée de tombeaux qui peut donner une faible idée de l'imposante grandeur que devaient présenter les abords de Rome par la voie Appienne, le long de laquelle s'élevaient jadis les monuments des grands hommes, législateurs, orateurs, capitaines, sur une longueur de quatre ou cinq milles.

» De même à Athènes, les routes qui aboutissaient à la ville, et en particulier le chemin de l'Académie, étaient bordés de tombeaux d'hommes illustres et de guerriers morts pour la patrie (Pausanias, I, 29).

» Le vase Barberini a été découvert dans un tombeau près de Rome sur la *via Asinaria*. Ce vase avait dû servir au banquet funéraire (*silicernium*) donné dans le tombeau même où était réservée une chambre richement décorée pour cet objet.

» Le tombeau de Nœvoleia Tyché et de Munatius (*Pompéi*) porte un bas-relief d'un symbolisme bien touchant : c'est un navire manœuvré par des enfants qui ferlent une voile. La vie est un voyage, la mort est l'arrivée au port. La proue porte une tête de Minerve.

» Il serait facile d'accumuler des preuves que le paganisme n'écarterait pas les pensées de la mort, au contraire : *Memores sumus vetustatis et vindicæ* (Justinien).

» Et les pyramides d'Égypte ? »

M. l'abbé GOUSTAT, à qui la lettre de M. Duverneuil a été lue, y répond ainsi :

« Si j'ai bien compris, malgré les distractions causées ce jour-là par mon état de souffrance, mon honorable contradicteur soutient : 1° que la loi romaine ne défendait pas d'enterrer dans l'intérieur des villes ; 2° que le paganisme n'avait pas tant horreur de la mort, et il cite, à l'appui de ce qu'il avance, les splendides monuments élevés dans le sein même de Rome, les Pyramides, etc., etc.

» Or, je soutiens : 1° que la loi romaine défendait les sépultures dans l'intérieur des villes. La loi des XII Tables est formelle, expresse, là-dessus : *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito*. Cicéron rapporte ce texte même dans son livre II° *De legibus*, et il ajoute : La loi défend d'ensevelir dans la ville ; il en a été ainsi décrété par le collège des Pontifes : *Statuit enim collegium locum publicum non potuisse privati religioni obligari*. Les Romains devaient enterrer leurs morts le long des grands chemins, *viâ Salarîâ*, *viâ Appiâ*, etc., et ailleurs dans la campagne.

» Cependant, malgré la défense de la loi, quelques personnages et même quelques familles eurent des tombeaux dans l'intérieur de Rome. Cicéron, Plutarque, Suétone, citent des cas de sépultures au forum, au Capitole. Mais *virtutis causâ id consecutos esse existimat Cicero*. La sépulture dans l'intérieur de la ville devint une sorte de récompense publique qui ne s'accordait que pour de grands services rendus à l'Etat ou pour des vertus éclatantes dont on voulait perpétuer le souvenir, *virtutis causâ*, ainsi que le dit Cicéron. C'était donc là une exception à la loi, et cette exception, qui était rare, s'étendait aux empereurs et aux vierges vestales, *quia legibus non tenebantur*. Ainsi s'explique la présence dans la ville du tombeau d'Auguste, du mausolée d'Adrien, etc.

» Parfois aussi on élevait dans l'intérieur des villes, à la mémoire des défunts, des tombeaux qui ne renfermaient pas leurs restes, ou parce qu'on n'avait pu les retrouver ou pour d'autres raisons. Dans ce cas, c'était un *tumulus honorarius*, ou un *cénotaphe*, tombeau vide, tombeau honoraire, qui bien

souvent portait pour inscription : *Memoriae N...* A la mémoire de...

» L'usage de ne pas enterrer dans l'intérieur des villes était général dans la société païenne. Les hypogées et les pyramides d'Egypte étaient loin des villes, du moins hors des villes. De même chez les Juifs, les champs funéraires étaient hors des villes. L'usage des sépultures le long des chemins était général dans toute la Grèce, à l'exception de Sparte, où toujours les morts étaient inhumés dans la ville et même dans les temples (1).

» Enfin, la loi des XII Tables fut en vigueur dans les Gaules jusqu'à l'établissement des Francs. Une infraction à la loi sur les sépultures fut tentée au vi^e siècle (2). Mais les évêques dans les conciles opposèrent une vive résistance à ce mouvement, et prolongèrent ainsi la vie de la loi romaine qui ne tomba entièrement qu'au xi^e siècle, époque à laquelle devint général l'usage d'enterrer dans les villes, autour des églises et dans les églises.

» Je dis en second lieu que l'antiquité avait pour la mort une grande horreur (3). Cette horreur, qui est naturelle à tout homme, perce dans les mœurs, les lois et coutumes de presque tous les peuples. Chez les Romains, elle allait jusqu'à ce point qu'il était de mauvais augure de dire d'un homme : *il est mort* ! On remplaçait cette formule par le : *il a vécu*, si connu. Chez les Juifs, d'après la loi mosaïque, celui qui touchait un cadavre contractait une souillure dont il ne pouvait se purifier qu'à la fin du jour.

» Il serait facile, mais long, de continuer cette démonstration par d'autres exemples. Que l'horreur de la mort eût pénétré la société païenne, quoi d'étonnant ? Cette société n'était-elle pas composée, pétrie de sensualisme et de licence ? Le désir de jouir de la vie devait nécessairement inspirer de

(1) *Antiquitatum Romanarum libri decem*, auctore J. Rosino Bartholomæi, 1666.

(2) *Vita sancti Vedasti Atrebatensis*.

(3) *Errata* : Dans le *Bulletin*, 2^e livraison, 1892, page 110, ligne 6, lisez : *horreur* et non pas *tristesse*.

l'horreur pour cette cruelle mort qui met un terme à ces jouissances. On en écartait l'image, autant que possible, et tout ce qui en rappelait le souvenir. Aussi est-il douteux que le squelette ait été choisi dans l'antiquité romaine comme symbole de la déesse implacable de la mort. On n'a guère trouvé que les squelettes de Cumès. Le squelette était trop hideux, trop repoussant pour cette société viveuse qui ne voulait pas être troublée dans ses fêtes parfois plus que joyeuses. Ecarté comme importune l'idée, l'image de la mort a pu être un des mobiles des législateurs qui voulurent qu'on éloignât les sépultures des lieux publics. *Non est jus in publico loco fieri sepulcrum*, dit Cicéron.

» Sans doute, les anciens, les Romains notamment, entouraient de respect les restes et les cendres de leurs morts ; ils leur rendaient des honneurs funébres pompeux ; et l'histoire relate, dans les plus minutieux détails, les cérémonies et les rites usités chez eux et fixés par la loi ; elle nous parle aussi des monuments splendides élevés à la mémoire des grands citoyens. Mais ce respect, cette religion de respect pour les morts n'est nullement en contradiction avec l'horreur de la mort. Il est de la dernière évidence qu'avec cette horreur naturelle pour la mort, on peut en même temps être pénétré de la religion, de la piété la plus profonde pour les restes de ceux qui nous furent chers.

» Enfin, on citera peut-être Socrate et d'autres personnages morts en stoïques. Ce sont là des exceptions. Et pour un exemple choisi dans le paganisme, nous en trouverons cent et mille dans le christianisme. Car il a fallu le christianisme, tout le christianisme avec ses dogmes de résurrection, de vie future, de délices éternelles ; il a fallu des siècles de christianisme pour que les peuples, familiarisés avec la pensée de la mort, en vinssent à l'envisager sans crainte, à la regarder comme une sœur, à l'accepter comme une amie, à l'appeler enfin comme une libératrice qui ouvre les portes du bienheureux séjour promis à la vertu. Ce que le paganisme n'a pas pu faire même avec sa croyance à l'immortalité.

» Je remercie mon honorable contradicteur de m'avoir fourni l'occasion d'approfondir les preuves de mes assertions

que je savais fondées, mais auxquelles je ne pouvais donner ce développement sans m'écarter outre mesure de mon sujet. »

M. D'ARTENSEC DE VERNEUIL nous envoie quelques empreintes de sceaux. Le premier est celui de Jean Née, décrit sous le n° 463 dans la *Sigillographie du Périgord* : il croit que ce sceau a été attribué à Uee ou Vee par M. l'abbé Pergot, dans la *Vie de Saint-Sour*. Le second a pour légende SIGIL · ABATIE · STI · BENED · VOSVARVM ; le dessin représente un abbé bénédictin debout, vu de profil, la tête à moitié encapuchonnée, portant la crosse sur l'épaule droite. Ces deux empreintes ont été prises sur des sceaux-matrices appartenant à M. l'abbé Pergot. Le troisième, sur lequel figurent trois lions léopardés, posés 2 et 1, est le sceau de la famille de Valen, originaire du canton de Terrasson. Un des membres de cette famille, qui était jurat à Bordeaux, fut anobli par Louis XVI, et le dernier de ses descendants mâles dans la Dordogne y est décédé commune de Beauregard, canton de Terrasson, il y a quelques années. Le quatrième représente les armoiries de la famille de Mèredieu d'Ambois, et non celles des Audubert du Theil ou des Villoutreys, comme le pense le propriétaire du sceau. Le cinquième n'est pas périgourdin ; il a été trouvé au château de Lachapoulie, commune de Peyrignac, après l'acquisition qui fut faite de cette propriété par la famille Meunier-Quinsac. Le dernier, qui appartient aussi à M. l'abbé Pergot, servait à timbrer le parchemin dans la juridiction de Monfort, vicomté de Turenne ; il est tellement détérioré par un long usage que le centre ne présente plus aucun relief.

Notre confrère M. DUPUY, de Bergerac, veut bien nous communiquer deux lettres de Catherine, sœur du roi de Navarre, aux syndic et consuls de la ville de Bergerac, qui ne pouvaient obtenir le paiement d'une rente de deux cents francs que le roi Henri avait accordée à leur collège au mois de juillet 1576. Il y ajoute la copie d'une lettre de Jeanne d'Albret, de 1572, à MM. les officiers de la justice, consuls, manans et habitans de la ville de Bergerac, relative à l'édit

de pacification. Après lecture, l'assemblée en ordonne l'insertion au *Bulletin*.

Enfin, M. Philippe DE BOSREDON nous apporte lui-même le dossier de titres originaux qu'il nous avait annopcé à la séance précédente et qui se compose d'environ 7 à 800 pièces. Outre celles qu'il nous avait indiquées, il y en a encore un grand nombre d'intéressantes, notamment une liasse relative au domaine de Bergerac; des lettres patentes du Roi, de 1749, pour dresser le terrier, et de 1753, nommant des commissaires pour suivre les opérations; un mémoire de 1748 relatif au minage de Bergerac appartenant au duc de Laforce, et dont les maire, consuls et habitants de Bergerac voulaient s'emparer; un mémoire, de 1766, écrit par M. Lerats de La Moulière pour faire la description du sol de la sénéchaussée de Bergerac; un questionnaire de 1761, avec ses réponses, fournissant des renseignements statistiques sur les officiers municipaux de la ville de Montpasier; des renseignements détaillés, de la même époque, sur les paroisses d'Augignac et de Bussière-Badil, sur les productions du sol, l'industrie, le commerce, l'instruction, la justice; une délibération, de 1773, de la communauté de Mialet au sujet des foires de cette localité; une liasse de documents historiques importants sur la ville de Sarlat au temps de la Fronde et la famille de Saint-Clar; des évaluations des grains vendus au marché de Sarlat, en 1586, et une déclaration de Louis de Salignac, évêque de Sarlat, sur le décime extraordinaire; des lettres autographes de plusieurs évêques de Périgueux et de Sarlat; une pièce concernant les dîmes noales que se disputaient le Chapitre de Saint-Front et les curés de Marsac et de Champcevinel en 1712; trois pièces, de 1684, où est relatée une contestation entre les chanoines et les prébendiers du Chapitre de St-Astier; des documents relatifs aux couvents de Notre-Dame des Carmes, à Bergerac, de Chancelade, des Filles de la Visitation de Périgueux, des Jacobins, des religieuses de Ste-Ursule, des Récollets, de Ste-Claire, des Dames de la Foi, de la Miséricorde, de Notre-Dame, de Périgueux, et l'abbaye de Peyrouze; des titres concernant plus de quatre-vingts familles du Périgord, etc.

La Société renouvelle ses remerciements à M. de Bosredon.

La séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, FERD. VILLEPELET.

ANTIQUITÉS DES ENVIRONS DE BELVÈS.

DOLMEN DIT LA MAISON DU LOUP.

Ce dolmen est situé à cinq kilomètres environ au sud-est de Belvès, dans la commune de Saint-Amand, près du village de Langlade et non loin de la route de Belvès à Saint-Laurent, sur une colline boisée, sablonneuse, semée de rochers de granit. (A trois kilomètres environ plus loin, sur la même route, une seconde colline est couverte de blocs énormes de granit présentant les traces d'un puissant travail des eaux.)

Plusieurs particularités distinguent ce dolmen :

1° Tous les blocs qui le composent sont taillés en partie. La taille est fine.

2° Il est entouré de débris d'enceinte également taillés. Deux parties de l'enceinte sont en place.

3° Les blocs qui forment ces deux parties de l'enceinte, ainsi que le plus grand des blocs qui supportent la table du dolmen, paraissent naturellement enracinés dans le sol. La table et les deux autres blocs du support sont seuls placés de main d'homme.

4° L'ensemble du dolmen forme une grotte ; tous les blocs qui le composent sont taillés à l'intérieur, évidemment pour que la grotte soit mieux formée. Cette grotte est profonde et obscure. Ce n'est pas toutefois une allée couverte.

5° La table du dolmen, rectangle irrégulier, est taillée d'un côté dans toute sa longueur. Elle présente en avant une

sorte d'escalier à deux marches grossièrement polies. — Huit entailles montrent qu'on a voulu fendre par son milieu la table du dolmen. Ces entailles paraissent dater de longtemps.

6° Plusieurs des blocs qui couvrent le coteau sont plantés sur leur pointe comme de petits menhirs. Quelques-uns, portant des traces de taille, semblent les débris d'un dolmen beaucoup plus considérable que celui qui est encore debout.

CAMP DIT DE CÉSAR, OU DE LA BÉCÈDE.

Ce camp, situé à 4 kilomètres environ au nord de Belvès, couronne le point culminant du coteau ou plutôt du plateau de la Bécède.

La hauteur et l'épaisseur du bois rendaient l'exploration difficile.

Je crois pouvoir dire toutefois que ce camp est carré, avec 150 mètres environ de côté.

Le retranchement est partout à peu près intact. La hauteur du parapet est en moyenne de deux mètres; le fossé est comblé çà et là, mais très reconnaissable en beaucoup de points.

On reconnaît la place des portes du camp.

A cinquante mètres environ du vallon, du côté sud, bordant le plateau et dominant une rampe très escarpée, se trouvent les restes d'une épaisse muraille, formée de gros blocs de silex ou de cailloux blancs non taillés. — Qu'a été cette muraille ? partie intégrante des fortifications, ou clôture de vigne ? Je me borne à remarquer qu'il serait singulier qu'une clôture de vigne eût eu de telles proportions et eût été mise en rapport aussi régulier avec le retranchement du camp. **Me reconnaissant du reste incapable de résoudre le problème, j'en laisse la solution à plus savant que moi.**

L'abbé A. DESCHAMPS.

SOUTERRAIN DE PEY-DU-RAP.

Je me fais, Messieurs, un véritable plaisir de vous signaler la découverte imprévue que l'on vient de faire, à trois kilomètres environ de St-Astier, sur le territoire de la commune de St-Léon-sur-l'Isle.

Quand on sort de la ville de Saint-Astier, après avoir traversé le pont de pierre de sept arches, inauguré en 1832, si l'on veut rejoindre la route nationale de Périgueux à Bordeaux, on trouve le canal de dérivation de l'Isle. Vis-à-vis est la voie ferrée de Périgueux à Coutras, ouverte en 1857.

Dès qu'on a traversé le viaduc du rail-way, on découvre de charmants paysages; on a une belle avenue plantée d'arbres qui s'étend le long de la rive gauche de l'Isle et donne l'été de délicieux ombrages.

A son extrémité s'élève le tertre de Gratte-Lièvre, derrière lequel les seigneurs de La Roche-Aymon tinrent en leur possession le manoir de Ferrières qu'a frappé le marteau des démolisseurs.

Aussitôt s'ouvre la vallée arrosée par le ruisseau de La Mouline que traverse la route nationale.

En continuant à descendre la rive gauche de l'Isle, on trouve La Massoulie, village important, bâti à l'embouchure du ruisseau de La Vallade.

La longue chaîne des rochers boisés du Puypinsou attire tout aussitôt les regards par sa position et par son aspect pittoresque.

On gravit une rampe légère au pied de la colline du Puypinsou et l'on rejoint le petit vallon du Geai.

Au repli de cette gorge est le Pey-du-Rap, l'un des plus beaux sites de la commune de Saint-Léon-sur-l'Isle. Il est couronné à son extrémité par le hameau de Puyjol et fait face aux clochers de Razac, d'Annesse, de St-Léon et de Neuvic qui apparaissent à l'horizon.

C'est à mi-côte de la colline de Pey-du-Rap qu'a été faite

la découverte intéressante sur laquelle j'ai l'honneur d'appeler votre attention.

Dans la soirée du 25 octobre 1878, un cultivateur préparait son champ par un labour à la charrue pour semer son blé. En relevant avec soin les sillons d'écoulement, le sol s'est affaissé sous son attelage et a formé un trou perdu sous l'herbe qui a montré à son extrémité inférieure l'entrée d'une caverne souterraine.

A la nouvelle de cet événement inattendu, je me suis rendu dans la journée du 1^{er} novembre au Pey-du-Rap pour connaître à fond la nouvelle grotte et la signaler à la curiosité studieuse de la Société historique et archéologique du Périgord. C'est le résultat de mon exploration que je consigne ici.

A la surface du sol arable, l'ouverture de la grotte du Pey-du-Rap regarde le nord-est. C'est un entonnoir étroit, rapide et glissant qui mesure de sa base à son sommet cinq mètres quarante centimètres.

Au bout de ce conduit, creusé dans la terre argileuse, et qui laisse à peine la liberté des membres, il faut se baisser au plus bas, et ramper, pour pénétrer tout courbé par une gorge en cerceau de peu de largeur dans la sombre caverne.

La première chambre, à crête envoutée, est haute de 1^m80, longue de 3^m50 et large de 2^m60. Le plafond est taillé dans un terrain argilo-calcaire incrusté de larges moellons. J'y ai constaté une température de 10 degrés centigrades. On n'y aperçoit pas de stalactites comme dans les grottes de Mirмонт, près de Rouffignac, de Roffi, près Ste-Nathalène, d'Azerat, Lamonzie-Montastruc, et de Mussidan.

Une galerie basse et étroite taillée dans le roc donne accès dans la deuxième chambre. On y rencontre quelques marches peu sensibles. Les parois sont percées d'entailles creuses, en face les unes des autres, de manière à soutenir l'extrémité de petites poutres destinées à fermer la demeure des anciens habitants. Cette galerie mesure 7 mètres de longueur, 0^m70 de largeur et 1^m30 de hauteur.

La deuxième chambre dévie à l'est en partant du couloir. Elle a 2^m de long sur 2^m de largeur et est haute de 2^m. L'in-

térieur est sans humidité. Sa température accusait 13 degrés centigrades. Dans un des angles, on a bouché une porte qui probablement donne accès à une troisième salle qui paraît devoir s'étendre vers l'ouest.

Arrivé après plusieurs visiteurs, j'ai découvert peu d'objets dans la grotte de Pey-du-Rap : quelques ossements, que je vais placer sous vos yeux, des fragments de poterie et des débris de tuiles, tel est mon butin. Cependant je dois constater que le sol de ce souterrain offre sur toute sa superficie un amalgame de cendres, de charbon et de concrétions ossifères.

Ma récolte, sans nul doute, eût été plus abondante et plus riche, si la veille ou l'avant-veille, des personnes n'avaient pas fouillé à la pioche le pavé des salles, détaché à coup de barres de fer des parois de rochers et des vousoirs de galeries, comptant trouver des trésors cachés. Je ferai observer en terminant que la commune de St-Léon-sur-l'Isle possède une seconde grotte connue sous le nom de *caverne de Saint-Léon*. On la rencontre à deux kilomètres environ de celle de Pey-du-Rap. Elle a été décrite dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (t. III, 2^e liv., pp. 163-165) par M. le comte de Mellet.

Ne serait-il pas à souhaiter, Messieurs, que notre Société, qui a pour inspirateurs le culte des souvenirs et du pittoresque, une curiosité insatiable et passionnée, accordât quelques heures d'examen à la grotte de Pey-du-Rap ? — Elle pourrait faire procéder à des fouilles et à l'ouverture de la chambre présumée, que je n'ai pu visiter. C'est à vous d'en décider.

IVAN DE VALBRUNE.

MÉDAILLON CONTORNIATE (1) INÉDIT.



Cuivre jaune. — Diamètre 38 millimètres. — Gravé en creux.

Ce médaillon cortorniate provient de la collection de M. d'Auteville, ancien directeur des domaines, amateur périgourdin qui avait possédé de nombreuses et excellentes pièces, recueillies, en grande partie, dans notre province. De ce nombre était le sol d'or mérovingien au nom de Marinianus, frappé par l'abbaye de Limoges; il est aujourd'hui au cabinet des médailles de la rue de Richelieu (2).

Notre excellent confrère de la Société archéologique, M. P. Charles Robert, de l'Institut, a bien voulu décrire ce médaillon pour le *Bulletin*. On connaît sa compétence, son savoir, sa complaisance; il nous en donne une nouvelle preuve.

D. *Auriya* (cocher) monté sur un quadriga (char à quatre chevaux), vu de face, et dont les roues ne sont pas figurées; il porte une coiffure en forme de casque; de la main gauche il élève un fouet (*flagellum*) et appuie, de la droite, sur les rênes de l'attelage passées autour de son corps; les quatre

(1) Du mot italien *contorno*, parce que ces médaillons ont leur pourtour ou limbe relevé au marteau; l'ourlet encadrant ainsi le sujet gravé ou frappé dans le champ; parfois, le bord n'est limité que par un simple sillon.

(2) *Revue numismatique française*, Paris, année 1841.

chevaux ont des palmes au front; leur poitrail est orné de médaillons suspendus, sorte de phalères. Les deux chevaux du centre tournent, comme à l'ordinaire, la tête l'un vers l'autre.

A l'exergue : BOTROCALE(S).

R. Homme debout, la tête tournée à gauche, portant le vêtement court et la coiffure en forme de casque; il tient de la main gauche un fouet levé et de la droite, appuyée contre la hanche, une grande palme qui se dresse le long de son corps; à droite et à gauche, deux vases ornés, dans lesquels se voient d'autres palmes.

En légende : ASTVRI NIKA.

Les légendes étant écrites de droite à gauche et l'*auriga* tenant contre l'usage son fouet de la main gauche, il semble que ce médaillon ait été gravé par un artiste qui s'était fait un modèle d'empreintes prises sur un médaillon en relief.

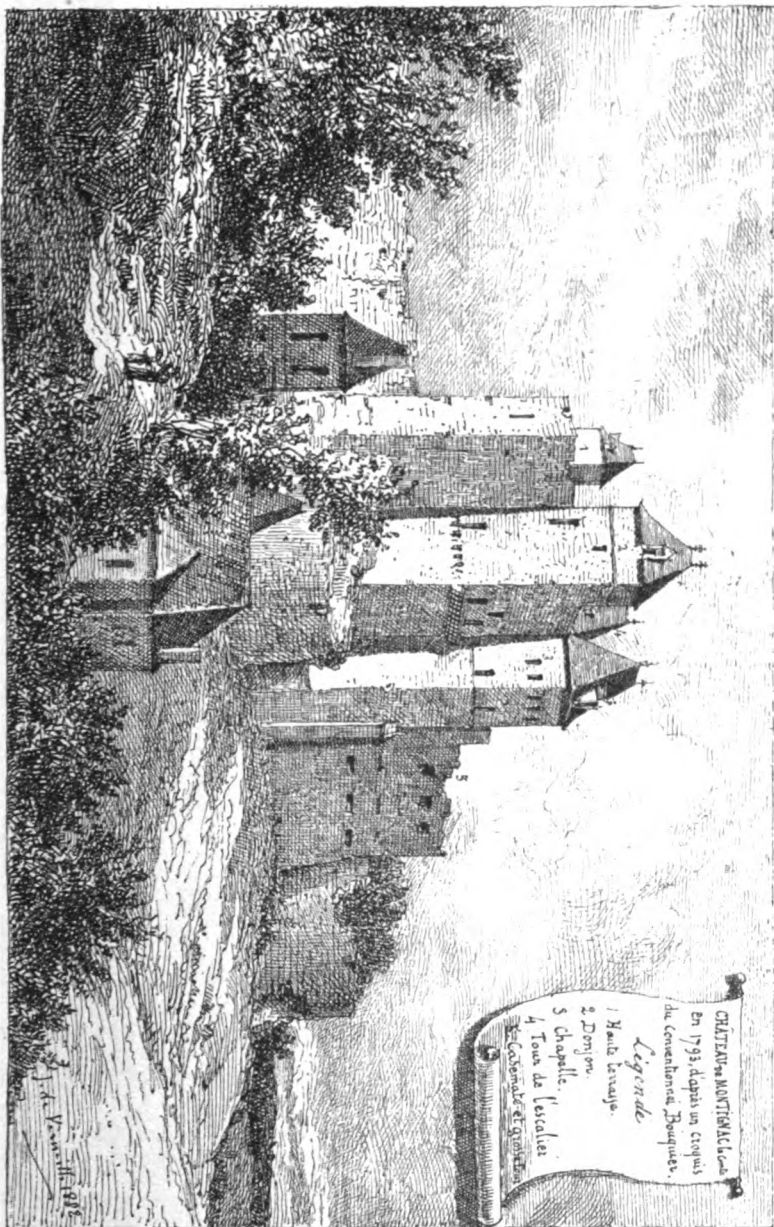
Le nom du cheval écrit au nominatif en toutes lettres, BOTROCALES, et celui de l'*auriga* au vocatif, ASTURI NIKA, figurent l'un et l'autre sur un médaillon également gravé en creux, représentant un quadriges au pas, dont le cheval de droite est tenu en mains par un homme à pied (1).

Un cheval nommé aussi BOTROCALES figure, avec trois autres chevaux à noms également grecs, sur un verre antique trouvé dans les catacombes de Rome, décrit par le P. Garucci (2). On doit, peut-être, regarder ce qualificatif comme analogue à ποδωχμς, aux pieds légers, et composé de βότερος, grappe de raisin et par extension boucle de cheveux, et de Καλός, beau. Le cheval aurait alors reçu ce nom à cause de sa crinière ondoiyante. ASTVRI est ici le vocatif d'ASTVRIVS, qui est le même que le grec ASTVRIOS (3). D'après cela,

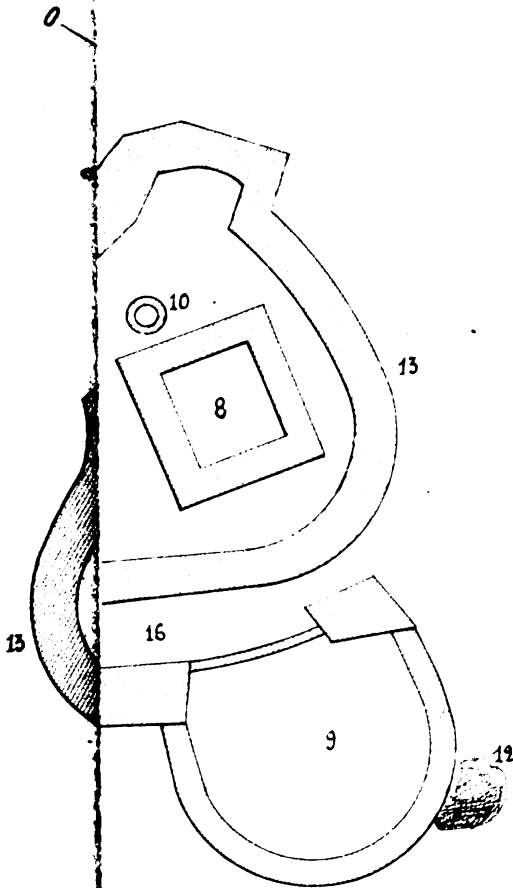
(1) Sabatier, *Description des médaillons contorniates*, pl. VI, fig. 18.

(2) *Vasi ornati di figure in oro*, pl. XXXIV.

(3) Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, pp. 7-16.



TE



0
8
18
-
1-
-
-
-
8
,
t
3
,
1

1. 1 Tour adossé à la Tour casematée.
2. Salle de du Château
- les
- Terrasse.
3. Tour les.
- Ter
- couvert conduisant aux Case-
4. Chapelle
5. Haute

il eût fallu ASTURIE ; mais au ^{iv}^e siècle le mot a dû être complètement latinisé dans la déclinaison. Ce mot peut être rapproché d'Astur, nom d'un cavalier de Virgile (1). Les Asturies étaient célèbres par leurs chevaux et leurs cavaliers (2). Cependant, il serait peut-être téméraire de demander à leur ethnique la racine qui nous occupe.

Malgré tout ce que l'on a écrit sur les médaillons contorniates, ces petits monuments sont encore des énigmes à expliquer. Ont-ils été des tessères servant d'entrée à l'hippodrome ? S'en servait-on pour sceller les diplômes accordés aux vainqueurs ? Bien certainement, vu leur mince valeur, ils ne servirent pas à récompenser les écuyers, qui étaient de très importants personnages, ne se contentant que de couronnes d'or, de palmes triomphales, de vases de prix, de statues et de la pourpre impériale, témoin Basile le Macédonien, cocher de l'hippodrome, qui monta sur le trône en 867.

Dr E. GALY.

MONTIGNAC-LE-COMTE

AU ^{xvi}^e SIÈCLE.

I

Pendant la période des guerres religieuses au ^{xvi}^e siècle, Montignac, chef-lieu d'un comté qui relevait de la couronne de Navarre (3), était une des villes du Périgord les plus dignes de fixer l'attention par son importance stratégique.

(1) *Astur æquo fidus*. Enéide, liv. 8, v. 181. Néron avait un cheval d'Asturie qu'il aimait et qu'il voyait en rêve. (Suetone.)

(2) Servius. « *Quidam Astur pro Asturis accipiunt apud quos equi et equites optimi perhibentur*. Cf. *Equus Astur*. (Martial, l. XIV, épigramme CXCI.)

(3) Après la condamnation d'Archambaud VI en 1399, Charles VI, roi de France, donna le Périgord et le comté de Montignac à son oncle, le duc d'Orléans. Celui-ci le laissa à son fils Charles, qui le vendit à Jean de Bretagne. Ce dernier eut pour héritier son frère Guillaume, dont la fille aînée épousa Alain sire d'Albret, aïeul de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV.

(Malte-Brun, *Géographie*, Dordogne. — Notice historique.)

Bâtie sur la Vézère dont elle commandait le cours, elle était traversée par une grande voie reliant Périgueux à Sarlat. Sa garnison catholique tenait en échec les bandes nombreuses de hardis partisans huguenots qui parcouraient en tous sens les campagnes environnantes ; elle empêchait les protestants du Haut-Périgord (1) de donner la main au vicomte de Turenne (2), un de leurs chefs les plus puissants, et interceptait ainsi toutes les communications des réformés de la province avec leurs coreligionnaires du Bas-Limousin, du Quercy et du Sarladais. — C'était la clef du Périgord noir.

Sa population était nombreuse. Des relations commerciales importantes la mettaient en rapport constant, on pourrait presque dire exclusif, par la Vézère, affluent de la Dordogne, avec Bergerac, un des centres de la religion calviniste. Cette circonstance à elle seule suffirait à expliquer le développement du protestantisme dans le comté, si l'histoire ne nous apprenait avec quel zèle Jeanne d'Albret, après avoir embrassé la foi nouvelle, chercha à la répandre dans tous ses Etats.

Depuis près de trois siècles, Montignac jouissait de grands privilèges accordés par Archambaud II, comte de Périgord (3). C'est ainsi que dans la ville résidaient un procureur et un juge ayant droit de haute, basse et moyenne justice, connaissance des cas criminels et civils, *sans autre moyen de seigneurs*. Leurs pouvoirs s'étendaient à onze paroisses : Saint-Pierre, Auriac, Le Sern (La Bachellerie), Le Cheylard, Fanlac, Bar, Saint-Léon, Thonac, Valaujoux, Brenac et Aubas (4).

Ces franchises furent respectées par les ducs d'Orléans. L'un d'eux, Charles d'Orléans, donna même aux habitants de la ville l'autorisation de faire contribuer les gens d'église et

(1) Le Périgord se divisait en deux parties : le Haut-Périgord, ou Périgord blanc, et le Bas-Périgord, ou Périgord noir.

(2) Voir la carte de la vicomté de Turenne, publiée dans l'ouvrage de Justel : *Preuves de la maison de Turenne*.

(3) Archives de Pau.

(4) Dessalles, *Périgueux et les deux derniers comtes du Périgord*. Preuves : rentes et revenus de Montignac.

les nobles du comté à la réparation des murs de la forteresse (1). Son père leur avait accordé de se réunir en assemblée pour faire la répartition de la taille.

Sous la famille d'Albret, Montignac devint un des centres administratifs les plus considérables du royaume de Navarre. Dans une des salles du château furent déposées les archives de toute la province de Périgord et de la vicomté de Limoges. L'ensemble de ces importants documents, dit *Trésor de Montignac*, fut l'objet d'une sévère surveillance. Les plus grands dignitaires de la couronne ou des commissaires royaux spéciaux furent souvent chargés de procéder à sa vérification.

En 1541, des malfaiteurs ayant pénétré avec effraction dans la salle des archives, il fut dressé procès-verbal de la disparition de titres nombreux, et l'année suivante le pape Paul III lançait une bulle d'excommunication contre ceux qui les avaient dérobés.

Les archives restèrent au chef-lieu du comté jusque vers le milieu des guerres de religion, où pour plus de sécurité elles furent portées à Turenne et ensuite à Nérac, 1598 (2).

Sur l'ordre du sénéchal, en 1560, 1597 et 1601, les Etats de Périgord se réunirent à Montignac. C'est dans une de ces assemblées qu'un consul de Sarlat, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, ayant à donner son avis sur la suppression du présidial de Bergerac, prononça ces belles paroles : « Le peuple » est plus aisé et soulagé, si la Justice est près de sa porte, et » voire serait bon qu'il l'eût dans sa maison » (3). Dans une autre assemblée, sous la présidence du lieutenant-général de la sénéchaussée, l'évêque de Périgueux, le comte de Périgord, les plus qualifiés seigneurs et gentilshommes dudit pays et la plus grande partie des gens des trois Etats, sur la réquisition du maire de la ville de Périgueux, reconnaissaient les privilèges des habitants présents et à venir de la ville et de la

(1) Archives de Pau.

(2) En 1710, ces archives furent transportées à Pau, où elles sont encore.

(3) Malte-Brun, *Géographie*, Dordogne. — Notice sur Montignac.

cité. L'acte qui en faisait foi, après avoir été passé à Montignac, fut déposé entre les mains du juge-mage et du procureur de la sénéchaussée, le 5 août 1552 (1).

La force de Montignac résidait surtout dans son château. Elevé sur un rocher de la rive droite de la Vézère, il offrait, si on juge par ses ruines, un développement de neuf cents mètres carrés (2). Dirigé de l'est à l'ouest, il se composait de trois groupes de bâtiments distincts, distribués autour d'une cour intérieure, portant le nom de *basse terrasse*, libre en avant, où elle regardait la ville.

En se plaçant au milieu de la basse terrasse et en face de la Vézère, on avait : à *droite*, un vaste édifice de forme rectangulaire, soutenu et dominé par deux tours carrées à quatre étages. Cette construction, qui à elle seule mesurait toute une aile du château, renfermait le dépôt des archives et la salle voûtée où se tenaient les séances des États de Périgord. Sa partie supérieure supportait une large plateforme à laquelle on avait donné le nom de *haute terrasse*. De ce point élevé, on voyait se dérouler un paysage des plus grandioses. C'étaient : sur un premier plan, le bassin de la Vézère dont on pouvait suivre le cours sur l'espace de plusieurs lieues ; de l'autre côté de la rivière, tout le versant septentrional du Sarladais ; à l'horizon et au levant, les collines du Bas-Limousin ; au midi et au couchant, les grandes lignes des hauts plateaux du Périgord noir.

Une tour ronde, renfermant un escalier de soixante marches, mettait en communication la haute et la basse terrasse. La chapelle du château était attenante à la salle des États.

En arrière, sur un plan perpendiculaire, se détachait une tour ronde, offrant un diamètre intérieur de cinq mètres et s'élevant de vingt mètres au-dessus du rocher. Son étage supérieur était de plain-pied avec la basse terrasse. C'étaient les *hautes prisons*. Une porte latérale s'ouvrait sur l'étage in-

(1) Recueil des titres de la ville de Périgueux, p. 499.

(2) Archives de la mairie de Montignac. Rapport de M. Desvigne, maire, au sous-préfet de Sarlat, le 19 juillet 1810.

férieur, où un escalier de vingt-cinq marches conduisait aux *prisons basses*, appelées aussi *basses fosses*.

Venait ensuite une construction carrée, complètement isolée, où habitaient les gens de service, puis, en suivant une pente rapide, on arrivait à une seconde tour, type parfait de l'architecture du *xiii^e* siècle. Sa base était voûtée, taillée en ogive et garnie de nombreuses meurtrières qui défendaient la porte d'entrée du château. Ces différentes parties de la forteresse étaient reliées par un mur de huit pieds d'épaisseur, bâti à la partie moyenne de menus moellons et revêtu tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'immenses pierres de taille (1). Elles formaient la façade dirigée du côté de la montagne de Galminau.

A gauche, s'élançait le donjon, élevé sur l'emplacement de l'ancien Jacques (2), qui porta si fièrement la bannière des Archambaud. Cette tour, à proportions colossales, dominait les hauteurs de Montignac, où se voyaient les ruines d'un prieuré de l'ordre de Saint-Benoît et que le maréchal de Boucicaut, dans ses *Mémoires*, appelle le Plateau.

De la plateforme du donjon, la vue s'étendait aussi loin que du sommet de la haute terrasse; mais on pouvait mieux surveiller toute la partie du comté comprise entre l'ouest et le nord-est, ainsi que la route de Périgueux. Cette voie importante qui unissait les deux moitiés de la province, après avoir traversé l'enceinte de Montignac, s'élevait sur les flancs de Galminau, suivait la crête des montagnes à travers les châtaigneraies de Coulonges, laissait à droite Auriac, la seigneurie de la Faye, puis, entre la baronnie de Bars et celle de Thenon, allait se perdre dans les profondeurs de la Forêt-Barade.

Un long fossé avait été creusé en avant du donjon, qu'une muraille épaisse rattachait d'une part à la porte d'entrée du château; de l'autre, à une seconde tour ronde et casematée, dominant de près de cinquante pieds le faite des

(1) F. Mérilhou, *Le Périgord noir*, p. 76.

(2) Dessalles, ouvrage cité. Siège de Montignac.

plus hautes maisons de la ville et des faubourgs. Son diamètre était de douze mètres. Sur une partie de sa circonférence, elle était adossée à un rocher de forme triangulaire qui la dépassait de près de deux mètres et servait de point d'observation.

Sur la basse terrasse, il y avait encore à signaler :

1° A côté du donjon, un puits qui pendant un siècle fournissait en abondance de l'eau à la garnison. Il était en entier creusé dans le rocher et avait une profondeur de quatre-vingt-cinq pieds.

2° Près de la chapelle, un escalier tournant de seize marches conduisait aux casemates. Elles se trouvaient au-dessous de la cour et comprenaient tout l'espace existant entre le rebord de la basse terrasse et les assises du château, environ seize mètres. Leur largeur était de quatre mètres. Composées de deux voûtes superposées, elles offraient huit larges embrasures par où des pièces d'artillerie pouvaient défendre la ville et le pont dans une attaque par la rive gauche.

Telle était, dans son ensemble, la forteresse de Montignac au xvi^e siècle, construction massive mais imposante, dernier refuge des comtes de Périgord dans leur lutte contre les rois de France, presque détruite par Boucicaut (1399), relevée de ses ruines par les ducs d'Orléans et plus tard les rois de Navarre qui en avaient fait une importante place de guerre. On pouvait y étudier l'architecture militaire, avec tous ses caractères, depuis le xii^e jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

Si des batteries du château on jetait un regard sur la vallée qu'elles devaient protéger, on était frappé par la variété du tableau. C'étaient : Montignac, étalant au pied de la forteresse ses maisons à pignons gothiques ; les remparts, avec leurs fines dentelures de créneaux et de mâchicoulis, reliant des tours placées à intervalles égaux et embrassant la ville dans un immense carré ; à droite, la porte de Larenaudie qui s'ouvrait sur le faubourg de Beynaguet ; à gauche, la porte de Féletz, donnant issue sur Bombarau et les Sagnes ; en avant, la place de Roque-Taillade, où aboutissait le chemin de ronde ; la porte, la tour de Losse et le pont fortifié jeté sur les deux rives de la Vézère.

Cette rivière semblait comme un dernier moyen de défense ajouté par la nature à tous ceux que l'art avait déjà élevés.

Quand, après avoir contourné la base de l'Arsème (1), la Vézère apparaissait dans cette vallée où la vieille demeure féodale des Archambaud projetait son ombre menaçante, elle semblait y apporter l'animation et la vie. Son cours était habituellement régulier et tranquille ; mais lorsque grossie par les pluies d'automne ou la fonte des neiges, elle sortait de son lit, ses eaux, rougies par les ruisseaux tributaires du Bas-Limousin, recouvraient au loin la plaine, et à leur entrée dans la ville, après avoir été un instant contenues entre les deux lignes de remparts, elles se précipitaient sous les arches du pont, avec le bruit et l'impétuosité d'un torrent.

La rive gauche de la Vézère offrait avec celle du côté opposé un contraste frappant. Tout y respirait le calme et le recueillement. Le pauvre faubourg de la Pégerie (2) groupait ses modestes maisons autour de l'hôpital, fondé par le seigneur de Pons et son épouse Marguerite de Turenne (3). A côté de l'hôpital, s'élevait le couvent des Filles de Sainte-Claire, dont le vaste enclos s'étendait jusqu'à des ormes séculaires derrière lesquels se dessinait la flèche de l'église des Frères mineurs. Dans une des chapelles de cette église reposaient les cendres d'Archambaud V et de ses enfants (4).

Nous étions dans cette partie du diocèse de Sarlat où le prieuré de Brenac venait s'unir aux dépendances de la riche et puissante abbaye de Saint-Amand-de-Coly.

Le comté de Montignac étant traversé par la Vézère, toute la partie de la ville bâtie sur la rive droite de cette rivière appartenait au Haut-Périgord et au diocèse de Périgueux. La partie de la ville construite sur la rive gauche se trouvait dans le Périgord noir et relevait du diocèse de Sarlat. C'était la paroisse de Saint-Georges-de-Brenac.

(1) Montagne élevée, située à l'est de Montignac.

(2) Faubourg ainsi nommé parce qu'il était traversé par une rue conduisant au pont où se prélevait le droit de péage.

(3) A la fin du douzième siècle.

(4) Dessalies, ouvrage cité. Preuves : testament d'Archambaud VI.

Le prieur de Brenac jouissait en outre de toutes les anciennes dépendances du prieuré de l'ordre de saint Benoît (ancienne paroisse Saint-Thomas), dont on voyait les ruines au-dessus du château-fort de Montignac. Sa juridiction s'étendait encore à Beynaguet, Lacoste, Laffon, Goursat et la Requeyrie, bourgades de la rive droite de la Vézère. Cet enclavement d'une petite partie du diocèse de Sarlat dans celui de Périgueux, fit surgir de nombreuses difficultés et même des procès (1).

Au xvi^e siècle, les nobles rendant hommage au roi de Navarre et comte de Périgord, étaient, pour le comté de Montignac : Hélié de Ferrières, seigneur de Sauvebœuf ; Etienne de Féletz, seigneur de la Dauradie : Arnaud de Royère, seigneur de Monnès ; Jean Chapt, seigneur de Rastignac et du Pouget ; de Saint-Orse ; Jean et Raymond Bermond, seigneur de la Bermondie ; Raymond de Cazenac ; Hélié les Martres, seigneur de Périgord ; Hélène de Reilhac, dame de Belcayre ; Hélié de Lascoutz ; Antoine du Cheylard, seigneur de Segelars ; Jean de Vayre, seigneur de l'Espesserie ; de Breuil de Brenac ; de Losse ; Antoine, seigneur de la Balenie ; de Vallette ; Alain de Ferrières, abbé de Saint-Amand ; Gabriel Bilhaud, abbé de Chastres (2) ; de Boussier.

Un certain nombre de gentilshommes dont nous venons de faire mention, avaient une maison d'habitation dans la ville. Le nom des familles les plus puissantes du comté avait été donné soit à une tour, soit à une porte, ou même à une partie des faubourgs de Montignac (3).

Les châteaux de tous ces vassaux des rois de Navarre étaient assez régulièrement distribués autour de Montignac. On pouvait les apercevoir de la plateforme du donjon ou entrer en communication avec eux par un échange de signaux, en sorte que la majeure partie pouvait être considérée comme autant

(1) Archives de Pau.

(2) Archives de Pau.

(3) Je puis citer : la porte de Féletz, la porte et la tour de Losse. La partie haute du faubourg de Bombarau portait le nom de la Bermondie.

de forts détachés, faisant partie du système général de défense de la place, opposant la première résistance à l'ennemi et donnant l'éveil à la garnison.

Le commandement militaire du comté appartenait à un capitaine nommé par le chef de la famille d'Albret. Le choix portait sur un officier d'une fidélité et d'une bravoure éprouvées. Parmi ceux qui occupaient ce poste d'honneur pendant le xvi^e siècle, je puis citer :

De Saint-Maurice, 1500.

François de La Faye, 1516.

Jean de Sernet, gouverneur du Périgord, 1532.

Du Barry, 1569.

Naillau dit Maure ou Mouron, 1569.

Roux, 1586.

Boussier de Rochepine, 1594 (1).

Le capitaine de Montignac avait habituellement sous ses ordres un nombre régulier de soldats et plusieurs pièces d'artillerie. Mais la garnison pouvait aussi compter sur le dévouement de la population et le concours des seigneurs du comté qui, au moindre danger, accouraient à la tête de leurs hommes d'armes : c'est ce qui explique comment Montignac a pu soutenir des sièges longs et meurtriers contre des troupes nombreuses et aguerries. Grâce à ces différentes circonstances, le commandant du château se trouvait aussi à la tête d'une véritable colonie militaire.

Sous les rois de Navarre comme au temps des Archambaud, Montignac était bien encore une *place très forte et comme imprenable* (2).

Dans les temps orageux des guerres religieuses, la ville resta fidèle à ses traditions glorieuses, et avec des fortunes diverses, tantôt sous le drapeau catholique, tantôt sous la

(1) Archives de Pau.

(2) Mémoires de Bouccaut, ch. 29, Coll. de mémoires sur l'histoire de France, par Petitot, t. 6.

bannière protestante, ses défenseurs ajoutèrent de belles pages à ses annales militaires.

II

ATTAQUE DU COUVENT DES CORDELIERS.

(1561).

La première apparition des soldats protestants dans le comté de Montignac eut lieu sur la rive gauche de la Vézère.

Non loin de l'hôpital et du faubourg de la Pégerie, près d'un cours d'eau (1) séparant la paroisse Saint-Georges-de-Brenac de la paroisse d'Aubas, avait été fondé en 1217, sous l'épiscopat de Raoul de Lastours, un couvent de Frères mineurs (2). Ce couvent avait été enrichi par les dons des plus puissants seigneurs du voisinage et en particulier par l'avant-dernier comte du Périgord, Archambaud V.

Placé en dehors des fortifications de Montignac, le monastère des disciples de saint François était comme une proie offerte aux protestants, qui s'en emparèrent en 1561 et le livrèrent au pillage. Plusieurs années après, il ne s'était pas encore relevé de ses ruines. Messire Jean de Losse, originaire du château du même nom, situé à une faible distance de la ville, chevalier de l'ordre du roi, premier capitaine de ses gardes, gouverneur de Verdun, résolut de réparer ce désastre.

Voici les renseignements puisés dans une note recueillie le 16 février 1771 par M. Leydet, aux archives du château de Losse (3) :

(1) Ce cours d'eau a porté successivement les noms de ruisseau du Moulin de Losse, ruisseau du Moulin des Dames-Blanches et de la Fontaine des Pères.

(2) Dupuy, *Estat de l'Eglise du Périgord*, t. II, p. 80.

(3) Extrait de la notice historique sur l'abbaye de Terrasson, par l'abbé Pergot. Pièces justificatives, page 428.

*Fondation d'un obit fait par Jean de Losse aux Cordeliers
de Montignac 1568 (1).*

«..... Et voyant led. Sgr qu'aud. couvent, il n'y avoit aucune
» cloche, et qu'il y en avoit une belle qui avoit été donnée par
» le feu Sgr d'Albret ; et voulant iceluy Sgr imiter et ensui-
» vre les pieuses et bonnes coutumes des grands Sgrs et que
» le divin service ne cesse, ains soit fait ; ne voulant laisser
» led. couvent sans y avoir une cloche, il y en avoit fait faire
» une autre en 1566, si belle que celle qui y estoit ou du poids de
» sept quintaux, à laquelle sont les armoiries... Et voyant
» qu'ils estoient denués de chasubles... ny aussi de pulpitres,
» parce qu'il avoit été rompu par lesd. Huguenots, auroit ice-
» luy fait apporter du pays de Champagne, une belle aigle
» de léton blanc, assise sur une colonne aussi d'airain blanc,
» ayant le pied en faison de lions ou griffes, le tout d'airain
» blanc du poids de six quintaux où sont aussi les armoiries
» dud. Sgr. Aussi on auroit fait apporter une chapelle garnie
» de trippes de velours (2), garnie de deux chappes, deux cour-
» tinauds et chappes pour dire la messe, etc., à charge que
» lesd. Cordeliers, etc., etc. »

Le couvent fut encore soumis à une cruelle épreuve. Le comté de Montignac, comme toute la province de Périgord, était parcouru par des ministres calvinistes qui réunissaient le peuple et lui faisaient connaître les principes de la religion nouvelle.

A la suite d'une de ces prédications, un frère mineur de Montignac, Esmarius Vinacrius, homme d'une grande piété, fut blessé d'un coup d'arquebuse et achevé d'un coup d'épée (2).

(1) Les Cordeliers étaient un des quatre ordres mineurs.

(2) Velours de laine.

(3) Dupuy, ouvrage cité, p. 212.

III

PASSAGE DE LA VÈZÈRE PAR LES TROUPES DE COLIGNY.

— LE CAPITAINE DU BARRY.

(1569).

Condé avait trouvé la mort dans la défaite de Jarnac. Vaincues à Moncontour, les troupes calvinistes fuyaient en désordre devant les soldats de Tavanne et du duc d'Anjou. La troisième guerre de religion était à peine commencée, et trahis par la fortune, les chefs de l'armée protestante étaient en proie au plus profond découragement. Par son habileté et sa décision, un homme sauva ses coreligionnaires d'une ruine complète. Ce fut Coligny.

Prenant en main le commandement suprême, il envoie La Noue dans le Poitou, le comte de La Rochefoucault dans l'Aunis et la Saintonge, avec ordre de reprendre sur les derrières et les flancs de l'armée royale la guerre de partisans. Quant à lui, dans un mouvement rapide de concentration, groupant en une seule colonne les troupes régulières qui lui restaient, il cherche à gagner le Périgord noir, comptant sur les difficultés mêmes de ce pays montueux, boisé et coupé de nombreux cours d'eau, pour arrêter l'effort de l'armée catholique.

Cette ruée de soldats, composée en majeure partie de mercenaires allemands, passa comme un orage sur la province de Périgord. Les campagnes furent mises au pillage, les châteaux brûlés, et près de Brantôme deux cent cinquante paysans furent massacrés le même jour.

Périgueux, effrayé, demande du secours à Montluc (1) ; mais Coligny se contente de jeter l'effroi dans la ville, et ayant ainsi détourné l'attention de l'ennemi qui le poursuivait, se dirige à marche forcée sur le bassin de la Vézère.

(1) Dupuy, ouvrage cité.

Le capitaine du Barry (1) commandait le château de Montignac ; instruit de l'approche des calvinistes, il réunit toutes les forces dont il pouvait disposer et, tombant sur eux à l'improviste, il les mit dans une déroute complète.

Voici le passage du journal de François de Syreuilh, chanoine de Saint-André-de-Bordeaux, où cet événement est mentionné (2) :

(1569). « Novembre et décembre... Les princes de Navarre et de Condé et l'admiral de Chatillon (3) prindrent le pays de Périgord, passant à Brantôme, aux Veyries et Château-l'Evêque et de là à Montignac-le-Comte, cuydant passer la rivière sur le pont ; mais ceux qui estoient pour le roi, en la ville et château de Montignac, desquels le sieur du Barry étoit le chef, les repoulsarent et saluarent si bien, qu'ils furent contraints aller passer la rivière ailleurs et non sans perte de leurs gens. De là alloient à Terrasson, à Salignac, Souilhac, Martel et Baulieu en Limozin... et partout où ils passaient, massacraient les pauvres prêtres, brûloient tous les couvents et eglises et rançonnoient un chacun.

» On tient pour certain qu'ils se retiroient en tel effroy, que mil à douze cents chevaux les eussent entièrement défaits, car leurs chevaux estoient tant las, qu'ils ne pouvoient plus et en laisserent plus de mille en Périgord qui ne pouvoient plus aller. »

IV

SURPRISE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE MONTIGNAC
PAR LE CAPITAINE DE VIVANT. -- DÉFAITE DE DE VIVANT.

(1580).

Après la prise de Périgueux par les calvinistes, un traité de paix fut signé entre Catherine de Médicis et le roi de Na-

(1) De la famille de Gérard du Barry. Cette famille existe encore dans le Sarladais.

(2) Extrait de l'Almanach du comice agricole de Brantôme, par M. G. Bussière.

(3) Coligny, amiral de Châtillon.

varre, qui conservait sa nouvelle conquête. Livrés à leurs propres forces, les Périgourdins essayèrent de recouvrer leur liberté ; mais le projet des conjurés ayant été découvert, le brave Guillaume de Leymarie paya de sa vie sa généreuse entreprise.

Les catholiques avaient échoué grâce à la vigilance du capitaine de Vivant, qui s'était déjà plusieurs fois signalé par un courage et une audace extraordinaires. Il fut nommé gouverneur du comté de Périgord et de la vicomté de Limoges. C'était un champ nouveau ouvert à son activité, et il *énumérait les places qui n'appartenaient point à son maître* (1).

Après s'être concerté avec un de ses compagnons d'armes, le capitaine Lambertie, le 25 mai 1580, il « partit de Périgueux et vint camper près de Montignac. On ignorait son départ et sa marche fut secrète. Ainsi, à une certaine distance de cette ville, il se tint en embuscade avec les troupes et détacha le capitaine Lambertie avec un soldat pour s'informer si le commandant du château y était. Ces émissaires entrèrent dans la ville sans difficulté, descendirent dans une hôtellerie, disant qu'ils venaient pour parler au commandant, et prièrent leur hôte de les accompagner au château. Deux hommes ouvrent la porte sans méfiance, Lambertie et son compagnon les tuent d'un coup de pistolet et s'élancent en même temps dans l'intérieur du château.

» Au bruit de ces deux coups de pistolet, Vivant accourut avec les siens, et quelques hommes de la garnison furent massacrés et faits prisonniers » (2).

Mais, revenus de leur première surprise, les soldats catholiques organisent une vigoureuse résistance. Les huguenots étaient maîtres de la tour où se trouvait la porte principale, de la basse terrasse et des batteries qui dominaient la ville. Les catholiques, établis dans le donjon, et les bâtiments situés

(1) Précis historique sur les évêques de Sarlat par M. l'abbé Audierne. (*Calendrier de la Dordogne* de 1839).

(2) M. l'abbé Audierne, ouvrage cité

autour de la cour intérieure, formaient comme un cercle autour des soldats de Vivant et les accablaient sous une grêle de projectiles.

La situation était des plus critiques. Loin de se laisser abattre, le capitaine protestant presse l'attaque, encourageant les siens par son exemple, toujours le premier sur les points les plus exposés, il ordonne de démonter les pièces qui se trouvaient dans les casemates, les fait transporter à bras dans la cour même du château, et à quelques pas des ouvrages de défense où la garnison s'était retranchée, il fait ouvrir le feu.

Cette lutte terrible où chaque adversaire jouait à la fois le rôle d'assiégeant et d'assiégé, dura plusieurs jours. Dans l'attaque comme dans la défense, on déploya le même courage, le même acharnement.

Cependant, l'artillerie de de Vivant battait sans relâche les murs intérieurs du château. De larges brèches étaient ouvertes. Tout en tenant tête à leurs ennemis, les huguenots s'étaient rendus maîtres de toutes les issues de la forteresse sur la ville et la campagne. Menacée d'être ensevelie sous les ruines, ne pouvant trouver son salut dans la fuite, la garnison catholique mit bas les armes.

Pour la première fois le drapeau protestant flotta sur les murs de Montignac.

La chute de cette ville eut dans le camp des catholiques un douloureux retentissement. Vers la même époque, le vicomte de Turenne, un des généraux les plus habiles du parti calviniste, s'était emparé de Cahors, et son armée, composée de six mille hommes d'infanterie et neuf cents cavaliers, se rapprochait de Sarlat, dont son château de Montfort n'était distant que d'une demi-lieue. De Vivant maître de Montignac, la situation des Sarladais était très compromise, et la prise de leur ville entourée d'ennemis que le succès rendait plus entreprenants, paraissait certaine dans un avenir peu éloigné.

Pour conjurer le danger, les chefs catholiques formèrent le projet de chasser les huguenots du comté de Montignac.

Parmi les hommes les plus marquants du parti catholique

figuraient Jean de Losse et le marquis d'Hautefort. Le premier, ainsi que son père, avait occupé les plus hautes positions à la cour du fils de Henri II. Le second, ancien gouverneur du Périgord et du Limousin, avait été relevé de ses fonctions à la suite d'intrigues ourdies contre lui auprès du roi de Navarre et remplacé par de Vivant. Ces deux seigneurs réunirent leurs troupes à celles du marquis de Lafaye et marchèrent sur Montignac.

Avec sa vigilance habituelle, le capitaine protestant surveillait les préparatifs de ses ennemis. Quand il apprend leur approche, au lieu de les attendre dans la ville qu'il venait de conquérir, mais dont l'esprit lui était hostile, il laisse dans le château-fort une faible garnison, et à la tête de ses meilleurs soldats, il se porte à la rencontre des catholiques.

La mêlée fut des plus sanglantes. De Vivant, dont la troupe était inférieure en nombre, fit des prodiges de valeur, et longtemps l'issue de la lutte fut incertaine. Mais entraîné par son ardeur, le chef protestant ayant pénétré trop avant dans les rangs ennemis, il est entouré et frappé d'un coup d'estoc qui lui traverse les deux épaules. A cette vue, la majeure partie des huguenots prend la fuite. Quelques anciens compagnons d'armes de de Vivant, restés seuls sur le champ de bataille, réussirent, au prix des plus grands efforts, à l'arracher des mains du vainqueur.

Prévenus par les fuyards de l'issue funeste du combat, les soldats protestants, chargés de la garde du château de Montignac, livrèrent la ville au pillage, et après avoir mis le feu au pont, ils prirent le chemin de Salignac, où de Vivant, blessé, avait été transporté sur un cheval.

V

SIÈGE ET PRISE DE MONTIGNAC PAR LE DUC DE MAYENNE.

-- LE CAPITAIN ROUX.

(1586).

Henri de Navarre, après avoir affermi sa puissance dans les provinces du midi de la France, se proposait d'aller dans

le Poitou pour compléter l'organisation du parti protestant, lorsque Henri III, roi de France, effrayé des progrès des réformés, se met à la tête de la Ligue et ordonne une levée considérable de troupes pour porter un coup décisif aux ennemis de sa couronne.

En peu de temps, le fils de Jeanne d'Albret se trouva en présence de trois puissantes armées, commandées par le duc de Joyeuse, Charles de Lorraine, duc de Mayenne, et le maréchal de Matignon, qui depuis plusieurs mois tenait campagne dans la Guienne. Le but de ces généraux était de refouler Henri de Navarre dans ses états et de l'écraser sous le nombre.

Lé prince Béarnais, avec sa finesse habituelle, devina le plan de ses adversaires et parvint à le déjouer. Au lieu de tenir tête aux catholiques, il bat en retraite et renvoie chacun de ses lieutenants dans leurs provinces respectives. Arrivé à Nérac, il choisit vingt de ses gardes et nombre égal de gentilshommes déterminés ; puis voyageant la nuit, il passe à travers les quartiers ennemis. Il réussit ainsi à leur échapper sans la moindre perte d'hommes ni de bagages.

Trompées dans leurs espérances, les troupes catholiques prennent chacune une direction différente. Le duc de Mayenne entre en Périgord et va *décharger sa colère sur Montignac-le-Comte* (1).

Cette ville, exceptionnellement favorisée par les d'Albret, s'était ralliée à leur cause. Les avantages qui résultaient de la possession de cette place forte pour les catholiques s'étaient retournés contre eux. Il s'y organisait de nombreuses expéditions, se dirigeant sur les deux rives de la Vézère et causant les plus graves dommages aux seigneurs restés fidèles au roi de France.

Le duc de Mayenne résolut d'y mettre un terme, et au mois de février 1586, ses troupes prenaient position autour de la ville. Le capitaine Roux avait le commandement du château. Sommé de se rendre, il s'y refuse.

(1) Mémoires du duc de Sully, t. I, p. 215.

Charles de Lorraine, qui était réputé un des généraux les plus habiles de son temps, pour la direction d'un siège, dispose la majeure partie de son artillerie sur la partie la plus élevée du plateau, en face du donjon, là où près de deux siècles auparavant avait campé le maréchal de Boucicaut.

S'étant emparé de Bombarau, il dresse une batterie près de la fontaine, située sous cette longue et haute ligne de rochers, qui domine le faubourg et sert de contre-fort au plateau (1). De ce point, on avait en vue le château de Montignac et on pouvait l'atteindre dans sa partie la plus vulnérable. Il était en effet dépourvu de casemate de flanc et était pris en écharpe par l'artillerie des Ligueurs, dont les boulets pénétraient jusque dans la cour intérieure. De plus, les soldats de Mayenne, tout en causant le plus grand dommage aux assiégés, étaient protégés par les saillies des rochers contre les projectiles de la place.

Après quelques jours d'un feu soutenu, près de la moitié des fortifications fut détruite ; le donjon couvrit de ses débris les fossés et la basse terrasse (2). Les casemates dominant la ville et toute la partie orientale de l'enceinte furent démolies, La largeur de la brèche était d'environ quarante brasses (3).

Au milieu de ces ruines, le capitaine Roux, ses soldats et ses volontaires se défendirent avec la plus grande énergie. Décimés par l'artillerie, ils reprenaient leur supériorité aussitôt que les catholiques cherchaient à pénétrer dans le château. Plusieurs assauts furent donnés ; chaque fois les assaillants furent repoussés avec perte. Un sergent huguenot, nommé More, dont le duc de Sully parle avec le plus grand éloge dans ses mémoires, fit des prodiges de valeur.

Mais cette lutte incessante contre des troupes supérieures

(1) Voir plus loin, capitulation du capitaine de Boussier.

(2) Le donjon n'a pas été reconstruit. On trouve encore une quantité considérable de boulets pleins de gros calibre mêlés aux matériaux sur l'ancien emplacement.

(3) Voir capitulation du capitaine de Boussier.

en nombre et toujours fraîches, épuisait l'héroïque garnison. Ne recevant aucun secours, le capitaine Roux entama de nouveaux pourparlers et, aux termes d'une capitulation, les soldats protestants de Montignac se retirèrent avec les honneurs de la guerre (1).

Le duc de Mayenne, après avoir rétabli l'ordre dans le comté, se dirigea vers le bassin de la Dordogne, laissant le commandement du château au capitaine de Boussier (2).

VI

LE MARQUIS DE MONTPEZAT. — CAPITULATION DU CAPITAINE DE BOUSSIER.

En avril 1593, le marquis de Montpezat, chef des Ligueurs en Périgord, revenait du Quercy pour aller porter secours au sieur de Lussan, que les protestants assiégeaient à Blaye, lorsque ses troupes furent attaquées à l'improviste par le marquis d'Aubeterre et le vicomte de Turonne. Les catholiques durent se retirer dans le bourg de Cournilh, près Benneuilh, en Limousin, et furent faits prisonniers.

M. de Montpezat, *desnué quasi de moyens d'esquipes pour avoir le tout perdu* (3), revint à Périgueux, où il reçut de la population et des consuls le meilleur accueil. En peu de temps, il réorganisa ses troupes, et déjà il se dirigeait sur Blaye, lorsque le vicomte d'Aubeterre, pour empêcher les catholiques de quitter la province de Périgord, vint mettre le siège devant la ville de Carlux en Sarladais. A cette nouvelle, le marquis de Montpezat suspend sa marche, et le 7 de mai il se rendit à Montignac, *auquel lieu il fit une assemblée pour lever le siège de Carlux* (4). Il s'arrêta à la résolution d'attaquer

(1) Mémoires du duc de Sully, ouvrage cité.

(2) Le capitaine de Boussier répara le château. C'est lui qui a fait construire la tour voûtée qui existe encore.

(3) Recueil des titres sur la constitution politique de la ville et cité de Périgueux, p. 526.

(4) Recueil des titres, ouvrage cité, p. 526.

à son tour la ville de Thiviers ou de Lisle, dont la prise couperait toutes les communications de son adversaire avec Aubeterre (1). « Mais la plupart des gentilhommes étant avec » ledit sieur de Montpezat lui dirent qu'ils ne vouloient lui » assister contre les autres gentilhommes tenant le parti contraire, ce qui fut cause que ce dessein ne fut pas exécuté. » Quelques jours après, la garnison de Carlux était obligée » de se rendre » (2).

Cependant, en dehors de la province du Périgord, de graves événements se préparaient. Le 25 juin de la même année, Henri de Navarre faisait abjuration entre les mains de l'archevêque de Bourges : la Ligue n'avait plus sa raison d'être et un rapprochement avait lieu entre le duc de Mayenne et l'héritier légitime du trône de France. Une trêve fut conclue entre les catholiques et les protestants ; mais, par un de ces oublis que l'on ne peut s'expliquer que par le trouble profond où une guerre aussi longue avait mis les esprits, le Périgord ne fut pas compris dans cette trêve, et ce malheureux pays dut subir encore pendant de longs mois toutes les horreurs des discordes civiles.

Ce ne fut qu'un an après, au mois de mai 1594, que le gouverneur de Montignac, le capitaine Boussier, seigneur de Rochepine et de Lavalette, faisait sa soumission à Henri IV, grâce à la médiation du marquis d'Hautefort.

La capitulation comprenait cinq articles dont le dernier seul nous est connu. Il y était dit : Que le capitaine de Boussier « avait fait réparer la brèche et ravine du canon et » surgir la plateforme, recouvrir le lieu de la batterie et aussi » qu'il a fait bâtir du pied de trente à quarante brasses de » murailles, au milieu d'ycelle fait construire une belle et » grosse tour voûtée et hors d'échelle, servant de casemate de

(1) Ville aujourd'hui dans la Charente et qui autrefois appartenait au Périgord blanc.

(2) Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Marc de Vassal, qui a bien voulu me communiquer des papiers de la famille de Boussier. La mère de M. de Vassal était une demoiselle de Boussier.

» flanc, à côté de la fontaine, auquel lieu, auparavant, on se
» pouvoit loger à couvert sous le roc, ce qu'on ne pouvoit
» plus faire au moyen de ladite tour, laquelle ensemble la
» courtine, il a fait revêtir de fossés et de plusieurs autres ré-
» parations à ses dépens, où il a employé plus de trois mille
» écus du sien propre, le sieur d'Hautefort supplie Sa Majesté
» qu'il lui plaise commander que ledit capitaine de Roche-
» pine soit remboursé de cette somme, sur deniers assurés. »

Henri IV souscrivit à tous les termes de la capitulation et fit don au capitaine de Montignac d'une somme de mille écus. Par lettre du 6 mai 1594, datée de Saint-Germain-en-Laye, il lui laissa le gouvernement de la ville et du château avec une garnison d'arquebusiers qui devaient être payés sur les deniers de la recette de la province, à l'exemple des autres garnisons entretenues.

Plus tard, Henri IV adressait au capitaine de Boussier de Rochepine la lettre suivante :

« Monsieur de Rochepine,

» Sur les assurances que nous ont données les ss. d'Escar et d'Hautefort de votre bonne affection à me faire service, j'ai pris la résolution de vous retirer près de ma personne et vous employer aux occasions qui s'y présenteront, comme je fais mes autres bons sujets ; partant je vous prie ne faillir incontinent la présente resue, vous préparer à y acheminer et conduire avec vous trente hommes armés et bien équipés, lesquels vous commanderez comme le lieutenant et enseigne d'une de nos compagnies de chevaux-légers, attendant qu'il se présente sujet de me servir de vous en meilleure charge. Sur ce, je prie Dieu, monsieur de Rochepine, vous avoir en sa sainte garde.

» Ecrit à Saint-Germain-en-Laye, le 22 du mois de mai 1594.

» Signé : HENRI. » (1)

(1) Papiers de la famille de Boussier.

Le rôle militaire du château de Montignac était fini.

Engagé par Henri IV à François d'Hautefort pour la somme de soixante mille livres, qui servirent de dot à la princesse Catherine de Navarre, le comté fut définitivement vendu en 1603, et à partir de cette époque, Montignac, cessant d'être une place de guerre, ne fut plus qu'une des châtellenies des descendants de Bertrand de Born.

Dr. Ph. LAROCHE.

L'ABBAYE DE CHANCELADE. (*Suite.*)

VI

LES SUCCESSEURS D'ALAIN DE SOLMINIHAC.

Au mois de septembre 1632, un jeune homme, presque un enfant, frappait à la porte de Chancelade et sollicitait l'honneur d'être reçu parmi les religieux. Mais il était de si frêle apparence, et sa taille était si exigüe qu'on le prit pour un écolier fuyant professeurs et famille. Il fut donc froidement accueilli et soumis à un interrogatoire : « Qui vous envoie ici ? » lui demanda d'un air sévère le maître des novices. — Le bon Dieu, répondit l'enfant sans se déconcerter. — Pourquoi faire ? — Sa volonté. — Quelle est sa volonté ? — C'est à vous, mon père, à me l'apprendre, et à moi de l'exécuter. » Ces réponses à la fois si précises et si pleines de naïveté furent rapportées à Alain de Solminihac. Le vénérable abbé comprit bien vite quel trésor la Providence lui envoyait ; il s'empressa d'admettre le jeune postulant.

Ce dernier avait seize ans à peine. Il était né à Limoges, et s'appelait Jean Garat. Ses parents s'opposèrent d'abord à sa vocation ; mais son courage triompha des obstacles. A la fin de son noviciat, on l'envoya étudier la théologie à la Couronne. « Là, sa modestie, sa retenue si grandes déjà ne firent que s'augmenter ; et elles paroissent en luy avec tant d'éclat que tous ceux qui le voyoient en étoient ravis et

ne pouvoient oter leurs yeux de dessus luy (1). » Comme il avait « une grande facilité à écrire et beaucoup d'ouverture à lire les vieilles écritures, » il fut choisi pour faire « un repertoire de tous les titres de Chancelade et les tirer de la confusion où ils étoient depuis les fâcheux accidents survenus à cette abbaye. » Il n'eut pas plutôt achevé ce travail qu'Alain de Solminihac ayant reçu ses bulles le prit pour l'accompagner à Paris. Les fonctions importantes que son frère occupait près d'Anne d'Autriche et ses rares qualités personnelles fixèrent sur lui l'attention. On voulut le retenir ; on lui fit des offres brillantes. Mais tout fut inutile. Rien ne put le détacher de sa chère solitude ni lui faire oublier sa profession religieuse. Nommé vicaire général de l'évêque de Cahors, il attacha son nom à toutes les œuvres du zélé et saint prélat. Aussi quand ce dernier eut donné sa démission d'abbé de Chancelade, les religieux furent unanimes à désigner le Père Garat pour son successeur.

Alain de Solminihac se montra fort satisfait de ce choix. Il en fut autrement de celui qui en était l'objet. « En digne fils de saint Augustin, il avoit toujours considéré les plus hautes charges comme de plus hauts précipices, et il avoit toujours crû que la sublimité qu'elles ont, méritoit plus de compassion pour le malheur dont elles menacent ceux qui les reçoivent que d'admiration pour l'honneur qu'elles procurent. » Il fit donc tous ses efforts pour qu'il ne fût pas donné suite à son élection. Ne pouvant rien obtenir d'Alain de Solminihac qui demeura inexorable, il s'adressa à Vincent de Paul. « Il luy avoit rendu des offices très considérables en la personne des ecclésiastiques de sa congrégation dans la fondation du séminaire de Cahors. Il espéra qu'étant du conseil de conscience de Sa Majesté, il pourroit par son moyen éviter ce qui luy faisoit tant de peine ; il luy écrivit une lettre sur ce sujet où après luy avoir marqué par exprès qu'il étoit incapable de la dignité à laquelle on vouloit

(1) Vie du R. P. Jean Garat, abbé de Chancelade, liv. 1^{re}, ch. XI.

l'élever et déclaré que jamais Dieu ne luy avoit donné que de l'aversion pour les charges, il le prioit de luy montrer dans une occasion si dangereuse pour luy, l'amour qu'il luy avoit toujours témoigné en portant le conseil de Sa Majesté à choisir quelqu'un des autres deux ses confrères, qui étoient présentez avec luy. » A cette demande Vincent de Paul répondit par la lettre suivante :

« Mon Révérend Père,

» La grâce de Notre Seigneur soit avec vous pour jamais. J'ay reçu votre lettre avec le respect que je dois à un très bon serviteur de Dieu, et à l'éloignement que vous avez pour les dignitez. Je suis fort consolé de l'occasion que cela me donne de vous renouveler les offres de mes très humbles services, et mes remerciemens pour toutes les grâces que vous nous avez faites, et la protection dont vous nous honorez de delà. Je prie Notre Seigneur qu'il en soit votre récompense.

« Peut-être sçavez-vous à présent, mon R. Père, que je ne suis plus employé aux affaires ecclésiastiques, et par conséquent que je ne suis pas en état d'agir en celle dont est question ; et quand je le serois, certes je ne voudrois pas mettre d'empêchement aux opérations du Saint-Esprit dans la demande universelle qu'on fait de votre personne ; et il me semble mon R. Père, qu'après avoir rendu ce que vous devez aux humbles sentimens de votre cœur, vous ferez bien de vous soumettre aux saints mouvemens de ceux qui vous ont nommé : d'ailleurs ceux qui fuyent les charges sont ceux à qui on les doit donner, et pleût-à-Dieu qu'il y eût beaucoup de ces religieux dans l'Eglise. Je prie sa divine bonté, mon R. Père, qu'il fasse réussir la chose selon qu'il est plus expédient, qu'il vous conserve pour sa gloire et qu'il me rende digne du bonheur que j'ay d'être en son amour (1). »

(1) Cette lettre, datée de Paris, est du 1^{er} février 1653 ; elle porte pour suscription : *au Révérend Père, le R. P. Garat, grand-vicaire de Monseigneur l'Evêque de Cahors.*

Sur ces entrefaites, Anne d'Autriche, ayant eu connaissance de l'élection de Jean Garat, la fit confirmer par le roi le 30 mars 1656 (1). Un an et demi après, le nouvel abbé recevait ses bulles et prenait le chemin de Chancelade. « Les habitants du lieu s'étoient disposez à le recevoir avec les témoignages de joie qu'ils devoient à un seigneur, sous la domination duquel ils se promettoient un grand repos et une grande prospérité ; mais aussitôt qu'il fut arrivé, il fit cesser ces marques de réjouissance sans en vouloir permettre la continuation. » Si grande était sa tristesse que « la jubilation qu'on faisoit paroître ne pût la dissiper, et après avoir reçu ses confrères au baiser de paix, il leur fit un discours très succinct dans ses paroles, mais si fort dans son expression, qu'on eut dit qu'il se vouloit vanger du tort qu'on luy avoit fait, en le chargeant du soin de toute la communauté. Sans se remettre de la fatigue du voyage, il se mit ensuite dans le dortoir, dans la chambre de son prédécesseur, semblable entièrement à celles des autres religieux, avec les mêmes marques de pauvreté et de simplicité, sans aucune différence de luy à eux. » Il reçut la bénédiction abbatiale le jour de la fête de Saint-Front 1658 ; elle lui fut donnée, en l'absence de l'évêque de Périgueux, par son ami Jean d'Estrades, évêque de Condom.

Élevé à l'école d'Alain de Solminihac, le nouvel abbé marcha

(1) La succession d'Alain était grandement convoitée, et pour l'obtenir, les demandes ne manquaient pas. Dès le 10 janvier 1651, M. de Ladouze écrivait à Mazarin :

«... Lors, Monseigneur, que j'eus l'honneur de recevoir vos commandements, V. E., par un excès de sa bonté ordinaire, me dit que s'il s'offroit quelque occasion à demander quelque bienfait à leurs majestés, de le faire cognoistre à V. E. Et puis-que je vois l'abbaye de Chansallade vacante par la mort de l'Abbé, si V. E. vouloit honorer des provisions un mien cadet ou m'ordonner quelque pension sur l'évesché de Cahors aussi vacant... Mes enfants et moi serions mieux en posture d'acheminer nos desseins pour rendre nos très humbles obéissances à leurs majestés et à votre Eminence... »

Archives historiques de la Gironde, tome VI, p. 290.

Inutile d'ajouter que M. de Ladouze était fort mal renseigné. Alain de Solminihac ne donna sa démission d'abbé que le 15 novembre 1652, et l'évêché de Cahors ne fut vacant par sa mort que le 31 décembre 1659.

sur les traces de son vénérable prédécesseur. Il établit entre sa communauté et celle de Vauclaire une association spirituelle dans le but de soulager par des prières réciproques les défunts de chaque maison (1). Il maintint la réforme dans son intégrité, et donna l'exemple des vertus monastiques. Sa charité surtout fut admirable. Avant lui « on ne faisoit l'aumône générale dans Chancellade que depuis les vendanges jusqu'à la récolte des grains, quoy-qu'on la donnast aux particuliers, quand ils venoient la demander. Nostre abbé, à qui la charité ouvroit les yeux pour voir les necessitez du peuple, ne pût souffrir longtemps cette interruption. Il donna ordre qu'on continuast une aumône générale pendant toute l'année.

« Durant tout le long du jour il faisoit donner aux passans ordinaires qui ne pouvoient pas s'arrester, ce qu'il leur falloit pour poursuivre leur chemin. Il faisoit faire pour cet effet, depuis le commencement de l'hiver jusqu'au printemps une cuisine à la porte où il y avoit toujours trois marmites devant le feu, l'une de soupe toute preste à donner, l'autre où on en préparoit de nouvelle, et la troisième où il y avoit de l'eau chaude, pour en mettre là où il en faudroit. Nostre abbé faisoit cela, disait-il, afin que les pauvres qui avoient froid, trouvassent toujours une bonne soupe pour les réchauffer. Il estoit si soigneux pour cela, qu'il venoit de temps en temps pour voir si on y manquoit. Il s'informoit du portier s'il y mettoit assez de sel ou d'huile, luy ordonnant dy en mettre comme si c'estoit pour luy.

» Aussi-tost après le disner on faisoit la charité pour les malades, ou pour les personnes caduques, donnant à ceux

(1) Ces pieuses associations existaient au moyen-âge entre la plupart des monastères. Des rouleaux de parchemin transmis par des messagers spéciaux, de cloître en cloître, recevaient les noms de ceux qui avoient *émigré*, selon l'expression consacrée, de *cette lumière terrestre vers le Christ*, et servaient de contrôle ou de registre au prélèvement de cet impôt volontaire de la prière que les moines sollicitaient d'avance, pour eux-mêmes ou pour leurs amis. — V. le savant travail de M. Léopold Delisle sur ce sujet, dans la Biblioth. de l'Ecole des Chartes, tome III, 2^e Série.

qui venoient chercher pour elles du bouillon, du pain blanc et de la pitance, du vin, ou d'autres choses semblables. Tous les soirs on faisoit l'aumône à tous ceux qui se présentoient. Il suffisoit qu'un seul vint d'une famille entière, par ce qu'il n'avoit qu'à demander pour les autres, et on luy donnoit comme s'ils eussent esté présens, si ce n'est qu'ils ne dussent venir aux instructions et aux prières qu'on faisoit en certains temps. On donnoit pour cette aumône, du pain, des légumes et de la soupe (1). »

Lorsque les affaires de la Congrégation appelaient au loin le charitable abbé, il ne partait jamais sans avoir stimulé le zèle du frère aumônier : « Mon frère, luy disoit-il en montant à cheval, vous sçavez bien que je vous ay assez recommandé les pauvres : j'entens qu'ils soient bien, prenez y garde, je m'en décharge sur vous ; si quelque chose leur manque, vous en répondrez devant Dieu. » Dans les moments de presse et quand il y avait foule à la porte du monastère, il aidait lui-même à la distribution des aumônes. « Il faisoit fournir du bois aux pauvres honteux qui en manquoient, et il en envoyoit quelquefois de pleins chariots pour le même dessein. Enfin, sa charité rendoit Chancellade un lieu de provision pour ceux qui n'en avoient pas ; en sorte qu'elle estoit le grenier de ceux qui n'avoient pas de grain, la boulangerie de ceux qui estoient dépourvus de pain, la cave et le celier de ceux qui n'avoient pas de vin, et le vestiaire de ceux qui estoient dans la nudité. »

« La boutique de notre frère apothiquaire estoit pour lors une des plus célèbres de Guienne ; tout ce qu'il y avoit dedans estoit pour les pauvres de mesme que pour nous. Outre les grands avantages qu'ils en retiroient, nostre abbé en a retenu et nourri quelques uns des années entières ; leur mal estant très difficile à guérir, il avoit peine de les envoyer, jusqu'à ce que on eût tenté toutes sortes de voyes pour leur

(1) Vie du R. P. Jean Garat, liv. III, chap. XIV.

soulagement. Il faisoit encore une autre sorte d'aumônes, qui estoit de donner aux confesseurs la liberté de relascher aux nécessiteux les dégâts qu'ils font continuellement dans les bois de l'abbaye, les avertissant néanmoins de prendre garde que leur trop grande facilité à remettre ces sortes de larcins, ne donnast pas sujet à ceux qui les faisoient d'en abuser. Il a laissé pendant plusieurs années de pauvres veuves dans les domaines qui nous appartenoient, sans en retirer d'autre émolument que celui de sa charité.

» Les aumônes de nostre abbé s'étendoient sur les pauvres, non seulement pendant tout le cours de leur vie ; mais encore elles prevenoient leur naissance et ne finissoient pas à leur mort. Une des plus grandes qu'il ait jamais faite est la part qu'il eut à la fondation de la Manufacture de Périgueux que fit messire Chrystophe Raymond de Saint-Paul de Salegourde. Ce charitable ecclésiastique demevroit actuellement dans nostre abbaye, où on luy inspiroit le chemin de l'éternité par de bonnes œuvres. Il se résolut de donner une très belle maison et quelques autres domaines pour faire un Hospital général à Périgueux ; et afin que ces bons desseins fussent mieux exécutés, il fit mettre dans l'acte de donation (1), qu'il vouloit, entendoit et prioit l'abbé de Chan-

(1) Cet acte dont l'original a été entre nos mains est intéressant à plus d'un titre, en voici les passages principaux : « Ce jourdhuy vingt-troisième juin mil six cens soixante-trois, dans l'abbaye de Chancellade... par devant moy not royal soussigné... a esté présens en sa personne messire Chrystophe de Raymond, prestre, escuyer, seigneur de St-Pol, demeurant à présent dans la ditte abbaye, lequel porté du désir de procurer la gloire de Dieu, et considérant combien les ecclésiastiques, particulièrement les personnes de condition auxquelles Dieu a donné des moyens, sont obligées de les employer aux œuvres de miséricorde, pour ces considérations... a fait don et donation... en faveur des pauvres de l'hôpital général... savoir d'une sienne maison, offices, basse-cour, jardin, appendances et dépendances d'icelle, vulgairement appelée le Chapeau-rouge, noble exante de toutes debtes et charges, située dans la paroisse de Saint-Martin... La dicte donation est faite pour servir à l'établissement d'un hôpital général au dit lieu, pour y instruire et élever les pauvres dans la piété et divers mestiers, conformément aux établissements des hôpitaux généraux ou manufactures en diverses villes du royaume sous les conditions suivantes : 1^o que le dit seigneur de Saint-Pol

cellade et ses successeurs d'y tenir la main, et d'y surveiller, et au cas que la dite fondation ne pût subsister, il substituoit les dits révérends pères pour reprendre les domaines qu'il donnoit pour ce dessein. Cette Manufacture fut ouverte à tous les pauvres de l'un et de l'autre sexe le 24 février de l'an 1669. Guillaume Le Boux, évêque de Périgueux y prêcha, et son zèle pour le soulagement des pauvres sembla luy faire surpasser son éloquence ordinaire (1). »

Après une vie entièrement consacrée au bien, Jean Garat mourut à Chancelade le 21 avril 1674. « On ne vit en luy aucun effort ny mouvement extérieur, mais seulement une défaillance insensible, comme celle d'une chandelle qui s'éteint. » Il avait cinquante-six ans. Ses obsèques furent comme celles d'un simple religieux, « excepté qu'on luy laissa les gands, les brodequins et les sandales de prélat, conformément à sa dignité. » Il fut enseveli au milieu du chœur. Sur son tombeau on mit une plaque d'airain avec cette épitaphe (2) :

s'est réservé et réserve l'usufruit de la dite maison sa vie durant... 3^e que pour le bien spirituel des dits pauvres, il y aura un aumônier prestre pris de la communauté de la Mission... pour l'instruction continuelle des pauvres et administration des sacremens... 3^e que le dit hospital général sera regi et gouverné par des personnes de piété et de zelle... 4^e à la charge que les dits pauvres prieront Dieu pour le repos de l'ame du dit seigneur... 5^e que pour l'establissement et fonctionnement du dict hospital général, le dict seigneur de Saint-Pol veut et entend et prie Messire révérend-père en Dieu Monsieur l'abbé de Chancelade et ses successeurs... d'avoir soin et veiller à ce que la susdicte volonté et donation du dict seigneur de Saint-Pol soit exactement observée en tous ses points au plutôt et au cas que le dict hospital général ou manufacture ne fut estably ou que la dicte œuvre vint à cesser.. le dit seigneur de Saint-Pol veut et entend que la dite donation en faveur du dit hospital général demeure pour nulle... et pourtant que besoin et en fait audit cas des a présent don et donation pure et simple entre vif et à jamais irrévocable en faveur du chapitre des chanoines réguliers de Saint-Augustin de Chancelade... »

(1) Vie du R. P. Jean Garat, liv. III, chap. XIV.

(2) « Ejus epitaphium singulares ejus virtutes commendat. » *Gall. christ.*, tome II, folio 1501.

SISTE VIATOR ET VENERABVNDVS AGNOSCE
REVERENDISSIMVM IN CHRISTO PATREM,
JOANNEM GARAT,
ABBATEM REGVLAREM DE CANCELLATA,
ILLVSTRISSIMI ALANI ALVMNV ET SVCCESOREM DIGNISSIMVM.
PASTVM A DEO AB ADOLESCENTIA SVA;
IN QVO ENITVIT SÆCVLI FVGA,
SILENTII CVSTODIA,
RERVQVE DIVINARVM CONTEMPLATIO ASSIDVA.
QVEMQVE ALTISSIMVM FECIT PROFVNDISSIMA HVMILITAS,
BENIGNISSIMVM ASPERRIMA VITÆ AVSTERITAS,
DITISSIMVM OMNIMODA PAVPERTAS.
IN OMNIBVS INSTITVTVS SCIVIT IN QVIBVS ERAT SVFFICIENS ESSE;
SIMPLEX IN GRAVITATE, VIRGO IN PVIRITATE,
SERAPHIM IN CHARITATE,
HIERARCHICI MUNERIS MIRABILE SPECTACVLVM,
DEO IN SANCTVARIO,
PER PISSIMA ET QVOTIDIANA SACRIFICIA ;
ANGELIS IN CHORO,
PER CANTICORVM ET PSALMORVM MODVLAMINA ;
HOMINIBVS IN MVNDO,
PER DIVINA COLLOQVIA.
VIR DENIQVE IN OMNI SANCTITATE MAGNIFICVS,
QVI DEDIT SE ET OMNIA SVA, VT SIBI, SVIS QVE
OMNES OBSERVANTIÆ REGVLARIS MARGARITAS COMPARARET.
AD DEVM SOLVM IN OMNIBVS TENDENS,
ET NVNC EO JVCVNDISSIME FRVENS,
IN SVIS FELICISSIMA RECORDATIONE ;
ÆTERNA REVERENTIA,
ET FIDELISSIMA IMITATIONE,
IN ÆTERNVM VICTVRVS.

Jean Garat réunissait un ensemble de qualités qui en faisaient, au dire de l'un des siens, « le plus aimable de tous les pères (1). » Ce qui dominait en lui, c'était la douceur, et c'est par là qu'il contrastait avec Alain de Solminihac. Il était docteur en théologie et très versé dans la science ecclésiastique. Les plus grands personnages recouraient à ses lumières. « Il étoit ferme, constant, judicieux. Sa taille estoit médiocre, mais très bien proportionnée dans cette médiocrité. Sa face estoit douce et agréable, ses yeux larmoyans, une bouche

(1) Lettre du P. Dunoyer à M^{re} Le Boux, évêque de Périgueux.

fort silencieuse, une grande innocence et simplicité dans son air, une gravité bénigne dans son abord, et une modestie d'ange dans sa démarche. Dieu, qui luy avoit donné un corps pour estre l'aide de son ame, l'avoit prevenu de beaucoup de bénédictions naturelles et surnaturelles (1). » Bien qu'un peu diminué par le voisinage de l'austère et imposant réformateur de Chancelade, Jean Garat n'en est pas moins « une des plus belles figures monastiques de notre Périgord, qui en a tant produit (2). »

Le jour même des funérailles de Jean Garat, Marc Clary fut nommé à sa place. Comme son prédécesseur, il était Limousin et né à Uzerche. Il avait fait profession le 21 janvier 1641 « et rempli dignement les emplois de syndic et de sous-prieur de la communauté (3). » Il fut béni par Guillaume Le Boux le 13 novembre 1677. « Son caractère étoit vif, prompt ardent, aimant son devoir et faisant observer la règle. Il mourut dans de grands sentiments de piété, le 24 janvier 1689 (4). »

Une inscription gravée sur sa tombe (5) le loue d'avoir mis fin à d'onéreux procès, payé les dettes de l'abbaye, augmenté la bibliothèque et enrichi l'église d'ornements précieux.

Marc Clary eut pour successeur Jean Valbrune de Belair. Né à Belair (6) en Périgord, Jean de Valbrune avait pris l'habit religieux à l'âge de quinze ans. Il avait été maître des novices et prieur de Sablonceaux. Elu par le Chapitre le 26 janvier 1689, il était un mois après nommé par le roi (7). Le 15 octobre de l'année suivante, il recevait la bénédiction ab-

(1) Vie du R. P. Jean Garat, liv. III, chap. XXII.

(2) L'abbé Gouzo!, *La chartreuse de Vauclaire*, chap. III.

(3) Leydet. Notes manuscrites.

(4) Leydet : *loc. citat.*

(5) *Gallia Christ.* tome II, fol. 1501 : « Ejus epitaphium, præter virtutes quibus fulsit, notat ejus sollicitudine liberatum fuisse a litibus et ære alieno monasterium, plurimum auctam libris bibliothecam, et sacra suppellectile basilicam. »

(6) *Ephémérides historiques de Périgueux*, n° 270, p. 324.

(7) Leydet : *Manuscrits.*

batiale de Guillaume Le Boux et prenait le gouvernement de la communauté.

Sous son habile et sage administration, Chancelade s'unit l'hôpital d'Aubrac. Cet hôpital, situé à dix lieues de Rodez, remontait au commencement du douzième siècle. Adalard, vicomte de Flandre, l'avait fondé à la suite d'un vœu, pour servir de refuge aux voyageurs égarés en ces contrées désertes et particulièrement aux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et de Rocamadour. D'abord entretenu par la piété des fidèles, comblé ensuite par les seigneurs du Rouergue, par les comtes de Toulouse et les rois d'Aragon, il avait bientôt pris rang parmi les plus célèbres maisons hospitalières de France. En 1477, l'hôpital ou Domerie d'Aubrac était tombé en commende (1). Successivement possédé par Jean et Antoine d'Esteing, par les cardinaux Georges d'Armagnac, François de Sourdis et Mazarin, par Octave de Bellegarde et l'archevêque d'Embrun Anne de Levis de Ventadour, ce riche bénéfice passait en 1695 aux mains de Gaston de Noailles, évêque de Châlons. Ce zélé prélat voyant le relâchement des religieux « et le peu d'apparence qu'il y avoit de rétablir parmi eux la régularité (2) » appela les Génovéfains. Mais ceux-ci n'ayant pu se faire au rude climat de ces « plateaux neigeux (3), » Gaston de Noailles entra en pourparlers avec l'abbé de Valbrune, dont il appréciait les vertus et le mérite, et en 1697 passa avec lui un concordat. « On y convint, sous le bon plaisir du roi, d'établir la réforme des chanoines réguliers de l'abbaye de Chancelade dans la Domerie d'Aubrac. L'abbé promit d'y envoyer, dans huit mois, dix reli-

(1) On appelle commende, la provision d'un bénéfice régulier accordé à un clerc séculier avec dispense de la régularité. Elle avait pour résultat de livrer le titre d'abbé, avec la plus grande partie des revenus d'un monastère, à des ecclésiastiques étrangers à la vie régulière, trop souvent même à de simples laïques, pourvu qu'ils ne fussent pas mariés. « Elle porta partout, dit le comte de Montalembert, une atteinte profonde et capitale aux institutions religieuses et leur inocula un poison honteux et mortel. » *Les Moines d'Occident*, tome I, chap. LVIII.

(2) Hélyot, *Histoire des ordres religieux*, tome III, p. 174.

(3) Elisée Reclus, *Géographie universelle. France*, p. 424.

gieux de chœur, huit prêtres et deux diacres pour y célébrer l'office et y acquitter les fondations conjointement avec les anciens religieux (1), et d'y entretenir au moins vingt religieux de chœur après le décès des anciens et le partage des biens de la Domerie.

« Pour y maintenir la régularité, les réformés devaient demeurer sujets à la direction et à la visite de l'abbé de Chancelade pour y être gouvernés comme les autres monastères de son obéissance, sans néanmoins que la dignité de *Dom* pût recevoir aucune altération dans ses droits et prérogatives pour la nomination du Roi à cette *Domerie* et la collation des bénéfices qui en dépendaient (2). »

Le concordat passé entre le Dom d'Aubrac et l'abbé de Valbrune fut approuvé par lettres patentes du Roi, données à Versailles au mois de décembre 1698. Elles furent enregistrées au Parlement de Toulouse l'année suivante; et le 23 juin de la même année, l'évêque de Rodez y donna son consentement et permit aux religieux de Chancelade de prendre possession d'Aubrac (3). Le lendemain, il alla les installer dans leur nouveau monastère.

Avec la réforme, la piété reflourit sur la montagne d'Aubrac; l'ancienne communauté d'Adalard redevint toute fervente, et l'esprit de la primitive fondation y reparut avec éclat. La réception des malades et des pauvres, les prévenances dont le voyageur était l'objet, les abondantes aumônes (4) distribuées au portail du monastère, remirent la maison en honneur et firent bénir les religieux. Aussi ces

(1) Il restait alors à Aubrac vingt-deux hospitaliers et un chevalier, auxquels on fit des pensions. Il y avait déjà longtemps qu'on avait réduit le nombre des chevaliers d'abord à quatre, ensuite à deux et enfin à un seul.

(2) Des Essarts, *Causes célèbres et intéressantes*. — Paris 1775, t. VIII, p. 14.

(3) Bousquet, *L'ancien hôpital d'Aubrac*, p. 30.

(4) Tous les ans les religieux distribuaient sept cent cinquante setiers de seigle et trois mille livres d'argent aux pauvres des paroisses voisines. Quiconque se présentait, riche ou pauvre, indigène ou étranger, recevait toujours un pain entier : pain de l'hospitalité qui ne fut jamais refusé à personne et qui était donné *plusieurs fois* dans le même jour à ceux qui se présentaient *plusieurs fois*

derniers, en vertu du concordat, eurent beau prendre un nouveau costume et une dénomination nouvelle, et devenir officiellement chanoines réguliers de Saint-Augustin, la reconnaissance populaire leur conserva toujours le doux nom d'hospitaliers.

Jean de Valbrune gouvernait l'abbaye de Chancelade depuis plus de quarante ans ; il était brisé par l'âge et souffrait d'une maladie cruelle, lorsqu'il se décida à demander un coadjuteur. Il fit présenter sa requête par le cardinal de Noailles, dont il était particulièrement connu. Ce dernier, agissant de concert avec Louis de Rastignac (1), évêque de Tulle, et Pierre d'Argouges, évêque de Périgueux, n'eut pas de peine à obtenir cette faveur de la bienveillance du Roi. Selon les désirs du vénérable abbé, Gros de Beler fut nommé coadjuteur (2). Jean de Valbrune se déchargea sur lui « de toutes les fonctions de sa place pour ne s'occuper

pour le recevoir. La porte où l'on distribuait les secours avait fini par s'appeler la porte de la *miche*.

Dans les dernières années, les aumônes s'élevèrent quelquefois à la somme annuelle de quinze mille livres. Ajoutons que les hospitaliers ne se bornaient pas à donner le vivre et le couvert. Leur ingénieuse charité ne se bornait pas là. Dans la haute tour de l'église se trouvait une grosse cloche nommée la *cloche des perdus*. Tous les soirs on la sonnait pendant deux heures pour appeler l'étranger que les brouillards avaient égaré ou que la nuit avait surpris dans l'immensité des forêts. Le titre de cette cloche et les bienfaits dont elle évoquait le souvenir lui firent trouver grâce devant la Révolution : elle existe encore.

(1) Louis-Jacques de Chapt de Rastignac, né en Périgord en 1684, fut fait évêque de Tulle en 1722, et passa, l'année suivante, à l'archevêché de Tours. La belle conduite qu'il tint aux différentes assemblées du clergé, les talents qu'il y déploya, le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1749. Les procès-verbaux de ces assemblées sont des monuments de sa science et de la pureté de ses principes. Rastignac n'avait pas moins de vertus que de talents. Sa libéralité était sans bornes. Il consacrait la plus grande partie de ses revenus à l'entretien des familles indigentes. On le vit, dans le temps des inondations de la Loire, fournir la nourriture et le logement à tous les pauvres habitants des campagnes voisines. Une conduite si généreuse lui mérita le surnom de *Père du Peuple*. Il mourut au château de Veretz, le 3 août 1750. La nouvelle de sa mort causa une désolation générale dans la Touraine.

(2) On lit dans le *Livre des délibérations* de l'abbaye de Chancelade, sous la date du 16 avril 1722 : « Assemblée capitulaire des religieux de Chancelade pour procéder à l'élection de trois candidats à la place de coadjuteur de l'abbé de

que de l'éternité. » C'était du reste un saint religieux. Patient, mortifié, sévère pour lui seul, dévoué au service du prochain, il ne connaissait pas d'obstacles quand il était question de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il mourut à Chancelade plein de mérites et de bonnes œuvres, le 28 septembre 1730, « laissant à son successeur de grandes vertus et de beaux exemples à imiter. »

Ce successeur devait être son coadjuteur même, Jean-Antoine Gros de Beler.

Gros de Beler était né à Périgueux, le 13 avril 1680 (1). Son père, bourgeois de la ville, et avocat distingué, et sa mère Jeanne de Mèredieu, prirent un soin particulier de l'éducation d'un fils dont les aptitudes faisaient concevoir les plus flatteuses espérances. Il fit ses études chez les Jésuites. Le talent qu'il déploya, et le succès qui en fut la juste récompense, le mirent si bien en relief que ses maîtres cherchèrent à lui inspirer le désir d'entrer dans leur société ; mais son goût le portait ailleurs.

A dix-sept ans il entra à Chancelade. Il étudia la théologie à Sablonceaux, et fut ordonné prêtre par M^{re} Clément. Jean de Valbrune, qui connaissait son mérite, lui confia la charge de maître des novices. Dans les rares loisirs que lui laissait son

Chancelade, *révérend père en Dieu, messire Jean Valbrune de Belair, seigneur abbé régulier de la dite abbaye.*

Furent nommés : 1^o le R. P. Antoine Gros de Beler, prêtre, docteur en théologie, prieur claustral de la dite abbaye, par onze suffrages.

2^o Jean Lachenaud, prêtre, supérieur claustral du prieuré de Saint-Cyprien, au diocèse de Sarlat, par neuf suffrages.

3^o Antoine Texandier, prêtre, prieur claustral de la Domerie d'Aubrac, au diocèse de Rodez.

Le lendemain, 17 avril, il y eut une nouvelle assemblée capitulaire pour nommer un député qui présenterait au Roi le procès-verbal d'élection des trois candidats.

Le député élu fut Jean Laporte, prêtre, chanoine régulier et prieur, curé de Royan, au diocèse de Saintes.

(1) « Ce seizième avril 1680, dans l'esglise cathédrale St-Estienne St-Front de la ville de Perigx, a esté baptizé Jean Antoine Gros, fils naturel et légitime de M^{re} Jean Gros, ad^{es} en la cour, bourgx et habitant de la présente ville, et de Jeanne de Mèredieu, demoizelle, conjoints. Antoine et Marianne Gros, enfans dud. sieur Gros, ont esté parrain et marraine. Led. Jean-Antoine Gros est né le 13 du courant, à quatre heures du matin. Gros. père ». *Registre de St-Front.*

emploi, il commença à s'exercer à la prédication. Comme son goût pour la chaire était très vif, dès qu'il fut libre il s'y adonna tout entier. Après quelques années d'essais et de travaux, il devint un excellent prédicateur. La nature du reste l'avait généreusement doué ; il avait tout pour plaire et réussir : la taille était haute et bien prise, la voix harmonieuse, le geste sobre et imposant. La parole coulait abondante : partie du cœur, elle allait au cœur, naturellement et sans effort. Gros de Beler prêcha avec succès plusieurs stations à Bergerac, à Périgueux, à Angoulême, à Bordeaux, à Rodez, à Cahors, à Limoges et à Toulouse. Dans cette dernière ville il fut choisi entre tous les prédicateurs pour prêcher le lundi de Pâques le sermon d'apparat « où tous les corps de la cité et tout le peuple se rendent en foule. » Son discours parut si bien composé qu'il lui valut les éloges du clergé et les félicitations du Parlement.

Nommé coadjuteur, Gros de Beler ne parut en chaire qu'à de rares intervalles. Devenu supérieur général, il renonça complètement à la carrière oratoire et se consacra tout entier au bien de Chancelade.

Il acquitta les dettes dont l'abbaye était chargée. Il fit défricher des landes incultes, et pourvut ainsi aux besoins d'une quantité de pauvres qui n'avaient d'autres ressources pour vivre que le travail de leurs mains. En les employant à ce défrichement, il les arracha à l'oisiveté, et leur fournit les moyens de nourrir leur famille. Il entreprit et acheva plusieurs constructions importantes : « Un très bel édifice, à l'entrée de la cour, pour contenir les vaisseaux vinaires, et qui attire par la singularité de sa position la curiosité de ceux qui viennent à Chancelade ; une porte d'entrée et une suite de bâtiments qui décorent la cour et servent en même temps de ménageries ; des chambres à côté de la salle pour loger les étrangers (1). » On lui doit également « les promenades qui sont

(1) « Il fit aussi construire les dortoirs et les infirmeries du prieuré de St-Cyprien, et y maintint la discipline ». L'abbé Audierne, *Notice historique sur la ville de St-Cyprien*.

dans l'enceinte de l'abbaye, et qui lui parurent nécessaires pour procurer quelques moments de récréation à des religieux qui ne sortent que rarement; il fallut pour cela combler un précipice qui était extrêmement large et profond. Il avait toujours eu l'idée de faire quelques grandes réparations à l'église; mais tous les architectes qu'il consulta lui firent sentir que la chose était impossible dans l'état où elle était. Il se borna donc à l'orner autant que sa situation put le permettre. Il fit construire une fort belle chaire, deux autels en marbre, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Remy; une troisième sous celle de saint Augustin, une chapelle domestique. Il acheta un rayon et un calice d'un travail fini, et fit faire plusieurs ornements d'un goût parfait (1). »

En fondant à Cahors une maison de chanoines réguliers, Alain de Solminihac n'avait réservé à l'abbé de Chancelade que le droit de visite et de présidence au Chapitre. Pour tout le reste la communauté ne dépendait de personne; libre à elle de se recruter et de s'administrer à sa guise. Tant que le réformateur vécut, les choses allèrent pour le mieux. La régularité se maintint, et il fut convenablement pourvu aux besoins d'un chacun. A la mort de l'évêque les choses changèrent: la maison se trouva sans guide et sans ressources. Ceux qui la composaient résolurent de s'unir à Chancelade. Ils firent pour cela plusieurs tentatives (2); mais elles ne réussirent pas. Il était réservé à Gros de Beler de terminer cette délicate affaire. Après bien des démarches et bien des pourparlers, ce digne abbé conclut cette union, où chacune des parties trouvait ses avantages. Il unit aussi le bénéfice de Péroche, situé

(1) Lambert, Eloge historique de Gros de Beler.

(2) « Aujourd'huy quinziesme du mois de janvier mil sept cens treize.., en l'abbaye de Chancellade, a esté présent en sa personne M. Pierre Martin de la Bourgade, p^{re}, bachelier es droitz, chanoine régulier du Chapitre Nostre-Dame de Caors, lequel... voyant la nécessité qu'il y a d'unir la dicte communauté de Caors à la dicte communauté de Chancellade, et autres maisons dépendantes d'icelle, pour empescher qu'elle ne perisse, demeurant seule dépourvuë comme elle est de religieux capables de la bien gouverner tant au spirituel qu'au temporel, pour ne pas manquer à son devoir et à ce qu'elle doit aux pieuses intentions des fondations (sic) de lad.

dans l'île d'Oléron, à l'abbaye de Sablonceaux, dont les revenus ne pouvaient suffire à l'entretien des douze chanoines qui l'habitaient. Il n'eût tenu qu'à lui de donner une extension nouvelle à sa Congrégation. Le maréchal de Belisle, alors ministre de la guerre, lui offrit des établissements très avantageux, à Tours et à Paris ; mais il les refusa dans la crainte « que l'éloignement des lieux ne lui permit pas de voir par lui-même la conduite de ses religieux. »

Leur maintien dans la règle, leur progrès dans la vertu faisaient l'objet constant de sa sollicitude ; sa vie irréprochable était pour eux une exhortation perpétuelle à bien faire. « Il fut toujours le premier à toutes les régularités qui étoient pénibles et multipliées ; il assista constamment à l'office de la nuit, quoique son grand âge fut pour lui une raison bien légitime pour s'en dispenser. Il descendit tous les matins à cinq heures et demie au chœur jusqu'aux deux dernières années qui précédèrent sa mort, pour faire une heure d'oraison. Il ne manquoit à aucune partie de l'office, et il s'y tenoit avec la modestie la plus édifiante. Il disoit tous les jours la messe, quelque affaire qu'il put avoir ; et c'étoit là, disoit-il, qu'il trouvoit la source d'une joie pure que le monde ne connaît pas. Il venoit le matin et le soir, en hiver comme en été, au réfectoire, et ne pouvoit souffrir aucune distinction pour la nourriture entre lui et ses religieux ; il vouloit qu'on le traitât à quatre-vingts ans comme un novice. Sa chambre avoit un air de simplicité décente, qui étoit une image fidèle de celle de son cœur ; il n'y avoit que ce qui étoit d'une étroite nécessité. Il s'habilloit comme ses frères, et ne portoit les marques distinctives de la dignité abbatiale qu'aux jours où

maison, lesquelles seront frustrées s'il n'y estoit pourvuëu par le très révérend père abbé de Chancellade, visiteur et supérieur majeur dud. prieuré de Caors, led. sieur de la Bourgade a consenty et consent par les prezantes que la dite maison soit unie à perpétuité à lad. abbaye de Chancellade et aux autres communautés dépendantes d'icelle, ne demandant autre chose aud. s^r abbé que d'estre receü au nombre de ses chanoines réguliers et de luy estre soubmis et obéissant comme tous les autres religieux, promettant en oustre de fayre tous ses efforts pour fayre réüssir la dite union... »

il officioit. M. de Castries, archevêque d'Alby, lui en ayant demandé la raison, il lui répondit que ses saints prédécesseurs ne l'avoient jamais fait, et qu'il vouloit tâcher de les imiter au moins par cet endroit (1). »

Pour entretenir les religieux dans l'amour de leur état et les protéger contre l'esprit mondain qui, à cette époque, s'infiltrait un peu partout, il s'attacha à leur inspirer l'amour de l'étude. La bibliothèque, quoique riche déjà, ne lui parut pas suffisante ; il fit des achats considérables. « Il compléta toutes les éditions des pères de l'Eglise ; il acquit la plupart des livres qui traitent de la théologie positive et morale, les ouvrages des bons prédicateurs et les livres élémentaires des sciences utiles (2). » Désireux d'ouvrir une voie à toutes les aptitudes, à tous les talents, il « permit d'allier l'étude des belles-lettres avec celle des sciences divines. Mais il vouloit que l'étude des belles-lettres fut toujours subordonnée à celle de l'Ecriture et de la théologie, parce qu'il était persuadé que ses religieux devoient plutôt être d'habiles prêtres et de bons ministres que de bons littérateurs. Par cette sage et prudente économie, tous les moments étoient remplis ; on ne voyoit aucun vide dans le cours de la journée ; et l'oisiveté étoit inconnue (3). »

Le diligent abbé visitait tous les trois ans les maisons de sa Congrégation. Son train tenait de la simplicité de l'ancien temps. Il n'étoit accompagné que d'un religieux qui lui servait de secrétaire et de deux domestiques. Quand il étoit arrivé, il assistait à toutes les régularités ; il faisait un discours aux religieux sur les devoirs de leur état ; il corrigeait les abus ; il ranimait le zèle ; il excitait à la vertu ; et après avoir fait de sages règlements suivant l'exigence des cas, après avoir exhorté ses enfants à marcher constamment dans la voie qu'ils avaient d'abord suivie, il les laissait tous édifiés par la sainteté des exemples qu'il leur avait donnés.

(1) Lambert, *Eloge historique de Gros de Beler*.

(2) Lambert, *Eloge historique de Gros de Beler*.

(3) *Id.* — *ibid.*

Son caractère à la fois doux et ferme, son aménité et la politesse de ses mœurs lui valurent les bonnes grâces d'un grand nombre de prélats. Il en compta plusieurs et des plus illustres parmi ses amis. Mgr Macheco de Premeaux l'affectionna comme un frère et lui témoigna en toutes circonstances l'estime particulière qu'il faisait de lui. Gros de Beler fut également lié avec la plupart des Périgourdins distingués, ses contemporains, mais surtout avec Lagrange-Chancel. Ce n'était plus le poète brillant que Racine encourageait, que les duchesses acclamaient à la cour de Sceaux, ni le mordant pamphlétaire dont les chants satiriques avaient arraché des sanglots à l'insouciance même du Régent; c'était un vieillard chagrin, désenchanté, meurtri sur tous les chemins de la vie et qu'un deuil récent venait de plonger dans une sombre et profonde tristesse. Il vivait loin du commerce des hommes, dans son château d'Antoniât, partageant son temps entre la pratique de la religion et la composition de travaux historiques. Eloigné seulement de quelques lieues de Chancelade, il y venait souvent visiter son ami, recourir à ses lumières et goûter avec lui la paix de la solitude :

Toi dont la foi, l'éloquence et le zèle,
Des vrais abbés t'ont rendu le modèle,
Et dans son cœur, ennemi des abus,
Ont d'Augustin rassemblé les vertus :
Daigne m'ouvrir ta sainte Thébaïde,
Pour éprouver si mon cœur agité
Y trouvera cette tranquillité
Que m'a longtemps, dans sa vaine Phocide,
Promis un Dieu qui n'a jamais été.

Tel que le cerf qui cherche une eau courante
Pour rafraîchir son haleine brûlante,
Poussé vers toi par les mêmes attraits,
Je ne puis voir, sans une noble envie,
Le calme heureux et l'innocente vie
Du jeune essaim qui te suit de si près,
Et dont le miel de tes doctes paroles
Nourrit l'esprit et préserve le cœur

Du mauvais grain qu'en tant d'autres écoles,
Sème aujourd'hui le père de l'erreur.

.
.

Toi qui toujours aux disputes frivoles,
Aux esprits forts, à leurs recherches folles,
De ton Hippone as fermé les chemins,
Fais que j'y porte, au docteur de la grâce,
Un cœur touché des retraites d'Ignace ;
Et qu'acceptant tous préceptes divins,
Qui vers le ciel dirigeront ma course,
J'aie puiser dans cette double source
Des vérités qui vont aux mêmes fins (1).

L'abbé de Chancelade survécut à son ami, et dut le visiter à ses derniers moments.

Il avait près de soixante-dix-huit ans à la mort de l'auteur des *Philippiques*. Depuis plusieurs années déjà, Il avait fait des démarches pour obtenir un coadjuteur. Il avait écrit à différentes reprises à l'ancien évêque de Mirepoix, qui tenait alors la feuille des bénéfices ; mais celui-ci, malgré tout son désir de lui être agréable, avait dû écarter sa demande, « le Roi ayant pris le parti de ne point donner de coadjuteurs aux abbés ni aux évêques. » « Je vous assure, Monsieur, lui mandait le prélat, qu'il m'en coûte plus qu'à vous de ne pas vous satisfaire sur cet article. Je prie Dieu qu'il vous conserve longtemps, et que l'exemple que vous donnez aujourd'hui mette votre maison à couvert des tristes vicissitudes de la faiblesse humaine, qui ne sont que trop ordinaires. On ne peut, Monsieur, vous honorer plus tendrement et plus sincèrement que je fais. »

Gros de Beler ne se laissa point rebuter par ce refus. Il fit de nouvelles instances ; et grâce aux recommandations

(1) Œuvres de M. de Lagrange-Chancel, tome V, p. 169. Edit. 1758. Epître à M. de Beler, abbé régulier de N.-D. de Chancelade.

puissantes du cardinal de La Rochefoucauld et de l'archevêque de Paris, le célèbre Christophe de Beaumont, il finit par triompher des résistances de la cour et eut enfin la joie de se voir donner pour auxiliaire « un homme selon son cœur, qu'il avait formé lui-même, et dont il connaissait le mérite. »

Après s'être déchargé sur lui du gouvernement de la Congrégation, il se regarda comme un simple chanoine et ne s'occupa plus que de son salut. La dernière année de sa vie fut une suite non interrompue de douleurs et d'atroces souffrances, patiemment, chrétiennement supportées. Sentant la fin s'approcher, il reçut le viatique, et fit venir les religieux près de lui. Il leur recommanda l'amour de leur état, le zèle pour le bon ordre, et le maintien de la régularité. Puis il ajouta : « Mes chers enfants, voici le moment où il n'y a plus ni supérieur, ni inférieur, le plus juste sera le plus saint ; priez Dieu de ne me point traiter selon la rigueur de sa justice. » Il leur donna ensuite sa suprême bénédiction et s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le 24 septembre 1763. Il avait quatre-vingt-trois ans, cinq mois et onze jours.

Après les funérailles, présidées par l'abbé de Saint-Geyrat (1) et auxquelles assistèrent les députations des pénitents blancs et de toutes les communautés de Périgueux, Gros de Beler fut inhumé, comme un simple religieux, à côté de ses prédécesseurs, et repose encore aujourd'hui dans l'église de Chancelade.

(A suivre.)

L'abbé E. RIBOULET.

(1) L'abbé Delpy de Saint-Geyrat était abbé de Saint-Cybard, vicaire général, chanoine et archidiacre de Périgueux, official du diocèse et prieur des pénitents blancs.

Le 3 juillet 1752, il prononça, à la Visitation de Périgueux, le panégyrique de sainte Jeanne de Chantal, dont on fêtait la canonisation. Député en 1770 à l'assemblée ecclésiastique de Bordeaux, il se fit le défenseur des intérêts du clergé périgourdin, et présenta à ce sujet un très curieux mémoire.

Il mourut le 17 septembre 1774.

RECHERCHES SUR LES HISTORIENS DU PÉRIGORD

AU XVII^e SIÈCLE (*Suite*).

TARDE.

Tous ceux qui ont écrit sur le Sarladais, MM. Baudot de Jully, Jouannet, Bouffanges, Larouverade, Audierne, Lascoux, se sont plu à citer le chanoine Tarde et à lui demander de fréquentes inspirations, et l'on ne peut aujourd'hui faire l'histoire de cette partie du Périgord sans parler de l'homme qui a le plus contribué à son illustration. Car il ne fut pas seulement le chroniqueur zélé dont nous conservons précieusement les manuscrits, mais encore l'un des mathématiciens, astronomes et géographes les plus distingués de son époque. A ces divers titres, la connaissance de sa vie et de ses œuvres doit intéresser tous les esprits sérieux de notre temps.

Tarde était issu d'une bonne famille bourgeoise, originaire de Sarlat, où dès les premières années du xiv^e siècle, on voit un de ses membres figurer parmi des députés que la ville envoyait à Philippe-le-Bel, pour l'assurer de la fidélité des habitants. Cette famille était alliée à beaucoup de familles importantes du pays et avait déjà quelque établissement à La Roque-Gajac au xv^e siècle. Grâce à sa constante honorabilité, elle occupa toujours un siège de conseiller en l'Élection de Sarlat depuis la création ou plutôt le premier fonctionnement de ce tribunal en 1636 jusqu'à la Révolution, où il fut supprimé : fonctions qui exemptaient d'impôts et conféraient une sorte de noblesse.

La famille de Tarde formait deux branches, dont les membres se distinguaient en prenant les uns le titre de sieurs du Pont et les autres celui de Lisle. C'est à la première qu'il appartenait. Tarde a placé sur certains manuscrits et sur sa carte *Potamographie de Garonne* ses armoiries qui sont : d'azur

à trois bandes d'argent chargées de onze étoiles de sable, 3, 5 et 3 ; il y en a des variantes de peu d'importance.

Cette honorable famille a encore aujourd'hui à Sarlat des représentants en qui l'esprit et les talents semblent héréditaires. M. Gabriel Tarde, juge d'instruction au tribunal de cette ville, notre confrère à la Société archéologique du Périgord, partage les loisirs de sa charge entre la poésie et l'histoire locale d'une manière aussi profitable au public qu'à lui-même. C'est à lui que nous devons la plupart des nombreux documents qu'il nous a été donné de compulsier sur la vie et les travaux de son arrière grand-oncle. Nous l'en remercions ici publiquement.

I

Jean Tarde ou de Tarde naquit sur les bords de la Dordogne, à La Roque-Gajac, comme il nous l'apprend lui-même dans le passage suivant :

« Durant le siège de Bertrand de La Cropte, évêque de Sarlat (1416), Jean de La Cropte, son frère, étoit capitaine à La Roque de Gajac, ma chère patrie, qui étoit en ce temps une petite ville bien close et bien forte, dépendant de la temporalité de l'évêché de Sarlat, laquelle ne fut jamais prise par les Anglois et fut toujours de bonne intelligence avec Sarlat. »

Les habitants de La Roque gardèrent le souvenir de leur ancienne importance ; ils jouissaient d'une certaine autonomie et se régissaient eux-mêmes suivant un droit coutumier qui leur était propre. Le chanoine eut toujours une certaine prédilection pour ce lieu abrupte et charmant, où nous le verrons installer son petit observatoire astronomique. Dans les dernières années de sa vie, on le voit prêter 200 livres à un de ses concitoyens poursuivi en expropriation par le fisc. Il déplorait parfois la décadence de son bourg natal, et l'on peut remarquer dans son testament le legs fait à Jeanne Lesvignes, pauvre fille de La Roque. Il y existait à cette époque

une famille notable de ce nom, probablement Jeanne en faisait partie, et le testateur avait sans doute pour but de contribuer à relever un rejeton déchu d'une souche ancienne. Il est bon d'ajouter que si le bourg de La Roque n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois, la plume érudite et spirituelle du petit neveu du célèbre chanoine a su, dans une intéressante étude, en ranimer l'antique physionomie (1).

On ignore les noms des parents de Tarde : il avait un frère et une sœur, Etienne et Jeanne Tarde. Nous ne pouvons fixer également l'année précise de sa naissance, qui arriva dans la seconde moitié du xvr^e siècle, ainsi qu'il résulterait d'un endroit de ses mémoires où il s'agit du passage à La Roque de Gajac, en 1568, d'une armée protestante, composée de sept régiments, la plus « populeuse », est-il dit, que le Périgord vit jamais. Elle était conduite par le duc d'Assier, Montbrun, etc. Venant du Quercy, elle passe à gué la Dordogne à Souillac, et l'auteur ajoute :

« Après, ils viennent à Carlux, à La Roque de Gajac, ma patrie, où, *jeune enfant de six à sept ans, je les vis passer* ; de là à Beynac, Saint-Cyprien et droit au Bugo où, ayant passé Vézère, prennent le chemin de Saint-Astier pour y passer l'Isle et puis s'en aller à Ribeyrac où estoit le rendez-vous. »

Puisque ce passage de troupes avait lieu en 1568 et qu'à cette date J. Tarde avait 6 ou 7 ans, il est né en 1561 ou 1562.

« C'est au diocèse de Sarlat que je dois ma naissance et éducation », dit-il ailleurs. Sa jeunesse s'y écoula, en effet, au milieu de ces discordes civiles et de ces guerres douloureuses que suscitèrent les hérésies de Luther et de Calvin. Il put voir, sous l'épiscopat de François de Salignac sorti de cette maison de Fénelon qui a donné six évêques à Sarlat, le pillage de l'église cathédrale, du palais épiscopal et des monastères, le corps de saint Sacerdos et autres précieuses reli-

(1) *Une ancienne forteresse oubliée du Sarladais : La Roque de Gajac, étude archéologique, avec gravure et plan de La Roque, Périgueux. Dupont, 1881, in-8°.*

ques livrées à la rage des religionnaires. Dans cette œuvre de destruction, les archives des communautés et celles des particuliers avaient, comme le reste, péri presque en entier, et ce furent sans doute les regrets qu'il entendit exprimer à ce sujet et les impressions qui lui restèrent de ces désastres, qui déterminèrent sa vocation et lui inspirèrent l'œuvre historique qu'il nous a laissée.

De fortes études l'y préparèrent, et il choisit l'état ecclésiastique. Il suivit avec le plus grand succès les cours de l'université de Cahors, qui avait alors des professeurs remarquables, et termina ses études à la Sorbonne. Il commença par occuper la cure de Carves, près de Belvès, et devint ensuite chanoine théologal de la cathédrale de Sarlat.

Les loisirs que laissèrent à Tarde ses fonctions sacerdotales furent tous employés à des recherches scientifiques, dont la géographie, les mathématiques, l'astronomie, la physique et l'histoire étaient le principal objet. Il acquit en ces matières des connaissances considérables pour son époque, et sa renommée s'étendit par toute la France.

La réputation qu'il obtint par ses travaux était justement méritée. Car, au rapport d'un ancien juge de paix du canton de Sarlat qui a laissé sur sa patrie un intéressant manuscrit, M. Bouffanges (1), « c'était un savant intrépide et laborieux, à qui les langues hébraïque, grecque et latine étaient familières... Il a laissé des manuscrits précieux et publié des ouvrages scientifiques, qui attestent en lui une immense érudition et la culture des connaissances en honneur de son temps. Il s'associa aux progrès qu'elles firent dans le xvi^e siècle et qui furent dus aux découvertes et doctrines de Copernic et de Galilée. Il osa les professer et suivre le mouvement imprimé, sans crainte des clameurs et des censures que l'ignorance, la superstition et l'esprit de routine répandaient avec profusion. »

(1) *Revue du pays sarladais, fragments statistiques et historiques de la ville de Sarlat*, manuscrit gr. in-8° à la bibliothèque de Périgueux, pp. 386-91. M. Louis Bouffanges, né à Sarlat en 1793, écrivait vers 1840.

Il fut en correspondance avec Galilée et aurait publié même quelques observations pour montrer que le mouvement de la terre autour du soleil pouvait être admis sans qu'il résultât rien de contraire à la religion (1).

Galilée, l'un des plus ardents promoteurs du système de Copernic, continuait alors la rénovation astronomique. Les découvertes qu'il avait faites avec sa lunette d'approche des satellites et des bandes de Jupiter, des phases de Vénus, des taches du soleil, etc., décidèrent sans doute Tarde à entreprendre, en 1593, le voyage de Rome, en passant par Avignon. La relation de ce voyage a été perdue avec tant d'autres manuscrits utiles : à tous les points de vue, l'histoire doit la regretter. Elle existait encore à la fin du dernier siècle, cela résulte d'un récépissé de Leydet publié parmi les *Pièces justificatives* de cette étude.

En 1592, Tarde était à Nîmes, ainsi que nous le verrons à l'article de sa bibliothèque consacré au traité latin : *Nomina Christi substantiva*. Ce séjour dans ce diocèse méridional ne nous expliquerait-il pas comment l'idée d'aller à Rome a pu lui venir l'année suivante ? Ne voulut-il pas profiter de la proximité d'Avignon pour aller de l'une à l'autre des deux villes pontificales ? Il est probable que le voyage à Rome par Avignon devait être relativement facile à cause des rapports fréquents et ininterrompus que ces deux villes avaient dû avoir.

Au sujet de ce voyage, la tradition a conservé une anecdote qu'en fidèle historien nous devons rapporter ici ; car les détails biographiques n'abondent pas sur le célèbre chanoine sarladais.

Un savant, dit-on, avait fait publier en Europe que tel jour il soutiendrait à Rome une thèse *De omni re scibili*. Tarde, son bréviaire sous le bras et un bâton à la main, part de Carves pour Rome, où régnait un pape ami des sciences, Clément VIII. Il y pressa tellement par ses arguments le docte athlète, que celui-ci, mis au sac, ne put que dire : *Aut es*

(1) M. l'abbé Audierne, *Périgord illustré*, p. 199.

Tardus, aut es diabolus (ou tu es Tarde, ou tu es le diable) ; à quoi notre compatriote répondit sans s'émouvoir : *Non sum diabolus, sed sum Tardus* (je ne suis pas le diable, mais je suis Tarde).

• Ceux qui pensent, dit Bouffanges, que ceci se passa lors de la fameuse thèse que soutint Pic de La Mirandole se trompent et commettent un anachronisme, puisque Pic de La Mirandole, né en 1463, mourut en 1494 et que c'est en 1486 qu'il obtint à Rome les applaudissements unanimes des savants pour ses dissertations sur la dialectique, la physique, la cabale, la théologie, etc.

• Si le fait raconté sur Tarde est vrai, il est probable qu'il eut lieu à l'une de ces thèses ou combats scientifiques que les adversaires de Galilée ouvraient à Rome avant la fin du xvi^e siècle, et d'où ils sortaient ordinairement vainqueurs par l'influence toute puissante de la cour pontificale qui condamna Galilée et l'obligea à désavouer la rotation de la terre, qu'elle dut ensuite reconnaître.

• Il serait bien possible que Tarde, familiarisé aux langues anciennes, avide de disputes scholastiques et grand enthousiaste des nouvelles doctrines, ait entrepris le pèlerinage de Rome dans une occasion qui offrait des émotions si conformes à ses goûts et où il avait à cœur de voir triompher ses convictions. »

M. Bouffanges assure que ses plus vieux concitoyens de Sarlat se souvenaient encore de cet ancien dicton lorsqu'on voulait parler d'un homme qui étonnait par les merveilles de son savoir : *C'est le diable ou c'est Tarde*.

D'autres ont dit que ce fut le pape lui-même, devant lequel Tarde aurait pris la parole, qui sous le coup de l'admiration et ne sachant pas encore quel était l'orateur, aurait prononcé ce mot célèbre.

Quoi qu'il en soit, Bouffanges s'empresse de faire remarquer qu'aucun historien connu n'a mentionné ce fait, qui eût été un événement remarquable dans la capitale de l'univers chrétien et aurait eu du retentissement dans le monde savant. « Tarde, dit-il, quelle qu'ait été sa modestie, aurait-il dans ses écrits gardé un silence si absolu sur une circons-

tance tant mémorable de sa vie ?... C'est ce qui nous porte à douter de l'authenticité de l'anecdote, qui n'a pour elle que la tradition orale. »

Le manuscrit du voyage de Tarde en Italie, qui fut prêté en 1769 à l'abbé Leydet, se retrouvera sans doute quelque jour et nous édifiera sur le compte d'une anecdote que nous avons de la peine à admettre comme vraie et qui n'est d'ailleurs qu'une reproduction de l'anecdote semblable dont Erasme avait été déjà le héros.

Préférant le séjour de Londres à celui de Rome, le savant hollandais se rendit en Angleterre, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Il se présenta sans se nommer à Thomas Morus, grand-chancelier de Henri VIII, qui fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : « Vous êtes Erasme ou un démon. »

Les découvertes récentes de Galilée en astronomie avaient vivement excité la curiosité scientifique du chanoine Tarde, qui, d'après une tradition de sa famille, propriétaire encore de sa maison et d'un bien à La Roque-Gajac, aurait fait construire un observatoire dans une petite pièce élevée de cette habitation ; et là, muni de sa lunette, il étudiait avec le plus grand soin les taches du soleil. M. Gabriel Tarde a encore en sa possession un gros cahier de son grand-oncle, tout rempli de cercles tracés au compas, dont l'intérieur contient des séries de taches noires accompagnées de dates assez rapprochées ; il y a un cercle pour chaque mois. On voit que les observations de l'auteur, faites avec un mauvais télescope très peu de temps après l'invention de cet instrument, se sont continuées durant plusieurs années. Il en arriva à cette conclusion que ce que les savants prenaient pour des taches obscurcissant le soleil étaient de véritables planètes, et il voulut consacrer sa découverte en donnant à ces nouveaux corps célestes le nom du roi de France, ainsi que Galilée l'avait fait pour le nom de Médicis. Tel devait être l'objet de son ouvrage capital sur l'astronomie les *Astres de Bourbon*, qu'il devait dédier à Louis XIII.

L'histoire a constaté que depuis l'arrivée des Médicis en France, le goût d'étudier les astres s'était beaucoup répandu.

Partout on s'y livrait avec ardeur ; non seulement on les étudiait au point de vue de leurs mouvements, de leurs aspects, de leurs positions ; mais on les considérait encore par rapport aux inclinations des individus, croyant y trouver un avertissement de ce qui doit arriver aux humains. Cette influence n'avait pas tardé à se faire sentir même à Sarlat. Car, François I^{er} avait appelé, en 1533, au siège épiscopal de Sarlat, Nicolas de Gaddi, Florentin de nation, proche allié des Médicis : c'était un prélat plein de science et de charité ; il se démit de son siège en 1546 en faveur de François de Sennec terre, et devint archevêque de Conza en Italie, où il n'oublia point son premier diocèse. Nous aurons à parler d'une prétendue dédicace que l'auteur du *Crayon de l'art et de la science*, neveu du chanoine, aurait faite au prélat de ce résumé de toutes les sciences connues au rang desquelles l'astrologie judiciaire n'est pas passée sous silence. Mais, sur ce point comme sur bien d'autres, il faudrait se garder de confondre l'oncle et le neveu. Le premier des deux, quoique le plus ancien, paraît avoir échappé aux superstitions de son temps. Sa famille a conservé, il est vrai, un ancien *Traité d'alchymie*, écrit avec grand enthousiasme pour les sciences occultes. Mais ce manuscrit n'est pas de l'écriture de Tarde et semble émaner de son neveu, curé de St-Amand, qui, lui aussi, comme nous le verrons, se livrait à des essais de vulgarisation scientifique. En s'appliquant, d'ailleurs, à l'observation des rapports si incontestables qui existent entre les choses du ciel et celles de la terre, n'auraient-ils pas été bien embarrassés l'un et l'autre de tracer la limite qui doit séparer l'astronomie de l'astrologie ?

Depuis 1578, Louis de Salignac avait succédé à son oncle François de Salignac sur le siège épiscopal de Sarlat. Cet évêque, voulant se rendre compte de l'état des paroisses de son diocèse, résolut d'en faire dresser une carte exacte, et pour cette mission exceptionnellement difficile, il jeta les yeux sur son curé de Carves. Le retentissement local de son voyage à Rome joint à sa réputation de savant désignait Tarde, malgré sa jeunesse, au choix du prélat.

Il nous apprend lui-même comment il fut conduit à dresser

la carte du Sarladais dans le passage suivant de ses chroniques où se révèle un esprit soucieux de se rendre utile.

« 1594. Louys de Salignac, evesque de Sarlat, desireux de scavoir l'estat de son troupeau après une si longue continuation de troubles et apprendre en quelles esglizes le service estoit foict et quelles estoient abandonnées, m'envoya en qualité de son vicaire général faire la visite de son diocèse avec un promoteur pour requérir et un greffier pour retenir procès-verbal et avoir par ce moyen une sommaire apprise de son diocèse. Ce sage prélat voyant que toute la province vivoit soubz le calme et abri de la trêve, se vouloit servir du temps pour retirer le débris de la religion et réparer les bresches causées par les malheurs passés. En ceste visite nous trouvames les esglizes de la terre de Lauzun, Biron et Baynac en leur entier, et des autres jusques au nombre de dix ou douze pour le plus. Mais pour tout le reste elles estoient ou razées jusqu'au fondement ou à demy ruinées ou sans autelz ni portes, et remplies de ronces et buyssons, les bénéfices jouys par la noblesse, la discipline ecclésiastique entièrement estointe, les prestres grandement ignorans et vitieux ; et néanmoins trouvames un peuple qui s'estoit conservé en la religion catholique et qui demandoit avec soupirs et larmes des pasteurs pour vivre selon la religion de leurs pères. En visitant ainsi ce diocèse, je fis la carte et description géographique d'icelluy pour faire voir dans ce tableau audict s^r evesque et ses successeurs le champ qu'ils sont obligés de cultiver, laquelle après fut gravée et imprimée en taille douce et peinte en grand volume sur un pan de la sale episcopale. »

Bien que tous les ouvrages que nous connaissons de Tarde n'aient été imprimés qu'après le commencement du xvii^e siècle, il n'en jouissait pas moins auparavant d'une grande réputation ; le nom du curé de Carves avait commencé déjà à se répandre dans le royaume et au-delà, comme le prouve son voyage à Rome. Il eut du succès auprès d'une cour qui avait foi dans l'astrologie. Le roi voulut honorer le prêtre et le savant en le nommant son aumônier ordinaire. Les lettres d'Henri IV relatives à cette nomination sont datées du mois de mars 1599, nous les publions à la suite de cette étude ; elles

témoignent des « sens, science, suffisance, loyauté, prudence, probité de vie et bonnes mœurs » du théologal de Sarlat (1).

Jusqu'à Tarde, il n'existait aucune histoire sur le Sarladais. Il conçut l'idée de combler cette lacune. Non content d'étudier le sol de sa patrie et d'en décrire les divers aspects géographiques, il voulut lui donner une preuve plus sensible de son attachement en écrivant son histoire. Il réalisa son projet sur un plan tout nouveau et qui fait aujourd'hui le principal mérite de son œuvre. Ce n'est pas l'histoire de la province ni même celle de la ville, c'est celle de l'église de Sarlat depuis son origine, administrée d'abord par des abbés, et à partir de la création de l'évêché au ^{xiv}^e siècle par le pape Jean XXII par des évêques jusqu'à Louis de Salignac, vingt septième évêque de Sarlat. Mais il n'eut pas, comme le P. Dupuy, la satisfaction de voir imprimé le fruit de ses longues et laborieuses veilles.

Tarde ne borna pas ses recherches historiques et géographiques au diocèse de Sarlat : le diocèse voisin de Cahors fut aussi l'objet de ses observations.

Les rapports du Sarladais avec le Quercy étaient nombreux ; car plusieurs paroisses qui relevaient pour le temporel de la juridiction de Sarlat ressortissaient pour le spirituel du diocèse de Cahors. Telle était, par exemple, la situation de la paroisse de Sainte-Mondane, où se trouve le château de Fénelon, berceau de l'immortel auteur du *Télémaque*.

Tarde fut chargé de dresser la carte du Quercy, dont le peuple paraît dans les *Commentaires* de César (59 ans avant J.-C.) sous le nom de *Cadurci*.

« L'an 1606, dit-il dans ses mémoires sur le Sarladais, qui ne renferment malheureusement que de très rares détails autobiographiques, j'eus commission expresse de passer par tout le diocèse de Cahors pour en dresser la carte géographique. »

(1) *Pièces justificatives*, n° II.

Il reçut de la part de l'évêque de ce diocèse de précieux encouragements, dont il garda un souvenir reconnaissant.

M^{re} de Popian, qui gouverna de 1601 à 1627 le siège de Cahors, illustré depuis par un Périgourdin célèbre, le bienheureux Alain de Solminihac, était ami des lettres et favorisait beaucoup les recherches scientifiques. Un de ses diocésains, l'avocat Guillaume Lacroix, rédigeait alors en latin l'histoire des évêques de Cahors depuis les premiers temps du christianisme, en même temps que Tarde écrivait celle des évêques de Sarlat. Son manuscrit fut présenté après sa mort par son frère à M^{re} Popian, qui le soumit à l'approbation de l'académie de Cahors ; la publication (1617) en fut saluée par une générale acclamation.

Il ne faut donc point s'étonner de ce que Tarde, docteur de l'université de Cahors, où il comptait de nombreux amis, ait dédié à ce prélat son ouvrage sur *Les usages du quadrant à l'esquille aymantée*, publié en 1621.

Ce fut à l'occasion de cette publication qu'un ecclésiastique de Cahors, M^e Oronce, adressa à l'auteur une lettre élogieuse, dont voici un extrait : il nous montrera l'estime dont jouissait notre compatriote.

« Monsieur, j'oublieray plus tôt ma main droite que je puisse ne penser au souvenir de vous et de vos ingénieuses conceptions et inventions... conformes à votre esprit plain de paisible action. J'ay faict veoir à plussieurs vostre dernier livre de l'usage des quadrans, lesquels ont admiré ces applications si diverses. Que si vostre secours se fust donné à quelque ville plus celebre ou pour dire en un mot en un Royaume plus studieux, combien vostre artifice s'anoblirait et s'estendrait à choses plus grandes. C'est mon regret de le veoir circonscrit en cette petite ville qui vous tient, laquelle toutesfois j'estime n'estre indigne de vous pour estre mère de plusieurs braves personnes... »

Tarde parcourut donc le diocèse de Cahors au milieu de la sympathie universelle. Il profita de cette excursion pour rechercher l'emplacement de la ville gauloise d'Uxellodunum, dont la chute fit passer notre pays sous la domination romaine.

« Me servant de l'occasion, dit-il, j'eus un soin particulier d'observer quel lieu pouvoit le mieux convenir à la description que César donne d'Uxellodunum et par ce moyen ôter tous les doutes pour l'avenir. »

Les *Commentaires* de César à la main, Tarde rechercha l'emplacement qu'avait occupé Uxellodunum, cette cité célèbre dans l'histoire des Gaules par sa résistance aux armes romaines et par le châtement terrible que la barbarie du vainqueur infligea à ses héroïques défenseurs.

Il se prononça pour Capdenac, et voici comment il a appuyé son assertion : « Après avoir vu tout le Quercy et pris garde aux lieux qui étoient sur les rivières, nous trouvâmes qu'il n'y avoit aucun lieu auquel toutes les circonstances que César a laissées par écrit concernant tant l'assiette de la ville que les particularités du siège, convinssent plus parfaitement qu'à Cadenac, qui est à présent une petite ville à l'extrémité du Quercy, bâtie sur une montagne environnée du fleuve du Lot et de rochers coupés d'un côté d'icelle à plomb et de l'autre par talusés si droits qu'elle n'est accessible que du côté du nord, qui n'est pas la sixième partie de son enceinte. La rivière du Lot lui fait presque le tour entier, la rendant comme une presqu'île. Elle est à présent raccourcie de ce qu'elle étoit au temps de César ; mais les vestiges des anciennes murailles paraissent encore et montrent son ancienne étendue. Il est vraisemblable que le changement du nom d'Uxellodunum en Cadenac arriva bientôt après la prise de la ville, pour montrer la cruauté de César qui avait fait couper les bouts du doigt et du nez aux habitants, si bien qu'en toutes les provinces voisines pour désigner les habitants d'Uxellodunum, on les appelait : *Capita digitorum nasique cæsa*, et avec le temps, pour abrégér, on prit les premières syllabes des trois premiers dictons et la première lettre du quatrième : *Ca-di-na-c.* »

Depuis Tarde, cette question a été vivement controversée. Des savants, tels que Champollion-Figeac et Malte-Brun, ont adopté l'assertion du chanoine sarladais, qui regarde Capdenac comme le siège de l'oppidum gaulois. Le Lot y forme, il est vrai, une presqu'île ; mais on a remarqué que l'isthme de

cette presqu'île a une trop grande largeur et que tous les détails topographiques de cette position ne s'accordent pas parfaitement avec ceux qui sont indiqués par Jules César.

D'autres, comme notre compatriote M. W. de Taillefer (1), ont adopté dans la même province que Capdenac la presqu'île formée aussi par le Lot près de la petite ville de Luzech.

D'autres, enfin, ont prétendu que le Puy-d'Issolud avait seul des droits incontestables à l'héritage d'Uxellodunum. C'est cette dernière opinion qui a triomphé et qui a été suivie par l'auteur de la *Vie de César*. Après les découvertes importantes faites en 1867 dans les fouilles du Puy-d'Issolud, il n'est plus permis de douter et toute discussion doit cesser désormais à ce sujet. Tout en ce lieu célèbre, arrosé du sang de nos aïeux, reproduit exactement cette situation particulière signalée dans les *Commentaires*. On y retrouve le promontoire entouré d'eau sur trois côtés et accessible en un seul point, les pentes escarpées décrites par César, l'emplacement de la tour construite par les Romains, enfin la tranchée creusée par eux pour tarir la source qui servait d'approvisionnement aux assiégés : vestiges curieux à visiter et qui prouvent d'une manière irréfutable l'identité du Puy-d'Issolud et d'Uxellodunum (2).

En fait de problèmes archéologiques, Tarde a eu le coup-d'œil plus juste à propos de l'origine des dolmens. Dans une assez longue dissertation à ce sujet, au début de ses chroniques, il se prononce contre les hypothèses les plus accréditées de son temps et que la science contemporaine a seule définitivement écartées ; les dolmens, affirme-t-il avec raison, n'ont jamais été des autels ; ils ont été des tombeaux de chefs renommés, et, à l'appui de sa thèse, il invoque les mêmes faits qui ont paru probants aux érudits de nos jours. M. de Roumejoux, frappé par la sagacité dont Tarde avait fait preuve dans cette explication des *pierres levées*, a relevé dans

(1) *Antiquités de Vézère*, tome I, p. 209.

(2) J. de Vernellh, *Lettre à M. de Caumont sur des excursions en Sarladats, en Quercy et en Périgord*. Caen, Leblanc-Hardel, 1866, p. 11 ; l'abbé Monmont, *De Périgoux à Rocamadour*. Périgoux, Cassard, 1871 p. 6.

la séance de la Société archéologique du Périgord du 3 août dernier, la coïncidence de la solution proposée par notre auteur et de celle qui est maintenant adoptée.

M^{re} Louis de Salignac avait appelé à Sarlat des religieux, dont les archives consulaires gardent le souvenir, les Récollets, uniquement occupés de la prédication et surtout des soins à donner aux pauvres et aux prisonniers ; ils avaient bâti une église sur un emplacement que la ville leur avait cédé. En échange, ils rendirent de grands services à Sarlat assiégé par Marchin (1653) et contribuèrent à sa délivrance.

Le gardien de leur couvent était le P. Jean Dupuy, qui, plus heureux que le chanoine Tarde, vit imprimer ses mémoires sur l'église de Périgueux. Il dut nécessairement exister des relations entre deux hommes ayant les mêmes goûts et habitant la même ville. Peut-être formèrent-ils ensemble le projet d'écrire l'histoire des deux diocèses du Périgord, et tandis que l'avocat Lacroix rédigerait l'*Estat* de l'église de Cahors, Tarde s'occuperait de Sarlat et Dupuy de Périgueux.

Ce qui est certain, c'est que la même idée paraît avoir dirigé les trois écrivains. En écrivant la longue série des évêques qui ont administré le Périgord et le Quercy depuis l'avènement du christianisme jusqu'au xvi^e siècle, ils avaient à cœur de prouver à la secte nouvelle des calvinistes que les catholiques se rattachaient ainsi à la source même de notre religion divine.

Ce fut vers la fin de l'année 1629 que le P. Dupuy fit imprimer son *Estat de l'Eglise du Périgord depuis le christianisme*. En tête de cet ouvrage, nous avons indiqué les approbations des docteurs, dont la première est celle du chanoine théologal de Sarlat. Elle est ainsi conçue :

« Nous, Jean Tarde, prestre et chanoine theologal de l'e-glise cathedrale de Sarlat, certifie avoir veu et leu attentivement un livre intitulé : l'*Estat de l'Eglise du Périgord depuis le christianisme jusques à présent*, composé par le R. P. J. Dupuy, religieux recollect et gardien au couvent dudit ordre en la dicte ville, auquel livre je n'ay trouvé rien qui soit contraire à la religion chrestienne, catholique, apostolique et

romaine, ny aux bonnes mœurs, et le juge digne d'estre imprimé pour beaucoup de raisons, et mesmes pour faire voir la succession des pasteurs en la dicte Eglise. Faict à Sarlat, le vingtiesme apvril mil six cens vingt-neuf.

» TARDE,

» *chanoine theolocal en l'eglise cathedrale de Sarlat.* »

Depuis 1621, Jeanne Tarde, veuve de Michel Guarignon, était venue habiter avec le chanoine son frère, et lui avait apporté sa fortune. En 1634, sentant sa mort prochaine, il fit son testament (15 février), par lequel il institua cette sœur sa légataire universelle, avec substitution au profit de Jean Tarde, son petit-neveu et filleul, fils de Bernard Tarde et de Catherine de Valettes. La liste des legs est fort longue, son intention étant de n'oublier ni les pauvres ni ses filleuls. Le testament se termine par l'annulation de tous testaments antérieurs ou postérieurs « comme faux ou faits subrepticement et par violence », et le testateur ajoute, faisant allusion à l'on ne sait quelles particularités de sa vie : « *Delicta juventutis et ignorantias meas ne memineris, Domine.* » Peut-être était-ce tout simplement un acte d'humilité, bon à noter de la part d'un savant (1).

Le 5 avril suivant, par un acte distinct de ce testament, il reconnut l'apport que sa sœur lui a fait et l'emploi qu'il a effectué de sa fortune en divers achats qu'il énumère. Si l'on en juge par ses acquisitions immobilières soit à Sarlat ou Montpazier, soit ailleurs, le chanoine ne paraît pas avoir négligé entièrement ses affaires temporelles. Au faubourg de la Rigaudie, il avait acheté notamment le jardin dit de l'ouvrier, parce qu'il avait longtemps appartenu à « feu noble Guespar de Longueval, en son vivant ouvrier de l'esglise cathedrale de Sarlat » ; l'ouvroir constituait un office spécial. Parmi les confrontations de ce jardin, on remarque le chemin qui va de Sarlat à l'église St-Nicolas, dont il ne reste plus la moindre

(1) Voir ce testament aux Pièces justificatives, n° 17.

trace aujourd'hui. L'achat de ce jardin donna lieu à quelques légers démêlés avec le Chapitre. A l'Estévenie, paroisse de Vezac, près de La Roque, le chanoine avait aussi acheté un bien.

Tout à côté de cet endroit, il existe un coteau élevé dont le sommet s'appelle encore le *Pech de Tarde*, ainsi que l'indique la carte de l'état-major. Comme aucun membre de sa famille n'a, après Tarde, habité dans le voisinage de ce pech, tout porte à penser que le nom qu'il porte lui venait du chanoine, peut-être à cause d'observations astronomiques faites par lui, sous le regard ébahi des habitants, sur cette hauteur éloignée des brouillards de la Dordogne.

Tarde parvint à un âge assez avancé. L'extrait suivant d'un cartulaire du Chapitre de Sarlat, nous le montre retenu chez lui par les infirmités et la vieillesse :

« Ce'sthuy jour de la Chandeleur, seize cent *vingt*, après matines dites, monsur de Carbonnieres, doyen, accompagné du Chapitre, a porté la sainte Eucharistie à maistre Jehan Tarde, theologal, en sa maison du cloistre, qui ne peut sortir ès cause de ses reins et de son aage de *nonante* deux. »

Les dates qui précèdent concordent si peu avec celles de la naissance et de la mort du chanoine que nous ne sommes pas sans avoir des doutes sur l'authenticité d'une note rapportée seulement par Bouffanges.

Tarde termina sa carrière si dignement remplie en l'année 1636. Cette date serait donnée par les pièces d'un procès entre les chanoines de Javel et de Pascal, en 1702, dont M. Gaston de Gérard possède le dossier, relatif à la possession de la maison canoniale du théologal de Sarlat, jadis possédée par Tarde. La date de sa mort y est rappelée plusieurs fois.

La famille de Tarde avait pour sa sépulture deux caveaux, l'un dans l'église paroissiale de Sarlat, l'autre dans une chapelle de l'église actuelle de La Roque-Gajac, que les habitants autorisèrent M^e Estienne Tarde à bâtir « en considération des services qu'il a faict en ladite esglise. » Le chanoine voulut

être enterré dans la chapelle de St-Benoît, à Sarlat, où étaient déposés d'ordinaire les corps des chanoines défunts.

Bouffanges dit qu'en 1793 on voyait encore son portrait en pied dans une salle de la maison de feu M. Benié, à Sarlat. Il devait être de taille moyenne, sec et robuste ; le peintre l'avait représenté en habit canonial, une plume et un rouleau de papier à la main, une grande barbe et la tête chauve.

Un autre portrait du chanoine se trouvait dans sa famille ; mais il a été également détruit. Il possédait une belle collection de monnaies romaines et une bibliothèque choisie. La négligence de quelque neveu est cause de leur dispersion. Il ne reste plus actuellement à M. Gabriel Tarde, de tant de richesses accumulées avec un soin scrupuleux, qu'une vingtaine d'elzéviros à moitié dévorés par les rats, juste assez pour faire regretter à nos bibliophiles la perte de leurs anciens compagnons de tablettes. Quelques-uns de ces livres portent de courtes annotations du chanoine. Quelques manuscrits aussi ont survécu à cette œuvre de destruction ; mais ils sont peu importants et font d'autant plus regretter encore ceux dont Calès et Leydet nous ont conservé la précieuse énumération.

Un ami de Tarde, Pierre Formigier, sieur de Beaupuy, docteur en droit, avocat au présidial de Sarlat, fit son éloge dans une pièce latine que l'on trouve en tête de plusieurs manuscrits de ses mémoires historiques.

Nous la transcrivons ici accompagnée d'une fidèle traduction. Non seulement elle témoigne devant la postérité chez les concitoyens du savant sarladais du sentiment établi de sa supériorité ; mais elle justifie encore ces préoccupations astrologiques à la mode dont nous avons parlé.

« *In laudem domini Tardei, ecclesiæ cathedralis Sarlatensis canonici et sacræ theologiæ professoris necnon in pluribus aliis scientiis doctoris meritissimi, Petrus Formigerius, dominus de Beaupuy, juriûm doctor, apud Sarlatenses patronus causarum, et ejus amicus obsequentissimus, hæc fecit, dedit dicavitque epigrammata.* »

Après cette introduction où nous relevons le néologisme de *scientiis et juriûm* qui en bonne latinité n'ont pas de pluriel,

viennent les vers suivants, qui contiennent un calembourg sur le nom de Tarde :

*Sydera Borbonia agnosti, quæ nulla vetustas
Novit, Lodoico visa sub imperio,
TARDE, nec abbatum Sarlati nomina TARDAS
Dicere, et acta tuis commemorare typis.
Sic revocas tumulto extinctos, sic nescia fati
Mens sedet in tanto sydere Borbonio.*

Suit un anagramme, où l'hyperbole de l'éloge prend des proportions d'apothéose :

*Anagramma uno duntaxat elemento mutato :
Joannes Tardeus, es Deus intra nos.*

Le poète a voulu sans doute contredire le dicton sarladais : « C'est le diable ou c'est Tarde », employé lorsqu'on voulait parler d'un homme étonnant par son savoir. Mais il comprend lui-même qu'on pourrait le taxer d'exagération, aussi ajoute-t-il ces nouveaux distiques :

*Dum te dico Deum, me decipit ethnicus error,
Sergius, haud hominem nomina tanta decent.
Ast ego vera loquor, nam tu nova sydera cælo
Scis dare et extinctos vivere, Tarde, facis.
Talia mortalis nescit, tu talia præstas,
Es Deus inter nos, Tarde, quis id dubitat ?*

Voici la poétique traduction faite à notre intention de ces deux pièces latines de l'avocat sarladais Formigier de Beaupuy, par feu M. Eugène Magne, professeur honoraire de rhétorique à Périgueux, qui en a su admirablement rendre l'esprit et le sens :

Les astres de Bourbon, du vieux monde ignorés,
Tu les as découverts, sous Louis admirés,
Tarde, et, sans plus tarder, tu cites en tes pages
Des abbés de Sarlat les noms et les ouvrages ;
Tu réveilles les morts, esprit du sort vainqueur,
Et l'astre de Bourbon t'admet dans sa splendeur.

* * *

Quand je t'appelle dieu, païenne erreur m'abuse,
Sergius (1), si grand titre à l'homme se refuse ;
Mais je dis vrai, le ciel te doit astres nouveaux,
Les morts, Tarde, par toi sortent de leurs tombeaux ;
Un mortel ne pourrait, mais toi, tu sais le faire :
Te voilà dieu chez nous, qui dira le contraire ?

On serait assez mal venu à dire après cela, comme le fait remarquer M. G. Tarde, que nul n'est prophète dans son pays.

Le manuscrit historique de son grand-oncle, déposé à la bibliothèque de Toulouse, renferme à l'une des premières pages la pièce suivante anonyme qui témoigne encore de l'admiration des contemporains pour l'auteur des *Astres de Bourbon*. Elle pourra tenter encore la verve de quelque habile versificateur.

DE OPERIBUS JOANNIS TARDI.

*Patria, tolle caput, solitis emersa tenebris,
Ecce novum Tardi lumine lumen habes :
Non contentus enim propriarum lumina laudum
Parta labore suo, contribuisset tibi.
Detersit falso maculas in sole rubentes
Illiusque operâ purior orbis is est ;
Borbonias, oculis monstrans obstare, planetas
Inde minus puram sideris esse facem.
Ecce tuum illustrat scriptis ab origine nomen
Gestaque temporibus vix bene notâ suis ;
Resque situ longâque diu caligine pressas
Et quæ longa retro texerat ante dies ;
Nec mirum obscuris lucem illum accendere rebus
Qui potuit soli restituisset diem.*

Suit l'épithaphe de Tarde, sous ce titre : *Epitaphium ejusdem*.
Il est inutile de la reproduire ; elle prouve mieux encore que

(1) *Sergius*, confesseur célèbre de Constantinople au IX^e siècle, auteur d'une histoire qui commence à Michel le Bègue, empereur d'Orient.

les distiques ci-dessus que l'emphase et l'antithèse étaient connues en France dès le xvii^e siècle.

Devant cette manifestation poétique en l'honneur de notre compatriote, il est permis de se demander comment il s'est fait qu'une réputation alors si universellement établie se soit de nos jours à peu près éclipsée. Nous allons voir par l'examen des divers ouvrages du chanoine Tarde s'il mérite absolument l'écrasant oubli qui pèse sur son nom depuis près de deux siècles.

II

Nous commencerons par l'énumération de ses travaux scientifiques ; nous n'aurons à cet effet qu'à agrandir et compléter la liste qu'en a déjà fournie M. E. de Maleville dans sa *Bibliographie du Périgord au XVI^e siècle*, pp. 53-5.

I. — La première publication que l'on attribuerait à Tarde dans l'ordre chronologique serait un traité en latin que Brunet, dans son *Manuel du libraire*, tome V, p. 658, 1^{re} partie, désigne sous cette rubrique :

« Jean Tarde, en latin *Tardinus*, a écrit dans cette langue : *De piliis disquisitio physiologica, Turnoni, Linoceries*, 1609, in-8° »

Nous ne savons rien sur cet ouvrage ; nous doutons même que notre chanoine en soit l'auteur.

II. — Celui qui a le plus contribué à répandre son nom et qui n'est que le fruit de ses propres observations, c'est son traité astronomique : *Les astres de Borbon*.

Il parut d'abord en latin sous ce titre : *Borbonia sidera, id est planetæ qui solis limina circumvolitant motu proprio ac regulari, fulso hactenus ab helioscopis maculæ solis nuncupati. Ex novis observationibus Joannis Tarde, canonici theologi ecclesiæ cathedralis Sarlati. Parisiis, apud Joannem Gesselin, 1620, 1 volume in-4°.*

Tarde y développe le système de Copernic, et se complait à mêler à de bonnes leçons d'utiles dissertations sur l'astrologie judiciaire.

Ce livre est divisé en deux parties. La première comprend huit chapitres ; la seconde, cinquante-cinq propositions. Cette dernière est intitulée : *Telescopium, seu demonstrationes opticae, quibus docetur quâ ratione perspicilla nuper inventa species visibilia admoveant et augeant, oculosque juvent ad remota distinctè videnda*. L'ouvrage porte cette dédicace : *Ludovico XIII, justo, pio, invictoque Galliae et Navarrae regi christianissimo*.

Il reparut trois ans après, mais cette fois en français, sous ce titre : *Les astres de Borbon et apologie pour le soleil. Montrant et vérifiant que les apparences qui se voyent dans la face du soleil sont des planètes et non des taches, comme quelques italiens et allemands observateurs d'icelles luy ont imposé*, par Jean Tarde, chanoine théologal de Sarlat. Premièrement composé et imprimé en latin, et depuis traduit en françois par le mesme auteur. Paris, chez Jean Gesselin, 1623, 1 volume in-4° de 109 pages, avec figures sur bois.

Sur la première page consacrée à ce titre se trouve un grand médaillon où apparaît le soleil distribuant ses rayons à toute la création représentée par l'aigle sur son rocher, le serpent enroulé autour d'un obélisque et l'éléphant. Autour du soleil se lisent ces deux mots : *In perpetuum*.

Cette édition française est la traduction littérale de l'édition latine précédente et est aussi dédiée au roi par une épître, dont nous extrayons le passage suivant :

« Sire, dit le chanoine Tarde, le bonheur a porté que votre naissance est arrivée au commencement d'un siècle auquel plusieurs astres ont esté découverts... J'ay eu le bonheur d'en descouvrir quelques autres par le moyen de grandes et longues observations que j'en ay faictes... Or, Sire, j'ay pensé que V. M. auroit pour agréable que ces astres portassent le nom françois de la maison de Borbon et de France et fussent appelés astres de Borbon... Je ne pouvois au reste trouver sur la terre un plus grand et plus digne roy pour estre choisi parrin... »

Tarde, en effet, tend à prouver que ce que les savants avaient pris pour des taches obscurcissant le soleil sont de véritables planètes circulant entre Mercure et le soleil, et il donne à ces nouveaux corps célestes le nom d'*astres de Bour-*

bon, comme Galilée avait voulu donner aux quatre satellites de Jupiter celui d'*astres de Médicis*.

On a dit que la science astronomique avait donné tort à notre savant sarladais ; mais la science a-t-elle dit son dernier mot sur les taches du soleil ?

La théorie de Tarde eut la bonne fortune de rallier à elle de bons esprits, notamment le jésuite belge Malapert, et, après avoir eu l'honneur de faire école pendant près de vingt ans (1), finit par tomber dans un discrédit complet. Il demeura démontré que ces taches du soleil étaient toutes réellement inhérentes à la substance solaire.

Mais voici que cette conviction jusqu'ici régnante a été ébranlée par les derniers travaux de Leverrier. Et il pourrait bien se faire que la thèse soutenue par Tarde au commencement du XVIII^e siècle, avec les moyens et les instruments si peu perfectionnés dont il pouvait disposer, ne soit pas si éloignée de la vérité qu'on a voulu le croire.

Cette question si intéressante pour les annales scientifiques du Périgord a été traitée d'une manière aussi savante que spirituelle par notre confrère M. Tarde, jaloux de maintenir la gloire justement acquise de son arrière grand-oncle (2).

Leverrier ne doutait pas que parmi les taches du soleil il n'y en eût seulement d'apparentes, qui sont en réalité de véritables éclipses partielles produites par l'interposition de corps célestes innomés. Ce serait de petites planètes qui, suivant lui, doivent se trouver dans le voisinage immédiat du soleil entre cet astre et Mercure, et qu'il a appelées pour cela intra-mercurielles. Leur existence paraissait nécessaire à Leverrier pour rendre compte de certains troubles constatés dans les révolutions de Mercure.

La découverte faite depuis de ces astres est une preuve

(1) Voyez l'article de M. Dallet sur les taches solaires dans la *Revue scientifique*, n° du 15 juillet 1882, p. 81 et 82.

(2) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome IV, pp. 169-173 : *Observations au sujet des Astres de Borbon du chanoine Tarde*. — Voir aussi dans le *Courrier de la Dordogne*, numéro du 26 juillet 1882, notre article : *Les taches solaires et le chanoine Tarde*, publié à l'occasion du travail de M. Dallet.

éclatante et irrécusable que notre compatriote avait devancé notre science de 300 ans : car, si la plupart des taches solaires sont bien réelles, les *Astres de Borbon* ne sont pas tous imaginaires, ainsi que l'ont prouvé d'ailleurs les instruments si parfaits de notre âge.

Tarde a consacré une partie de son livre à décrire le télescope et à en développer la théorie optique. Il y avait onze ans que Galilée avait doté l'humanité de cet instrument de certitude qui avait révélé à la pensée un univers nouveau. Ce chapitre n'est pas le moins intéressant.

Quand on lit ce curieux ouvrage des *Astres de Borbon*, l'on est surpris d'y rencontrer, si longtemps avant Newton, une exposition du système du monde, où le pressentiment confus des découvertes futures se fait jour en un style net et coloré, enthousiaste et rigoureux.

« Plus d'un siècle avant que le système de Galilée eût triomphé en France, dit M. Gabriel Tarde dans ses *Observations* sur l'ouvrage qui nous occupe, soixante-cinq ans avant que Newton eût découvert le sien, on voit le chanoine Tarde se déclarer nettement partisan de la rotation de la terre, affirmer que les astres sont mus par une force *qui leur est inhérente et née avec eux*, et tracer à grands traits un tableau, frappant de justesse, des progrès futurs de l'astronomie, une esquisse du monde étoilé telle que pourrait ne point la désavouer un savant moderne, quelque laïque qu'il pût être. Il tient pour assuré que les étoiles fixes sont autant de soleils, flambeaux d'autant de systèmes (il n'ose ajouter de terres peut-être habitées) ; il rejette bien loin tout l'attirail de l'astronomie ancienne, excentriques, épicycles, et enivré des perspectives infinies que vient de lui ouvrir le télescope, il oublie les misérables objections tirées autour de lui de l'interprétation judaïque des textes sacrés, le soupçon d'hérésie qui peut peser sur lui, ou ne s'en souvient que pour convier les hommes à chanter d'un ton plus haut les divines louanges. »

Tarde est en plein dans le courant de la science vraie et progressive.

III. — Nous ne possédons aucun renseignement sur le *Télescope*, ouvrage où notre savant sarladais traiterait spécialement de la confection des instruments optiques, de l'exploration du firmament et de quelques phénomènes de la lumière et de l'air.

IV. — Un des principaux ouvrages de Tarde est le suivant :

Les usages du quadrant à l'esquille aymantée, divisé en deux livres. Le premier donne la cognoissance du quadrant ; le second, les usages, utilitez et services qui en peuvent estre tirés, comme de mesurer toutes distances, hauteurs et profondeurs, prendre et rapporter au petit pied toutes sortes de plans, faire la carte et description d'un pays ; et toutes les autres opérations de la Boussole, par Jean Tarde, chanoine théologal de Sarlat, Paris, chez Jean Gesselin, rue St-Jacques, à l'aigle d'or et au Palais ou la Galère des prisonniers, 1621, 1 volume in-4°.

Il est dédié « A Monseigneur et Reverendissime Père en Dieu, messire Siméon-Estienne de Popian, evesque, baron et comte de Cahors. »

Cet ouvrage a eu trois éditions : la deuxième est de 1623, et la troisième fut donnée après la mort de l'auteur, en 1638 : à Paris, chez Jean Gesselin, in-4°.

Le titre de la seconde édition est ainsi modifié. Après ces mots : *Utilitez et services qui en peuvent estre tirés*, on lit : *Pour la practique de l'astrologie, géographie, art militaire, arpenterie, architecture, agriculture, navigation, voyages par terre et autres. Et mesmes pour mesurer toutes distances en longueur et largeur, prendre le plan de toutes places de près et de loing, faire cartes et descriptions des villes et provinces, et plusieurs autres choses très belles et très utiles à toutes conditions de personnes.*

Le premier livre de cet ouvrage contient 14 chapitres, le deuxième 80 problèmes. L'auteur s'efforce de donner ici des idées sur la boussole et son application à la navigation, sur les variations de l'aiguille qui, dès l'année 1546, parut décliner vers l'est d'environ un douzième.

Ces diverses publications sont aujourd'hui fort rares et entièrement oubliées. La diction de Tarde y est quelquefois

diffuse et hérissée de citations de langues mortes. Mais, bien que les sciences aient fait de grands progrès depuis deux cents ans, nous devons, comme nous avons cherché à le montrer, attacher une certaine importance aux travaux du chanoine Tarde, qui, tout en enrichissant la science de découvertes utiles, a mis sur la voie de découvertes plus utiles encore.

Il a laissé plusieurs cartes qui sont encore assez recherchées. Voici l'énumération de ces divers travaux géographiques :

I. — *Description du diocèse de Sarlat et du haut Périgord*
(de 0^m55 sur 0^m45).

Dans le cartouche est un plan très joli de la ville de Sarlat, dont on doit une reproduction à M. Lascoux : *Sarlatum civitas, cujus latitudo grad. 44 min. 55, et longitudo grad. 47.*

Au bas de la carte on lit ces mots : *Sarlatensis diocæsis superiorumque Petrocoriorum chorographia atque ipsius civitatis Sarlati ichnographia. A Joanne Tarde, ejusdem civitatis, ecclesiæ canonico theologo, delineatur, anno 1624.*

Tarde avait dédié la première édition de cette carte en 1594 à M^r Louis de Salignac de La Mothe-Fénelon, évêque de Sarlat, qui commença dans cette ville les plantations et la distribution du beau jardin public appelé le Plantié. Sous l'évêque de Montesquiou, cette carte devait être rééditée sous ce titre : *Sarlatensis diocesis geographica delineatio vera et exacta* (1).

II. — Autre carte du diocèse de Sarlat : *Diocæsis Sarlatensis. Delineabat Joannes Tarde, canonicus ecclesiæ Sarlati, 1625, à Amsterdam, imprimé chez Henry Hondius, in-folio.*

Le plan de la ville de Sarlat ne se trouve pas dans cette carte.

Elle a été consignée dans le *Recueil* de Janson et dans le

(1) Voir l'*Essai de bibliographie périgourdine*, par A. de Roumejoux, col. 223.

tome II de la *Description générale de la France*, par Jean Blaeu, sous ce titre : *Diocesis Sarlatensis vernacula*, in-folio.

Nous avons vu un exemplaire de cette carte dans la bibliothèque de feu M. Alexis Lapeyre, à Périgueux.

III. — *Description du pays de Quercy. A Joanne de Tarde, canonico theologo ecclesiae Sarlati delineata*. Avec un joli petit plan de Cahors dans un coin à droite.

Cette carte du diocèse de Cahors et la première carte du diocèse de Sarlat figurent l'une et l'autre dans le *Théâtre géographique du royaume de France contenant les cartes et descriptions particulières d'iceluy*. Paris, chez la veuve Jean Le Clerc, 1626, in-folio.

IV. — *Potamographie de Garone et des fleuves qui se rendent dedans. Joannes Tarde, canonicus ecclesiae Sarlati delineabat anno 1628. Jean Le Clerc excud.*, in-folio.

Les armoiries de Tarde se trouvent gravées sur cette carte.

V. — Il faut ajouter une cinquième carte que nous n'avons pu rencontrer :

Description géologique du pays d'entre deux mers, c'est-à-dire de la région girondine comprise entre Dordogne et Garonne.

Telles sont les œuvres que le chanoine Tarde a livrées à l'impression. Il laissa, en mourant, d'assez nombreux manuscrits, scientifiques ou théologiques, sans parler de ses importants mémoires historiques sur le Sarladais.

On aura quelque idée de la valeur de ces divers manuscrits par le détail qui s'en trouve dans les récépissés délivrés en 1769 et 1770 par les PP. Calès et Leydet à M. Tarde, s' de Lisle. Ce parent du chanoine avait prêté à ces Chanceladais des livres et manuscrits provenant de sa bibliothèque ; nous publierons à la suite de cette étude ces pièces, qui prouvent combien est regrettable la perte de documents si utiles (1).

Car la bibliothèque de Tarde, comme sa collection numis-

(1) *Pièces justificatives*, n° III.

matique, a été, comme nous l'avons dit, entièrement dispersée. Il n'a survécu de ce pillage que des liasses de papiers souvent insignifiants, parmi lesquelles on retrouve de rares pages émanant de la main du chanoine, quelques cahiers remplis de chiffres et dessins astronomiques, des extraits ou des résumés de lectures, un croquis fait pour mémoire de la topographie du bassin d'Arcachon (alors de la Teste) avec des notes évidemment destinées au tracé d'une carte, et quelques pièces historiques dont nous parlerons à leur place.

La vie religieuse de notre savant n'y a laissé d'autre trace qu'un manuscrit contenant des canevas de sermons, notamment *De quatuor hominum novissimis*, *De eleemosynâ*, etc., et un volumineux cahier d'un véritable fouillis, contenant les divers écrits suivants :

1° *La Chronologia ad intelligendum scripturas sacras*, citée dans le récépissé du P. Calès.

2° Une *Chronologia evangelica a Xpi navitate ad finem usq. actuum apostolorum*, dont la première page reproduit les mêmes armoiries que le précédent recueil chronologique, suivies de cette mention : *Joannes Tarde, ecclesiastes Sarlati, faciebat anno 1599.*

3° Autre recueil intitulé : *De secretis mensæ Pythagoricæ*. A l'endroit où probablement les armoiries se trouvaient répétées, le papier est coupé en carré avec des ciseaux. Suit la mention : *Sarlati J. Tarde faciebat anno dñi 1599.*

4° Un petit traité en latin sur la mémoire, *De memoriâ*. Chose étrange (et qui prouve bien le positivisme anticipé et à vrai dire tout à fait scientifique de l'auteur), les infirmités, les défaillances de la mémoire y sont traitées comme des maladies corporelles et principalement cérébrales, justiciables de certains remèdes qu'on débite dans les pharmacies. Il y a là des conseils très sages et de l'ordre le plus intime qui se rapportent à l'hygiène de la mémoire : psychologie dont pourraient s'effaroucher certains spiritualistes et qui ne paraît pas coûter à l'orthodoxie du bon théologal.

5° Une série de biographies d'hommes illustres. On y voit pêle-mêle saint Augustin et Archimède, Diogène et saint

Denis l'Aréopagite, des savants et des saints mis à peu près sur le même rang.

6° Enfin, quelques poésies : deux sonnets français, que M. G. Tarde s'est chargé de publier, des vers latins, un anagramme, etc.

Dans toutes les compositions variées de sa plume, on retrouve les mêmes qualités : la phrase de Tarde, toujours claire et précise, dégagée du luxe des mots parasites qui embrouillaient le style de son temps, est quelquefois forte et imagée. On y sent un esprit mûri par l'étude assidue des sciences exactes. Comme savant, on peut affirmer que notre chanoine, dont les contemporains proclamaient la capacité (1), n'a pas encore été jugé ; il ne saurait l'être que par un homme au courant de l'histoire des sciences et surtout de l'astronomie. Qu'on lise les dernières pages des *Astres de Borbon*, et l'on restera convaincu qu'un auteur capable de rendre avec cette chaleur ces pressentiments surprenants des progrès futurs de sa science préférée, n'était ni un mauvais écrivain, ni un érudit ordinaire et sans critique, comme quelques-uns ont essayé de le faire croire.

Nous avons montré Tarde comme savant, géographe et astronome ; il nous reste à le présenter comme historien, et ce ne sera point pour nous le côté le moins intéressant de cette physionomie si originale, si curieuse à étudier. Mais auparavant il convient de parler d'un autre ouvrage scientifique, jusqu'à ce jour attribué au chanoine, et de le restituer à son véritable auteur.

III

Nous consacrerons un chapitre spécial à un ouvrage intitulé : *Le crayon de l'art et de la science*, dont on se plaît généralement à accorder la paternité au chanoine Tarde.

Le titre exact est celui-ci, conformément à l'édition que nous connaissons : *Le crayon de l'art et de la science, crayonné*

(1) Tamizey de Larroque, *Les correspondants de Peiresc : Joseph Gaultier, prieur de La Valette ; lettres inédites, écrites d'Aix à Peiresc, de 1609 à 1632.*

*sur l'original de divers et graves auteurs, par Jean Tarde, pres-
tre et curé de St-Amand, près Belvès, imprimé à Toulouse chez
A. Colomiez, imprimeur du roi et de l'université, in-4° ; la
date n'y est pas très nettement indiquée, mais il faut lire
1666.*

D'après Bouffanges, ce serait la première publication du chanoine Tarde, qui l'aurait dédiée au cardinal de Gaddi, ancien évêque de Sarlat, archevêque de Conza en Italie. Dans son épître dédicatoire, l'auteur retracerait les hautes qualités du prélat, très magnifique, ami des beaux-arts, dont la munificence avait enrichi la cathédrale de Sarlat de tableaux, ornements et vases précieux, malheureusement pillés en 1574, par les Calvinistes.

Où Bouffanges a-t-il puisé ces assertions ? Sur quoi s'est appuyé Brunet pour placer vers 1620, dans son *Manuel du libraire*, l'apparition du *Crayon de l'art et de la science* ? Nous n'en savons absolument rien.

Nous ferons remarquer que le cardinal de Gaddi était mort à Florence depuis cent dix ans (1556) et Tarde à Sarlat depuis trente ans (1636), lorsque parut ce livre, sur lequel la *Bibliographie du Périgord au XVI^e siècle* est complètement muette. Observons encore que le Jean Tarde, auteur de cet ouvrage imprimé en 1666, se qualifie simplement de curé de Saint-Amand. Or, il est avéré que le chanoine théologal ne fut jamais curé de cette paroisse sarladaise. Il faut donc chercher dans sa famille le parent si envieux de marcher sur les traces scientifiques de son oncle ou cousin. Plusieurs documents nous montrent, en effet, un Jean Tarde, petit-neveu du chanoine, curé de St-Amand-de-Belvès à l'époque qui nous préoccupe.

C'est en faveur de ce dernier, son filleul, que le chanoine avait établi dans son testament une substitution. Il était fils de M^e Bernard Tarde, conseiller en l'Élection de Sarlat, et de Catherine de Valettes. Il naquit vers 1618, devint docteur en théologie et fut pourvu de la cure de St-Amand, dont il garda la paisible possession pendant près d'un quart de siècle. Il ajoutait à cette cure la chapellenie de St-Geniès, qu'il obtint par la résignation de messire Geraud de Custojoux, abbé

commendataire de Beaulieu. Sa famille a conservé le procès-verbal de son investiture de chapelain (7 juillet 1657).

Il avait un frère qu'il aimait beaucoup, M^e Pierre Tarde, conseiller en l'Élection de Sarlat, père de sept enfants nés de son mariage avec demoiselle Mérigne de Ville. Dans une donation passée à Sarlat le 30 décembre 1659, le curé de Saint-Amand fait à ce frère tous les avantages possibles « pour luy donner moyen de conserver sa maison » et « plus de facilité pour l'entretien et la conduite de sa famille. »

Le conseiller, de son côté, par son testament du 22 janvier 1671, recommandait à ses enfants de « se conduire en toutes leurs affaires domestiques et aultres qui leur surviendroient après son décès par les avis et sentimens de M^{rs} Mes Jean Tarde, docteur en théologie, curé de St-Amans, et Jean De Ville, conseiller du roy et garde des sceaux en la seneschausée et siège présidial de Sarlat, leurs oncles », et terminait par cette supplication : « Et prie aussy lesdits sieurs Tarde et De Ville, mes frère et beau-frère, d'avoir soing de mesdits enfants et de les secourir du possible dans la faiblesse de leur aige, et les conjure de continuer en leurs personnes l'amitié qu'ils m'ont tousjours tesmoignée. »

Nous avons tenu à rapporter ici ces clauses pour montrer la vénération que sa famille portait à ce second Jean Tarde, clauses aussi honorables pour lui que toute l'érudition déversée dans son ouvrage, dont tout le mérite, bon à noter d'ailleurs, sera d'avoir devancé de deux siècles nos vulgarisateurs scientifiques modernes.

Le curé de St-Amand-de-Belvès mourut au milieu de ses paroissiens dans les derniers mois de l'année 1671.

Cinq ans avant sa mort, il avait donné au public le fruit des recherches de toute sa vie sur les sciences humaines. Nous allons donner un aperçu de cet ouvrage, publié, comme nous l'avons dit, à Toulouse en 1666.

Le frontispice représente une sorte de portique, portant ces inscriptions : *Omne et omnia. — Deus unus solus omnium supremus. — Tribus terminatur.* — Dans le bas, sur le socle de chaque pilier, se trouvent, d'un côté, l'Art : c'est un adolescent imberbe et joufflu, vêtu à la mode du temps, qui souffle dans

un appareil de chimie, tandis qu'au-dessous une cornue se chauffe auprès d'un fourneau. De l'autre, la *Nature* : c'est une femme, chargée de draperies sans caractère historique, debout devant le pilier gauche, tenant un petit miroir et désignant un globe céleste, un compas, une équerre et un fil à plomb.

Entre les deux piliers, sur une grande tenture, se trouve le titre que nous avons donné plus haut. Au-dessous, ces mots : *Non adæquabitur sapientiæ aurum vel vitrum. Job, 28.* Tout à fait au fond, à gauche : *J. Seguenot fecit* ; à droite, la date écrite en chiffres très petits, très mal dessinés en caractères arabes : nous avons adopté 1666.

Ce livre est dédié *A Monseigneur Alphonse Carafe, duc de Castelnovo, neapolitain.* L'épître commence par une indication du but de l'auteur, qui s'est proposé de rassembler les lumières éparses des « demy-dieux » de la science dont « les escrits brillent aux mortels de mesme que les planetaires esclairent par-dessus les estoiles du firmament. » Suit un long éloge du duc de Castelnovo et de sa race ; il y est rappelé que le pape Paul IV, mort en 1559, appartenait à cette famille des Carafa, aussi distinguée par ses lumières que par son rang ; qu'un Charles Carafe, avant d'être promu au cardinalat, avait commandé les armées du roi de France ; qu'un autre Carafe combattit contre le duc d'Albe, etc. Le duc de Castelnovo est personnellement loué de la protection qu'il accorde aux arts et de son attachement au « fils aîné de l'Église » : pour le soutien de la cause française « il a abandonné ses parents, sa patrie, le paradis de l'Italie, ses biens et ses amis » et il a « suivi les armes couvertes de trois fleurs de lys ».

L'auteur ne se fait pas faute, en terminant, de vanter le mérite de son œuvre : « Ce n'est, dit-il, qu'un amas de divers auteurs que j'ai rassemblés, auxquels j'ay tiré l'esguillon pour me servir du miel, et leur ay osté l'amertume pour en retirer la douceur. »

La dédicace est signée : *J. Tarde, curé de St-Amans.*

Après un *Advis important à la connoissance de cet ouvrage*, où l'auteur, pour détourner de sa tête le soupçon d'hérésie, pro-

teste de ses sentiments orthodoxes, une gravure, qui tient une page, représente Eve nue tendant le fruit défendu à Adam non moins légèrement vêtu.

De grandes armoiries, celles des Carafa, tiennent une autre page.

A la page suivante le titre se modifie ainsi : *Crayon des arts et sciences curieuses*.

Malgré un désordre apparent, l'auteur semble s'être conformé dans l'ensemble de son œuvre à l'ordre suivant lequel les savants modernes enchaînent les diverses sciences : 1° Les sciences mathématiques et physiques ; 2° les sciences naturelles ; 3° les sciences historiques et sociales. C'est ainsi qu'il y traite successivement des langues matrices, des mathématiques, de la géographie, de la division du temps, de l'astrologie et arts cabalistiques, de la chronologie, de la médecine hypocratique, de l'anatomie du corps humain, de la métaphysique, de la rhétorique, etc. L'énumération de ces diverses matières se trouve dans la table du livre, dont les deux premières indications seraient mieux placées vers la fin. La voici :

Arbre de vie. — Roue des trois langues matrices. — Arithmétique pythagorique. — Figures géométriques. — La chorographie. — Mappe géographique du monde. De la géographie. — Boussole des vents. — De l'horloge. — Cosmographie. — De l'horizon. Le Méridien. De l'équinoxial. Du zodiaque. Des colures. Des deux tropiques. Des deux cercles polaires. — Système commun des cieux et des planètes. — De l'épacte. Lecture des estoiles. — Table de la Région élémentaire. — Astrologie judiciaire. — Anatomie. — Médecine. — Roue du droit canonique et politique. — Union de consanguinité. — Degré d'affinité. — Arbre de Porphyre. — Décalogue théologique. — Dénombrement du vieux Testament.

Nous sommes loin de la science large et personnelle que respirent les écrits du chanoine Tarde. L'ouvrage de son neveu n'est guère qu'une sorte de compilation de toutes les sciences connues au milieu du xvii^e siècle. La plupart des erreurs qui avaient cours alors s'y trouvent reproduites, en anatomie surtout, dont les découvertes d'Harvey n'avaient pu encore

agrandir le domaine. C'est ainsi que notre auteur fait naître les veines du foie, dans ce temps où ne s'était pas encore universellement répandue la théorie vraie de la circulation du sang.

Néanmoins, malgré ses graves erreurs, le *Crayon de l'art et de la science* n'est pas même aujourd'hui sans quelque mérite. Il a dû coûter de longues et nombreuses recherches, difficiles dans le milieu où vécut l'auteur. Et si le nom du chanoine Tarde a absorbé la renommée pour lui seul, l'œuvre du curé de St-Amand aura l'incontestable mérite de figurer dans les annales de la science comme l'un des premiers essais de vulgarisation scientifique.

IV

Avant d'aborder l'examen de l'œuvre capitale du chanoine Tarde comme historien du Sarladais, il est bon de signaler deux pièces inédites manuscrites, échappées au pillage de sa bibliothèque et que possède son petit-neveu.

La première est une courte note énumérant « les *priorés du chapitre (de Sarlat)* afferlés en argent ».

La deuxième est un registre, dont quatre pages ont seules été conservées, intitulé le *Nécrologue de l'esglise cathedrale de Sarlat*. Dans la première page, il est expliqué que « la ville ayant été prise par les religionnaires le 22 febvrier 1574, les archives du Chapitre furent violées ; tous les titres, papiers et memoyres enlevés ou brulés, si bien que la ville estant reprise et remise en l'obeyssance du roy et des naturels habitants, et le Chapitre s'estant réuni, il fut ordonné que le registre seroit fait de nouveau et que l'on prendroit le commencement au temps de ladite reprise, la memoyre ne pouvant s'étendre plus avant ; et la charge de recueillir la memoyre de ceux qui estoient décédés tant lors de la dite prise que depuis fut donnée au chanoine theologal ».

La première notice nécrologique est consacrée par Tarde à Pons de Salignac, premier archidiacre, et à Pierre de Salignac, chantre, dont la mort tragique est brièvement racontée :

« Ils moururent tous deux en mesme jour et mesme heure,

sur la fin de febvrier audit an 1574, tost après la prise de la ville. Ils s'estoient tous deux deffendus et n'avoient rendu les armes que sous promesse de vie sauve. Et néanmoins, après avoir payé leur rançon, un nommé La Bertrandie les poignarda dans leur maison par commandement du capitaine Vivant. Au bout de quelques années, La Bertrandie eut la tête tranchée à Bordeaux. Ils estoient tous deux frères issus de la noble maison de Fénélon, portant les armes d'or à trois bandes de sinople. »

La notice suivante est de même couleur. « François Bruzac, prieur en la mesme église, mourut aussi lors de ladite prise. Il se défendit valeureusement. Et après s'estre rendu avec promesse de vie sauve, il fut tué et poignardé de sang froid par commandement du capitaine Vivant. Il estoit de la maison du Bastit, qui est un chasteau de la terre de Montignac et paroisse de Bars. »

Par malheur quelques feuillets manquent ensuite, on ne retrouve le manuscrit qu'à la date de 1599 ; il s'arrête en 1624. Prenons-y cette indication, qu'en 1561 le Chapitre de Sarlat fut sécularisé et que les chanoines furent réduits au nombre de quatorze.

Il est à regretter que ce document ait été aussi maltraité : il aurait fourni, comme on peut en juger par les deux extraits que nous en avons détachés, des détails authentiques à l'un des plus douloureux épisodes de l'histoire du Sarladais. Chargé de reconstituer les archives détruites de ce Chapitre dont il était le membre le plus éminent, Tarde s'acquitta de sa mission avec un soin tout patriotique ; et nous devons nous féliciter du choix qui fut fait de sa personne pour achever une pareille entreprise. Car c'est dans les recherches faites dans cet objet, il n'en faut pas douter, que le théologal puisa l'inspiration d'élever à sa patrie un véritable monument historique.

Les manuscrits qu'il nous a laissés sur l'histoire du Sarladais sont assez étendus ; dans cet ouvrage, dont il circule de si nombreuses mais fautives copies, il a consigné, sous forme d'annales ou chronique, le récit des événements arrivés à Sarlat depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque. Ces mémoires constituent pour nous l'œuvre capitale du cha-

noine, dont ils sont destinés à perpétuer le souvenir ; et, comme ils n'ont point encore été imprimés, nous allons tâcher de les faire connaître en ces quelques pages que nous avons encore à lui consacrer.

Le manuscrit original de Tarde est intitulé comme suit :

Table chronologique de l'Esglize de Sarlat, diocèse et pays Sarladais, montrant le nom, ordre et suite des prélats qui y ont présidé, soubz quelle religion et forme d'estat on y a vescu, qui et quels ont esté les princes et seigneurs qui y ont commandé, avec la fondation des villes, sièges, prinses et reprinses d'icelles et autres divers accidents que le pays a souffert jusques à present.

C'est ce manuscrit, déposé actuellement à la bibliothèque publique du Lycée de Toulouse, (*Catalogue*, section Histoire ; B, n° 61), qui doit faire autorité et le seul qui puisse être livré sûrement à l'impression.

Il avait été découvert par M. G. Tarde, sur les indications de feu M. J.-B. Lascoux, conseiller à la Cour de cassation, vice-président de la section d'histoire du Comité des travaux historiques, homme d'un esprit élevé, qui a consacré tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions à faire les recherches les plus approfondies sur le Sarladais, sa patrie. Il avait fait de ce manuscrit une copie très soignée, en ce moment aux mains de son fils, juge au tribunal de la Seine. M. Lascoux se proposait de donner au public une édition de cet ouvrage, annoté par lui, pour laquelle il avait rassemblé des matériaux considérables. La mort l'a empêché de mener son projet à bonne fin ; la seule partie de son travail qu'il ait achevée est la vie du chanoine Tarde, qui devait servir de préface.

Parmi les copies plus ou moins exactes des mémoires de Tarde, on peut citer les suivantes :

La Bibliothèque nationale possède un double manuscrit désigné sous cette rubrique : *Histoire de la partie du Périgord connue sous le nom de Sarladais*, par Jean Tarde, chanoine de Sarlat, auteur d'une carte du Sarladais (1624), de laquelle il est fait mention dans la *Bibliothèque de la France*, tome I, p. 76, n° 1144. Deux exemplaires de cette histoire, dont le

deuxième, qui est de 176 pages, a été considérablement augmenté et continué jusqu'en 1724 (2 vol.) (1).

La Bibliothèque de Périgueux possède également deux copies de cette histoire, avec ce même titre : *Antiquités du Périgord et du Sarladais*, par le chanoine Tarde. L'une faite sur un manuscrit qui se trouvait dans la bibliothèque de l'évêché de Sarlat et fut donné à Mgr de Lostanges, évêque de Périgueux, par M. l'abbé de Loqueyssie, son grand-vicaire, en 1823. L'autre faite en 1857 par M. Pestillat-Pradelle, sur un exemplaire appartenant à la famille de Cervat, et contenant les armoiries des évêques de Sarlat.

M. Gabriel Tarde a acquis un manuscrit portant en marge et en petits caractères : *Histoire abrégée de l'Eglise et diocèse de Sarlat* ; et en gros caractères, cet autre titre : *Histoire chronologique de l'Eglise de Sarlat, contenant le nom, ordre et suite des evesques de Périgueux, abbés et evesques de Sarlat, avec plusieurs choses mémorables qui se sont passées dans le diocèse concernant la religion et estat temporel*.

Nous avons trouvé dans d'autres copies ce dernier titre modifié de la manière suivante : *Histoire chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays Sarladais, montrant le nom, ordre et suite des prélats qui y ont présidé, la religion et forme d'état qu'on y a eus, qui et quels ont été les Prelats et seigneurs qui y ont commandé ; avec la fondation des églises, sièges des villes, prises et reprises d'icelles, et autres divers accidens que Sarlat a soufferts jusqu'à present*.

Toutes ces diverses copies ne sont que des compilations, abrégés ou amplifications du manuscrit original.

L'œuvre de Tarde embrasse l'histoire du Sarladais depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'année 1630 environ. Un inconnu, désigné sous le nom de *Continueur de Tarde*, dans lequel quelques écrivains s'accordent à tort, croyons-nous, à reconnaître le chanoine de Gérard, a continué ce travail à

(1) *Le Cabinet historique* (L. Paris), juin 1857, p. 133 : *Inventaire sommaire des titres et papiers relatifs à l'histoire du Périgord, recueillis par M. Prunet et Leydet*.

partir de Louis de Salignac, évêque contemporain de Tarde, auquel succédèrent encore huit évêques, y compris le 37^e et dernier pasteur de Sarlat, Mgr d'Albaret.

Les mémoires historiques du chanoine Tarde débutent par une invocation à la Très Sainte-Vierge, mère de Dieu. C'est sous la protection de Marie Immaculée que l'auteur tient à placer son ouvrage, destiné à montrer aux partisans de Luther et de Calvin que les pontifes de tous nos diocèses se rattachent par une chaîne ininterrompue à la source apostolique, ce qui prouve la légitimité de l'Eglise catholique. Il a entrepris, dit-il lui-même en sa préface, cette histoire des évêques de Sarlat, « principalement pour faire voir aux religionnaires et innovateurs la succession de nos pasteurs et montrer par icelle et par une longue possession qu'ils sont les véritables et légitimes pasteurs de l'Eglise chrétienne. »

Et comme le siège épiscopal de Sarlat n'a été érigé qu'au xiv^e siècle, il rappelle les évêques de Périgueux qui gouvernaient également l'église de Sarlat.

« Comme les évêques de Périgueux étaient nos prélats avant que Sarlat fût érigé en évêché, nous avons cru que le devoir nous obligeait d'en parler et de rapporter leurs noms et temps de leurs sièges, comme aussi la succession des comtes de Périgord et des ducs et rois de Guyenne, sous la domination desquels nous avons été ensemble, tout ce qui s'est passé dans ces deux diocèses de plus mémorable concernant l'Eglise, la religion et l'état temporel. »

Tarde exprime tous ses regrets de n'avoir pu remplir cette tâche avant les guerres de religion, auparavant que les archives ecclésiastiques et autres eussent été brûlées par les protestants, comme il le raconte dans le passage cité plus haut de son *Nécrologue de la cathédrale de Sarlat*. « Avant ce malheur, s'écrie-t-il avec tristesse, on eût pu moissonner à pleines mains dans ces archives et y recueillir des mémoires bien amples avec peu de peine. Au lieu que nous avons été contrains de ramasser avec beaucoup de peine, de temps et de travail dans des terres presentement stériles ces mémoires pour les conserver à la postérité. »

Tarde débute par une description sommaire du Périgord, suivie du catalogue des saints de la province, des noms des évêques, des comtes, des chapitres, des archidiaconés, des abbayes, des prévôtés, des archiprêtres, des prieurés conventuels et des couvents.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur le Périgord et sa ville capitale, Tarde passe à la ville de Sarlat et au Sarladais.

Il assigne à Sarlat une origine toute gauloise, toute conjecturale, et s'efforce de prouver par les monuments tels que pierres-levées, tombeaux, statues, traditions et vestiges d'antiques usages, que les druides Sarronides avaient un collège dans cette ville, où de bonnes eaux minérales attiraient un grand concours ; qu'un temple dédié à Esculape y fut élevé, lorsque le culte des divinités de Rome passa dans les Gaules ; que c'est sur les ruines de ce temple que s'est construite, sous les rois de la race mérovingienne, l'abbaye que dotèrent Pépin, Charlemagne, les ducs d'Aquitaine et les comtes de Périgord, et qui devint enfin siège épiscopal en 1317, sous le pontificat du pape français Jean XXII, qui partagea l'évêché primitif en deux diocèses, celui de Périgueux et celui de Sarlat.

De nos jours même la question de l'origine de Sarlat a été vivement agitée ; les uns soutenant que Sarlat était une ville purement chrétienne ; les autres, suivant l'opinion de Tarde, en faisaient remonter la fondation aux Gaulois. Nous ne rallumerons point cette discussion, quelque intéressante qu'elle soit ; disons simplement avec Bouffanges que « Tarde mérite plus de confiance, lorsqu'il raconte les faits depuis le X^e siècle : il a alors puisé aux archives de l'évêché et du Chapitre cathédral, successeurs de l'abbaye et du monastère, à celles de l'hôtel de ville, des corporations, des châteaux voisins et grandes maisons. »

Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire du Sarladais ont aimé à citer cet érudit compatriote, « parce que, — pour nous servir du témoignage de l'un d'eux (1), — il a étu-

(1) *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, tome I, p. 254.

dié son pays avec l'amour d'un fils pieux et a fourni, au demeurant, des documents très souvent exacts ».

Les listes des évêques de Sarlat sont loin d'être uniformes : celle qu'en ont donnée Tarde et son continuateur est généralement adoptée : nous la trouvons reproduite dans l'*Histoire d'Aquitaine* de Verneilh-Puyrazeau et l'*Annuaire de la Dordogne*.

« Je crois, dit à ce sujet Larouverade (1), que nous devons nous en tenir au chanoine Tarde et à son continuateur et les prendre uniquement pour guides : eux seuls, par leur position toute particulière et les recherches consciencieuses qu'ils ont faites sur les annales de la patrie, méritent confiance entière... Nous ne devons pas oublier cette liste, ajoute-t-il, car nos évêques furent presque tous nos bienfaiteurs ».

L'œuvre de Tarde renferme des documents intéressants sur le Périgord et en particulier sur la ville de Sarlat. Mais si tous les écrivains sarladais les ont mis à contribution, tous n'ont pas eu, à l'égard du vénérable mémorialiste, la même bienveillance, la même justice.

« Il rapporte, dit Bouffanges, ou analyse les chartes, titres et documents, et parle avec un ton de bonne foi et de simplicité qui éloigne le soupçon de partialité ou d'exagération. »

M. l'abbé Audierne, qui a écrit dans le *Calendrier de la Dordogne* une histoire abrégée de la ville de Sarlat, a formulé un jugement plus sévère sur l'œuvre de son devancier :

« Cette œuvre, dépourvue de critique, fourmille d'erreurs. On doit cependant à cet auteur de la reconnaissance pour les faits arrivés de son temps dont il a conservé le souvenir. Il se montra meilleur géographe et mathématicien qu'historien exact. » (2)

Malgré les justes critiques que l'on peut adresser au cha-

(1) Auguste Larouverade : *Lettres à Julie sur le Sarladais*, 1840, p. 25. Manuscrit à la bibliothèque de Périgueux.

(2) *Périgord illustré*, p. 192.

noine Tarde comme historien au sujet de fautes qui sont plutôt celles de son époque que les siennes propres, il n'en est pas moins vrai qu'il a eu le premier l'honneur de retracer les annales du pays où il avait reçu le jour.

Nous avons dit plus haut ce que nous pensions de son style en général. Tout dans sa narration est ici sobre et substantiel. Jamais il ne s'écarte de son double objet, qui est à la fois l'histoire ecclésiastique et l'histoire politique du Sarladais. S'il les entre-mêle ou plutôt s'il passe alternativement, non sans un certain art, de l'une à l'autre, ce n'est jamais chez lui un désordre comparable à celui des anciens chroniqueurs, qui brouillent tout pêle-mêle, les batailles avec les apparitions de démons, les disputes théologiques avec les narrations. Il ne fait pas de digressions inutiles, de discussions superflues; et, s'il vient à parler de lui au cours de son histoire et se mettre personnellement en scène (plût à Dieu qu'il l'eût fait plus souvent !), c'est qu'il y a été naturellement conduit et pour ainsi dire forcé par le fil même de son récit. Il ne l'interrompt que pour le couper de courtes indications très instructives, par exemple sur le chiffre auquel le malheur des temps pendant la guerre de Cent ans avait abaissé la population de telle ou telle ville, sur le prix des denrées à Sarlat ou ailleurs, en telle année, par suite de la famine, etc.; ou bien il se permet de loin en loin quelques observations à travers lesquelles on devine un connaisseur éclairé de la nature humaine, comme celles-ci qui frapperont sûrement le lecteur moderne.

Il s'agit du ^{xiv}^e siècle et spécialement de l'année 1369, à propos de laquelle la remarque est faite :

« Ce temps, dit l'écrivain, estoit grandement déplorable, on n'ozoit se fier à personne, ne sçaschant qui estoit de tel ou tel parti. On changeoit du soir au matin de parti pourveu qu'il y eust quelque chose à butiner sur son voisin. A cause de quoy on se défioit de tout le monde. A Sarlat, les magistrats et gens de condition travailloient de réunir les volontés des habitants, avoient l'oeil sur les actions d'un chascun, et ne pensoient que à se conserver... »

Les guerres de religion amènent sous la plume concise de l'historien les mêmes réflexions amères, celles-ci notamment à propos de la prise de Sarlat par Vivant, en 1574. C'est ainsi, dit-il, « que Sarlat est despoillé et faict esclave, et mis es mains, non des Turcs, des Arabes ou autre nation estrangère, mais de ses propres voisins, parens et alliés, qui ont changé de religion pour, soubz ce prétexte, enlever, piller et ravir le bien de leurs compatriotes. »

On nous saura gré d'avoir donné ici quelques spécimens du style de notre astronome historien, qui, sans s'en douter, a su trouver, comme nous venons de le voir, la vigueur du pinceau de Tacite.

Grâce aux investigations de Tarde dans les archives du passé, bien des faits inconnus ont surgi à la lumière. En évoquant les titres du Sarladais à l'attention des historiens, il a puissamment contribué à ranimer dans nos contrées le goût des antiquités nationales. Ses mémoires ont guidé et guideront encore tous ceux qui se sont occupés et s'occupent de l'histoire de notre province. Nous verrons de quelle utilité ils furent à l'un de ses successeurs au Chapitre de Sarlat, Armand de Gérard-Latour, qui, en 1656, aurait même formé le projet de les faire imprimer, avant que cet érudit hagiographe rédigeât lui-même, sur l'histoire religieuse du Sarladais, des *Commentaires* destinés aux auteurs de la *Gallia Christiana*. C'est des travaux de Tarde qu'est principalement tiré ce qu'ils rapportent touchant l'abbaye et l'évêché de Sarlat, les abbayes de Cadouin et de Terrasson et divers autres établissements religieux.

Nous faisons des vœux ardents pour que cet important manuscrit historique sur l'église de Sarlat, précieusement conservé dans la bibliothèque de Toulouse, soit enfin publié d'une manière correcte, avec les annotations nécessaires, comme le regretté M. Lascoux en avait formé le projet, si malheureusement arrêté par la mort de cet estimable magistrat. La mémoire de Tarde n'a, selon nous, qu'à gagner à cette publication. C'est un des hommes qui par leur savoir et leurs écrits ont fait le plus d'honneur à notre province. C'est donc avec raison que cet ancien président au tribunal civil de

Sarlat, qui a laissé aussi des écrits sur sa patrie, Larouverade, recommandait cette vieille célébrité à ses concitoyens :

« La Boétie, leur disait-il, a un éclat européen, et Tarde n'a guère moins fait pour votre illustration. Il vous a sauvé de l'oubli en compulsant vos annales. Il dressa la première carte exacte de votre diocèse, décrivit vos antiquités, et ne cessa jusqu'à sa mort de se dévouer à vos intérêts » (1).

Ajoutons qu'il eut le mérite d'avoir des premiers fait des observations suivies sur les taches du soleil et compris l'étendue des applications industrielles du magnétisme ; dans une des pages des *Astres de Borbon*, on le voit pressentir Newton et tracer un véridique tableau des progrès futurs de l'astronomie ; il fut encore un des plus anciens géographes de la France et le plus ancien de notre région, un géomètre distingué en même temps qu'un archéologue et un utile historien qui a puisé à bien des sources aujourd'hui perdues.

La meilleure preuve de reconnaissance à donner à la mémoire de ce grand savant est assurément la publication dans son texte authentique, de cette célèbre *Table chronologique de l'esglise de Sarlat, diocèse et pays Sarladais*.

« Une pareille édition, écrivait avec raison M. Tamizey de Larroque (2), serait accueillie avec bonheur et reconnaissance par tous les amis des études historiques, et ce serait un des meilleurs titres de gloire de la Société archéologique du Périgord. »

Tous liront avec une vive satisfaction ces pages pleines de bonne foi et de patriotisme local. A mesure que le présent devient plus triste et que l'avenir s'assombrit, il fait bon se réfugier par l'imagination et par le cœur dans le passé, dont les œuvres, les institutions et les hommes fournissent à l'érudit, à l'artiste et au chrétien un inépuisable sujet d'études et de consolations.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

(A suivre.)

(1) *Lettres sur le Sarladais*, lettre 29^e, p. 502.

(2) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome IX, p. 63.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. LE COMTE DE TOUCHEBŒUF-BEAUMOND.

A deux mois d'intervalle, la mort a enlevé à notre Société deux de ses membres fondateurs. Le 1^{er} mai dernier, c'était le marquis de Campagne ; le 4 juin suivant, c'était le comte de Touchebœuf-Beaumont. L'un est déjà inscrit au nécrologe de notre *Bulletin*, le second doit y avoir aujourd'hui sa place.

Le 4 dudit mois, le comte de Touchebœuf-Beaumont (Guillaume-Théodore), un nom encore des plus dignes et des plus justement honorés de notre province, a été frappé subitement, dans l'église de Saint-Martin, de Périgueux, pendant que le curé de la paroisse faisait le prône du dimanche. Ce vigilant pasteur, comprenant, du haut de la chaire, aux regards suppliants de son pieux et fidèle paroissien, qu'un appel était fait à son ministère, interrompait brusquement son sermon pour courir vers celui qui était venu dans le saint lieu, poussé, ce semble, par le pressentiment de sa fin prochaine, recevoir, au pied des autels, la bénédiction suprême. A peine, en effet, lui était-elle donnée qu'il rendait le dernier soupir.

M. de Touchebœuf-Beaumont n'était pas seulement un chrétien fervent et convaincu ; il avait, en même temps que le dévouement à l'Eglise, le respect de l'antique monarchie. Il était catholique avec le Pape et royaliste avec le Roi. C'était du reste de tradition dans la noble et ancienne maison de Touchebœuf, laquelle a donné à l'Etat grand nombre de braves et fidèles officiers, dont plusieurs sont morts sur les champs de bataille. Sans remonter au-delà de ce siècle, on trouve parmi ces derniers : un cousin-germain de notre cher et regretté collègue, Guillaume-Elisabeth de Touchebœuf-Beaumont, capitaine-adjutant-major au 6^e de chasseurs à cheval, tué le 18 octobre 1813 à la bataille de Leipsick. Il avait été fait la même année, à peine âgé de 26 ans, chevalier de la Légion-d'Honneur ; et le fils aîné de celui que nous venons de perdre, Maxime de Touchebœuf-Beaumont, lieutenant à 22 ans dans les mobiles de la Dordogne, frappé mortellement par une balle prussienne, au combat de la Basoche, près Montmirail, le 30 décembre 1870 ; cette maison a également donné à l'Eglise plusieurs sujets recommandables par leurs vertus et leurs lumières, entre autres Jean-Antoine de Touchebœuf-Beaumont, évêque de Rennes en 1759.

La presse, devant la publication de notre *Bulletin*, a déjà rendu hommage à la mémoire de notre compatriote, se faisant ainsi l'interprète des sympathies et des regrets de notre population. Elle a rappelé qu'il fut l'un des premiers promoteurs de l'idée d'organiser une paroisse dans le quartier Saint-Martin, et que c'est à son zèle, qui seconda admirablement le dévouement infatigable de son vénérable curé, que l'on doit, en grande partie, la construction de l'église ; elle nous a dit aussi que ses vues étaient

toujours sages, comme son âme était toujours droite et sans ambition égoïste; il n'en eut jamais qu'une, celle de faire le bien. Il le faisait sans bruit, sans ostentation, et, si ses livres de dépenses qu'il tenait avec une régularité parfaite, ne dévoilaient pas sa grande charité, ses abondantes aumônes restaient ignorées du public, mais non de ceux — et ils étaient nombreux dans notre ville — à qui elles étaient distribuées.

M. de Touchebœuf-Beaumont laisse une mémoire vénérée et dans tous les cœurs des regrets impérissables. Rien ne l'atteste mieux que la foule qui se pressait, sans distinction de rang et d'opinions, à ses funérailles; la touchante manifestation de ces braves paysans — ses métayers, — qui se sont partagé, à l'envi, l'honneur de le porter jusqu'à sa dernière demeure et les profondes douleurs de la famille entière.

A. DE F.

M. ODON MAIGNE.

Notre confrère et ami, le docteur O. Maigne, fut un médecin laborieux, instruit, obligeant. Aimant les pauvres, il laisse un souvenir béni; son cœur et sa maison étaient ouverts aux malheureux. Il fut administrateur de sa commune, pendant de longues années; ses façons autoritaires ont pu, quelquefois, froisser certains de ses administrés; mais tous rendaient justice à son dévouement. Il était possédé de l'amour du bien public; c'était un bon citoyen; il a servi notre Société de tout son pouvoir. C'est à lui que nous devons la *faux murale* de Pouyoulet. Il s'unit à M. Dumas, instituteur, pour nous la faire obtenir. C'est également par son intervention que la magnifique mosaïque gallo-romaine, découverte à La Boissière-d'Ans, nous a été donnée.

Le docteur O. Maigne ne sera pas oublié.

D^r E. GALY.

INSCRIPTIONS

DU MUSÉE LAPIDAIRE DE PÉRIGUEUX. (Suite.)

Fragment relatif à un personnage municipal, duumvir, préposé à l'aerarium et flamine augustal.

Périgueux. — Au Musée. Fragment d'une très mince plaque de marbre vert. — Hauteur 0 m. 15, largeur, 0 m. 25.

. RICVS
. aerarii · TI VIR
iur · dic · flamen aVG VSTi
..... Tauricus (?), ...aerarii, duumvir iure dicundo, flamen
Augusti....

« Tauricus, préposé à l'aerarium, duumvir juge, flamine d'Auguste,..... »

C'est la seule inscription de Périgueux qui fasse connaître des préposés au trésor municipal et des flamines augustaux.

Fragment relatif à un curateur des citoyens romains.

Périgueux. — Perdue.

· · · · · O M · M....
C · C · R · D · S · D

D'après la copie donnée par le Catalogue du Musée, n° 272.

.....*curator civium romanorum de suo dat.*

« ... curateur des citoyens romains, donne de ses deniers..... »

On ne sait pas bien ce qu'était le *curator civium romanorum*. De récents travaux de M. Mommsen (*Les villes de camp*, dans le 7^e volume de l'*Hermès*, 1873) et de M. Ch. Morel (*Les Associations de citoyens romains*, dans le 34^e volume des *Mémoires de la Soc. d'Histoire de la Suisse Romande*, 1877), ont cependant apporté quelque lumière sur la question. Dans les agglomérations qui se formaient à proximité des camps fixes des légions romaines et se composaient surtout de pourvoyeurs et de vétérans, ou dans les cités dont la population n'était en majeure partie ni romaine ni latine, les citoyens romains, soit en raison de l'incompatibilité du régime militaire avec le régime civil, soit pour sauvegarder leurs privilèges et leurs intérêts communs au milieu de centres en quelque sorte étrangers, s'unissaient en associations constituées sur le modèle des corporations et ayant à leur tête un curateur. Ce personnage, administrateur et espèce de tuteur de ces associations, avait, suivant les divers cas, le titre de *curator civium romanorum*, ou *veteranorum*, ou *canabensium*, du mot *canabae*, nom primitif de la plupart des villes de camp.

Périgueux n'était pas cependant une ville de camp. On sait de la manière la plus certaine que durant les trois premiers siècles de l'empire, il n'y avait de légions dans toute la Gaule que le long du Rhin; mais on sait aussi, d'après une inscription du temps de l'empereur Florian, c'est-à-dire d'une époque avancée du III^e siècle, qui qualifie encore Périgueux de *civitas libera*, que c'était une cité dont les habitants étaient en majeure partie *peregrini*.

Les inscriptions mentionnant des *curatores civium romanorum* sont des plus rares. Il est curieux d'en rencontrer trois au chef-lieu des *Petrucorii*, cette *civitas libera* qui ne paraît pas avoir très largement profité de son indépendance administrative, puisqu'on y trouve, tout aussi bien que dans les cités romaines, des duumvirs, des préposés à l'*aerarium municipal* et des flamines augustaux.

Une inscription de Lyon fait connaître un *summus curator civium romanorum provinciae Lugdunensis*.

Autre inscription relative à un curateur des citoyens romains.

Périgueux. — Au Musée. Tablette incomplète par en haut. — Hauteur 0 m. 35, largeur, 0 m. 70.

T · LIGVRIO · MASCV
LO · C · C · R ·
T · LIGVRIVS · TVTÖR · FILIVS
PACIENDVM · CVRAVIT

Ligne 1 : le G de LIGVRIO à terminaison spirale ; le point dans l'O ; ligne 3 : la première lettre incertaine ; une L ou un T, le G de LIGVRIVS à branche tombante ; ligne 4 : l'V et l'M de FACIENDVM, le C et l'V de CVRAVIT liés en monogrammes.

T. Ligurio Masculo, curatori civium romanorum, T. Ligurius Tutor, filius, faciendum curavit.

« A Titus Ligurius Masculus, curateur des citoyens romains, Titus Ligurius Tutor, son fils, a fait élever ce tombeau. »

Autre fragment relatif à un curateur des citoyens romains, donateur de divers embellissements à un temple de la déesse Stanna.

Périgueux. — Au Musée. Bloc carré-long sans ornements. — Hauteur 0 m. 30, largeur 0 m. 68.

numinib · aug · ET · DEAE STANNAe.....
SSVS · C · C · R · CONSAeptum omne circa templum
 suasque.....AS · CVM · CETERIS · Ornamentis ac munimentis d · s · d

Les deux N de STANNAe à la 1^{re} ligne, le T et le second E de CETERIS à la 3^e, liés en monogrammes.

Numinibus Augustorum et deae Stannae.....,ssus, curator civium Romanorum, consaepum omne circa templum suasque columnas (?) cum ceteris ornamentis ac munimentis de suo dat.

« Aux divinités des Augustes et à la déesse Stanna,.....ssus, curateur des citoyens romains, donne de ses deniers la clôture entière autour du temple et ses colonnes avec ses autres ornements et accessoires. »

Consaepum pour *conseptum* est une orthographe irrégulière, mais autorisée par un fragment trouvé précisément à Périgueux et rapporté ci-après.

La déesse Stanna paraît avoir été une source déifiée. Un autel découvert au Mont-Dore-les-Bains et actuellement au musée de Clermont, lui est dédié :

IVLIA · SEVE
 RA · SIANNAe (sic)
 V · S · L · M

« Iulia Severa à Sianna, avec reconnaissance en accomplissement de son vœu. »

Sur la face antérieure de cet autel se voit, au-dessus de l'inscription, une retraite à fond plat dans laquelle était incrustée l'image, sans doute en marbre et en bas-relief, de la déesse sous la figure d'une femme drapée, debout.

Malgré la différence des orthographes, Sianna et Stanna ont toute apparence d'être la même personne mythologique.

(*Revue épigraphique du midi de la France*, n° de juillet-août 1878.)

Trois dessins accompagnent cette livraison. — Le 1^{er} représente un Médaillon contorniate inédit ; — le 2^e, le château de Montignac en 1793 ; — le 3^e, le Plan du château-fort de Montignac au XVI^e siècle.

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rue Taillefer. — Août 82.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

TOME IX. — CINQUIÈME LIVRAISON.



PERIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

Septembre-Octobre 1882.

MM. les membres titulaires et associés peuvent se procurer dès à présent, chez M. SENGENCE, libraire à Périgueux, au prix de 4 francs, le *Supplément à la Sigillographie du Périgord*, qui vient de paraître, un volume in-4° avec planche.

Sommaire des matières contenues dans la 5^e Livraison.

	Pages.
Séances mensuelles du jeudi 3 août 1882.....	417
— du jeudi 7 septembre.....	430
Amphithéâtres d'Arles et de Vésone (M. A. DE ROUMEJOUX)...	438
Causeries archéologiques. — La date de Saint-Front de Périgueux (M. le baron DE VERNEILH).....	440
Notes biographiques sur Raoul du Fou, évêque de Périgueux (Suite) (M. W.-J. MALLAT).....	451
Paroisse de Mirand et commanderie de Saint-Antoine en Périgord (M. le comte DE CUMOND).....	457
Recherches sur les historiens du Périgord au xvi ^e siècle (Suite et fin) (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	464
Répartition des impositions royales sur les paroisses de la juridiction de Puyguilhem, par MM. de l'Election de Sarlat. 1687. (M ^{me} ALARY).....	497
L'abbaye de Chancelade (Suite) (M. l'abbé RIBOULET).....	499
Sceau de la confédération de la sénéchaussée de Sarlat. — Domme (M. Ph. DE BOSREDON).....	513
VARIA. Décès de M. le marquis de Malet (M. E. G.).....	515
Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux (Suite et fin)..	515

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 3 Août 1882.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze, le comte d'Abzac de La Douze, Bleyrie, l'abbé Brugière, Dujarric-Descombes, Michel Hardy, Latière, Charles Vasseur et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de notre honoré confrère M. le marquis de Malet, membre du conseil général de la Dordogne, l'un de nos plus anciens membres, qui aimait les choses de l'art, comme il nous le montra à Périgueux en 1864, et avait fait preuve d'un goût très sûr dans la restauration de son beau château de Puycharnaud.

L'assemblée exprime les regrets que lui cause cette nouvelle perte.

M. LE PRÉSIDENT indique brièvement les ouvrages qu'a reçus la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

L'Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, pour l'année 1880, in-8°, reliure anglaise, Washington, 1881 ;

L'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 15^e année, 1881, in-8°, Paris ;

La Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, année 1882, livraisons 1, 2 et 3, in-8°, Paris ;

L'Investigateur, journal de la Société des Etudes historiques, 48^e année, numéro de mai-juin 1882, in-8°, Paris ;

Le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 7^e année, 1881-82, deux livraisons, in-8°, Saint-Dié, contenant une étude de M. de Boureulle sur *Trois dames illustres de Brantôme à classer dans nos musées lorrains* ;

Les *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, tome X, in-8°, Autun, 1881 ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1882, 62^e livraison, in-8°, Valence ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VIII, juillet 1882, in-8°, Montpellier ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 2^e livraison de 1882, avril-mai-juin, in-8°, Tulle, contenant une *Etude sur les lanternes des morts* de M. l'abbé Lecler, qui en signale sept dans le département de la Dordogne ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome IV, 2^e livraison, avril-juin 1882, in-8°, Brive, où se trouve la suite des *Notes pour servir à la Sigillographie du Bas-Limousin* par M. Ph. de Bosredon ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, tome VII, troisième fascicule, in-8°, Cahors, 1882 ;

Le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, tome III, n° 7, juillet 1882, in-8°, Saintes ;

Le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, n° 13 et 14, 3 et 17 juillet, 1882, in-8°, Bordeaux ;

Le *Monde inconnu*, journal illustré des nouveaux voyages, quatre numéros, 9, 16, 23 et 30 juillet 1882, in-4°, Paris ;

Et le *Giornale araldico* de l'académie de Pise, numéro de juin 1882.

M. LE PRÉSIDENT a reçu une circulaire du président de la Commission de géographie historique de l'ancienne France près le Ministère de l'Instruction publique, par laquelle il est invité à dresser un inventaire de toutes les inscriptions antiques qui existaient sur le sol de notre province à l'époque gauloise. La Commission demande d'abord une reproduction

graphique, et plus tard elle aura probablement à demander des estampages, lorsque l'intérêt de la science l'exigera.

A propos d'estampage, M. l'abbé BRUGIÈRE dit qu'il a essayé d'en faire un de l'inscription de la cloche, à la forme très primitive, offerte au Musée par M. Breton ; mais qu'il ne peut pas venir à bout de la déchiffrer. — L'assemblée fait une nouvelle tentative pour la lire, qui n'est pas plus heureuse que celle de la séance précédente.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts la circulaire suivante, relative au Congrès des Sociétés savantes en 1883 :

« Paris, le 27 juillet 1882.

» Monsieur le Président,

» Le 15 avril dernier, à la réunion générale de MM. les délégués des Sociétés savantes, que j'avais l'honneur de présider, j'émettais le vœu que chaque Société voulût bien, en vue du Congrès de 1883, me faire connaître les questions qu'elle jugerait digne d'être signalées à l'attention des savants de France. Cet appel a été entendu et, de toutes parts, me sont arrivées des propositions qui viennent d'être soumises à l'examen du Comité des travaux historiques.

» Cette haute assemblée, à laquelle j'avais réservé le droit d'indiquer elle-même certaines recherches intéressantes à faire en histoire, archéologie ou philologie, n'a point eu à user de ce privilège. Elle a borné son travail à un simple choix, choix souvent difficile en raison de l'intérêt des questions proposées ; elle a dû en réserver un grand nombre qui seront certainement à l'ordre du jour des prochains congrès, adopter de préférence celles qui lui ont paru présenter un intérêt plus immédiat, quelquefois en généraliser les termes ; mais je suis heureux de constater ici que le programme rédigé par elle et que j'ai l'honneur de vous adresser est uniquement dû à l'initiative de vos compagnies.

» J'ai, dès maintenant, la certitude que les différents points de ce programme seront, l'an prochain, l'objet de

communications analogues ou contradictoires ; que vos études préalables auront pour conséquence de faire naître des discussions au sein des séances ; que l'intérêt des découvertes locales faites par les Sociétés savantes sous l'unité d'impulsion qu'elles se donnent elles-mêmes se généralisera dans ces débats, et que le caractère et tous les avantages d'un véritable congrès seront dès lors acquis à votre réunion.

» Vous remarquerez , Monsieur le Président, qu'aucune question ne figure encore à la section des sciences morales et politiques que j'ai promis de créer et de faire représenter à la Sorbonne en 1883. Cette partie du programme n'est pas prête, mais je n'ai pas voulu qu'elle fût une cause de retard dans l'envoi des questions intéressant les autres sections.

» Permettez-moi d'espérer , Monsieur le Président, que vous voudrez bien donner à ces instructions et au programme qui les accompagne toute la publicité désirable, et en ordonner l'insertion au procès-verbal de votre prochaine réunion.

» Recevez, Monsieur le Président, etc. »

PROGRAMME DU CONGRÈS DE LA SORBONNE EN 1883.

I. — *Section d'histoire et de philologie.*

1^o Quelle méthode faut-il suivre pour rechercher l'origine des noms de lieu en France ? — Quelle est la valeur des résultats déjà obtenus dans cette recherche ?

2^o A quelles époques, dans quelles provinces et sous quelles influences les villes neuves et les bastides ont-elles été fondées ?

3^o Histoire des milices communales au moyen âge. — Date de l'organisation des milices communales et de l'introduction du tiers état dans les armées royales. — Autorité des magistrats municipaux sur ces milices et conditions de leur recrutement. — Mode de convocation, nature et durée du service auquel elles étaient assujetties. — Transformations des milices communales au commencement du xiv^e siècle ;

levées en masse ou appel de l'arrière-ban ; substitution de l'impôt à la prestation des sergents. — Origine et organisation des confréries d'archers et d'arbalétriers. — Institution, organisation, recrutement et rôle militaire des francs-archers de Charles VII à François I^{er} (1448-1521). — Faire connaître par les documents dans quelles conditions se firent la levée et l'organisation des milices provinciales à partir de 1668 et quel rôle ces milices eurent dans les guerres du règne de Louis XIV et de Louis XV.

4° *Pèlerinages*. — Quelles routes suivaient ordinairement les pèlerins français qui se rendaient en Italie ou en Terre-Sainte ?

5° Signaler les documents antérieurs à la fin du xv^e siècle qui peuvent faire connaître l'origine, le caractère, l'organisation et le but des confréries religieuses et des corporations industrielles.

6° *Rédaction des coutumes*. — Documents sur les assemblées qui ont procédé à cette rédaction, soit pour les coutumes générales, soit pour les coutumes locales, et sur les débats qui se sont élevés devant les Parlements à l'occasion de l'homologation desdites coutumes. — Rechercher dans les archives communales ou dans les greffes les coutumes locales qui sont restées inédites.

7° *Etats provinciaux*. — Documents inédits sur les élections des députés, l'étendue des mandats, les délibérations, les pouvoirs des députés et l'efficacité de leur action.

8° Conditions de l'éligibilité et de l'électorat dans les communes, les communautés et les paroisses, soit à l'occasion des offices municipaux, soit pour la nomination des délégués chargés des cahiers des doléances.

9° Quelles additions les recherches poursuivies dans les archives et dans les bibliothèques locales permettent-elles de faire aux ouvrages généraux qui ont été publiés sur les origines et le développement de l'art dramatique en France jusqu'au xvr^e siècle inclusivement ?

10° Signaler les documents importants pour l'histoire que renferment les anciens greffes, les registres paroissiaux et les minutes de notaires.

11° Histoire des petites écoles avant 1789. Principales sources manuscrites ou imprimées de cette histoire. — Statistique des petites écoles aux différents siècles ; leur origine, leur développement, leur nombre dans chaque diocèse et dans chaque paroisse. — Recrutement et honoraires des maîtres et des maîtres adjoints. — Condition matérielle, discipline, programme et fréquentation des petites écoles. — Gratuité et fondations scolaires ; rapports entre la gratuité dans les petites écoles et la gratuité dans les universités. — Livres employés dans les petites écoles.

12° Quelles villes de France ont possédé des ateliers typographiques avant le milieu du xvr^e siècle ? Dans quelles circonstances ces ateliers ont-ils été établis et ont-ils fonctionné ?

II. — *Section d'archéologie.*

1° Signaler les documents épigraphiques de l'antiquité et du moyen âge, en France et en Algérie, qui ont été récemment découverts ou dont la lecture comporte des rectifications.

2° Quels sont les monuments qui, par l'authenticité de leur date, peuvent être considérés comme des types certains de l'architecture en France avant le milieu du xir^e siècle ?

3° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plan, voûtes, etc).

4° Quels sont les monuments dont la date, attestée par des documents historiques, peut servir à déterminer l'état précis de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge ?

5° Signaler les œuvres de la sculpture française antérieures au xvr^e siècle qui se recommandent, soit par la certitude de leur date, soit par des signatures d'artistes.

6° Signaler et décrire les peintures murales antérieures au xvr^e siècle existant encore dans les édifices de la France.

7° Etudier les produits des principaux centres de fabrica-

tion de l'orfèvrerie en France pendant le moyen âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer.

8° Quels sont les monuments aujourd'hui connus de l'émail-
lerie française antérieurs au XIII^e siècle ?

III. — *Section des sciences morales et politiques.*

.
.

Notre savant correspondant M. ALLMER, de Lyon, membre
correspondant de l'Institut, chargé de la direction du recueil
épigraphique à joindre à l'*Histoire générale du Languedoc*,
écrit à M. le Président pour lui poser plusieurs questions.

« Un différend s'étant élevé au sujet d'un droit de pro-
priété littéraire, lui mande-t-il, et désirant m'éclairer de
l'opinion des personnes qui ont plus d'expérience que moi,
j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement et de vous prier
de vouloir bien soumettre au jugement de la Société que
vous présidez les questions suivantes.

» Je les présente sans y mêler aucun nom propre et au
point de vue purement général, en prenant un exemple
fictif.

» Un savant, aujourd'hui décédé, avait été chargé d'un
travail épigraphique considérable. Ce savant a employé
quinze ou vingt ans à déchiffrer sur les pierres et à copier
les inscriptions qui devaient entrer dans son travail, et a
laissé sept ou huit cents copies d'inscriptions, outre des notes
nombreuses.

» Ces copies ont été remises à une personne chargée, à
son tour, de faire le travail que la mort a empêché le savant
de faire.

» Des copies des mêmes inscriptions, prises depuis par
quatre ou cinq autres savants, ont été mises aussi, à titre
purement généreux et au nombre d'environ un millier, à la
disposition de cette même personne.

» Cette personne a fait son travail ainsi grandement faci-

lité, à l'aide des copies bienveillamment prêtées, et s'est trouvée dispensée entièrement de l'opération longue, pénible, très essentielle, fondamentale même et souvent très difficile, du déchiffrement.

» De plus, les copies remises en dernier lieu, au nombre d'environ un millier, étant des *fac-simile* qui donnent à la fois le texte et la figure des monuments, cette personne y a trouvé tous les éléments nécessaires pour pouvoir faire, sans avoir à se déranger, la description de chaque pierre. De plus encore, ces copies étaient en très majeure partie accompagnées de la lecture en toutes lettres et même quelquefois de notes préparatoires pour les commentaires.

» Son travail presque entièrement achevé, sans qu'elle ait eu à prendre elle-même aucune copie de déchiffrement, ni qu'elle en ait pris aucune, cette personne est allée faire sur les pierres la vérification des copies préalablement utilisées par elle.

» 1^o Peut-elle être admise à prétendre que cette vérification, après coup, des copies dont elle s'est préalablement servie pour faire tout son travail, est absolument la même chose qu'avoir dès le principe déchiffré et copié elle-même ?

» 2^o En d'autres termes, peut-elle être admise à présenter au public, sans déclaration d'origine, les copies dont elle s'est préalablement servie, sous prétexte que par le seul fait de la vérification qu'elle vient en faire, ces copies cessent d'être celles des auteurs qui les ont faites et deviennent les siennes propres ?

» 3^o Peut-elle être admise à se soustraire à la nécessité du devoir de conscience et de probité littéraire de déclarer, à la suite de chacun des textes épigraphiques qu'elle présente au public, l'origine de la copie qui le lui a fourni, en donnant pour motif de son refus que cette déclaration à la suite de chaque texte « équivaldrait à dire très nettement qu'elle n'a rien fait, et que c'est pour elle une question de dignité ? »

» 4^o Peut-elle être admise à présenter au public les copies d'autrui, non seulement sans déclaration d'origine, mais encore avec des corrections que les auteurs de ces copies n'approuvent pas et qui ne sont d'ailleurs faites par elle que pour

se créer après coup le droit artificiel de pouvoir prétendre qu'elle a fait son travail d'après ses propres copies ?

» 5° Peut-elle être admise à prétendre que celles des copies auxquelles elle fait, après s'en être préalablement servie, une correction quelconque, à raison ou à tort, deviennent, par le seul fait de cette correction, ses propres copies avec toutes leurs difficultés de déchiffrement aplanies et levées d'avance ?

» 6° Peut-elle être admise, en cas de corrections faites par elle, à pouvoir revendiquer dans les copies ainsi corrigées autre chose lui appartenant que ses seules corrections mêmes, et ne doit-elle pas en faire la déclaration et en prendre la responsabilité, d'autant plus que telles de ces corrections sont des falsifications faites sciemment et intentionnellement soit pour favoriser des lectures, soit pour d'autres motifs ?

» Telles sont, Monsieur le Président, les questions sur lesquelles j'ai l'honneur d'appeler votre attention et celle de la Société, avec prière instante de vouloir bien faire connaître votre opinion et, si cela est possible, la consigner au procès-verbal de la séance. »

Notre honoré confrère M. Charles VASSEUR, qui a été prié de répondre au questionnaire de M. Allmer au nom de la Société, le fait en ces termes :

« Les questions sont très nettement posées et la solution, sans aucune distinction, s'impose de prime-abord à toute conscience droite et à tout véritable érudit qui sait respecter le bien d'autrui. Du reste, la Société s'est prononcée à l'unanimité des membres présents dans le même sens que les Sociétés d'Alais et de Béziers, et je ne pense pas que toutes les classes de l'Institut réunies veuillent décider autrement, malgré deux ou trois faits célèbres du même genre que celui qui nous est soumis et dont j'ai entendu parler depuis vingt ans que je m'occupe d'études historiques. Il est donc incontestable, comme la Société l'a décidé, que le fait en question est un plagiat complet. Un auteur riche de son propre fonds n'aurait jamais songé à s'approprier de la sorte les œuvres

d'autrui. Le titre d'éditeur judicieux n'est jamais dédaigné par un vrai savant, et n'est pas moins rehaussé que celui d'inventeur et d'explorateur.

» 1° On ne peut prétendre être admis, par le fait d'une vérification, à se substituer à celui qui est l'auteur du déchiffrement et de la copie d'une inscription, pas plus que l'éditeur du Roman de la Rose ne peut mettre son nom à la place de celui de Guillaume de Lorris. C'est une œuvre de révision et non de création.

» 2° Tout vrai savant prend soin d'indiquer l'origine des matériaux qu'il emploie, sauf à se réserver comme propre le parti qu'il en tire.

» 3° C'est donc non seulement un acte de conscience et de probité littéraire, mais une garantie scientifique qui donne de la valeur à l'ouvrage et de la dignité à l'auteur. La proposition contraire indique un défaut de jugement et peu d'habitude scientifique.

» 4° En cas de correction ou de lecture différente d'une inscription, on doit indiquer les différentes lectures, comme on indique les variantes d'un manuscrit. Les discuter et convaincre le lecteur qu'on a raison dans le choix qu'on a adopté, est œuvre d'un auteur érudit et sagace.

» 5° Ceci répond d'avance à la cinquième question, aussi bien qu'à la sixième. Dans aucun cas, un savant et même un homme sérieux ne falsifie un texte pour en tirer des déductions préconçues et qui s'éloignent de la vérité. Tout système, en science comme en littérature, est fatalement voué à l'avortement.

» Si l'ouvrage qui donne lieu à ces questions est publié, nous aurions le plus grand intérêt à ce qu'il soit signalé d'une manière spéciale, afin d'en user avec la réserve qu'il mérite.

» En tout cas, à côté de la solution acquise à M. Allmer, du chef de toutes les Sociétés savantes, il trouvera, dans ses confrères individuellement, des vues parfaitement identiques, et au besoin l'appui le plus énergique ; c'est l'intérêt de la vérité et de la science. »

M. Michel HARDY dépose ensuite sur le bureau deux pierres

de briquet au sujet desquelles il donne les explications suivantes :

« La première, dit-il, a été recueillie dans la tombe d'un guerrier franc, à Criel (Seine-Inférieure), en 1874. C'est une lame de silex presque aussi large que longue, et présentant sur son pourtour plusieurs encoches qui ne laissent aucun doute sur sa destination. La plupart des pierres de briquet trouvées dans les sépultures franques sont presque informes ou du moins taillées très grossièrement. Comparées aux instruments des temps préhistoriques, on les prendrait pour des déchets de taille ou des éclats de rebut. Celle-ci au contraire a été taillée avec assez de soin, et ressemble à s'y méprendre à certains couteaux quaternaires. La patine blanche qui la recouvre ajoute encore à cette ressemblance. Volontiers nous supposerions que c'est, en effet, un silex de haute époque rencontré sur le sol par un guerrier franc et qu'il aura fait servir à son usage.

» Le second éclat est tout moderne, mais mérite cependant d'être conservé. Taillé à l'aide d'un marteau en acier, il est très régulier de forme et montre sur sa face bombée deux arêtes longitudinales à peu près parallèles. La base de ce silex a été finement retaillée pour qu'on puisse le tenir à la main sans se blesser.

» Ce bel éclat provient de Villach, dans la Carinthie-Supérieure, d'où il a été rapporté, avec deux autres semblables, en 1881, par M. Goulpié, professeur au lycée de Périgueux. Un Slave accroupi sur le seuil d'une porte, dans une rue de Villach, en avait devant lui une pleine bannette. Très intrigué à la vue d'une marchandise aussi étrange, M. Goulpié questionna le vendeur dans différents dialectes sans arriver à se faire comprendre. Devinant enfin ce qu'on lui voulait, le Slave, par une pantomime expressive, fit connaître sa réponse. En frappant ces silex sur les bords, on en tirait des étincelles pour allumer un cigare. Ces lames de silex n'étaient donc autre chose que des pierres de briquet. »

M. DE ROUMEJOUX donne lecture d'un extrait de la chroni-

que du chanoine Tarde qui concerne les dolmens ou pierres levées et leur destination. Pour le savant chroniqueur sarladais, qui écrivait dans la première moitié du xvir^e siècle, ces monuments étaient déjà des tombeaux et non des bornes de juridiction ou des autels; il résulte de ses observations, que de son temps on avait fouillé des dolmens avec assez de soin pour s'assurer de leur usage funèbre. Cet extrait sera publié dans le *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. le comte Gabriel du Garreau, plusieurs monnaies chinoises ;

De M. Tournier, commis de la direction des Postes, l'empreinte en cire du sceau de la commune de Javerlhac en 1793 ;

De M. le chanoine du Pavillon, une très belle médaille en bronze de Louis XVIII, de 1823, gravée par Andrieu sous la direction de M. de Puymorin, et qui avait été donnée à M. du Pavillon, son père, député de la Dordogne sous la Restauration. Elle porte au droit le buste du Roi avec cette légende LVDOVICVS . XVIII . FRANC . ET . NAV . REX ; au revers cette inscription :

GALLIÆ AMOR
LVDOVICVS DESIDERATVS
FAVENTE DEO
PRVDENTIA VICTRICIBVS ARMIS
JVRA REGVM FIRMAVIT
FERDINANDVM REGEM
RESTITVIT.
I. oct. MDCCCXXIII.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

M. LE PRÉSIDENT présente une petite charte de 1263 qui contient une donation par Arnauld de Bosville sieur de Mirremont à l'église de Sengeyrac et au chapelain d'icelle, Raymond de Carpinel, de tous ses droits sur la dite paroisse. Les deux fils du donateur, Arnauld, archidiacre de Périgueux et de la même église de Sengeyrac, et Gaillard, comparaissent dans l'acte et le ratifient. Cette pièce est remise à M. Hardy, qui est prié d'en faire une copie.

M. DUJARRIC-DESCOMBES montre à l'assemblée une double photographie, obtenue par son confrère notaire à Montagrier, représentant, d'un côté, l'église bénédictine de ce chef-lieu de canton, et, de l'autre, la façade de la chapelle votive de Saint-Sicaire, dans la même localité, où se trouve encastrée, à la droite d'une statue de sainte Ruffine, celle plus ancienne d'un chevalier saint Georges. Il propose à la Société de la faire tirer pour notre *Bulletin* sans de trop grands frais. — Avant d'accepter l'offre de M. Dujarric, l'assemblée désire qu'il lui fournisse un devis, afin de pouvoir juger s'il y aurait économie à user de ce moyen.

M. Philippe DE BOSREDON nous adresse une Note sur le papier timbré de la seigneurie de Montfort, qu'il appelle un papier timbré périgourdin, le seul qu'on ait découvert jusqu'ici. L'empreinte, qu'il a vue dans la lettre de M. d'Artensec, communiquée à notre dernière séance, a été produite par un sceau-matrice qui appartient à M. l'abbé Pergot. Elle représentait un écusson à trois rocs d'échiquier, posé sur un manteau ducal semé d'hermines, timbré d'une couronne ducale dont le fleuron central est surmonté d'une croix. Au bas de la vignette, deux inscriptions en demi-cercle, dont la première se termine, de chaque côté, par une banderole recourbée en forme de cou de cygne ; elle est ainsi conçue : MONFORT . VICONTE . DE . TVRENE. La seconde, placée immédiatement au-dessous, contient l'indication de la valeur : PARCHEMIN . X SOLS . LA . FEVILLE. La dimension générale de la vignette est de 40 millimètres. La Note de M. de Bosredon sera insérée au *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL dit qu'il existe aux Archives départementales un papier timbré de Montfort plus ancien que celui signalé par M. de Bosredon et dont le dessin et la légende ne sont pas les mêmes. Ainsi les registres paroissiaux de Vitrac de 1680 et 1693 sont faits de papier timbré dont le dessin représente une grosse fleur de lis dans un cercle. La légende porte seulement : POVR LA COMTÉ DE MONFORT.

La séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, FERD. VILLEPELET.

Séance du jeudi 7 septembre 1882.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, le marquis de Fayolle, de Roumejoux, le vicomte de Lestrade, le marquis d'Abzac de La Douze, le comte d'Abzac de La Douze, l'abbé Brugière, Dujarric, le comte de Fayolle, le comte Charles de Larmandie, Le Légard et Crédot.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. ALFRED DE FROIDEFOND demande la permission de profiter de cette lecture pour présenter l'observation suivante :

Dans le compte-rendu de la séance du 6 juillet 1882, il est dit (page 314 de la dernière livraison) que j'ai attribué le sceau-matrice offert à la Société par M. Alcide Duverneuil à la famille Vaquier, de *Montfort*. C'est une erreur ; j'ai dit Vaquier, de *Lamothe*, mais encore sous une forme très douteuse, car une autre famille, en Sarladais, porte des armes identiques, ainsi que le constate l'*Armorial de la noblesse du Périgord*, au n° 20, sous le nom d'Aymeric, de Paluel, de Cherval, de Montbette, etc.

Acte est donné à M. Alfred de Froidefond de sa déclaration.

M. LE PRÉSIDENT indique les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque pendant le mois d'août :

Le *Journal des Savants*, cahiers de mai, juin et juillet 1882, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VIII, numéro du mois d'août 1882, contenant une chanson en patois moderne de notre compatriote M. Chastanet, et intitulée : *Antan, Ujan et Endeinan* ; et, à la page 99, une communication intéressante de notre érudit confrère M. Léon Clédât, sur

le rétablissement d'un passage d'un dicton auxerrois du xiii^e siècle ;

Le *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1882, n^o 2, renfermant, à la page 393, des détails fort curieux sur les modifications successives apportées au droit du seigneur dans divers pays ;

Le *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*, séances du 29 novembre 1881 au 4 avril 1882 inclusivement, Toulouse, 1882 ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n^o 19, août 1882, signalant la découverte, à Lalinde (Dordogne), d'une lampe antique, à quatre becs, d'une forme assez rare, sur laquelle se voient des traces de peintures ;

Le *Giornale araldico*, de l'académie de Pise, n^o d'août 1882 ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest*, numéros 7 et 8, juillet et août 1882, relatant, à la page 108, non sans la regretter, l'heureuse acquisition, faite par le Musée de Périgueux, de pointes de flèches du type solutréen, qui sont « d'une haute valeur vénale et scientifique » ;

Le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, numéros 15 et 16, ensemble le *Catalogue* spécial des objets composant l'exposition géographique jointe à la XII^e exposition générale de la Société philomatique de Bordeaux : nous y relevons le nom de notre compatriote M. Rigaud, géographe à Bergerac, qui a soumis à l'appréciation du jury plusieurs cartes ou plans ;

Par le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le *Répertoire des travaux historiques*, contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger pendant l'année 1881, n^o 3, année 1882 ;

Par notre éminent correspondant M. Charles Robert, de l'Institut, une étude remarquable sur les médaillons contorniates, Bruxelles, 1882.

Des remerciements sont votés aux auteurs ou donateurs.

M. LE PRÉSIDENT expose que plusieurs journaux, notamment *La Patrie*, ont rapporté la nouvelle qu'une plaque commémorative va être placée sur la façade de la maison qu'a

habitée Montaigne à Rome. Voici la traduction du texte de l'inscription qui sera gravée sur cette plaque :

« S. P. Q. R. — Dans cette ancienne auberge dell'Orso (1)
» habita le moraliste français Michel Montaigne, auteur du
» livre des *Essais*, qui a beaucoup contribué au progrès de la
» philosophie moderne. Le Sénat de Rome lui avait conféré
» le droit de CITOYEN ROMAIN. »

Nous devons être fiers, ajoute M. LE PRÉSIDENT, de ce nouvel hommage rendu à notre illustre compatriote.

M. Alfred DE FROIDFOND offre ensuite à la Société douze sermons autographes de l'abbé Lespine et la copie de deux lettres de l'abbé de Féletz, adressées à l'abbé Hubert, chanoine et bibliothécaire de Troyes.

L'assemblée, après avoir écouté avec intérêt la lecture de ces deux lettres, qui font partie d'une collection d'autographes donnée par M. Odon de Froidefond de Boulazac à sa fille, M^{me} Robert de Soubeyran, vota des remerciements à son sympathique vice-président et décide que ces lettres seront publiées au *Bulletin*.

M. ALLMER, correspondant de l'Institut, a remercié M. le Président de la réponse faite par la Société sur le *Recueil d'inscriptions du midi de la France*, par M. Barry, dont le travail entier appartient à ce savant regretté, et qu'une personne peu scrupuleuse semblait vouloir s'adjuger.

M. DE ROUMEJOUX donne lecture du rapport dont il avait été chargé sur la découverte de tumuli, à Brouyol, commune de Coursac :

« Le vaste plateau boisé qui s'étend de la vieille poste de Maraval jusqu'au delà de Guilhaumias, et domine Coursac au midi, est traversé par l'ancienne route de poste de Périgueux à Bordeaux. A droite et à gauche de cette route, et à quelques centaines de mètres du village de Bruyol, on remarque plusieurs buttes en terre ; elles avaient été signalées par M. de Mourcin, dans ses notes de voyage, publiées dans le *Bulletin* de la Société. Sur ces indications, nous sommes allé à

(1) A l'enseigne de l'*Ours*.

leur recherche et nous les avons facilement retrouvées. — La tradition rapporte qu'il s'est livré dans cette lande de grands combats et un vieux châtaignier porte encore le nom de *Châtaignier de la bataille*. Ces traditions sont-elles fort anciennes et se mêlent-elles avec le souvenir des combats qui se livrèrent aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles autour de Grignols, de Montanceix et du château de la Jarthe, qui n'est qu'à dix minutes de là, et que l'on dit avoir été assiégé vers ce temps? Les gens du pays montrent l'endroit où l'on avait établi des canons pour le battre ; quoi qu'il en soit, et sans nous préoccuper de ces faits historiques, il est constant que ces plateaux furent de tout temps habités, témoin ce grand nombre de haches et d'instruments de silex des âges préhistoriques dont la collection Mourcin a été formée en grande partie, les villages nombreux assis sur ces hauteurs et ces manoirs de la Jarthe, de Guilhaumias et du Chatenet qui dominent les vallées et défendent la lande. Grâce à la bonne volonté des propriétaires du terrain, M. Aublant du Bos et M. Bleynie, notre excellent confrère, nous avons pu fouiller quelques-unes de ces buttes.

» Nous avons commencé par trois tombelles situées sur la propriété de M. Bleynie. Nous les avons attaquées, selon les principes, par une tranchée ouverte du couchant à l'orient. Toutes nous ont donné un résultat identique : lit de cendres central avec un seul vase rempli de cendres humaines extrêmement fines, laissant seulement apparaître quelques imperceptibles débris d'os. La crémation a été complète et bien plus qu'elle ne le fut pour les individus incinérés dont nous avons recueilli les restes en 1866 dans le tumulus de Chala-gnac; la comparaison va nous en être facile, puisque le produit de la fouille est dans les vitrines du Musée. La pâte des vases me semble la même, la forme aussi ; mais nous allons la retrouver ensemble, car nous avons pu enlever vases et terre environnante en un seul bloc. Nous n'avons pas voulu y toucher, nous réservant de les dégager et d'en visiter l'intérieur avec vous. Comme dans tous les tumulus en terre, le poids supérieur a écrasé, aplati les poteries et en quelque sorte les a fait rentrer en elles-mêmes. Nous n'avons point trouvé de fer

extérieurement aux poteries; dans une d'elles nous avons cru reconnaître des traces infinitésimales de bronze et dans une autre des éclats de silex brûlé par le feu ; mais nous ne croyons pas que ce silex ait eu une forme caractéristique ; — d'ailleurs un seul silex ne signifie rien dans un pays où il abonde sous toutes les formes. — Si les tumulus étaient de l'époque de la pierre, on y aurait trouvé de ces instruments soit entiers, soit brisés, et les corps n'auraient pas été incinérés ; ce mode de sépulture est relativement récent, et si ma mémoire me sert, se divise en deux périodes : sépulture unique et sépulture multiple, et nous en avons l'exemple sous les yeux. — A Coursac, en effet, la motte ne recouvre qu'une sépulture centrale ; à Chalagnac, elle était triple ; les vases sont seuls au lieu d'être au nombre de trois ou quatre, et enfin nous n'avons trouvé aucun objet de parure ou de guerre en fer et en bronze. De plus, ces buttes étaient formées de la terre du pays mélangée d'argile et de sable très friables, très fins, tandis que le tumulus de 1868 avait été solidement construit, si nous pouvons nous servir de cette expression ; si bien qu'il a fallu huit jours pour le fouiller, tandis qu'en trois jours nous en avons étudié quatre. — Ces mottes avaient toutes de vingt à vingt-deux mètres de diamètre et leur hauteur variait entre un mètre et soixante centimètres ; elles étaient parfaitement circulaires. — Ce sont les mêmes dimensions que celles du tumulus de 1868. — Elles sont antérieures à lui, ou la peuplade qui les a élevées n'observait pas exactement les mêmes rites funéraires.

» Le quatrième tertre ne nous a fourni que trois débris de poterie trouvés dans les déblais. C'était le plus élevé, mais sa forme ne nous disait rien de bon, malgré l'enthousiasme des ouvriers qui espéraient trouver là *quelque chose*. « *Déségur yo quauquo ré, Mousur* ». Hélas ! il n'y avait rien, pas même de pièce de canon enfouie ; les ouvriers n'eussent pas été le moins du monde étonnés d'en trouver une, imbus qu'ils sont des souvenirs des luttes dont leurs environs ont été le théâtre. — Cette butte n'est point circulaire, elle est semi-circulaire, et son point culminant s'élève à 1^m50 au-dessus du sol presque perpendiculairement, pour se terminer à l'opposé

par un glacis de 10 à 12 mètres. Ce devait être un ouvrage militaire, une sorte d'épaulement destiné à recevoir une pièce de canon ; en effet, le sommet avait été aplani, et comme les terres sont très mouvantes, on l'avait solidifié par un pavé à mortier d'une longueur de trois mètres au moins, large de deux et épais de 40 à 50 centimètres. La pièce d'artillerie ainsi placée sur un terrain solide se manœuvrait plus facilement que sur une terre fraîchement remuée, où elle se serait inmanquablement enfoncée sans cette précaution. — Comme ce tertre n'est éloigné des autres que de quelques mètres, nous crûmes devoir le fouiller aussi, pensant que par suite de causes quelconques il avait été déformé, mais que l'intérieur nous livrerait son secret ; il n'en avait pas.

» Si vous le désirez, Messieurs, nous explorerons les trois autres buttes qui sont au sud de la route de Grignols ; il serait intéressant de savoir si elles sont de la même époque. Nous espérons obtenir l'autorisation des propriétaires ; nous la leur demanderons, si vous le permettez. »

Sur la proposition de M. LE PRÉSIDENT, des remerciements sont adressés à M. de Roumejoux, qui voudra bien poursuivre ses investigations, en explorant les trois buttes situées au sud de la route de Grignols.

M. LE PRÉSIDENT a reçu et communique aux membres présents le prospectus du *Congrès archéologique de France*, qui tiendra sa quarante-neuvième session à Avignon, le 26 septembre 1882.

M. CRÉDOT offre à la bibliothèque de la Société l'acte notarié, du 27 janvier 1790, attestant que les habitants du bourg et de la paroisse de Saint-Georges de Périgueux déclarèrent, d'une voix unanime, qu'ils entendaient demeurer unis à cette ville « pour ne faire qu'un même corps et municipalité ». Cette déclaration avait été provoquée par les représentants de la commune de Périgueux, à l'effet de faire le recensement des citoyens actifs, dont le nombre importait à la formation du corps municipal. Au bas de ce document, on lit notamment les signatures suivantes : Lacombe, curé ; de Puybertrand, chanoine ; Dubois, Suzanne Bourgoïn, veuve

Dupont, de Lajaumarie le fils et Valette, notaire royal. Cette pièce est jugée assez intéressante pour être publiée au *Bulletin*.

M. CRÉDOT fait don, en second lieu, de l'acte notarié, en date du 11 décembre 1682, relatant la réception du sieur Jean Duroux, m^e apothicaire de la ville de Thiviers, en qualité d'apothicaire de la congrégation de la Mission de Périgueux, avec le titre de « véritable frère ». Le s^r Duroux « sera tenu de porter du premier jour dans lad. communauté sa boutique, les drogues et meubles qui la composent ». Cet acte est écrit en caractères très lisibles. — L'assemblée en décide la publication dans le *Bulletin*.

M. CRÉDOT offre enfin deux lettres ayant un caractère privé, et portant les signatures autographes du comte de Périgord et du prince de Chalais.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. Crédot.

M. Charles DE LARMANDIE communique de son côté : 1^o un document du 27 octobre 1653, relatif à des troubles survenus à Villamblard ; 2^o une quittance, datée du 5 décembre 1727, signée de M. le marquis d'Aubusson, et délivrée au sieur Fronton Labat, m^e chirurgien ; 3^o un état de reconnaissance des rentes de la commune de St-Paul-de-Serre en 1463. — M. le Président remercie M. de Larmandie de ses communications et confie à M. de Roumejoux, qui accepte, le soin d'analyser ce dernier document.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. René de Gérard une Note sur un sceau de Guilhem de Born, à laquelle est annexé un moulage, et il en donne lecture à l'assemblée. Notre honorable confrère fait remonter ce sceau au xiii^e siècle, alors que M. de Roumejoux lui assigne le xv^e siècle. Quant à M. Alfred de Froidefond, il ne croit pas que ce cachet se rattache à la famille de Born. M. l'abbé Brugière fait ressortir le rapprochement qui existe entre les familles de Born et de Montfort, dont la fleur de lis est exactement semblable. A ce sujet, M. Charles de Larmandie fait connaître qu'il possède une carte généalogique de la famille Bertrand de Born, et, sur l'invitation de M. le Président, il promet de la communiquer à la prochaine séance.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. le baron de Saint-Saud, — qui vient d'être l'objet d'une faveur spéciale de la part du roi d'Espagne (par sa nomination en qualité de commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique), pour ses travaux et ses recherches scientifiques dans les départements pyrénéens et une partie de l'Espagne, — plusieurs monnaies espagnoles modernes, et particulièrement de Charles III et de Joseph Napoléon, pièces qui sont devenues très rares aujourd'hui. Notre honorable confrère a joint à cet envoi une vue photographique de l'église San Miguel de Lillo, près d'Orviedo (Asturies), et de la pierre sculptée de la porte de cette église. Ces sculptures, qui paraissent remonter au moyen âge, représentent dans trois compartiments le Christ nimbé, paludamenté, assis sur le solium ou cathedra, les pieds reposant sur un scabellum. A ses côtés, la Vierge et un saint personnage debout, revêtu du manteau royal, probablement le patron de l'église, saint Michel. Entre ces deux panneaux portant le même sujet, se voit figuré un pécheur précipité dans l'enfer, où un démon, armé d'un fouet, et un lion s'apprêtent à le supplicier. M. de Saint-Saud offre également deux brochures relatant des excursions dans les Pyrénées cantabriques et des tableaux de données photographiques et hypsométriques, d'après des observations faites dans les Pyrénées espagnoles en 1877 et 1882 ;

De M. Laparre, marchand de bois à Périgueux, une pièce d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand, ayant pour légende : **FERDINANDUS ET ELISABETH REX ET REGINA CASTILIÆ ET LEGIONIS, PRINCIPES.**

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

Il reste à prononcer l'admission de deux nouveaux membres qui ont témoigné le désir d'entrer dans notre association. Après deux votes d'acclamation, sont déclarés admis membres de la Société historique et archéologique du Périgord, savoir :

En qualité de membre titulaire, M. Bouscaillou, prêtre de l'Oratoire, professeur de philosophie au collège de Juilly.

(Seine-et-Marne), présenté par M. Martial Delpit et M. Villepelet ;

Comme membre associé, M. Paul Chollet, libraire-éditeur, cours de l'Intendance, 53, à Bordeaux, présenté par M. Villepelet et M. Michel Hardy.

La séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-adjoint, P.-J. CRÉDOR.

AMPHITHÉÂTRES D'ARLES ET DE VÉSONE.

Vous m'avez chargé, Messieurs, de faire une sorte de parallèle entre les amphithéâtres d'Arles et de Vésone, sous le prétexte que je connaissais le premier. Il faut bien condescendre à vos désirs, malgré les difficultés matérielles que je vais trouver à chaque instant ; l'un, le premier, est complet, on peut l'étudier de tous côtés, circuler dans tous les sens ; l'intérieur en est libre de l'arène et du podium jusqu'aux galeries supérieures, avec les escaliers, les gradins, les précincts, les vomitoires. Le second, le nôtre, est, vous le savez, une ruine complète, on n'en peut distinguer que quelques vomitoires ; les ordres n'existent plus, l'ellipse qu'il formait est seule apparente, mais si peu, que c'est à peine si on la suit à l'œil sur l'emplacement qu'il recouvrait. La comparaison n'est donc pas facile et l'avantage n'est pas en notre faveur. Malgré cela, avec les notes que j'ai réunies, je puis faire ressortir quelques différences dans la construction de ces deux monuments.

A Arles, l'amphithéâtre se compose de deux ordres, le premier dorique, le second corinthien surmonté d'une attique ; soixante arcades s'ouvrent à chaque étage. La longueur du grand axe est de 140 mètres du nord au sud, et de 103 mètres de l'est à l'ouest ; l'arène se mesure, dans son grand diamètre, par 69 mètres 66 centimètres, et par 39 mètres 66 centimètres pour le petit. Un fait particulier à Arles, c'est que des

galeries souterraines règnent au-dessous du podium. M. de Caumont croit qu'elles étaient destinées à régulariser les mouvements du sol. M. Révoil, architecte du département du Gard, signale une autre particularité relative à ce monument, c'est que l'arène n'est pas disposée pour donner des naumachies, et que l'écoulement des eaux, parfaitement étudié à Nîmes, était à peu près livré à la pente naturelle du terrain; enfin, M. Révoil a remarqué que la construction générale des arènes d'Arles devait se rapporter au style gréco-romain plutôt qu'au style romain pur; il s'appuie sur cette observation, que la grande galerie du pourtour au rez-de-chaussée n'est pas voûtée, mais recouverte de linteaux en pierre plate, suivant le système grec. Nous n'en pouvons juger à Vésone; mais il est plus que certain que la voûte était le système dominant, les époques de construction n'étant pas les mêmes. Les arcades sont également cintrées, mais à Arles légèrement surbaissées dans les entrées du nord et du sud. Enfin, des constructions du moyen âge ont couronné une certaine partie de l'édifice pour servir de fortifications; on y voit encore la tour sarrasine élevée au ^{xii}^e siècle et dont l'architecture a été très soignée; à Vésone, le château des Rolphies avait envahi une partie des arènes.

Malgré la faible portion qui nous reste de notre amphithéâtre, MM. de Taillefer et de Mourcin, ces deux infatigables et consciencieux chercheurs, ont pu prendre des mesures qu'ils donnent comme exactes. Le grand axe mesurait 118 mètres 50 centimètres, et le petit environ 138 mètres 50 centimètres. L'arène avait 66 mètres dans son grand diamètre et 40 dans le petit, c'est-à-dire que l'amphithéâtre de Vésone était un peu plus grand que celui d'Arles.

M. de Taillefer ne croit pas, malgré les grands travaux qui ont été faits au-dessous de l'arène pour recevoir les eaux, que jamais elle ait pu être inondée pour pouvoir donner des jeux nautiques; il ajoute qu'il pense que l'ensemble se composait de deux ordres avec attique.

Il est évident que l'amphithéâtre de Vésone est postérieur à celui d'Arles; celui-ci passe pour avoir été élevé au temps de Jules César, fondateur de cette colonie, et nous avons une

inscription qui relate que ce fut Soter, affranchi de Néron, qui commença le nôtre. Ce que l'on peut constater, c'est que l'empreinte romaine est ici pure de toute influence étrangère, autant qu'on en peut juger. Vous connaissez bien tous les détails de construction de ces précieux débris : il est inutile de les rappeler ici, après M. de Taillefer, et vos propres observations.

A. DE ROUMEJOUX.

CAUSERIES ARCHÉOLOGIQUES.

LA DATE DE ST-FRONT DE PÉRIGUEUX.

A la séance du 27 mai dernier, notre confrère M. Michel Hardy, analysant une conférence faite par M. Alfred Ramé au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, a fait à la Société archéologique une communication trop importante et qui touche de trop près à notre histoire monumentale du Périgord, pour qu'il n'y soit pas répondu quelques mots, en attendant une discussion plus approfondie de la grosse question qu'elle soulève.

Il s'agit de la date de St-Front.

Depuis la publication de l'ouvrage de Félix de Verneilh, les archéologues, disposés, avant lui, plutôt à vieillir St-Front qu'à le rajeunir, étaient unanimes à voir dans cet édifice, presque identique, comme plan et dimensions, à St-Marc de Venise, un spécimen incontestable de l'architecture byzantine, transplanté tout d'une pièce en Périgord, à la fin du x^e siècle, achevé et consacré dans la première moitié du xi^e, et ayant inspiré, soit dans le Périgord lui-même, soit dans les provinces voisines, une foule d'églises à coupoles. En d'autres termes, notre vieille basilique était considérée comme le plus ancien des monuments bâtis en France sous

l'influence directe et incontestable de l'art oriental ; comme celui qui avait fait école et d'où procédaient, pour ne citer que les plus importantes, les cathédrales de Cahors et d'Angoulême, les églises de Souillac en Quercy, de Solignac en Limousin et cent autres dans un rayon peu éloigné de Périgueux.

Les conclusions de M. de Verneilh, appuyées de preuves, en quelque sorte surabondantes, avaient été acceptées sans hésitation par tous les archéologues français et étrangers dont le nom fait autorité dans la science. Citer parmi eux les maîtres de cette science, les Didron, Vitet, Mérimée, de Caumont, Viollet-le-Duc, pour nous en tenir à ceux que la mort a moissonnés et qui tous avaient vu et étudié Saint-Front, c'est montrer que l'adhésion était unanime. Que si quelques-uns d'entre eux différaient d'opinion, M. Vitet par exemple, sur la signification du mot architecture byzantine, que M. de Verneilh attribuait exclusivement aux édifices dérivés de St-Front et offrant une « série de coupoles, » aucun n'avait songé à rajeunir notre cathédrale de 150 ans, et à en faire le *point d'arrêt* de l'architecture à coupoles en France, alors qu'ils y voyaient et que nous y voyons jusqu'à preuve contraire, son point de départ.

C'est après 31 ans, qu'un archéologue bien connu, M. Alfred Ramé, ancien collaborateur de M. de Verneilh, aux *Annales archéologiques* de Didron, s'est pris à douter d'un fait, certainement accepté par lui lors de la publication de *l'Architecture byzantine en France* et qu'il a demandé à la Sorbonne, une nouvelle enquête sur la date de St-Front. Nous ne connaissons le travail lu à la réunion des Sociétés savantes que par l'analyse sommaire que M. Michel Hardy en a donnée à notre Société et qu'il a bien voulu nous communiquer en épreuve, avant le tirage du dernier numéro du *Bulletin*. C'est dire que nous n'avons sous les yeux, malgré l'exactitude de ce rapport, qu'un document insuffisant et incomplet auquel par conséquent il est difficile d'opposer une réponse définitive. M. Alfred Ramé se propose, paraît-il, de publier sur la grave question soulevée par lui, un travail important dans une revue archéologique de Paris. Quand ce

travail aura paru, nous connaissons mieux l'argumentation et les conclusions de notre adversaire et, quels que soient son talent et l'autorité attachée à ses écrits, nous n'hésiterons pas à entrer en lice avec lui, sans autres armes que le livre de M. de Verneilh lui-même. Il nous semble en effet qu'il suffit de relire attentivement les chapitres consacrés à l'ancienneté de St-Front et à sa description pour que les doutes qu'aurait pu faire naître M. Ramé, soient vite dissipés. C'est ce que nous engageons à faire ceux de nos collègues de la Société archéologique que la question intéresse ; et quel est celui qu'elle n'intéresse pas ?

Mais, en attendant que M. Ramé lui ait donné les développements qu'elle comporte, nous devons nous en tenir au rapport de M. Hardy et ne pas le laisser passer sans quelques observations ; car il ne tend à rien moins qu'à dépouiller Périgueux de sa gloire architecturale la moins contestée jusqu'à présent.

Voici les points principaux de ce rapport, qui débute par une citation du *Journal officiel* extraite du compte-rendu du congrès de la Sorbonne.

Nous reproduisons cette citation :

« L'orateur (M. Ramé) déclare ne point partager l'opinion
» de M. de Verneilh en ce qui concerne St-Front de Périgueux, qui est, selon lui, le point d'arrêt de l'architecture à
» coupole en France et recommande un examen nouveau de
» la date de cette église. »

« M. Ramé, ajoute M. Hardy, appartient à l'école historique, et pour déterminer la date d'un monument, s'il tient
» compte des caractères architectoniques, il cherche avant
» tout à s'appuyer sur des textes écrits. Rien de plus incertain, en effet, que les indications fournies par l'étude des
» modes divers de construction, voire même par les décorations et sculptures réputées typiques... »

Cette « école historique » est celle de tous les archéologues sérieux. Remarquons seulement, en passant, que M. Ramé n'a pas toujours fait si bon marché des caractères de l'orne-

mentation, pour déterminer la date d'un monument. En 1851, décrivant un autel roman de la *Major* de Marseille, dans le numéro des *Annales archéologiques* où paraissait pour la première fois la description de St-Front par M. de Verneilh (t. XI, page 75), il s'exprimait en ces termes : « L'autel de la » Major, quelques efforts que l'on fasse pour le rapporter au » *xⁱ^e* siècle, sera toujours attribué au *xii^e* par tous ceux (et » il était du nombre) *qui puisent dans le simple examen de » l'ornementation un élément de conviction presque aussi fort » qu'un texte positif.* »

M. Ramé n'en a pas moins raison de tenir aux textes ; mais en nous engageant à en chercher de nouveaux dans les « maisons particulières ou dans la poussière des galetas, » afin d'éclairer d'une plus vive lumière les origines de Saint-Front, ce qui est bientôt dit, il eût été fort à désirer qu'il commençât à nous donner l'exemple en en découvrant ne fût-ce qu'un seul. Or, bien que M. Hardy, rendant compte de sa communication, lui fasse dire : « L'église St-Front de » Périgueux n'a guère été étudiée jusqu'à ce jour qu'en elle- » même et dans les détails de sa merveilleuse construction, » les textes écrits relatifs à ses origines nous manquent ou » du moins sont à trouver. » Il est bon de noter que *tous* les documents historiques rapportés par M. Ramé dans le cours de sa conférence, ont été empruntés à l'ouvrage de M. de Verneilh, qui en avait longuement tiré parti à l'appui de sa thèse, après les avoir péniblement rassemblés et coordonnés.

N'est-il pas un peu étrange, après cela, de l'entendre s'exprimer en ces termes : « Des documents auxquels nos ar- » chéologues français n'ont peut-être pas *accordé une atten- » tion suffisante*, fournissent sur ce point des indications pré- » cieuses. »

Puis viennent, comme des choses inédites ou tout au moins peu connues, l'histoire de St-Marc de Venise ; la conjuration en 976 contre le doge Candiano IV suscitée par Orseolo ; l'incendie de son palais et de l'église de St-Marc qui, par parenthèse, était en bois ; l'avènement d'Orseolo ; le soin qu'il prend de rebâtir immédiatement l'église incendiée ; la pose de la première pierre en 977, un an après la

destruction de l'édifice primitif ; la commande à Constantinople d'une table d'autel splendide, la *pala d'oro*, comme on l'appelle ; puis les remords qui s'emparent, un an après, d'Orseolo et lui font, en 978, abdiquer son pouvoir et quitter Venise pour suivre en France Guérin, abbé de St-Michel de Cusan, en Gascogne, où il meurt 19 ans après.

Tout cela, et bien d'autres renseignements historiques, est longuement exposé dans l'ouvrage de M. de Verneilh, avec l'indication des sources où il a puisé, et c'est à l'aide de ces documents qu'il a pu reconstituer l'histoire de St-Marc et en fixer la date.

Il n'a pas mis moins de soin à déterminer celle de Saint-Front. Entre autres documents, une chronique authentique, relatant la vie des évêques de Périgueux, dit, en parlant de Frotaire de Gourdon, mort en 991 après avoir gouverné le diocèse pendant 14 années, : « *Hic episcopus cœpit ædificare magnum monasterium Sti-Frontonis.* » Ce qui place la date de fondation entre 978 et 991. Et une autre chronique nous apprend que la dédicace en fut faite en 1047 sous l'épiscopat de Géraud de Gourdon, par Aymon, archevêque de Bourges : « *Anno D. MXLVII feria IV, magnum monasterium sancti Frontonis dedicatum est ab Aymone, Bituricensi archiepiscopo,* » et dans ce temps-là *monasterium* s'entendait aussi bien de l'église que des bâtiments conventuels qui n'en étaient que l'accessoire.

Comme on le voit, l'histoire de St-Marc et celle de St-Front se confirment l'une l'autre, aussi bien que les caractères singuliers de ressemblance qui existent entre ces deux monuments contemporains. Que St-Front soit la copie de St-Marc ou, ce qui est moins probable sans être impossible, qu'il ait été élevé parallèlement à St-Marc, par un architecte venu de Constantinople, comme celui de la basilique vénitienne, toujours est-il que les deux édifices sont, à quelques années près, de la même époque, puisque l'un est fondé en 977 et l'autre entre 977 et 991. D'autres documents historiques cités par M. de Verneilh indiqueraient pour St-Front la date de 984 ; soit sept ans après la pose de la première pierre de St-Marc, à une époque où les travaux de l'église vénitienne étaient

assez avancés pour qu'on pût les comprendre, s'en inspirer et les copier tant bien que mal, avec d'autres ouvriers et d'autres matériaux que ceux employés à Venise.

Mais il est douteux qu'il en fût ainsi au moment où Orseolo abdiqua et se réfugia en France, puisque sa retraite à St-Michel-de-Cusan eut lieu un an après le commencement des travaux de St-Marc, quand les fondations, si difficiles et lentes à établir à Venise, sortaient à peine de terre.

C'est pourtant à ce doge fugitif que M. Ramé attribue l'introduction de l'architecture byzantine en France. Le fait qu'Orseolo a passé 19 ans à St-Michel-de-Cusan, et qu'il se trouve, dans ce monastère obscur situé au pied des Pyrénées, une coupole sur pendentifs supportés par des arcs en plein cintre, alors qu'à St-Front ils sont ogivaux, lui paraît décisif. Il ne lui en faut pas davantage pour révoquer en doute l'ancienneté de St-Front et l'influence qu'il a exercée sur les églises du Périgord, de l'Angoumois et du Quercy. C'est de la coupole unique de St-Michel-de-Cusan qu'est partie l'impulsion. C'est elle qui, franchissant les espaces d'un bond, — car il ne faut pas oublier que son influence a été nulle dans les contrées voisines de St-Michel-de-Cusan, — est venue à 70 ou 80 lieues de là, éclater en Périgord comme une bombe, dont chaque débris aurait enfanté un édifice de pur style byzantin ! Et c'est de cette éclosion de coupoles sur le sol périgourdin, éclosion qui s'est prolongée du ^x^e siècle jusqu'aux premières années du ^{xiii}^e, que serait résultée en fin de compte et comme dernière expression d'un art dont le point de départ est à St-Marc, notre basilique de St-Front qui en reproduit si exactement le plan et les dimensions ! On conviendra que le modèle vénitien aurait suivi un singulier chemin, pour arriver à sa copie périgourdine. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent habituellement, et n'est-ce pas les prendre au rebours que d'intervertir ainsi les rôles des édifices générateurs ?

Dans le système de M. de Verneilh, tout se tient, s'enchaîne et s'explique de la façon la plus naturelle. St-Front, importation d'un art exotique qui, à la fin du ^x^e siècle, était évidemment supérieur à l'art français, a été, à l'époque de sa

construction, l'édifice le plus considérable et le plus beau de l'Aquitaine, sinon de la France entière. Il a nécessairement fait école ; aussi son historien, si familiarisé avec les détails de son architecture, et si bien préparé à les reconnaître partout où ils se trouvaient, même dégénérés, n'a-t-il pas eu grand'peine à suivre la filiation des nombreuses églises à coupoles qui dérivent directement de l'église-mère. Les dates certaines de la fondation de ces filles de St-Front, toutes postérieures à celle de sa construction, les caractères de leur ornementation, variant de style suivant les provinces et perdant peu à peu l'apparence antique de celle de St-Front à mesure qu'elles s'éloignent du ^x^e siècle, tout confirme cette théorie, parfaitement résumée dans les lignes suivantes, que nous empruntons au *Dictionnaire raisonné d'architecture* de M. Viollet-le-Duc (t. I, page 135) :

« En 984, une vaste église avait été fondée à Périgueux, »
» reproduisant exactement dans son plan et ses dispositions »
» un édifice connu, St-Marc de Venise, commencé peu d'an- »
» nées auparavant. L'église abbatiale de St-Front de Péri- »
» gueux est une église à coupoles sur pendentifs, élevée cer- »
» tainement sous la direction d'un Français qui avait étudié »
» St-Marc, ou sur les dessins d'un artiste vénitien par des »
» ouvriers gallo-romains, car si l'architecture du monument »
» est vénitienne ou quasi-orientale, la construction et les dé- »
» tails de l'ornementation appartiennent à la décadence ro- »
» maine et ne rappellent en aucune façon les sculptures ou »
» le mode de bâtir appliqués à St-Marc de Venise. Cet édi- »
» fice, malgré son étrangeté à l'époque où il fut élevé et sa »
» complète dissemblance avec les édifices qui l'avaient pré- »
» cédé dans cette partie des Gaules, exerça une grande in- »
» fluence sur les constructions élevées pendant les ^x^e et ^{xii}^e »
» siècles au nord de la Garonne. »

Hormis la coupole signalée par M. Ramé à St-Michel-de-Cusan, on ne trouve pas trace en effet, au sud de la Garonne, d'une influence byzantine qui, d'ailleurs, se fait de moins en moins sentir quand on s'éloigne des diocèses de Périgueux

et d'Angoulême, et ne se trahit qu'accidentellement dans celui de Bordeaux. M. Ramé pourrait-il affirmer que cette coupole pyrénéenne soit du fait d'Orseolo ? Il nous permettra d'en douter.

Les présidents de République, quand ils abdiquent et vont expier leurs péchés au fond d'un cloître, comme Orseolo, dont l'exemple ne semble pas en ce temps-ci devoir être contagieux, ont d'autres soucis que de reproduire les monuments de leur pays natal. L'envie leur en vint-elle qu'ils seraient en général fort empêchés de la mettre à exécution, n'étant pas architectes. Et quand il s'agit d'un monument tel que St-Marc, d'une importation orientale, aussi étrangère au mode de construction des Vénitiens que St-Front à celui des Français ; quand on songe qu'Orseolo, s'il en avait posé la première pierre, n'avait pu en voir que les fondations à peine sorties du sol, on est tenté de chercher à la coupole unique de St-Michel-de-Cusan, une autre explication que le séjour prolongé du doge dans ce monastère, où les chroniques ne disent pas qu'il se fût fait suivre par l'architecte grec de Saint-Marc.

Cette explication, nous l'attendons. Mais si nous étions chargé de la donner, c'est plutôt, sauf vérification de l'église de St-Michel-de-Cusan, que nous ne connaissons pas, à un moine voyageur, venu du Périgord ou de l'Angoumois, qu'à un doge exilé, que nous la demanderions.

Mais, alors même qu'Orseolo aurait fait élever cette coupole qui serait alors contemporaine de St-Front, est-ce à dire qu'il en faudrait conclure avec M. Ramé, que c'est de là qu'est partie l'impulsion byzantine en Périgord ? Assurément non. Pour nous convaincre, il serait nécessaire de refaire en sens inverse le travail de M. de Verneilh et de montrer clairement, ainsi qu'il l'a fait pour St-Front, l'influence byzantine partant de ce petit foyer pyrénéen, nulle au sud de la Garonne, presque insensible en Bordelais et se manifestant tout à coup en Périgord et dans les provinces limitrophes, pour y produire à profusion des églises à coupoles et finalement St-Front de Périgueux.

Une dernière observation.

« St-Front de Périgueux, dit le rapport de M. Hardy, loin
» d'être une œuvre de début, serait une de nos dernières égli-
» ses françaises du style byzantin et aurait été rebâtie, du
» moins dans ses parties hautes, après l'incendie de 1120; l'o-
» give si nettement accusée dans toutes les voûtes le con-
» firme (M. Ramé) dans cette opinion. »

C'est donc l'emploi de l'ogive dans les grands arcs de St-Front, alors qu'à St-Michel-de-Cusan ils sont en plein cintre, qui a déterminé M. Ramé à contester l'ancienneté de notre cathédrale périgourdine. M. de Verneilh avait déjà fait raison de cette sorte de préjugé, combattu avant lui par M. Mérimée et que nous sommes surpris de retrouver chez un archéologue aussi expérimenté que M. Ramé. Il sait comme nous que, si l'emploi systématique de l'arc brisé caractérise l'art ogival, qui a pris naissance vers la fin du ^{xii}^e siècle dans le nord de la France, et a eu son complet épanouissement au ^{xiii}^e, l'arc ogival, connu depuis des siècles, n'en a pas moins été employé, comme offrant plus de résistance et de force que le plein cintre, depuis le ^{xi}^e siècle sinon avant.

M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire d'architecture*, t. VI, page 425), traitant ce sujet dit : « Les arcs doubleaux de l'église de St-
» Front de Périgueux datent des dernières années du ^x^e siè-
» cle et sont déjà des arcs brisés. »

Moins affirmatif que M. Viollet-le-Duc, nous accorderons à M. Ramé qu'ils peuvent très bien n'être que du commencement du ^{xi}^e. La construction de Saint-Front, entreprise en 984, s'est prolongée jusqu'en 1047, date de la consécration par l'archevêque de Bourges. Il y a eu par conséquent une certaine lenteur, probablement quelques interruptions dans les travaux, ainsi que nous l'avons vu nous-même dans ceux de restauration, exécutés pendant près de 30 ans sous la direction de M. Abadie. Par suite, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les grands arcs supportant les pendentifs et les coupoles ne fussent que de la première moitié du ^{xi}^e siècle. Peut-être même le dessin primitif de l'architecte aurait-il subi en cours d'exécution une légère modification, commandée par les circonstances, par la substitution de l'ogive

au plein cintre. Mais cela ne ferait absolument rien à la date de fondation de Saint-Front, à sa ressemblance avec Saint-Marc et à l'importation directe d'une architecture exotique dans nos contrées.

Ce triple caractère d'ancienneté, d'identité avec la basilique de Venise et d'origine orientale qui fait la valeur archéologique de Saint-Front, ne serait pas davantage détruit par la reconstruction des *parties hautes* à la suite de l'incendie de 1120, dont parle M. Ramé et à laquelle il nous semble attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite. Cette reconstruction existât-elle qu'elle ne serait après tout que la reproduction d'un état antérieur ; car étant donné le plan de Saint-Front, ses piliers massifs, ses murs latéraux avec leurs arcatures supportant des galeries, cette parfaite ressemblance avec St-Marc, il n'est pas possible d'imaginer un autre mode de voûtes que celui des coupoles sur pendentifs. La destruction vraie ou supposée des parties hautes et leur reconstruction sur l'ancien modèle n'a donc aucune importance pour la solution de la question qui nous occupe.

Mais l'incendie de 1120, relaté par M. de Verneilh, a-t-il eu réellement pour les parties hautes de l'église de St-Front les conséquences que lui prête M. Ramé ? Les chroniques en parlent bien comme ayant occasionné de grands ravages dans le monastère, et le clocher en porte encore les traces apparentes. Ses pierres rougies et effritées, les précautions prises pour le consolider en bouchant une partie de ses fenêtres et en rétrécissant les autres, aussitôt après le désastre, prouvent que le feu a passé par là. Cependant, le clocher a résisté et on ne prétend pas qu'il ait été refait. Or, si on comprend l'incendie d'un clocher, dans lequel les beffrois de charpente offrent un aliment au feu, on a peine à s'expliquer comment un édifice du genre de St-Front, où tout, absolument tout, est en pierre, y compris les coupoles qui forment la toiture, aurait pu être brûlé et détruit. Et en admettant que l'incendie des bâtiments du monastère groupés autour de la basilique, y pût avoir causé quelques dégâts, comment admettre que ces dégâts eussent été de nature à nécessiter la reconstruction de toutes les coupoles, y compris leurs pen-

dentifs et les grands arcs de support, alors que le clocher rempli de bois, isolé de tous les côtés et bien autrement susceptible de ruine immédiate, a résisté à l'action du feu ?

Nous n'insisterons pas sur ce point et continuerons à voir dans les coupoles de St-Front, celles qu'avait élevées le premier architecte et qui n'ont été refaites que depuis quelques années, nullement après l'incendie de 1120.

Que si, maintenant, on examine notre vieille basilique dans ses détails ; qu'on étudie, même après une restauration trop bien faite qui l'a remise entièrement à neuf, le caractère presque antique de ses sculptures, les chapiteaux uniformément corinthiens de ses pilastres et de ses colonnes, l'emploi systématique du plein cintre dans ses fenêtres, ses arcatures, l'entrée de ses absides, dans tout ce qui n'est pas les grands arcs de support, pourra-t-on soutenir après un pareil examen, que c'est là un édifice de la fin du *xii^e* siècle ? En voulant faire le dernier en date des édifices à coupoles qui se sont continués en Périgord jusqu'aux premières années du *xiii^e* — témoin Brassac-le-Grand, — M. Ramé a certainement dépassé le but. Rien dans St-Front ne sent le style roman, qui pourtant a présidé à l'ornementation de la plupart des monuments qui en dérivent. Comment expliquer cette anomalie, si on persiste à soutenir qu'il procède de ces églises au lieu d'en être la cause première ; et comment, dans le plus récent des édifices byzantins, justifier l'emploi des plus vieux modes de décoration ?

Que M. Ramé veuille bien revoir notre illustre basilique périgourdine, si tant est qu'il l'ait déjà visitée avec soin. Qu'il fasse la part de ce que la restauration lui a enlevé d'apparence antique, de cachet d'authenticité, de cette saveur particulière aux murailles huit fois séculaires que savent si bien goûter les archéologues, s'il leur est malaisé de la définir ; il y trouvera encore assez de spécimens intacts de la sculpture primitive pour se convaincre que ce n'est pas là le dernier venu des monuments byzantins français, mais bien le plus ancien, comme il est sans conteste, le plus grand, le plus étrange et le plus beau.

Pour nous, qui plaidons cette cause si inattendue et qui nous touche de si près, comme Périgourdin jaloux des gloires architecturales du Périgord et comme frère du savant regretté qui contribua à les mettre en honneur, nous déclarons sincèrement que cette double considération ne nous influence en rien et que, fussions-nous absolument désintéressé dans la question, nous la résoudrions, non dans le sens de M. Ramé, mais dans celui que M. de Verneilh avait fait accepter jusqu'à ce jour au monde archéologique et à ses représentants les plus autorisés. C'est donc avec la plus entière conviction que nous repoussons les conclusions de M. Alfred Ramé, du moins dans les termes où elles ont été exposées par M. Michel Hardy, et la confiance absolue que la renommée de notre plus intéressant édifice périgourdin sortira intacte de ce débat.

BARON DE VERNEILH.



NOTES BIOGRAPHIQUES SUR RAOUL DU FOU,

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX (*Suite*).

(1468-1470).

Monsieur le Secrétaire-général,

Lorsqu'il y a quelques mois, j'adressai à M. le Président, avec le portrait de Raoul du Fou, une courte notice biographique sur cet évêque, je n'avais encore pu consulter que nos archives et nos auteurs de l'Angoumois et du Périgord. Ceux-ci parlent peu de cet homme dont la vie publique s'est presque toute écoulée loin de nos contrées ; celles-là contiennent peu d'actes de son administration, et si le *Gallia*

christiana lui consacre quelques lignes, nous n'acquerrons pas à les lire une plus grande connaissance de sa vie (1).

Cependant, ce personnage valait la peine de plus sérieuses études ; car, si les étoiles éclatantes brillent nombreuses au firmament du Périgord, elles ne doivent pas éclipser les astres moins importants, et il est du devoir de l'historien de les mettre tous en lumière.

En effet, bien que natif de Quimper en Armorique (2), les alliances de sa famille avec les de Bourdeille et son pontificat en Périgord lui sont des titres suffisants à l'intérêt que nous lui portons.

Je passerai brièvement sur son séjour à l'évêché de Périgueux, et, le retrouvant en 1470 évêque d'Angoulême, je rappellerai ce que j'ai dit dans mon premier article (3), à savoir qu'il s'y distingua comme administrateur et défenseur des droits de son église.

(1) Voici la note du *Gallia*. Elle manque absolument du positif qu'il fait bon rencontrer chez l'historien et nous prouvons par la suite l'erreur de son sens :

« Translatō ad archiepiscopatum Turonensem, Elia de Bourdeille Radulphinus seu Radulphus illius sedem occupat, bullis a Paulo II pontifice max. acceptis. Inquisitor una cum Vasatensi et Sarlatensi præsulibus delegatur pro comprobanda vitæ sanctimonia Petri Berlandi Burdigal. archiepiscopi, utque efflagitante Ludovico XI Francorum rege. Verum facta inquisitio nihil profuit. Defuncto enim postea rege negotii auctore præcipuo de eo nequaquam actum est deinceps. Anno 1470 dat Radulphus monasterium de Boscocalvo (Boschaud, commune de Villars), ecclesiam parochialem S. Petri de Fracto Jove (Frugie, canton de Jumilhac).

« Cōficiunt eum esse Radulphum du Fou qui ex episcop. Engolism. factus est Ebroicensis quod tamen dici minime potest, si sederit Petragoricis usque ad ann. 1461 quo legimus Sixtum papam IV Radulphum Petragoricensis episcopum cum Vasatensi delegasse ad inquirendum de gestis et sanctitate Petri Berland Burdigalensis archiepiscopi. » Ce dernier paragraphe est sans valeur historique, et si nous voulions, comme les auteurs du *Gallia*, baser nos arguments sur l'hypothèse, ne pourrions-nous pas dire que la renommée d'un évêque éclairé ayant habité la province, peut-être même la ville archiepiscopale du primat d'Aquitaine et la recommandation du roi de France, à l'instigation duquel se faisait cette instruction, étaient d'assez puissants motifs pour que le pape choisisse Raoul du Fou pour faire partie de cette savante commission ?

(2) Desbrandes, *Histoire manuscrite de l'Angoumois*, le dit originaire de Basse-Normandie.

(3) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, janvier-février 1889, p. 69.

Le 24 juillet 1476, il réunit à son chapitre cathédral le bénéfice du prieuré-cure de Mosnac, de l'ordre de Saint-Augustin, dépendant de l'abbaye de Salles au diocèse de Limoges. En échange et comme compensation, il donnait à l'abbé de Salles la présentation à la cure d'Ecuras. Cette combinaison donnait au chapitre un revenu qui lui permettait d'entretenir une psalette et un chœur de musique dans la cathédrale (1).

Le prieur de Mosnac se refusa à accepter ce changement de juridiction temporelle. Raoul l'en punit en le déposant et lui nomma un remplaçant.

Nous mentionnerons encore l'aveu que lui fournit le 20 décembre 1472 noble homme Pierre de Jambes pour le fief de Charmant, Chadurie et Fouquebrune mouvant de l'évêché, et pour lequel il était tenu à hommage « plain et achaptement de gants blancs appréciés six deniers (2). »

Ce n'était point chose facile au xv^e siècle que de faire respecter ses droits par des seigneurs féodaux, et il fallut au jeune évêque d'Angoulême autant de tact que de fermeté pour ne point créer à son église de ces difficultés scandaleuses qui se soulevaient sur tous les points du royaume.

L'agitation chez les grands était en effet à son comble. Vers le nord, les ducs coalisés refusaient au roi de France les devoirs que Raoul du Fou obtenait par ses délicates précautions.

Louis XI avait eu maintes occasions d'apprécier chez le frère du co-tuteur du duc d'Orléans ces grandes qualités de juge plein de droiture et de pacificateur adroit. Il désira le faire entrer dans son Conseil et l'attacher à sa maison ; mais Raoul était un pasteur zélé. Aux honorables propositions du roi, il répondit par un refus ferme et respectueux. La vie laborieuse d'évêque avait pour lui infiniment plus d'attraits

(1) Desbrandes, *Histoire manuscrite de l'Angoumois*, t. I.

(2) Voir également les cotes numéros 522, 523, 524, 526, 530, 551 de l'inventaire des titres de l'évêché recueillis par le doyen Mesneau. Mss. aux Archives de la Charente.

que les bruits de la cour et les événements des champs de bataille.

En présence d'une attitude aussi résolue, le roi, qui ne pouvait renoncer au concours éclairé d'un homme qui lui paraissait indispensable, changea de tactique. Il lui fit offrir, presque imposer le siège épiscopal d'Evreux, le plaçant par ce moyen au milieu même des pays agités.

Louis s'était dit que son influence pacifique pourrait produire les meilleurs effets sur l'esprit des rebelles ; aussi Le Brasseur dit-il très simplement que « les intérêts du roy le demandant en Normandie, il fut transféré sur le siège d'Evreux en 1479. »

Raoul du Fou prit possession de son évêché et fit son entrée solennelle dans son église le 14 février de cette même année (1), et à cette occasion il lui fit des présents considérables (2).

Le roi le chargea de plusieurs missions. Nous ignorons quels mandats lui étaient confiés, mais il est à croire qu'il s'en acquitta avec bonheur, puisque le même historien (Le Brasseur) ajoute que « la considération que le roy Louis XI avoit pour lui ne fut pas inutile à la ville d'Evreux. Il la prit en affection, et, par une marque de l'affection qu'il vouloit lui donner, elle fut une des premières du royaume où il établit un maire, six échevins et un procureur choisis d'entre les bourgeois et parmi eux. »

Les affaires politiques n'absorbèrent cependant pas tout entier l'évêque d'Evreux. En Normandie comme en Angoumois, la renommée d'homme pieux et savant lui fut acquise en même temps que celle de « défenseur des libertés du royaume. »

Dès 1481, « il fit rebâtir tout de nouveau le palais épiscopal qui tombait en ruines, et le fit tel qu'on le voit aujourd'hui, comme on peut le remarquer par ses armes qui sont d'azur à

(1) *Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Evreux*, publié par l'abbé Lebeurier, dans l'annuaire de l'Eure pour 1865.

(2) *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*.

une grande fleur de lys d'argent, l'écu soutenu de deux faucons affrontés » (1).

Les Archives du département de l'Eure renferment l'intéressant « procès-verbal d'enquête sur le projet de construction de certains édifices que entendoit et vouloit faire édifier l'évêque d'Evreux en son lieu et manoir épiscopal, sur, près et joignant la muraille de ladite ville et cité d'Evreux (2). »

L'œuvre de Raoul du Fou existe encore ; c'est un beau monument de bonne architecture, ainsi du reste que les nombreuses églises qu'il fit construire ou restaurer, ce qui fit dire à ses contemporains qu'il fut un magnifique restaurateur des églises de son diocèse.

La vie de Raoul était, nous le constatons, des plus occupées. Devoirs de pasteur, devoirs de diplomate, voilà bien des raisons qui, jointes à celles de circonstances, l'empêchèrent durant onze ans de prêter à l'archevêque de Rouen, son métropolitain, le serment qu'il lui devait comme suffragant de ce siège. C'est encore Le Brasseur qui nous apprend qu'il accomplit cette formalité en 1490 « n'ayant pu le faire plus tôt, à cause des différentes affaires d'Etat auxquelles le roy l'avoit occupé. »

Le vieux champion de l'unité nationale contre les grands feudataires s'est allongé dans la tombe. Son jeune fils y est lui-même descendu ; le duc d'Orléans vient d'être couronné roi de France sous le nom de Louis XII. Et si « roi de France il ne veut point venger les querelles du duc d'Orléans » en mettant à la place des ministres de son prédécesseur ses

(1) Dans mon premier article, j'ai donné pour armes à cet évêque : d'azur à une fleur de lis d'or, accompagnée de deux colombes affrontées d'argent. C'est la lecture que j'avais faite sur le dessin du manuscrit auquel j'ai emprunté son portrait. Mes recherches en Bretagne ne m'ont point amené à découvrir si ce sont bien des colombes ou des faucons qu'il faut y voir. La version de Le Brasseur peut être admise, étant donné que plusieurs membres de la famille de cet évêque avaient rempli à la cour la charge de grands veneurs de France.

(2) Renseignement obligeamment fourni par M. Bourbon, archiviste du département de l'Eure.

créatures personnelles, il n'en oublie pas pour cela ses amis. Il fait, en effet, nommer à l'archevêché de Rouen le compagnon de ses anciennes disgrâces, Georges d'Amboise, le nomme son lieutenant et gouverneur général en chef de la province de Normandie, en même temps qu'il le fait entrer dans le Conseil de ses ministres et bientôt lui fait obtenir la pourpre cardinalice.

Le cardinal d'Amboise fut le digne auxiliaire du roi père du peuple; mais on comprend facilement que ses hautes fonctions lui permettaient peu de se livrer à l'administration spirituelle de son église métropolitaine. Il pria le roi de lui adjoindre comme auxiliaire indispensable l'évêque d'Évreux, « homme fort zélé, dit-il, pour la paix et le bien de l'Eglise et de l'Etat. »

Raoul assista en 1498 aux séances de l'Echiquier, institué en cour perpétuelle (1).

Il était titulaire des bénéfices suivants :

Abbé de St-Junien-de-Noblat, de Noyers ;

Id. de St-Thierry, à Reims ;

Id. de Noaillé en Poitou.

C'était un honneur desquels étaient fières ces maisons religieuses, que celui d'être abritées par la houlette d'un pasteur aussi marquant.

En 1504 il fut fait abbé de Saint-Taurin et mourut le 2 février 1510, après 32 ans d'épiscopat sur ce siège d'Evreux, « où ses vertus l'avaient rendu si recommandable, que ce serait faire tort à son mérite que de vouloir ajouter quelque chose à l'éloge qu'on lit de lui sur la tombe d'airain qui est au milieu du chœur de l'église cathédrale (2). »

Cette tombe n'existe plus. Fut-elle placée ainsi que nombre d'autres sous ces dalles dont on pava l'église en 1784, ou bien subsista-t-elle jusqu'au moment où les fureurs révolutionnaires de 1793 et 1794 vinrent y détruire jusqu'aux der-

(1) Depuis son institution par Rollon, l'Echiquier de Normandie ne tenait ses assises que deux fois l'an : à Pâques et aux environs de la fête de saint Michel.

(2) Le Brasseur.

niers vestiges des glorieux et saints souvenirs ? Nous ne le savons point, mais nous avons encore la consolation de trouver conservée par les historiens locaux l'építaphe qui y avait été gravée; la voici d'après Lebeurier et Le Brasseur, déjà plusieurs fois cités :

HIC JACET MEMORANDÆ RECORDATIONIS D. RADULPHUS DU FOU
QUEM GENUIT INCLYTA BRITANNIA CORISOPITENSIS DIOECESIS, ORTU
NOBILIS, MORIBUS CLARISSIMUS, RELIGIONIS DECORE VENUSTUS,
HUJUSCE ECCLESIAE ANNIS 32 PASTOR DIGNISSIMUS, AMANTISSIMUS PACIS
ZELOTES, MAGNIFICENTISSIMUS ŒDIFICIORUM RESTAURATOR,
LIBERALISSIMUS ELEEMOSYNARUM LARGITOR,
INVINCIBILIS ECCLESIASTICORUM JURIUM DEFENSOR,
AC IN OMNIBUS FIDELISSIMUS MINISTER, QUI OBIT 2 FEBRUARII,
ANNO 1510.

Voici, Monsieur le Secrétaire-général et cher confrère, les notes que j'ai recueillies sur ce grand évêque duquel Périgourdins et Angoumoisins nous avons lieu d'être fiers, puisqu'il vécut au milieu de nous et que c'est ici que vint le chercher le roi qui sut tirer profit de ses éminentes vertus.

W.-J. MALLAT.



PAROISSE DE MIRAND

ET COMMANDERIE DE ST-ANTOINE EN PÉRIGORD (1).

Il y avait avant 1790, sur les confins du Périgord et de l'Angoumois, une petite paroisse, aujourd'hui disparue, appelée Mirand, au diocèse de Périgueux, dans la chàtellenie d'Au-

(1) Aujourd'hui commune de Cumond, canton de Ste-Aulaye (Dordogne). — C'est à tort que dans l'inventaire sommaire des Archives nationales (voir tome VIII de notre *Bulletin*, p. 411), la commanderie de Saint-Antoine d'Aubeterre est indiquée comme étant de l'ordre de Saint-Lazare. Après vérification, notre honorable vice-président M. Philippe de Bosredon nous écrit qu'il y a eu une

beterre et la sénéchaussée d'Angoulême. Elle avait 84 habitants le 14 mars 1788, et ses limites étaient très restreintes, ainsi qu'on en juge par l'itinéraire de ses processions, qui devaient parcourir chaque année tous les divers lieux de la paroisse pour y attirer les bénédictions de Dieu. Cet itinéraire, que nous publions à la suite du présent mémoire, transcrit sur les registres paroissiaux en 1581 par le curé de Mirand, a été scrupuleusement observé tous les ans jusqu'à la Révolution.

L'église paroissiale était sous le vocable de Sainte-Marie, ou Notre-Dame de Mirand, et dépendait de l'archiprêtré de Double. La cure appartenait à l'abbé d'Aubeterre en 1682.

Il y avait dans cette petite paroisse une commanderie de l'ordre de St-Antoine dont l'existence nous est révélée par divers actes dès 1478, mais dont nous n'avons pu jusqu'ici retrouver la date de fondation. Il y avait au ^{xvii}^e siècle quarante ou cinquante religieux résidants. Ses dépendances territoriales étaient à cette époque très peu considérables. Sa richesse, cependant, était grande, puisqu'elle est demeurée proverbiale dans le pays.

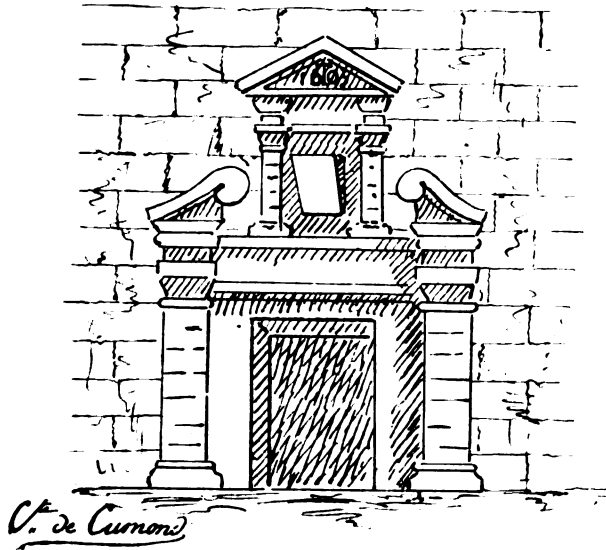
Ce qui reste des constructions annonce une certaine importance. La belle porte d'entrée, qui subsiste, fixe la date d'un agrandissement au ^{xvii}^e siècle.

La chapelle située à l'ouest était remarquable ; elle formait un carré long de 30 mètres environ, avec deux bas-côtés de même longueur que la nef et terminés au niveau de l'abside par deux hautes tours carrées, surmontées de flèches recouvertes d'ardoise. La nef et les bas-côtés étaient voutés en ogive et soutenus par d'élégantes colonnes.

La situation élevée était charmante. On dominait la vallée de la Drôme, très riche et très large en cet endroit ; ses nom-

erreur évidente dans le classement des pièces. La commanderie de Saint-Antoine de Mirand est la même que celle de Saint-Antoine d'Aubeterre, et elle appartenait à l'ordre de St-Antoine de Viennois et non à l'ordre de St-Lazare. Nous croyons qu'il y a eu très peu de commanderies de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois dans notre région, ou du moins qu'elles sont si peu connues qu'il n'est pas sans un intérêt historique de les signaler.

16103



PORTE DE LA COMMANDERIE de St Antoine
paroisse de Mirand-en-Périgord



breux moulins, les papeteries de Porcheyrac et de Mirand, les clochers de Mirand, de Nabinaud, de la Prade, d'Aubeterre et de Bonnes, le beau château des marquis de Bonnes de la maison de Rohan. En face, se dressait sur le flanc d'une colline la coquette ville d'Aubeterre, avec sa forteresse, opulente demeure des maréchaux d'Esparbès, et ses nombreux couvents fortifiés et étagés en terrasses.

De 1679 à 1682, Antoine Rouquette, *religieux de l'ordre de St-Antoine dans la paroisse de Mirand*, succéda aux droits de l'abbé d'Aubeterre pour l'administration de la cure de Mirand, et l'année suivante, 1683, Mgr Le Boux, évêque de Périgueux, remit le service de la *cure de Ste-Marie de Mirand au supérieur de la commanderie générale de St-Antoine*, le R. P. Belletier, religieux de l'ordre. La paroisse fut désignée depuis lors sous le nom de *Mirand de St-Antoine*. Le Père Belletier remplit les fonctions de supérieur et de curé jusqu'en 1695. A cette époque, il fut remplacé par le P. Cusin, qui se qualifiait *seigneur de St-Antoine et curé de Mirand*, de 1695 à 1708.

Ses successeurs comme supérieurs et curés furent le Père Roux en 1708, de Moidieu du 10 mars au 12 avril 1708 ; Le Jeune, d'août 1708 à 1752 ; Pertusier, d'avril 1752 à 1753 ; Fontfroyde, 26 avril 1753 ; Lefranc, prieur et curé, de 1754 à 1756 ; Billion, prieur et curé, de 1756 à 1765 ; de Champagnolles, de 1765 à 1769 ; de Gumin, 1769 ; Fontfroyde, chanoine régulier, 1774 à 1779 ; du Soutras, de 1779 à 1792.

Ce dernier avait noté cette remarque sur les actes de l'état civil de 1789 « mémorable par le froid extrême, qui a été aussi violent qu'en 1709 et par les États généraux, qui ont causé un grand trouble dans tout le royaume. » Au mois de juillet 1792, il avait déjà quitté la commanderie avec tous les religieux. Le curé de St-Privat Joubert remplit les fonctions de curé de Mirand du mois de juillet au 31 octobre 1792. En dehors des curés, voici les noms de quelques autres religieux de la commanderie de St-Antoine. Les RR. PP. Fresnay, 1679 ; Lapoune, 1679 ; Chertier, 1696 ; Poponat, 1702 ; Lamy, 1716 ; Girard de Lavergne, 1717 ; Augustin Lescure, 1721-1723 ; Dubrue, 1723 ; Le Mayeur, chanoine et prieur, 1736 ; Des-

portes, 1737 ; Morel, chanoine, 1740 ; Fournel, 1756 ; Berruier, 1756 ; Devaruse, 1769.

L'église de Mirand a disparu en 1792 ; la route de Ribérac à Aubeterre en occupe l'emplacement. Le cimetière qui y attenait a été converti en jardins. Il n'y a plus vestige de la papeterie. Il y avait encore dans cette paroisse deux repaires nobles, celui de *Mirand*, un des innombrables fiefs que Marie Vigier porta en mariage à Hugues de La Cropte en 1427. Jean de La Cropte y habitait avec Léonarde de Chabans sa femme, en 1680, et leur fille, Marguerite, fut baptisée le 22 avril 1680 dans l'église paroissiale. Le second repaire s'appelait *le Mas* et appartenait en 1680 à Pierre de Jousseaulme, qui y mourut à l'âge de 64 ans et fut inhumé dans l'église. Il ne reste plus trace aujourd'hui de ces deux repaires.

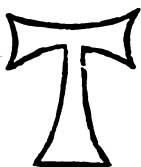
En 1792, après le départ des religieux, la commanderie et sa chapelle furent achetées par M. Delugin du Verdier, de St-Privat. Le couvent est devenu une métairie. La chapelle, après avoir servi de grange, a été incendiée en 1830, revendue le 20 juillet 1839 pour la somme de 2,600 fr par M. Jean-Baptiste Dumarail, agent d'affaires à Amboise (Indre-et-Loire), et rasée la même année.

Quant à la paroisse de Mirand, lors de la formation des communes, en 1790, ses habitants se trouvèrent en trop petit nombre pour constituer une municipalité telle que la nouvelle loi l'exigeait. Ils proposèrent leur incorporation à la commune et paroisse de Cumond, leur voisine. Un acte d'affiliation souscrit par tous les membres des conseils municipaux des deux communes fut dressé à la date du 25 février 1790 sur un registre municipal de la commune de Cumond.

Le village de St-Antoine, qui s'était groupé à côté de la commanderie, était partagé du nord au midi par un chemin, aujourd'hui de grande communication n° 14 dit de St-Astier à Aubeterre. A l'est du chemin, où était la commanderie, le village dépendait de Mirand ; mais à l'ouest, il dépendait de St-Privat. En 1790, la municipalité de cette commune déclara de sa propre autorité la commune de Mirand réunie à celle de St Privat. Le 4 novembre 1792, Jean Journe, maire de

St-Privat, et Barrière, greffier, prirent possession des registres de Mirand au nom de la République Française, et les transportèrent à St-Privat, où ils sont encore.

M. Delugin donna à l'église de St-Privat : 1° l'autel en bois sculpté de la chapelle de la commanderie, beau travail du xvii^e siècle, qui était entièrement doré sous l'horrible couche de vernis dont on l'a revêtu et où l'on remarque le



ou croix de saint Antoine ; 2° la chaire à prêcher et 3° un tableau représentant saint Antoine en pied, lisant et parcourant les campagnes, un livre dans la main gauche et dans la droite une sonnette qu'il agite. Il est revêtu d'une robe brune et d'un manteau bleu, orné sur l'épaule gauche de la croix de saint Antoine.

En vertu de l'acte du 25 février 1790, Cumond protesta contre les agissements de la commune de St-Privat, mais ce n'est qu'en 1821 que l'administration supérieure, rejetant les prétentions de St-Privat, déclara la commune de Mirand définitivement réunie à celle de Cumond. Bientôt même une nouvelle décision administrative réunit encore à Cumond l'autre moitié du village de Saint-Antoine et les villages de Pleine-Serve, La Cote, Le Maine et La Golie, qui appartenaient de temps immémorial à St-Privat. Ces villages et leur territoire, complètement séparés de la paroisse de St-Privat par la paroisse de Cumond, formaient un demi-cercle autour de la paroisse de Mirand ; et il serait curieux de retrouver l'origine de cette enclave de St-Privat entre les paroisses de Cumond et de Mirand.

Une erreur a été commise sur la carte de l'ancien diocèse de Périgueux, publiée par M. l'abbé Brugière. Mirand est placé sur cette carte entre Cumond et St-Privat ; c'est une erreur : Mirand doit être placé au lieu même où il a placé *Mi-*

rand, qui n'existe pas, et plus sur les bords de la Drône, qui baignait presque les murs de l'église. En second lieu, l'église de St-Antoine est marquée du signe cure, église paroissiale ; ce n'était que la chapelle de la commanderie : elle n'a jamais été paroissiale.

Comte DE CUMOND.

I

ITINÉRAIRE DES PROCESSIONS LE LA PAROISSE DE MIRAND

1681.

On fait la procession autour de l'église de Myrant tous les dimanches, depuis la croix de may jusqu'à celle de septembre, et ce immédiatement devant la messe de paroisse et comme il est ordonné dans le Rituel. Item, le jour de la Présentation. De plus, pendant l'année, on en fait une le jour de sainte Marie, faisant un petit tour au-dehors de l'église, tirant à main droite du côté de la rivière, le long des prés et montant vers le Petit-Villebon (1), et puis suivant le grand chemin à main droite pour retourner et descendre à l'église de lad^e paroisse de Myrand, en chantant toujours les litanies des saints et achevant le reste, avec les prières qui suivent, au pied de l'autel. Les autres se font aux trois jours des Rogations, avant le jour de l'Ascension, en chantant comme dessus et passant par divers lieux et endroits de la paroisse, pour y attirer la bénédiction de Dieu sur les lieux et les personnes, par le moyen de la pénitence, des prières, et de l'invocation des saints, et donnant la bénédiction aux lieux où l'on trouve des croix.

La procession du lundi se fait en sortant de l'église, et prenant la gauche le long du cimetière pour monter par le chemin, proche le Petit-Villebon, suivant le grand chemin à droite et le continuant vers le pré de Muret, et descendant en bas, passant le ruisseau, et montant en haut proche du Mas, le laissant à droite, puis suivant ce même chemin, passant par la Chaume et la fontaine dudit Mas, puis suivant le même chemin en bas pour passer par la planche (2) de Mirand pour retourner à l'église. Cette procession doit se faire le jour de saint Marc. La procession du mardi se fait en pas-

(1) De la paroisse du Petit-Bersac.

(2) Pré encore nommé ainsi.

sant par le chemin de ladite planche, et prenant après la gauche auquel on avait passé le jour d'avant au retour de la procession, et le continuant jusques proche de la fontaine du Mas, tirant un peu à main droite et puis vers le bourg où, passant devant l'église St-Antoine, on y entre pour y chanter l'antienne et l'oraison du saint, et en sortant devant notre maison (1) on prend la droite le long du cimetière (2) et l'on continue jusqu'à l'église de la paroisse.

La procession du mercredi se fait en repassant par le même chemin devant la maison et l'église de la commanderie de Saint-Antoine, puis tirant à droite par le grand chemin d'Aubeterre jusqu'au Moulin-Neuf, où l'on prend encore la droite suivant le grand chemin entre la maison de la papeterie et du moulin, tirant toujours à droite suivant la rivière jusqu'à Villeterne, pour prendre le grand chemin qui va à la croix et à l'église de Mirand.

La procession du jour de l'Ascension, qui est la plus grande, se fait en passant par le grand chemin en haut, proche du Petit-Villebon, pour aller au village de la Séguinie (3) et passer entre la maison de la métairie de madame de la Meynardie, suivant le grand chemin qui va à la Garde (4) où étant proche, on le quitte prenant la droite en bas vers Pleine-Serve (5) pour prendre la droite au ruisseau qu'on trouve et passer sur la planche, proche d'une maison qui est sur le chemin, pour le suivre en haut du côté du Mas, et aller passer entre les vignes et au lieu de la croix du Chapu, suivant le grand chemin qui va au bourg et le continuant jusqu'au lieu de la croix de Taillefer, où l'on prend la gauche pour s'en retourner à l'église de la paroisse.

II

En 1680, Jean de Breuil, seigneur de Lenne, de la paroisse de Mirant, au lieu de St-Antoine, fonda un obit dans l'église de Mirand. Il obtint pour lui et les siens le droit de sépulture dans lad^e église. Cette concession fut faite par le curé sous condition que le s^r de Lenne ferait célébrer une messe le jour de saint Jean-Porte-Latine pour la somme de six sols, et fut approuvée par l'évêque de Périgueux, par acte passé par Peyronet, notaire royal.

(1) La commanderie.

(2) Le cimetière des religieux.

(3) De la paroisse de Mirant en 1681.

(4) De la paroisse du Petit-Bersac, 1680.

(5) De la paroisse de St-Privat, 1680.

RECHERCHES SUR LES HISTORIENS DU PÉRIGORD
AU XVII^e SIÈCLE (*Suite*).

CASTEL ET FRANÇOIS DE GÉRARD.

Pour ne point quitter le sol fertile du Sarladais, nous devons dire quelques mots de ces deux personnages, qui ont laissé chacun le récit des deux derniers sièges soutenus par la ville de Sarlat ; les relations de Castel et de François de Gérard ajouteront aux mémoires du chanoine Tarde deux pages intéressantes.

I

Nous ne possédons aucun détail sur la vie de Castel. Tout ce que nous savons, c'est qu'il naquit à Sarlat vers le commencement du XVII^e siècle ; qu'il prit une part active à la défense de sa ville natale, assiégée par les Frondeurs et dont la délivrance eut lieu le 24 mars 1653 ; et qu'il fit partie des cent hommes envoyés à M. de Sauvebœuf, qui les avait demandés pour attaquer la ville de Périgueux déclarée pour le parti du prince de Condé.

Il est auteur de la *Relation du siège de Sarlat, fait en 1652 par Marchin, commandant les troupes du prince de Condé*. Cette œuvre mérite de figurer parmi les principaux documents de notre histoire provinciale.

Elle a été ainsi appréciée par M. l'abbé Audierne :

« Castel n'avait pas l'habitude d'écrire. Aussi remarque-t-on dans la *Relation* qu'il nous a laissée une foule de solécismes, de barbarismes, et peu de suite dans le récit des faits. Cependant il nous a consacré le souvenir de plusieurs traits et documents que nous ignorerions sans lui : sous ce rapport, nous lui devons de la reconnaissance. » (1)

(1) *Périgord illustré*, p. 118.

Au point de vue littéraire, cette *Relation* est dépourvue de valeur, et son éditeur M. Lascoux a jugé en ces termes Castel comme écrivain :

« Son récit est incomplet, obscur, mal ordonné; son style est détestable, et l'on s'aperçoit aisément que l'auteur parle plus souvent le patois que le français. »

Malgré ces défauts, qu'il est juste de reconnaître, la *Relation* du siège de Sarlat en 1652 est une page d'histoire précieuse à conserver, et les lacunes que présente le récit de Castel peuvent se compléter aisément par les *Mémoires* du colonel Baltazar, dont notre érudit compatriote M. le marquis de Chantérac a donné une excellente édition.

Gaspard de Chavaignac dans ses *Mémoires* et Anquetil dans son *Histoire de la Fronde* se sont inspirés du récit de Castel.

II

Si la *Relation* de Castel est dépourvue des qualités qui constituent le véritable historien, il ne saurait en être de même d'un travail à peu près semblable écrit également par un Sarladais, mais dont le nom est resté ignoré jusqu'à ce jour. C'est la *Relation* du siège qu'avait soutenu soixante-cinq ans plus tôt, en 1587, la même ville de Sarlat contre l'armée huguenote conduite par le vicomte de Turenne.

« Cette relation, dit M. Lascoux, est bien complète, les faits y sont exposés avec ordre et clarté, et le style a le caractère de gravité qui convient à un sujet historique. »

Ce travail est précédé d'une épître dédicatoire de l'auteur aux habitants de Sarlat, dans laquelle il n'a point pris le soin de nous apprendre son nom comme Castel.

Ce silence ou plutôt cette modestie de l'écrivain ont ouvert le champ aux conjectures.

M. Lascoux, son éditeur, ne cherche pas à découvrir son nom, mais pour lui « il est bien certain qu'il était Sarladais :

en effet, dans le cours de son récit il emploie à chaque instant l'adjectif possessif *notre* : *notre ville, notre perte...* »

D'après M. le comte de Maleville, dans sa *Bibliographie du Périgord au XVI^e siècle*, l'auteur de la *Relation* du siège de Sarlat en 1587 ne serait autre que Bertrand de Salignac, seigneur de La Mothe-Fénelon, né en 1523, mort à Bordeaux en 1599, et qui fut ambassadeur à Madrid et à Londres. Mais il faut rejeter cette attribution : car l'auteur parle de faits comme les ayant vus de près, par lui-même, et il est incontestable qu'il était parmi les assiégés. Or, Bertrand de Salignac ne mit pas les pieds dans la ville, se contentant d'y renvoyer ses deux neveux avec un secours de 50 soldats.

A qui donc attribuer cette *Relation* ?

Nous croyons ne pouvoir l'attribuer qu'à François Pothon de Gérard, conseiller du roi, lieutenant-général de Périgord au siège de Sarlat.

Nous adoptons sans réserve les raisons que nous en a présentées un membre de sa famille, M. Gaston de Gérard, notre savant confrère à la Société archéologique du Périgord. Elles nous paraissent irréfutables.

Les raisons qui militent en faveur de François de Gérard, auteur de cette *Relation*, sont les suivantes :

1^o Il y a une analogie frappante entre cette *Relation* et le procès-verbal officiel du même siège rédigé par François de Gérard, dont nous reparlerons. On y rencontre la même division, sauf pour la partie préliminaire, les mêmes tournures de phrases et souvent les mêmes expressions.

2^o Le lieutenant-général, par sa charge, était le représentant de l'autorité royale ; il était le chef civil de la ville. Aussi, lorsqu'il s'agit du procès-verbal officiel, de celui qui doit être envoyé au roi et couché sur les registres de l'hôtel-de-ville, c'est lui qui signe seul avec l'évêque, représentant de l'autorité ecclésiastique, et au même rang que celui-ci. Ce sont là les représentants des pouvoirs de Sarlat. Dans la *Relation*, au contraire, il est facile de remarquer qu'il est à peine question du lieutenant-général ; on y parle de tous ceux qui se distinguèrent dans ce siège, de l'évêque, des Salignac, des Carbonnières, etc. ; on cite ce qu'ils font, on dit

leur part dans la lutte. Du lieutenant-général, un seul mot par hasard dans une énumération.

3° Or, quel fut le rôle de François de Gérard ? Les documents originaux possédés par sa famille en attestent l'importance.

Trois semaines après, par lettres patentes du 24 janvier 1588, le roi double ses gages de lieutenant-général, « considérant ses pertes et le bon devoir qu'il a fait, tant à l'exercice dud. estat de lieutenant-général qu'à la conservation de lad. ville en l'obeyssance royale. » La Chambre des Comptes ayant refusé d'enregistrer les lettres de don, de nouvelles lettres patentes, en date du 23 mai suivant, confirmèrent les premières en termes plus explicites encore : « Considérant le bon devoir à servir que nous a fait François de Gérard durant le siège de Sarlat, où il n'a rien espargné pour défendre et conserver lad. ville contre ceux qui taschoient par force de s'en investir et la distraire de nostre obeyssance. »

Deux lettres particulières d'Henri III écrites à François de Gérard les 12 février 1588 et 22 mai 1589, publiées à la suite du procès-verbal officiel du siège, témoignent encore du contentement et de l'estime que le roi avait du lieutenant-général de sa justice à Sarlat.

Lorsque sous Louis XIV, des lettres patentes d'avril 1649 maintinrent dans sa noblesse Armand de Gérard, seigneur du Barry, les services de son grand-père furent rappelés avec honneur :

« François de Gérard avoit continué son affection au bien de cest estat, mesmement contraint le sieur viscomte de Turenne de lever le siège qu'il avoit mis devant la ville de Sarlat au mois de novembre 1587, y ayant employé non-seulement sa personne, mais encore tous ses biens et moyens pour conserver lad. ville. »

Une maintenue de 1671 dit simplement : « François de Gérard contraignit le viscomte de Turenne de lever le siège qu'il avoit mis devant Sarlat, au grand hazard de sa personne et de ses biens. »

Et comme pour conserver à jamais le souvenir des services rendus à sa patrie par François de Gérard, la Jurade, en assemblée générale composée des quatre consuls et de 48 membres de l'hôtel-de-ville de Sarlat, vota à l'unanimité l'enregistrement des lettres de 1649, « considérant, dit le procès-verbal, les assistances et bons offices que tant led. sieur lieutenant-général (le seigneur du Barry) et ses prédécesseurs ont rendu à la communauté en des occasions très importantes pour le bien et service d'icelle. »

De plus, le rôle que François de Gérard a joué en 1587, il l'avait joué en 1562, lors du siège de Symphorien de Duras, « à la levée duquel il contribua tout ce qui pouvoit être désiré d'un bon et fidelle subject et officier » (*Lettres patentes* de 1649); et en 1574, lors de la prise de Sarlat par Vivans, « laquelle ville par le bon ordre et adresse dud. François de Gérard feust bientost reprinse et remise en nostre obeysance: en considération de quoy le roy Charles IX d'heureuse mémoire le fist chef de la justice dans la seneschaucée. » (*Ibid.*) François de Gérard n'était donc pas à ses débuts en 1587.

De tous ces faits nous concluons avec M. G. de Gérard :

1^o Que François de Gérard a eu un rôle principal lors du siège de Sarlat en 1587.

2^o Que, s'il n'est pas fait mention de lui dans la *Relation* anonyme, ce ne peut être un oubli, mais bien une omission toute volontaire de la part de l'auteur, par modestie sans doute; et sachant bien que sa réputation ne perdrait rien de son lustre, il n'a pas voulu faire son propre éloge: ses concitoyens prirent le soin de réparer cette omission, en inscrivant dans leurs archives le récit de ses hauts faits, sujet de gloire et de légitime fierté pour la ville de Sarlat.

Cette *Relation* n'est, en quelque sorte, que l'amplification du procès-verbal officiel du siège, qu'il rédigea, et signa avec l'évêque Louis de Salignac.

A ces données biographiques il convient d'ajouter que François-Pothon de Gérard était né en 1526 du mariage de Pons-Jérôme de Gérard et de Catherine de Carbonnières de Jayac. Il fut nommé lieutenant-général, en 1572, en récom-

pense des services rendus lors du siège de 1562 ; chef de justice, en 1574, pour avoir remis sous l'obéissance royale Sarlat, dont Geoffroy de Vivans s'était emparé la même année.

Ce fut lui qui décida les habitants de Sarlat à reconnaître l'autorité de Henri IV, ainsi qu'en témoignent des lettres patentes des 20 août 1597, 18 janvier et 18 août 1598. Par ces dernières, signées de sa main, le roi lui accorda une grâce considérable la survivance pour son fils François de l'office de lieutenant-général de Sarlat, en considération des services importants rendus par lui à l'Etat et « à l'instante prière d'aucuns ses plus spéciaux serviteurs. »

Ce fils appelé à lui succéder était né du mariage de François de Gérard avec Claude de Blancher, fille de ce Pierre de Blancher, conseiller à la Cour des aides de Périgueux, puis au Parlement de Bordeaux, qui fut le fondateur du collège de Sarlat, et de Jeanne de Tricard.

Pendant le siège de 1587, à côté de François de Gérard s'était distingué Armand de Salignac-Fénelon, seigneur de Gaulejac et de La Roque-Gajac, gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi. Il fut chargé de porter à la cour la nouvelle du succès et la relation de l'évêque et du lieutenant-général. Jeanne de Beynac, sa femme, et ses enfants avaient refusé de sortir de la place investie ; et il est à croire que les relations nées pendant le siège de Sarlat entre deux de ses principaux défenseurs contribuèrent au mariage de leurs enfants : en 1599, le lieutenant-général fit, en effet, épouser à son fils Anne de Salignac-Fénelon.

François de Gérard mourut l'année suivante en 1600. La tradition rapporte que malgré sa vieillesse et ses fatigues il ne voulut point remettre à son fils le fardeau de sa charge. Il s'éteignit dans son fauteuil, en dictant à son secrétaire. Ce personnage, qui joua un rôle si important dans le Bas-Périgord, laissa la réputation d'un bon capitaine et d'un grand citoyen.

La *Relation* de François de Gérard et celle de Castel sont désormais classées parmi nos principaux monuments historiques des xvi^e et xvi^e siècles. Quel que soit leur mérite res-

pectif, voilà deux relations de sièges soutenus par la ville de Sarlat, écrites par deux Sarladais, racontant des faits auxquels eux-mêmes ont pris une part active, deux relations qui forment quelques-unes des pages les plus intéressantes de l'histoire de la ville de Sarlat. C'en était assez pour les sauver de l'oubli.

La *Relation* de Castel n'avait jamais été imprimée avant notre siècle : le manuscrit original existait aux archives de l'hôtel-de-ville de Sarlat ; une copie s'en trouve dans le fonds Lespine, à la Bibliothèque nationale.

La *Relation* de François de Gérard, au contraire, avait été imprimée trois fois :

1° En 1588, à Bordeaux, chez Simon Millanges.

2° En 1688, à Bordeaux, chez Mathieu Chappuis, in-12 de 102 pages, édition précédée de la dédicace de l'auteur aux Sarladais : *L'auteur aux habitants de la ville de Sarlat*.

Sur un exemplaire de cette édition, ayant appartenu à M. de Mourcin, l'abbé Leydet avait écrit cette note :

« Cette *Relation* a été inconnue au P. Lelong et à M. de Thou, malgré les recherches qu'ils ont faites l'un et l'autre pour découvrir tout ce qui pouvait servir à l'histoire de France. »

3° Le marquis d'Aubais a fait insérer cette *Relation* dans le tome II de son *Recueil de pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, publié en 1759 en trois volumes in-4°, dont Fréron rendit compte la même année dans l'*Année littéraire*, tome VI, page 18.

La même *Relation* a été copiée en partie par Soulier, dans son *Histoire des progrès du calvinisme*, pages 216 à 220.

En 1832, un Sarladais, M. J.-B. Lascoux, alors substitut du procureur du roi près le tribunal de la Seine, publia les deux relations de Castel et de François de Gérard, précédées d'une *Introduction* et en les accompagnant de notes historiques rédigées avec beaucoup de goût, sous ce titre : *Relations de deux sièges soutenus par la ville de Sarlat en 1587 et 1652*,

publiées par J.-B. L. avec des notes et éclaircissemens. Paris, Everat, 1832, in-8°, avec ces mots d'Ovide pour épigraphe :

... non gloria nobis

Causa, sed utilitas.

En 1835, M. Lascoux écrivait que, lorsqu'il fit imprimer trois ans auparavant ces deux relations, il ne connaissait pas les trois pièces suivantes, qui en sont comme un complément et qu'il trouve assez curieuses pour être publiées.

La première, relevée en tête d'une copie manuscrite de la *Relation* de 1587, est l'épître dédicatoire adressée par l'auteur aux habitants de Sarlat.

La seconde est une chanson composée à l'occasion et à l'époque du même siège par un Sarladais dont le nom est inconnu. Elle est tirée du *Chansonnier* de Maurepas, recueil manuscrit à la Bibliothèque nationale, tome I, page 249 : l'air sur lequel elle se chantait n'y est pas indiqué. Elle est intitulée : *Chanson sur le siège de Sarlat attaqué par le vicomte de Turenne, 1587*. Elle a été reproduite depuis dans le *Recueil de chants historiques français* de M. Le Roux de Lincy, tome II, page 398, et en partie dans l'*Echo de Vésone*, journal de Périgueux, du 29 avril 1858. M. d'Urbain, auteur d'un travail sur la *Chanson française*, communiqua cette chanson à M. A. de Siorac, qui l'a publiée dans le recueil dont il avait la direction, le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, 1853, page 239. Elle commence par ce refrain, qui est répété ensuite à chacun des vingt-trois couplets qui la composent :

« Turenne, tu n'entreras,
Mais plus tôt tu crèveras. »

La troisième pièce publiée par M. Lascoux est relative au siège de 1652. Castel avait accusé de trahison certains habitants de la ville de Sarlat. Le seigneur de Marin, lieutenant-général des armées du roi en Guyenne sous la conduite du

duc de Candale, rédigea à Agen, le 30 mars 1653, un certificat qui semble destiné à les laver d'une pareille inculpation. C'est la publication d'une copie de ce certificat, que M. Lascoux a trouvée aux archives de l'hôtel-de-ville de Sarlat, qui termine cet intéressant recueil historique. Ce procès-verbal du seigneur de Marin, racontant la reprise de Sarlat, constate que cette ville avait puissamment aidé M. d'Harcourt à secourir Miradoux, en conservant le passage de Dordogne contre les forces ennemies. Cette pièce est actuellement aux Archives de la Dordogne.

Enfin, pour avoir une idée complète de tous les documents relatifs à ce double épisode de l'histoire de Sarlat, il nous reste à mentionner le procès-verbal officiel du siège de 1587, dont nous avons parlé plus haut. Il est l'œuvre du lieutenant-général François de Gérard et porte ce titre : *S'ensuyt le discours du siège et camp du viscomte de Thurenne mis et posé devant la ville de Sarlat le vingt-cinquesme de novembre mil cinq cens quatre vingtz-sept.*

M. Gaston de Gérard l'a tiré de ses archives particulières et l'a imprimé à 25 exemplaires à Sarlat chez Michelet, 1873, brochure petit in-8°, de 15 pages. Des notes explicatives accompagnent le texte. Ce procès-verbal extrait du livre des délibérations publiques de la communauté de Sarlat est suivi des deux lettres du roi Henri III à François de Gérard, dont nous avons eu occasion de parler.

Ajoutons, comme dernier document à joindre à ceux qui précèdent, qu'en 1863, M. Lascoux avait encore donné, sous le titre *Un canard du XVI^e siècle*, la reproduction d'un compte-rendu sommaire et peu exact du siège de Sarlat par Turenne, destiné sans doute à être publié à son de trompe dans les rues, comme étant l'événement du jour (1).

Nous allons parler maintenant du chanoine Armand de Gérard-Latour, dont les travaux embrassent, comme ceux de son célèbre prédécesseur, Jean de Tarde, l'ensemble de l'histoire ecclésiastique du Sarladais.

(1) Voir l'*Essai de bibliographie périgourdine*, par A. de Roumejoux, col. 212.

DE GÉRARD-LATOUR.

Par ses travaux importants sur l'hagiographie et ses recherches dans les annales religieuses du diocèse de Sarlat, le chanoine de Gérard intéresse notre histoire ecclésiastique, comme nous allons essayer de le montrer d'après des notes dues en grande partie à la gracieuse communication de notre érudit confrère, M. Gaston de Gérard.

I

Armand de Gérard-Latour était le second fils de noble Antoine de Gérard, écuyer, seigneur de Latour, des Yvières, Palomière, conseiller du roi, lieutenant-général, chef de justice de la sénéchaussée de Sarlat, et de Catherine de Salis. On ignore la date précise de sa naissance, qui eut lieu à Sarlat ; le contrat de mariage de ses père et mère est du 15 juin 1616 ; il dut donc naître au plus tôt en 1618.

« Il fit ses études dans sa ville natale, dit l'abbé Audierno (1), et y embrassa la carrière ecclésiastique. » Nous ne savons à quelle époque il entra dans les ordres et devint membre du chapitre de la cathédrale de Sarlat ; il était sûrement chanoine en 1655.

Il fut choisi pour remplir les fonctions de vicaire-général du diocèse par Mgr François de Salignac de La Mothe-Fénelon. Ce prélat, sorti de cette maison qui a donné plusieurs évêques à Sarlat et à Cambrai un archevêque à jamais illustre, gouverna pendant plus de trente années le Sarladais. Le chanoine de Gérard prit une part active à tous les actes de ce long épiscopat. Il ne fut pas seulement le collaborateur dévoué, mais aussi l'ami intime du prélat. De plus, il était

(1) *Périgord illustré*, page 137.

son allié, car Anne de Salignac, dame de Gérard du Barry, était leur tante commune.

François de Salignac s'occupa principalement de faire des fondations et réparations utiles, et de combattre les derniers restes de l'hérésie dans son diocèse.

Il institua à Sarlat un séminaire, à la tête duquel il mit les prêtres de la congrégation de St-Lazare ; fit construire le château d'Issigeac, réparer le palais épiscopal et embellir ses jardins, afin que ses successeurs eussent moins d'aversion pour sa résidence ; enfin sa cathédrale fut achevée et augmentée de six chapelles.

Il continua l'œuvre de Nicolas Sevin, son prédécesseur, pour la conversion des hérétiques et la restauration du culte ; il fit raser les temples des réformés, fonda la maison des Filles de la foi, destinées surtout à l'instruction des nouvelles converties.

Chaque fois qu'il s'agissait de remplir une mission difficile, François de Salignac faisait appel au dévouement et au zèle de son vicaire-général. En 1677, le chanoine de Gérard fut nommé prieur ecclésiastique de la royale confrérie des Pénitents Bleus, et en dernier lieu, en 1690, syndic du chapitre de Sarlat pour négocier la réunion du chapitre de St-Avit-Sénieur à celui de Sarlat : œuvre qui, comme nous l'avons raconté ailleurs (1), ne put être menée à bonne fin que cinq ans plus tard.

Mgr de Salignac était oncle et parrain du futur archevêque de Cambrai, né en 1651 au château de Fénelon, dans la paroisse de Ste-Mondane : après la mort prématurée de son père, préparé déjà par les premières leçons de sa sainte mère Louise de St-Apre, le jeune Fénelon vint auprès de ce vénérable parent se former aux vertus et aux qualités qui devaient faire de lui l'un des plus grands hommes du siècle de Louis XIV et l'honneur du Périgord, de la France et de l'humanité. La postérité doit avoir de la reconnaissance envers

(1) *Journal de Mgr de Bezuveau, évêque de Sarlat*, 1876, p. 11.

la mémoire de cet évêque, qui prit tant de soin de son neveu qu'il fit des sacrifices pour entretenir et aider celui-ci à Paris. C'est dans cette idée qu'il résigna en sa faveur le prieuré de Carénac sur la Dordogne, où Fénelon se rendit en 1681 pour en prendre possession. Dans une lettre à la marquise de Laval, en date du 22 mai, il nous a laissé le récit de sa pompeuse entrée à Carénac, où la population lui fit le plus chaleureux accueil ; et dans une ode à son ami l'abbé de Langeron, il célèbre les charmes pittoresques de son prieuré, de cette campagne sarladaise qui l'a vu naître :

En quelque climat que j'erre,

dit-il en terminant,

Plus que tous les autres lieux
Cet heureux coin de la terre
Me plait et rit à mes yeux.
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là reposera ma cendre...

Sa cendre ne devait point reposer au milieu de ses compatriotes, comme il l'avait désiré, mais au milieu de ses futurs diocésains de Cambrai.

Mgr de Salignac, après avoir formé un tel élève, — son plus bel ouvrage, — mourut âgé de 83 ans le 1^{er} mai 1688. Le chanoine de Gérard administra alors l'église de Sarlat comme vicaire-général capitulaire, et mourut dans un âge fort avancé après la nomination du nouvel évêque Mgr de Beauveau, dont nous avons retracé le glorieux épiscopat. M. l'abbé Audierne le fait mourir subitement en l'année 1691. Mais il est certain qu'il vivait encore le 27 août 1693, puisqu'à cette époque il écrivait à dom Mabillon. Il dut mourir en 1694, ayant conservé dans une verte vieillesse la vivacité de son esprit et la sûreté de sa mémoire. La mort le surprit au milieu de ses travaux, et son dernier écrit

est consacré au Sarladais, sa chère patrie, dont l'histoire avait été le but constant de ses recherches et de ses études pendant les loisirs d'un laborieux ministère.

II

M. l'abbé Audierne dit que le chanoine de Gérard « fut un des hommes les plus recommandables, les plus studieux de son siècle », et qu'« il s'attacha à la culture des belles-lettres, surtout à la physique. » Il était docteur en théologie, et l'étendue de ses connaissances le rendit célèbre même de son temps.

Les travaux de son prédécesseur au chapitre de Sarlat, Tarde, jouissaient d'une grande réputation. Raymond de Formigier, sieur de Beaupuy, beau-frère du chanoine de Gérard, s'était fait en vers latins l'interprète de l'admiration des Sarladais pour l'astronome historien. La lecture de ses manuscrits excita sans doute l'émulation d'Armand de Gérard et lui inspira la même ardeur à compulser à nouveau l'histoire religieuse de leur commune patrie. Il manifesta de bonne heure son goût prononcé pour tout ce qui pouvait intéresser le Sarladais.

Vers 1645, nous le trouvons à Toulouse en compagnie d'Etienne Baluze, occupés l'un et l'autre de recherches sur l'histoire locale. Il nous apprend ce fait lui-même dans une lettre de sa vieillesse.

« Il y a plus de quarante-cinq ans, écrivait-il en 1693, qu'étant à Toulouze avec Monsieur Baluze, nous travaillions à ramasser des mémoires, chacun pour l'histoire de la province, M. Baluze pour le Limouzin, et moy pour le Périgord. »

La pièce suivante prouve encore son empressement à recueillir tous les documents utiles à l'histoire du Sarladais. C'est l'engagement pris par lui, pour le cas où il ferait imprimer un manuscrit historique sur la province, que lui avait confié un de ses parents, de le dédier à ce dernier.

« Je soubz signé confesse avoir receu de Monsieur de Gerard, lieutenant-général, mon cousin (1), un manuscrit ou est escripte la vie des seigneurs évêques de Sarlat, l'histoire du pays Sarladois et du Periguord, de ce qui s'est passé pendant leurs vies de plus memorable ou les armoiries des dicts seigneurs evesques sont en taille douce, lequel livre consiste en cent soixante et sept feuilletz et la table en cinq feuilletz, lequel manu-script le faisant imprimer, je prometz a mondict cousin de le luy desdier et de luy en bailler trois exemplaires imprimés, et au cas que je ne le fisse pas imprimer, je promets a mondict cousin de le luy rendre en la susdicte forme, ce que iceluy prometz en foy et en conscience d'executer ce dessus, et en foy de quoy me suis signé.

» A Sarlat ce 29 octobre mil six cens cinquante six.

» Gerard, promettant ce dessus. »

Au dos, on lit ces mots : « Promesse de Monsieur de Gerard, chanoine de l'église cathédrale de Sarlat. »

Quelle était cette histoire du Sarladais dont il est question dans cette pièce ? Nous pensons que ce sont les chroniques du chanoine Tarde, dont il existe des manuscrits, notamment le manuscrit original de Toulouse, contenant les armoiries des évêques de Sarlat, et non une histoire manuscrite composée par le chanoine de Gérard lui-même. Les termes de sa promesse montrent, d'ailleurs, assez clairement qu'il s'agit d'un manuscrit prêté, qui devra être rendu au propriétaire si l'emprunteur ne le fait imprimer. Les exemples ne manquent pas d'ouvrages portant des dédicaces de leurs éditeurs mêmes. Quoi qu'il en soit, cette promesse d'impression n'eut pas de suite.

Il faut le reconnaître, le chanoine de Gérard travailla tou-

(1) Armand de Gérard, écuyer, seigneur du Barry, St-Quentin, La Ricardie et autres places, lieutenant-général chef de justice de Sarlat. C'est lui qui figure sous le n° 56 dans *l'Etat général des gentilshommes de l'Election de Sarlat, maintenus dans leur noblesse par M. Pellot, intendant de Guyenne, commissaire en l'année 1666*. Sarlat, Michelet, 1873, p. 10.

jours beaucoup plus pour les autres que pour lui-même, et cette conduite qui fait l'éloge de sa modestie a porté un tort considérable à sa renommée. C'est à la postérité à le réparer.

Il écrivit des *Commentaires* sur l'histoire ecclésiastique du Sarladais, déjà élaborée par le chanoine Tarde, dont les manuscrits, à sa disposition, le guidèrent puissamment dans ce travail. Les découvertes en cette matière étaient difficiles après les recherches minutieuses de son devancier ; l'une de ses lettres à Baluze nous transmet ses plaintes au sujet de la pénurie de documents anciens sur le Sarladais :

« Nous sommes en ce pays gueus comme des rats d'église, écrivait-il en 1665 à son correspondant, nous n'avons de memoires ny pour nous ny pour nos voysins. »

Il parvint à réunir les éléments d'une histoire de l'église sarladaise, dont il envoya le manuscrit aux frères de Sainte-Marthe pour faire la notice sur l'église de Sarlat, destinée à être insérée dans la *Gallia christiana*, dont la première édition parut en 1656. L'année précédente, il était à Paris pour cet objet. Ainsi, cette notice est l'œuvre de notre érudit compatriote le chanoine de Gérard ; aussi les Bollandistes, auxquels il rendit de semblables services, ne craignaient-ils pas de proclamer que c'était grâce à ce chanoine, si versé dans l'étude de l'antiquité, que les frères de Ste-Marthe avaient pu donner la série des abbés et évêques de Sarlat, « *cujus beneficio Sanmarthani ediderunt abbatum et episcoporum Sarlatensium seriem.* » (Mai, tome II.) Et plus loin : « *Extat quidem apud Sanmarthanos aliqua abbatum Sarlatensium series, sed per quam conturbata ; placet igitur, ex instructione prælaudati Armandi Gerard, aliam ad hoc accuratius deductam proponere...* »

Ces *Commentaires*, dont les frères de Ste-Marthe tirèrent un si grand profit dans la *Gallia christiana*, que sont-ils devenus, le manuscrit s'en est-il égaré ? Car ils ont existé, et plusieurs savants les mentionnent honorablement. Les Bollandistes leur empruntent deux fragments, qu'ils ont traduits

dans la vie de saint Sacerdos (*Notes*, tome II, mai) : ce sont les récits des deux prises de Sarlat, en 1574 par le capitaine Vivans et en 1652 par Marchin, avec la reprise de la ville par l'intercession de saint Sacerdos. En tête il y a cette note du P. Henschenius : « *In historid m. s. apud Dom. Armandum Gerard asservata, sic gallice legitur.* »

Lespine, dans ses *Notes à la Bibliothèque nationale* (vol. 37, p. 272), à l'article du doyenné d'Issigeac, rapporte l'opinion du chanoine de Gérard sur l'époque de la sécularisation des moines bénédictins, en ces termes : « *Ut refert Armandus Gerardi in chronico Serelatensi* » ; et, plus loin, à l'occasion de la prise de cette même ville d'Issigeac par les huguenots : « *Ut narrat Armandus Gerardi in citato chronico.* »

Lespine renvoie à dom Claude Estiennot, *Antiquit. benedict. dioc. Petrag.*, et voici ce qu'on y lit : « *Seriem vero abbatum variosque archisterii eventus... D. Armandus de Gerard, Serelati canonicus... et ex ipso accepere et publici juris fecere San-Marthani in Gallid christiand, T. III et IV.* » Et ailleurs : « *Cætera de hoc ascetario (Serelati) leges in Gallia christiana, T. III et IV. Fusiùs verò in Commentariis historicis Dñi Armandi de Gerard citatis.* »

Il serait à souhaiter que ces *Commentaires historiques sur le Sarladais* du chanoine de Gérard, copiés en partie par les frères de Ste-Marthe, cités par Claude Estiennot, son contemporain, plus tard par l'abbé de Lespine et Bouffanges, pussent se retrouver un jour. Ils occuperaient, nous n'en doutons pas, une place honorable après ceux du chanoine Tarde, qui les a inspirés.

Ajoutons que plusieurs auteurs, Bouffanges, La Rouvèrède et le P. Carles, dans son *Histoire du St-Suaire*, ont avancé que le *Continueur* anonyme de Tarde était le chanoine de Gérard. Ce fait n'est pas encore prouvé pour nous.

Pour clore cet aperçu des œuvres purement historiques de ce dernier, rappelons que Bouffanges, dans sa *Revue du pays sarladais*, parue dans le journal le *Sarladais*, cite encore de lui, comme ayant été imprimées, une *Monographie de Sarlat* et une *Description de la cathédrale de Sarlat*. Nous n'avons pas été en mesure d'en vérifier l'existence.

Quelques mots maintenant sur les travaux d'hagiographie sarladaise, si chers au chanoine de Gérard, et qu'il nous est permis d'apprécier, puisque ceux-là ont été imprimés, du moins en grande partie.

Les légendes des saints, productions originales et bien réellement nées du christianisme, furent recueillies ou inventées du ^{vi}^e au ^{viii}^e siècle pour l'édification et souvent pour le plaisir intellectuel des fidèles ; comme on l'a dit, l'ensemble de ces vies de saints, dont le récit est parfois plein de naïveté, forme la véritable épopée du moyen-âge : épopée merveilleuse, infinie, tour à tour bizarre et sublime, et en tout cas longtemps populaire par toute la chrétienté.

Quelques-uns des innombrables matériaux de cette construction, amassés sans ordre dès le moyen-âge par des âmes pieuses, étaient réunis en 1643 par Jean Bolland, jésuite belge, qui fit un appel aux érudits du monde entier ; et son précieux travail, continué après sa mort, en 1665, par le P. Henschenius et ensuite par beaucoup d'autres savants, est connu sous le nom de *Recueil des Bollandistes*. Les vies des saints y sont classées par mois et par jour.

Le chanoine de Gérard leur envoya les légendes sur sainte Mondane et son fils saint Sacerdos, sur lequel il avait fait de longues et sérieuses études. Ses notes ont été imprimées par le P. Henschenius, dans son discours critique qui précède la légende de saint Sacerdos (*Acta sanctorum*, mai, tome II) ; ce savant père a rendu justice en ces termes à son correspondant sarladais : « *Quam vitam nobis misit vir in antiquitate historicâ eruditus Armandus Gerard, canonicus Sarlatensis...* »

Ces recherches sur saint Sacerdos furent l'œuvre capitale d'Armand de Gérard : aussi lui consacrerons-nous ici une mention particulière.

Il fournit aux Bollandistes tous les documents qu'il avait pu découvrir sur ce saint, qui est le patron de la ville et du diocèse de Sarlat, notamment une vie du saint écrite par le moine Hugues de Ste-Marie, du monastère de Fleury-sur-Loire, au commencement du ^{xiii}^e siècle. Il ne négligea rien

pour restaurer le culte de saint Sacerdos, remis encore en honneur de nos jours (1).

« Dévoué à son église par un esprit de corps qui tenait à un sentiment d'une piété presque filiale et qui ne saurait exister entre une agrégation d'hommes étrangers les uns aux autres et trop souvent mus par l'égoïsme, dit l'abbé Audierne (2), il s'efforça pour donner, disons-nous, à son église une plus grande ancienneté, de prouver que saint Sacerdos avait paru au commencement du vi^e siècle entre les deux Rurices. »

Il employa toutes les ressources de son imagination à le prouver. Mais cette prétention souleva une longue polémique. Antoine Dadin d'Hauteserre (*Rerum Aquitanicarum lib.*), Baluze (*Disquisitio de sæculo quo S. Sacerdos vixit*), Labbe (tome II) et Le Cointe (*Annal. eccl. franc.*) l'ont reculé au vii^e et même au viii^e siècle. Baillet est indécis; mais Mabillon trancha la difficulté et le mit au viii^e siècle, dans son premier tome des *Annales de l'ordre de saint Benoît*. Enfin le *Bréviaire* de Périgueux adopta ce sentiment, qui ne paraît plus aujourd'hui souffrir de difficulté. « En effet, dit le commentateur du P. Dupuy, si Sacerdos avait été contemporain de Clovis, Grégoire de Tours l'aurait connu et il n'eût pas manqué d'en parler; son épitaphe se trouverait peut-être aussi dans les œuvres de Fortunat. La vie de ce saint a été écrite, peu de temps après sa mort, en idiome périgourdin, ce qui ne serait pas si Sacerdos eût vécu dans le vi^e siècle, où on n'écrivait qu'en latin. Enfin, son culte est peu répandu, ce qui prouve qu'il n'est pas ancien. »

Les études du chanoine de Gérard sur saint Sacerdos le mirent ainsi en relation avec les Bollandistes, qui n'ont pas crainte de répéter en plusieurs endroits, principalement le P. Henschenius dans son *Discours préliminaire sur saint Sacerdos*, le cas qu'ils faisaient des intéressantes communications de l'é-

(1) *La vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges*, par l'abbé Pergot, p. 10.

(2) *Périgord illustré*, p. 137, et *Notes critiques et historiques sur l'ouvrage du P. Dupuy*, p. 254.

rudits sarladais. On peut en avoir une idée en parcourant les extraits qu'en a publiés M. Gaston de Gérard, petit-neveu du célèbre chanoine, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome IV, 4^e livraison, pages 256 et 257), à la suite d'une lettre latine écrite le 19 mai 1663 par Jean Bolland à Armand de Gérard relativement aux saints du Sarladais.

Ajoutons que dans des *Bulletins* suivants (tome V, 4^e livraison, pp. 274-7; tome VI, 4^e livraison, pp. 338-47 et tome VIII, 3^e livraison, pp. 258-61), M. G. de Gérard a également publié trois lettres intéressantes, tirées de la Bibliothèque nationale :

1^o Une lettre écrite en français de Tulle, le 29 mars 1655 par Etienne Baluze au chanoine de Gérard au sujet de l'origine du monastère de Sarlat, formé des restes de celui de Calabre ;

2^o Autre lettre de Gérard à dom Mabillon, datée de Sarlat le 27 août 1693, au sujet du cimetière de Sarlat (1) ;

Et 3^o autre lettre du chanoine à son « ami » Etienne Baluze, datée de Sarlat le 20 mars 1665, accompagnant l'envoi d'une bulle du pape Clément VI relative à l'église de Sarlat, « pour vous tesmoigner, disait-il à l'illustre historiographe, que si j'avois quelque chose de plus curieux, je vous l'envoyerois très volontiers. »

Ces premières lettres ont mis M. de Gérard sur la voie pour découvrir la correspondance complète du chanoine avec les savants européens. Déjà huit autres lettres, écrites de 1662 à 1682 aux pères bollandistes Henschenius et Papebroch ont été recueillies par lui, dont la première n'a pas moins de vingt pages. Notre confrère prépare la publication de cette importante correspondance, qui viendra, sans nul doute, combler les lacunes de ce rapide aperçu de la vie et des travaux d'Armand de Gérard.

(1) M. Ph. de Bosredon, dans sa *Sigillographie du Périgord*, p. 222, mentionne le sceau du chanoine de Gérard, apposé sur cette lettre à dom Mabillon. Les armes de Gérard portent : d'azur, au croissant d'argent, en abîme, entouré de cinq étoiles d'or, rangées en orle.

Ces lettres prouvent assez que la réputation d'Armand de Gérard n'était pas seulement établie en France; elles témoignent des relations actives du chanoine avec les principaux érudits de l'Europe.

Ses études hagiographiques ne se bornèrent point à la vie de sainte Mondane et à celle de saint Sacerdos, dont il s'occupait encore à ses derniers jours. Les faits suivants nous le montrent dirigeant son activité vers d'autres sources non moins édifiantes.

Les religieux de Ste-Quitterie de Cahors s'étant adressés à l'évêché de Sarlat pour demander l'office de saint Sour, autre saint sarladais, afin de le chanter dans leur église, le chanoine de Gérard répondit au supérieur des religieux ermites :

« A Sarlat, le 29 janvier 1687.

» Mon révérend père,

» L'honneur que vous voulez rendre à notre saint Sour et à ses reliques m'oblige à vous en témoigner ma reconnaissance et à vous envoyer notre *Propre*, où vous trouverez son office, afin d'y contribuer de mon côté. Vous remarquerez dans sa légende que saint Sour, saint Amand et saint Cyprien, trois saints solitaires, sortant du monastère de Genouillac en Quercy, se retirèrent en Périgord pour y mener une vie solitaire. Saint Sour fut le fondateur de l'abbaye de Terrasson, de l'ordre de saint Benoît; saint Amand de celle de Saint-Amand de l'ordre des chanoines réguliers de St-Augustin, et saint Cyprien de l'abbaye de St-Cyprien, qui a été ensuite un prieuré conventuel des susdits chanoines réguliers, dépendant maintenant de Chancelade, et ce sont les trois abbayes du diocèse de Sarlat... » (1).

Une de ses lettres à Baluze rend compte d'une visite de Gérard à l'abbaye de Cadouin, célèbre par sa précieuse reli-

(1) L'abbé Pergot, *La vie de saint Sour, ermite et premier abbé de Terrasson* p. 419.

que du saint Suaire, dont il avait aussi formé le projet d'écrire l'histoire, projet réalisé depuis par nos modernes.

C'est par suite de ses aptitudes spéciales et de ses études antérieures que le chanoine de Gérard fut choisi par Mgr de Salignac pour aller, en qualité de commissaire, déterminer, par voie d'enquête, si le bienheureux Pierre Thomas, que sa sainteté et son éloquence élevèrent sur le siège patriarcal de Constantinople, dont la vie a fourni de si belles pages aux annales de l'église, était réellement né dans la paroisse de Salles de Belvès.

Il se transporta donc, à cet effet, en 1662, à Sales-de-Caravès, plus tard Sales-de-Carves, enfin Salles-de-Belvès, près Monpazier, dans le diocèse de Sarlat. Le procès-verbal de cette information, daté du 2 octobre de cette année, a été publié par M. Lascoux, de regrettable mémoire.

La légende de ce bienheureux Pierre Thomas, insérée dans le *Propre* des saints du Sarladais, le fait mourir de maladie, tranquillement dans son lit, à Famagouste, muni des sacrements de l'église. L'*Abrégé de la vie des saints de la province du Périgord*, imprimé à Périgueux, en 1728, chez Dalvy (page 46), préfère à cette version celle du martyrologe gallican de M. de Saussay, qui relate que saint Pierre-Thomas, étant tombé entre les mains des infidèles, finit ses jours au milieu des tourments, et qu'en conséquence il doit être honoré comme martyr. Cette dernière version toute imaginaire doit être rejetée. Ceux qui seront curieux de connaître la vie de ce bienheureux trouveront dans le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin* (tome I^{er}) une notice où sont célébrés les vertus humbles et modestes du religieux, les talents du pontife et du négociateur et le zèle du légat chargé de conduire en Palestine la dernière croisade.

Enfin, la plus grande preuve de la science hagiographique d'Armand de Gérard, c'est que son évêque le chargea en 1677 de réviser le *Propre* des saints du diocèse de Sarlat. Les Bollandistes mentionnent ce fait dans les termes suivants :

« Eodem anno 1677, absoluta Parisiis est impressio *Proprium officiorum ecclesiæ Sarlati*, jussu Ill^e et Rev^m D. Francisci de

S. de la M. Fenelon, ac venerabilis ejus capituli, curata a prælaudato canonico Gerard. »

« C'est donc lui, observe M. G. de Gérard, qui fut chargé de la révision du *Propre* des saints du diocèse de Sarlat, œuvre qui contient une légende assez développée sur chacun des saints du Sarladais, et il est à croire que s'il fut chargé de ce travail toujours délicat et important, c'est qu'il se trouvait le mieux à même de le mener à bonne fin. »

La dernière édition de ce *Propre des Saints du diocèse de Sarlat*, œuvre d'Armand de Gérard, qu'on trouve difficilement, est de 1699.

Outre ces divers travaux sur l'histoire et l'hagiographie du Sarladais, le chanoine de Gérard s'occupa aussi de traités de morale religieuse et de philosophie.

Il est l'auteur d'un livre intitulé : *Entretiens de Théandre et de Philémon sur la philosophie des gens de cour, ou le caractère de l'honnête homme moral*, avec dédicace au Roy, par l'abbé de Gérard. Paris, Amable Auroy, in-12, 1682. Une seconde édition en fut publiée à Paris, en 1688. M. G. de Gérard possède cet ouvrage.

Le catalogue du libraire en indique deux autres :

1° *Le véritable chrestien qui combat les abus du siècle* ;

2° *Entretiens de physique* (philosophie) (1).

Nous n'avons aucune connaissance de ces divers ouvrages, qui attestent la gravité et la fécondité d'esprit de leur auteur.

En résumé, le chanoine de Gérard-Latour doit occuper dans nos annales un rang distingué. Les chroniques de Tarde, son devancier, lui ont fourni la matière de *Commentaires*, dont les Bollandistes tirèrent le plus grand profit ; il fut un des ouvriers qui prêtèrent leur concours au bénédictin Denys de Ste-Marthe qui élevait alors avec ses collaborateurs cet immense monument à la gloire de l'Eglise de France, appelé la *Gallia christiana* ; il fut en correspondance

(1) Voir l'*Essai de bibliographie périgourdine*, par A. de Roumejoux, col. 94.

avec les plus illustres historiens de France et d'Europe, qui lui durent de savantes communications sur l'histoire ecclésiastique du Sarladais; il a enfin l'honneur d'avoir été de notre région le premier hagiographe connu, et a rendu par là les plus signalés services; car, comme l'a dit un de ses modernes imitateurs, « la vie des saints n'appartient pas seulement au pays qui les a vus naître ou qu'ils ont habité; elle est du domaine de toute l'Eglise, et chaque fidèle a le droit d'y puiser un bon exemple, une bonne pensée, un sujet d'édification. » (1).

Nous ne pouvions mieux terminer cette revue de nos vieux chroniqueurs du xvii^e siècle que par le chanoine de Gérard. Il mourut aux dernières années de ce siècle de foi, qu'on a appelé le siècle de Louis XIV. Une nouvelle ère va s'ouvrir : la critique et l'examen vont s'emparer de l'histoire comme de tout le reste. Mais la voie des études sérieuses avait été déblayée et préparée par ces hommes simples et naïfs qui avaient commencé à secouer la poussière de nos archives nationales. Rendons-leur un hommage reconnaissant et durable. Ils étaient dignes d'occuper une place dans nos souvenirs : car ils se présentent devant la postérité avec des œuvres où la voix grave de l'histoire est tout à la fois un écho du passé et un enseignement pour l'avenir.

A. DUJARRIG-DESCOMBES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

TESTAMENT D'ARNAULT DE LA BORIE.

(1606).

Ce document, que nous connaissons d'après une copie qui en existe aux Archives de la Dordogne, est trop long et n'offre pas un assez grand intérêt pour être publié ici *in extenso*. Nous n'extrairons que les passages les

(1) *Vie de St Sour*, déjà citée, p. 18.

plus saillants de ce testament mystique, en commençant par l'acte de suscription.

« Ce jourd'hui vingt neufviesme jour du moys de septembre mil six
» cens six, en la ville de Brantholme et dans le monastaire dud. lieu avant
» midy, par devant moy not. royal soubz signé et tesmoins bas nommés, a
» esté p^{nt} Monsieur M^e François Arnault de La Borie, chanoyne et ar-
» chidiacre en l'esglize cathedrale de St-Estienne de la cité de Périgueux,
» habitant de la ville de Périgueux, lequel a dit avoir fait son testament
» solempne cy inclos et fermé d'ung riban de soye bleu, scellé du cachet
» de ses armes (1), escript et signé de sa propre main, lequel il déclare
» estre sa dernière volonté et veult qu'il vaille en la meilleure forme soit
» par testament solempne ou nuncupatif, codicille ou autrement par do-
» nation à cause de mort ou aultre disposition dernière et valable. Dont
» et de ce que dessus led. S^r archidiacre de la Borie m'a requis acte et
» instrument publicq que luy ay concedé soubz le scel royal, et pour cet
» effet et afin d'en avoir souvenance, led. S^r a convoqué et appelé à tes-
» moings messieurs et vénérables pères Marin Triquart prieur, Thibaud
» Trasforest soubz prieur, Grimond Barbut, Thomas Tailhandier, relli-
» gieux de lad. abbaye ; messieurs Arnaud Barbut, p^b^e vicaire de la ville
» de Brantholme, M^e Jehan Petit, procureur d'office de la juridiction de
» Richemond, et M^e Jehan Barriasson, sergent royal, hab'tans de la ville
» de Brantholme, tesmoings.

« Ainsin signés : F. Arnault testateur susd., M. Triquart prieur, Tras-
» forest p^{nt}, Barbut p^{nt}, Tailhandier p^{nt}, A. Barbut p^{nt}, Petit p^{nt}, Bar-
» riasson p^{nt}, Galoupin, not. royal. »

« Au nom de Dieu le père, le fils et le Saint-Esperit. Amen. Je François
» Arnault de la Borie, presbtre archidiacre et chanoyne de Périgueux,
» par la grace de Dieu sain de corps et d'entendement, recognoissant
» l'incertitude de l'heure de ma certaine mort et voulant disposer du bien
» que Dieu m'a donné, fais mon testement et declare ma dernière vo-

(1) D'azur, à une bande d'or chargée de trois losanges de gueules et cotoyées en chef de trois étoiles d'argent posées dans le sens de la bande.

» lonté estre : premierement ayant fait le signe de la croix et recommandé
» de tout mon cœur ma pouvre ame à Dieu, son createur et redempteur,
» je le supplie tres humblement de n'entrer pas en la sévérite de son ju-
» gement auver moy, ains selon sa grande misericorde me vouloir par-
» donner mes innumerables pechés, par le mérite de sa mort et passion
» et par les intercessions de la glorieuse Vierge Marie, sa mère, des be-
» noits anges et de tous les saincts et saintes du paradis que j'implore.

» Si je decède en ceste ville de Perigueux, je dezire que mon corps
» soit ensevelly es cloistres de Monsieur St-Front n^{re} patron et apostre,
» dans la chappelle nommee des Cinq playes de n^{re} seigneur, aux tumbaues
» ou reposent les corps de feus M. M^{re} Jehan Arnault, mon oncle, M^{re} Jo-
» seph Arnault, mon fr^{re}, tous deux jadis chanoynes de Perigueux, et M^{re}
» Pierre Arnault de la Borie et M^{re} François, son fils, tous deux cy-devant
» lieutenans criminels aux sièges de Perigueux, mes frère et neveu (que
» Dieu pardonne tous), ordonnant que mes exceques et funerailhes soyent
» faictes honestement et modestement selon mon estat par l'avis et dis-
» cretion des executeurs de mon pr^{nt} testement.

» J'ay receu beaucoup d'honneur, faveur et comodités de messieurs
» des deux chap^{res} de ceste ville, et mesme de l'esglize cathedrale, don
» les en veilhe recompenser. Je donne et lègue au fermier de lad. esglize
» cathedrale tous mes ornemens d'esglize, comme calice, croix (en la-
» quelle j'ay mis par escript les occasions que j'ay de croire qu'il y ait des
» sacrees reliques de monsieur St-Sebastien) et les burettes, le tout dar-
» gent surdoré, et ma chasuble, aube et missel, que je veux estre délivrées
» a lad. esglize après le decès de M^{re} Joseph Arnault, chanoine es dittes
» esglizes, lequel en pourra jouir et s'en servir sa vie durant. »

L'archidiacre énumère ensuite les divers legs qu'il entend faire aux deux églises cathédrale et collégiale de Périgueux, à celles de St-Germain de-St-Orse, du prieuré de Lurcy en Nivernais, au couvent des Cordeliers et à l'Hôtel-Dieu de Périgueux, et confirme la rente déjà fondée par lui au profit du collège des Jésuites de cette ville. Après avoir indiqué les legs particuliers faits à M^{re} Bonaventure Crette, curé de St-Orse, pour le récompenser du soin qu'il a donné à ses affaires à Paris ou ailleurs, à l'une de ses domestiques, à Jacques Chalup, s^r d'Eglise-Neuve, son ami, conseiller au présidial de Périgueux, et à François Alexandre, son neveu, il fait un retour sur ses procès civils et religieux, notamment avec Mathurin Bertin, chanoine de St-André de Bordeaux, et les syndics de N. D. du Soulat, et rappelle les bontés qu'il a eues pour ses neveux Dominique, Alain et Joseph Arnault, dont il a favorisé les établissements, laissant encore aux deux derniers et à M^{lle} de La Borie, sa belle-sœur,

l'usage de sa maison de la rue des Farges. Il termine ainsi par l'institution de son légataire universel :

« Au reste de tous et chascuns mes biens p^{re} et advenir, droits, noms et actions, je nomme, escripts de ma main et institue mon héritier universel François Arnault de la Borie, mon nepveu et filheul, filz ayné du susd. Alain sieur de la Borie, par lequel je veux et entends tous mes legatz estre payés et aultres charges accomplies et portées ; et aud. François, s'il meurt sans enfans masles et légitimes, je substitue en toutes choses l'ung des enfans masles dud. Alain, mon nepveu, tel qu'il luy plaira choisir et eslire ; et s'il arrive que led. Alain, mon nepveu, decede sans hoirs masles legitimes, je substitue l'une des filhes d'icelluy telle qu'il nommera pourtant son surnom et prenant ses armoiries, en donnant par elle au collège des pères Jesuittes de la p^{te} ville la somme de six cens livres et à l'hospital de lad. ville la somme de douze cens livres ; esperant qu'ils se souviendront de moy en leurs prières et oraisons...

» A ce mien p^{re} testament je nomme executeurs monsieur M^e Helies de Jehan, procureur du Roy au siege presidial de Perigueux, et messire Bonnavanture Crette, p^{re} curé de Saint-Germain de St-Orse cy-dessus nommé, lesquels je pryé pour la bonne et sincère amitié que je leur porte de ne refuser ceste charge et payne. J'ay escript de ma main ce mien testemant que je dezire estre bon et valable en la meilleure forme et maniere que il se pourra. A Périgueux en maison sise en la rue de las Fargeas, le xvij jour de juilhet mil six cens six, et l'ay signé de ma main. » (Signé) : ARNAULT, testateur susd.

II

*Lettres de nomination à la charge d'aumônier ordinaire du roi,
par Henri IV, en faveur de Jean Tarde.*

Grand aulmonsnier de France, premier M^e de n^{re} hostel, m^{re} ordinaires dicelluy et vous M^e... (*le parchemin est déchiré*) de nostre Chambre aux deniers, salut. Scavoir faisons que pour le bon et louable rapport qui faict nous a esté de la personne de nostre cher et bien amé M^{re} Jehan Tarde, prestre et docteur... (*le parchemin est déchiré*) et de ses sens, science, suffisance, loyauté, prud'homie, probité de vie et bonnes mœurs, icelluy pour ces causes et aures à ce nous mouvantes, avons cejourd'huy retenu

et ret... (*le parchemin est déchiré*) ces p^{tes} signées de n^{re} main en l'estat et office de n^{re} aulmonsnier ordinaire pour doresnavant nous y servir en.. (*idem*) ser par lui aux honneurs auct^{es} prérogatives ... (*idem*), privilèges, exemp^{tes}, franchises, libertés, gaiges qui lui seront attribués par les estats généraux de nos officiers... (*idem*) profits, revenus et esmoluments accoustumés au (*illisible, effacé*) appartenans tels (?) et semblables que les ont et prennent nos a^{tes} aulmonsniers ord^{res} tant qu'il nous plaira. Si voulons et vous mandons que dud^t Tarde pris... (*illisible, effacé*) en tel cas requis et accoustumé, vous, ceste n^{oe} p^{te} retenue, enreg^{ré} et faicte enreg^{re} ès regras (registres ?) pappiers et escripts de n^{oe} d^e Chambre aux deniers avec nos a^{tes} officiers (*illisible, effacé*) et... ensemble des honneurs, privilèges, exemp^{tes}, gaiges et droicts susdits le faictes souffrir et laisser jouir plainement et paisiblement et a luy obeir (*illisible, effacé*) ceux et a qui il appartiendra ez choses touchant et concernant led^t estat et office. Mandons en outre aux trésoriers généraux de n^{oe} maison p^{as} et advenir qu'ils (*effacé*) de leur exercice a payer, bailler et délivrer doresnavant par chaquun an aud^t Tarde lesd^{ts} gaiges et droicts aux termes et en la manière accoustumée et en rapp^{tant} lesd^{tes} p^{tes} (*effacé*) duement collationnée pour une fois seulement avec les quittances nécess^{tes}. Nous voulons lesd^{ts} gaiges, droicts estre passés et alloués en la disp^{oe} de leurs comptes (*effacé*) de la R^{te} par nos amis et féaulx les sieurs de nos comptes ausquels mandons ainsi ce faire sans difficulté. Car tel est n^{re} plaisir. En tes^m de quoy nous (*illisible, effacé*) apposes le scel de nostre... et a ces d^{tes} p^{tes} donner. Paris (*parchemin troué à cet endroit par l'humidité*)... m^e j^r de mars mil cinq cents quatre-vingt-dix-neuf.

(La signature du roi, se trouvant à l'intersection des deux plis du parchemin, à un endroit qui a été détruit par l'humidité, manque presque tout entière, il n'en reste que deux jambages.)

(Un peu au-dessous, à gauche :)

Par le roy,

Suze (ou Fuze).

Le sceau a été enlevé, mais sa place est nettement marquée au point où il retenait le parchemin. Le dos du parchemin présente des traces d'une inscription à présent effacée. On peut y distinguer les mots *aulmonsnier* et *roy*.

III

Récapissé d'écrits du chanoine Tarde et d'autres auteurs.

Etat de plusieurs manuscrits pris par moy Jean Calès, chanoine régulier de l'abbaye de Chancelade, dans la bibliothèque de M. Delisle de Tarde, que le sieur Delisle m'a livré à la charge de luy en faire la remise lorsqu'il le jugera à propos, lesquels manuscrits sont :

1^o Pratique du bled et de son opération chimique, avec un traité des recherches sur la pierre philosophale, le tout contenu dans un volume relié en veau et doré sur tranche.

Plus un cahier aussi manuscrit intitulé : *Sequuntur ecclesie et beneficia diocesis Sarlatensis, per archipresbiteratus disposita.*

Plus un troisième cahier intitulé : *Nomina Christi substantiva*, avec les armoiries du s^r Tarde, qui sont dix étoiles, et au bas de l'écusson se trouve le mot *Nemansi 1592.*

Plus un Etat des paroisses, des feux et des gentilshommes de l'Élection de Sarlat,... en un seul cahier, in-folio.

Plus une relation et mémoire du voyage que le s^r Tarde fit d'Avignon à Rome l'an 1593, et en un seul cahier.

Plus un cahier relié en parchemin intitulé : *Series et ordo nummorum antiquorum imperatorum romanorum ac eorum quarundam mulierum quos ego Joannes Tarde canonicus Sarlati apud me habeo cum eorum brevi explicatione.*

Plus un petit cahier intitulé : *Qua ratione lineæ rectæ in plano jacentes per quadratum geometricum metiuntur.*

Plus un traité intitulé : *De magnete ferro... theoremata experimenta et observata.*

Plus un volume in-octavo relié en parchemin et imprimé à Bordeaux intitulé : Chronique bourdeloise, composée cydevant en latin par Gabriel Lurbe, advocat et procureur et syndic de la ville de Bourdeaux, et par luy de nouveau augmentée et traduite en françois avec deux siens discours cydevant imprimés, l'un de la conversion du roy, et l'autre des antiquités (illisible) trouvées hors ladite ville..., avec les armoiries du s^r Tarde au bas.

Plus un cahier manuscrit relié en parchemin intitulé : *Chronologia ad intelligendas scripturas sacras et præcipuè prophetarum...*, avec les armoiries du sieur Tarde en bas. Et au-dessous de l'écusson, on trouve ces mots : *Monpazerii anno X^{vi} 1599, per nos Joannem Tarde ecclesiastem*

Sarlatensem (1). Dans le même cahier se trouve un mémoire sur la vie de quelques hommes illustres.

Plus un gros volume in-quarto, relié en veau bronzé violet, à la tête duquel on trouve ces paroles : En ce livre sont contenus plusieurs et divers traités en mathématiques, lesquels je Jean Tarde, chanoine de Sarlat, composois et écrivois en divers tems et sous diverses occurrences.. Signé et paraphé par le dit sieur Tarde. A la fin de l'ouvrage se trouve : A Sarlat, l'an 1628.

Je soussigné, promets remettre fidelement au s^r de Tarde tous ses ouvrages énoncés cy dessus lorsqu'il le jugera à propos. Faict à La Roque, en la maison dudit sieur Tarde, le 20 janvier 1769.

CALÈS, chanoine régulier, restant
à Chancelade.

(*Estat de l'Eglise du Périgord*, par le P. Dupuy, recollet, que nous avons.)

(*Des antiquités de Périgueux*, par Arnaud, sieur de La Borie, chanoine de St-Front, imprimées à Périgueux en 1577.) (?)

III bis.

Chancellade, ce 15 juin 1770.

Monsieur,

Vous devez être bien mécontent de moy après la politesse que vous m'avez faite de me prêter si obligeamment les manuscrits de M^r votre grand'oncle. Je vous avois promis de vous donner un reçu de tous ceux que j'avois entre mains, tant de ceux que j'avois porté moy-même, que de ceux que M. Calès avoit pris à La Roque-Gayac ; il est bien temps que je remplisse ma parole, je ne me pardonne pas d'avoir négligé si longtemps à vous envoyer la liste de ces différents manuscrits. Des occupations assez variées et presque toutes relatives à mon histoire m'avaient détourné

(1) Ce manuscrit est encore entre les mains de M. Gabriel Tarde ; c'est un simple recueil de dates fort bien rangées. On y voit cette passion de l'exactitude qui est le propre des mathématiciens et des historiens.

jusques à présent, j'aurois du en renvoyer quelqu'une pour m'acquitter envers vous ; mais, Monsieur, veuillez bien user d'indulgence envers moy, je sens tout ce à quoy la reconnaissance m'engage envers vous ; on ne peut rien ajouter aux sentiments de gratitude que le service que vous me rendez m'inspire si justement. Je joins donc à cette lettre le catalogue des papiers que vous m'avez confiés. Je vous les remettroy moy-même en main propre dès que j'en auroy recueilli ce qui concerne l'histoire de notre province. Je ne me suis point hâté de travailler sur ces manuscrits parce que comptant plus sur vos bontés, j'ay cru pouvoir profiter de votre indulgence pour expédier les manuscrits des autres personnes desquelles j'attends moins de complaisance que de votre part. Des voyages que mes recherches m'obligent de faire me détournent souvent ; c'est ce qui fait que je diffère souvent d'extraire certaines pièces que je crois pouvoir renvoyer à un autre temps, en présumant de la complaisance de ceux qui me les ont laissées.

Catalogue des manuscrits qui ont été prêtés par monsieur Delisle de Tarde au P. Leydet, chanoine régulier de l'abbaye de Chancellade en 1769, et que celui-ci promet remettre à la réquisition de monsieur Tarde et même plutôt, dès qu'il en aura extrait ce qui peut servir à l'histoire du Périgord pour laquelle ces manuscrits, pour la plus part, ont été empruntés :

1. — Histoire du Sarladais, volume in-4°, couvert de carton.
2. — Histoire du Sarladais, gros cayer in-folio, d'une écriture fort récente.
3. — Pouillé des bénéfices du diocèse de Sarlat, en 10 feuillets grand in-4°.
4. — Chronique bourdeloise de Gabriel de Lurbe, imprimée, volume in-8°.
5. — Relation des voyages de M^r Jean Tarde, grand in-4° de 44 pages.
6. — *Series nummorum antiquorum* ; c'est le catalogue du cabinet numismatique de M^e Jean Tarde, 1 vol. in-4° grand format, relié et couvert en parchemin.
7. — Etat des paroisses, des feux et des gentilshommes de l'Élection de Sarlat, gros cayer in-folio.
8. — Abbregé de l'histoire des évêques de Cahors, 1 vol. in-8° imprimé, le commencement et la fin sont déchirés.
9. — Chronique latine en 10 feuillets in-4°, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusques en 1556.
10. — *Chronologia ad intelligendas scripturas* avec quelques mémoires

sur les hommes illustres, 1 vol. in-folio de 103 pages dont plusieurs sont en blanc.

11. — Mémoires sur la vie des historiens, volume in-folio petit format.

12. — Lettre de M^r de Fénelon, évêque de Sarlat, au pape Grégoire XIII, des kalendes de mars 1579.

Les manuscrits suivans regardent la religion, la physique et les mathématiques :

13. — Traité dont le titre porte *Nomina Christi substantiva*, vol. in-4° de 64 pages.

14. — Traité sur la pierre philosophale, 1 vol. in-8° relié, doré sur tranche.

15. — Traité d'optique en latin, in-4° grand format ; les 3 premiers feuillets manquent.

16. — Le même, traduit en français, même format, sous le titre de *Télescope*.

17. — *De magnete ferro et acû magnetica nautica theoremata*, in-4° de 7 feuilles.

18. — Traité d'altimétrie en latin, en 10 feuillets in-4°.

19. — Eléments de géométrie, vol. in-4°, grand format, couvert de peau et relié.

Voilà, Monsieur, dix-neuf pièces manuscrites ou imprimées énoncées cy-dessus que je reconnais avoir reçu de vos mains ou par moy-même, lorsque j'eus l'honneur de vous voir à Laroque-Gayac en septembre 1769 et par monsieur Calès quelques temps auparavant. Les mémoires sur l'histoire du Sarladais m'avaient été envoyés par M^r le curé de St-Cyprien, qui vous les avait demandés à ma sollicitation. Je vous prie maintenant, Monsieur, de me laisser ces manuscrits afin que je puisse en tirer à loisir ce qui peut m'être utile. Je vous les remettrai fidèlement ; je vous fais mille remerciemens de toutes vos politesses et suis avec un profond respect

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LEYDET, chanoine rég.

Adresse :

Monsieur,

Monsieur Delisle de Tarde,

de La Roque-Gayac, en Sarladais, à La Roque.

IV.

TESTAMENT DU CHANOINE TARDE.

(15 février 1634.)

• Au nom de Dieu Eternel et tout puissant soit notoire à tous qu'il appartiendra que Je, Jean Tarde, p^{bre} séculier, chanoine théologal en l'esglise cathedrale de Sarlat et curé de la paroisse de Carbes, ay fait mon testament et disposition des biens qu'il a pleu à Dieu me donner en propriété, en la forme que s'ensuit. Premièrement, ay résigné mon âme entre les mains de Dieu, le priant de tout mon cœur efacer mes péchés par les mérites de son fils Jésus-Christ; et... le corps à la terre pour le reprene... désirant estre ensevelly dans la chapelle de Saint-Benoist et sépulture des chanoynes, en la forme qu'on a accoustumé ensevelir les autres, me remettant pour les honneurs funèbres à la discrétion de mes héritiers cy-après nommés. Et sachant combien est louable l'institution de l'Esglise touchant la prière pour les trespasés, je donne et lègue à Mess. les chanoines et chappitre de ladite esglise cathédrale la sôme de soixante livres, une fois payable.... en un an, qu'elle soit acquittée par mon héritier ou ses successeurs. Je veux qu'il leur soit payé en un an, à mesme jour de mon décès, de rente volante et amortissable la somme de trois livres à la charge que les dits sieurs seront tenus dire annuellement pour le salut de mon âme une messe et haut avec diacre et sous-diacre audit jour de mon décès. — Plus, je donne et lègue au curé et p^{bres} obituels de l'esglise paroissiale de la Roque de Guajac présent et advenir la somme de trente livres une fois payable, et jusques à ce qu'elle soit acquittée par mon héritier et ses successeurs, je veux qu'il leur soit baillé chacun an la somme de trente sols à la charge qu'ils soient tenus tous les ans le troisieme d'aoust dire une messe et haulte avec diacre et sous-diacre pour le repos des trespasés de ma famille, dans la chapelle que feu M^e Estienne Tarde, mon frère, a fait edifier dans l'église de ladite Roque. — Plus je donne et lègue la somme de trente livres aux pauvres de la paroisse de Carbes pour leur estre distribués par mon héritier dans quinze jours après mon décès. — Plus je donne et lègue à Marie Tarde, ma niepce et filleule, veufve de feu Jean Meanes, la somme de deux cens livres payables par mon héritier dans deux ans après mon décès. — Plus je donne et lègue à Jean Meanes, mon filleul, fils dudit feu Jean Meanes et de ladite Marie Tarde, la somme de cent livres payables par mon héritier deux ans après mon décès. — Plus, je donne et lègue à Catherine Lareynie, fille de M^e Jamme Lareynie, procureur d'office de la Roque de

Guajac, et de Mérigne Tarde, la somme de cent livres payables par mon héritier deux ans après mon décès. — Plus je donne à Jeanne Lesvignes, pauvre fille de la Roque de Guajac, fille de feu Jean Lesvignes et de Blazonne Borne, la somme de soixante livres pour lui servir de doire ; en attendant qu'elle soit d'aige nubile et aye trouvé party sortable, je désire que ladite somme soit mise en main solvable qui lui en laisse le revenu pour subvenir à ses nécessités ; et, si ladite Jeanne décède avant estre mariée, je veux que ladite somme revienne au profit de mon héritier. — Plus je donne et lègue à Jean Rey, fils de Jean Rey, dit Poubil, et d'Alfine Bronquy, qui est mon filleul de baptême, une ausmône de trente livres pour estre employée à le mettre de mestier ; en attendant qu'il soit d'aige pour estre mis en apprentissage, je désire qu'il lui soit baillé trois livres par an ; et, s'il vient à décéder avant que ceste ausmône soit employée... pour son apprentissage, j'entends que ladite somme revienne à mon héritier. — Et d'autant que le fondement et bas d'un testament consiste en la nomination et institution d'un héritier, je nomme et institue mon héritier universel en tous mes biens meubles et immeubles présens et advenir, droicts, noms et actions Jeanne Tarde, ma sœur unique, pour jouir de tous mes biens en quoi qu'ils consistent pendant et durant sa vie ; et, après son décès, je substitue en tous mes susdits biens Jean Tarde, mon petit neveu et filleul de baptême, fils de M^e Bernard Tarde, juge en la terre de la Roque de Guajac, et de damoiselle Catherine Valettes, suppliant au surplus ladite Jeanne Tarde, ma chère sœur et héritière, payer librement les légas cy-dessus expéciffiés, et conjure ledit M^e Bernard Tarde, mon neveu, en estre le procureur et directeur, et tenir la main que ceste mienne dernière volonté soit de point en point accomplie et exécutée ; déclarant au reste que c'est icy mon vray et légitime testament, que, s'il s'en trouve d'autres précédant ou subséquant à cestuy-ci ou ces mots ne soyent point : *Delicta juventutis et ignorantias meas ne meminervis, Domine*, Je les désadvoue comme faux ou faits subreptice-ment par forme surprise et violence, et veux qu'on n'y aye aucun esguard. Et pour tesmoigner que c'est icy ma dernière volonté et que je veux que cest escript serve de testament, ou, s'il ne peut de testament, qu'il serve de codicille en la meilleure forme pour la disposition de mes biens, je l'ay escript de ma propre main en ses trois pages et les ay signées de mon saing acoustumé. *Ainsi signé* : TARDE, testateur susdit.

ACTE DE SUSCRIPTION.

Aujourd'huy le quinziesme du mois de febvrier mil six cent trente-quatre, à Sariat, par devant moy notaire et tesmoins bas-nommés, a esté p^{at} :

M^e Jean Tarde, chanoyne théologal en l'esglise cathedrale dud. Sarlat, lequel a dit et déclaré avoir fait son testament... escript et signé de sa propre main en ceste feuille de papier en entier fermé avec un ruban bleu et cacheté de son cachet en divers endroits, lequel il veut estre bon et vallable, cassant, révoquant tous autres testaments qu'il pourrait avoir cy-devant faits. De quoy il m'a requis à moy dit notaire luy en retenir acte ; luy ay concédé en présence de : messire mestre Anthoine de Bars, grand archidiacre, Anth. de Leygues, archidiacre de mariages, Raymond Aymard Maraval, archidiacre de Biron, Jean Fondaumier, Henry de Jayac, chanoyne en ladite esglise, Jacques Brousse M^e de sa... d'icelle, Jean Pasquier, vice-prieur de M. l'evesque de Sarlat, tesmoins ad ce appelés et requis. Ainsi signés : Tarde, testateur susdit, et de Bars p^{nt}, de Leygue p^{nt}, de Maraval p^{nt}, J. de Fondaumier p^{nt}, de Jayac p^{nt}, Brousse p^{nt} Pasquier p^{nt}.

RÉPARTITION DES IMPOSITIONS ROYALES

SUR LES PAROISSES DE LA JURIDICTION DE PUYGUILHEM,

PAR MM. DE L'ÉLECTION DE SARLAT.

1687.

Aujourdhuy vingt neuvieme dexembre mille six cens quatre vingt sept, au bureau de lelection de Sarlat, se sont compareus en leurs personnes Izaac Senigon, sieur du Roumefort, consuls et sindicq de la ville de Puiguilhem ; Jean Massy, m^e app^{re}, aussy consul et sindicq de la paroisse du Sigoulez ; Izac Puchescot, aussy consul et sindicq de la paroisse de Lestignac, et Arnaud Eyriaud, faisant pour Jean Texendiers, son beau pere, sindicq de la paroisse de Couture, fondes de procurations dicelluy du vingt cinquieme du courant, signé Delbos, no^{re} royal ; lequel nous ont dit et remontrés que par la comission des tailles de lannée prochaine mille six cens quatre vingt huit, de la chastellenie de Puiguilhem, il est mended'imposer la somme de quinze mille liures, et au bas dicelle est fait deffences au sieur Raymond, juge de Puiguilhem et autres de laditte juridiction, de singerer dans la comfession des tailles directement ny indirectement, et dautant quil y a eu divers procès au present bureau aux sujet des cottizations de lannée présente à cause des rolles de la ditte juridiction, de sorte quil nous remontrent quil ne scavent sur quel pied ce regler, de maniere quil nous ont requis proceder au departement de ce que chasque paroisse de laditte juridiction doit porter ; sur quoy nous etant fait ra-

porter par notre greffier tous les rolles de la ditte juridiction de diverses années aux fins de faire led. departement, et après avoir veu et examine iceux, nous aurions trouvé que led. departement de l'année mille six cens quatre vingt six avoit été fait le plus exactement, et que dans icelluy avoit la même somme de quinze mille liures imposée dans lad. chatellenie, en telle sorte que conformément à icelluy nous avons departy sur chasques paroisse de lad. juridiction sur le pied de ladicte année; mais d'autant qu'il nous a apareu par les rolles que Daniel Costat estoit cottizé dans la paroisse de Coutures à la somme de cent vingt liures, nous ordonnons qu'il sera remis et cottizé sur le même pied dans les rolles qui doivent être fait pour lad. paroisse de Coutures, pour l'année prochaine, sans que led. Costat puisse être cottizé dans la paroisse de Tenac, avec inhibitions et defences aux sindicq de lad. paroisse de Coutures et autres de lad. juridictions, de biffer aucuns taux ny faire aucunes decharges que par autorité de justice, et neanmoins avons procédé ainsin et en la manière que sensuit : premièrement sur la ville de Puigilem la somme de treize cens quatre vingt cinq liures quatorze sols ; pour la paroisse de Coutures, sept cens deux liures ; pour la paroisse de Thenac seize cens cinquante cinq liures ; pour la paroisse de Ste-Aulaire, huit cens quatre liures ; pour la paroisse de Lestignac, neuf cens cinquante six liures ; pour la paroisse de Flaujac, onze cens soixante seize liures ; pour la paroisse de Ste-Innocence, neuf cens quatre vingt dix neuf liures treize sols ; pour la paroisse de Fonroque, seize cens trente liures ; pour la paroisse de Mescoule, mille quatre vingt deux liures dix sols ; pour la paroisse de La Bastide, huit cens quinze liures huit sols ; pour la paroisse de Cunege, douze cens cinquante quatre liures ; pour la paroisse du Sigoulez, neuf cens neuf liures deux sols ; pour la paroisse de Saint-Juillem, neuf cens quatre vingt cinq liures huit sols, et finalement, pour la paroisse de Monbos, six cens quarante cinq liures ; lequel departement ainsin fait monte à lad. somme de quinze mille liures et lequel departement nous avons fait par provision sullement, et pour ne retarder aucunement la levée des deniers du roy, ainsin seulement pour donner facilité à icelle, et sans autrement rien tirer à conséquence pour l'avenir, et sans autrement rien prejudicier aux drois que les sindicq des paroisses peuvent avoir. Fait à Sarlat, au bureau de lad. Election les jours et an susdits.

Signé : ROUMEFORD, PENCHERCOs, MASSY, DE GERARD, *président* ;
LOUIS, LAQUILHE et BURGUIER, *greffier*.

Pour copie conforme :

M^{me} ALARY.

L'ABBAYE DE CHANCELADE. (*Suite.*)

V

L'ÉCOLE DE CHANCELADE.

Sous ce titre un peu vague peut-être, mais déjà consacré, nous allons grouper le nom des écrivains chanceladais et présenter, en un tableau synthétique, l'histoire littéraire de l'abbaye.

Nous voudrions pouvoir remonter aux premières années du monastère et rendre hommage à tous les religieux qui ont laissé quelque trace dans le vaste champ de l'érudition et des lettres, mais le temps a dispersé leur œuvre ; et eux-mêmes sont descendus dans l'oubli. Nous sommes donc obligés, faute de documents, de franchir une période de cinq siècles et d'arriver, sans transition, à l'historien d'Alain de Solminihac.

Léonard Chastenet naquit à Limoges, en 1620. Il prit l'habit à Chancelade et y fit son noviciat. Alain, devenu évêque de Cahors, l'y appela, et le mit à la tête de la maison d'Augustins qu'il avait fondée. Il était de beaucoup le plus jeune des chanoines ; mais « il se distinguait entre tous les autres par sa piété, sa prudence et son érudition. Il demeura prieur quinze ans de suite et gouverna sagement (1). » Après un intervalle de quelques années, il fut réélu plusieurs fois de suite « au grand contentement de tous les gens de bien qui honoraient ses vertus et estimaient ses talents. » Alain le nomma son vicaire général et l'associa à ses travaux apostoliques. Chastenet devint ainsi le compagnon assidu du vénérable prélat. En 1653, à la suite de fatigues nombreuses, il tomba malade ; bientôt une ophthalmie se déclara. « Je devins aveugle, a-t-il écrit lui-même, dans une page touchante qui trouve ici sa

(1) Leydet. Notes manuscrites. Bibliothèque nationale. Fonds Périgord.

place, ne voyant en aucune façon la lumière, comme si le soleil eût achevé sa course pour moy. Le bon seigneur fit appeler aussitôt son médecin ordinaire qui, étant très habile en sa profession, n'épargna rien de tout ce que l'art peut employer en semblable rencontre. Je fus pendant deux mois dans les remèdes, qui n'opéroient autre chose, ce me sembloit, que de rendre les ténèbres plus noires, et m'éloigner davantage de la clarté, de façon que je me résolvois à passer le reste de ma vie dans une continuelle nuit, sans espérance de voir jamais plus ce bel astre que l'Ecriture-Sainte appelle par excellence l'ouvrage du Très-Haut. Dieu, par sa miséricorde, me faisoit bien cette grâce de me soumettre à sa volonté ; néanmoins j'avois quelque peine de me voir rendu inutile dans une communauté religieuse, et incapable de lire les livres que j'ay toujours aimez, ne pouvant goûter le sentiment de cet ancien qui s'arracha les yeux pour mieux vaquer à la philosophie ; cette peine faisoit que je m'adressois souvent à Dieu, et luy disois ces paroles qu'un aveugle de l'Evangile disoit autrefois à Jésus-Christ : *Domine, ut videam* ; Seigneur que je voye. Un jour, comme je faisois cette demande, je sentis tout d'un coup un mouvement intérieur de faire un vœu que j'écrirois la vie de notre Alain, qui me paroissoit admirable, si Dieu me faisoit la grâce de recouvrer la vue par ses mérites ; je n'examinay rien plus, et fis incontinent ce vœu, sans considérer même que je promettois une chose qui surpassoit ma capacité : Quoy qu'il en soit, deux jours après avoir fait ce vœu, je vis la clarté, et n'eus plus besoin de guide pour conduire mes pas, et depuis ce temps là, j'ay toujours eu cette croyance, que je devois cette faveur aux mérites de notre Alain. Ce qui m'obligea dès lors d'observer toutes ses actions, de remarquer ses paroles, et d'étudier ses dispositions, mettant tout par écrit pour en conserver le souvenir. C'est la vérité toute pure que je déclare sans aucune addition ou diminution à l'honneur de celui qui est admirable en ses serviteurs (1). »

(1) L. Chastenet, *Vie d'Alain de Solminihac*, livre iv, p. 822.

Fidèle au vœu qu'il avait fait, Chastenet écrivit la *Vie d'Alain de Solminihac*, son bienfaiteur et son ami.

Cette vie parut en 1663 (1); elle fut dédiée à M^{re} de Sevin (2). Les évêques de Limoges, de Couserans et de Sarlat lui donnèrent leur approbation et adressèrent à l'auteur les lettres les plus flatteuses. Elle est divisée en quatre parties : la première nous montre dans Alain l'abbé régulier et surtout le réformateur ; la seconde nous le fait voir comme évêque ; la troisième a pour objet ses vertus ; enfin la quatrième contient un récit détaillé des faits miraculeux qui firent éclater sa sainteté et mirent sa mémoire en vénération.

Au commencement est un portrait du vénérable prélat. La physionomie n'a point cet aspect anguleux et austère jusqu'à l'exagération qu'on trouve dans certaines copies ; elle est empreinte d'une gravité sereine et rappelle, quoique de loin, celle de Vincent de Paul. Ce portrait gravé au burin, et d'un travail remarquable, n'a pas de signature. Il est ovale, et porte en exergue ces paroles du psalmiste : « *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

A la suite de la préface, l'éditeur a placé, selon l'usage de l'époque, quelques-unes des pièces de vers adressées à l'auteur. Il s'est borné à deux. On nous permettra de les citer ici ; s'il en était besoin, leur brièveté serait notre excuse :

La seule vérité compose cette histoire,
Tout y est pur, tout y est net,
N'y cherchez point de fard, il souillerait la gloire
De l'auteur qui est Chastenet.

(1) Cette vie a été réimprimée à Saint-Brieuc en 1817. En 1678 elle fut traduite en latin par Dominique Bisellius, chanoine régulier de Sainte-Croix d'Ausbourg.

(2) M^{re} de Sevin était évêque de Sarlat, lorsque, sur la demande d'Alain de Solminihac, il fut nommé coadjuteur de Cahors. C'était un prélat modèle et qui jouissait de la plus grande considération. « J'ose vous assurer, Monseigneur, lui écrivait Vincent de Paul, que je ne vois point aujourd'hui de prélat dans le royaume qui soit si généralement estimé que vous l'êtes, par vos sages conduites à l'égard de Dieu, de l'Etat et des peuples.... »

L'autre pièce est également un quatrain :

Tu reçois, Chastenet, de ce grand personnage
La vie avec l'habit dont il te revêtit ;
Mais tu fais aujourd'hui par ce parfait ouvrage,
Que l'on dira partout, qu'Alain encore vit.

Rien en effet n'est plus juste. On peut reprocher à l'auteur d'être parfois incorrect, diffus ; malgré ses longueurs et ses incorrections, il a un incontestable mérite. Il écrit sans préoccupation littéraire, uniquement pour payer une dette de reconnaissance, pour satisfaire sa piété et son cœur. Le saint évêque a comme passé dans ce récit simple et naïf : c'est lui qu'on voit, lui qu'on entend. Quant à l'historien, il disparaît tout entier. De là l'émotion qu'on éprouve en le lisant ; de là ce charme indéfinissable qui attire ; de là enfin cet accent de vérité, qui éclate à chaque page et qu'on chercherait vainement dans une œuvre plus correcte et d'un travail plus fini.

Chastenet reçut des successeurs de Mgr de Sevin « toutes les marques d'estime et de considération qu'il méritait. » Jusqu'à la fin il cultiva les lettres et entretenait avec plusieurs savants une correspondance suivie. Il mourut le 10 juillet 1683. Il fut universellement regretté ; et « tous les états lui prodiguèrent les éloges (1). »

Avant d'aller plus loin il convient de rappeler ici l'ouvrage d'un religieux chanceladais du xvii^e siècle : *Le bon Prêtre*. « C'est un excellent livre, assure Moréri, mais maintenant fort rare (2) ». Inutile d'ajouter qu'il est aujourd'hui introuvable. L'auteur, Nicolas de Costes, était Sarladais et frère de La Calprenède, dont les romans eurent tant de vogue parmi les contemporains de Balzac et de Voiture.

(1) Leydet, *Manuscrits*.

(2) Moréri, *Dictionnaire historique*.

Comme Alain de Solminihac, Jean Garat eut son historien : ce fut Léonard Roche. Ce dernier naquit à Périgueux. Entré de bonne heure dans la congrégation de Chancelade, il fut reçu profès le 28 août 1660. Il prit à la Sorbonne le bonnet de docteur et professa avec distinction la théologie à Sablonceaux. En 1689 il était « seigneur prieur de Merlande (1) ».

La *Vie de Jean Garat* parut en 1691 « avec approbation et privilège du Roy (2). » Elle est divisée, comme celle d'Alain, en quatre parties. Il est manifeste que Roche a pris Chastenet pour modèle : c'est le même procédé, la même méthode. Il y a un air de famille entre les deux livres. Chacun pourtant, malgré ce lien d'étroite parenté, a sa physionomie propre, son cachet particulier. Disciple de Jean Garat, Roche avait vécu avec lui de longues années et subi l'ascendant de ses vertus. Il a vu ce qu'il raconte ; c'est un témoin qui parle, ou plutôt, c'est un ami qui s'entretient de son ami, qui veut le faire connaître, le faire aimer ; c'est, par-dessus tout, un bon religieux qui, en faisant bénéficier le prochain des beaux exemples qu'il a eus sous les yeux, a la consolation de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'est là son but, sa préoccupation unique. « Si Dieu, dit-il avec un accent de touchante modestie, fait par sa bonté que cet ouvrage produise des fruits, je supplie très humblement ceux qui les recueilleront d'offrir leurs vœux au bon Dieu pour moy, qui prends la liberté de le leur présenter, afin que la piété que j'y dépeins ne soit jamais le sujet de ma condamnation. Elle commenceroit déjà de l'estre, si comme Jean Garat a toujours esté fort sincère et fort soumis à l'Eglise, je ne desavouois tout ce que j'aurois écrit de contraire à la simplicité, à la sincérité et à l'humilité d'un historien chrétien et catholique. Je n'ay écrit que pour Dieu, et sa gloire a toujours esté le plus solide de ce que j'en ay espéré. C'est lui qui sçait

(1) Archives de Chancelade.

(2) Paris, Charles Calry, in-8°.

les efforts que j'ay faits pour découvrir la vérité, les précautions que j'ay prises pour éviter les hyperboles, et quelle est ma sincérité, en soumettant le tout, non seulement à l'Eglise, mais encore à qui que ce soit, en ce en quoy il aura plus de lumières que moy (1). »

Léonard Roche parvint à une extrême vieillesse. Brisé par l'âge et les infirmités, « il ne se lassait point d'écrire. On raconte qu'il se faisait éveiller à une heure après minuit pour employer plus de temps à l'étude. » Il mourut le 23 janvier 1723.

Un Chanceladais dont le nom est resté inconnu composa l'oraison funèbre de Jean Garat et la « prononça dans le Chapitre devant les religieux. » Ce discours, imprimé à Cahors, forme un petit in-quarto et se trouve à la Bibliothèque nationale (2).

Telles sont les principales œuvres que Chancelade produisit au dix-septième siècle.

Elle fut plus féconde durant l'âge qui suivit. Alors, sous l'influence de causes multiples, le mouvement imprimé aux lettres et aux sciences s'étendit de la capitale jusqu'aux provinces les plus éloignées. Chaque ville tant soit peu importante voulut avoir son académie (3). Périgueux eut la sienne dès 1718, grâce à l'initiative de Lagrange-Chancel. Le comte d'Eu en était le protecteur, et la duchesse du Maine y devait juger en dernier ressort les sonnets en bouts-rimés. La disgrâce de la duchesse après la conspiration de Cellamare et l'exil de l'auteur des *Philippiques* portèrent un coup mortel à l'académie périgourdine. En 1756, Lagrange essaya de la

(1) L. Roche, *Vie du R. P. Jean Garat*. — Avertissement.

(2) Catalogue de l'histoire de France, tome IX, n° 8191.

(3) Voltaire, après avoir raillé les académies de province et les avoir malicieusement comparées « à de bonnes et honnêtes filles qui ne faisaient jamais parler d'elles, » fit amende honorable. On lit dans son *Dictionnaire philosophique* : « Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance et les préjugés des petites villes, inspiré la politesse et chassé autant qu'on peut le pédantisme. »

relever ; mais il n'y réussit pas. Cette tentative pourtant ne fut pas inutile. « Elle échauffa les esprits. Tout le monde se mit à rimer à Périgueux ; on n'entendait de tous côtés que réciter des vers nouveaux (1). » C'était une véritable épidémie. Les murs de Chancelade ne purent en garantir les religieux. Le père de Beauregard, tout grave professeur de théologie qu'il était, ne dédaigna pas de sacrifier aux Muses et publia successivement un *Poème sur la guerre d'Allemagne*, une *Ode sur les progrès de la Philosophie* et nombre d'autres pièces égarées ou plutôt perdues dans les recueils poétiques du temps (2). On doit encore à ce vénérable chanoine des détails biographiques précieux (3) sur Lagrange-Chancel et une ode sur sa mort.

C'est lui qui nous renseigne sur les travaux historiques de Lagrange et sur la destinée de ses manuscrits. « Notre poète, dit-il, travailloit depuis longtemps à une histoire du Périgord, avec le chevalier de Cablans, gentilhomme de sa province, plein de connoissances et de lumières. La mort de cet ami et son grand âge ne lui ont pas permis de continuer ce travail. Il a donné ses manuscrits aux chanoines réguliers de Chancelade (4). » Ceux-ci, dans la pensée de Lagrange, devaient non seulement achever son histoire et la conduire jusqu'à Louis XV, mais encore y ajouter « une introduction géographique suivie de cartes, des dissertations sur les monuments de l'antiquité avec leurs plans, des mémoires sur les produc-

(1) Fréron, *Année littéraire*, tome VIII.

(2) Quérard, *La France littéraire*. Beauregard naquit à Montignac-le-Comte le 2 juin 1736. En 1787, il devint prieur curé de Champagnolle. Le clergé de la sénéchaussée de Saintes l'élut député aux Etats-Généraux.

(3) De Lescure, *Mémoires pour servir à l'histoire de Lagrange-Chancel et de son temps*.

(4) De Chancelade, le manuscrit passa à la Bibliothèque nationale, où il est encore aujourd'hui. Il est dédié à Mgr Macheco de Prémieux, « aux savantes observations et aux lumières » duquel Lagrange-Chancel rend un hommage mérité. Ce prélat, en effet, aimait beaucoup les lettres et les arts. Il signala son zèle pour l'archéologie par les fouilles qu'il fit faire, à ses frais, soit à la tour de Vésone, soit ailleurs. Les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres nous apprennent qu'il fit graver le dessin de l'église cathédrale de Saint-Front.

tions et curiosités naturelles, des observations sur l'état de l'agriculture, des arts et du commerce, afin de former un corps complet d'histoire naturelle, ecclésiastique et civile, ancienne et moderne du comté de Périgord (1). »

A cet effet un appel pressant fut adressé dans la France entière à tous les amis des études historiques. Quiconque possédait des livres ou des documents relatifs au Périgord était prié de les communiquer aux Chanceladais. Les renseignements devaient se concentrer entre les mains de Baudouin (2) qui, en attendant les matériaux du monument qu'il devait édifier, composait un savant *Mémoire sur l'utilité des histoires particulières des provinces et sur la manière de les écrire* (3).

L'appel des Chanceladais ne fut-il pas entendu ? N'y eut-il que peu d'envois ? Le temps ou les événements ne permirent-ils pas à Baudouin de réaliser le dessein qu'il avait conçu ? Toujours est-il que peu d'années après, Leydet (4) reprenait en sous-œuvre et sur un plan plus vaste l'histoire du Périgord.

Ce que voulait ce savant religieux, c'était de faire pour sa province ce que les Bénédictins avaient fait pour la Bretagne, pour la Bourgogne, pour le Languedoc : une histoire complète, sérieuse, puisée aux sources et dans les documents originaux. Une pareille entreprise n'était pas sans difficulté ; il le savait mieux que personne. « Le Périgord, écrivait-il en

(1) Dujarric-Descombes, *Lagrange-Chancel, sa vie, ses œuvres, son temps*. Manuscrit.

(2) Ce chanoine travailla de concert avec Jourdain de La Fayardie au plan des bains découverts à Périgueux en 1757.

J. de La Fayardie était correspondant de l'académie de Bordeaux en 1768. La bibliothèque de cette ville possède encore aujourd'hui le plan des bains et le mémoire manuscrit qui lui fut annexé.

(3) Quérard, *La France littéraire*.

(4) Guillaume-Vivien Leydet prit l'habit religieux à Chancelade le 31 septembre 1752. Le 1^{er} septembre de l'année suivante, il fit ses vœux. En 1764, il professait la philosophie. C'était, comme on l'a dit, « un savant laborieux, un antiquaire érudit et un bon observateur ».

1765, est une des provinces de France la plus dépourvue de manuscrits et de monuments particuliers qui puissent fournir une histoire suivie. Les faits qui l'intéressent sont répandus dans un très grand nombre de pièces ; et il n'y a qu'un intérêt de patrie qui puisse soutenir le courage de celui qui voudrait les réunir (1). » Loin de se décourager, Leydet se mit résolument à l'œuvre, et poursuivit avec ardeur les recherches commencées par Baudeau.

Son premier soin fut de dresser la liste des manuscrits et des livres à consulter. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une sèche nomenclature ; c'est une liste raisonnée et qui décèle autant de critique que d'érudition (2). Une note indique la valeur de chaque ouvrage et fait connaître la bibliothèque qui le possède. Celle de l'abbaye, quoique bien pourvue, ne pouvait suffire à tous les besoins. Force fut donc de recourir aux bibliothèques étrangères. Une lettre de Turgot nous apprend que la sienne fut mise à contribution par Leydet : « Je suis fort aise, Monsieur, que le livre que j'avois prêté à M. le curé de Teyjat (3) ait pu vous être de quelque secours dans vos recherches pour perfectionner la connoissance de l'ancienne Gaule. Si vous avés fait quelques observations sur l'ouvrage de M. d'Anville, vous lui ferez grand plaisir de les lui communiquer ; il les recevra avec reconnaissance et en profitera avec candeur. Vous pourrez me les envoyer, et je me chargerai très volontiers de les lui faire passer (4). » L'évêque de Périgueux, Mgr de Premeaux, lui

(1) Manuscrits Leydet. Fonds Périgord.

(2) Cette liste remplit huit pages in-folio ; la publication en serait utile et faciliterait les recherches.

(3) Ce curé de Teyjat était l'abbé Nadaud, dont les travaux historiques sur le Limousin sont connus et appréciés de tous. Il était très lié avec Leydet. Celui-ci lui envoya à différentes reprises plusieurs ouvrages importants de la bibliothèque de Chancelade. Dans une lettre du 30 novembre 1768, Nadaud s'excuse de les avoir trop gardés : « Ma vue baisse, écrit-il à son ami, et le travail du soir m'est devenu impossible. Quant aux matinées, elles sont prises par mes catéchismes... » Papiers Leydet.

(4) Archives de la Dordogne. Fonds de Taillefer.

ouvrit aussi sa riche collection de livres sur le Périgord (1). Enfin plusieurs érudits aujourd'hui oubliés, parmi lesquels le chanoine chanceladais cite avec reconnaissance MM. Vidal, de Campagnac et de Lapeyronie, l'aidèrent dans ses investigations et lui abandonnèrent généreusement tout ce qu'ils avaient découvert et recueilli sur le passé de la province.

Bientôt la plupart des religieux, excités par son exemple, se joignirent à lui. Une intelligente distribution du travail permit à chacun de suivre ses aptitudes et ses goûts. Les uns devaient rassembler et coordonner des matériaux ; les autres, rédiger les narrations et les commentaires ; ceux-ci déchiffrer les chartes et collationner les manuscrits ; ceux-là faire des recherches dans les dépôts publics et privés.

Pendant plusieurs années, Leydet, Lambert (2), Calès et Prunis (3) sillonnèrent le Périgord en tous sens. Ils visitèrent les monastères et les châteaux, toujours compulsant, toujours cherchant, toujours en quête d'un fait ignoré, d'une date perdue, d'une inscription, d'un document, en un mot, de tout ce qui pouvait leur révéler le passé et les aider dans la réalisation de leur patriotique projet. Nous les trouvons tour à tour à La Roque-Gajac, où les papiers et les livres du chanoine Tarde leur sont gracieusement communiqués ; à Cadouin, si riche en souvenirs et en manuscrits précieux, parmi lesquels se voyait encore — une vraie merveille de calligraphie et d'enlu-

(1) Parmi les ouvrages curieux, se trouvaient les manuscrits de l'évêque Sebalde. « Ces manuscrits, ajoute l'abbé Lespine, qui ont été vendus et peut-être détruits après la mort du prélat, consistaient en une *Vie de Saint Front* et en une relation des miracles du même saint. »

(2) Charles-Antoine Lambert, né à Mussidan, fut reçu le 18 octobre 1751 pour prendre l'habit religieux de chœur à l'abbaye de Chancelade. En 1767, il était curé de Beaumonde ; il vivait encore en 1783. On lui doit l'*Eloge historique de M. J. Antoine Gros de Beler*, « abbé régulier de l'abbaye royale de Chancelade et supérieur général de la congrégation de ce nom. » Cet ouvrage, sans date, parut à Périgueux chez Arnaud Dalvy et fut dédié à Mgr de Premeaux. Il a été réimprimé dans le *Chroniqueur*.

(3) Joseph Prunis naquit le 16 mai 1742 à Campagnac, dans le Sarladais. Il prit l'habit de chœur le 3 novembre 1757 et fit profession le 5 novembre 1758 ; le 13 août 1765, il fut nommé secrétaire du Chapitre, et le 25 mars 1769, élu sous-prieur de Chancelade.

minure, — celui qui contenait les procès-verbaux des visites des rois et des reines à l'insigne relique ; à Sarlat, à Biron, à Bergerac, à Bourdeille, à Brantôme, à Saint-Astier, à Ligueux... enfin, au château de Montaigne, où les attendait une surprise des plus agréables pour des chercheurs. Le temps et les hommes avaient apporté bien des changements à la demeure du célèbre philosophe. La « librairie » elle-même, « cette douce retraite », où il passait « la plupart des jours de sa vie et la plupart des heures du jour », n'avait pas été épargnée. De tous ces livres, « rangez sur des pupitres à cinq degrez, » qu'il avait tant de fois feuilletés « pour s'assagir ou s'esbattre, » il ne restait plus que « des débris, » parmi lesquels on trouva « un volume in-folio petit format. » Ce manuscrit, « de 276 pages, et dont les 166 dernières sont de la main de Montaigne, contenait le récit de son voyage en Italie, et n'avait jamais vu le jour ». Prêté à Prunis par M. de Ségur, le manuscrit fut porté à Chancelade et copié par Leydet en juin 1771. Peu d'années après, il était donné au public par les soins de Prunis et magnifiquement édité par Querlon.

Dès que Leydet eut achevé la visite des principales archives de la province, transcrit ou analysé les pièces les plus importantes qu'elles renfermaient, il se rendit à Nérac et de là à Pau, où il dépouilla les titres relatifs au comté de Périgord (1). Ce travail lui prit plus d'une année et lui occasionna tant de fatigues qu'il dut l'interrompre et se retirer chez son frère, avocat au Parlement de Bordeaux. Une lettre nous apprend qu'il y était encore au mois de septembre 1772 : « Ce qui est le plus pressant, lui écrivait à cette époque un de ses amis, c'est de raffermir votre santé et de renouveler vos forces pour flnir un labeur si utile et si pénible. Goûtez dans cette belle saison les douceurs de l'air natal ; suspendez toute application à l'étude et que vos amis ayent la satisfaction d'appren-

(1) Leydet écrivit une relation de ce voyage. Il n'en reste plus qu'un feuillet recueilli par Lespine. Après quelques considérations générales sur l'utilité qu'il y a à noter « ses impressions de la journée, » Leydet nous apprend qu'il partit de Chancelade « le 2 juillet, à 4 heures du soir » et qu'il fut coucher à Montrem, « où il admira fort la bibliothèque du curé. »

dre que vous avez autant de soin du fourreau que de la lame. »

Ce sage conseil fut sans doute mis en pratique, car un mieux ne tarda pas à se faire sentir, et Leydet, convalescent, regagna Pau, où Prunis vint le rejoindre. Les deux savants se partagèrent la tâche et ne rentrèrent à Chancelade qu'après avoir exploité cette mine si riche en documents originaux.

Bientôt, poussés par le désir de faire de nouvelles découvertes, ils résolurent d'aller à Paris. Ils communiquèrent ce projet à M. de Bertin et lui demandèrent d'user de son crédit et même de son autorité s'il en était besoin, pour leur faire ouvrir certaines bibliothèques que des savants jaloux tenaient impitoyablement fermées. La réponse du ministre d'Etat ne se fit pas attendre : « Dès à présent, Messieurs, j'applaudis à vos travaux et ne demande pas mieux que de les favoriser. Je préviendrai M. de Bréquigny, et vous pourrez vous adresser à lui avec confiance. Si notre dépôt renferme des monuments qui puissent vous aider, vous pourrez également les consulter. Quant à l'ordre que vous me demandez, je n'en donne point aux savants ; ils n'en ont pas besoin. Mais je me fais un plaisir de les faire connaître et de rendre compte au roi de leurs travaux. » Ainsi protégés par le ministre périgourdin (1), Leydet et Prunis pouvaient partir sans crainte : un bon accueil leur était réservé.

Pour des motifs que nous ignorons, Leydet, tout porte à le croire, ne vint point à Paris. Il demeura à Chancelade et commença à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait amassés. Il rédigea aussi plusieurs Mémoires et les adressa à l'Académie de Bordeaux. Ces Mémoires, qui devaient entrer dans son histoire et lui servir en quelque sorte de préliminaires, sont maintenant égarés ou détruits. Le seul qui ait été imprimé (1) traite des monnaies périgour-

(1) Henri Bertin, contrôleur général des finances, naquit à Périgueux le 24 mars 1790. L'histoire de France ne lui doit pas moins que celle du Périgord. Il fit rechercher à Paris, dans les provinces et jusque dans la tour de Londres, les documents inédits propres à répandre quelque lumière sur les temps encore obscurs de la monarchie. Il entretenait une correspondance suivie avec les savants qui se livraient à ces pénibles recherches et les encourageait par des éloges et par des gratifications.

dines. Nous allons en détacher les premières lignes, pour montrer la façon large, élevée et pour ainsi dire toute moderne dont Leydet concevait l'histoire et voulait l'écrire :

« L'histoire ne se borne pas à rapporter les grands événements, qui n'ont souvent que le stérile avantage d'exciter l'admiration et l'étonnement des hommes ; elle cherche encore à leur donner des instructions plus utiles et plus rapprochées de leur situation ordinaire, en leur faisant connaître nos ancêtres, par les détails de leur vie privée, de leurs arts, de leurs sciences, de leurs besoins et de leurs ressources.

» Les connaissances économiques ne sont pas les moindres fruits de ces recherches pénibles. L'état passé des provinces, mieux connu relativement à l'agriculture, aux manufactures et au commerce ; les fautes qu'on y a commises ; les moyens qu'on a suivis pour les corriger, deviennent pour nous des suppléments à l'expérience, dont ceux qui nous ont devancés dans des circonstances semblables ont fait en quelque sorte tous les frais. »

Ainsi, dans la pensée du savant chanceladais, l'histoire ne devait pas se borner à des vues d'ensemble, à des considérations générales ; elle devait entrer dans le détail, refléter sous ses aspects multiples la vie des générations éteintes, être enfin une évocation fidèle du passé et un salutaire enseignement.

Pendant que Leydet, resté dans sa solitude, poursuivait avec ardeur son travail de classement et de rédaction, Prunis vint à Paris, appelé par Bertin. La protection du ministre le fit bien venir des savants, dont il était le protecteur et l'ami. M. de Bréquigny, Lacurne de Sainte-Palaye et nombre d'autres érudits lui ouvrirent leurs cabinets. « Le premier lui communiqua les titres qu'il avait recueillis à la Tour de Londres ;

(1) Ce travail parut en 1832 par les soins de M. Jouannet, qui le découvrit au milieu d'une foule de manuscrits qui font partie de la bibliothèque de Bordeaux.

le second son immense collection sur les troubadours (1). » Il puisa à pleines mains dans ces trésors. Il explora aussi les principales bibliothèques, surtout celles du Roi, de la Chambre des comptes et de l'abbaye de Saint-Germain. Après dix ans d'investigations et de patientes recherches, il rentra à Chancelade, chargé d'une ample moisson de documents rares et de notes précieuses. Nommé historiographe du Périgord et censeur royal pour les belles-lettres avec une pension de douze cents livres, Prunis obtint en 1782 le prieuré de St-Cyprien, un des plus riches bénéfices du diocèse de Sarlat.

Dans l'intervalle, Leydet était mort, laissant inachevée l'œuvre qui devait le rendre célèbre et attacher l'auréole à son nom. Prunis, demeuré seul, continua de travailler au monument dont les premières assises affleuraient la terre ; il l'eût sans doute terminé (2), mais le temps et les circonstances ne le permirent pas. Descendu imprudemment dans l'arène en 1789, il abandonna les lettres et devint un politique médiocre (3), alors qu'il aurait pu être un historien excellent.

L'abbé RIBOULET.

(A suivre.)

(1) Prunis, *Lettres*, mss.

(2) Prunis publia en 1788 ses *Observations sur les Etats du Périgord*, in-8°, 93 pages. — V. pour ses autres ouvrages la *France littéraire*, de Quérard.

(3) Quand vint la Révolution, il fut nommé maire de la ville dont il était pasteur, plus tard commissaire général aux Archives de la Dordogne, membre du district de Sarlat, président de l'administration centrale, conseiller de préfecture, sous-préfet de Bergerac, et enfin député au Corps Législatif.

Il mourut à St-Cyprien en 1816.



SCEAU DE LA CONFÉDÉRATION
DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE SARLAT
DOMÉ

SCEAU DE LA CONFÉDÉRATION
DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE SARLAT.

DOME.

J'ai l'honneur de présenter à la Société un sceau dont la matrice appartient à M. Papon, greffier de la justice de paix à Domme, et dont une empreinte est venue en ma possession, par l'entremise et grâce à l'obligeance de notre confrère M. René de Gérard.

Ce sceau, qui m'a paru mériter l'attention de la Société, est ovale (35^{mm}. sur 30). La matrice est en cuivre jaune. Il représente deux mains unies tenant une branche d'olivier, dans un médaillon ovale, posé sur un cartouche qui est sommé d'une couronne de comte et accosté de deux guirlandes tombant du cartouche. La bordure porte une légende ainsi conçue : CONFEDERATION . DE . LA SENECH^{ss} . DE . SARLAT. A droite et à gauche de la partie supérieure du cartouche, le mot DO - ME.

Quelle était cette *Confédération de la Sénéchaussée de Sarlat*, dont le sceau ci-dessus révèle l'existence, en y joignant le nom de la ville de Domme, ce qui donne lieu de penser que des sceaux analogues ont pu être confectionnés pour les autres villes de la Sénéchaussée ? J'avais pensé, au premier abord, que la confédération dont il s'agit se rapportait à la grande Fédération du 14 juillet 1790, qui, comme on sait, fut précédée ou suivie, en province, d'un grand nombre d'institutions éphémères ou de cérémonies locales inspirées par le même sentiment. Le mot *confédération* n'eût pas fait obstacle à cette interprétation, car bien que celui de *fédération* ait subsisté seul dans l'histoire, les deux termes furent employés concurremment à l'époque, comme le prouvent les journaux du temps et les adresses, motions et documents officiels insérés au *Moniteur universel*. Mais les détails du sceau (sauf les deux mains unies, qui se rapportent d'une manière générale



SCEAU DE LA CONFÉDÉRATION
DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE SARLAT
DO ME

SCEAU DE LA CONFÉDÉRATION
DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE SARLAT.

DOME.

J'ai l'honneur de présenter à la Société un sceau dont la matrice appartient à M. Papon, greffier de la justice de paix à Domme, et dont une empreinte est venue en ma possession, par l'entremise et grâce à l'obligeance de notre confrère M. René de Gérard.

Ce sceau, qui m'a paru mériter l'attention de la Société, est ovale (35^{mm}. sur 30). La matrice est en cuivre jaune. Il représente deux mains unies tenant une branche d'olivier, dans un médaillon ovale, posé sur un cartouche qui est sommé d'une couronne de comte et accosté de deux guirlandes tombant du cartouche. La bordure porte une légende ainsi conçue : CONFEDERATION . DE . LA SENECH^{mm} . DE . SARLAT. A droite et à gauche de la partie supérieure du cartouche, le mot DO - ME.

Quelle était cette *Confédération de la Sénéchaussée de Sarlat*, dont le sceau ci-dessus révèle l'existence, en y joignant le nom de la ville de Domme, ce qui donne lieu de penser que des sceaux analogues ont pu être confectionnés pour les autres villes de la Sénéchaussée ? J'avais pensé, au premier abord, que la confédération dont il s'agit se rapportait à la grande Fédération du 14 juillet 1790, qui, comme on sait, fut précédée ou suivie, en province, d'un grand nombre d'institutions éphémères ou de cérémonies locales inspirées par le même sentiment. Le mot *confédération* n'eût pas fait obstacle à cette interprétation, car bien que celui de *fédération* ait subsisté seul dans l'histoire, les deux termes furent employés concurremment à l'époque, comme le prouvent les journaux du temps et les adresses, motions et documents officiels insérés au *Moniteur universel*. Mais les détails du sceau (sauf les deux mains unies, qui se rapportent d'une manière générale

à l'idée de confédération), ne me paraissent pas concorder avec la date de 1790 : bien que les sénéchaussées n'aient été supprimées que par le décret du 11 septembre 1790, il ne me semble pas probable qu'une confédération se soit formée par sénéchaussée au lendemain de la loi du 15 janvier 1790, qui créait les départements ; de même qu'il me semble invraisemblable qu'on ait timbré l'écusson d'une couronne de comte en juillet 1790, alors que la loi du 15 juin précédent avait aboli les armoiries. Un document dont je dois la communication à M. le baron Roger de La Batut, me paraît fournir la véritable explication de ce petit problème historique : c'est une lettre adressée le 4 novembre 1789, à M. de La Batut, grand-père de notre honorable confrère, par M. de Vassal du Marais, et ainsi conçue :

« Je m'adresse à vous pour vous prier d'avoir la bonté de vous informer comment doit se comporter notre paroisse à l'occasion de la *confédération* établie dans le diocèse. La paroisse de St-Chamassy a été invitée de se réunir avec St-Chiprien ; elle a accepté cette union de fraternité avec plaisir. En conséquence, on pria le sieur Beynel de se rendre à St-Chiprien.... Beynel nous a rapporté que la paroisse de St-Chiprien devait fournir quatre fusils qui seroient déposés dans cette ville. En conséquence, j'avois déjà parlé pour les rassembler. M. d'Abzac en a un de munition qu'il offre de donner ; pour moi, n'étant pas chasseur, je n'en suis pas muni ; mais j'ai fait une soumission pour en prendre un de ceux que messieurs de St-Chiprien ont fait venir, qu'on m'a dit coûter 30 ou 31 fr. En ce que si la *confédération* se disjoint, je reprendrai le fusil.... »

Il est à souhaiter que les intéressantes communications de MM. de Gérard et de La Batut provoquent de nouvelles recherches, et qu'on parvienne à éclaircir d'une manière plus complète cet épisode, tout récent encore et cependant déjà oublié, de notre histoire locale.

Ph. DE BOSREDON.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. LE MARQUIS DE MALET.

Notre confrère M. le marquis de Malet, de Puycharnaud, membre du Conseil général de la Dordogne, où il représentait le canton de Bussière-Badil, vient de mourir à Angoulême. C'était un gentilhomme d'esprit fin, délicat, de grandes manières, charitable ; il aimait les belles et bonnes choses. Nous n'avons jamais oublié l'exposition qu'il fit à Périgueux, en 1864, de précieuses gouaches, œuvres originales de Van der Meulen, représentant des épisodes des guerres de la Flandre sous Louis XIV, préférables, sans conteste, aux vers officiels de Boileau. Le grand peintre fut en cette occasion mieux inspiré que le grand poète. Ces charmants dessins prouvent que M. de Malet recherchait avec un goût exquis les merveilles de l'art. Mille regrets à sa mémoire !

E. G.

INSCRIPTIONS

DU MUSÉE LAPIDAIRE DE PÉRIGUEUX. (*Suite et fin.*)

Fragment relatif à un temple de la fontaine déifiée « le Toulon. »

Périgueux. — Au Musée. Dé de pierre sans ornements. — Hauteur 0 m. 35, largeur 0 m. 60.

*numinibus aug · et DEO TELON i..... ad tui-
tionem fontis in solo C SILVANI·L... peribolum deambulatorium et
consaeptum omne cir CATEMPLVM suasq·columnas cum ceteris orna-
mentis ac munimentis d · s · d*

*Numinibus Augustorum et deo Teloni..... ad tui-tionem fontis in
solo C. Silvanii I....., peribolum deambulatorium (?) et consaeptum
omne circa templum, suasque columnas (?) cum ceteris ornamentis ac
munimentis de suo dat.*

- Aux divinités des Augustes et au dieu Toulon donne de ses deniers, pour la protection de la source sur le sol de Caius Silvanus I.....,
- le promenoir et la clôture entière autour du temple et les colonnes de
- cette clôture avec ses autres ornements et accessoires ».

Au sujet de la fontaine du Toulon, située à trois kilomètres de Périgueux, voir ce qui a été dit précédemment.

Autres fragments relatifs à un temple du dieu Toulon ou de la déesse Stanna.

Périgueux. — Gruter, 1159, 6 : « Vesunae Petrocoriorum fragmentum vidit et descripsit coram Petro Pithæo Scaliger. » — Perdue.
*numinibus aug · et
ad tuitionem fontis in SOLO · POMP · ANTIQVI peribolum deambulatorium et CON SAEPTVM · OMNE · CIRC a templum suasque columnas ? cu M CETERIS ORNAMENTIS AC munimentis*

d · s · d

- Aux divinités des Augustes et (au dieu Toulon ou à la déesse Stanna)...
- donne de ses deniers, pour la protection de la source sur le sol d'Aulus
- Pompéius Antiquus, le promenoir et la clôture entière autour du temple
- et les colonnes de cette clôture avec ses autres ornements et accessoires. »

Périgueux. — Au Musée. Bande de pierre sans ornements. — Hauteur 0 m. 28, longueur 1 m. 12.

*numinibus aug · et.....
ad tuitionem fontis in SOLO A · POMP · ANTIQVI · PERI bolum deambulatorium et consaeptVM OMNE CIRCA TEMPLVM suasq columnas cum ceteris ORNAMENTIS AC MVNIMENTIS d·s·d*

On voit par le rapprochement des quatre fragments que, à l'exception des mots *ad tuitionem fontis*, *deambulatorium* et *columnas*, tous dans la vraisemblance, la restitution n'offre rien de conjectural. On pourrait substituer tout aussi naturellement à *deambulatorium* les mots *largum pedibus*, dont on trouverait la justification sur un autre fragment du Musée paraissant se rapporter à une construction du même genre.

Inscription relative à la déesse Tutèle.

Périgueux. — Au Musée. Table en deux fragments, bordée d'une moulure encadrant autrefois l'inscription ; incomplète en haut à gauche et en bas. — Hauteur 0 m. 43, largeur 0 m. 60.

numini . aVGVSTI
et · tutelae (?) AVGVSTAE
BELLus · et · BELLO
PRIMANI

5. *TUTELAE · VESVNNAE*
PORTICVM · EXstrv ENDVM · ET
exornaNDum

Lettres de la forme dite rustique. Ligne 1 : le G d'AVGVSTI à branche tombante ; 2 : celui d'AVGVSTAE à branche spirale ; 6 : le premier V d'EXstrVENDVM réduit à l'extrémité supérieure de son jambage de droite.

Numini Augusti et Tutelae (?) Augustae, Bellus et Bello, Primani (filii), Tutelae Vesunnae porticum exstruendum et exornandum (de suo curaverunt).

• A la divinité de l'empereur et à Tutèle Auguste, Bellus et Bello, fils de
• Primanus, ont de leurs deniers construit et décoré le portique de la déesse
• Tutèle de Vesunna. •

Une dissertation insérée dans la *Revue archéologique* de 1877 donne une explication très différente de celle qui est ici proposée. D'après M. Ch. Robert, membre de l'Institut, les travaux rappelés par l'inscription auraient été l'œuvre des soldats d'une des légions qui portaient le numéro premier, et la restitution du texte devrait être la suivante : *Numini Augusti et domus Augustae, bellato bello, primani* (c'est-à-dire *militēs legionis primae*).... *porticum expoliendum et*.... Nous croyons, quant à nous, malgré l'autorité spéciale du savant dont nous venons de présenter l'opinion, qu'aucune légion première ni autre n'a eu à prendre part aux travaux du temple de Périgueux. Il nous semble aussi que les mots *bellato bello*, outre qu'ils s'éloignent du style épigraphique, constitueraient sans autre explication plus précise un renseignement en quelque sorte muet, et que *Primani* est tout simplement, quoique non suivi du mot *filii*, le surnom du père des donateurs. On peut voir un exemple d'une omission analogue dans les *Inscriptiones Helveticae* (n° 276) : TAVRICVS CARATI, c'est-à-dire *Carati filius*, DE SVO *Dono Dat.*

La forme du G à branche tombante, dans le mot AVGVSTI à la pre-

mière ligne, marque une époque déjà plus basse que celle où il était d'usage d'appeler la famille impériale *domus Augusta*. A partir du règne de Commode et même du milieu de celui de Marc-Aurèle (Henzen, 5241, de J.-C. 170), on s'est mis à désigner la famille de l'empereur par les mots *domus divina*. Ce n'est pas à dire pour cela que la déesse Tutèle ait attendu jusqu'à cette époque pour avoir un temple à Vesunna ; mais peut-être parut-il alors que l'enceinte établie autour de ce temple ne répondait pas à sa magnificence, et la pieuse libéralité de deux frères l'orna d'un portique qu'ils ne se contentèrent pas de construire à leurs frais, mais qu'ils décorèrent aussi plus ou moins richement.

Bellus ainsi que *Bello* son augmentatif et *Bellio* son diminutif sont des surnoms peu communs, cependant non inconnus ; on trouve *Bellus* à Vienne (*Inscr.*, 3, p. 102), *Bello* à Pola en Istrie (*C. i. l.*, V, 86-6-7, donné à tort dans la table p. 1136 pour un mot incomplet), *Bellio* à Metz (Gruter, 951, 5), etc...

Autre inscription relative à la déesse Tutèle.

Périgueux. — Au Musée. Dé de pierre sans ornements. Hauteur 9 m. 65, largeur 0 m. 55.

TVTELAE AVg
VESVNNIAE
S E C V N D V S
S C O T T I · L · D S D

Les deux N de VESVNNIAE à la 2^e ligne liées en un monogramme ; l'O de SCOTTI à la 4^e, renfermé dans le C avant une dégradation qui a emporté toute la partie comprise entre les bords intérieurs de la grande lettre.

Tutelae Augustae Vesunniae, Secundus, Scotti libertus, de suo dat.

« A Tutèle Auguste de Vesunnia, Secundus, affranchi de Scottus, donne de ses deniers cet autel. »

Contrairement à l'orthographe de l'inscription précédente et des auteurs, on lit sur la pierre : VESVNNIAE. On corrompait peut-être ainsi le nom de la capitale de la cité dans le langage vulgaire.

Le dévot qui a dédié cet autel ne s'appelait pas, comme on a lu jusqu'à présent (Muratori, 1093 ; *Catalogue du Musée*, n° 238 ; Desjardins, *T. de Peut.*, p. 39), *Secundus Soter* ; il s'appelait *Secundus* et était affranchi de *Scottus*. L'inscription ne fait connaître ni le nom de famille de son patron, ni le sien, qui d'ailleurs devait être le même.

Fragment relatif à une fontaine publique.

Périgueux. — Au Musée. Dé de pierre bordé par en bas d'une très large moulure. — Hauteur 0 m. 50, largeur 0 m. 70. Hauteur des lettres 0 m. 29.

. I C · F O

Lettres très belles et d'apparence tout à fait monumentale.

.....*publicus fons* = « fontaine publique ».

Sans doute, une des conséquences du bienfait de Marullius Aeternus, le donateur d'eaux amenées à Vesunna par un aqueduc dû pareillement à sa philanthropique munificence.

Épithaphe avec l'ascia et le portrait du défunt.

Périgueux. — Au Musée. Fragment en forme de dé, incomplet en haut et en bas. — Hauteur 0 m. 35, largeur 0 m. 40.

d m
ET
M E M O R I Æ
A M O R I S
5. L · A N T O N I

Les lignes renfermées entre des traits de réglure.

Diis Manibus) et memoriae Amoris, L. Antonii.

« Aux dieux Mânes et à la mémoire d'Amor, esclave de Lucius Antonius. »

L'état fruste de la pierre ne permet pas de reconnaître si l'inscription est complète ou si une dernière ligne donnait un surnom à Antonius.

Sur la face latérale du côté gauche se voit sculptée en relief une *ascia*, détail intéressant dans une contrée où la figure aussi bien que la mention de cet emblème sont peu fréquentes. La sculpture de la face opposée n'est pas d'un moindre intérêt ; elle présente également en relief le buste d'un personnage, le défunt certainement, tenant entre ses mains pressées contre sa poitrine un vase avec des fruits : gracieuse allusion aux délices du jardin de l'Elysée dans les Iles-bienheureuses, « où régnait un printemps perpétuel, où la terre se couvrait de fleurs et de fruits trois fois dans l'année. » (1)

Autre épithaphe avec le portrait du défunt.

Périgueux. — Au Musée. Cippe terminé en haut par un fronton triangulaire, et bordé dans sa partie carrée d'une plate-bande encadrant le buste

(1) Tout cet alinéa se rapporte à un autre monument.

E. G.

du défunt grossièrement sculpté. Dans le champ du fronton se voit un croissant. L'inscription occupe la plate-bande au-dessus du portrait. — Hauteur 0 m. 82, largeur 0 m. 58.

D · M · ET · M · APOLLINARIS · S · T · A B (sic)

L'A et le P, l'N, l'A et l'R d'APOLLINARIS liés en monogrammes.

Diis Manibus et memoriae Apollinaris. Sit tibi, Apollinaris, bene !

« Aux dieux Mânes d'Apollinaris. Sois bienheureux, Apollinaris ! »

Fragment d'une inscription votive avec un nom gaulois.

Périgueux. — Au Musée. Bloc quadrangulaire contenant la fin d'une inscription. — Hauteur 0 m. 70, largeur 0 m. 58.

TIB · CL · TIB · CL
VITALIS · FIL
C o M E L I D D V S
V · S · L · M

Le T et l'I de TIB à la 1^{re} ligne ; l'I et l'L de FIL à la 2^e ; l'E et l'L, l'V et l'S de COMELIDDVS à la 3^e, liés en monogrammes ; l'O du même mot enfermé dans le C ; les deux D barrés.

.... Tib. Claudius, Tib. Claudii Vitalis filius, Comeliddus, votum solvit libens merito.

« Tiberius Claudius Comeliddus, fils de Tiberius Claudius Vitalis, » avec reconnaissance en l'accomplissement de son vœu. »

Le D barré, équivalent de l'S d'après l'exemple du nom d'une déesse appelée sur une inscription de Bordeaux SIRONA, et sur une inscription de Metz DIRONA par D barré (Voir *Bullet. des Antiq. de France*, 1872, p. 83. Rapport de M. Dezeimeris dans les *Mém. de la Soc. arch. de Bordeaux*, t. I.)

(*Revue épigraphique du midi de la France*, n° de juillet-août 1878.)

Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente la Porte de la commanderie de Saint-Antoine de Mirand ; — et la 2^e, le Sceau de la confédération de la sénéschaussée de Sarlat, — Doms.

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

Périgueux. — Imprimerie DUPONT et C^e, rue Taillefer. — Oct. 82.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.



TOME IX: — SIXIÈME LIVRAISON.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^e, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

—
Novembre-Décembre 1882.

Sommaire des matières contenues dans la 6^e Livraison.

	Pages.
Séances mensuelles du jeudi 5 octobre 1882.....	521
— du jeudi 2 novembre.....	534
De l'origine du monastère de Sarlat (M. G. MARMIER).....	542
St-Marc de Venise. — St-Front de Périgueux (M. A. RAMÉ). ..	546
Observations relatives à la chapelle sépulcrale qui se voit en dehors de l'église de St-Front de Périgueux, du côté de la Claudre (M. Alfred DE FROIDEFOND).....	553
Rectification concernant la borne épiscopale du Saut-du- Chevalier (M. Alfred DE FROIDEFOND).....	558
Vauconcourt et Planeaux (M. H. DE MONTÉGUT).....	560
Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'ar- rondissement de Nontron (<i>Suite</i>) (M. R. DE LAUGARDIÈRE). ..	575
Fondation de la vicairie ou chapelle de Saint-Jacques, dans l'église St-Silain de Périgueux (M. l'abbé A. DESCHAMPS)... ..	593
Hommage à la dame de Saint-Paul de Serre, Anne de Ladouze (M. le comte Charles de LARMANDIE).....	596
Consultation sur un mariage mixte (M. G. TARDE).....	597
Aveu et dénombrement de la terre et seigneurie de Gageac (M. le marquis DE CASTELNAU D'ESSENAULT).....	598
VARIA. Décès de : M. l'abbé Combrouze.....	602
— M. Labonne-Laroche (M. A. DUJARRIC- DESCOMBES).....	603
L'archéologie préhistorique par M. le baron de Baye (M. FÉAUX).....	605
Inventaire sommaire des Archives de la Dordogne (M. Michel HARDY).....	607
Errata.....	608
Table des matières.....	609

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 5 Octobre 1882.

Présidence de M. le docteur GALT.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle ordinaire.

Sont présents : MM. de Froidefond, de Roumejoux, Crédot, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleyne, le marquis de Chantérac, Gisclard, Michel Hardy, Nalet et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de deux de nos confrères, M. l'abbé Combrouze, curé-doyen de Carlux, poète à ses moments de loisirs, auteur des *Chants d'une Muse du Périgord*, et de M. Henri Labonne-Laroche, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien payeur de l'armée, décédé le 20 septembre dernier, à Tocane-Saint-Apre, son lieu d'origine, où il avait pris sa retraite. Il avait le goût des arts, et avait recueilli plusieurs meubles, dessins et objets de prix, qui annonçaient un connaisseur éclairé.

L'assemblée exprime les regrets que lui causent ces nouvelles pertes.

M. LE PRÉSIDENT indique sommairement les ouvrages qui ont été offerts à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, année 1882, 4^e livraison, in-8°, Paris, où M. Léopold Delisle nous apprend qu'en 1879 le Musée britannique a eu l'insigne bonne fortune de pouvoir acheter le papyrus qui contient le livre XXIV de

l'Iliade et le papyrus qui nous a conservé deux discours d'Hypéride ;

L'*Investigateur*, journal de la Société des Etudes historiques, 48^e année, numéro de juillet-août 1882, in-8°, Paris ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, tome XV, deuxième partie, in-8°, Rennes, 1882, contenant une *Notice sur les trouvailles faites dans le jardin de la préfecture à Rennes*, d'urnes cinéraires, de sarcophages, de bijoux et de plus de seize mille monnaies, renfermées dans deux amphores de grande dimension ;

La *Revue historique et archéologique du Maine*, tome XI, année 1882, premier semestre, in-8°, Le Mans, où il est question, à la page 33, de la *Quinte* du Mans, de la *Quinte* de Tours, dans le sens de banlieue, de grande banlieue, comme à Périgueux, et à la page 145 d'un triens qui a été attribué à tort à Vésone et sort de l'atelier de Vosnon (Aube), portant la légende VESONNO VICO et la signature du monétaire FLANIGISELVS ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VIII, septembre 1882, in-8°, Montpellier ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, numéro de juillet 1882, in-8° ;

Le *Giornale araldico* de l'académie de Pise, numéro d'août 1882, in-8° ;

Les *Ephémérides de Périgueux*, numéro de septembre-octobre 1882 ;

Le *Monde inconnu*, journal des nouveaux voyages, numéros des 10, 17, 24 septembre et 1^{er} octobre 1882, in-4° ;

Par M. Philippe de Bosredon, le *Supplément à la Sigillographie du Périgord*, un beau volume in-4° sur papier fort, avec planche ;

Par M. Louis de Lamothe, secrétaire-général honoraire de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, ses *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, première partie, seconde section, un volume in-8°, Périgueux, imprimerie Dupont, 1882 ;

Par M. Auguste Gisclard, avocat à Périgueux, ancien conseiller de préfecture et ancien maire, le *Code des chemins vicé-*

naux et des routes départementales, ouvrage couronné par l'académie de législation de Toulouse, deux volumes in-12, Paris, 1882, et le *Code des chemins de fer d'intérêt local*, un volume in-12, Paris, 1882.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'avant-propos du *Supplément à la Sigillographie*, dans lequel M. Philippe de Bosredon a résumé les caractères principaux des diverses catégories de sceaux qu'il publie et constaté que ses recherches lui ont fait découvrir le nom de trois abbés qui ne figuraient pas sur les listes du *Gallia christiana*. « En examinant, dit-il, ces fragiles et curieux monuments du passé, je voyais tour à tour apparaître, avec leur costume, leur blason ou les attributs de leur autorité temporelle ou spirituelle, les comtes, les familles féodales, les sénéchaux, les consuls des villes, les évêques, les abbés, les juridictions civiles ou ecclésiastiques. Les sceaux dont ils se sont servis pour établir l'authenticité de leurs actes est un élément, secondaire sans doute, utile pourtant, de leur histoire, et par conséquent de l'histoire du Périgord. C'est dans le but d'apporter ma part de matériaux à ce grand travail que j'ai entrepris les recherches dont j'offre les derniers résultats au public. » M. de Froidefond est prié de faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Alcide DUVERNEUIL revient à la discussion qu'il a eue précédemment avec M. l'abbé Goustat, n'ayant pris connaissance de la réponse que ces jours-ci par notre *Bulletin*. « Je vois, nous écrit-il, que j'ai eu tort de m'arrêter aux Pyramides d'Egypte.

» Il est nécessaire de compléter mes preuves, d'autant mieux que la phrase qui fait l'objet de mes premières remarques a été renforcée par le changement de *tristesse* en *horreur*. L'erreur commise s'est aggravée de toute la distance significative qui sépare les deux mots.

» Abandonnant les preuves *monumentales*, je vais essayer de preuves tirées de l'archéologie littéraire.

» Je suis persuadé que je trouverai dans notre Société des amis d'Horace, et si M. l'abbé Goustat aime ce poète autant que l'aimait le bon abbé Chaupy, j'ai déjà cause gagnée, et il

m'accordera la victoire, quand bien même son siège serait déjà fait. Je prends donc Horace (je n'ose pas dire le plus vif), le plus épicurien des poètes latins, et je ne citerai que les vers les plus connus :

Livre I, ode IV. — *Ad Sestium*.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.....

Ode XXVIII. — *Archytas et viator*.

... Sed omnes una manet nox
Et calcanda semel via leti.

Ode XXXVII. — *Ad Sodales*.

Deliberata morte.

Livre II, ode III. — *Ad Delli*.

..... moriture Delli.

Livre III, ode II. — *Ad amicos*.

Dulce et decorum est pro patria mori !

Livre IV, ode VIII. — *Ad Martium Censorinum*.

Dignum laude virum Musa vetat mori :
Cælo Musa beat.

Exegi monumentum ære perennius

.
Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam.

» J'en passe, et des meilleurs.

» Il faut bien avouer que si Auguste faisait appliquer rigoureusement par ses édiles la loi des XII Tables, il leur disait d'épargner le doux poète qui élevait dans ses œuvres des mo-

numents à la mort. Mais dans la loi des XII Tables, il faut voir une précaution hygiénique qui se retrouve dans le décret du 23 prairial an XII de la République française, et non une horreur, pas même une tristesse que l'antiquité avait pour la mort. Cette loi des XII Tables aurait-elle été faite seulement pour être violée ? Les monuments de l'enceinte et des abords de Rome le prouveraient. Tous ces monuments de pierre, de marbre, de bronze seront détruits depuis longtemps que l'œuvre d'Horace, *ære perennius*, vivra encore et Rome aura vécu. Et dans ce mot aura vécu, il ne faut pas voir une expression de mauvais augure, mais un euphémisme ; nous disons, nous aussi : *Il vient de passer. Transiit.*

» *Il a vécu, il est mort*, signifiant toujours la même chose, il est certain que ces deux mots étaient, sont et seront, et tant que le verbe *être* existera, deux mots de très mauvais augure pour celui qui aura vécu.

» Pline le jeune écrivait à Celestrius Tiron :

... Jam securus liberque mortuus.

» Cicéron annonce en ces termes à Atticus la mort de son frère (Lettre I) :

Quantum dolorem acceperim...

... Lucii fratris nostri morte...

» Pline et Cicéron n'avaient pas peur des augures ! Ils savaient que les morts étaient bien morts et que les augures ne pouvaient leur faire rien de pis. Cicéron avait été du collège des augures et il savait très bien à quoi s'en tenir. Il n'ignorait pas que pour ne plus avoir un objet sinistre à gauche, il suffisait de faire volte-face et le mauvais sort était conjuré.

» Le salut des gladiateurs : *Ave, Cæsar, morituri te salutant !* a été de bien mauvais augure ; tous ceux qui l'ont entendu, ceux qui l'ont prononcé sont morts.

» Notre grand poète Victor Hugo fait dire aux Romains, dans son magnifique chant du cirque :

A nos solennités nous invitons la Mort.

» On ne peut pas dire que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* est seulement poète ; il est plus, il est archéologue ; c'est lui qui par son chef-d'œuvre a commencé le grand mouvement archéologique en France et dans toute l'Europe. Il a cru pouvoir faire parler ainsi des Romains.

» Les spectateurs allaient-ils au cirque pour se procurer une belle horreur, comme certaines personnes vont au mélodrame avec l'intention de pleurer à leur aise ? Non. Les patriciens, les nobles matrones, les vestales, la plèbe allaient voir la mort dans toute sa cruauté.

» Les danses macabres n'auraient pas été de leur goût. Il n'est guère possible de blâmer les Romains de ne pas avoir tapissé le Colysée, ce temple de la mort, de squelettes, de tibias en sautoir, de crânes polis aux yeux vides et au rictus effrayant : ils n'en mettaient pas sur leurs tombeaux. Ils aimaient mieux donner une idée gracieuse de la mort en représentant les Manes (D. M.) sous la figure de jeunes enfants. (Virgile, *Eneide*, III, 63, et *Géorgiques*, IV, V, 427.)

» Pour ceux qui regretteraient les pièces anatomiques montées, les Romains avaient les *larves*, fantômes qui n'avaient du corps que le squelette. (Sénèque, ép. 24.)

» Horace connaissait bien sa Rome, et il dit dans l'ode XVII, v. 57, *Esquilini pontifex venefici* ; il faut entendre que le mont Esquilin était fréquenté par les sorcières et les magiciens qui avaient besoin pour leur mise en scène des tombeaux et des ossements dont était couvert le mont Esquilin, enfermé dans l'enceinte de la ville par Servius Tullius, VI^e roi de Rome.

» Les Juifs étaient impurs jusqu'au soir pour avoir touché un cadavre !... mais les Gaulois ne craignaient pas la mort :

..... non paventis funera Galliae
..... tellus...

(Horace, *ad Augustum*, liv. IV, od. XIV.)

..... non est quod multa loquamur.

(Hor., *ad Augustum*.)

» En terminant cette trop longue réplique donnée à la hâte, je n'ai qu'une crainte :

Qui prouve trop ne prouve rien.

» *Chacun est libre de choisir, admettre ou rejeter les preuves que nous offrons* (1) ou de nous en demander de nouvelles, plus nombreuses ou plus probantes.

» L'antiquité n'avait pas horreur de la mort, mais seulement

Un brin de peur, de quoi sentir que l'on frissonne,
Histoire de frémir comme sous un baiser (2).

M. DUJARRIC-DESCOMBES est chargé de la part de M. l'abbé Fabre-Tonnerre, curé de Limayrac, de faire la communication suivante :

Dans la séance de mai dernier, M. l'abbé Rabois-Bousquet a signalé une inscription en lettres *gothiques*, placée dans un enfoncement près de l'autel de l'église de Couze, lue ainsi par lui (?) :

HÆC EST CAPELLA ET
SEPVLTVRA BERTRADI
MARODES MILIS.

D'après M. le curé de Limayrac, cette inscription est en caractères *romans* et doit être lue :

DEO EST CAPELLA ET
SEPVLTVRA BERTRADI
MARQUES MILES.

Rétablie ainsi, elle exprime le noble sentiment d'un chevalier chrétien qui dédie à Dieu une chapelle et son tombeau, après lui avoir sûrement recommandé son âme.

(1) Tacite, *Germ.* III.

(2) Nouveaux chants du soldat, *Le Sergent*, par P. Déroulède.

Cette inscription occupait primitivement le centre d'un des côtés d'une chapelle à voûte d'arêtes, placée derrière la sacristie de l'église de Couze ; la clef de voûte de la chapelle portait un écu sur lequel on voyait un cerf, les cornes en pointe et les pieds en chef : quelques-uns ont cru y voir les armoiries de la famille de Cerval.

Acte est donné de la rectification.

M. DE FROIDEFOND demande aussi la permission de rectifier un passage du mémoire de M. l'abbé Brugière, paru dans notre *Bulletin* de mai-juin de cette année, sur la borne épiscopale du Saut-du-Chevalier. Suivant lui, il résulte de l'extrait de l'inventaire des archives de la ville de Périgueux de 1598, fourni par M. Villepelet à M. l'abbé Brugière, que les armes sculptées sur cette borne de juridiction sont celles de Gabriel du Mas, évêque de Périgueux en 1486, et non celles de Pierre Tison, évêque de 1349 à 1394, comme l'avaient dit le P. Dupuy et bien d'autres après lui. La Note rectificative que présente à ce sujet M. de Froidefond sera insérée au *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce qu'on lui signale un dolmen situé au Brel, commune de St-Léon-d'Issigeac, dont la table presque ronde mesure environ 4 mètres de diamètre. Il n'y a plus qu'un support ; mais les habitants assurent qu'il y en avait autrefois trois autres, et, suivant eux, c'est là qu'on serrait les blés provenant des dîmes. On lui adresse en même temps une note sur une pierre tombale, du XVII^e siècle, trouvée dans l'église de St-Léon-d'Issigeac, lorsqu'on la démolissait, et qui mérite d'être remarquée. Elle possède une inscription, une statue et des attributs professionnels.

« Cette pierre, dit le signataire de la Note, mesure 1 m. 73 de longueur, sur 0 m. 69 de largeur. Le mort est représenté étendu sur le dos, les mains sur les cuisses ; la sculpture est grossière. Le mort avait peut-être préparé son tombeau lui-même, et le ciseau d'un maître maçon de campagne, à cette époque surtout, ne pouvait guère produire un chef-d'œuvre.

» A gauche de la statue est un fil à plomb ; à sa droite, une règle, un grand compas, deux ciseaux et deux marteaux.

Sous les pieds est un dernier instrument, peut-être un niveau.

» Sur la gauche, le long de la jambe, se lit l'inscription MI. LAVRENS, Michel Laurent, et au-dessous la date 1610.

» Cette pierre recouvrait-elle le tombeau du constructeur de l'église, qui datait de la même époque ? C'est possible.

» La famille Laurent existe encore à St-Léon. Une de ses branches exerçait traditionnellement la profession de maçon. C'est à elle qu'appartenait Michel Laurent.

» Voici l'acte de décès d'un membre de cette famille, un neveu sans doute de Michel :

» Le trente unié iour de ianvié 1692, a este enterré *dans ses tombeaux* Blaise Laurens dit Cazalès, laboureur du pñt » bourg. »

» Ce tombeau de famille était placé dans le cimetière, comme le prouve l'acte de décès de Guillaume Laurent en 1711. »

M. MARMIER nous communique un grand travail sur le chartrier du monastère de Sarlat qu'il a tenté de reconstituer, en recueillant des chartes éparses de côté et d'autre pour la période antérieure au XIII^e siècle, c'est-à-dire à la lutte entre l'abbaye et les bourgeois de Sarlat. Il donne une analyse des pièces déjà publiées et le texte de celles restées inédites avec notes explicatives. Ce cartulaire, dont les premiers titres remontent au IX^e siècle, paraîtra dans notre *Bulletin*.

M. le baron DE VERNEILH nous envoie une protestation fort intéressante au sujet de la date de la construction primitive de Saint-Front de Périgueux, en réponse à la communication de M. Alfred Ramé faite au congrès de la Sorbonne, au mois d'avril dernier. Après lecture de ce mémoire instructif, écrit avec esprit, la Société en ordonne l'insertion immédiate au *Bulletin* et charge son secrétaire général d'en faire parvenir une épreuve à M. Ramé.

M. D'ARTENSEC nous adresse les empreintes de deux sceaux qui lui appartiennent. Le premier, qui est en argent, est celui de la famille de Montozon, décrit sous le n^o 232 dans la *Sigillographie du Périgord*. Le second, qui est en cuivre,

rond, de 25 millimètres de diamètre, a été donné par un habitant du canton de Neuvic. Le dessin représente un coq, et la légende porte: + S. LEODEGARII VIGERII DONZELLI.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M. Etienne Feyfant, propriétaire à Cognac, une matrice de sceau ovale, en bronze, munie d'un appendice percé, du XIII^e siècle, trouvée dans le bourg, et représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus sur son bras gauche, et un lis de la main droite ; au bas, sous une arcature trilobée, est un personnage en robe, agenouillé. La légende porte: + S. GLLI GIRAVDI CLĪ DE NIOL (*Sigillum Guillelmi Giraudi clerici de Niol*) ;

De M. Jules Rey, fabricant d'engins de pêche, à Périgueux, une balle de fléau d'armes, du XIII^e siècle, trouvée, au mois de mars dernier, dans la propriété de Cablans, près Périgueux ;

De M. Robert Villepelet, une balle de mousquet, du XVII^e siècle, trouvée au château de Sizières, commune de Marçais, près Saint-Amand Mont-Rond (Cher) ;

De M. Crédot, un double tournois d'un prince de Dombes, du XVII^e siècle.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

M. Michel HARDY présente les observations suivantes au sujet de la balle de fléau d'armes offerte par M. Rey :

• Cette arme, dit-il, déjà très intéressante en elle-même, car nos musées nationaux n'en renferment que de rares spécimens, se recommande encore à l'attention des antiquaires par le soin tout particulier apporté à sa fabrication.

• Le fléau d'armes, dont l'invention paraît appartenir à l'Allemagne, mais qui fut également usité en France du XII^e au XIV^e siècle, se composait, on le sait, d'une masse métallique en fer ou en plomb ordinairement hérissée de pointes, reliée par une chaînette en fer à un manche très court. Brandi par un bras vigoureux, il servait à la guerre à briser les pièces d'armures et surtout les casques ; mais les blessures terribles qu'il occasionnait souvent par les chocs en retour à celui même qui le maniait, empêchèrent que son emploi se généralisât.

» La balle de fléau offerte par M. Jules Rey, loin d'être exclusivement métallique, se compose d'une boule en racine de noyer recouverte d'une cuirasse en fer, formée d'une infinité de petits clous à tête plate et arrondie. Quelque peu déformée par les chocs, et échancrée près de son point d'attache, elle a un diamètre moyen de 85 millimètres et pèse 620 grammes. Les clous qui la revêtent ont 8 millimètres de hauteur, et le diamètre de leur tête est de 9 millimètres. Ces clous sont imbriqués l'un sur l'autre, suivant une ligne en spirale qui, partant du point où s'attachait la chaînette de fer, se termine au pôle opposé. Cette disposition, en écailles de dragon, donne à la balle de fléau un aspect agréable à l'œil ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer ce qu'un semblable travail a exigé de patience et de soin.

» Dans son *Dictionnaire du mobilier français*, M. Viollet-le-Duc reproduit une balle de fléau d'armes qu'il rapporte au xii^e siècle, et qui offre avec la nôtre une certaine analogie. C'est une sphère en fonte de fer hérissée de pointes qui sont disposées suivant des méridiens passant tous par le point d'attache et régulièrement espacés. Sans attribuer peut-être à celle qui vient d'être offerte au Musée de Périgueux une origine aussi ancienne, nous la croyons du xiii^e siècle. »

M. FORNERON veut bien nous signaler les premiers livres imprimés en Périgord, qui figuraient à l'exposition des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, de 1882, dans la collection Claudin :

PÉRIGUEUX. — Edict du roy sur le réglement fait par Sa Majesté pour l'administration de la justice entre la Cour de Parlement de Bordeaux et la Chambre de l'Edict, que ladicte Cour a arresté estre observé jusques à ce que autrement par le Roy en soit ordonné. A Périgueux, par Gille Degoy, 1601. in-12.

BERGERAC. — Catulli, Tibulli et Propertii nova editio. (Vignette : entre deux palmes sont deux personnages allégoriques séparés par un arbre avec la devise *in omni tempore verno*). Brageraci, ex typographia Gilberti Vernoy, anno MDCXL. in-12.

SAINTE-FOY. — Conformité de la croyance de S. Augustin et des Eglises réformées en la doctrine du S. Sacrement de la cène, comme appert par la conférence faite au château de la Roque-Vignerons près de Sainte-Foy, par Pierre Hespérien, pasteur de l'Eglise réformée de Ste-Foy. A Sainte-Foy, par Hierosme Maran MDCXXVI. in-12.

SAINTE-FOY. — L'eschelle de Jacob ou la doctrine touchant le vray et unique médiateur des hommes envers Dieu, asçavoir Jesus-Christ, contre l'intercession, adoration et invocation des Anges et des Saints, pratiquée en l'Eglise Romaine. Par Charles Daubus, aucerrois, ministre de la parole de Dieu en l'église de Nérac. A Sainte-Foy, par Hierosme Maran, 1627. in-12.

M. HARDY rappelle que les mêmes ouvrages ont figuré à la première exposition du Cercle de la librairie, boulevard St-Germain 117, en juin 1880, comme on le voit dans le catalogue de la partie rétrospective imprimé par Quantin, *Histoire de la typographie française par les livres depuis l'origine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*. On y lit en outre : page 51, « PÉRIGUEUX, » 1498. — Jean Carant, imprimeur. — Solution des doutes au » sujet de la célébration de la messe, par Jean de La Pierre, » docteur de Sorbonne (en latin). — M. Firmin Didot (posses- » seur ?) — N^o 281 du catal. — Premier livre imprimé à Péri- » gueux. » Voici les dates que fournit ce catalogue pour l'introduction de l'imprimerie dans nos contrées : à Agen, 1545 ; Angoulême, 1586 ; Bordeaux, 1520, Gaspard Philippe, imprimeur, 1528, Jean Guyart, imprimeur ; Cahors, 1586, Jacques Rousseau, imprimeur ; La Rochelle, vers 1560 ?, Pierre Haultin, imprimeur ; Orléans, 1490 ; Poitiers, 1479 ; Toulouse, 1476 ; Périgueux, 1493, Jean Carant, imprimeur.

M. LE PRÉSIDENT a recueilli dans le journal la *Patrie* du 9 septembre dernier un fait divers qu'il lit avec de grandes réserves, parce qu'il lui paraît contenir d'énormes erreurs. Le voici :

« Une bonne nouvelle pour l'art. En 1704, Bertin, ministre de Louis XIV, envoyait à l'empereur de la Chine deux tapisseries fabriquées à Beauvais, en remerciement des cadeaux offerts par le souverain du Céleste-Empire au grand roi. Qu'étaient

devenues ces tapisseries ? Étaient-elles restées à Pékin, ou, au milieu des bouleversements dont la Chine a été le théâtre depuis quelques années, étaient-elles revenues en Europe ? Nous apprendrons aux amateurs et peut-être aux directeurs de nos musées et manufactures que ces deux spécimens de l'art français au dix-huitième siècle sont en France, à Beaune. » On fait de Bertin un ministre en 1704, alors qu'il est né en 1719. M. le Président ajoute, à propos de ce personnage, que le château qu'il avait à Chatou, avait été élevé sur les dessins et plans de Soufflot, l'architecte de Sainte-Geneviève.

M. le comte DE MALEVILLE nous envoie la copie de deux donations faites, en 1787, à l'hôpital des pauvres de Domme, de maison, terrain, meubles et arrérages, par Jacques de Maleville, écuyer, seigneur de Clissac, garde de la porte d'Artois, habitant de la ville de Domme, d'une part, et MM. Jacques de Molènes, maire, et Jean de Cheyrac, procureur syndic de ladite ville, d'autre part. Ces deux copies seront déposées aux Archives départementales, dans la série concernant les hôpitaux.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un membre titulaire. Après un vote par acclamation, est déclaré admis :

M. Eyssalet, propriétaire à Périgueux, présenté par M. le docteur Galy et M. Villepelet.

Et la séance est levée à deux heures et demie du soir.

Le Secrétaire-Général, FERD. VILLEPELET.

Séance du jeudi 2 novembre 1882.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Alfred de Froidefond, le marquis de Fayolle, de Roumejoux, le marquis d'Abzac de La Douze, Bleynie, Jean Dupuis, l'abbé Goyhenèche, Michel Hardy, Pouyadou et Villepelet.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT indique rapidement les ouvrages qui ont été envoyés à la bibliothèque de la Société dans le courant du mois dernier :

Le *Journal des Savants*, cahiers d'août et de septembre 1882, in-4°, Paris, imprimerie nationale ;

Le *Rapport adressé au Ministre de l'Instruction publique sur les Archives nationales pour les années 1876 et 1877*, par M. Alfred Maury, membre de l'Institut, directeur général des Archives nationales, in-8°, Paris, imprimerie nationale, 1878 ;

Le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 8^e année, 1881, in-8°, Paris ;

Les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, tome VIII, 1881, in-8°, Paris ;

Les *Documents parisiens sur l'iconographie de Saint-Louis*, publiés par Auguste Longnon, d'après un manuscrit de Peiresc, conservé à la bibliothèque de Carpentras, in-8°, Paris, 1882 ;

La *Revue des langues romanes*, troisième série, tome VIII, octobre 1882, in-8°, Montpellier ;

Les *Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, année 1881, tome XIV, 1^{er} bulletin, in-8°, Alais, 1882 ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1882, octobre, 63^e livraison, in-8°, Valence ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, 3^e livraison, 1882, juillet-août-septembre, in-8°, Tulle ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, tome IV, 3^e livraison, juillet-septembre 1882, in-8°, Brive, contenant un mémoire de M. Rupin sur le *Chef de Saint Martin en argent doré et émaillé à Soudeilles (Corrèze)*, xiv^e siècle, et la suite des *Notes pour servir à la Sigillographie du Bas-Limousin*, par M. Philippe de Bosredon ;

Le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, tome III, n^o 8, octobre 1882, in-8°, Saintes ;

Le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, n^o 9, 30 septembre 1882, in-4° ;

Le *Monde inconnu*, journal des nouveaux voyages, n^{os} des 15, 22 et 29 octobre 1882, in-4°, avec figures ;

Par M. Charles Vasseur, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, ses *Etudes historiques et archéologiques sur la cathédrale de Lisieux*, brochure in-8°, Caen, 1881.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Sur la demande de M. Villepelet, M. le Préfet de la Dordogne a bien voulu offrir à notre bibliothèque le tome I de l'*Inventaire sommaire des Archives de la Dordogne, antérieures à 1790*, qui a paru au mois d'août. La Société charge son secrétaire-général de lui en exprimer sa gratitude.

A cette occasion, M. LE PRÉSIDENT lit un extrait de l'article trop bienveillant, au dire du Secrétaire général, que notre confrère, M. Michel Hardy, a consacré à cette publication dans l'*Echo de la Dordogne* du 8 août dernier, et il le prie d'en modifier le préambule afin de pouvoir le reproduire dans nos *Varia*.

M. l'abbé BOUSCAILLOU, prêtre de l'Oratoire, et M. Paul CHOLLET, admis dans une précédente réunion, l'un comme membre titulaire et l'autre comme membre associé, adressent leurs remerciements à la Société.

M. FÉAUX nous envoie le rapport dont il avait été chargé sur l'ouvrage de M. le baron de Baye, l'*Archéologie préhistori-*

que, ou plutôt le résumé du compte-rendu qu'en a fait M. de Quatrefages, dans le *Journal des Savants* de mars et d'avril 1882. Après lecture, l'assemblée en ordonne la publication.

En nous adressant son mémoire sur *Saint-Marc de Venise et Saint-Front de Périgueux*, qui est lu en séance et qui sera publié dans le *Bulletin*, M. Alfred Ramé écrit à M. LE PRÉSIDENT la lettre suivante :

« Sceaux, 25 octobre 1882.

» Monsieur le Président,

» Je dois à une bienveillante communication de M. Michel Hardy, la connaissance, en épreuves, d'un mémoire par lequel M. le baron Jules de Verneilh a cru répondre aux observations que j'ai sommairement présentées le 11 avril, à la dernière réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, relativement à la date de Saint-Front de Périgueux.

» Mon honorable contradicteur n'a pas eu la patience d'attendre que le texte intégral de ces observations fût distribué avec le procès-verbal des séances. Par un procédé, plus dangereux pour lui que pour moi, il m'a provisoirement jugé et exécuté sur un rapport nécessairement incomplet, sauf à s'assurer ultérieurement de la justesse de ses critiques. Tant de précipitation ne rendra pas cent cinquante ans d'antiquité à Saint-Front, mais montre bien avec quelle impétuosité les passions locales peuvent faire irruption dans une question de pure érudition, qui demande du calme. En présence du retard que met l'Imprimerie nationale à livrer les procès-verbaux des séances de la Sorbonne, je vous serais reconnaissant de vouloir bien publier, avec la présente lettre, dans le plus prochain numéro de vos Mémoires, et à la suite du travail de M. de Verneilh, le texte complet de mes observations, le seul dont j'aie à répondre. En contestant la haute antiquité de Saint-Front, je n'avais pas l'illusion de mériter la sympathie et l'adhésion de ceux de vos compatriotes, qui sont engagés dans le débat par des traditions de

famille. Je ne croyais pas cependant rien faire qui dût m'attirer leurs railleries. D'ailleurs, qu'ils y prennent garde, les épigrammes et les personnalités ne sont pas des arguments, mais souvent les symptômes et les palliatifs des causes compromises. Il est clair que M. de Verneilh, en rééditant un sommaire du livre de son frère, n'a pas soupçonné le terrain de la discussion. Grâce à l'hospitalité que vous voulez bien m'accorder, les termes fort simples auxquels cette discussion peut se ramener vont être exactement connus en Périgord. Je vous en remercie à l'avance et j'abandonne, aux esprits libres de tout préjugé, l'appréciation d'une question d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art. Je l'ai posée : d'autres lui donneront une solution définitive.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma considération la plus distinguée.

» A. RAMÉ. »

M. Michel HARDY demande la parole et dit qu'il voit avec peine que le débat soulevé par lui, sur les origines de Saint-Front, ait donné lieu de prime-abord à des froissements d'amour-propre.

« Le mémoire de M. de Verneilh qui a motivé la lettre de M. Ramé, était, dit-il, une réponse au rapport que je vous ai présenté, Messieurs, dans la séance du 27 mai dernier. Or, si me déflant de l'exactitude de mes souvenirs, j'ai cru devoir soumettre ce rapport à l'approbation de M. Ramé avant de vous le communiquer, je n'entends aucunement en décliner la responsabilité. *Cuique suum* !... Si l'énoncé des faits sur lesquels repose la discussion appartient à M. Alfred Ramé, qui en a précisé les termes sur les épreuves de mon rapport, les considérations générales par lesquelles débute ce travail, non moins que sa trame et sa forme, sont bien mon œuvre et j'en revendique hautement la paternité. La loyauté que j'aime à apporter dans tous mes actes m'oblige à vous faire cette déclaration ; car le mémoire de M. de Verneilh renferme plusieurs observations critiques, quelque peu en dehors de la question des origines de Saint-Front,

dont tout le poids retombe non pas sur M. Ramé, mais sur votre humble confrère. Je les accepte comme s'adressant à moi et ne m'en froisse nullement, sachant distinguer dans M. de Verneilh, à côté de l'écrivain au style nerveux et parfois incisif, le galant homme et le confrère bienveillant.

» Puissent mes paroles, en établissant nettement la part de responsabilité qui revient à chacun, calmer toutes les susceptibilités. Comme l'a dit, en effet, M. Alfred Ramé, la question qui se pose devant vous est de pure érudition et demande, comme telle, beaucoup de calme. »

Notre savant correspondant M. CHABANEAU veut bien nous communiquer trois chartes en langue vulgaire, du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle, qui lui paraissent de nature à nous intéresser, particulièrement ceux de nos membres qui s'occupent de l'histoire et de la géographie de l'arrondissement de Nontron. Elles sont extraites des censiers de Clarol, de Mainac et de Pétronille de la Tour, dont les originaux sont conservés aux Archives des Basses-Pyrénées. « Une de ces trois chartes, nous mande-t-il, n'est pas inédite. Elle a été déjà publiée dans les *Archives historiques de la Gironde*, tome X, p. 594, mais d'une façon si défectueuse, que l'édition peut être considérée comme non avenue. Aussi sera-ce rendre un vrai service, non pas seulement aux historiens, mais aussi et surtout aux philologues, que de reproduire fidèlement ce texte important. A ces chartes, je veux joindre et un commentaire philologique et une table très complète des noms de lieux et de personnes. Ce double travail ne pourra être fait qu'après l'impression et la mise en page du texte, à cause des renvois continuels qu'il faudra faire. »

M. Philippe DE BOSREDON nous communique aussi un passage intéressant, extrait d'un rouleau d'hommages de l'abbaye de Solignac et constatant les rapports qui existaient entre cette dernière abbaye et celle de Ligneux. Cet extrait, d'un titre conservé dans les Archives de la Haute-Vienne, de la fin du ^{xiii}^e siècle ou des premières années du ^{xiv}^e, dans tous les cas antérieur à 1310, lui a été fourni par M. Guibert;

le savant vice-président de la Société archéologique et historique du Limousin. En voici le texte :

« *Abbatissa de Ligusio, Petragoricensis diocesis, quando est abbatissa nova, debet venire ad monasterium nostrum et recipi ab abbate et conventu processionaliter ; et debent esse revestiti ; et ipsa debet deferre tres mappas magnas et pulcras ad opus refectorii nostri. Et est quasi soror nostra, et de nostra societate. Et dicitur quod si dicta abbatissa haberet contensiones cum conventu suo, debent ille sopiri per abbatem Sollempniacensem, et debent eidem credi. Et abbas potest visitare eas ; et in prima vice debent eum recipere cum processione et ipse debet eis dare duos bassinios parvos ad lavandum manus ; et super hoc extant littere sigillis abbatis et abbatisse sigillate. »*

M. TARDE nous annonce qu'on a découvert, ces vacances, dans la commune de Castelnau, un très vieux tombeau dont il a vu la pierre supérieure seulement au château de Feyrac, où elle a été transportée. Les coquilles et la croix sculptées indiquent que c'est un tombeau de pèlerin, peut-être surpris par la mort au cours de son voyage. « Le temps m'a manqué, ajoute-t-il, pour examiner le lieu où cette découverte a été faite. Il est probable *a priori* qu'elle dénote la possibilité d'en faire de nouvelles dans le voisinage pour peu qu'on y fouille. Car, s'il s'agit d'un pèlerin de passage, où l'aurait-on enterré, si ce n'est dans un cimetière commun ? Quoi qu'il en soit, je vous procurerai à cet égard toutes les indications que je pourrai recueillir. »

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL apprend ensuite à la Société qu'il a fait une démarche, mais sans succès, auprès du bibliothécaire de la ville de Toulouse, pour avoir en communication le manuscrit original des chroniques du chanoine Tarde, qui nous serait absolument nécessaire, pour collationner scrupuleusement les épreuves de l'édition que prépare avec le plus grand soin notre confrère M. Tarde, l'arrière-neveu du chanoine. M. le bibliothécaire lui a répondu que le règlement était formel et que les manuscrits ne pouvaient jamais être l'objet d'un prêt.

M. LE PRÉSIDENT a reçu pour le Musée départemental :

De M^{lle} Laferrière, un certain nombre de monnaies romaines de Néron, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Faustine, Commode, particulièrement un grand bronze d'Antonin portant au revers la légende : VOTA SOLI DECENNALIA, à l'exergue CONSVL IIII ; dans le champ, l'empereur debout, revêtu de la robe de sacrificateur et couronné de laurier, verse le contenu d'une patère sur un trépied allumé au bas duquel gisent deux têtes de taureau ; — une clef antique ; — un sceau en cuivre, aux armes de la maison d'Estrées, qui sont : *fretté, aux 1 et 4 d'argent et de sable, au chef d'or chargé de trois merlettes de sable*, qui est d'Estrées ; et *aux 2 et 3 d'or au lion d'azur couronné et lampassé de gueules*, qui est de la Cauchie. Ce double écusson, réuni en un seul depuis le mariage, dans la dernière moitié du xv^e siècle, d'Antoine d'Estrées avec Jeanne dame de la Cauchie, devint, dès lors, le sceau propre des comtes, ducs d'Estrées, marquis de Cœuvres ; — une belle médaille de la reine Victoria, de 1837 ;

De M. Barrière, pharmacien à Belvès, une empreinte parfaitement réussie du contre-sceau du consulat de la ville de Domme, xiv^e siècle ;

De M. Valette, pharmacien, à Lesparre, un jeton de Nuremberg ;

De M. Roux, receveur de la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, un jeton en cuivre daté de 1605, de la minorité de Louis XIII, ayant d'un côté la légende MARIA OMNIA CONTRA et de l'autre DELPHINO TVTIOR IBIS : « malgré les dangers de la mer, tu voyageras avec sécurité sous la protection du dauphin » ; le dessin représente d'un côté un vaisseau à la voile et de l'autre un naufragé porté par un dauphin.

M. le Conservateur du Musée remercie les donateurs.

M. Jean DUPUIS dit qu'on a trouvé dans ces derniers temps un assez grand nombre de monnaies anciennes sur la terre de Chercuzac et qu'il est fâcheux de les voir enlever au Périgord.

Relativement au contre-sceau de la ville de Domme, découvert par M. Barrière, aux environs de Belvès, M. Philippe DE BOSREDON nous envoie une note intéressante qui pourra

accompagner le dessin dans notre *Bulletin*, en y joignant la description qu'en fait M. le Président.

De son côté, M. DUJARRIC-DESCOMBES nous communique également deux empreintes sur cire rouge d'un sceau inédit de M^e Jean-Damascène de Roche, avocat en Parlement, bourgeois de la ville de Périgueux, seigneur de Grange-Marty, paroisse de Montagnier.

Ce sceau, apposé au testament de M^e de Roche, reçu par M^e Mandavy, notaire à Montagnier, le 23 juillet 1745, se compose de trois rochers à champ d'azur et d'un croissant ; il est soutenu par deux lions et surmonté d'une couronne comtale. Il est différent du sceau de la famille de Roche, publié par M. A. de Froidefond, dans son *Armorial du Périgord*, sous le n^o 364, en ce qu'il n'y a pas de croissant dans ce dernier.

M. LE PRÉSIDENT a pensé qu'il serait intéressant pour la Société de savoir ce qu'était devenu le poignard de Ravail-lac, et il a extrait à son intention la note suivante du *Journal de Bergerac* du 23 octobre dernier :

« Lorsque Henri IV fut frappé, le 14 mai 1610, il y avait à côté de lui, dans son carrosse, le duc d'Epéron, le duc de La Force et plusieurs autres personnages. Le duc d'Epéron se chargea de l'arrestation de l'assassin, et le duc de La Force fit monter dans la voiture le comte de Gurson pour l'aider à soutenir le corps du roi qu'ils ramenèrent au Louvre. La reine Marie de Médicis ne voulut pas voir l'instrument du crime, qui resta en la possession du duc de La Force. Ce dernier conserva le couteau et le plaça plus tard dans son cabinet de travail, au château de La Force, près Bergerac, en Périgord.

» En 1793, lors de la démolition du château, le représentant Lakanal se fit remettre le poignard et le déposa aux archives de la mairie de Bergerac.

» En 1815, la municipalité de cette ville en fit hommage au roi Louis XVIII, qui en ordonna le dépôt au musée d'artillerie, où on le voit encore, le manche couvert d'un crêpe. »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à deux heures du soir.

Le Secrétaire-général, Ferd. VILLEPELET.

DE L'ORIGINE DU MONASTÈRE DE SARLAT.

A quelle époque doit-on faire remonter l'origine du monastère de Sarlat ? La question est demeurée indécise : les uns ont parlé du iv^e siècle, d'autres du vii^e et du viii^e ; ceux-ci ont accueilli les vieilles légendes de l'abbaye, ceux-là se sont livrés à des conjectures ; aucun n'a cherché à dégager la vérité de l'examen des documents écrits que l'on connaît sur Sarlat. Tous se sont ainsi engagés dans une voie périlleuse, car nul n'ignore que les abbayes du moyen-âge se sont composées des légendes, quand elles n'ont pas fabriqué ou falsifié des diplômes pour s'attribuer une origine royale et exagérer leur antiquité.

Voyez, par exemple, Conques, qui figure dans l'état des charges des monastères de France en 817 comme exempt de l'impôt et du service militaire : d'après la légende, il aurait été reconstruit par Pépin le Bref sur les ruines d'une thébaïde, détruite par les Francs, puis restaurée par eux, puis de nouveau saccagée par les Sarrazins. Charlemagne, pour marquer que Conques était le premier des monastères royaux, l'aurait enrichi d'un reliquaire en forme d'A, première lettre de l'alphabet. Toutes ces prétentions ont été mises à néant par MM. Darcel et Desjardins ; le premier, se fondant sur le caractère de l'orfèvrerie du reliquaire, le fait remonter tout au plus au xi^e siècle ; le second, dans sa savante introduction au cartulaire de Conques, fait, dans les termes suivants, la genèse de la légende elle-même :

« A peine construite, l'abbaye de Conques, dit-il, fut enrichie de privilèges par Louis le Débonnaire, Pépin d'Aquitaine et Charles le Chauve. Une bulle de 1099 nomme ces souverains dans l'ordre suivant : Pépin, Charles, Louis, *per presentis privilegii paginam, apostolica auctoritate, ut quicumque hodie idem cenobium, vel ex apostolice sedis concessione, villa bone memorie regium Pippini Karoli et Ludovici muni-*

ficentia possidet,..... fermè tibi tuisque successoribus et illibata permanent. De là, à prendre Pépin et Charles pour Pépin le Bref et Charlemagne, il n'y a qu'un pas, qui fut bien vite franchi. »

En présence de tels outrages à la vérité historique, on est en droit de se demander sur quels fondements repose la légende de l'abbaye de Sarlat.

Et, d'abord, exposons-la.

L'abbé Lespine trouva jadis dans les archives du château de Beynac un grand rouleau de parchemin relatif à un procès entre un seigneur de La Roque et l'évêque de Sarlat (1503 ou 1504). Celui-ci prétendait que l'abbaye avait été fondée par le roi Clovis, détruite par les Goths, réédifiée par Pépin, de nouveau détruite par des ennemis, réparée par Charlemagne, consacrée par le pape saint Léon III, et dotée à cette époque d'un morceau de la couronne d'épines (1).

Quarante ans auparavant (8 mars 1463), le syndic du couvent avait obtenu du Roi des lettres patentes ordonnant aux commissaires royaux, chargés des francs-fiefs de la sénéchaussée de Périgueux, de lever la main-mise sur les biens du monastère, si les religieux leur prouvaient par titres que le monastère de Sarlat avait été fondé par le roi Clovis pour cent religieux, reconstruit ou réparé par Charlemagne, doté de biens et de privilèges par ces souverains et par leurs successeurs, etc. (2) Le 22 mars de la même année, les commissaires rendirent un jugement en faveur de l'abbaye. S'étant fait représenter des lettres patentes de 1279 et de 1434, certains anciens titres en parchemin, *des anciennes lettres* contenant les réparations et restaurations du monastère par le roi Charlemagne et *plusieurs autres registres et écritures anciennes*, ils reconnurent que l'église de Sarlat était de fondation et patronage royal, et que Charlemagne et Philippe, roi de France, en avaient exempté les biens de tout impôt, et, en conséquence,

(1) Manuscrits Lespine, archives de Beynac.

(2) id. Archives de Domme, procès Leblanc.

ils déchargèrent l'abbaye de la taxe qu'ils lui avaient induement réclamée (1).

Il n'est question, comme on le voit, dans les considérants de ce jugement ni de Clovis, ni de Pépin le Bref ; l'intervention de Charlemagne n'a même été démontrée aux commissaires par aucun diplôme daté, mais seulement par *des anciennes lettres, des registres et écritures anciennes*.

Ils ne citent pas, il est vrai, le diplôme du roi Philippe à l'abbaye de Sarlat (1181), et, cependant, le texte en est connu. Ce document ne jette d'ailleurs aucun jour sur la question débattue, car il fait simplement allusion aux lettres de privilèges précédemment accordées à l'abbaye par le roi Louis (Louis VI ?) : « *Guarinus, venerabilis abbas Sarlatensis ecclesie in pago Petragorico juxta flumen Dordonie site, nostram presentiam cum quibusdam fratribus suis adiens, privilegio Ludovici regis ante nos allato, qui memorate ecclesie suam tuicionem indulserat et confirmaverat nobis supplicavit....* »

Quels arguments l'abbaye avait-elle fait valoir au roi Louis pour obtenir des lettres de privilèges ? On ne le sait malheureusement pas d'une façon certaine, ce diplôme étant demeuré inconnu ; mais on peut le deviner par la teneur des bulles des papes Eugène III (1153) et Alexandre III (1170). La première de ces bulles commence ainsi :

« *Eugenius episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio Raymundo abbati Sarlatensis monasterii sancti Salvatoris ejusque successoribus... dilecte in domino fili, Raymunde, abbas, tuis justis postulationibus gratum impertiente assensum Sarlatense monasterium, cui Deo authore presides, sub beati Petri et nostra protectione suscipimus et presentis scripti privilegio communivus, statuantes ut idem locus, sicut ab ejus fundatoribus nobilis memorie Pippino et Carolo principibus institutum est, quietus... perseveret...* »

Le pape Eugène III paraphrase, du moins on a tout lieu de le croire, la lettre qui lui avait été adressée par l'abbé de

(1) Manuscrits Lespine, archives de Domme, procès Leblanc.

Sarlat, et qui indiquait comme étant les fondateurs du monastère les princes Pépin et Charles. Ainsi, au ^{xii}^e siècle, on ne songeait nullement à faire remonter à Clovis l'origine de l'abbaye. La fausseté de la première partie de la légende est donc manifeste.

Ce point établi, on doit se demander quels étaient ces princes Pépin et Charles. S'agit-il de Pépin *le Bref* et de Charlemagne, ou bien comme à Conques de Pépin d'*Aquitaine* et de Charles *le Chauve*, ou encore du même Pépin et de Charles *le Gros* ?

Le chanoine Tarde, et après lui tous les écrivains qui ont écrit sur Sarlat ont soutenu la première opinion. D'après l'historien sarladais, Pépin *le Bref* ayant en 763 replacé sous son obéissance l'Angoumois, le Périgord, l'Agenais et le Quercy, aurait trouvé à Sarlat un petit monastère fort ancien, établi dans la solitude d'un vallon boisé et bien arrosé, et ému de la pauvreté des moines qui l'habitaient, il leur aurait donné de grosses sommes pour subvenir à la construction d'une abbaye et à leur propre entretien. Une partie du butin pris sur Gaïfer leur aurait été abandonnée. Charlemagne aurait visité le monastère de Sarlat en 778, au retour de l'expédition d'Espagne, et il lui aurait fait don de grosses sommes d'argent et d'or, de quantité de pierreries de grand prix, et de plusieurs reliques dont une des épines de la couronne du Christ et un morceau de la vraie croix ; il aurait pris l'abbaye sous sa protection, l'aurait mise sous le pouvoir de St-Pierre, en lui imposant la double obligation de servir à l'église de Rome une rente annuelle d'un écu d'or et de célébrer, chaque année, par un service, l'anniversaire de son décès. Le chanoine Tarde nous apprend que ces obligations ont été toujours observées par l'église de Sarlat.

Mais, alors, comment expliquer que l'abbaye de Sarlat eût été omise sur la liste dressée en 817 des monastères d'Aquitaine tenus envers le roi, soit au service militaire, soit à des prières ? Le document, à mes yeux, tranche la question, et, comme on ne peut hésiter qu'entre Pépin *le Bref* et Pépin d'*Aquitaine*, je suis amené à attribuer à ce dernier l'honneur de la fondation de l'abbaye.

Reste à déterminer qui de Charles *le Chauve* ou de Charles *le Gros* peut être identifié avec le prince Charles de la bulle de 1153. Le chanoine Tarde ne cite aucun acte de Charles *le Chauve* concernant Sarlat; il nous apprend, au contraire, que Charles *le Gros*, empereur des Romains et roi de France, fit réparer l'église de Sarlat, « laquelle il dit dans ses lettres patentes datées de l'an 886 avoir été édiflée « *in honorem salvatoris mundi in vico Sarlatensi qui est situs in pago Petracoricensi*, » qu'il l'enrichit de plusieurs sommes d'or et d'argent et de plusieurs reliques et qu'il la prit sous sa protection.

Le diplôme de Charles *le Gros*, ainsi cité par le chanoine Tarde, a été malheureusement perdu. L'abbé Leydet l'a cherché en vain dans le chartrier de l'évêché de Sarlat, et l'abbé Lespine ne l'a connu que par la citation de Tarde. Si l'on admet l'authenticité de ce diplôme, on doit proclamer Charles *le Gros* le second fondateur de l'abbaye, car la bulle de 1153 ne parle que d'un seul prince Charles.

Que subsiste-t-il, d'après cela, de la légende du monastère de Sarlat? Ni Clovis, ni Pépin *le Bref*, ni Charlemagne ne peut être considéré comme son fondateur; ce titre doit être décerné, selon moi, à Pépin d'*Aquitaine* et à Charles *le Gros*. Aucun texte n'infirme, que je sache, cette opinion que je sou mets à l'examen de la Société historique et archéologique du Périgord.

G. MARMIER.



ST-MARC DE VENISE. — ST-FRONT DE PÉRIGUEUX.



La question de Saint-Marc de Venise présente un intérêt particulier pour l'histoire de l'art français. Elle se lie en effet à celle de Saint-Front de Périgueux, et, par Saint-Front, elle touche au développement de l'architecture dans l'*Aquitaine* aux *xi^e* et *xii^e* siècles.

Saint-Front dérive directement de Saint-Marc.

M. Félix de Verneilh a mis cette filiation en évidence dès 1852, par le rapprochement du plan et de l'élévation des deux édifices. Cette découverte n'a pas trouvé de contradicteur ; il est peu probable qu'elle en rencontre jamais, tant elle repose sur un fait sensible.

Le même observateur appuyait son appréciation sur une remarquable coïncidence de dates, Saint-Marc, antérieur de quelques années, ayant été, suivant lui, commencé en 977 et Saint-Front vers 984, en tous cas ayant été entrepris par les soins de l'évêque Frotaire mort en 991. Cette chronologie des édifices a été acceptée en France, aussi complètement que la détermination d'origine, sans qu'on ait pris garde à la perturbation qu'elle introduisait dans l'histoire de notre architecture nationale.

Les cinq coupoles de Saint-Front, malgré leur apparence exotique et purement romane, reposaient sur des arcs « tous franchement en ogive (1) » de plus de onze mètres d'ouverture. Il faut signaler le fait au passé, puisque les travaux de restauration en cours d'exécution ont ramené, paraît-il, ces arcs à une forme plus voisine du cintre. L'arc en ogive a joué un rôle essentiel dans la construction de l'édifice. Ainsi, dès la fin du x^e siècle, avant même le roi Robert, les architectes de l'Aquitaine auraient fait une aussi large application d'un système inconnu partout ailleurs en France et même en Europe. L'idée ne venait pas de Venise, car les coupoles de Saint-Marc reposent sur des arcs cintrés. Voilà une difficulté qui mérite réflexion. Un pareil phénomène, s'il s'était produit, placerait l'Aquitaine à la tête du grand mouvement artistique qui a abouti à l'avènement définitif du style ogival au milieu du xii^e siècle. M. de Verneilh était trop bon Périgourdin pour répugner à la pensée que Saint-Front ait été le berceau de l'ogive ; une pareille idée pouvait même ajouter un attrait de plus à sa théorie.

(1) De Verneilh, *Architecture byzantine*, p. 34. — Voir aussi les dessins de M. Viollet-le-Duc sur Saint-Front, dans les *Monuments anciens et modernes*, de M. Gailhabaud.

Mais, est-il bien certain que le phénomène se soit produit? Saint-Front est l'assemblage de deux édifices hétérogènes, soudés l'un à l'autre dans des conditions assez fréquentes à l'époque romane. A l'occident, sont les ruines d'une nef et quelques débris de transept désignés sous le nom de *restes de la vieille église* ou *église latine*, parce qu'on y trouve le petit appareil, quelques briques et des sculptures d'un faible relief, avec réminiscence de l'antique. A l'orient, sur l'emplacement du chevet primitif, a été construite, à une date plus récente, l'église byzantine à coupoles, qui est seule actuellement consacrée au culte. L'antériorité de la partie occidentale n'est pas douteuse. M. de Verneilh, attribuant l'église byzantine à la fin du x^e siècle, s'est vu dans la nécessité de reporter les restes de la nef à l'époque mérovingienne, au temps d'un évêque Chronope, contemporain de Clovis.

Le livre pontifical de Périgueux fournit, pour dater Saint-Front, deux textes d'une égale autorité :

Le premier constate, à la fin du x^e siècle, les travaux de l'évêque Frotaire, qui ont abouti à une consécration de l'édifice en 1047, par Aymon, archevêque de Bourges. C'est celui qui a été jusqu'ici appliqué à l'église byzantine ;

Le second, confirmé par la chronique de Maillezais, nous apprend qu'en 1120, l'église de Saint-Front, alors couverte d'un simple lambris, fut détruite par un incendie et que la violence du feu fit fondre les cloches dans le clocher. L'église de Frotaire n'a donc duré qu'un peu plus d'un siècle, comme beaucoup de ses contemporaines. Si elle n'était pas voûtée en pierre, elle n'avait rien de commun avec l'église byzantine à coupoles.

Pour échapper à ce texte incommode, M. de Verneilh allègue que l'incendie de 1120 a ravagé les bâtiments monastiques et le clocher, en respectant l'église dont ce clocher faisait partie. Le texte porte en effet : « *Monasterium cum suis ornamentis repentino incendio conflagravit... erat tunc temporis monasterium ligneis tabulis coopertum.* »

Mais, dans la latinité de l'époque, le mot *monasterium* s'applique habituellement à l'église d'une abbaye, les bâtiments claustraux étant désignés sous le nom d'*officinæ* et l'ensem-

ble de l'établissement sous le nom de *cænobium*. Le livre pontifical de Périgueux ne se sert pas d'une autre expression, à l'occasion de la dédicace de l'église en 1047 : « *Magnum monasterium S. Frontonis dedicatum est.* » Cette simple rectification de traduction détruit toute l'économie du système de M. de Verneilh. Chacun des textes trouve son application aux bâtiments existants ; les ruines de la vieille église, dite église latine, représentent la construction du x^e siècle, et sont en harmonie avec ce que nous savons de l'état de l'architecture au temps du roi Robert. L'église byzantine appartient à la reconstruction effectuée après 1120, par l'évêque Guillaume d'Auberoche ; ses arcs en ogive se trouvent ainsi placés à une date normale dans l'histoire de l'art français.

Mais ces faits, empruntés à l'histoire particulière de Saint-Front, ont besoin d'être contrôlés par l'histoire de Saint-Marc de Venise.

Depuis l'époque où écrivait M. de Verneilh, l'étude de Saint-Marc a été facilitée et renouvelée par la réouverture de la crypte condamnée depuis 1580. Cette opération, en révélant le plan primitif de l'édifice, a donné le secret de ses transformations.

Les faits essentiels de l'histoire de Saint-Marc se résument ainsi :

Vers 820, les Vénitiens rapportent d'Alexandrie le corps de l'évangéliste saint Marc. Une relique aussi notable relégua sans retard à un rang inférieur la dévotion à saint Théodore, jusque-là considéré comme le patron de la ville.

En 827, le doge Justiniani Participazio commence, à proximité du palais ducal, la construction d'une chapelle spéciale pour recevoir un si précieux dépôt. Son frère Jean, doge de 829 à 837, continue son œuvre et fait dédier l'édifice.

Le 1^{er} août 976, cette première église est incendiée avec le palais ducal et saint Théodore, lors de l'insurrection qui porte au pouvoir Pierre Orseolo. Le doge Pierre Candiani est massacré avec son fils dans l'atrium de Saint-Marc.

Pierre Orseolo présida, dit-on, à la pose de la première pierre d'une nouvelle église en 977. Il se mit tout au moins

en mesure de reconstruire à ses frais le palais ducal et sa chapelle. Mais, comme dès le 1^{er} septembre 978, il fuyait avec son trésor et venait se réfugier en France, dans l'abbaye de Cusan, il prit une bien petite part à la réparation du désastre causé par son avènement (1). La reconstruction fut surtout l'œuvre de son fils Pierre Orseolo II, doge de 991 à 1009, grand bâtisseur, qui termina la chapelle ducale un peu avant l'an 1008.

En 1071, Dominique Selvo, gendre de l'empereur Constantin Ducas, entreprend la reconstruction de Saint-Marc sur un plan plus vaste et démolit dans ce but la chapelle de saint Théodore, comprise dans le périmètre du nouvel édifice.

Son successeur, Vital Faliero, continue et achève le gros œuvre. La dédicace solennelle a lieu le 8 octobre 1094. Les travaux de décoration et quelques additions sont effectuées au xii^e siècle et aux siècles suivants.

On croit généralement, sur la foi d'une charte d'André Dandolo de 1353, que les travaux de cette troisième église, l'édifice à coupoles qui nous est parvenu, ont commencé vers 1052, sous le dogat de Dominique Contareno, prédécesseur de Selvo. Le point peut être intéressant à débattre pour la monographie de Saint-Marc ; il importe peu à la question d'art international, née du synchronisme de la construction de Saint-Marc et de Saint-Front.

Le fait considérable, que n'avaient soupçonné ni M. Félix de Verneilh, ni même Ludovic Vitet, qui critique la théorie de M. de Verneilh à un autre point de vue, c'est que l'église byzantine de Saint-Marc est une transformation de l'édifice

(1) J'ai eu la curiosité de rechercher à l'abbaye de Cusan (Pyrénées-Orientales) les traces que pouvait y avoir laissées le séjour de Pierre Orseolo. J'y ai trouvé, au milieu de ruines d'âges divers, des restes importants, qui, s'ils ne sont pas l'œuvre de Pierre Orseolo, sont au moins de son temps et précisent bien la manière de bâtir dans la Marche d'Espagne à la fin du x^e siècle. Ces observations, trop développées pour être l'objet d'un appendice, feront la matière d'une notice spéciale.

primitif, et qu'elle n'est pas antérieure à la seconde moitié du ^x^e siècle.

Il est constant aujourd'hui que l'église à coupoles a été précédée par une basilique à trois nefs, conforme au type général de l'époque carlovingienne. Le périmètre de cette basilique est exactement déterminé par les murs extérieurs de la crypte, si heureusement rendue à l'étude. Cette crypte peut bien être l'œuvre de Pierre Orseolo, car la chapelle de Justiniani Participazio, autant qu'on peut l'induire d'un texte contemporain, avait été construite sur un plan circulaire à l'imitation du Saint-Sépulcre. La conservation de substructions du ^x^e siècle dans l'édifice du ^x^e explique comment le plan de Saint-Marc est celui d'une basilique à trois nefs. Aussi M. Vitet, en signalant, sans en pressentir la cause, les différences que ce plan présente avec la nef unique de Saint-Front, fait-il remarquer que le point de ressemblance se réduit au couronnement des deux édifices, au système des voûtes et à la présence de cinq coupoles, disposées en croix. Ce ne sont pas là des vétilles. Ce sont les preuves certaines que Saint-Marc était élevé jusqu'aux voûtes, avant d'avoir pu servir de modèle en Périgord. Il ne suffisait pas que le plan de l'édifice se dessinât sur le sol : ce plan comportait une triple voûte en berceau sur trois nefs parallèles.

La Commission archéologique de la Vénétie estime que le travail de remaniement de l'édifice au ^x^e siècle, a consisté dans l'addition des deux bras formant transept, qui ont créé ce type de croix grecque à branches égales, si remarquable à Saint-Marc et à Saint-Front ; elle pense qu'il peut subsister au-dessus du sol certains restes de l'œuvre de Pierre Orseolo, ce que ne confirme guère l'homogénéité de l'édifice. Mais elle considère comme un fait acquis que la disposition des coupoles n'est pas antérieure à la seconde moitié du ^x^e siècle. C'est aussi l'opinion de Hubsch. Dès lors, la théorie de M. de Verneilh n'est pas moins en désaccord avec l'histoire de Saint-Marc qu'avec les textes relatant la construction de Saint-Front.

Ce n'est guère qu'après 1080, qu'ont pu surgir les imita-

tions de Saint-Marc, dont Saint-Front n'est pas l'unique exemple. La consécration du 8 octobre 1094 avait été précédée d'un événement, préparé avec soin et qui eut un immense retentissement. Le corps de saint Marc, perdu depuis l'incendie de 976, avait été retrouvé le 6 juin précédent à l'intérieur d'un pilier, qui s'était entr'ouvert pour restituer le trésor qu'il recélait. On cria au miracle. La révélation du corps d'un évangéliste, du propre confident de saint Pierre, provoqua à Venise une recrudescence de pèlerinages dont l'empereur d'Allemagne donna le premier l'exemple. En assignant à cette vogue une durée de vingt ans, ce qui est peu pour un élan religieux aussi puissant, il n'est pas surprenant que le plan de Saint-Marc ait été apporté en France en 1120 ; mais à l'exécution, il subit la modification qui résultait du laps de temps écoulé et du milieu où l'imitation se produisait : de là la substitution d'arcs en ogive aux cintres qui supportent les coupoles.

L'influence des pèlerinages sur la marche de l'art aux ^x^e et ^{xii}^e siècles n'a pas encore été signalée comme elle le mérite. C'est par des causes analogues que le plan de Saint-Sernin de Toulouse, originaire lui-même de Sainte-Foi-de-Conques, le grand pèlerinage français du ^x^e siècle a été transporté à l'extrémité de l'Espagne et a servi à la reconstruction de Saint-Jacques-de-Compostelle, au ^{xiii}^e siècle.

Si les aperçus qui précèdent sont exacts, Saint-Front cesserait d'être le plus ancien édifice à coupoles de l'Aquitaine. Ainsi se trouverait vérifiée cette opinion de Vitet, qu'en dehors du plan spécial à Saint-Marc et avant son importation chez nous, on a dû bâtir nombre d'églises, soit à une seule coupole, soit à série de coupoles recouvrant une nef unique. Tel est bien le mouvement naturel des choses. Un style d'architecture ne débute guère par l'édifice le plus parfait, par celui qui doit un jour le recommander aux yeux de la postérité. Cet édifice type est le résultat d'efforts et d'essais antérieurs ; il les résume dans un ensemble désormais complet. La valeur de Saint-Front, dans l'histoire de l'art, ne serait nullement amoindrie parce que l'édifice, au lieu de repré-

senter en Aquitaine le début de l'architecture à coupes, en représenterait l'apogée.

Est-ce à dire que la question de la date de Saint-Front doive être dès à présent considérée comme résolue, contrairement à l'opinion générale ? Ces observations n'ont pas une visée si ambitieuse ; elles ont pour but d'appeler l'examen et la controverse sur ce point important, en montrant que la solution qui a prévalu jusqu'ici, est moins certaine qu'il n'apparaît au premier abord.

A. RAMÉ.

OBSERVATIONS RELATIVES A LA CHAPELLE

SÉPULCRALE

QUI SE VOIT EN DEHORS DE L'ÉGLISE DE S^T-FRONT DE PÉRIGUEUX
DU CÔTÉ DE LA CLAUTRE.

La Société historique et archéologique du Périgord, qui a pour but : « La recherche, l'étude des documents et monuments de tous les âges qui peuvent intéresser l'histoire de notre province, » a, par cela même, la mission de relever des erreurs dont malheureusement l'histoire et l'archéologie ont trop souvent à souffrir, erreurs qui s'accréditent avec d'autant plus de facilité qu'elles sont émises, parfois, par des auteurs dont l'autorité et la compétence sont généralement reconnues ; qu'il me soit permis de lui en signaler une qui a passé jusqu'à ce jour sans observation, sans rectification.

Avant d'entrer, par la porte de la Clautre, dans l'église de St-Front, on voit à droite, adossée à son vieux clocher, une chapelle gothique, vicairie fondée sous l'invocation de St-

Barnabé, que M. l'abbé Audierne, dans son *Périgord illustré* — ouvrage imprimé en 1851 — dit « avoir appartenu anciennement à la famille La Roche-Aymon, qui en faisait un tombeau », et il ajoute : « on y voit encore ses armes sur la litre bien conservée. »

Après des assertions si catégoriques, si nettement formulées, il semblait qu'il n'y avait plus qu'à s'incliner ; — et, en effet, personne jusqu'à ce jour n'avait songé à en vérifier l'exactitude.

Cependant, une simple curiosité m'ayant fait examiner sérieusement le monument en question et les armoiries qui y sont sculptées ou peintes, grande a été ma surprise de ne trouver, ni sur la clef de voûte, ni sur les pendentifs extérieurs, ni sur l'arc-doubleau intérieur de la chapelle, ni sur la litre peinte dans le renforcement, l'écusson aux armes de la maison de La Roche-Aymon qui portait : de sable, au lion d'or, semé d'étoiles de même (ou de molettes d'éperon, ou de trèfles).

Voici les seuls écussons qui y sont sculptés.

Sur l'un des pendentifs engagés dans le mur du clocher, paraît très distinctement, à l'extérieur de la chapelle, la moitié de deux écus accolés, où se voient : A dextre, un demi-chevron accompagné en chef d'une main bénissant, et en pointe d'une demi-main également bénissant, et à sénestre, un ciboire en chef, et une autre moitié de ciboire en pointe. Celui-ci a pour bordure trois besants en flanc et un demi en chef et en pointe ; ainsi réunies, ces deux armoiries sont répétées à l'intérieur du monument, au milieu de l'arc-doubleau, lequel est orné de moulures et sculptures qui appartiennent au style gothique du xv^e siècle.

Sur la clef de voûte en ogive, les armes du second parti sont seules, mais dans leur entier, c'est-à-dire trois ciboires posés 2 et 1 et une bordure de huit besants ; on les distingue de même, sur le pendentif de droite, supportées par deux anges.

Sur la porte cintrée, du côté de l'ouest, par laquelle on entrait primitivement dans la chapelle, porte murée depuis longtemps et remplacée par une autre, de forme carrée,

pratiquée dans le mur du nord, se voit aussi un écu, mais qui n'a jamais été armorié ni timbré.

Quant aux deux écus, de forme toute moderne, peints sur la litre, bien qu'ils aient grandement souffert de l'humidité, ils laissent encore assez de traces pour pouvoir affirmer que, s'ils eussent contenu le blason des La Roche-Aymon, on y retrouverait quelques-unes des pièces dont il se composait. Le premier, le plus en vue, — timbré, comme le second, d'une couronne comtale, — est parti, et montre distinctement, du côté sénestre deux fasces accompagnées de trois aiglettes de sable rangées entre les deux fasces, qui sont les armes de la famille de Bayly, du marquis de Bayly, seigneur de Razac, de St-Apre, de Rognac ; laquelle n'a point, que je sache, d'alliance directe avec celle de La Roche-Aymon.

Si donc, dans les écussons sculptés à l'extérieur et à l'intérieur du monument, et dans ceux qui y sont peints, ne se trouvent point les armes de la noble maison de La Roche-Aymon, il faut bien nécessairement conclure de cette absence totale, que l'auteur du *Périgord illustré*, trompé par des renseignements erronés, lui a attribué, à tort, la possession ancienne de la dite chapelle sépulcrale.

Après avoir dit que la chapelle qui fait l'objet de la notice ci-dessus était une vicairie sous le vocable de saint Barnabé, et avoir constaté que les écussons sculptés sur le monument n'appartenaient pas aux La Roche-Aymon, j'ai dû en conclure, contrairement à l'assertion de M. l'abbé Audierne, qu'ils n'en étaient pas les anciens possesseurs ; l'ont-ils été plus tard ? L'absence de leurs armoiries, sur la litre peinte, permet de répondre, en toute assurance, négativement.

Remontons au xv^e siècle qui est bien l'époque de la construction de la chapelle, et voyons quelles sont les familles qui en étaient les fondateurs ou les premiers possesseurs. MM. de St-Allais et de Courcelles, sous l'autorité du consciencieux abbé de Lespine, nous apprennent : — Que Forton de St-Astier, damoiseau de Périgueux, né vers 1400, et marié le 4 juillet 1446 à Catherine de Barnabé, se qualifiait seigneur de Barnabé, — et son fils seigneur de l'hôpital du même nom ; — que ce fut à la présentation dudit Forton que

le chapitre de Périgueux qui avait droit de collation, conféra le 4 novembre 1458, à Jean Dupuy, prêtre, la vicairie de Barnabé, dont la fondation par Arnaud de Barnabé et Catherine Benedicti, sa femme, avait été confirmée, par lettres du 9 novembre 1453, d'Hélie de Bourdeille, évêque de Périgueux, à Forton de St-Astier ; — que ce dernier, dans son testament, en date du 26 mars 1462, qu'il ratifia par acte du 12 février 1464, choisit sa sépulture dans la chapelle de Barnabé, auprès de Catherine Chabrol, dame de Barnabé, sa seconde femme, laquelle déjà par son testament du 21 août 1451 avait demandé à être inhumée dans le tombeau où avait été enterré Arnaud de Barnabé, son aïeul maternel ; — qu'enfin le même Forton de St-Astier fut institué héritier universel de ladite dame de Barnabé, sa femme, petite fille du dernier de ce nom, et, qu'ainsi il resta possesseur de la chapelle et du droit de présentation à ladite vicairie. Cette possession ressort encore évidemment du testament daté du 5 août 1476 de Jeanne Cothet du Peuch, sa troisième femme, par lequel elle demande également à être enterrée dans la chapelle de Barnabé au tombeau de son mari.

Tous ces détails, puisés dans nos annales périgourdines et confirmés par nos savants compatriotes MM. l'abbé de Lespine et le comte Wlgrin de Taillefer, et, après eux, par le vénérable abbé René Bernaret, me semblent dès lors suffisamment concluants, étant donnés les noms des fondateurs et des anciens possesseurs de la chapelle sépulcrale.

L'auteur de la généalogie de la maison de La Roche-Aymon, M. d'Estrées, dit que : Jean de La Roche-Aymon, — de la branche des seigneurs de Prémilhac et de La Brousse, hauts justiciers de la paroisse d'Anesse (en Périgord) — à la mort de sa première femme, Marguerite de Bourdeille, fille de François de Bourdeille, seigneur de Montanceix et de Belle-Isle (paroisse d'Anesse,) arrivée avant le 11 décembre 1629, époque de son second mariage avec Catherine du Puy de La Forest (commune de Cornille), fit mettre une litre funèbre au dedans et au dehors de l'église d'Anesse ; et que ce monument de deuil subsistait le 3 mars 1709, date où Marie d'Abzac, femme d'Antoine de La Ro-

che-Aymon, fils des dits Jean de La Roche-Aymon et Charlotte du Puy, y fut enterrée; il rapporte aussi que les La Roche-Aymon, — branche de La Roussie en Périgord, — avaient leur sépulture dans l'église de Champcevinel; mais il ne fait nullement mention de leurs tombeaux dans la chapelle St-Barnabé. Ce silence, de la part de l'historien de la famille, est encore une preuve évidente que les La Roche-Aymon n'en ont été ni les fondateurs, ni les possesseurs.

J'ai dit, dans le courant de cette notice, que le double écusson sculpté à l'extérieur et à l'intérieur de la chapelle présentait, du côté sénestre, des mains bénissant; y trouverait-on là les armes parlantes de la femme d'Arnaud de Barnabé, du nom de Beynech, (en latin *Benedicti*), et dans les trois ciboires qui figurent au côté dextre, celles de son mari? Ne voulant pas m'égarer dans la voie de ces conjectures, je me borne, jusqu'à plus amples renseignements, à ne voir dans ce double écusson que des emblèmes ecclésiastiques.

Un article, publié dans le *Bulletin* de la Société historique et archéologique du Périgord, tome III, pages 317, 318, ayant pour titre : *Concession de sépultures dans l'église de St-Front de Périgueux en 1629*, nous apprend que le dernier jour de février 1629, le chapitre donna gratuitement à M^e Jehan Séguy, greffier de la ville et aux siens, pour y faire leurs sépultures, « un plessaige à l'entrée de la chapelle de Barnabé, en descendant le premier degré du cousté de main gauche, devers la pille cy-devant arratée à Baudry et jouignant aux tombeaux cy-devant accordés à Jehan Marot... »

Plusieurs héraldistes, entre autres Grandmaison, Jouffroy d'Eschavannes, Reitstap, etc., donnent pour armes, sous le nom de Baudry, trois mains, et le *Grand Armorial de France*, dressé en exécution de l'édit de novembre 1696, (registre de Périgueux) donne également, sous celui de Marot (Étienne), curé de Notre-Dame de Dronne, les mêmes armes.

Ces trois mains étant les pièces principales du premier parti des écussons sculptés à l'extérieur et à l'intérieur de la chapelle de Barnabé, ne serait-il pas permis de conjecturer

de cette analogie d'armes, que les ascendants des Baudry ou des Marot ont été fondateurs de cette chapelle ?

Quoi qu'il en soit, il restera du moins, du titre ci-dessus, la preuve incontestable que les familles du nom de Baudry et de Marot y avaient leur droit de sépulture, antérieurement à 1629, époque où ce même droit fut accordé, à Jehan Séguy et aux siens, par le chapitre de St-Front de Périgueux.

Et maintenant que deviennent les assertions contenues dans le *Périgord illustré*, relativement à l'ancienne possession de ladite chapelle par la maison de La Roche-Aymon ?

Alfred DE FROIDEFOND.



RECTIFICATION CONCERNANT LA BORNE ÉPISCOPALE DU SAUT-DU-CHEVALIER.

Dans l'avant-dernière livraison de notre *Bulletin*, M. l'abbé Brugière, curé de Coulounieix, a publié, sous le titre : *Chapelle de St-Augutre*, un article qu'il a accompagné d'un croquis reproduisant exactement une pierre, — borne de juridiction, — située non loin de Marsac, au lieu dit : *Saut-du-Chevalier* ; pierre sur laquelle se voient : d'un côté, les armes de la ville de Périgueux, — des tours crénelées ; — de l'autre, celles de l'évêque, — une fasce accompagnée de trois besants.

A son intéressante notice, notre érudit et sympathique collègue a ajouté un extrait de l'Inventaire des archives de la ville de Périgueux en 1598, document doublement précieux, puisqu'il permet de rectifier l'opinion, généralement admise, que les armes épiscopales sculptées sur ladite pierre appartiennent à Pierre Tison, évêque de Périgueux, de 1349 à 1394, et de restituer ces armes à qui de droit, c'est-à-dire à Gabriel du Mas, évêque de Périgueux en 1486.

Jusqu'ici, confiant dans l'autorité respectable du P. Dupuy, nul n'avait songé à contrôler l'assertion contraire, formulée catégoriquement dans son *Etat de l'Eglise du Périgord*. N'y est-il pas dit, en effet, tome II, page 122, que :

« En 1391, l'accord est arrêté sur la querelle déjà intervenue entre la Maison de Ville et le sieur Evêque pour les bornes de juridictions, étant convenu qu'aux limites accordées on relèverait de grandes pierres qui, d'un côté, porteraient les armes de la ville gravées ; de l'autre, celles de l'Evêque, qui sont trois besants traversés par une barre, lesquelles nous voyons en plusieurs endroits pour marque que ce prélat avait contribué notablement aux bâtiments ecclésiastiques. »

Comme on le voit, l'attribution de ces armes à Pierre Tison est formelle ; mais que dit l'Inventaire ?

Que « il y eust procès, en l'an 1382, entre levesq. Pierre (Pierre Tison) contre la communauté sur les limites des paroisses d'Agonac, Marsac, Coursac, Saint-Laurans du Masnoyre et autres choses deppandantes du temporel desd. evesq., duquel ils s'accordèrent le 20 octobre 1491... » et que des bornes aux armes de la Ville et de l'Evêque « seroient mizes par tous les endroits desd. juridictions. »

Donc, si l'accord ne fut définitif que le 20 octobre 1491, et le document authentique de 1598 le constate, le P. Dupuy s'est trompé (et bien d'autres après lui) en attribuant à Pierre Tison, mort près de cent ans avant cette date, des armes qui ne peuvent être qu'à l'évêque vivant alors, incontestablement à Gabriel du Mas, qui fut, comme il est dit plus haut, évêque en 1486 et qui l'était encore en 1498.

Mais, faudrait-il de nouvelles preuves à cette affirmation ? Il suffirait de consulter les généalogistes et auteurs d'armoriaux, entre autres : La Chenaye des Bois, tome IX, page 213, et Reitstap, Jouffroy d'Eschavannes, Ch. Poplimont qui, tous, sont d'accord pour donner à la famille du Mas : d'azur, à la fasce d'or accompagnée de trois besants de même. Sauf les émaux qu'ils nous font connaître, il y a identité parfaite

avec l'écusson épiscopal sculpté sur le petit monument de St-Augutre.

Quant aux armes que l'on trouve sous le nom de Tison, elles diffèrent totalement de celles de du Mas, ainsi :

Tison (en Bretagne et Saintonge) porte : d'argent, fretté de trois pièces.

Tison (en Poitou) : d'azur, à une fasce d'argent accompagnée de quatre fleurs de lis de même.

Tison d'Argence (en Angoumois) : d'or, à deux lions passants, de gueules, posés l'un sur l'autre, avec un lambel à trois pendants de même.

Pierre Tison étant issu d'une famille noble de l'Angoumois, il est à croire que notre évêque appartenait à la maison Tison d'Argence et en portait le même blason.

Alfred DE FROIDEFOND.

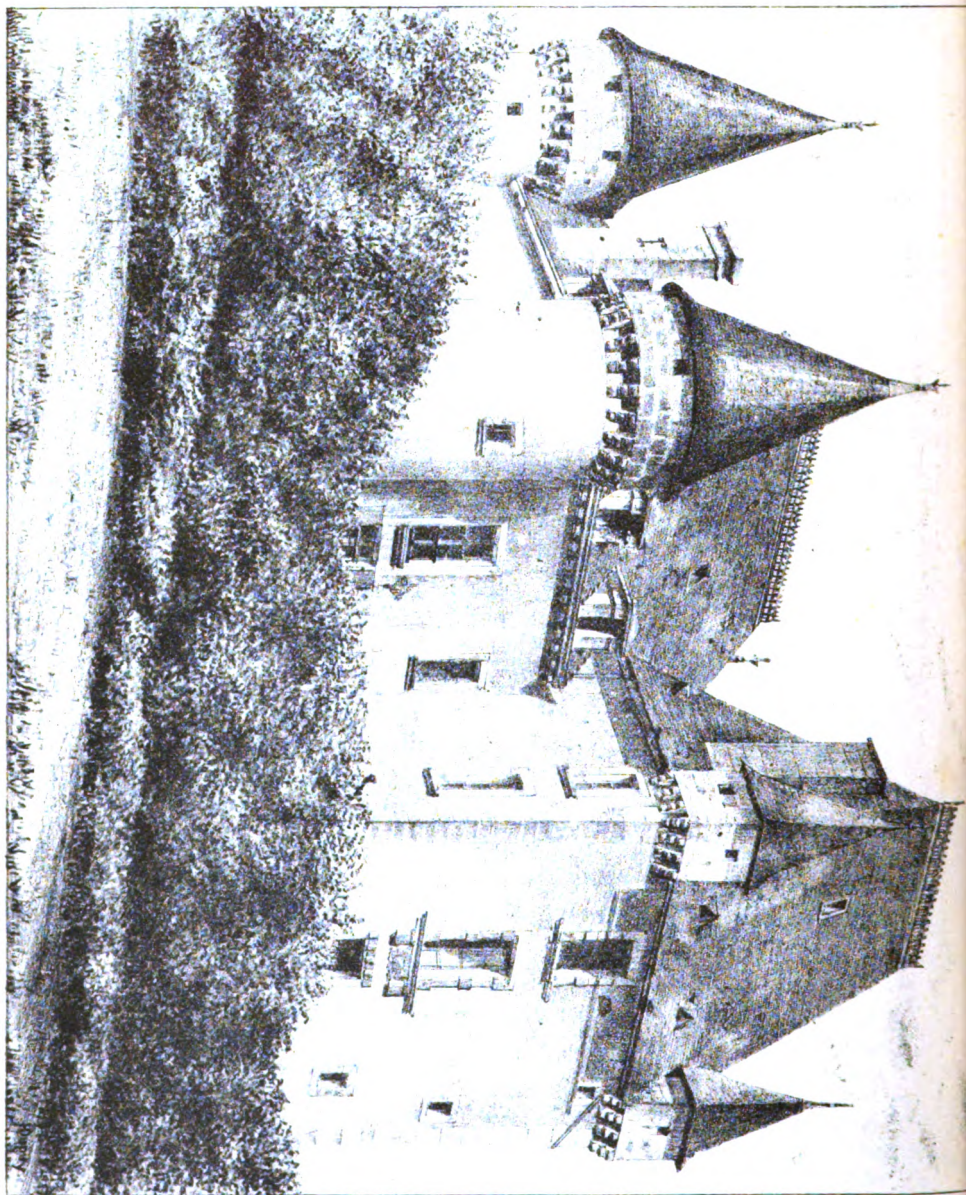


VAUCOU COURT ET PLANEAUX.

LE CHATEAU DE VAUCOU COURT ET LA CHEMINÉE DE PLANEAUX.

Thiviers était autrefois une des trente-deux villes closes du Périgord (1), ville close, c'est-à-dire ville fortifiée au dehors contre ses ennemis, privilégiée au-dedans par ses coutumes, ses consuls, son administration particulière, qui en faisaient un petit Etat dans l'Etat. On disait autrefois d'une certaine ville du Limousin : qui a maison à Uzerche a château en Limousin. On eût pu en dire autant de Thiviers avant

(1) Voici la nomenclature alphabétique des trente-deux villes closes du Périgord : Saint-Astier, Beaumont, Belvès, Bergerac, Brantôme, Saint-Cyprien, Domme, Excideuil, Eymet, Isle, Issigeac, Limeuil, La Linde, Mareuil, Miremont, Molières, Montignac, Montpazier, Monpont, Montravel, Mussidan, Saint-Naixent, Nontron, Périgueux, Puyguilhem, Rochebeaucourt, Sadillac, Sarlat, Trémolat, Thiviers, Villefranche de Longchapt, Villefranche de Périgord. — Ribérac, comme on le voit, pas plus qu'Hautefort, Thenon et Bourdeille, petites villes ayant cependant leur importance, n'y figurent. C'est qu'avant tout, c'étaient des châtellenies importantes



CHÂTEAU DE VAUCOCOUR



1789. On voyait autour d'elle, comme une enceinte de petites forteresses, la circonvallant de toutes parts, Filolie, Planeaux, Razac, Les Limagnes. Ces petits castels se reproduisaient en miniature le long des remparts de la ville en autant d'hôtels nobles, comme on disait alors, et étaient habités l'hiver par leurs heureux possesseurs. Les principaux d'entr'eux étaient Vaucoucourt et Planeaux, le premier sur la montagne, le second dans la plaine. Vaucoucourt était renfermé dans l'enceinte même des remparts. Il prêtait à la vaillante petite ville l'appui de ses tourelles crénelées. Planeaux, comme son nom l'indique, situé dans la vallée, semblable à une sentinelle avancée, défendait Thiviers contre les agresseurs venus du Nord.

Pour retrouver la physionomie vraie de l'ancien Thiviers, il ne faut pas se contenter de suivre l'ancienne route, ou comme le *vulgum pecus* des voyageurs, s'engouffrer avec la vapeur sous le tunnel qui traverse la ville en contre-bas. Qu'on suive avec nous, descendant derrière le chevet de l'église, une petite rue étroite et tortueuse et l'on ne regrettera pas sa peine. La vieille ville a gardé ici son caractère intact. Pas une maison qui n'ait sa tourelle avec escalier en spirale ou vis ; pas une fenêtre sans la croisée de pierre sculptée de sujets les plus étranges, blasonnée des écussons les plus variés ; ici, un reste de moucharabis surmontant le vieux logis, où la dernière des Planeaux a vécu longtemps ; là, les échauguettes sveltes et gracieuses de Vaucoucourt. Les seigneurs de cette gentilhommière n'ont jamais joué un rôle politique bien important. D'antique race cependant, ils se contentaient de donner, au *x^e* siècle, un évêque au Péri-

qui n'avaient pas eu la force de se soustraire à la suzeraineté de leurs puissants seigneurs.

Presque toutes ces villes, soit au titre ecclésiastique, soit au titre féodal ou communal, avaient droit d'entrée aux Etats Provinciaux de Périgord et des coutumes et privilèges particuliers, successivement confirmés par les rois de France et d'Angleterre, ducs de Guyenne. L'abbé de Lespine, dans la collection Périgord, donne le texte de la plupart de ces coutumes, tantôt en langue romane, tantôt en français, tantôt en latin. Il serait bien à désirer qu'un membre de notre Société, en résidence à Paris, en fasse la copie qu'il donnerait au *Bulletin*.

gord, cet héroïque Renaud de Thiviers, mort martyr en Palestine, massacré par les infidèles sur les marches de l'autel, au moment même où il célébrait le saint sacrifice ; des archiprêtres, des guerriers, mais jamais de noblesse de cour. Ils préféraient rester dans leurs terres, se livrant au plaisir de la chasse et, quand il le fallait, accourant au secours de la monarchie en danger, au temps où le mot monarchie était synonyme de patrie. La statistique si complète de l'arrondissement de Nontron, de notre savant et laborieux confrère M. de Laugardière, a longuement raconté tout cela. Nous n'y insisterons donc pas. Nous reproduirons seulement, car en parlant des descriptions de Jules de Verneilh, c'est le cas d'appliquer le proverbe : *bis repetita placent*, nous reproduirons seulement sa description de Vaucoucourt :

« Cette jolie demeure est composée d'un gros pavillon »
» carré, flanqué de deux échauguettes à toits pointus, qui do- »
» mine la vallée et s'appuie à un corps de logis accompagné »
» de deux tours rondes à mâchicoulis qui a été récemment »
» l'objet de restaurations considérables. Le corps de logis, »
» exhausé d'un étage, a reçu, en outre, d'une troisième tour, »
» pareille aux autres, des combles d'ardoises à faitage de »
» fonte, des lucarnes ornées, des tuyaux de cheminées his- »
» toriés d'un dessin bizarre, des fenêtres à croix de pierre »
» inspirées des anciennes et une *profusion* d'écussons armo- »
» riés, sculptés sur la façade. »

Le dessin qui accompagne cette notice donne la vue du manoir du côté du midi, sur la vallée qui lui a donné son nom, *Vallis Cucurri*. C'est de ce côté que l'aspect est le plus riant ; car, vers la ville, placé en contre-bas de la terrasse sur laquelle l'église est bâtie, il paraît un peu enterré.

Voici pour l'extérieur. — A l'intérieur, rien de remarquable que la cheminée de la Renaissance dont le dessin est ci-contre. Elle était autrefois le plus bel ornement du château de Planeaux, vieille demeure qui a aussi son histoire. — Les deux propriétés, par suite d'alliance, s'étant trouvées réunies dans les mêmes mains, il y a quelques années, au moment

des restaurations et augmentations faites à Vaucoucourt, le propriétaire fit transporter la cheminée du castel rural dans le castel urbain. Si la Société historique et archéologique du Périgord n'était pas là avec son *Bulletin* pour renseigner historiens et poètes, on aurait pu, à l'avenir, se lancer dans les conjectures les plus étranges et les plus fantaisistes. C'est qu'en effet, le bas-relief sculpté sur cette cheminée représente une allégorie, dont personne, jusqu'à ce jour, n'avait essayé de percer l'obscurité. Nous allons timidement tâcher de le faire. — Commençons par sa description. Dans un encadrement accompagné de quatre colonnes cannelées, à chapiteaux corinthiens, figurent plusieurs personnages. Le premier, à gauche, est un vieillard à longue barbe ; sa main droite brandit une massue ; de la gauche, il tient un arc recourbé ; sa tête et ses épaules sont recouvertes de la peau d'un lion ; à ses pieds git un carquois. A ces traits, qui ne reconnaîtrait Hercule, le dieu de la Force, toujours représenté revêtu de la peau du lion de Némée, armé de l'arc lybien dont les flèches étaient inévitables (1).

Voici pour l'Hercule de l'antiquité. Mais l'artiste a voulu le doubler de la divinité gauloise, représenter en même temps que la divinité du paganisme classique, le dieu national, l'Hercule *Gaulois*. On sait, en effet, que nos ancêtres, toujours beaux parleurs (nous ne paraissions pas avoir dégé-

(1) Dans une de ses préfaces qu'il intitule Hercule, le philosophe Lucien raconte que les Gaulois représentent ce dieu sous la forme d'un vieillard, à longue barbe, revêtu de la peau du lion, tenant de la main droite la massue, et de la gauche un arc. Il attire à lui une multitude considérable qu'il tient attachée par les oreilles au moyen de petites chaînes d'or. Ces captifs d'un nouveau genre suivent avec joie celui qui les guide, s'empressent de l'atteindre, et l'artiste, représentant cette figure, a imaginé de percer l'extrémité de la langue du dieu et de faire attirer par elle tous les hommes qui le suivent ; lui-même se tourne de leur côté avec un sourire. A la suite, Lucien explique que cet Hercule est l'emblème de l'Éloquence très en faveur chez les Gaulois. Au xvi^e siècle, la reproduction de cette légende était très répandue, et Geoffroy Tory, dans son *Champfleury* (édition de 1549) représente, page 7, Hercule tel qu'il a été décrit par Lucien.

Dans notre bas-relief, l'artiste de la Renaissance n'a pas suivi à la lettre les traditions de l'antiquité.

nére!) représentaient Hercule, non seulement comme le dieu de la Force, mais encore comme celui de l'Eloquence. Ici, nous voyons de la bouche du héros, s'échapper des chaînes qui vont entourer trois nouveaux personnages placés en face. A côté d'eux, s'en trouvent deux autres. Nous allons successivement examiner leur attitude. Le premier, les cinq doigts de la main droite écarquillés, paraît éprouver un vif étonnement. Le second, la bouche entr'ouverte, semble vouloir parler; mais l'étonnement, la crainte imprimés sur tous ses traits l'en empêchent; c'est le cas de dire avec le poète : *Vox faucibus hæsit* (1). Le troisième paraît être une femme, si nous en croyons ses longs vêtements qui tombent jusqu'à ses pieds. Rien ne peut rendre l'expression d'angoisse qui anime ses traits. Elle se tourne d'un air désespéré vers le quatrième personnage. Elle paraît l'implorer et mettre en lui son dernier et suprême espoir !

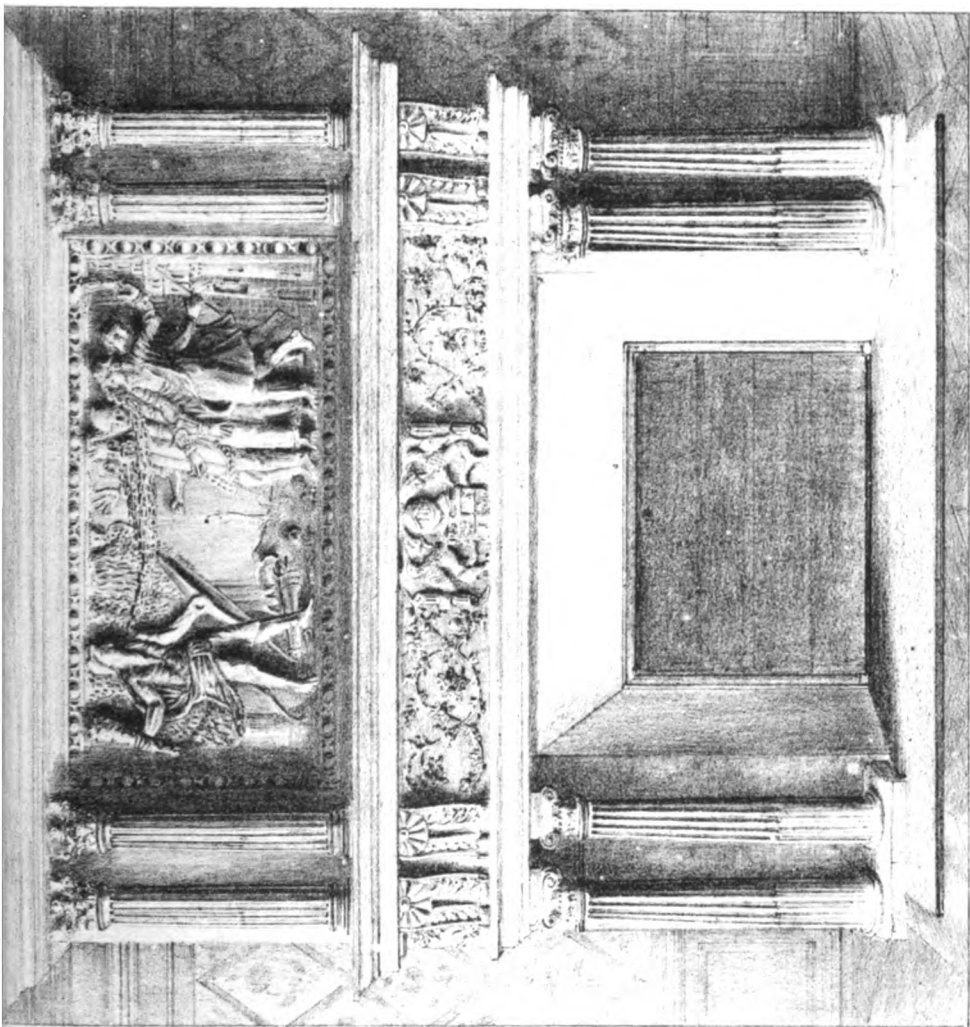
Le quatrième est un jeune guerrier, paludamenté, le casque en tête, dans l'attitude d'un orateur; il étend la main droite vers Hercule, paraissant appuyer du geste son argumentation; la gauche est levée et tendue dans la direction des remparts d'une ville. Un jeune homme, placé derrière lui, le visage rayonnant de joie, se retourne et paraît vouloir frapper du bâton qu'il tient à la main la porte de la cité (2).

Je ne sais si mon imagination m'égare. Mais de même qu'il ne saurait y avoir aucun doute pour reconnaître Hercule dans le premier personnage de notre scène, on ne sau-

(1) A gauche, à la place du cœur, le second personnage a une petite croix. Elle ressemble à celle arborée par les Ligueurs pendant nos guerres de religion, de 1560 à 1564. Si nous relevons ce détail, c'est qu'il peut servir à bien fixer la date de notre petit monument.

(2) Dès la fin du x^v^e et pendant tout le xvi^e siècle, les peintres, les sculpteurs, les graveurs ont reproduit très fréquemment le sujet de l'Hercule gaulois. — Raphaël lui-même en a fait un très beau dessin. Tory de Bourges nous apprend dans son *champfleury* qu'il avait rapporté d'Italie le motif de la gravure qu'il donne. Voyez encore, Alciat, *Emblèmes*, Paris, Wechel, 1538. — P. Apianus, *Inscriptiones*, Ingolstadt, 1534, au frontispice. — A. Duverdier, *Images des Dieux*, 1581, Lyon. — Dom Martin, *Religion des Gaulois*, t. I.

Dans le bas-relief du château de Vaucoucourt, le vieillard qui porte une croix



CHEMINÉE DU GRAND SALON DU CHÂTEAU DE VAUCOUR



rait, non plus, en avoir pour les cinq autres. Les charmes de l'Éloquence ont vaincu, enchaîné, surpris les oreilles des trois premiers. Ce que n'avait pu faire la force, la persuasion l'a accompli. Le quatrième est, peut-être, Mercure, le dieu des Négociations et aussi de l'Éloquence. Il a le pétase en tête. Une chevelure abondante s'en échappe. Il discute les conditions de la reddition de la place assiégée par Hercule. L'enfant, placé derrière lui, semble dire que l'on n'a plus qu'à ouvrir les portes. La capitulation est signée. Dans la mythologie païenne, une espèce de rivalité règne entre Hercule et Mercure. Le premier est le dieu de la Force ; le second de l'Adresse ; on sait que Prométhée avait été enchaîné sur son rocher par Mercure sur l'ordre de Jupiter ; il en fut délivré par Hercule.

Le dessin, qui figure au *Bulletin*, rend parfaitement la situation de ces six personnes. Les formes sont expressives ; pas une figure ne se ressemble. Hercule est dans une attitude pleine de noblesse et de force. Quant à ses prisonniers, on se demande comment l'artiste, sur un aussi petit espace, a pu grouper cinq personnes ayant toutes des expressions différentes. C'est là un morceau de la meilleure époque de la Renaissance.

Recherchons maintenant, puisque nous ne pouvons savoir le nom de l'artiste, au moins le nom du propriétaire plein de goût qui a fait construire cette belle cheminée.

Peut-être en fouillant bien dans l'histoire, rencontrerons-nous quelque donnée nous mettant sur la piste de l'énigme à découvrir, à savoir quel est le sujet historique qu'a voulu figurer le sculpteur.

Comme nous l'avons dit au début, cette cheminée a été

sur la poitrine nous paraît être un religieux qui est mêlé à la foule des hommes de toutes conditions qu'entraîne l'éloquence. Le personnage debout sur le premier plan, qui livre la place forte, porte le manteau de commandant, mais il n'a pas la tête couverte du pétase ailé et n'a pas les talaires aux pieds. Le jeune homme qui semble s'éloigner tient une baguette de la main droite, *Vindicta*, preuve de la liberté qu'il vient de recouvrer.

E. G.

tout récemment transportée de Planeaux à Thiviers, dans le manoir de Vaucoucourt. Quels étaient au *xvi^e* siècle les seigneurs de Planeaux ? Dès 1400, à Thiviers, florissait une famille Mosnier. On appelait les femmes Mosnières. Étaient-ils nobles à cette époque reculée ? Étaient-ils simplement bourgeois ? Quand on remonte authentiquement à une époque aussi éloignée, il nous semble oiseux et hors de propos de discuter sur la noblesse acquise ou immémoriale d'une famille. Elle vivait noblement en 1400, n'exerçant aucune profession manuelle, ni commerciale. Elle ressemblait à tant de vieilles familles dont le Périgord paraît avoir eu la spécialité, vivant de professions libérales, portant tantôt l'épée, tantôt la plume, dont notre Michel de Montaigne et notre Étienne de La Boétie semblent les prototypes. Peu à peu, par suite des relations des rois de Navarre, de la maison d'Albret, avec leurs sujets périgourdins, les Mosnier se fixèrent à leur petite cour de Nérac. Le moment précis importe peu à notre sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient fort en faveur au milieu du *xvi^e* siècle, à l'époque de la construction de notre cheminée. A ce moment, ils sont divisés en deux branches principales. L'aînée, restée à son berceau, possède Planeaux, Bastardie, Pelisse, Viellecour, Maleville. Elle n'est pas seulement d'épée ; elle cumule aussi la robe, fait qui se rencontre bien souvent dans nos plus nobles familles périgourdines, témoins les Calvimont, Marquessac, Lur-Saluces (1), Galard-Brassac, Roffignac-Cousages, etc., etc. Attachée à la bonne ou mauvaise fortune des rois de Navarre, elle remplit des charges importantes à la Chambre des comptes de Nérac.

La seconde branche joua un rôle encore plus brillant. Pourvue de la seigneurie de Feuguerolles, près Bergerac, elle a fourni plusieurs conseillers au Parlement de Bordeaux, et le président de Feuguerolles, contemporain de Montaigne, auquel toute la pléiade de poètes du *xvi^e* siècle, P. de Brach,

(1) Ou plutôt Lur de Longa. Car le nom de Saluces ne vint s'ajouter que plus tard par suite d'alliance. Étienne de La Boétie remplaça, comme conseiller au Parlement de Bordeaux, M. de Lur de Longa.

J.-J. Scaliger, E. de La Boétie (1) et *tutti quanti* des beaux esprits de ce temps, ont dédié force vers. Sa réputation de savoir était immense. Voilà quelle était la situation sociale des Mosnier au xvi^e siècle. Voyons maintenant leur résidence. M. de Laugardière la décrit ainsi :

« Château du xvi^e siècle, composé d'un corps de logis, construit sur un double rang de caves voûtées et flanqué d'une tour ronde et d'un pavillon carré à fenêtres en croix. »

Nous ajouterons ce détail assez curieux, que l'on remarque la même disposition architecturale au château de Vielle-cour, datant de la même époque et appartenant à la même famille.

C'est dans la grande salle du château de Planeaux qu'était placée autrefois notre cheminée.

En 1541, dit M. de Laugardière, Adhémar Mosnier, seigneur de Planeaux, conseiller du roi de Navarre, rendit hommage à celui-ci pour ses fiefs de Planeaux, paroisse de Thiviers, et de Maleville, paroisse de Saint-Sulpice. Il fut commis par le même roi (Henri II d'Albret) pour procéder à l'inventaire des chartes du trésor de Montignac. En 1544, le même Adhémar dresse procès-verbal de la commission à lui donnée de lever dans la juridiction de Bazas la somme de 100,000 écus imposée par le roi sur le duché de Guyenne.

Cet Aymer, ou Adhémar, dut être, vers la même époque ou quelques années après, pourvu d'une charge de maître des

(1) Œuvres complètes d'Etienne de La Boétie, par Feugère, Paris, 1846, page 374.

Ad Fauguerollum.

Non tot vidisti populos quod vidit Ulysses

Jure tamen volo te dicere Πουλύτροπον. (1)

(Odyssée, t. I. X. 330.)

Le savant annotateur de notre compatriote avoue que ce nom de Feuguerolle lui est complètement inconnu. Il ne peut y avoir la moindre incertitude sur son identification avec nos Mosnier. Car aux hommages de la comté de Périgord, les seigneurs de Planeaux et de Feuguerolles, font côte à côte, comme frères ou cousins, leur hommage au roi.

(1) Fertile en expédients ; sage, prudent ! (somme Ulysse ?)

requêtes, auditeur des comptes à la Chambre établie par les rois de Navarre à Nérac. Le 27 juillet 1576, il obtenait d'Henri IV, alors simple roi de Navarre, la survivance de sa charge pour Lyonnet de Planeaux, son fils. Nous ne pouvons résister à l'envie de rapporter textuellement cette pièce historique, restée jusqu'à ce jour inédite et fort intéressante pour l'histoire du règne de ce prince, puisqu'elle établit d'une manière précise la date de sa présence à Périgueux, peu de temps après la prise de cette ville par les religionnaires.

Elle nous donne à la suite l'acte de prestation de serment de Lyonnet Mosnier de Planeaux, le 10 novembre 1576, en présence du président de ladite Chambre et *superintendant*, en vertu desdites lettres de survivance. Cet acte a ceci de précieux qu'il donne les noms de tous les conseillers du roi composant cette cour.

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de Navarre, seigneur souverain de Béarn et de Donnezan, duc de Vendosmois, de Beaumont et d'Albret, comte de Foix, d'Armaignac, de Marle, de Rodez, de Begorre et de Périgord, vicomte de Limoges, de Marsan, Tursan, Gavardan, Nebouzan, Lautrec et Villemur, etc., à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut.

» Sçavoir faisons que Nous considérans les longs et fidèles services que le s^r de Planeaux, nostre conseiller et Maistre de Requestes et auditeur en nostre Chambre de comptes de Nérac a faitz tant à Nous qu'à nos predecesseurs et le bon et loyal devoir dont il s'est acquité en toutes les charges esquelles il a esté employé, espérant qu'à son imitation nostre cher et bien amé Lyonnet de Planeaux son fils, sera pour faire le semblable à l'advenir, a iceluy, pour ces causes et pour le bon et louable rapport qui faict nous a esté de sa personne et à plain confians de ses sens, suffisance, loyauté, preudhomye et bonne diligence, avons donné et octroyé, donnons, octroions par ces présentes ledict estat et office d'auditeur en nostre dicte Chambre de comptes à Nérac que tient et possède ledict de Planeaux père, lequel de noz vouldoir et consentement s'en est desmis et iceluy resigné en noz mains au proffict dudit Lyonnet son fils et au survivant d'eux d'eulx pour ledict Estat et office d'auditeur avoir, tenir et exercer par ledict de Planeaux fils, en l'absence et après la mort dudict s^r de Planeaux son père, aux honneurs, auctoritez prerogatives, préheminences, franchises, libertez, gaiges, droictz et esmoluments ascoutumez et audict Estat et office appartenans, tant qu'il nous plaira ; sans que par

le trespas du premier décédant lon puisse dire ne prétendre ledict office vaccant ne impétrable sur le survivant, auquel des maintenant comme pour lors, et deslors comme pour maintenant, nous l'avons reservé et reservons par ces présentes; en vertu desquelles ledict Lyonnet fils pourra après la mort de son dict père prendre possession et saisine dudict Estat et office.

» Si donnons en mandement à nostre amé (1).

.
s^r de Roques, et en son absence au plus ancien des auditeurs de ladicte Chambre que après qu'il lui sera apparu de la mort dudict de Planeaux père.

il ayt a prendre le serrement dudict Lyonnet fils en tel cas requis et accoustumé, et icelluy mettre et instituer ou faire mettre et instituer de par Nous en possession et saisine dudict Estat et office et d'icelluy ensemble des honneurs, auctoritez, prerogatives, préhéminences, franchises, libertez, gaiges, droicts, profficts et esmoluments dessus dictz, le faire jouir et user plainement et paisiblement et a luy obéir et entendre de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra es choses touchans et concernans ledict Estat et office. Car tel est nostre plaisir, nonobstant les ordonnances par cy devant faites sur le faict et provision de nos offices et nos aides et de telles et semblables survivances auxquelles ne voulons lesdictz de Planeaux père et fils estre aucunement contrains, ains les en avons exemptés, exemptons et ausdictes ordonnances desrogé et desrogeons par ces dictes présentes, pour ceste fois tant seulement et sans préjudice d'icelles ou qu'il puisse estre aucunement tiré à conséquence pour autre quelconque. En tesmoin de quoy Nous a ces dictes présentes signées de nostre propre main avons faict mettre et apposer nostre scel.

» Donné à Perigueux, le xxvii^e jour de juillet l'an mil cinq cens soixante seize.

HENRY(2).

De par le Roy, duc d'Albret.

(Signé) MARTROT. ?

(1) Ici le parchemin a été rongé, mais nous pouvons y suppléer. Il s'agit de Jean de Secondat de Montesquieu, seigneur dud. lieu, de Roquefort, Serignac, Pleyssac, Goulard et Cuq. (Jeanne d'Albret lui avait fait don de ces diverses seigneuries en 1565); peu de temps après, il devint Président de la Chambre des Comptes établie à Nérac. C'est l'ancêtre direct de notre grand Montesquieu.

(2) Cette pièce en original est d'autant plus précieuse que nous ne connaissons aucun acte authentique ni lettre émanant d'Henri IV pendant le séjour de ce prince à Périgueux qui dura du 22 au 27 juillet 1576. En effet, en parcourant les neuf vo-

» Ce jourd'hui dixiesme du mois de novembre 1576 en la Chambre des comptes établie à Nérac, les présentes lettres y ont esté lues et publiées, et ordonné que suivant le contenu d'icelles ledict Lyonnet Mosnier, fils dudict s^r de Planeaux, sera reçu audict estat de conseiller et auditeur en ladictte Chambre, ce qui a esté tellement qu'après avoir presté le serment en tel cas requis et accoustumé, il a esté installé audict estat par monsieur le Président et superintendant en ladictte Chambre bas nommé.

» Ce fait a esté dict et appointé que lesdictes lettres seront enregistrées ez registres d'icelle comme elles ont despuis esté par moy greffier soussigné.

» Faict en ladictte Chambre ou estoient MM. de Roques, président et superintendant susdict, de Ranse, de Doyzan et de Mazelières auditeurs, les jour et an que dessus.

» DEBRASSAY (1). »

Que le constructeur du château de Planeaux, en faisant sculpter à grands frais, dans la grande salle de son manoir,

lumes in-4^e de la correspondance publiée par B. de Xivrey, nous le voyons le 14 juillet 1576, à Cognac, y écrivant deux lettres au prince de Condé et au maréchal de Montmorency-Damville; puis nous sautons au 2 août à Lauzun et au 1^{er} octobre à Nérac.

Ce document se trouve en notre possession particulière par suite d'une bien curieuse histoire. A la fin du xvi^e siècle, un chevalier de Planeaux eut des démêlés avec un Bourdineau, avocat en Parlement. Ils se rencontrèrent dans un chemin creux auprès de Négrondes. L'avocat se défendit comme il put; mais Planeaux avait un domestique, et la partie n'était pas égale. Bref, Bourdineau fut tué. Procès, arrêt de mort prononcé par contumace, lettres de grâce, saisie par décret de Viellecour, adjudication à un descendant de la victime de la haute justice de Viellecour. Et voici comment les lettres patentes de Henri IV, oubliées dans un grenier, sont venues jusqu'à nous.

En marge de ces lettres figure la signature : Montozon, probablement le délégué de l'Intendance devant lequel les Mosnier produisirent leurs titres de noblesse.

(1) Nous avons vu plus haut que le s^r de Roques, président et superintendant de la Chambre des comptes de Nérac, était Jean de Secondat-Montesquieu, s^r de Roques. Dans les archives de ladite Chambre, conservées à Pau, nous trouvons les noms et prénoms des conseillers auditeurs sus-mentionnés composant ladite Cour. — Le premier, le s^r de Ranse, s'appelait Guillaume Ranse, s^r de Plaisance. En 1555, il était secrétaire d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret; pour le récompenser de ses services, il fut nommé quelques années plus tard auditeur. Le second était Pierre de Cortion, s^r de Doazan. Le troisième, Odet de Mazelières, était peut-être le même qu'un secrétaire du roi de Navarre, mentionné en cette qualité dans une lettre de ce prince du 8 juin 1573 (correspondance d'Henri IV,

une pareille cheminée, ait voulu faire une allusion à un événement historique de son temps, cela nous semble probable, mais lequel ? Là est la question. En effet, dans cet imbroglio des guerres de religion du xvi^e siècle, où le frère luttait contre le frère, le fils contre le père, tantôt catholique, tantôt protestant, selon que l'intérêt politique ou particulier y poussait, comment retrouver le fait précis auquel Adhémar Mosnier ait voulu faire allusion ? Est-ce la prise de Sarlat en 1574, celle de Périgueux en 1575 ? Serait-ce cet assaut terrible donné à la petite ville de Thiviers en 1575 par le vicomte de Turenne, que raconte d'Aubigné, où les héroïques Tibériens, voulant vendre chèrement leurs vies, plutôt que de se rendre à un ennemi impitoyable, tiraient même aux trompettes ? (1)

Se lancer dans des digressions à ce sujet serait peine perdue. Il règnera là-dessus longtemps, peut-être toujours, un mystère absolu, à moins cependant, supposition qui n'a rien d'in vraisemblable, que sans avoir voulu rien préciser, les seigneurs de Planeaux, plus fiers de leur robe de maître des requêtes et de leur plume d'auditeurs à la Chambre

t. VIII, p. 85), dont le frère ou le cousin était, le 8 octobre 1576, gouverneur du château de Lectoure (t. VIII, *ibid*).

Le greffier, enfin, était Nicolas de Brassay, que nous verrons en 1598 se rendre au château de Turenne, pour en retirer les archives de Montignac, qui y avaient été déposées pendant les guerres de religion.

La Chambre des comptes de Nérac se composait d'un président aux gages de 4,000 livres, de cinq conseillers auditeurs (1,200 livres) et d'un procureur général. — Elle avait été créée par le roi de Navarre en 1527 et subsista à Nérac jusqu'en 1624, époque de sa réunion à celle de Pau. Elle comprenait dans son ressort le duché d'Albret, l'Armagnac, le Périgord, le Limousin, le Rouergue, le Fezensaguet, le pays de Foix, Lautrec, Villemur et le Nebouzan. — Après le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, ce ressort fut encore augmenté du Vendômois et des autres seigneuries propres à ce prince.

(1) On ne peut s'empêcher de songer involontairement au chapitre de Montaigne, intitulé : *l'Heure des Parlements dangereuse*, en regardant notre bas-relief. Notre philosophe le composa en faisant allusion à la surprise de Mussidan en Périgord. — Tandis que l'on parlementait aux murailles, quelques soldats audacieux franchirent les remparts et s'emparèrent de la ville, qu'ils mirent à feu et à sang. — Cette surprise devint un véritable proverbe, et on la donnait comme exemple dans ces tristes temps de guerre civile où la bonne foi ne régnait pas toujours.

des comptes que de leur épée, n'aient voulu léguer aux siècles futurs un monument consacré à constater les charmes de l'éloquence, la supériorité de l'adresse sur la force, du droit sur la violence, des hommes de robe sur les hommes d'épée, réalisant ainsi le célèbre adage latin : *Cedant arma togæ !*

Nous avons voulu, en accompagnant de commentaires les deux charmantes lithographies dues au burin habile de M. Dupuy, résumer les causes du procès, en rechercher les origines, soumettre au monde savant de notre province l'interprétation d'une véritable énigme historique. En fouillant bien les archives de Planeaux, peut-être retrouverait-on une piste qui permettrait de suivre une voie. Ne découvrirait-on que le nom de l'artiste qui a si bien sculpté cette charmante cheminée que le chercheur ne perdrait assurément pas son temps. Nous avons commencé l'œuvre, à d'autres le soin de l'achever.

Nous avons terminé depuis quelque temps déjà l'article que nous avait suggéré la vue des jolis dessins de Vaucoucourt et Planeaux, quand il nous a été donné de parcourir les archives de l'ancienne Chambre des comptes de Nérac, aujourd'hui conservées à Pau.

Nous avons pu y constater le rôle considérable qu'y avaient joué les Mosnier de Planeaux, presque depuis sa création. — Les rois de Navarre n'hésitaient jamais à employer leurs maîtres des requêtes, auditeurs des comptes, dans les missions les plus difficiles et les plus délicates, c'étaient de véritables *missi dominici*, au petit pied. En dehors des actes énumérés plus haut et que M. de Laugardière cite dans son travail, nous trouvons encore :

1546-1557. -- Vente par le roi de Navarre de la terre de Sarrazac en Périgord, à Pierre Boucher. — Procuration donnée par le même prince à Adhémar Mosnier, s' de Plaveaux

(sic) (1) pour le rachat de cette seigneurie (Arch. de Pau. B. 1821.)

1547. — Rachat de la paroisse de Saint-Sulpice engagée par le roi de Navarre au s^r de Plaveaulx (*ibid.* B. 1823).

1554. — Procès-verbal dressé par Adhémar Mosnier de Plaveaulx, commissaire du roi de Navarre, pour constater les revenus des baronnies d'Aixe et d'Ayen. (*ibid.* B. 1831.)

1575. — Procès-verbal de mise en ferme des domaines de Périgord, par le s^r de Plaveaulx, auditeur des comptes à Nérac.

1579. — 16 août. — Lettre du roi de Navarre au comte de Bourbon-Busset, lui annonçant qu'il a ordonné au s^r de Planeaux de se transporter à Montignac et de lui délivrer les titres concernant la terre de Chalus. (Tome VIII, lettres d'Henri IV, publiées par B. de Xivrey.)

1582. — Procès-verbal de vérification des archives du château de Montignac, dressé par Léon de Plaveaulx, s^r de Viellecour. (*ibid.* B. 1873.)

1583. — Inventaire des titres concernant le domaine trouvés dans la maison du s^r de Plaveaulx, dressé par Bertrand de La Valade, commissaire de la Chambre des comptes de Nérac.

1598. — Catherine de Bourbon, sœur unique du roi, donne commission au s^r de Viellecour de se transporter, avec Nicolas de Brassay, au château de Turenne, pour en retirer les

(1) *Plaveaulx*. — Nous touchons ici d'une manière bien palpable et bien évidente le grave inconvénient de distraire de leur lieu d'origine et de transporter dans des provinces éloignées des documents historiques spéciaux à certaines contrées et utiles seulement à ces contrées ; ainsi presque toutes les archives concernant le Périgord sont à Pau. Certes, personne n'aura la pensée de taxer d'ignorance M. Raymond, l'un de nos plus éminents archivistes de département. Il ne s'en est pas moins matériellement trompé, par suite de son éloignement des lieux en lisant un V au lieu d'une N, Plaveaulx au lieu de Planeaux. Nous craignons bien que cette erreur, facilement réparable, ne se soit répétée d'une façon plus grave au nom de : *Adhémar Momyn*, très souvent mentionné, que tout me fait supposer devoir être notre *Adhémar Mosnier*.

archives du château de Montignac qui y avaient été transportées pendant les guerres de religion.

Nous passons sous silence l'acte de 1600, publié par le *Chroniqueur du Périgord*, constatant l'acquisition par Léon de Planeaux, s^r de Viellecour, de la haute justice dudit lieu, démembrée de la baronnie de Courbefy et une dernière pièce que nous possédons au même titre que le brevet d'Henri IV de 1576, constatant à la date du 13 avril 1611, que Léon de Planeaux, écuyer, seigneur de Viellecour, Maleville, repaire Saint-Priest, gentilhomme [servant du roi, reconnaît devoir au collège de Limoges, une rente d'un setier seigle, deux boisseaux d'avoine, six sols en deniers, une geline, comme mari de d^{me} Bonne Delage, fille du s^r Delage, de Chalus.

Un dernier document des Archives de Pau, inscrit sous la cote A. 4, 1593-1635, nous donne un détail curieux. C'est l'inventaire des meubles, bijoux et tapisseries garnissant les châteaux de Nérac et de Pau. On y remarque les portraits de Catherine de Médicis et de Jeanne d'Albret, de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, de ce dernier prince monté sur un cheval blanc ; des tapisseries représentant l'histoire de Nabuchodonosor, *les travaux d'Hercule*, l'histoire de David, Jason et Médée, etc., etc.

Pendant près de quarante ans, 1547-1583, Adhémar Mosnier avait été investi de toute la confiance des rois et reines de Navarre. En récompense de ses services signalés, il avait été nommé maître des requêtes, auditeur des comptes en la Cour établie par ces princes à Nérac, presque dès sa création (1527).

Que de fois notre gentilhomme périgourdin, durant ses longs et multipliés séjours, soit à Nérac, soit à Pau, dut être émerveillé de tous les objets d'art garnissant les appartements des châteaux des véritables souverains du midi. Quoi d'étonnant, que retiré un jour dans son modeste manoir de Planeaux, il ait voulu garder le souvenir de toutes ces splendeurs passées. Etant donné que notre bas-relief, comme nous croyons l'avoir démontré plus haut, représente Hercule,

qu'y aurait-il d'étonnant à ce que les tapisseries de Nérac, représentant les travaux de ce dieu, lui aient servi de modèle et, par suite, à l'artiste chargé de l'exécution du travail ? (1).

Voici une nouvelle hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable, nous la soumettons comme les précédentes à la sagacité de nos lecteurs.

H^{ri} DE MONTÉGUT.

ESSAIS TOPOGRAPHIQUES,

HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES SUR L'ARRONDISSEMENT
DE NONTRON (*Suite*).

Commune de Saint-Pardoux-la-Rivière.

Le territoire de cette commune est borné par celui de St-Front-la-Rivière et par les communes de Millac-de-Nontron, de Romain et de Nontron.

On y trouve les bourg, villages, hameaux et lieux ci-après : Moulin de La Dorie sur la Dronne ; La Dorie ; Ney-mard, Les Bâtisses et au Bois, ou Beau, près desquels sont des collines de 300 à 327 mètres d'altitude ; Petit-Villard, près d'une colline de 302 mètres ; Bren, à 294 mètres ; Beaumont ; Chaumeille ; Pigerie ; Le Chatenet ; au Main^e ; aux Combes ;

(1) Ces tapisseries pouvaient même orner la salle des séances de la Chambre des comptes de Nérac. Nos anciens parlementaires avaient une véritable prédilection pour la légende des travaux d'Hercule. Voulaient-ils comparer leurs travaux intellectuels aux exploits purement physiques du vainqueur du lion de Némée ? On serait tenté de le supposer, car, si notre mémoire ne nous trompe, le plafond de la grande salle du Parlement de Toulouse (qu'on voit encore au palais de justice de cette ville) représente dans ses caissons sculptés les travaux d'Hercule.

aux Granges ; Bonne-Ombre ; Mandareau ; Lescure ; au Noir ; Nouar ou Neuil ; Le Queyroy, ou Quairoir ; bourg de St-Pardoux ; aux Roches, Puy-Darnaud ou Darnat ; La Peyronnie, Puypelat ; Puymauvis ; La Grange ; Négrecombes ; Boissard ; Jamaye ; moulin de Natassat sur la Dronne et La Noujarède, d'après la carte de l'état-major. D'après celle du dernier siècle, il faudrait y ajouter la chapelle Saint-Roch, près du bourg, et les maisons isolées de La Plassade ; La Grave ; Prachariat ; Grosguillout et Faragoudie, qui, sans doute, n'existent plus, ainsi que le village de Maubourg, relaté dans les anciens actes, ou qui ont changé de nom.

La population de ce territoire était en 1365 de 828 habitants pour 138 feux, à raison de six par feu ; de 2025 au ^{xvii}^e siècle ; à 1646 en 1852 ; à 1594 en 1856 ; à 1650 en 1861 ; à 1734 en 1872, et à 1728 en 1876.

L'industrie de la contrée consiste, en dehors de l'agriculture, dans l'exploitation de quelques tanneries et d'une minoterie installées près du bourg de St-Pardoux. Espérons que le chemin de fer en projet, de Nontron à Thiviers, qui y aura une station, y facilitera avant peu l'exploitation des bois et des carrières de pierres dures de La Noujarède, autrefois fort estimées.

Ce bourg est actuellement la résidence d'un notaire, d'un huissier, d'un receveur de l'enregistrement, d'un percepteur et d'un receveur des postes, desservant les communes de St-Pardoux, Millac et St-Front. Il s'y tient, en outre, des marchés toutes les semaines et des foires tous les premiers mardis de chaque mois et le mardi qui suit le second dimanche d'octobre, jour de frairie, à l'occasion de laquelle on va en dévotion à une fontaine voisine, dont les eaux auraient pour effet, par une immersion trois fois répétée, de fortifier les enfants rachitiques et faibles des reins.

Le bourg de St-Pardoux-la-Rivière, *Sanctus Pardulphus de Riperia en 1231*, doit son existence à une forteresse, placée à mi-côte d'une colline baignée par la Dronne, qui lui servait de défense sur ce point. Cette forteresse, dont il ne reste plus qu'une partie des murs de soutènement du plateau, dut être, dans le principe, une station romaine, ou tout au moins une

citadelle franque. Quoi qu'il en soit, elle existait bien avant le ^{xii}^e siècle avec nombre d'habitations groupées autour d'elle, ainsi qu'il résultera de l'analyse des documents suivants, recueillis pour la plupart dans les débris des archives de l'ancien couvent.

La forteresse appartenait à cette époque aux Chabrol, seigneurs de Chalus, d'après l'acte d'hommage rendu en 1243 à l'évêque d'Angoulême par Guy, vicomte de Limoges, pour la seigneurie de Nontron, à l'exception, y est-il dit, du bourg et de la forteresse des Chabrol :

Castrum de Nontronio cum toto honore exceptis burgo castro et fedum aux Chabrors.

Cela résulte d'un autre acte du trois des calendes de juin 1267 passé entre Gérard Chabrol, damoiseau, seigneur dudit St-Pardoux, et Guillaume Séguin, vigier dudit bourg, au sujet de cette vigerie. Cet acte est mentionné dans un mémoire judiciaire en faveur du monastère, plaidant en 1722 contre dame Renée d'Abzat, veuve d'Alogny, et il commence en ces termes :

Universis presentes litteras inspecturis Geraldus Chabrol domicellus dominus Sancti-Pardulphi de Riperia, salutem et pacem. Noverint universi quod Seguinus prepositus domicellus gerere et pacifice utitur jure hereditario et pacifice possidet vigeriam seu preposituram in burgo Sancti-Pardulphi et omnibus locis circa dictum burgum ad me pertinentibus.

Quelques années plus tard, la seigneurie de St-Pardoux fut acquise par Marguerite de Bourgogne, laquelle, en mariant sa fille Marie, vicomtesse de Limoges, à Arthur de Bretagne, en 1277, se réserva 150 livres de rente avec la terre de Saint-Pardoux, les droits de justice et tout ce qu'elle pourrait acquérir dans la vicomté (Archives de Pau).

Avant sa mort, arrivée le 27 août 1290, Marguerite de Bourgogne avait eu la pieuse idée de fonder un couvent de femmes près le bourg de St-Pardoux-la-Rivière, et sur la demande de Gérard de Maumont, son exécuteur testamentaire, Philippe,

roi de France, donna au mois de février 1291 des lettres en confirmation de la fondation de ce couvent. En exécution de ces lettres et par autre acte du samedi avant la fête de tous les saints 1292, ledit Gérard de Maumont fit, dans ce même objet, les stipulations suivantes portant en substance que :

« Pour le salut de l'âme de Marguerite de Bourgogne, de Guy son mari et de tous leurs parents, ainsi que pour la sienne et celle de ses bienfaiteurs, il donne définitivement ce couvent à des religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, ou de l'ordre des Frères Prêcheurs et, pour leur perpétuelle subsistance, il leur concède et délivre, audit nom, le bourg de St-Pardoux, la paroisse et toutes dépendances avec la justice haute et basse, à l'exception de douze livres de rente données par ladite vicomtesse au couvent des Frères Mineurs de Nontron. Il fut, en outre, stipulé que le directeur de l'ordre des Frères Prêcheurs rétrocédait audit de Maumont un certain fort situé dans le bourg et au bas duquel se trouvait l'église, tel qu'il est entouré de murs ou de fossés, ainsi que tout ce qui est au bas dudit fort et n'appartient pas à ladite église ou à des personnes privées, ainsi que la justice haute et basse dans ledit fort et ses dépendances ; le recours en appel de la justice desdits bourg et paroisse, plus les vignes que ledit de Maumont avait fait planter sur le territoire de St-Pardoux, en allant vers sa forteresse de Chalus-Chabrol, avec faculté de les augmenter, d'y vendre ou acheter des parcelles de terre et d'y élever tels édifices qu'il lui plairait, et enfin d'exercer dans lesdits lieux et en entier la haute et basse justice. Au surplus, ledit de Maumont cède encore auxdites sœurs la terre acquise par ladite comtesse de feu Raymond, chevalier de St-Martin, plus le mas de La Bleynie, paroisse de St-Front-la-Rivière, et le mas de La Roussie, paroisse dudit St-Martin-le-Peint. Il veut et ordonne que lesdites sœurs, en quelque nombre que ce soit, suivent la règle de saint Augustin, de l'ordre des Frères Prêcheurs et des sœurs du monastère de Preuille, diocèse de Toulouse, sous la direction du maître de l'ordre et prieur provincial et à ceux désignés

par lui ou par le prieur provincial du couvent de Périgueux. De son côté, le maître dudit ordre consent à ce qu'un de ses frères célèbre chaque jour une messe des morts spécialement pour le salut de l'âme de ladite défunte, de son mari, de ses parents et bienfaiteurs et qu'il soit fait quatre anniversaires solennels, chaque année et dans ledit lieu, pour l'âme de ladite défunte, savoir : le premier, le jour de la fête de la conversion de saint Paul ; le second, le jour de la fête de saint Marc l'évangéliste ; le troisième, la veille de la fête de sainte Marguerite, et le quatrième, le jour de la fête de saint Luc, évangéliste ; qu'en outre et sur la dévote supplication dudit de Maumont, il soit dit chaque jour une messe pour le salut de son âme et de celles de ses parents et bienfaiteurs de son vivant et quand il ne sera plus de ce monde ; qu'enfin, la prieure et les sœurs du monastère fassent des prières spéciales pour le salut de l'âme de ladite vicomtesse, de son mari et de ses parents, ainsi que pour celles dudit de Maumont, de ses parents et bienfaiteurs, vivants et morts. Il fut enfin convenu que ce dernier, ainsi que ses héritiers et successeurs dans le château-fort de Chalus-Chabrol, auraient le droit, à chaque mutation de seigneur, de nommer et de faire recevoir pour sœur dans ledit monastère une femme honnête et capable » (1).

Il résulte des deux actes qui précèdent que le monastère de St-Pardoux-la-Rivière avait été mis en possession de la jus-

(1) Voici d'ailleurs copie textuelle des deux titres de 1291 et de 1292, dont nous croyons utile d'assurer ainsi la conservation :

1291. — « Philippus Dei gratia Francorum rex, cum eo que ad ampliationem cultus divini pertinent clementer concedimus per hoc officii nostri debetur decenter explemus et ad felicitatis eternæ beatitudinem obtinendam firma et certa spe novimus pro futura et propter notum fieri volumus universis tam presentibus quam futuris quod in nostra presentia constitutus dilectus et fidelis clericus noster magister Geraldus de Malomonte, executor testamenti seu ultimæ voluntatis bonæ memoriæ Margaritæ filii ducis Burgundiæ vicecomitis Lemovicensis, nobis exposuit quod ipsæ juxta dispositionem dictæ defunctæ vicecomitis construerat, edificaverat seu edificari fecerat quoddam monasterium cum officinis debitis et honestis pro collocandis ibidem et includendis sororibus, ordinis beati Dominici confessoris, primi patris et institutori ordinis fratrum predicatorum ad honore Dei et gloriosæ gene-

tice haute et basse sur toute l'étendue de la paroisse, moins le fort et ses dépendances ; mais Jean de Bretagne, vicomte de Limoges, ayant contesté ce droit, il intervint au mois de janvier 1318 entre les parties une transaction aux termes de

triciſ suæ ac beatorum apostolorum Petri et Pauli et ejusdem beati Dominici et sanctæ Catharinæ pro salute animæ ipsius defunctæ et Guidonis, vicecomitis, viri sui et parentum suorum et pro salute animæ dicti magistri et parentorum et benefactorum suorum, prope villam quæ dicitur Sanctus-Pardulphus de Riperia, Petrocorensis diocesis, et ad dictum monasterium dottandum assignaverat, concesserat et donaverat et dederat, assignabat, concedebat et dabat nomine executorio dictæ defunctæ dictam villam et terram Sancti-Pardulphi. cum omnibus pertinentiis suis cum justitia alta et bassa pro ut eam tenuit quodam Geraldus Chabrol et dicta comitissa post eum et prefatus magister Geraldus post obitum dictæ vicecomitissæ. Concessit autem eidem magistro Geraldo et heredibus seu successoribus suis specialiter et expresse quoddam fortalitium in dictæ villæ infra quod est sita ecclesia dictæ villæ pro ut clauditur seu cingitur muris seu fossatis propinquieribus dictæ ecclesiæ et illis que sunt infra dictum fortalitium quæ non sunt proprie dictæ ecclesiæ dicti loci vel aliorum privatorum seu singularium personnarum. Concessit etiam eidem magister ordinis pro se et toto ordine predicto eidem magistro Geraldo... (Suivent diverses clauses reproduites dans le titre de 1292 et qui feraient ici double emploi)... « Nobis humiliter supplicans idem magister Geraldus ut dictum monasterium cum omnibus suis pertinentiis supradictis subvenire tuitionis et gardiæ specialis munimine ac tutamen recipere et assignationem, donationem ac concessionem hujus modi approbare dignoremus. Nos autem ipsius magistri Geraldus devotis supplicationibus pro salute animæ nostræ et progenitorum nostrorum condescendimus in hac parte volentes et concedentes quod priorissa et conventus prædicti loci pacifice gaudeant assignatione, concessione et donatione prædictis et præfatum monasterium cum omnibus prædictis sibi assignatis, arquisitis seu etiam acquirendis sub nostro tuitione suscipimus et recepimus in nostra custodia et gardia speciali, et ut liceat famulantibus domino in dicto monasterio sub nostro et successorum nostrorum regum Franciæ gardia et custodia, pace et tranquillitate vivere et pro salute nostro et stabilitate regni nostri liberius contemplationi et orationibus vacare prædictum monasterium cum omnibus sibi concessis, assignatis et datis de prædictis gardia et custodia speciali per hoc nostrum regale privilegium ad robur præmissorum et ad æternam rei memoriam communicavimus. Salvo in aliis jure nostro et jure quolibet alieno ; quod ut ratum et stabile permaneat in futurum presentibus litteris nostrum facimus apponere sigillum. Actum apud Melodunum, anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo primo, mense februarii. »

1292. — « Magister Geraldus de Malomonte, dominus Montifortis domini regis Franciæ clericus, executor testamenti et ultimæ voluntatis nobilis domine Margariæ quondam illustris ducis Burgondiæ filie vicecomitissæ Lemovicensis. Universis presentes litteras inspecturis salutem et fidem presentibus adhibere, notum facimus universis quod nos nomine executori juxta tenorem testamentum seu ultimæ voluntatis ipsius fecimus ædificari et disponi ad honorem omnipotenti Dei et gloriosissimæ matris suæ et beatorum apostolorum Petri et Pauli et beati Dominici, gloriosi confessoris, primi patris et institutoris ordinis fratrum predicatorum et beati vir-

laquelle ledit vicomte et Isabelle de Castille, sa femme, concédèrent au monastère et à perpétuité : la justice basse et moyenne dans le bourg de St-Pardoux et la partie du territoire enfermée entre les croix y indiquées, sauf recours de-

ginis et martyris quondam locum seu quoddam monasterium secus villæ quæ dicitur Sanctus-Pardulphus de Riperia, Petrocorensis diocesis, specialiter pro salute dictæ vicecomitissæ et claræ memoriæ Guidonis quondam vicecomitis Lemovicensis, olim mariti dictæ vicecomitissæ et parentum suorum et pro salute nostro et parentum et benefactorum nostrorum in quo loco seu monasterio predisposuimus et ordonamus poni et institui et includi sorores ordinis beati Dominici seu ordinis fratrum predicatorum ad quorum perpetuam sustentationem assignavimus et tradidimus, concessimus, tradimus et concedimus nomine executorio dictæ dominæ vicecomitissæ dictam villam Sancti-Pardulphi et pareissiam cum pertinentiis suis cum iustitia alta et bassa ut prædicta tenuit et possedit et dominus vicecomes prædictus et nos post obitum dictæ vicecomitissæ salute et specialiter reservatis conventui fratrum minorum de Nontrionio duodecim libris annui redditus datis a dicta comitissa præfata conventui, et assignatis ab ipsa eidem conventui in redditibus dictæ villæ et pertinentiorum prout in litteris dictæ comitissæ plenius continetur. Magister vero ordinis fratrum predicatorum pro se et toto ordine suo concessit nobis et heredibus et successoribus nostris in perpetuum quoddam fortalitium in dicta villa infra quod est sita ecclesia dictæ villæ prout cingitur et circumdatur muris seu fossatis propinquioribus eidem ecclesiæ Sancti-Pardulphi et illæ quæ sunt infra dictum fortalitium quæ non sunt præfata ecclesiæ vel aliorum privatorum seu singulorum personarum. Concessit etiam idem magister ordinis nobis et heredibus iustitiam altam et bassam in dicto fortalitio et ejus pertinentiis supradictis. Concessit etiam nobis et heredibus et successoribus nostris ressortium iustitiæ villæ et parochiæ prædictorum et pertinentium suorum. Concessit etiam nobis et heredibus et successoribus nostris vineas quas fecimus plantare in territorio Sancti-Pardulphi versus castrum nostrum de Chalus Chabrol et quod possimus eas quandum nobis placuerit augmentare et terras emere vel alias acquirere in dicto territorio et in dictis vineis augmentandis et ampliandis aut de novo faciendis seu plantandis et facere edificia prout nobis placuerit in prædictis et omnem tam altam quam bassam iustitiam in prædictis. Assignavimus etiam et assignamus ad sustentationem dictorum sororum terram illam quæ fuit quondam Reymundi de Sancto Martino, militis defuncti, cum omnibus suis pertinentiis, prout dicta comitissa emit et acquisivit dictam terram a milite supra dicto et mansum de La Bleynia, in parochia Sancti Frontonis de Riperia cum omnibus pertinentiis suis, et mansum de La Roussia, situm in parochia Sancti Martini picti cum omnibus pertinentiis suis. Et volumus et ordinavimus, volumus et ordonamus quod sorores ante dicti ordinis in tanto numero quod de facultatibus dicti loci seu monasterii possint religiose et comode sustentari in dicto loco seu monasterio ponantur et instituantur et includantur secundum regulam beati Augustini et instituto ordinis fratrum predicatorum et juxta mores et observantias sororum monasterii Pruliani Tholosanæ diocesis ordinis antedicti. Hoc adiectum ut cum per divinæ pietatis gratiam et clementiam contigerit dicti loci facultate augeri secundum augmentum facultatum numerus sororum et aliarum personarum in dicto loco seu monasterio domino famulantium augeatur.

vant le juge du castrum de Nontron, appartenant audit vicomte ; le droit de prison sur ledit bourg, laquelle se trouve dans le repaire de Nueil, appartenant au monastère ; celui d'avoir un juge et un greffier qui tiendraient leurs assises et

Suberunt autem sorores in dicto loco seu monasterio domino famulantes et locus prædictus cum omnibus pertinentiis suis solum modo et immedietate magistro ordinis et priori provinciali provinciæ ordinis præfati fratrum predicatorum qui pro tempore fuerint vel illi seu illis qui ab ipso magistro ordinis vel a priori provinciali de conventu Petracorensi ordinis prædicti ad hoc fuerint specialiter deputati. Concessit etiam idem magister ordinis nobis quod unus frater dicti ordinis omni die celebret unam missam de defunctis specialiter pro salute animæ dictæ defunctæ et dicti viri sui et parentum et benefactorum suorum et quod fiant quatuor anniversarii solemnii quolibet anno in dicto loco pro anima dictæ defunctæ, scilicet primum in crastino conversionis beati Pauli, secundum in crastino beati Marci evangelisti, tertium die immedietate precedente festam beatæ Margaritæ, quartum in crastino beati Luci evangelisti. Concessit etiam nobis ad devotam supplicationem quod unus frater dicti ordinis celebret omni die unam missam pro salute nostro et parentum et benefactorum nostrorum, quamdiu fuerimus in hac vita, cum vero contigerit nos de hac luce subtrahi et de hoc mundo domino concedente migrare ad patrem voluit. Et concessit nobis idem magister quod unus frater celebret quotidie unam missam de defunctis specialiter pro salute animæ nostræ et parentum et benefactorum nostrorum et quod a prioris et sororibus commorantibus in dicto monasterio sive loco fiant quales recommandationes et orationes speciales in capitulo dicti loci pro salute animæ dictæ vicecomitissæ et dicti viri sui et parentum suorum et pro salute animæ nostræ et parentum et benefactorum nostrorum tam vivorum quam defunctorum. Concessit etiam nobis pro nobis et nostris heredibus et successoribus idem magister ordinis quod priorissa et conventus dicti monasterii sive loci ad preces et supplicationem illorum qui post nos de successoribus seu heredibus in castro de Chalus Chabrol nobis successerunt et in dicto castro hæredes nostri vel successores fuerint in mutatione de novitate cujuslibet successorum in castro prædicto unam honestam et idoneam mulierem quam nominaverit dominus dicti castri ut supradictum est recipiant... et liberanter in sororem. Et de dicto loco seu monasterio per nos ut dictum est edificato seu disposito in villa Sancti-Pardulphi et parochia et omnibus pertinentiis et alta et bassa justitia prædicti et de omnibus supra dictis per nos assignatis et concessis, aut datis ad dotandum dictum locum supradictum, nos posuimus in veram corporalem possessionem vel quasi in totam possessionem conventum fratrum predicatorum Petracorensium vel procuratorem aut scindicum eorundem, per traditionem presentiam recipientem possessionem ejus modi vel quasi nomine ad opus dictarum sororum ordinis beati Dominici vel ordinis fratrum predicatorum in dicto loco seu monasterio ponendarum seu instituendarum pro tempore domino concedente. In quorum testimonium et rebus perpetuæ firmitatis per litteras nostri appensione sigilli duximus muniendas. Datum die sabbato ante festum omnium sanctorum, anno domini millesimo ducentesimo nonagesimo secundo. » (Le sceau en cire verte portait l'empreinte d'un écu d'azur. Voir le terrier du monastère aux Archives de la Dordogne.)

audiences dans ledit bourg ; le droit de mesure pour les blés, le sel, le vin et l'huile, de four, d'estang de vin, treize livres de taille et un repas de valeur de cent sols, monnaie de Limoges, dus de tout temps audit monastère par les habitants dudit bourg et mis sous la protection et la garde desdits vicomte et vicomtesse. Moyennant quoi ces derniers se retinrent le droit de justice haute, mère, mixte et impère sur lesdits bourg et paroisse de St-Pardoux, à l'exception du territoire réservé au monastère, consentirent à ce que leurs hommes fissent moudre leurs blés au moulin de ce monastère, à défaut par eux de posséder un moulin particulier ou commun dans les paroisses de St-Pardoux et de St-Front-la-Rivière. Ils confirmèrent et reconnurent, en outre, audit monastère tout ce qu'il possédait dans la vicomté et lui concédèrent le pouvoir d'acquérir à titre de fief et arrière-fief, sauf l'hommage, de tous questables et taillables à volonté jusqu'à la somme de trente livres de rente, monnaie de Limoges, sans investiture ni finances, mais à la charge par le prieur et la prieure de déclarer par serment sur les Saints Evangiles de Dieu le montant de leurs acquisitions de fiefs et arrière-fiefs, afin de constater qu'il ne dépasse pas la somme de trente livres de rente, au-delà de laquelle ils ne pourraient pas acquérir. Enfin, le prieur et la prieure du monastère reconnaissent que leur couvent a été fondé et doté par les vicomtes de Limoges, prédécesseurs desdits duc et duchesse, qu'ils reconnaissent comme étant leurs seigneurs temporels et supérieurs dans tout ce qu'ils possèdent et posséderont dans ladite vicomté, et ils s'engagent à leur donner copie de tous les titres de fondation et de dotation. Telles furent en substance les principales clauses de cet acte, dont nous donnons le texte en marge des présentes (1).

(1) « Universis presentes litteras inspecturis, Joannes dux Britanniae, vicecomes Lemovicensis et Isabelis filia regis quondam Castellae ejus consors. Et frater Hugo, prior provincialis fratrum predicatorum in provincia Tholozanae et frater Helias de Planes, prior monasterii sororum Sancti-Pardulphi de Riperia, et soror Bestriets, humilis priorissa conventui sororum in dicto loco existentium, salutem, et presentibus litteris perpetuum dare fides noveritis : Quod cum inter nos ducem ducis-

La seigneurie de St-Pardoux-la-Rivière fut donc, à partir de 1292 scindée en deux parts, dont la moindre fut attribuée au monastère, et la partie dominante aux possesseurs de la forteresse, réservée par Gérard de Maumont, et qui des mains de celui-ci revint aux vicomtes de Limoges, lesquels la possédèrent jusqu'en 1584, ainsi que nous le verrons plus tard.

sam prædictis ratione vicecomitatus nostri Lemovicensis ex una parte, et nos dictos priores priorissam et conventum ratione monasterii prædicti ex altera, discentio et discordia verteretur et fuissent plures questiones et lites elapsis temporibus diutius agitate super mero et mixto imperio de alta et media et bassa jurisdictione burgi et parochiæ Sancti-Pardulphi de Ripperia prædicti et super possessionem vel quasi premissarumque premissa quolibet nostrum ad se dicebat nomine quo supra et contendebat in solidum pertinere. Tandem super præmissis fuit inter nos que supra nomine transactum compositum in modum qui sequitur et amicablem ordinatum videlicet : Quod nos dicti prior priorissa et conventus sororum prædictorum nomine dicti monasterii et successores nostri prioris et priorissæ et dictum monasterium soli et in solidum habeamus perpetuo jurisdictionem bassam et mediam in dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia et in territorio dicti burgi circum quoque contiguo usque ad terminos sive cruces infra scriptos videlicet, primo exeundo de dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia et tendendo apud Milhacum usque ad flumen dictum Dronam exclusive. Item exeundo de dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia et tendendo apud Calmeliacam usque ad prædictum fluvium dictum Dronam exclusive. Item exeundo de dicto burgo et eundo ad dictum monasterium nostrum usque ad crucem vocatam publice de La Mola quæ crux habebitur pro termino sive motha. Item exeundo de dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia et tendendo ad Meynamentum de Agia usque ad crucem vocatam publice de fonte Sancti-Pardulphi, quæ crux habebitur pro alto termino sive motha ; et in quoscumque habitantibus nunc et in posterum et alios contrahentes vel quasi delinquentes vel quasi nunc et in posterum ibidem et in territorio incluso infra dictos terminos sive mothas, nec non in mansis nostris de dicti monasterii quod habemus in præsentia in parrochia ecclesiæ dictæ Sancti-Pardulphi de Ripperia et habitatoribus presentibus et futuris dictorum mansorum, nec non infra muros et closures prioratus monasterii nostri prædicti in causis dumtaxat, et casibus quorum emendat sexaginta solidorum et unius denarii monetæ Lemovicensis de jure seu de usu vel consuetudine... et si excederit summam prædictam sexaginta solidorum et unius denarii prædictæ monetæ adminui sexaginta solidos et unum denarium prædictæ monetæ habeamus ; et quod exercitium expletum et emolumenta omnia exinde provenientia et provenire valentia et ratione præmissorum spectare perpetuo ad nos priorem priorissam conventum et successores nostros et monasterium nostrum prædictum solos et in solidum usque ad summam prædictam inclusive. Item quod nos dicti prior priorissa et conventus et successores nostri pro nobis et dicto monasterio nostro perpetuo habeamus carcerem in dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia et in manso nostro de Niolio in casibus jurisdictionis nostræ prædictæ. Item quod dicti prior priorissa conventus et successores nostri et monasterium nostrum prædictum habeamus prepositum judicem scriptorum papi- rum et servientes ad exercendum et explectandum jurisdictionem prædictam in

Mais nous devons, dès à présent, constater qu'en l'année 1445 Jean de Bretagne, vicomte de Limoges, confirma et ratifia la transaction de 1318, par lettres reproduites à la suite de cet acte ; qu'enfin, et par autres lettres de 1456, Isabeau, vicomtesse de Limoges, accorda au monastère de St-Par-doux-la-Rivière la justice sur les métairies de Neuil, Mau-

causis et casibus prædictis et poterimus per dictos officiales nostros tenere assisam et audientiam in dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia in causis et casibus supra dictis. Item quod nos dicti prior priorissa et conventus nomine quo supra et dictum monasterium nostrum habeamus conservationes, alleationes mensurarum bladi, salis, vini et olei, et totum emolumentum exinde proveniens et provenire valens usque ad dictam summam sexaginta solidorum et unius denarii inclusive. Item quod nos dicti prior priorissa conventus et successores nostri non impediamus quem resortium mediatum jurisdictionis nostræ prædictæ in dictis causis et casibus ut est dictum ad castrum de Nontronio, quod est dictorum dominorum ducis et ducissæ devoluitur. Item quod nos dicti prior priorissa conventus et successores nostri nomine dictorum prioratus et monasterii nostri soli et in solidum habeamus furnum in dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia, nec non stagnum vini, nec non redditus tailham tredecim librarum et commestionem centum solidorum Lemovicensis monetæ nobis olim et dicto prioratui debitos ab habitatoribus dicti burgi Sancti-Pardulphi prædicti, prout hactenus extiterit consuetum dicti domini dux ducissæ vel eorum successores in dicto vicecomitatu debebunt nos et dictum prioratum et gentes et officiales nos super hoc aliquatenus impedire, imo contra impediendes defendere et juvare ; nec præfati nostri dux et ducissæ vel eorum successores in dicto vicecomitatu poterunt habere furnum vel stagnum vini in dicto burgo Sancti-Pardulphi de Ripperia infra terminos super dictos, quod nos dicti dux et ducissæ et successores nostri in vicecomitatu prædicto habeamus altam justitiam merum et mixtum imperium et omnimodum aliam jurisdictionem in dicto burgo et in parrochia de Sancto-Pardulpho de Ripperia et omnia expleta exercitia et emolumenta exindè provenientia et provenire valentia salvis ac exceptis dictis priori et priorissæ conventui et monasterio et prioratui prædictis casibus et jurisdictionis sibi superius ut dictum est retentis et salvis, quod si res immobiles et mobiles vel quasi moventes de directo dominio dictoris priori priorissæ conventus et monasterii contingent quod res hujus modi sibi et dicto monasterio applicantur et ab ipsis libere devolventur. Item quod nos dicti dux et ducissæ et successores nostri in dicto vicecomitatu et gentes nostris nullum prestemus impedimentum dictis priori priorissæ et conventui et monasterio quominus homines nostri veniant moli facere blada sua ad molendinum ipsorum, quando ipsis hominibus placuerit, dum nos non habebimus molendinum proprium vel communem in parrochiis Sancti-Pardulphi vel Sancti-Frontonis de Ripperia. Item quod dicti dux et ducissæ pro nobis et successoribus nostris in dicto vicecomitatu confirmemus quæcumque dicti prior priorissa conventus et monasterium prædictum habent et possident in presenti in vicecomitatu nostro Lemovicensi, et quod concedemus eisdem potestatem et licentiam acquirendi in feodis et retrofeodis nostris dicti vicecomitatu exceptis capitibus feodum et hisque tenentur et tenebuntur ab hominibus nostris dicti vicecomitatu questabilibus et taillabilibus ad voluntatem usque ad summam trigen ti li

bourg, Lapeyronnie et autres nouvelles possessions de ce dernier (1).

Cependant, nous lisons dans l'ouvrage de M. Clément Simon, p. 138, sur la vicomté de Limoges que : « La famille Seguin possédait anciennement de nombreux héritages » en fondalité au bourg et dans la paroisse. Elle remontait

brarum Lemovicensi monetæ rendualium inclusive, nulla investitura per ipsos vel eorum successores nobis vel successoribus nostris ex hoc provenientes et finantibus seu amortimenta facientes que præmissa ex nunc pro nobis et successoribus nostris dictis prior et priorissa et eorum successoribus conventui et monasterio prædicto ex nunc concedimus et etiam confirmamus. Dicti tamen prior priorissa et successores eorum ad requestam prepositi nostri vel successorum nostrorum qui pro tempore fuerunt, tenebuntur juramentis ad sancta Dei evangelia corporaliter præstenda declarare, quodcumque per eundem prepositum fuerunt requisitis redditum et alia quas et quæ a tempore compositiones et transactiones hujus modi acquisierunt in feodum et retrofeodum nostris ad finem quod certitudo possit habere ad summam acquisitionem per ipsos ut dictum et faciendo usque ad dictam summam trigenti librarum rendualium completa fuerit vel complenda et ad finem quod ipsi ultra dictam summam absque licentia et permissione nostris vel successorum nostrorum non possint acquirere in feodis vel retrofeodis supradictis. Item quod dicti prior priorissa et eorum successores conventus et monasterium non teneantur nobis dictis duci et ducissæ vel successoribus nostris super præmissis de emptione. Item quod nos dicti prior priorissa et conventus pro nobis et successoribus nostris et quod dicto prioratui et monasterio averemus et recognoscemus prædecessores dictorum dominorum ducis et ducissæ in dicto vicecomitatu fundasse, dotasse et construxisse, ædificari et construi fecisse de suo proprio prioratum et monasterium supra dictum, et quod ipsos dominos ducem et ducissam pro se et successoribus suis averemus et recognoscemus pro nostris dominis temporalibus et superioribus et de omnibus quæ habemus et possidemus vel quasi et habebimus vel possidebimus vel quasi in vicecomitatu prædictoque præmisso ex nunc recognoscimus et etiam advoamus. Item quod nos dicti prior priorissa et conventus faciamus et facere teneamus ad expensam dictorum domini ducis et ducissæ et successorum eorum in dicto vicecomitatu coppiam omnium litterarum quas habemus super foundationem et dotationem prioratus et monasterii prædicti sub sigillo autentico dictis dominis ducis et ducissæ vel eorum successoribus placuerit sigillandum. Item quod dictæ partes pro nobis et successoribus et gentibus et officialibus nostris præteritis et presentibus remittimus et quitamus et inde omnes injurias, rancores, excessus, fore factos, damna, expensas et interesse in quibus possemus teneri ad invicem videlicet... Datum mense januarii, anno domini millesimo tricentesimo decimo octavo.

(1) « Jean de Bretagne, comte de Penthievre et de Périgord, vicomte de Limoges et seigneur d'Avesne, à tous ceux qui ces présentes verront et orront, salut. Comme feu monseigneur Jean duc de Bretagne, et Isabeau, fille du roy de Castille, son espouze, que Dieu absolve, ayant le temps passé eux estant en vie donne et octroyé certains privilèges aux prieur, prieure, sœurs et au couvent de Saint-Pardoux-

» à Adhémar Seguin, écuyer, seigneur de St-Pardoux-la-Rivière, qui fit son testament en 1303. » M. Simon a dû recueillir ce renseignement dans Doat, vol. 41, fol. 338, qui, en reproduisant ce testament, donne à Adhémar Seguin cette qualité de seigneur dudit St-Pardoux, bien que celui-ci n'y eût pris que celle de damoiseau, paroissien de l'église de St-Pardoux-la-Rivière.

Nous trouvons, d'autre part, dans les archives de Pau et dans les papiers du monastère que la famille Seguin remon-

la-Rivière en nostre dite vicomte de Limoges et en nostre chastellenie de Nontron, et sur ce passe lettres scellées du grand sceau dud. duc et de celluy du provincial dud. couvent, en date du mois de janvier 1318, commencées en la première ligne dicelles lettres Universis, et finissant Prior et de la penultième ligne commençant Contenta, et finissant Prior pro, auxquelles nos présentes sont attachées et esquelles lettres sont contenues plusieurs appointemens par les dessus dits duc et duchesse nos prédécesseurs, prieur, prieuresse et couvent et dites sœurs faits, et soit ainsi que à present est venu par devers nous frère Jean Mathieu, prieur à present dicelluy couvent, nous supplier pour luy, la prieuresse, sœur, et couvent dicelluy que lesdits privilèges nous pleut les ratifier, approuver et conserver en estat par la forme et manière en icelles contenues et que diceux et des appointements faits entre les dessus dits nos prédécesseurs et eux les fassions et souffrions jouir et user comme ils font le temps passé, sans aucuns empeschemens au contraire. Scavoir faisons que nous attendu ce qui dit est et que nous désirons à un chascun garder et préserver ses droits et privilèges et mesmement à l'esglise et non point diminuer, ven mure délibération sur ce par nostre conseil avons confirmé, ratifié et approuvé, ratifions, confirmons et approuvons iceux privilèges et appointements par la forme et manière contenues esdites lettres, et voulons que ayent perpétuelle valeur et diceux lesd. prieur, prieuresse, sœurs et couvent jouyssent et usent pleinement sans nul empeschement, et pour ce donnons et mandons à tous nos justiciers et officiers de nostre vicomté de Limoges qui sont à présent et seront pour le temps advenir que iceux prieur, prieuresse, sœurs et couvent de Saint-Pardoux-la-Rivière fassent, souffrent et laissent jouir et user des privilèges et appointements dessus dits, car ainsi le voulons. Donné en nostre chastel de Ségur, sous nostre scel, le vingt-septième jour de décembre 1445. Ainsi signé par monseigneur le comte : J. Ranconnet et scellé des sceaux dud. seigneur comte.

NOTA. — Le scel du vicomte de Limoges était alors : d'hermine à la bordure de gueules.

Voici, maintenant, d'après les titres du monastère et d'après le répertoire dressé le 16 avril 1690 par Pierre Soudou, prieur et syndic, en quoi consistaient les privilèges énumérés dans la transaction de 1318 :

1° *Droit de justice et de prison.* — Ce droit donna lieu, en 1732, à procès entre le monastère et la dame d'Alony, ainsi qu'à divers mémoires dont nous extrayons ce qui suit : « Il se voit que le trois des kalendes de juin 1367 Gérard Chabrol, écuyer,

taut à une époque antérieure à celle de 1303 et que ses divers membres ne furent que seigneurs en fief dans la paroisse de St-Pardoux, ainsi qu'il résulte des mentions suivantes :

« Le huit des kalandes de juin 1272, par acte passé à Ex-
» cideuil, échange entre Marguerite de Bourgogne, vicom-
» tessè de Lymoges, et noble Seguin, de St-Pardoux, par le-
» quel il cède à ladite dame tous les droits qu'il pouvait avoir
» dans la ville de Nontron, en qualité de prévost d'icelle et

seigneur de St-Pardoux, dit que Seguin, escuyer, est prévost et vigier de St-Pardoux, et que luy et ses prédécesseurs ont tenu ladite vigerie, laquelle il tient de Guy Bernard, de Nontron, laquelle vigerie consiste en ce qui sensuit : Ledit vigier doit tenir la mesure des blé et vin et de toutes choses qui se vendent à la mesure aud. lieu de St-Pardoux, et on doit prendre de luy la dite mesure. Plus led. vigier tant au nom dud. seigneur que au sien propre à prorata, a jurisdiction audit bourg et ses appartenances, et les clameurs, plaintes, citations, se doivent devant lun et l'autre. Doit recevoir les cautions, pleges. A droit de punir les larrons et autres criminels, de les prendre, emprisonner. punir corporellement, pécuniairement selon l'exigence des cas, desquelles amendes pécuniaires led. seigneur doit avoir les deux tiers et led. vigier l'autre tiers. Plus led. vigier doit faire l'assiette de la collecte que ledit seigneur a droit de lever à la Saint-Michel, comme aussi les autres tailhes que led. seigneur a droit de lever aux quatre cas, de laquelle collecte led. vigier a un denier par sol. A l'égard des heritages des propriétaires ou incultes ou confisques pour meurtres appartiendront aud. vigier en payant par luy les cens que doivent ces héritages. Que si ces héritages venoient à vaquer ab intestat led. seigneur aura les deux tiers et le vigier l'autre tiers. Plus led. vigier doit avoir soin du fort dud. bourg, doit appeler le ban dud. seigneur et assembler l'exercice qui le doit suivre, ordonner les gardes et sentinelles. En dernier lieu, sera à réfléchir que la dame Dalony ni ses auteurs n'ont jamais eu de prison dans la paroisse et que le monastère a une belle et grande tour carrée sur le bord de la forest qui a accoutume de tous temps de servir de prison. »

Quant au droit de nommer les officiers de justice, voici comment il y fut procédé dans la suite par la prieure du monastère :

« Nous, Françoise de Boisseulh, dame nommée par le roy au prieuré royal de St-Pardoux-la-Rivière, ordre de Saint-Dominique, diocèse de Périgueux, estant dument certifiée du savoir, espérance, bonnes vie et mœurs de Jean de Larue, sieur de Lapuychardie, nostre ageant rezidant à nostre dit monastère, en considération des bons et agréables services que nous avons recens dudit Jean de Larue et espérons recevoir à l'advenir, nous luy avons donné et conféré, donnons et conférons l'office de lieutenant de nostre jurisdiction de St-Pardoux-la-Rivière, vacant par la démission volontaire de M^e Jean Beausoleil, nostre juge. Et ce, par led. Jean de Larue en jouir sa vie durant, comme jouissent les autres officiers cidevant pourvus dicelluy. Mandons à nos officiers de l'installer et recevoir en ladite callité de lieutenant et faire enregistrer lesdites lettres au greffe de ladite

- » seigneur en fief de St-Front-la-Rivière et de St-Pardoux et
- » reçoit en contr'échange les mas et repaires de La Robertie
- » et Béchadie dont les tenanciers et leurs familles sont ren-
- » dus libres et immunes de toutes charges, questes, tailhes,
- » bleds et autres droits dépendant de leur bailli soubz
- » laccapte de deux sols à rendre aux vicomtes de Limoges.
- » Seguin de St-Pardoux-la-Rivière et sa femme firent, en
- » 1287, à Adhémard de Magnac, donation d'une rente sur
- » un moulin de St-Pardoux. Ledit Seguin testa en 1294. »

jurisdiction pour après luy jouir des émoluments et prérogatives attribués à icelluy. Donné à nostre monastère le douziesme octobre mil sept cens dix-huit. Ainsi signé sœur François de Boisseulh et frère G. N. Alran, syndict, et, plus bas, par commandement de madame, Lapeyronnie, secrétaire. »

3^e Mesure. — « Il résulte de nombreux actes jusqu'en 1710 que le monastère est dans l'usage le plus ancien d'avoir une mesure particulière à luy. Cette mesure est la même que celle de Chalus, parce que tout le temporel originaire dud. monastère est un démembrement de cette seigneurie, et il étoit essentiel que l'illustre fondatrice du monastère Marguerite de Bourgogne, vicomtesse de Limoges et de Chalus, conserva à la partie de son domaine qu'elle consacrait à un établissement pieux la mesure de son chef-lieu... Il est constaté par certificat que la mesure dudit monastère est conforme à l'ancienne mesure de Chalus et moindre d'une demie coupe par septier que la mesure lors actuelle. Il est encore attesté par le même officier que l'ancienne mesure de Chalus et celle du monastère sont marquées aux mêmes armes, ainsi jugé par sentence du seneschal de Périgueux du quatre septembre 1714, contre M^e Quilhat, curé de St-Front-la-Rivière. »

Mais cette mesure n'étoit obligatoire que sur les paroisses de St-Pardoux et St-Front-la-Rivière, et le monastère étoit soumis aux mesures en usage sur les autres territoires arrentés, notamment à celle de Périgueux, au sujet de laquelle le répertoire de 1690 fait les observations suivantes :

« Pour éviter à l'advenir les erreurs dans ces mesures, j'ay creu estre important d'expliquer les anciennes mesures de la ville de Périgueux, dont les noms ne sont pas maintenant en usage, et il y en a qui ont fait des procès sur le nom de *salmata* et de *cestiers* pour n'avoir jamais leu les anciens titres et usages du pays, tellement qu'il est constant selon les anciens titres que *salmata*, *sestier* ou *charge*, mesure de Périgueux, cest la même chose. *Lemine*, mesure de Périgueux, cest quatre *boiceaux* ou moitié d'une *charge* ou dung *sestier*, comme à St-Pardoux. *Lemine* est la moitié du *cestier*, et la *quarte* cest deux *boiceaux* ou quart dung *cestier*, et je peux dire avoir veu moy même que pour avancer davantage, lorsqu'on voit beaucoup de bled à mesurer, on se servoit de la *quarte* qui est deux *boiceaux*. La *mosduriere*, mesure ancienne de Périgueux, est ung *boiceau*. Ainsy voilà les mesures anciennes de Périgueux. »

3^e Four à ban. — « Pour l'établissement du droit du monastère pour le four à ban, on le doit prendre depuis le contrat de fondation de 1292... Cette vérité se

« Du cinq des ides d'avril 1317, par acte devant Pierre de
» La Girandole, noble Seguin de Nueilh donne au monastère
» les tènements de Puydarnat et de Puyjoubert. »

« Du mercredi après le dimanche *Oculi mei* 1324, ledit Se-
» guin de Nueilh donna audit monastère tous ses biens, ren-
» tes, revenus, moulins, repaires, tailhes, accaptes et vas-
» seaux, ses maisons de St-Pardoux avec leurs jardins, son
» colombier et ses forêts contiguës à la forest de Geoffroy de
» Burie, de Nontron. »

confirme par la transaction passée en 1343 entre le monastère et les habitants... les actes de 1318 et 1445... autre transaction entre le monastère et les habitants de 1482, par laquelle ceux cy demeurent delivrés de la subjection daller cuire leur pain aud. four à ban moyennant qu'ils sobligent de payer annuellement aud. monastère pour chasque feu cinq sols de rente qu'ils sont condamnés de payer après divers procès, par sentence du 17 mars 1690. En 1484, le scindic du monastère conclut avec les habitants de St-Pardoux qu'ils lui payeront une livre annuellement et pourront faire bastir four pour cuire. »

4° *Etang de vin.* — « Le droit d'estang de vin est un droit seigneurial par lequel les seigneurs ont un mois de lannée où il nest permis à personne, hostes ni autres, de vendre de vin, afin que lesd. seigneurs puissent vendre leur vin, et cest le droit que le monastère a conservé depuis sa fondation de 1292, exprimé dans la transaction de 1318, ratifié en 1445, lequel mois est depuis le jour de Pasques jusques à semblable jour du mois suivant. Procès et enquestes touchant ce droit en 1400. En 1404, sentence contre Pierre Pourten et Jean Ribadio. Sentence arbitrale entre ledit monastère et Guydon de Peytord, par laquelle il est dit que celui-ci ne pourra vendre son vin pendant ce mois du 3 may 1409, signée Helie Jaubert. Procès devant le vicomte de Limoges contre Jeannot Pourten, Buisson, Pouchou et autres pour ledit droit, et sentence du 8 juillet 1449 qui le maintient. Autre procès contre Léonard Versaveau, Vincent Fourichon et autres, et sentences des 16 avril, 20 may et 26 juin 1602, qui leur défend de vendre du vin pendant ledit mois. Enfin, sommation judiciaire aux hostes de St-Pardoux de ne vendre pas de vin pendant ledit mois du 13 avril 1640 à laquelle lesd. hostes offrent de payer une livre de cire pour ledit droit. »

5° *Tailhe, commestion.* — « La transaction de 1318 spécifiant les droits accordés par les titres de 1291 et 1292, tels que droits de four à ban et estang de vin, met treize livres de tailhe et cinq livres de commestion ou repas. Du 31 avril 1412, lettres du roy Charles, par lesquelles il est dit que le monastère a demeuré longtemps à cause des guerres sans jouir des treize livres de tailhe et cinq livres de commestion, le roy, attendu que cest de fondation, veut que ledit monastère continue den jouir. Du 21 aoust 1452, le roy Charles accorde lettres à la prieure adressées au seneschal de Périgueux, pour contraindre les habitants de St-Pardoux à payer trois livres de tailhe et une livre de commestion que le monastère a droit de lever sur lesdits habitants à cause de la fondation dudit monastère. »

Dans aucun de ces actes la qualité de seigneur de St-Pardoux n'est donnée à aucun des membres de la famille Seguin, ni avant ni depuis ledit Adhémar Seguin, qui se qualifie simplement de damoiseau et paroissien de l'église de St-Pardoux-la-Rivière dans son testament de 1303 commençant ainsi :

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis Patris et Filii et Spiritus sancti amen. Ego Adhemarius Seguin domicellus parrochianus ecclesiæ Sancti Pardulphi de Ripperia, Petragorencis diocesis. Ego corpore sanus, etc. Doat, v. 41, f° 338, Pau (1).

Les vicomtes de Limoges continuèrent à être seigneurs de la majeure partie de St-Pardoux jusqu'en 1581, époque à la-

(1) Testament d'Adhémar Seguin, lequel, après avoir recommandé son âme et son corps à Dieu, à la sainte Vierge Marie, sa mère, à saint Pierre et à saint Paul, apôtres, à saint Pardoux, à saint Dominique et à tous les saints de Dieu ; et, après avoir choisi sa sépulture dans le cimetière des sœurs du monastère de St-Pardoux auprès de ses parents, fait les legs suivants : « Lego ecclesiæ Sancti-Pardulphi de Ripperia, cujus sum parrochianus, gatgium meum septimum tricesimum et etiam annuale nec non et decem et octo denarios renduales solvendo et reddendo dictæ ecclesiæ, ut rector ejusdem ecclesiæ in festo Sancti-Pardulphi perpetuo annuatim ad salutem et pro salute animæ meæ et benefactorum meorum. » Le testateur lègue, en outre : à ladite église vingt livres de cire, pour la confection de vingt cierges à allumer lorsque son corps y sera transporté ; à chacun des prêtres qui assisteront à ses funérailles treize deniers une fois payés, tres decim denarios semel ; au clerc de l'autel six deniers, clerico altaris sex denarios semel, et, s'il a la grande tonsure, autres quatre deniers, et à chaque clerc non tonsuré deux deniers ; au monastère des sœurs de St-Pardoux, pour luminaire, dix livres de cire pour la confection de vingt cierges, lorsque son corps y sera transporté, et un pain de cire de a valeur de soixante sols ; audit monastère trente sols une fois payés, pour un repas, triginta solidos semel solvendo pro quodam refectionem ; au même, trente sols une fois payés, plus deux sols et six deniers de rente ; plus audit monastère, gatgium meum septimum tricesimum et etiam annuale ; à tous les Frères Prêcheurs dudit ordre et couvent trois sols ; au couvent des Frères Mineurs de Nontron un repas, item lego conventui fratrum minorum de Nontronio unam refectionem semel ; même legs aux Frères Prêcheurs de Périgueux et aux moines de Boubon ; il lègue encore cinq sols une fois payés au couvent de Peyrouse, conventu Petrose, et autant à celui de Boschaud, de Bogco cavo ; aux églises de St-Front-la-Rivière, de Millac, de Romain, de Sansaut, de Nontron, de St-Angel, de St-Jean évangéliste de Vorlène, sancto Johanni evangeliste de Verlone ; au prieuré de Chantreix, prioratus de Chantreco, et à celui de Chaumeille, prioratus de Chal-melha, à chacun un cierge de deux deniers et un denier d'offrande ; aux quêteurs

quelle Henri, roi de Navarre et vicomte, l'aliéna au profit d'Antoine Vigier, seigneur de St-Mathieu.

Mais, avant de passer à la reproduction de cet acte, il est utile de relever une autre confusion, commise par M. Marvaud, dans son ouvrage sur ladite vicomté, t. I, p. 335, où il dit : « Marguerite de Bourgogne, en mariant sa fille, se réservait 150 livres de rente avec la terre de St-Pardoux, qu'elle avait achetée de Raymond de St-Martin, les droits de justice et tout ce qu'elle pourrait acquérir dans la vicomté de Limoges » ; car il résulte suffisamment des deux actes de 1291 et 1292 que la donation contient d'abord partie de la seigneurie de St-Pardoux, provenant de Chabrol, et ensuite la terre de St-Martin-le-Point, acquise seule dudit Raymond, par acte du mercredi après l'octave de Pâques 1265.

R. DE LAUGARDIÈRE.

(A suivre.)

de St-André de Bordeaux trois deniers ; à la confrérie de St-Nicolas établie dans l'église de St-Pardoux, dont il est frère, cinq sols ; aux quêteurs, maisons hospitalières et templiers, trois deniers, questis templi et hospitalis cuilibet tres denarios ; à chaque hôpital recevant les pauvres et à titre d'aumône un pain d'un denier, ou un denier, in helemosina cuilibet pauperi volenti recipere helemosinam unam deneriatam panis vel unum denarium ; à chacun des pauvres qui assisteront à son anniversaire un pain d'un denier, ou un denier ; à Marguerite sa fille, cent sols de rente, centum solidos renduales, pour elle et ses héritiers à perpétuité, à assigner sur tous ses biens ; plus soixante livres une fois payées et des habits convenables et conformes à son rang, et enfin la nourriture et l'entretien dans sa maison jusqu'à son mariage, et sexagenta libras semel solvendas et vestes competentes et provisionem in victu et vestitu in hospitio meo quam ipsa manserit indotata ; à son fils Guillaume un logement dans sa maison, plus cent sols de rente pendant sa vie et pour tout droit héréditaire, avec défense de les vendre ni aliéner, pour, en cas de décès, revenir à l'héritier universel, à l'exception de dix sols de rente dont il pourra disposer par testament. Il institue Almariva, sa femme, maîtresse dans sa maison, Almarivam meam uxorem facio dominam mei hospitii, et il lui donne la jouissance de tous ses biens pendant sa viduité. Il donne à autre Guillaume, son fils naturel, le vivre et l'entretien dans la maison de son héritier universel pendant tout le temps qu'il y séjournera, provisionem et vestitu in hospitio heredis mei universalis quandiu vixerit competente. Il institue son cher fils Seguin, Seguinum dilectum filium meum, son héritier universel, avec substitution, en cas de mort sans enfants, au profit de Guillaume, son autre fils. Il nomme enfin pour exécuteurs testamentaires : Discretos viros Iterium de Manhaco, Guidonem esporn, Guilhelmum de la Noalha, domicellos, et magistrum Geraldum de Pey

FONDATION DE LA VICAIRIE

OU CHAPELLE DE SAINT-JACQUES, DANS L'ÉGLISE S^t-SILAIN

DE PÉRIGUEUX.

Au nom de la sanctissime Trinité du Père, du Fils et du benoît St-Esprit, Amen. En la ville de Périgueux, par devant moy notaire royal sousigné et en présence des témoins cy après nommés et écrits le second du mois de juillet 1548. A été personnellement constitué M^e Hélié Servanton, prêtre, dit de Gardonne, habitant de cette ville de Périgueux, lequel en faisant le signe de la croix, en disant *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen*, a fait et ordonné son testament et dernière volonté en la

torts, clericum coadjudicere. Les témoins de ce testament furent : Religiosos viros fratrem Armandu de Brandia priorem monasterii sororum Sancti-Pardulphi de Ripperia, fratrem Fulconem de Girando de ordine predicatorum, magistrum Geraldum de Peytorts clericum, Stephanio Pichandi et Johannem de Nigracumba presbiteros, Hellam Girandola, Johannem Martini, clericos. D'après l'original dudit testament conservé aux Archives de Pau, et d'après la *Sigillographie du Périgord*, par notre savant confrère M. Philippe de Bosredon, cet original serait encore muni : 1^o du sceau rond en cire rouge du testateur, à un écu droit à la bande chargée d'une trainée dentelée et de huit besants ou tourteaux, quatre d'un côté, quatre de l'autre, alternés, accompagnés de six billettes, trois en chef et trois en pointe; 2^o et du sceau ogival d'Armand de La Brande, l'un des témoins, dont le dessin représente : Sous une arcature ogivale, la Vierge couronnée, à mi-corps, l'Enfant Jésus à sa gauche; plus bas, sous un arc ogival, un moine tourné à droite, à genoux, les mains jointes. La devise : Sigillum prioris de Sancto-Pardulpho. Ora pro michi, nous porte à croire que ce cachet fut celui de tous les prieurs du monastère de Saint-Pardoux-la-Rivière.

NOTA. — Ce testament, rapproché de ceux dont nous avons déjà donné copie, pourrait être l'objet d'appreciations intéressantes; mais comme nous aurons encore à reproduire quelques actes de cette nature, nous croyons devoir remettre à plus tard l'étude des enseignements qui en ressortent au point de vue des institutions des monuments et des mœurs de l'époque. Nous allons donc nous borner à constater ici que cent sols de rente auraient été bien peu pour doter les enfants autres que l'héritier universel, s'il ne s'était pas agi de sols d'or, solidus, sous entendu aureus, dont chacun valait alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, 20 fr. 27 c., ce qui élevait la rente annuelle à 2.027 fr. avec le droit en plus du vivre et de l'habillement dans la maison paternelle, à défaut d'établissement par mariage ou autrement.

façon et qualité qui sen suit. Et premièrement a donné son âme à Dieu et la recommandée à la benoite Vierge Marie et aux glorieux St-Michel, St-Front, St-Silain et St-Jacques et à tous les saints et saintes de paradis. Item a voulu et ordonné led. testateur que quand plaira à Dieu faire son commandement de lui, qu'il soit ensevely et inhumé en l'église monsieur St-Silain et en la chapelle monsieur St-Jacques, fondée en lad. église St-Silain. Item veut et ordonne led. testateur que le jour de sa sépulture et enterrement, soient convoqués et apelés huit vingts prêtres messe chantants et celebrants le jour de sa sepulture ou dans trois jours après, dans lad. église; et qu'à un chacun diceux prêtres soit donné et payé pour leur messe, la somme de deux sols tournois et six deniers, autant à sa septaine et autant au bout de l'an. Item a voulu et veut et ordonne ledit testateur la visite lui être faite suivant la coutume du pays, et être dite une messe à diacre et sous diacre un chacun jour durant la susdite visite et payé selon la susd. coutume du présent pays. Item a legué et donné à la réparation de l'église M^r St-Silain cinq sols tournois qui veut lad. somme être une fois payée seulement, item lequel testateur a dit luy competer et appartenir en la present ville et paroisse de St-Silain une maison, confrontant avec le chemin Sivernete par lequel l'on va du cimetière dudit St-Silain a rue de Taillefer dune part et avec la maison de Jeane Arnaud, damoiselle Dade (ou Doda, ou Dado ?) Item plus a dit lui competer et appartenir deux pièces de terre joignant ensemble, scises en las Gravièras, confrontant avec le grand chemin par lequel lon va de Périgueux au Toulon dune part et avec le chemin par lequel on va de Périgueux à Puyrousseau, dautre, et avec la terre de Pierre Boize, dit Basset, dautre; plus a dit luy competer et appartenir une pièce de terre, scise et située au lieu apelé la fon de Trinas, confrontant avec le chemin par lequel lon va de la Cité de Périgueux au Toulon et avec la terre de Arnaud Servanton dit de Souillasson, dautre, et avec la terre des houars de Jean Choury dit Chousavel. Item plus un chalit, une table, une cuve, un vaisseau, trois barriques et une chalarge de pierre, plus neuf sols de rante deus par maître Pierre de Mazeaud Blanc, plus trois sols tournois de rante deus par Jean dit Guiniachan Mourone aussi de rante annuelle et perpétuelle; aussi a dit avoir ses ornemens d'église quest un calice destin avec autres ornemens d'eglise qu'il possède a présent; lesquels maisons rantes et meubles susdits ledit messire Helie Servanton a donné et annexés a une vicairie ou chapelle qu'il veut et ordonne être de nouveau érigée en l'église de M^r St-Silain de Périgueux et chapelle M^r St-Jacques, intitulé du saint a lautel de laquelle il fonde et veut être celebrée une messe basse a lhonneur de Dieu et de Notre-Dame et dud. saint pour le salut de son ame, ses parants, amis et bienfaiteurs, perpétuellement le mardi si comodo

ou autrement jour dans chacune septuagie par le chapelain ou vicaire que par luy ou après son décès par Pierre Servanton son nepveu, auquel il a rezervé le patronage, le droit de presenter à la presantation duquel et ses légitimes successeurs il veut lad.

. (feuille perdue.)

que vaille en la meilleure forme que faire se pourra et a appelés a témoins MM. Hélie Chastel, prêtre; Jean Boyer dit Rochar Germain, pretre; Barbier, Jean Boize dit Couton, Geliber Rogier, François Chibier, Tessier, le Guillon, Molinier, tesmoins; et en outre legue ledit testateur et donne a ladite Silaine Seguinne une sienne robe la meilleure et plus neuve. Fait comme dessus ainsi signé au pied de la code et présent testament et original He-lie Servanton, Hélie Chastel, pretre; lequel susd. testament je, Jean Paillet, notaire royal, ay trouvé parmy les autres contracts et instruments reçus par feu M^e Jean Laplue, aussi en son vivant notaire royal et iceluy colationné estant écrit, du meme teneur que dessus jay déclaré a...

Et en consequence de la resignation et cession a moy faite par feu M^e Jean Bachelerie, lors aussi notaire royal, colationner dud. feu Laplue, laquel colation en conséquence de lad. resignation et cession mavait aussi esté baillée lors de ma reception fin.

Voicy un extrait dun terrier du chapitre par lequel il parait que le vicaire ou chapelain de St-Jacques avait possédé un jardin et clos lez Périgueux :

Le 15 juin 1479, Simon Panetier, couturier, a reconnu devoir au chapitre collegial M^r St-Front de Perigueux cinq sols aussi de rante au vicaire de St-Jacques, a raison dun sien jardin ou clos ayant apartenu a lad. vicairie de St-Jacques, confrontant avec le chemin public par lequel lon va de Perigueux au village de la Coxmenies et avec le jardin de Chavelou et avec le pré de Guillaume Mathieu, cordonnier, et avec le jardin de Guillaume Rodulfe, autrement Boulazac, et avec le chemin public quon va de Perigueux a St-Georges et avec le jardin de Pierre Gerard et Marie Delage, conjoins, signé S. *Clementis, notarius*; led. acte je trouve au livre terrier dit *Pater noster*, fol. IXXXXV.

Pour copie conforme :

L'abbé A. DESCHAMPS.

HOMMAGE A LA DAME DE ST-PAUL DE SERRE

ANNE DE LADOUZE.

14 décembre 1619.

En la ville de Perigueux, et dans le logis de dame Anne de Ladouze, dame de St-Paul-de-Serre, après midy, le quatorziesme jour du moys de decembre mil six cents dix neuf. Par devant moy, notaire royal soubssigné, et en présence des tesmoings au bas nommés et escripts a esté présant Anthoine Deysseigner sieur de las Manmias, bourgeois et habitant de lad. présant ville, lequel parlant à la dicte dame de Saint-Paoul, luy a dict et représanté que comme son vassal, à cause du dict lieu de las Manmias, et luy doit un homage simple d'un paire d'esperons surdorés et garnis de veloux, et fère le serement de fidélité et autrement aynsin qu'il est contenu par contract deschange faict entre feu Jehan de Calvymon, seigneur de Lair et autres places, et Meigruaud Yverg, en dacte du vingt-septiesme doctobre mil cinq cents soixante dix sept, signé Lajehannie, notaire royal, et transaction faicte entre la dicte dame et le dict Deysseigner le vintiesme de novembre dernier, receue et instrumentée par le notaire soubssigné ; suyvant lequel le dit Deysseigner déclere estre prest rendre les hommaige simple et fère le serement de fidélité en la forme prescrite par le dicts contracts, et a requits la dicte dame l'y vouloir recepvoir, ce que elle luy a accordé ; au moyen de quoy le dict Deysseigner, teste nue, ayant en mains un paire d'esperons surdorés garnis de veloux, les a bailhés à la dicte dame de Saint-Paoul ; et en outre luy a faict en toute révérence le serement de fidélité, et avec ce elle a déclaré tenir le dict Deysseigner pour son vassal, et l'a quitté du dict homaige pour ceste foy ; et d'autant que le dict homaige se rend en la presente ville, c'est sans tirer à concequence ; est o la charge de le rendre par le dict Deysseigner et les siens à l'advenir, et quant le cas y escherra au lieu et chasteau de Saint-Paoul, dont est du tout a esté aux dictes partyes le requérant faict et concédé le présant acte, pour leur servir que de raison, soubz le scel royal, par moy notaire soubssigné juré. Et icelluy faict en présence de M^{re} Leonard Dumas, lieutenant de la jurisdiction de Saint Paoul de Serre, habitant du lieu de Grenieaux (Grignol) en Périgord et Jehan Bourgoingh, clerc de la presente ville, tesmoing a ce appellés et requis, qui avec la dite dame et Deysseigner ont signé : ainsin signés à l'original des presantes, Anne de Ladouze, contrac-

tante, Deysseigner, pour avoir rendu le susd. homaige, Dumas, present, Bourgoinh, present, et moy, ainsin signé Maigne, notaire royal.

Collation, extraict et *vidimus* a été faict de l'acte de l'autre part escript par moy notaire royal soubzsigné prinse sur une grosse diceluy signe Maigne, notaire royal, a moi exhibée par dame Magdelaine de Raymond dame de Castelnouvel, Beaureguard, Montaud, Saint-Paul, et autres quy la incontinant retirée, à laquelle n'a esté rien augmenté ny disminué. Faict à Turene, ce douziesme febvrier mil six cent soixante et trois. Signé : de Raymond, pour avoir essibé et retiré le susdit acte damage .

J. DE JOUVENEL, notaire royal hereditaire.

Pour copie conforme :

Comte CHARLES DE LARMANDIE.

CONSULTATION SUR UN MARIAGE MIXTE.

(Au dos de l'acte) : PROPOSITION AU CONSEIL TOUCHANT L'EXCOMMUNICATION
DESNONCÉE PAR MONS^r L'EVESQUE DE SARLAT, 1654.

Un père, mère et oncle ont entendu à la proposition qu'on leur a faict de marier leur filhe et niepce avec un gentilhomme de la Religion à la condition qu'il se convertiroit et que toutes choses se fairoint en ce mariage par l'ordre et permission de l'évesque diocésain et du St-Père.

Sur telle proposition et assurance, il a esté reçu à la recherche de ladite filhe, et, après les deux premières visites, du consentement desdits père, mère et oncle, l'on a passé contract de mariage avec ceste assurance réitérée (ainsy qu'on l'a faict entendre audict oncle) que le mariage se célébrast dans l'esglize romaine par les mains d'un prestre ; et pour cest effect deux annonces furent incontinent après publiées dans l'esglize paroissielle où réside ladict filhe du consentement mesme dudict futur espoux proposé. Le père de ladict filhe s'estant absenté deux jours après, ledict futur espous continuant ses visites et ses recherches, est venu à la maison où résidoit ladict filhe, accompagné d'un gentilhomme de ses amis, catholique romain, et de la femme dudict gentilhomme, huguenotte, lesquels plus que tous autres ont proposé le mariage. Ils ont prié pendant leurs

dernières visites la mère de ladicte filhe, en l'absence du père, d'avoir pour agréable que ladicte filhe vint chez eux pour quelques jours, comme à la coutume, en laquelle maison elle avoit esté depuis deux mois ença dix ou douze fois, tant à cause du voisinage que de la parenté qui est entre ladicte filhe proposée et ladicte damoizelle huguenotte. La mère permit ceste visite à sa filhe avec la mesme liberté et franchise accoustumée.

Pour ce qui est de l'oncle, il ne fut que bien peu adverti de ladicte dernière visite, et fust grandement estonné lorsqu'il apprit deux jours après que sadicte niepce avoit espouzé, par la main du ministre, par l'induction de ladicte damoizelle huguenotte, ses parents et autres.

Et, d'autant qu'il n'a jamais donné aucune sorte de consentement pour le mariage faict par ce ministre, au contraire qu'il a en horreur et en singulier desplaisir que sa niepce ait esté si malheureuse que de se laisser persuader d'espouser d'une si mauvaise façon et par les mains d'un hérétique, il croit que ledict mariage mal contracté contre son sceu et contre son gré ne peut intéresser sa conscience en aucune façon, et l'excommunication qui a esté jetée contre sa niepce et les fauteurs de ce mauvais mariage ne le peut toucher en manière quelconque selon son advis et la croyance commune. Sur quoy il demande la résolution des casuistes (pour) scavoir si ledict oncle qui n'a contribué au mariage peut estre excommunié ou encourir quelque censure ecclésiastique.

(Pas de signature.)

Pour copie conforme :

G. TARDE.

AVEU ET DÉNOMBREMENT

DE LA TERRE ET SEIGNEURIE DE GAGEAC, CY-DEVANT BARONIE,
SITUÉE DANS LA PAROISSE DE GAGEAC,
SÉNÉCHAUSSÉE DE PÉRIGUEUX.

C'est l'aveu et dénombrement que fournit par devant vous Nosseigneurs les Présidents, Trésoriers de France Généraux des finances, Juges du domaine du Roy, et Grands Voyers en la Généralité de Guyenne, Elies Du-reclus, chevalier seigneur de Gageac, de la terre et seigneurie de Gageac, cy devant baronie, située en Périgord, en conséquence de l'hommage

qu'il en a rendu au Roy, le vingt six juillet mil sept cent cinquante-quatre, détaillée comme suit, sauf à augmenter ou diminuer, s'il y a lieu.

ARTICLE PREMIER.

Dit ledit seigneur dénombrant, qu'en qualité de seul et unique héritier de feue dame Anne Chevalier, veuve de messire Pierre Dureclus, chevalier, dame Dureclus, sa mère, il jouit et possède ladite terre et seigneurie de Gageac, cy-devant jouie sous le titre et qualité de Baronie, située dans la paroisse dudit lieu de Gageac, sénéchaussée de Périgueux, et ce en toute justice, haute, moyenne, et basse, et la directe, cens et rente annuelle et perpétuelle, foncière et directe, sur toute l'étendue de ladite terre et seigneurie de Gageac, située comme dit est, dans la paroisse dudit Gageac, sénéchaussée de Périgueux, qui a ses bornes et confrontations, du levant à la terre et seigneurie de Moncuq, appartenant à monsieur le duc de Biron, le ruisseau de la vieille Gardonnette entre deux, du midy à la terre de Puiguillen, appartenante à M. de Larard, le ruisseau de la Bosage entre deux, du couchant à la terre et seigneurie de Saussignac, appartenant à monsieur le marquis de Pons, le ruisseau Merdant entre deux, et certaines bornes féodales qui sont placées au lieu appelé des Cavailles, lequel dit lieu des Cavailles est situé dans un enfoncement, et du nord à la terre et seigneurie de Gardonne, appartenant à monsieur le marquis de Saint-Alvere, le chemin public qui conduit de la ville de Bergerac au bourg de Saussignac entre deux, et en tout ce qui est compris dans l'enceinte des dites bornes et limites, ledit seigneur dénombrant a l'entière, haute, moyenne et basse justice.

ARTICLE SECOND.

Plus déclare ledit seigneur dénombrant qu'il tient, jouit et possède l'utile en nobilité, enclavé dans les confrontations cy-dessus, son château, cour, jardin, offices et délices, garenne en bois taillis, pred, vigne, fuye en tour, et autres prœclotures, un domaine, le tout contigu adjacent, et tenant ensemble, ne formant qu'une seule et même pièce : ledit château composé de deux tours et un corps de logis, dans l'une desquelles dites tours sont les prisons, et auprès dicelluy est une grange, ledit domaine ayant ses bâtimens et granges, le tout contenant soixante-deux journaux, et confronte par entier, du levant, aux possessions du bourg de Gageac, au jardin et à la terre de François Desprias, du midy à la terre et bois

taillis des sieurs Rajeaux, et à la terre labourable de M. de Briançon, du couchant au pred desdits sieurs Rajeaux, et à la terre labourable de M. de Briançon, et du nord aux vignes du sieur Audat, et à la terre desdits sieurs Rajeaux, et au pred du S^r la Bienvenue.

ARTICLE TROISIÈME.

Avoue et déclare ledit seigneur dénombrant qu'il est seigneur foncier et direct de tout le restant de ladite terre seigneurie, et baronie de Gageac; sous le devoir à son profit de rente annuelle, perpétuelle, foncière et directe : Bled froment vingt pipes, avoine vingt pipes, et de la somme de soixante livres en argent : qui est pour légalement, et la distribution de la totalité de la rente cy-dessus, vis à vis les tenanciers, une pognère froment, une pognère avoine, mesure de Gageac, et deux sols d'argent pour une chacune sesterée de fonds, possédée par les tenanciers.

ARTICLE QUATRIÈME.

Plus possède ledit seigneur dénombrant le greffe de ladite terre et baronie de Gageac.

ARTICLE CINQUIÈME.

Plus déclare et avoue ledit seigneur dénombrant qu'il y a dans la dite terre, seigneurie et baronie de Gageac, la quantité de cent dix feux ou environ, chacun desquels lui paye annuellement, outre les devoirs cy-dessus, aussy de rente deux poules, ce qui fait deux cent vingt poules en nombre, trois journées de manœuvres à bras, formant en nombre trois cent trente journées, et trois sols en argent pour le guet et garde, et chacun des feux qui se construisent et se font de nouveau luy payent pareil devoir annuellement, qui est chacun deux poules, trois journées de manœuvres à bras, et trois sols de guet et garde; montant, le devoir des cent dix feux ou environ, actuellement servis, réduit en argent, savoir : les deux poules par feu, appréciées dix sols la poule, montent à la somme de cent dix livres, et trois journées de manœuvres à bras, aussy par feu, appréciées chaque journée huit sols, qui est vingt-quatre sols par chaque feu, montent par accumulation à la somme de cent trente-deux livres, et les trois sols par feu, aussy de guet et garde, montent à celle de seize

livres dix sols ; revenant toutes les sommes cy dessus à celle de deux cent cinquante-huit livres dix sols.

ARTICLE SIXIÈME.

Plus déclare ledit seigneur dénombrant qu'il luy appartient dans toute la dite terre, seigneurie et baronie de Gageac, outre les cens, rentes, droits et devoirs seigneuriaux cy détaillés, le droit d'acapte pertinente, qu'est le double d'argent, seulement à chaque muance de seigneur et de tenancier, encore que ce ne soit par mort ; que les habitans de ladite terre, seigneurie et baronie de Gageac, doivent audit seigneur dénombrant la taille, aux quatre cas généraux, suivant et conformément à l'arrêt contradictoirement rendu au Parlement de Rennes, entre ledit seigneur de Gageac et ses tenanciers, le vingt-sept juillet mil sept cent quarante-deux, ainsy que des articles précédants.

ARTICLE SEPTIÈME.

Plus déclare ledit seigneur dénombrant avoir, tenir, et posséder, toujours au même titre, dans sa dite terre, seigneurie et baronie de Gageac, un moulin à vent, avec son emplacement, confrontant du levant et nord, à la terre labourable du sieur Planteau, du midy à celle de plusieurs tenanciers, et du couchant au chemin de Gageac à Cunège, contenant une pognerée et trente escas.

ARTICLE HUITIÈME.

Plus a encore un autre moulin à eau, avec l'emplacement d'icelluy, à une meule tournante, sur le ruisseau de Bosage ; confronte du levant au ruisseau qui sépare Gageac de Puyguillen, du couchant à la terre labourable du sieur Pierre Planteau, du midy au pred de Marc Mazet et à la terre labourable du sieur Pierre Planteau, et du nord à la terre labourable de M. Rajeaux, le chemin de Gageac à Cunège entre deux, contenant un journal et cinquante six escas.

ARTICLE NEUVIÈME ET DERNIÈRE.

Plus et enfin avoue et dénombre ledit seigneur Dureclus la quantité d'une charge de bled froment de dixme inféodée, à luy due, suivant et conformément à l'apointement de l'ordinaire de Gageac, du huit août mil six cent trente-sept.

Lequel présent dénombrement ledit seigneur dénombrant certifie et af-

firme véritable, sauf le plus ou le moins, et aux protestations de reprendre en tems et lieu, la qualité de baronie qu'avait cy-devant ladite terre et seigneurie de Gageac ; fait à Bordeaux le vingt-trois mars mil sept cent soixante-deux , signés Dureclus, dénombrant, et Roux, son procureur. Scellé à Bordeaux, le vingt-quatre dudit par Duverdier. Paraphé par nous, greffier du Bureau des finances, en conséquence de l'ordonnance du Bureau, du vingt-neuf mars mil sept cent soixante-deux. Signé : PIVETEAU.

*(Extrait des registres du Bureau du domaine
du roy en Guyenne.)*

Signé : PIVETEAU.

(Expédition sur parchemin, dont la teneur fait partie de la grosse d'un arrêt du Bureau du domaine du roi en Guyenne, contradictoirement rendu à Bordeaux, le 5 mai 1766, entre messire Elie Dureclus, seigneur de Gageac, demandeur, et demoiselle Marthe-Armande d'Essenault, défenderesse). — Archives de ma famille.

Pour copie conforme :

M^{re} DE CASTELNAU D'ESSENAULT.

VARIA.

NÉCROLOGIE.

M. L'ABBÉ COMBROUZE.

Le 29 septembre dernier avait lieu, dans l'église paroissiale de Carlux, une bien touchante cérémonie. On rendait les derniers devoirs au vénérable curé, à M. Combrouze, qu'une cruelle maladie venait de ravir à l'affection de ses paroissiens.

M. l'abbé Jean-Baptiste Combrouze était né à Belvès en 1806 ; il fit ses études théologiques au grand séminaire de Sarlat. Ses maîtres lui eurent bientôt reconnu des talents vraiment remarquables, et c'est sur leurs plus

vives instances qu'il consentit, n'étant encore que diacre, à se produire dans les chaires de Saint-Front et de Sarlat.

Après son ordination, il fut envoyé comme curé dans la paroisse de Couze, dont il parlait avec tant de bonheur et qu'il aimait tant à vanter. Au bout de deux ans, son évêque lui fit un devoir de s'arracher à l'affection de ses paroissiens et d'accepter la cure de Carlux, où il est resté près de 49 ans.

C'est ce vieillard de 51 ans de sacerdoce, c'est ce prêtre respectable couronné de vertus et de mérites, c'est ce pasteur des âmes pleuré de ses enfants qu'on portait à sa dernière demeure.

L'église était en deuil et toute tendue de noir, le catafalque magnifiquement orné. L'assistance était nombreuse, et beaucoup de curés étaient présents. On voyait que tous, clergé et fidèles, avaient tenu à faire au regretté M. Combrouze des obsèques dignes de lui.

Après l'absoute, le cortège funèbre a pris le chemin du cimetière. Rien n'était si consolant et si beau que de voir cette longue procession de fidèles recueillis, offrant à Dieu de ferventes prières pour celui qui, toute sa vie, pria pour eux. On le voyait, la reconnaissance et la piété avaient seules attiré cette grande foule. Aussi, lorsque M. l'abbé Freyssenge, sur la tombe de son confrère, saluait une dernière fois en termes émus et éloquents le vénérable vieillard qui l'a baptisé, tout le monde pleurait ; c'est l'exacte vérité, et l'orateur, en le constatant, n'a rien exagéré.

La municipalité de Carlux avait, elle aussi, tenu à rendre un dernier hommage à notre cher défunt. M. Puybonnieux, avocat à la Cour d'appel de Paris, s'est fait, au cimetière, l'interprète des sentiments des habitants de Carlux, et sa harangue était pleine de beaux sentiments et d'exquise délicatesse.

M. LABONNE-LAROCHE.

La mort de notre confrère M. Labonne vient de clore la série des pertes que la Société archéologique a faites dans le cours de l'année 1882.

Pierre-Henri Labonne-Laroche appartenait à une famille ancienne et distinguée de la bourgeoisie, que nous voyons établie sur la rive gauche de la Drône, dès la fin du xvi^e siècle. Quelques-uns de ses membres ont porté les armes, et, c'est sans doute à cette considération qu'ils avaient placé dans leurs armes un bras couvert d'un brassard et tenant une épée nue.

M. Labonne était né à Tocane en 1815. A 20 ans, il entra à Bordeaux

dans l'administration des postes, dont son père faisait déjà partie. Neuf ans après, il fut envoyé en qualité de commis de trésorerie à l'armée d'Afrique. Tantôt comme intérimaire ou inspecteur, tantôt comme attaché à nos colonnes expéditionnaires, il parcourut l'Algérie, où il sut gagner l'estime de St-Arnaud, alors colonel. Aussi, quand éclata la guerre de Crimée, le maréchal vit-il avec plaisir notre compatriote faire partie de son corps d'armée. Nommé payeur particulier à l'armée d'Orient, il arriva en Turquie avec nos premiers bataillons. A peine débarqué à Gallipoli, il fut envoyé par le général en chef à Constantinople, porteur d'une somme énorme, afin de se procurer de la monnaie turque, et en même temps chargé d'organiser le service du trésor et des postes aux devants de l'armée française. L'intelligence et le zèle qu'il apporta dans cette mission lui valurent d'être désigné pour la croix de la Légion-d'Honneur qu'il reçut quelques mois après, ainsi que sa nomination d'officier de l'ordre du Medjidié. Il fit la pénible campagne de la Dobrustcha et revint à Varna, d'où il partit avec les fonctions de payeur principal au quartier général du 2^e corps d'armée. Témoin de la bataille de l'Alma, il arriva avec nos divisions sous les murs de Sébastopol, qu'il ne quitta qu'avec les derniers de nos soldats. Tout en dirigeant ses services, il suivait aussi les opérations militaires, ainsi que le prouvent des notes qu'il a laissées. La guerre finie, il retourna en Afrique : après être resté quelques années payeur à Sétif, il rentra en France comme payeur du département du Lot, et, lors de la suppression de l'emploi, il fut nommé percepteur de première classe à Marseille. C'est de là qu'il est venu dans son pays natal jouir paisiblement de la retraite que lui avaient valu 37 ans de bons offices.

M. Labonne a été des premiers à entrer dans notre association, dont il suivait les travaux avec le plus vif intérêt. Il possédait de nombreux papiers de famille, dont il a gracieusement fait hommage aux archives de la Société. Un des prochains *Bulletins* publiera le rapport que nous avons fait sur ces documents importants pour l'histoire de cette petite ville, formée des deux anciens bourgs de Tocane et de St-Apre, dont la prospérité a été l'une de ses constantes préoccupations. C'est là que cet homme si obligeant et serviable a passé les dernières années de sa vie, entouré de livres et objets d'art recueillis avec un goût éclairé. Notre confrère est mort chrétiennement dans sa chère retraite le 20 septembre dernier, emporté par une cruelle maladie dont depuis longtemps, il souffrait sans se plaindre. Son neveu, M. Léon Léonardon, a tenu à remplacer dans notre Société le confrère dévoué dont nous déplorons la perte.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

Par M. le baron DE BAYE.

Compte-rendu de M. DE QUATREFAGES (1).

Le travail dont nous présentons ici un résumé tout à fait sommaire est, lui-même, le compte-rendu d'un ouvrage qui paraît être un des plus importants parmi ceux qui ont été publiés, dans ces dernières années, sur l'archéologie préhistorique.

Ce travail est divisé en deux articles dont le premier est entièrement consacré à l'étude de l'un des grands problèmes de l'archéologie préhistorique : l'origine de l'industrie néolithique. Nous signalerons seulement les conclusions qui s'en dégagent.

Les découvertes de M. de Baye ont apporté un contingent de faits nouveaux, des révélations inattendues. Le grand nombre de squelettes (plus de mille sujets !) qu'il a retrouvés dans celles des grottes artificielles qui ont servi de sépulture, a permis de reconnaître la présence, parmi les populations néolithiques de la Marne, de cinq ou six races diverses déjà reconnues en d'autres points et considérées comme quaternaires et, de plus, d'une race étrangère à celle-ci qui aurait apporté du dehors l'industrie nouvelle.

Les découvertes faites par divers archéologues, dans bon nombre de dolmens, conduisant au même résultat, il semblerait donc aujourd'hui hors de doute, que le progrès dans la civilisation, caractérisé par le mobilier néolithique et les dolmens, ne fut pas obtenu par les populations quaternaires, mais apporté du dehors par un peuple nouveau et, que presque partout les habitants primitifs, adoptant les usages et les mœurs des envahisseurs, continuèrent à occuper une partie de leurs territoires et peu à peu se mêlèrent avec les nouveaux venus.

Cette solution, depuis longtemps proposée, est basée non seulement sur l'étude des monuments qui nous sont parvenus de ces temps éloignés, mais encore, et surtout, sur les recherches crâniologiques et les comparaisons dont nous venons de parler. Disons, cependant, que cette dernière source d'informations perdrait beaucoup de sa valeur s'il était, un jour, définitivement reconnu que presque aucun des crânes considérés comme quaternaires ne l'est réellement et que de toutes les races que l'on a distinguées jusqu'ici, aucune ne remonte plus haut que l'époque néolithique.

Dans le second article, l'éminent auteur décrit les grottes artificielles,

(1) *Journal des Savants*, cahiers de mars et avril 1882.

habitations et tombeaux, retrouvées par M. de Baye dans la vallée du Petit-Morin. C'est le premier exemple de découvertes de ce genre. Ces grottes, très petites, creusées entièrement de main d'homme dans la craie blanche, sont presque toutes établies sur un plan unique et ne diffèrent entre elles que par quelques détails (cloisons séparant deux chambres, trou d'aération, etc.). Un couloir étroit, une porte très basse donnant accès dans une espèce de vestibule dont les parois portent souvent des sculptures grossières dans lesquelles on croit voir des images sacrées ; une seconde porte encore plus petite s'ouvrant sur la chambre d'habitation et, dans les murs de celle-ci, des étagères, des cuvettes, des crochets ménagés à même du roc : telles sont ces étranges habitations.

Dans quelques-unes, M. de Baye a retrouvé, encore en place, les objets dont se servaient les habitants qui les ont abandonnées : haches, poinçons, couteaux, etc. ; d'autres ont servi de sépulture à leurs propriétaires, d'autres enfin ont été creusées uniquement pour servir de tombeaux. Quelques-unes de ces dernières renfermaient un grand nombre de squelettes entassés et, tous ces restes étant ceux d'hommes jeunes, on a pensé que c'étaient là des guerriers tués dans un combat.

Dans les sépultures, il ne s'est présenté que deux ou trois cas d'incinération. Cette coutume, qui devait devenir presque générale à l'époque du bronze, ne se pratiquait donc encore que tout à fait exceptionnellement.

La description de ces curieuses cavernes nous fait involontairement songer aux énigmatiques *cluseaux* qui existent dans notre région. Quant à la forme, il n'y a pas analogie, c'est vrai ; de plus, on n'a retrouvé jusqu'ici dans ces derniers rien qui annonçât ou permit de reconnaître l'homme préhistorique ; mais n'oublions pas que les *cluseaux* semblent, eux aussi, presque toujours creusés de main d'homme ; et quant à l'absence complète de restes caractéristiques, ne pourrait-on pas l'attribuer à ce fait, que, contrairement aux grottes de la Marne, les *cluseaux* ont été connus à des époques plus récentes, qu'ils ont peut-être servi de refuge dans des temps de troubles et dès lors dépouillés de leur mobilier ou de leurs cadavres.

Dans les grottes sépulcrales qu'il a fouillées, M. de Baye a trouvé la confirmation des constatations faites par M. le Dr Prunières, de Marvejols, au sujet de la trépanation préhistorique. Il a rencontré des crânes d'individus ayant subi cette opération et aussi des amulettes faites de fragments d'os. De plus, il signale plusieurs crânes qui contenaient les débris de squelettes d'enfants qui, de toute évidence, y avaient été placés intentionnellement ; c'est là un fait étrange et bien difficile à expliquer.

Enfin, c'est dans les sépultures contenant les squelettes que l'on présume être ceux de guerriers et sous les ossements mêmes qu'ont été trouvés en grand nombre ces petits objets de silex appelés flèches à tranchant transversal. Si quelques archéologues ont cru voir dans ces petits silex, si habile-

ment façonnés quelquefois, des tranchets ou des ciseaux, la rencontre d'une vertèbre humaine dans laquelle était encore fixé un de ces silex, établit nettement que telle n'était pas leur destination ; d'autres faits conduisent d'ailleurs à la même conclusion.

Tels sont les points saillants du travail que nous résumons. Nous avons dû négliger de nombreux détails qui cependant sont très intéressants, ce n'a pas été sans regrets ; car tout serait à citer dans un article écrit par une plume aussi savante que celle de M. de Quatrefages. M. FÉAUX.

BIBLIOGRAPHIE.

Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790.

— *Département de la Dordogne.* — Archiviste, M. Ferdinand VILLEPELET. — Tome I^{er}, Périgueux, 1882 ; 1 vol. grand in-4^o, de X, 16 et 367 pages.

Nos confrères de la Société archéologique apprendront avec plaisir la nouvelle de la publication de ce tome premier de l'*Inventaire des Archives de la Dordogne*. Ce volume les intéresse à double titre, tout d'abord comme étant l'œuvre de notre excellent Secrétaire général ; en second lieu, parce qu'il est appelé à rendre les plus grands services tant aux érudits qu'aux simples amis de notre histoire provinciale.

Nous n'avons fait que parcourir ce volumineux in-quarto ; mais nous nous proposons bien de le relire lentement, à tête reposée et la plume à la main, afin de ne rien perdre des informations qu'il nous réserve. Que de faits curieux, quels renseignements innombrables et des plus intéressants y sont en effet consignés ! et quelles lumières il répand sur les hommes et les choses du Périgord, au xvii^e et au xviii^e siècle ! — L'imagination ni la partialité n'ont rien à voir dans un inventaire d'archives ; les faits y parlent par eux-mêmes et la grave Histoire s'y montre à nu et sans artifices. Ce n'est pas là le moindre mérite des documents de ce genre. Connaître la vérité, n'est-ce pas le but suprême de toutes nos aspirations ! En voyant chez nos pères la lutte ouverte, comme aujourd'hui, entre le bien et le mal, et de grandes turpitudes à côté des sentiments les plus généreux, nous serons sans nul doute moins portés au découragement.

Le volume que vient de publier M. Villepelet renferme la série A (*Actes du pouvoir souverain : Domaine public et domaine royal*), formant en tout soixante-seize articles, et le commencement de la série B (*Cours et juridictions*), comprenant le fonds entier de la Sénéchaussée et du Présidial de Périgueux.

Classées par ordre chronologique, les pièces de cette seconde série sont

en même temps groupées par dossiers de même nature, comme l'indique le titre sommaire placé en tête de chaque article. Les actes de procédure civile et criminelle y sont évidemment les plus nombreux ; mais on trouve à leur suite une foule d'actes très divers, dont chacun a un fait, une date ou un nom à nous apprendre, et dont l'histoire de la province et celle des familles pourront tirer grand profit.

L'ensemble de ces documents comprend onze cent quarante-sept articles, et le nombre des pièces qu'ils renferment et qui toutes ont été lues et analysées par M. Villepelet, ne peut pas être évalué à moins de trente-cinq à quarante mille. C'est un labeur immense, accompli dans le silence du cabinet et sans éclat au dehors, mais qui mérite à M. Villepelet l'estime et la reconnaissance de tous.

Cet inventaire d'archives, qui déjà nous étonne, n'est pas, du reste, la seule tâche remplie, depuis son arrivée dans la Dordogne, par M. Villepelet. Homme de devoir et éminemment consciencieux, il a inspecté par lui-même les archives de toutes les communes du département, en dressant l'inventaire et prenant les mesures efficaces pour en assurer la conservation.

Nous n'avons pas à rappeler ce que lui doit la Société archéologique du Périgord. Depuis sept ans et plus qu'il remplit auprès d'elle les fonctions de secrétaire général, non seulement il a su rendre les comptes-rendus de ses séances aussi attrayants qu'instructifs ; mais, de plus, il a dirigé presque seul la publication de ses *Bulletins*, dont lui-même a corrigé les épreuves et surveillé l'impression avec toute la sollicitude d'un bibliophile.

Enfin, M. Villepelet a réuni de partout des trésors de notes qui, classées avec méthode, pourraient, dès maintenant, lui donner matière à des travaux d'érudition dont nous appelons la publication de tous nos vœux.

Michel HARDY.

ERRATA.

Page 140, ligne 7, au lieu de la *tristesse*, lisez : *l'horreur*.

Page 144, ligne 24, au lieu de *in eis que*, lisez : *meisque*.

Page 144, ligne 29, au lieu de *certamina*, lisez : *stamina*.

Page 145, ligne 12, au lieu de *Petrocorum*, lisez : *Petrocorea*.

Page 152, ligne 6, au lieu de *sur bois*, lisez : *sur pierre*.

Page 156, ligne 9, au lieu de *marbre noir*, lisez : *en plomb*.

Deux planches accompagnent cette livraison. — La 1^{re} représente le Château de Vaucoucourt ; — et la 2^e, la Cheminée du grand salon.

Le Gérant responsable, A. DELFOUR.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IX.

	Pages.
Statuts de la Société.....	1
Liste des membres de la Société.....	9
Séances mensuelles : du 1 ^{er} décembre 1881.....	28
— du 5 janvier 1882.....	38
— Gestion du trésorier; — exercice 1881.	51
— du 2 février 1882.....	81
— du 2 mars.....	93
— du 6 avril.....	197
— du 4 mai.....	204
Assemblée générale du 27 mai.....	297
Séances mensuelles : du 6 juillet.....	306
— du 3 août.....	417
— du 7 septembre.....	430
— du 5 octobre.....	521
— du 2 novembre.....	534
Un fort vitrifié en Périgord (M. A. BAREAU).....	53
Une promenade archéologique. — La pierre du bénitier et le plateau du Chalard à Villac (Dordogne) (M. Michel HARDY).....	56
Notes biographiques sur Raoul du Fou, évêque de Péri- gueux (1468-1470) (M. W.-J. MALLAT).....	62, 451
L'abbaye de Chancelade (M. l'abbé RIBOULET).....	64, 116, 223, 350, 499
Recherches sur les historiens du Périgord au xvii ^e siècle (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	67, 162, 257, 371, 464
Le camp-refuge à murailles vitrifiées de Castel-Sarrazi (Dordogne) (M. Michel HARDY).....	101
Un nouveau manuscrit des sermons français de saint Ber- nard (M. L. CLÉDAT).....	111
De la sépulture des Gontauts-Biron à Cadouin, à Biron et à Badefol (M. l'abbé GOUSTAT).....	139
L'église de Lempzours (M. H. DE MONTÉGUT).....	210

Chapelle de Saint-Augùtre (M. l'abbé BRUGIÈRE).....	213
Manuscripts de la Bibliothèque nationale concernant le Périgord (M. Ph. DE BOSREDON).....	244
Testament de Jacques Nompard de Caumont, duc de Laforce (M. Emile SALAVERT-PELLETREAU).....	247
Antiquités des environs de Belvès (M. l'abbé A. DESCHAMPS)	322
Souterrain de Pey-du-Rap (M. Ivan DE VALBRUNE).....	324
Médaillon contorniate inédit (M. E. GALY).....	327
Montignac-le-Comte au xvi ^e siècle (M. Ph. LAROCHE).....	329
Amphithéâtres d'Arles et de Vésone (M. A. DE ROUMEJOUX)	438
Causeries archéologiques. — La date de Saint-Front de Périgueux (M. le baron DE VERNEILH).....	440
Paroisse de Mirand et commanderie de Saint-Antoine en Périgord (M. le comte DE CUMOND).....	457
Répartition des impositions royales sur les paroisses de la juridiction de Puyguilhem, par MM. de l'Election de Sarlat. 1687 (M ^{me} ALARY).....	497
Sceau de la confédération de la sénéchaussée de Sarlat. — Domme (M. Ph. DE BOSREDON).....	513
De l'origine du monastère de Sarlat (M. G. MARMIER).....	542
Saint-Marc de Venise. — Saint-Front de Périgueux (M. A. RAMÉ).....	546
Observations relatives à la chapelle sépulcrale, qui se voit en dehors de l'église de Saint-Front de Périgueux, du côté de la Clautre (M. Alfred DE FROIDEFOND).....	553
Rectification concernant la borne épiscopale du Saut-du- Chevalier (M. Alfred DE FROIDEFOND).....	558
Vaucoucourt et Planeaux (M. H. DE MONTÉGUT).....	560
Essais topographiques, historiques et biographiques sur l'arrondissement de Nontron (<i>Suite</i>) (M. R. DE LAU- GARDIÈRE).....	575
Fondation de la vicairie de Saint-Jacques dans l'église Saint-Silain de Périgueux (M. l'abbé A. DESCHAMPS)....	593
Hommage à la dame de Saint-Paul-de-Serre (M. le comte Charles DE LARMANDIE).....	596
Consultation sur un mariage mixte (M. G. TARDE).....	597
Aveu et dénombrement de la terre et seigneurie de Gageac (M. le marquis DE CASTELNAU D'ESSENAULT).....	598

VARIA.

Inscriptions du Musée lapidaire de Périgueux.....	80, 191, 294, 414, 515
Les <i>Philippiques</i> de La Grange-Chancel (M. le marquis DE CHANTÉRAC).....	192
L'archéologie préhistorique par M. le baron de Baye (M. Maurice FÉAUX).....	605
Bibliographie. — L'Inventaire des Archives de la Dordogne (M. Michel HARDY).....	607
Errata.....	608

TABLE DES DESSINS DU TOME IX.

— La pierre du Bénitier, à Villac (Dordogne).....	56
— Portrait de Raoul du Fou, évêque de Périgueux (1468-1470).....	62
— Chevet de la chapelle Saint-Jean, à Chancelade (xii ^e siècle). ..	116
— Statue du tombeau d'Elie de Gontaut, à Cadouin (xvi ^e siècle) ..	139
— Eglise de Marsac, façade, plan et sculptures de la porte principale.....	219
— La pierre et le plan de la chapelle de Saint-Augûtre.....	213
— Médaillon contorniate inédit.....	327
— Le château de Montignac en 1793.....	328
— Plan du château-fort de Montignac au xvi ^e siècle.....	328
— Porte de la commanderie de Saint-Antoine de Mirand.....	458
— Sceau de la confédération de la sénéchaussée de Sarlat, — Domme.....	513
— Le château de Vaucoacourt.....	560
— La cheminée du grand salon.....	560

NÉCROLOGIE.

Décès de : M. le comte de Bussy.....	76
— M. Maurice (M. E. GALY).....	77
— M. le comte de Mellet (M. A. DE R.).....	78
— M. de Longpérier.....	189
— M. Albert Moreaud (M. A. D.-D.).....	190
— M. le marquis de Campagne.....	294
— M. le comte de Touchebœuf-Beaumont (M. A. DE F.).....	413
— M. Odon Maigne (M. E. GALY).....	414
— M. le marquis de Malet (M. E. G.).....	515
— M. l'abbé Combrouze.....	602
— M. Labonne-Laroche (M. A. DUJARRIC-DES- COMBES).....	603

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07327 0624

BOUND

SEP 22 1948

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07327 0624

SOUND

SEP 22 1948

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

